

# HISTOIRE

# D'ANNIBAL,

PAR M. E. HENNEBERT,

CAPITAINE DU GÉNIE,

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE

TOME PREMIER.



PARIS.

IMPRIMERIE IMPÉRIALE.

M DCCC LXX.

# HISTOIRE

# D'ANNIBAL.

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE MILITAIRES.
J. DUMAINE,
ÉDITEUR DE L'EMPEREUR,
30, RUE ET PASSAGE DAUPHINE, 30.

# HISTOIRE

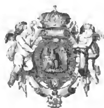
# D'ANNIBAL,

PAR M. E. HENNEBERT,

CAPITAINE DU GÉNIE,

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE.

TOME PREMIER.





PARIS.

IMPRIMERIE IMPÉRIALE.

M DCCC LXX

Depuis des siècles, les commentateurs déraisonnent sur l'expédition d'Annibal.

Cet Annibal..... si hardi, si sûr, si large en toutes choses, qui, à vingt-six ans, conçoit ce qui est à peine concevable, exécute ce qu'on devait tenir pour impossible..... Croira-t-on qu'il ne dut sa carrière et tant de grandes actions qu'aux caprices du hasard, aux faveurs de la fortune? Certes il devait être doué d'une âme de la trempe la plus forte.

Napoléon Ier.

Carthage, humiliée, avait perdu l'empire de la mer, la Sicile et la Sardaigne.... Tout à coup la scène change : les dangers qui menaçaient la ville africaine disparaissent. Carthage se relève de son abaissement, et Rome, qui a pu compter naguère 800,000 hommes en état de porter les armes, tremblera bientôt pour sa propre existence. Un changement si imprévu s'opère par la simple apparition, dans les rangs de l'armée carthaginoise, d'un homme de génie, Annibal.

Napoléon III.

# HISTOIRE

# D'ANNIBAL.

## LIVRE PREMIER.

### TEMPS DE CARTHAGE ANTÉRIEURS À ANNIBAL.

## CHAPITRE PREMIER.

### LA PHÉNICIE.

**Instincts divers des races humaines. — La Phénicie. — Situation géographique. — Organisation politique. — Ligue phénicienne. — La cité. — La religion. — Commerce maritime. — Commerce de terre. — Industrie. — Viticulture. — Métallurgie. — Architecture. — Les colonies phéniciennes. — L'Hercule phénicien. — Politique des villes de la Phénicie. — Armée. — Rôle du peuple phénicien dans l'œuvre de la civilisation du monde.**

Chaque race humaine a son génie; elle a sa part d'action certaine dans le jeu des événements nécessaires au développement de l'humanité. Fatalement entraînées les unes vers les autres, les diverses populations du globe ne s'agitent que pour multiplier, suivant des lois déterminées, leurs points de contact et leurs mélanges, et de tous les mouvements humains dus à ces instincts ethnologiques, les plus féconds, sans contredit, sont le commerce et la guerre.

Tous les peuples antiques nous apparaissent sous une physionomie originale, mais toujours en harmonie avec le mode d'acti-

vité qu'ils ont suivi et avec la grandeur du but qu'ils se proposaient d'atteindre. Les uns sont essentiellement guerriers et conquérants; les autres ne tendent qu'à l'industrie et au négoce. Il est aussi des nations, à l'esprit moins exclusif, dont les forces vives peuvent s'appliquer heureusement à des objets divers. Elles ont, durant un temps, le talent d'équilibrer leurs moyens d'action et de faire que, loin de se nuire, leurs opérations de commerce et de guerre se prêtent un mutuel et solide appui.

Telle fut Carthage au temps de sa splendeur.

L'histoire vraie de cet empire oublié saurait nous offrir sans doute des enseignements précieux, si l'on n'avait à déplorer les effets de la vengeance de Rome, qui n'en a laissé venir à nous que quelques fragments. Et ces documents incomplets se trouvent épars dans des livres qu'ont publiés des étrangers, des ennemis!

Toutefois, il est encore utile d'interroger des ruines, de faire appel à de saines méthodes pour tenter de rendre un peu de vie à ce monde perdu pour nous.

Une étude de Carthage doit nécessairement être précédée de celle de sa métropole, et, tout d'abord, il convient d'esquisser à grands traits le caractère et les mœurs du peuple phénicien.

C'est ce que nous allons faire aussi rapidement que possible.

La Phénicie[1] était une réunion de tribus chamitiques[2], qui, antérieurement aux âges de l'histoire, avaient vécu de la vie nomade

[1] *Φοινίκη*, *Phœnice*, *Phœnicia.* (Servius, *Ad Virgil. Æn.* I. — Cicéron, *De finibus*, IV, xx.) Ce nom fait allusion au palmier, φοῖνιξ, symbole de Tyr.

[2] « Les fils de Noé qui sortirent de l'arche étaient Sem, Cham et Japhet; or « Cham est le père de Chanaan. » (*Genèse*, ix, 18.)

« Chanaan engendra Sidon. » (*Genèse*, x, 15.) — « Après cela, les Chananéens « se dispersèrent » (*Ibid.* x, 18.)

Sidon, vers l'an 2000 avant l'ère chrétienne, fonda la ville qui porta son nom et qui, dès l'an 1800, tenait le premier rang parmi toutes les cités du monde.

Les Phéniciens sont bien des Chamites, et c'est à tort que Heeren les prend pour une branche de la grande tribu sémitique.

Le pays des Phéniciens s'appelait *Canaan* (de *cana*, « être bas ») ou *pays bas*, par opposition à celui des Hebreux et des Araméens, qui était le haut pays (*aram*, « élevé »).

dans les plaines qui s'étendent de la Méditerranée au Tigre, et de la pointe méridionale de l'Arabie jusqu'au mont Caucase; puis, cédant à la supériorité numérique des Égyptiens et des Juifs, elles avaient été refoulées le long des côtes de la Syrie, suivant une zone étroite de cinquante lieues de long sur huit ou dix de large[1].

Ainsi acculés à la mer, les Phéniciens la prirent pour patrie. Le littoral qu'ils occupaient était découpé de baies donnant des abris sûrs, et hérissé de montagnes couvertes de forêts. Le Liban leur offrait tout le bois nécessaire à d'importantes constructions navales. Favorisé par une situation exceptionnelle, ce peuple vit s'accumuler dans ses entrepôts toutes les marchandises de l'Asie, et le commerce d'exportation devint bientôt pour chacun de ses ports une source de richesses considérables[2].

Les côtes de Syrie se couvrirent de bonne heure[3] d'un grand

[1] Les limites de la Phénicie varièrent avec les phases diverses de son histoire. A l'aurore des temps historiques, « Chanaan fut borné par ceux qui s'étendaient « de Sidon à Gerara et à Gaza, jusqu'à Sodome, Gomorrhe, Adama, Seboïm et « Lesa. » (*Genèse*, x, 19.)

Plus tard, sous la domination perse, la Phénicie, formant la cinquième province (*νόμος*) de l'empire, s'étendait de la ville de Posidium, en Cilicie, jusqu'aux frontières de l'Égypte, et comprenait, indépendamment du littoral, la Syrie et la Palestine. (Hérodote, III, xci.)

Éleuthère fut, à une certaine époque, considérée comme limite septentrionale de la Phénicie. (Strabon, XVI, ii, xii. — Pline, V, xviii, xix. — Ptolémée, V, xx.)

Sous Alexandre, la frontière sud passait par la ville de Césarée. (Guillaume de Tyr, XIII, ii.)

En résumé, bornée à l'ouest par la Méditerranée, à l'est par la chaîne du Liban et de l'Anti-Liban, la Phénicie s'étendait du 31° au 35° degré de latitude nord; sa largeur variait de trois à dix myriamètres.

[2] Les Phéniciens exerçaient aussi la piraterie. Au temps d'Homère, ils se montraient sur les côtes de la Grèce, tantôt en négociants, tantôt en corsaires. Ils vendaient chèrement aux Grecs des jouets et des bagatelles et leur enlevaient leurs filles et leurs garçons, dont ils allaient trafiquer sur les marchés de l'Asie. (Homère, *Odyssée*, XV, v. 402.)

[3] Bien avant les Hébreux, les Phéniciens avaient renoncé à la vie nomade, et, dès le temps de Moïse, ils habitaient des villes. Toutes celles de leurs cités qui ont laissé un nom étaient construites bien avant le temps du roi David, et ces cités furent les premiers centres d'industrie du monde antéhistorique. Elles donnèrent asile aux premiers pêcheurs, navigateurs et métallurgistes, transformés

nombre de centres de population[1], qui devinrent autant de ruches[2] livrées à toute l'activité du commerce maritime.

La Phénicie n'était pas, à proprement parler, un État, et son organisation politique formait un singulier contraste avec celle des grandes monarchies asiatiques. Ce n'était qu'un ensemble de villes isolées, auxquelles les besoins d'une défense commune avaient imposé le système fédératif, et qui s'étaient constituées en *ligue* déjà vers le temps de Moïse. A des époques déterminées se tenait une *diète* générale. Les représentants des villes liguées se réunissaient à Tripoli pour y délibérer sur les intérêts de la confédération.

Ordinairement, l'une des cités phéniciennes prenait une sorte de supériorité sur les autres, mais seulement à titre de capitale fédérale. Sidon fut d'abord à la tête de la confédération; plus tard, du règne de Salomon à celui de Cyrus, l'hégémonie échut à Tyr[3].

Quelle était la constitution intérieure de ces villes phéniciennes?

par l'imagination des peuples en autant de divinités primordiales. Le dieu Belus ou Baal apparait spécialement sous la physionomie d'un conquérant, d'un chef de pirates. L'industrie et la guerre : c'est bien là le génie de Carthage, fondée par les descendants de Belus.

[1] Les principales villes de Phénicie étaient : Tyr, Tyrus, *Τύρος*, en hébreu araméen *Tsour* (le rocher), aujourd'hui Sour; Sidon, en phénicien et en hébreu *Tsidôn* (la pêche), aujourd'hui Saïda; Béryte, Berytus, *Βήρυτος*, aujourd'hui Beyrouth; Byblos, en phénicien *Ghibl*, aujourd'hui Djebaïl; Tripolis, aujourd'hui Tripoli; Aradus, aujourd'hui Ruad.

Les villes phéniciennes étaient de dimensions restreintes, et la population y était extraordinairement compacte. Les maisons d'Aradus avaient plus d'étages que celles de Rome.

......... Tabulata tibi jam tertia fumant;
Tu nescis : nam si gradibus trepidatur ab imis,
Ultimus ardebit quem tegula sola tuetur.
(Juvénal, III.)

[2] Le mot *ruche* est ici parfaitement exact. Chaque fois qu'une cité phénicienne se sentait saturée de population, elle laissait échapper un essaim, qui allait se poser à quelque distance de sa métropole. Les villes du littoral syrien furent successivement colonies l'une de l'autre.

Sidon, *la fille aînée de Chanaan*, créa Tyr pour en faire une échelle de son commerce. Aradus est une autre colonie de Sidon; Tripoli, une colonie commune de Sidon, de Tyr et d'Aradus.

[3] Ézéchiel, XXVII, 8, 11. — Josèphe. *Antiquités judaïques*, IX, XIV.

Chacune avait son organisation particulière, et, bien que gouvernée par des rois [1], formait en réalité une république urbaine indépendante. Le pouvoir royal, exempt de toutes formes despotiques, y était sagement limité par de fortes institutions religieuses et civiles. Les magistrats municipaux marchaient de pair avec le roi [2], et, après le roi, une puissante caste sacerdotale pesait de tout son poids sur la direction des affaires [3].

Les divinités de Sidon et de Tyr n'étaient que des personnifications des forces de la nature, et par conséquent des êtres dépourvus de tout caractère moral.

Les mœurs corrompues et la licence effrénée des villes de la Phénicie [4] ne peuvent plus dès lors être pour nous un sujet d'éton-

[1] Ces rois étaient héréditaires, mais des bouleversements politiques amenèrent souvent des changements de dynastie. L'historien Josèphe (*Contre Apion*, I) nous a donné la liste des rois de Tyr depuis Hiram, contemporain de David, jusqu'au siége de la ville par Nabuchodonosor.

Ézéchiel (XXVIII, 4, 5, 12, 13, 16) nous fait connaître la puissance du souverain de Tyr.

[2] Arrien (II, XXIV, XXV) les appelle *οἱ ἐν τέλει*. Ces magistrats étaient les législateurs de la ville; ils avaient aussi part au pouvoir exécutif et nommaient les ambassadeurs.

[3] Les prêtres de Baal, fort nombreux (*Rois*, I, XVIII, 22), étaient tout-puissants dans le gouvernement. Ceux de Melkarth (*Melek-Kartha*, « seigneur ou roi de la ville ») n'avaient pas moins d'influence, car ils servaient un dieu qui était la personnification, le symbole même de la cité. Sichée, le mari de Didon, était pontife d'un des principaux temples de Tyr. Sa mort, imputée au roi Pygmalion, amena une révolution violente. De là la migration de tout un parti politique et la fondation de Carthage.

[4] Suivant une coutume religieuse répandue dans une grande partie de l'Asie, les jeunes Phéniciennes devaient, avant leur mariage, se prostituer en l'honneur d'Astarté. *Γυναῖκες γοῦν ἐν εἰδωλείοις τῆς Φοινίκης πάλαι προκαθέζοντο ἀπαρχόμεναι τοῖς ἐκεῖ θεοῖς ἑαυτῶν τὴν τοῦ σώματος αὐτῶν μισθαρνίαν· νομίζουσι τῇ πορνείᾳ τὴν θεὸν ἱλάσκεσθαι.* (Athénagoras, *Contre les Gentils*.)

La corruption des mœurs phéniciennes était proverbiale.

« ...Si in Tyro et Sidone factæ essent virtutes quæ factæ sunt in vobis, olim « in cilicio et cinere pœnitentiam egissent.

« Verumtamen dico vobis : Tyro et Sidoni remissius erit, in die judicii, quam vobis. » (Saint Matthieu, XI, 21, 22.)

Saint Luc (X, 13, 14) rapporte exactement les mêmes paroles.

Saint Matthieu dit encore (XV, 22, 26, 27) : « Et ecce mulier Chananæa, a fini-

nement. Les Chananéens ne pouvaient songer et ne songeaient qu'aux jouissances matérielles que donnent les richesses; or leurs richesses s'alimentaient incessamment aux sources alors intarissables du commerce et de l'industrie.

Le commerce, telle était la voie pacifique et sûre persévéramment suivie par ce peuple ardent aux plaisirs, qui, sans le savoir, devait puissamment concourir à l'œuvre de la civilisation antique.

Les Phéniciens sillonnèrent donc de bonne heure toutes les mers connues. Ils eurent des comptoirs sur tous les bords du bassin de la Méditerranée. Partant de leurs échelles de l'Espagne, ils poussèrent jusqu'aux îles Britanniques et, de là, pénétrèrent jusque dans la Baltique et le golfe de Finlande.

Leur navigation dans le golfe Arabique commença sous le règne du roi Salomon. Ces hardis caboteurs fouillèrent aussi le golfe Persique, et connurent tout le pays d'Ophir, nom générique des côtes de l'Arabie, de l'Afrique et de l'Inde.

Enfin, au temps de Necao, roi d'Égypte et contemporain de Nabuchodonosor, ils exécutèrent le périple de l'Afrique[1], en sens inverse de la première circumnavigation des Portugais. Partis du golfe Arabique, ils rentrèrent dans la Méditerranée par le détroit de Gibraltar.

Ces grandes entreprises commerciales, ces longs voyages de découvertes, leur firent porter l'art nautique à une haute perfection. Ils semblent de beaucoup supérieurs aux Vénitiens et aux Génois du moyen âge, car le pavillon phénicien flottait à la fois à Ceylan, sur les côtes de la Grande-Bretagne et au cap de Bonne-Espérance[2].

La Phénicie trafiquait aussi par les voies de terre, et employait à cet effet un nombre considérable de caravanes[3]. Ce commerce

« bus illis egressa, clamavit, dicens ei : Miserere mei, Domine, fili David... — « Qui respondens ait : Non est bonum sumere panem filiorum, et mittere canibus. « — At illa dixit : Etiam Domine; nam et catelli edunt de micis quæ cadunt de « mensa dominorum suorum. »

[1] Hérodote, IV. XLII.

[2] « Ô Tyr, tes navigateurs ont touché à tous les bords. » (Ézéchiel, XXVII. 26.)

[3] La Syrie et l'Arabie étaient peuplées de nomades, qui ne demandaient qu'à

suivait les trois directions du nord, de l'orient et du sud, pendant que la marine marchande exploitait l'occident.

Au nord, les Phéniciens fouillaient l'Arménie et le Caucase, d'où ils tiraient des esclaves, du cuivre et des chevaux de sang [1].

En Orient, ils se répandaient dans l'Assyrie, et allaient jusqu'à Babylone par Palmyre et Baalbek; mais on ne sait pas exactement quelle était la nature de ces relations.

Au sud enfin, à la Palestine, à l'Égypte, à l'Arabie ils demandaient les denrées les plus précieuses, qu'ils allaient ensuite répandre sur tous les marchés du monde [2].

se mettre au service des Phéniciens. Ceux-ci louaient à la fois chameaux et chameliers.

C'étaient surtout des Madianites et des Édomites (ou Iduméens) qui transportaient ainsi les marchandises. Joseph fut vendu par ses frères à des gens de Madian (*Genèse*, xxxvii, 28) qui allaient en Égypte, pour le compte de marchands phéniciens, chargés de baumes, de myrrhe et d'aromates. Ces Madianites furent plus tard exterminés par les Juifs. Quant aux Édomites, ils n'étaient pas exclusivement nomades. Un grand nombre d'entre eux s'étaient établis sur la côte; d'autres habitaient des villes de l'intérieur, parmi lesquelles se trouvait la célèbre Petra. Diodore (II) comprend ces agents de transports sous le nom générique d'*Arabes Nabathéens*.

[1] « L'Ionie, Thubal et Mosoch (pays entre la mer Noire et la mer Caspienne) « t'amenèrent des esclaves et des vases d'airain. — L'Arménie t'envoie des mules, « des chevaux et des cavaliers. » (Ézéchiel, xxvii, 13, 14.)

Le prophète Ézéchiel nous a laissé, dans son chapitre xxvii, des documents précieux sur le commerce phénicien. Heeren (*De la politique et du commerce des peuples de l'antiquité*) admire sans ambages l'exactitude et la précision des détails que mentionne cette prophétie.

Voyez aussi, en ce qui concerne Tyr, le chapitre xxiii d'Isaïe.

[2] La Palestine était le grenier de la Phénicie. « Juda et terra Israel ipsi insti« tores tui in frumento primo; balsamum, et mel, et oleum, et resinam propo« suerunt in nundinis tuis. » (Ézéchiel, xxvii, 17.)

« Damascenus negotiator tuus in multitudine operum tuorum, in multitudine « diversarum opum, in vino pingui, in lanis coloris optimi. » (*Ibid.* 18.)

Les Phéniciens trafiquaient sur les rives du Nil. (Hérodote. — Moïse. — Ézéchiel.) « Byssus varia de Ægypto texta est tibi in velum ut poneretur in malo. » (Ézéchiel, xxvii, 7.) Ils y trouvaient des broderies de coton, et aussi du blé, quand il y avait disette en Syrie. L'échelle de ce commerce fut d'abord Thèbes, puis Memphis, où les négociants de Tyr avaient tout un quartier. (Hérodote, II.) Ils y exportaient le vin et les raisins secs.

L'Arabie fut le siége principal du commerce des Phéniciens, le centre de leurs

Le commerce phénicien s'opérait généralement par voie d'échanges. L'or du Yemen, par exemple, se troquait contre l'argent d'Espagne. Mais les négociants de Sidon et de Tyr donnaient aussi en payement les produits de leur industrie. Leurs teintureries, leurs tisseranderies, leurs fabriques de verre et de bimbeloteries étaient justement célèbres[1].

relations avec l'Éthiopie et l'Inde. Des caravanes la parcouraient en tous sens (Isaïe, LX, 6, 9), et leur apportaient les marchandises qu'ils répandaient en Orient. Ce commerce lucratif se faisait par voie d'échange (Ézéchiel), et les analogies du langage donnaient de grandes facilités aux trafiquants. (Voyez : Hérodote, III, CX, CXII; — *Job*, XXVIII, 1, 12; — Ézéchiel, XXVII, 19, 24; — Théophraste, *Hist. plant.* IX, IV; — Strabon, *passim*; etc.)

[1] Ont traité des pourpres :

Aristote (*Hist. anim.* V);

Pline (*Hist. nat.* IX, XXXVI et suiv.);

Vitruve (*De architectura*, VI, XIII);

Julius Pollux (*Onomast.* I, *passim*);

*Observation on the purple* (*Philos. Transact. of Lond.* tom. XXV; *Journal des Savants*, 1686);

Réaumur (*Mémoires de l'Académie des sciences*, 14 nov. 1711);

Duhamel (*ibid.* 1736);

Deshayes (*Mollusques de la Méditerranée*, dans l'*Expéd. scient. de Morée*, t. III);

Heusinger (*De purpura antiquorum*, Eisenach, 1826).

Voyez tous les auteurs cités par M. Hoefer, *Phénicie*, dans *l'Univers pittoresque*, t. XLII.

Les teintureries des Phéniciens étaient déjà renommées du temps d'Homère. (*Iliade*, VI, v. 291; *Odyssée*, XV, v. 424.)

Il ne faut pas voir dans la *pourpre* une couleur unique, mais un procédé de teinture tirant ses matières premières de la poche de deux conchylifères : le *buccinum* et le *purpura*. (Voyez Aristote et Pline, IX, XXXVI.) Amati (*De restitutione purpurarum*) distingue neuf couleurs simples et cinq mélangées. Les plus remarquables étaient le violet et le ponceau. Les Phéniciens connaissaient aussi les nuances changeantes et avaient soigneusement étudié tous les apprêts et les mordants.

L'invention des pourpres, attribuée à l'Hercule tyrien, remontait à la plus haute antiquité. On teignait à Tyr toutes les étoffes de coton, de lin, de soie, mais plus spécialement de laine.

Les tissus de Phénicie étaient partout fort recherchés. Homère mentionne avec admiration les tuniques provenant de Sidon et de Tyr. Elles étaient fabriquées avec une laine excessivement fine, provenant de ces brebis d'Arabie dont parle Hérodote (III, CXIII).

Le verre, inventé par les Phéniciens, ne fut longtemps connu que d'eux seuls.

Les Tyriens passent pour les inventeurs de la viticulture. On exportait au loin les vins de Tyr, Byblos, Béryte, Tripoli, Sarepta, Gaza, Ascalon.

L'art de saler les poissons (*ταριχεία*) remonte à une haute antiquité. Les pêcheries de Tyr et de Béryte étaient très-productives.

La métallurgie était fort en honneur dans les villes de la confédération.

Les mines les mieux exploitées se trouvaient dans l'île de Chypre, dans la Bithynie, la Thrace, la Sardaigne, l'Ibérie, la Mauritanie. On ne possède que des documents incomplets sur les méthodes d'exploitation des Phéniciens; mais il est certain qu'ils savaient habilement travailler les métaux, en tirer des objets de toute forme et de toute grandeur. Une foule d'ustensiles élégants et souvent de dimensions colossales sortaient des ateliers des fondeurs. Sous le règne de Hiram Ier, l'or et le bronze concouraient sous mille formes diverses à l'ornementation des édifices de Tyr[1].

L'architecture était aussi portée à un haut degré de perfection. Le chapitre VII du troisième livre des Rois est en partie consacré à la description de l'ordre tyrien. Les colonnes de bronze avaient environ huit mètres de hauteur; les chapiteaux, dont la forme rappelait celle du lis, étaient hauts de deux mètres vingt-cinq centimètres, et le luxe des motifs adoptés pour la décoration de l'ensemble peut donner une idée de la richesse de style des édifices de Carthage.

Les déplacements violents dus à la politique des peuples conquérants n'engendrent ordinairement que des colonies militaires, stationnées dans des places fortes et n'exerçant qu'une influence restreinte sur la civilisation du pays occupé. Les peuples commerçants pratiquent un autre système de colonisation. Chacun des

Les verreries de Sidon et de Sarepta demeurèrent en activité durant une longue suite de siècles. (Pline, XXXV, XXVI.) Il était alors de mode de revêtir de verre l'intérieur des plus beaux édifices, les murs et le plafond des appartements.

Enfin les Phéniciens excellaient dans la fabrication des bimbeloteries destinées aux peuples barbares avec lesquels ils commerçaient. Dès le temps d'Homère (*Odyssée*, XV, v. 459), on admirait leurs chaînes d'or et d'ambre, leurs ornements de bois et d'ivoire (Ézéchiel, XXVII, 6), les parures dont raffolaient les femmes juives. (Isaïe, III, 18, 23.)

[1] *Rois*, III, VII.

centres de population par eux créés à l'étranger est le vrai foyer de la métropole. Chaque ville qu'ils fondent loin de la patrie est et demeure une fraction intégrale de la nation, transportée tout entière avec ses dieux, son génie et ses mœurs.

Ces transplantations en bloc sont singulièrement fécondes. D'abord les peuples barbares, attirés par l'appât des échanges et séduits par la supériorité de leurs conquérants pacifiques, se laissent insensiblement initier au progrès. En second lieu, les rapports qui s'établissent entre les métropoles et leurs colonies lointaines ne font que hâter de chaque côté le développement des notions de droit civil et de droit politique.

Les Phéniciens colonisaient pour se créer des échelles, étendre leur commerce et prévenir les révolutions à l'intérieur [1]. Les instincts d'expansion de cette race aventureuse favorisaient beaucoup l'écoulement des trop-plein de population de la côte syrienne, et les gouvernements urbains n'étaient pas toujours dans la nécessité d'ordonner la déportation des classes dangereuses. Souvent des bandes de mécontents se formaient en parti, et le parti, de son propre mouvement, émigrait en masse, emportant son dieu-roi, symbole des traditions de la ville natale. C'est à une émigration de ce genre qu'est due la fondation de Carthage.

L'origine des colonies phéniciennes se perd dans la nuit des temps, et l'on ne saurait, par exemple, assigner une date certaine à la fondation de Cadix, la plus ancienne des villes de notre Europe occidentale. Il est vraisemblable que la vieille Gadès sortit de terre de 1500 à 1100 ans avant l'ère chrétienne. La création du plus grand nombre des autres colonies doit être rapportée à la période d'apogée de la Phénicie, c'est-à-dire de l'an 1000 à 550.

La prospérité coloniale fut portée au plus haut degré au XI^e^, au X^e^ et au IX^e^ siècle avant Jésus-Christ.

Les colonies fondées par l'État lui devaient le dixième de leurs revenus de toute nature. Celles qu'avaient créées les particuliers n'étaient tenues de payer aucune dîme, et demeuraient à peu près indépendantes de la métropole. Là les colons, organisés en ré-

[1] La guerre, les inondations, les tremblements de terre, la soif du gain, étaient les causes déterminantes de l'expatriation des Phéniciens.

publique, formaient un *am* ou *amat* (peuple), gouverné par une assemblée issue de l'élection.

Suivant la commune impulsion imprimée aux migrations humaines, la colonisation des Phéniciens marchait toujours dans le même sens, et se dirigeait invariablement de l'est à l'ouest. En dehors du golfe Persique, où il eut quelques comptoirs (îles Bahrein), ce peuple d'intrépides explorateurs n'assit d'établissements que sur les côtes de la Méditerranée et sur celles de l'Océan [1].

Mais partout les effets de cette puissance colonisatrice frappèrent vivement l'imagination des peuples. L'histoire d'Hercule n'est qu'une épopée de prodigieux exploits, faits pour attester la grandeur du génie phénicien. Ce héros symbolique part de l'île de Crète, traverse l'Afrique, y introduit l'agriculture, fonde Hécatompyle, arrive au détroit, d'où il passe à Gadès, soumet l'Espagne et s'en retourne par la Gaule [2], l'Italie, les îles de la Méditerranée, la Sicile et la Sardaigne.

[1] Sur la Méditerranée, les colonies phéniciennes étaient : Chypre, la Crète, les Sporades, les Cyclades, Rhodes, Thasos, les côtes occidentale et septentrionale de l'Asie Mineure, ainsi que la plupart des îles de l'Archipel ; la côte septentrionale de l'Afrique (la Sicile, Soloès, Motya, Palerme, Eryx, étaient phéniciennes), la Sardaigne, les Baléares, l'Espagne. — Strabon compte en Espagne plus de deux cents villes d'origine phénicienne.

Les Phéniciens ne purent fonder de colonies en Égypte, mais ils avaient pour leur trafic tout un quartier de Memphis. (Hérodote.) Les Étrusques leur interdirent l'Italie. Les Grecs leur disputèrent vivement l'Asie Mineure et la Sicile. Ils ont laissé des vestiges de leur passage sur les côtes méridionales de la Gaule.

Sur l'Océan, les Phéniciens s'établirent aussi de très-bonne heure. Il y avait auprès de Lixos un temple d'Hercule plus ancien que celui de Gadès. « Delubrum Herculis antiquius Gaditano, ut ferunt. » (Pline, XIX, XXII.)

Suivant Ératosthène, Strabon (XVII) mentionne de nombreuses villes phéniciennes sur la côte occidentale d'Afrique : *Παμπόλλας πόλεις Φοινικικάς.*

Il ajoute, d'après Ophelas le Cyrénéen, que ces villes étaient au nombre de plus de trois cents, se succédant sans interruption le long du littoral. *Ἐν τοῖς ἑξῆς κόλποις κατοικίας λέγεσθαι παλαιὰς Τυρίων... οὐκ ἐλαττόνων ἢ τριακοσίων, ἃς οἱ Φαρούσιοι καὶ οἱ Νιγρῖται ἐξεπόρθησαν.* (Strabon, XVII.)

Tous ces établissements étaient détruits lors du périple du Carthaginois Hannon, de 490 à 440 avant Jésus-Christ.

[2] Avant la deuxième guerre punique (Polybe, III, XXXIX), il existait une route reliant la Gaule à l'Espagne et à l'Italie. Cette route, que devait en partie suivre

Certes, un peuple qui fait de telles choses mérite une page à part dans l'histoire des nations.

Pour défendre leur vaste empire colonial, les Phéniciens avaient adopté une politique toute particulière. Uniquement jaloux d'assurer à leur commerce une absolue sécurité, ils ne cherchaient qu'à éviter toute espèce de conflits avec leurs concurrents. Ils avaient été longtemps seuls maîtres de la Méditerranée; mais dès que les Grecs eurent pris pied en Asie Mineure, ils aimèrent mieux les éviter que de les combattre, et, sans traité conclu, tacitement, les deux peuples agirent de manière à ne pas se gêner mutuellement. Aussi ne se rencontrèrent-ils point. La Phénicie, abandonnant à la Grèce les côtes de l'Asie Mineure et de la mer Noire, de l'Italie méridionale et de la Gaule, ne la troubla point dans ses possessions de Sicile, et organisa son propre trafic dans des régions tout opposées. C'est ainsi qu'elle se jeta dans l'extrême Occident.

D'un autre côté, cette puissance avait commis la faute de fonder une domination trop vaste, hors de proportion avec les forces destinées à la soutenir. Loin du centre de ses établissements, elle ne sut pas les maintenir sous sa dépendance, et les colonies, s'affranchissant, n'eurent bientôt plus avec la métropole que des liens religieux très-lâches et de simples relations de commerce. La Phénicie ne lutta point contre les sécessions, et sut abandonner en temps utile des républiques urbaines qui, tôt ou tard, lui eussent échappé. Cette politique, commandée par les circonstances, était fort sage. Un système de concessions bien entendu laissa ouverts à la métropole les ports de toutes ses colonies émancipées, et, durant des

Annibal, avait été ouverte par les Phéniciens, du XIII[e] au XII[e] siècle avant Jésus-Christ. « Elle passait par les Pyrénées orientales, longeait le littoral de la Médi- « terranée gauloise et traversait les Alpes par le col de Tende : ouvrage prodigieux « par sa grandeur et par la solidité de sa construction, et qui, plus tard, servit de « fondement aux voies massaliotes et romaines! . . . . . Les Massaliotes y posèrent « des bornes milliaires à l'usage des armées romaines qui se rendaient en Espagne. « Elle n'était point l'ouvrage des Massaliotes, qui, à cette époque, n'étaient encore « ni riches, ni puissants dans le pays, et qui d'ailleurs ne le furent jamais assez « pour une entreprise aussi colossale. Les Romains remirent cette route à neuf et « en firent les deux voies *Aurelia* et *Domitia*. » (Amédée Thierry, *Hist. des Gaulois*, t. I, c. I.)

siècles, les filles aînées de Chanaan ne connurent que la grandeur et la paix.

Les peuples commerçants sont généralement portés à négliger le métier des armes, et nourrissent ainsi le germe de leur décadence. Uniquement préoccupés du négoce, ils brillent d'un certain éclat, puis vient cette décadence, parce qu'ils ne veulent ni ne savent maintenir leurs institutions militaires en harmonie avec leur puissance industrielle et commerciale. Les Phéniciens, cependant, eurent parfois l'esprit de conquête. La petitesse de leur État ne leur permettait pas de songer à de grands envahissements, et leur faible population n'eût pas suffi à constituer des armées imposantes. Ils adoptèrent le système de tous les États commerçants amenés à soutenir des guerres continentales, celui des troupes mercenaires. Tyr levait ses stipendiés dans l'Asie Mineure et la haute Asie[1].

En résumé, malgré les vices nombreux qui naissent d'ordinaire au sein des républiques marchandes, le peuple phénicien eut sur l'économie du monde antique une influence considérable par ses inventions, par l'établissement de ses nombreuses colonies et par son commerce immense. Cette petite nation rayonna sur toute la terre habitée, la féconda, lui inspira le goût des échanges et des relations politiques, provoqua plus d'une fois la fusion des races et fut l'instrument providentiel destiné à préparer la voie des civilisations grecque et romaine[2].

[1] « Persæ, et Lydii, et Libyes erant in exercitu tuo viri bellatores tui; clypeum « et galeam suspenderunt in te pro ornatu tuo.

« Filii Aradii cum exercitu tuo erant super muros tuos in circuitu, sed et « Pigmæi, qui erant in turribus tuis, pharetras suas suspenderunt in muris tuis « per gyrum; ipsi compleverunt pulchritudinem tuam. » (Ézéchiel, XXVII, 10, 11.)

[2] Voyez : J. de Bertou, *Essai de la topographie de Tyr*, Paris, 1843; — Ed. Gerhard, *Ueber die Kunst der Phœnicier*, Berlin, 1848; — Movers, *Das Phœnizische Alterthum*, Berlin, 1849; — Heeren, *Ideen über die Politik, den Verkehr und den Handel der vornehmsten Völker der alten Welt*.

## CHAPITRE II.

### TYR.

Antiquité de la ville de Tyr. — Paléo-Tyr fonde Sidon. — Sidon fonde la nouvelle Tyr. — Ses accroissements rapides. — Changements survenus dans sa constitution politique. — A'bd-Baal. — Hiram I<sup>er</sup>. — Splendeur de Tyr. — Période d'agitations. — A'bd-Astart. — L'esclave-roi. — Changement de dynastie. — Aït-Baal. — Développements de la colonisation tyrienne. — Nouveaux troubles à l'intérieur. — Pygmalion. — Succès du parti démocratique. — La république de Tyr. — Caractère national. — Carthage doit hériter des instincts patriotiques de la métropole.

Bien que le nom de Tyrien soit généralement pris pour synonyme de Phénicien ou Chananéen, il est indispensable de pénétrer un instant au cœur même de la ruche florissante d'où va s'échapper l'essaim qui doit se poser à Carthage.

L'antiquité de Tyr[1] se perd dans la nuit des âges mythologiques, et cette cité fameuse entre toutes paraît avoir été fondée par Baal, vers l'an 3000 avant l'ère chrétienne[2]. Ses premières maisons se bâtissent en terre ferme sur la falaise d'*Adloun*[3], pourvoient aux besoins de leur commune défense et constituent ainsi une place forte qui, du temps de Josué (1450), était déjà très-respectable[4].

[1] «...Quæ gloriabatur a diebus pristinis in antiquitate sua?» (Isaïe, XXIII, 7.)

[2] Hérodote, qui fit un voyage à Tyr vers l'an 450, rapporte (II, XLIV) que, de son temps, la ville comptait 2300 ans d'existence. Elle remonte donc à 2300 + 450 = 2750, soit, en nombre rond, 3000 avant Jésus-Christ.

[3] Ce lieu était loin d'être aride. «Tyrus erat fundata in pulchritudine.» (Osée, IX, 13.)

[4] *Josué*, XIX, 29. — Tyr (Tyrus, Τύρος), en hébreu araméen *Tsour* (rocher), aujourd'hui *Sour*, est probablement la plus ancienne ville du monde. On l'appelle aussi *Sor*, *Sar*, *Sarra*, *Paléo-Tyr*.

Ces noms divers ont tous une même origine, mais se rapportent aux emplace-

Vers l'an 2000, Paléo-Tyr fonde Sidon, et plus tard, vers 1200, Sidon vient, en regard de sa métropole, créer à son tour une autre Tyr, non plus sur le continent, mais dans l'île la plus voisine[1].

En modifiant ainsi l'assiette de leurs établissements, les Tyriens cherchaient à se dérober aux bouleversements dus à de fréquents tremblements de terre[2]. En même temps, ils cédaient le terrain aux hordes venues de l'Assyrie, et, protégés enfin par la mer qui battait les rochers de leur île, parvenaient à braver l'insatiable ambition de toutes les Semiramis[3].

Dès qu'elle n'eut plus à redouter les maux de la domination étrangère, Tyr prit des accroissements rapides. Vers l'an 1100, elle fonde Utique et Gadès, et à cette fondation se rattachent de vastes entreprises maritimes, la conquête d'une partie de l'Espagne, la colonisation des côtes occidentale et septentrionale de l'Afrique.

A la même époque, il s'opère dans l'organisation intérieure de la république urbaine une révolution qui paraît en augmenter la puissance. Primitivement démocratique, puis oligarchique, sa

ments successivement occupés par les habitants. La ville primitive ou Paléo-Tyr fut bâtie sur le continent, au point dit aujourd'hui *Adloun*, et ce sont les fortifications du Paléo-Tyr que mentionne le versel précité de Josué (XIX, 29).

Tyr, ainsi qu'il sera dit ci-après, fut successivement établie dans une île jointe au continent par Nabuchodonosor (572), dans une autre île également transformée en péninsule par Alexandre (332), enfin sur la montagne dite *Scala Tyriorum*. (Voyez J. de Bertou, *Topographie de Tyr*.)

[1] « Les Tyriens..... tourmentés par des tremblements de terre, s'établirent « d'abord près du lac assyrien, et plus tard sur les bords de la mer. Là ils bâtirent « une ville, qu'ils appelèrent Sidon, à cause de l'abondance du poisson... Plusieurs années après, la ville ayant été prise par le roi d'Ascalon, les habitants « s'embarquèrent et allèrent fonder la ville de Tyr, un an avant la destruction de « Troie. » (Justin, XVIII, III.)

Isaïe, qui donne à Tyr le nom de *fille de Sidon* (XXIII, 12), entend parler de la nouvelle Tyr, bâtie dans l'île.

[2] Justin, *loco cit.*

[3] Les conquêtes assyro-babyloniennes, qui s'étendirent jusqu'au littoral phénicien, sont mentionnées par Ctésias (Diodore, II, 1), Josèphe (*Antiquités jud.* I, IX, 1), Eusèbe (*Canon*), etc.

constitution fut brusquement modifiée par un coup d'État. Tous les pouvoirs tombèrent aux mains d'A'bd-Baal (Abibal), qui prit le titre de *roi de Tyr, de Sidon et des Phéniciens* [1].

Le gouvernement monarchique n'était pas de nature à tarir les sources de la fortune de Tyr, et la ville marchande parvint à l'apogée de sa splendeur sous le règne de Hiram I[er], fils et successeur d'A'bd-Baal.

Ce prince [2], contemporain et allié des rois David et Salomon [3],

[1] Eupolemus, dans Eusèbe, *Præp. Evang.* IX, XXXI.

[2] Hiram, en grec Εἴρωμος, qui n'est probablement qu'une altération d'*Er-Roum*, « le Royal. »

[3] Fragments de Ménandre et de Dius, conservés par Josèphe (*Antiq. jud.* VIII, v, 3). — Fragments divers cités par Eusèbe (*Præp. Evang.* IX, XXXIII, XXXIV). Voyez surtout la Bible.

« Misit quoque Hiram, rex Tyri, nuntios ad David, et ligna cedrina, et artifices « lignorum, artificesque lapidum ad parietes : et ædificaverunt domum David. » (*Rois*, II, v, 11.)

« Misit quoque Hiram, rex Tyri, nuntios ad David, et ligna cedrina, et artifices « parietum lignorumque, ut ædificarent ei domum. » (*Paralipomènes*, I, XIV, 1.)

« Ligna quoque cedrina non poterant æstimari, quæ Sidonii et Tyrii deporta- « verant ad David. » (*Ibid.* I, XXII, 4.)

« Quia amicus fuerat Hiram David omni tempore. » (*Rois*, III, v, 1.)

L'alliance et le traité de commerce consentis entre Hiram et David demeurèrent en vigueur sous le règne de Salomon.

« Misit quoque Hiram, rex Tyri, servos suos ad Salomonem : audivit enim « quod ipsum unxissent regem pro patre ejus. » (*Rois*, III, v, 1.)

« Misit autem Salomon ad Hiram, dicens. . . » (*Rois*, III, v, 2.)

« Misit quoque ad Hiram, regem Tyri, dicens : Sicut egisti cum David patre « meo, et misisti ei ligna cedrina ut ædificaret sibi domum, in qua et habitavit, « sic fac mecum . . . » (*Paralip.* II, II, 3, 4.)

« Præcipe igitur ut præcidant mihi servi tui cedros de Libano, et servi mei sint « cum servis tuis; mercedem autem servorum tuorum dabo tibi quamcumque « petieris : scis enim quomodo non est in populo meo vir qui noverit ligna cædere « sicut Sidonii. » (*Rois*, III, v, 6.)

« Ego faciam [ait Hiram] omnem voluntatem tuam in lignis cedrinis et abie- « gnis. » (*Rois*, III, v, 8.)

« Servi mei deponent ea de Libano ad mare ; et ego componam ea in ratibus « in mari, usque ad locum quem significaveris mihi. » (*Rois*, III, v, 9.)

« . . . Et erat pax inter Hiram et Salomonem, et percusserunt ambo fœdus. » (*Rois*, III, v, 12.)

« Dixit autem Hiram, rex Tyri, per litteras, quas miserat Salomoni : Quia

commença par agrandir le périmètre de la ville, qui étouffait dans ses murs. À cet effet, il y annexa une île voisine, au moyen d'une digue établie à grands frais[1]. Défendue par des môles et des brise-lames heureusement disposés, la rade de Tyr put abriter une flotte importante, et la capitale de la Phénicie prit, dès lors, rang parmi les puissances militaires de l'Asie Mineure[2].

Le roi donna en même temps une impulsion nouvelle aux expéditions maritimes[3], et, par ses traités de commerce avec le roi Salomon, assura l'alimentation des insulaires tyriens[4]. Enfin il en-

« dilexit Dominus populum suum, idcirco te regnare fecit super eum. » (*Paralipomènes*, II, II, 11.)

« ... Et ait [Hiram] : Benedictus Dominus Deus hodie, qui dedit David filium « sapientissimum super populum hunc plurimum. » (*Rois*, III, v, 7.)

[1] Ménandre, cité par Josèphe (*Antiq. jud.* VIII, v, 3) donne à cette digue le nom de Εὐρύχωρος. Dius (*loco cit.*) dit que cet ouvrage hydraulique fut exécuté vers les parties orientales de la ville : Τὰ *πρὸς ἀνατολὰς μέρη τῆς πόλεως*.

[2] Les psaumes de David indiquent nettement qu'il faut désormais tenir compte de la puissance de Tyr dans le concert des nations asiatiques.

« Et filiæ Tyri in muneribus vultum tuum deprecabuntur... » (*Psaume* XLIV, 13.)

« Ecce alienigenæ, et Tyrus, et populus Æthiopum, hi fuerunt illic. » (*Psaume* LXXXVI, 4.)

[3] « ... Non erat argentum, nec alicujus pretii putabatur in diebus Salomonis, « — Quia classis regis per mare cum classe Hiram semel per tres annos ibat in « Tharsis, deferens inde aurum, et argentum, et dentes elephantorum, et simias, « et pavos. » (*Rois*, III, x, 21 et 22.)

[4] « Salomon autem præbebat Hiram coros tritici viginti millia, in cibum « domui ejus, et viginti coros purissimi olei : hæc tribuerat Salomon Hiram per « singulos annos. » (*Rois*, III, v, 11.)

« Præterea operariis, qui cæsuri sunt ligna, servis tuis dabo in cibaria tritici « coros viginti millia, et hordei coros totidem, et vini viginti millia metretas, olei « quoque sata viginti millia. » (*Paralip.* II, II, 10.)

L'île de Tyr fut toujours, pour sa nourriture, à la merci de la Palestine.

« Dederunt autem [Israelitæ] pecunias latomis et cæmentariis; cibum quoque, « et potum, et oleum Sidoniis Tyriisque, ut deferrent ligna cedrina de Libano « ad mare Ioppe, juxta quod præceperat Cyrus, rex Persarum, eis. » (Esdras, I, III, 7.)

« Erat autem iratus [Herodes] Tyriis et Sidoniis. At illi unanimes venerunt ad « eum, et . . . . . postulabant pacem, eo quod alerentur regiones eorum ab illo. » (*Actes des apôtres*, XII, 20.)

couragea l'industrie, les arts, principalement l'architecture, et couvrit sa capitale de somptueux édifices [1].

Ce règne de paix et de grandeur [2] fut suivi d'une longue période

[1] Hiram mit à la disposition de Salomon un ingénieur tyrien, à la fois architecte et artiste habile, qui fut chargé de construire le temple de Jérusalem.

«..... Artificem ærarium, et plenum sapientia, et intelligentia, et doctrina «ad faciendum omne opus ex ære. — Fecit ergo Hiram lebetes, et scutras, et «hamulas, et perfecit omne opus regis Salomonis in templo Domini.» (*Rois*, III, VII, 14 et 40.)

«Mitte ergo mihi virum eruditum, qui noverit operari in auro et argento, ære «et ferro, purpura, coccino, et hyacintho, et qui sciat sculpere cælaturas, cum «his artificibus quos mecum habeo in Iudæa et Ierusalem, quos præparavit David «pater meus. — Sed et ligna cedrina mitte mihi..... scio enim quod servi tui «noverint cædere ligna de Libano, et erunt servi mei cum servis tuis.» (*Paralipomènes*, II, II, 7 et 8.)

«Misi ergo tibi virum prudentem et scientissimum, Hiram. —...cujus pater «fuit Tyrius, qui novit operari in auro, et argento, ære, et ferro, et marmore, et «lignis, in purpura quoque, et hyacintho, et bysso....., et adinvenire prudenter quodcumque in opere necessarium est, cum artificibus tuis, et cum «artificibus domini mei David, patris tui.» (*Paralipomènes*, II, II, 13 et 14.)

Hiram fit construire à Tyr les temples d'Hercule et d'Astarté, agrandit la ville, orna le temple de Jupiter Olympien. (Fragm. cités de Ménandre et de Dius.) Suivant les traditions grecque et hébraïque, il bâtit aussi un temple semblable à celui de Jérusalem et dans lequel il laissait librement adorer le Dieu d'Israël.

[2] Ce sont vraisemblablement les splendeurs du règne de Hiram qui arrachent aux prophètes des cris d'admiration :

«...Et facta est [Tyrus] negotiatio gentium.» (Isaïe, XXIII, 3.)

«Quis cogitavit hoc super Tyrum quondam coronatam, cujus negotiatores principes, institores ejus inclyti terræ?» (Isaïe, XXIII, 8.)

«Et dissipabunt muros Tyri, et destruent turres ejus...

«Vastabunt opes tuas, diripient negotiationes tuas; et destruent muros tuos, «et domos tuas præclaras subvertent.....» (Ézéchiel, XXVI, 4 et 12.)

«Quomodo periisti, quæ habitas in mari, urbs inclyta, quæ fuisti fortis in mari cum habitatoribus tuis, quos formidabant universi?» (Ézéchiel, XXVI, 17.)

«...O Tyre, tu dixisti : Perfecti decoris ego sum, — Et in corde maris sita. «Finitimi tui, qui te ædificaverunt, impleverunt decorem tuum. — Quæ in exitu «negotiationum tuarum de mari implesti populos multos : in multitudine divitiarum tuarum, et populorum tuorum, ditasti reges terræ.» (Ézéchiel, XXVII, 3, 4 et 33.) — «...Et nudabunt gladios suos super pulchritudinem sapientiæ tuæ, «et polluent decorem tuum.» (*Ibid.* XXVIII, 7. Cf. XXVI, XXVII et XXVIII.)

«Et mittam ignem in murum Tyri, et devorabit ædes ejus.» (Amos, I, 10.)

«Et ædificavit Tyrus munitionem suam, et coacervavit argentum quasi humum, «et aurum ut lutum platearum.» (Zacharie, IX, 3.)

de troubles, et, emportée par la tourmente, la dynastie de Hiram fut violemment arrachée du trône de Tyr [1].

A'bd-Astart, son petit-fils, périt, en 931, victime d'une conspiration qui semble n'avoir été qu'une explosion violente des haines populaires longtemps comprimées.

L'organisation sociale de la cité tyrienne était loin d'être parfaite, et de nombreux abus arrêtaient souvent, dans la machine gouvernementale, ces rouages essentiels qui ne doivent jamais cesser de fonctionner. Sans doute le gouvernement royal, soutenu dans ses écarts par une avide aristocratie, pressurait outre mesure les classes ouvrières de Tyr, dont les travaux de Hiram avaient révélé l'importance. Les masses sentirent leur force, et la révolution, dominée, comme il arrive toujours, par des passions ardentes, posa sur la tête d'un esclave la couronne tombée du front d'A'bd-Astart.

L'esclave [2] régna douze ans (930-918), durant lesquels un grand nombre de patriciens émigrèrent, soit pour aller s'établir aux colonies, soit pour créer des colonies nouvelles.

Ce temps écoulé, les émigrés rentrèrent à Tyr, amenant à leur suite une coalition formée pour organiser une restauration de la dynastie de Hiram. Mais cette famille était usée. Trois frères d'A'bd-Astart remontèrent un instant sur le trône, et le dernier en fut précipité par un prêtre d'Astarté, qui prit sa place.

Cette fois c'était une révolution de palais, qui n'amenait qu'un changement de dynastie. Le prêtre Aït-Baal [3], souillé du sang du dernier rejeton de Hiram, fut le fondateur de cette dynastie nou-

[1] Josèphe et Eusèbe nous ont laissé une liste des rois de Tyr, de Hiram jusqu'à Pygmalion. Ceux de la dynastie de Hiram Ier sont :

Baleastartus (946-940), fils de Hiram; *alias* Baal-Astart;

Abdastartus (939-931), mort victime d'une conspiration; *alias* A'bd-Astart;

Astartus (918-907);

Astyramus (906-898), assassiné par son frère Pheles;

Pheles, assassiné, après huit mois de règne, par l'usurpateur Aït-Baal.

Les quatre derniers sont fils de Baleastartus et petits-fils de Hiram.

[2] Voyez Justin, XVIII, III.

[3] *Alias* Eth-Baal, Ithobaal, Itobal. Mieux vaut lire Aït-Baal. C'est le père de la fameuse Jézabel, immortalisée par les vers d'*Athalie*.

velle, et l'autorité monarchique, exercée avec une énergie remarquable, rendit à Tyr sa splendeur première.

C'est sous le règne de cet Aït-Baal que tout le littoral de l'Afrique septentrionale se couvrit de colonies tyriennes, lesquelles, dévorées d'une activité fiévreuse, allaient fouiller au loin l'intérieur du pays, et chercher jusqu'au Soudan des débouchés au commerce de la métropole[1]. Ces créations lointaines offraient de grands avantages à la politique du gouvernement, car, d'une part, elles ouvraient des voies nouvelles aux instincts d'expansion de l'île de Tyr, et, d'autre part, conviant à de brillantes destinées les déshérités et les mécontents de toute classe, elles apportaient une puissante diversion aux maladies sociales qui désorganisaient la cité.

Aït-Baal semble avoir tenu d'une main légère et ferme les rênes d'un État si difficile à conduire, et son règne fut calme. Mais ses successeurs, Balezor et Mytton, devaient voir se reproduire les troubles intérieurs qui avaient désolé le pays sous la descendance de Hiram.

Les luttes de l'aristocratie et du peuple, auxquelles on croyait avoir mis fin, ne tardèrent point à recommencer, et, en proie à un nouvel accès de fièvre, le corps social parut menacé d'une décomposition prochaine. L'horizon politique était gros d'orages. Pour comble de malheurs, le roi Mytton mourut en 833, laissant le pouvoir à ses enfants mineurs, Pygmalion et Elissa.

On vit aussitôt les partis relever hardiment la tête et s'agiter passionnément, à la faveur de cette minorité.

L'aristocratie, en possession exclusive de toutes les richesses et de tous les droits politiques, fut violemment battue en brèche par les jalousies d'une bourgeoisie marchande qui voulait diriger les affaires de l'État, et par les désirs inassouvis de prolétaires dont le sort était singulièrement misérable. Le parti démocratique semble alors l'avoir emporté. Le roi Pygmalion, dominé par les agitateurs populaires, fut mis en demeure de consentir des concessions impor-

[1] C'est à cette époque que remonte la fondation d'un grand établissement tyrien, situé dans l'intérieur du Tell, et destiné à commander les importantes vallées de l'ouâd Sah'el et du Chelef (Cheliff). Il s'agit d'Auzia (Aumale). (Voyez les fragments de Ménandre conservés par Josèphe, *Ant. jud.* VIII, XIII, 2.)

tantes, et l'aristocratie, atterrée, dut aviser à prendre des mesures de salut[1]. Ses instincts la portèrent vers la côte d'Afrique.

Avant de suivre le sillage des navires qui vont emporter les émigrés, il est indispensable d'insister sur un point, de mettre en pleine lumière l'une des faces du caractère national qui, de Tyr, va se transplanter à Carthage. Contrairement aux dispositions manifestées par les autres républiques de la Phénicie, la ville de Tyr était animée d'un esprit militaire extrêmement prononcé, et l'on pourrait fort bien la peindre sous une figure de femme, une main posée sur ses balles de marchandises, mais l'autre sur la garde de son épée.

Majestueusement assise à la crête de son rocher fortifié, elle finit par tenir en respect la puissance des Perses qui désolaient l'Asie Mineure[2], et, dès le temps de David, elle fut mise elle-même au rang des puissances avec lesquelles on doit nécessairement compter lors des crises internationales[3].

Les fortifications qui, du temps de Josué, entouraient le Paléo-Tyr avaient été reproduites dans l'île, et la place, que l'eau protégeait de toutes parts, présentait des défenses imposantes[4]. Elle était d'ailleurs couverte par une ligne de postes détachés, établis sur le continent[5]. Pour le maintien de sa sécurité et de son influence politique, la République entretenait une armée permanente,

[1] Le récit de Justin, mis en regard des fragments de Ménandre et des Commentaires de Servius (*Ad Virg. En.*), ne peut laisser aucun doute sur ce fait, que la création de Carthage est due à l'émigration en masse du parti aristocratique de Tyr.

[2] « . . . Persarum bellis diu varieque fatigati [Tyrii] victores quidem fuere. » (Justin, XVIII, III.)

[3] « . . . Venite. . . . . alienigenæ eum habitantibus Tyrum. » (*Psaume* LXXXII, 5 et 8.)

« Ecce alienigenæ, et Tyrus, et populus Æthiopum, hi fuerunt illic. » (*Psaume* LXXXVI, 4.)

[4] « . . . Dominus mandavit adversus Chanaan, ut contereret fortes ejus. . . » (Isaïe, XXIII, 11.)

« Filii Aradii cum exercitu tuo erant super muros tuos in circuitu : sed et Pigmæi qui erant in turribus tuis. . . » (Ézéchiel, XXVII, 11.)

[5] Aït-Baal fonda sur la frontière septentrionale de la Phénicie la place forte de Botrys.

composée de soldats recrutés en Asie, parmi les peuples les plus belliqueux[1].

S'abstenant de conquêtes, mais acharnée à la défense du territoire national, Tyr demeura de longs siècles à l'abri de toute atteinte[2]; mais elle connut enfin l'adversité. C'est alors que la métropole de Carthage fit, pour sa gloire, appel à toutes les ressources d'une vaillante industrie. Sa constance dans la mauvaise fortune fut, comme son patriotisme, au-dessus de tout éloge.

Seule parmi toutes les villes de la Phénicie, qui se soumettaient avec une sorte d'empressement au roi Salmanasar (vers l'an 700), elle résista bravement aux forces de l'Assyrie[3]. Échappée au glaive des Scythes (634-607), qui désolaient le littoral phénicien, elle sut tenir treize ans (586-574) contre l'armée de Nabuchodonosor[4]. Qui ne connaît enfin les prodiges opérés par les ingénieurs chargés de la défense de Tyr, lors du siége formé par Alexandre (332)[5]?

Ruinée de fond en comble par le roi de Macédoine, qui, à l'exemple de Nabuchodonosor, voulait changer les voies du commerce du monde[6], elle eut la force de renaître de ses cendres.

[1] « Persæ, et Lydii, et Libyes erant in exercitu tuo viri bellatores tui; clypeum « et galeam suspenderunt in te pro ornatu tuo. » (Ézéchiel, XXVII, 10. Voyez aussi le verset 11.)

[2] Elle passait pour imprenable. « . . . *Virgo* filia Sidonis. » (Isaïe, XXIII, 12. — On disait *Tyr la Vierge*, comme nous disons, en France, *Metz la Pucelle*.

[3] « Sidon, Aké, l'*ancienne Tyr* et beaucoup d'autres villes se révoltèrent contre « les Tyriens et se livrèrent au roi des Assyriens. Comme les Tyriens ne voulurent « pas reconnaître son pouvoir, le roi marcha de nouveau contre eux; les Phéni-« ciens rebelles lui équipèrent une flotte de soixante navires montés par huit cents « rameurs. Les Tyriens les attaquent avec douze navires, dispersent la flotte enne-« mie et font cinq cents prisonniers. Le roi Salmanasar se retira, en établissant « des postes autour du fleuve, afin d'empêcher les Tyriens de venir y puiser. Les « Tyriens furent réduits à boire à des puits forés, et cela durant cinq années d'in-« vestissement. » (Fragments de Ménandre, dans Josèphe, *Antiq. jud.* IX, XIV, 2.)

[4] Saint Jérôme, *in Ezech.* XXV et XXVII, et *in Amos*, I.

[5] Cette merveilleuse défense, qui nous est connue dans tous ses détails, pourrait être l'objet d'une étude fort intéressante. (Voyez : Diodore, III; — Arrien, *Exp. d'Alex.* II, VII; — Polybe; — Quinte-Curce; — Guillaume de Tyr.)

[6] Nabuchodonosor voulait détruire Tyr, afin de faire passer le commerce des Indes par le golfe Persique et Babylone. Alexandre avait des desseins semblables. Dans sa pensée, Babylone devait devenir la métropole de tout le commerce de

Une fois relevée, elle reprit, en très-peu de temps, assez d'importance pour allumer la convoitise des successeurs d'Alexandre, assez de vigueur pour résister treize mois à Antigone. Encore Antigone ne put-il la prendre que par trahison (313).

Ces observations historiques, qui entraînent le lecteur bien au delà des limites du règne de Pygmalion, devaient lui être présentées, pour qu'il sentît battre au cœur de la race tyrienne un sang ardent et généreux, capable de grandes entreprises, et dans le commerce et dans la guerre. C'est le sang des jeunes patriciens qui s'embarquent [1] et disent résolûment à Tyr un éternel adieu. La cité qu'ils vont fonder héritera des vertus guerrières [2] qui valurent à la mère patrie sa prééminence sur les autres républiques de la ligue phénicienne.

l'Asie, comme Alexandrie eût été l'entrepôt de toutes les marchandises de l'Occident. D'ailleurs, tous les conquérants qui jetaient les yeux sur l'Asie ou l'Égypte devaient nécessairement chercher à ruiner Tyr, qui les couvrait toutes deux.

«Cum auditum fuerit in Ægypto, dolebunt cum audierint de Tyro.» (Isaïe, XXIII, 5.)

[1] His commota fugam Dido sociosque parabat.
Conveniunt quibus aut odium crudele tyranni
Aut metus acer erat.....
(Virgile, *Énéide*, I, v. 360 et suiv.)

«Assumptis quibusdam *principibus* in societatem..... Junguntur ei *senatorum* «in eam noctem præparata agmina..... Ut et *juventus* matrimonia.....» (Justin, XVIII, IV et V, *passim*.)

[2] ..... dives opum studiisque asperrima belli.
(Virgile, *Énéide*, I, v. 14.)

. . . . Inclyta post hos
Mœnia consurgunt Tyriæ Carthaginis : illa
Urbs Phœnissa prius, Libyci nunc ruris alumna
Pacis blanda quieti et bello prompta cruento.
(Festus Avienus, *Descriptio orbis terræ*.)

# CHAPITRE III.

## FONDATION DE CARTHAGE.

Mythes et légendes. — Émigration tyrienne. — Date de la fondation de Carthage. — La Byrsa. — Tour d'horizon. — Propriétés défensives de la position. — Beauté du site. — Ses destinées. — Ruines de Carthage. — Historique des recherches scientifiques faites jusqu'à ce jour. — Fouilles de M. Beulé. — Édifices de la Byrsa. — Palais de Didon. — Temple d'Aschmoun. — Temple de Jupiter. — Les rues. — Les ports. — Date de leur création. — Le port marchand. — Goulet intérieur. — Port militaire. — Superficie totale. — Architecture. — L'ordre tyrien. — Le coursier punique.

Il n'entre point dans le cadre de ce récit de soumettre à une critique sévère les légendes relatives à la fondation de Carthage [1].

[1] Qui ne sait par cœur les beaux vers de Virgile ?

> Huic conjux Sichæus erat, ditissimus agri
> Phœnicum, et magno miseræ dilectus amore...
>
> (*Énéide*, I, v. 343 et suiv.)

Ceux de Silius Italicus sont moins connus :

> Pygmalioneis quondam per cærula terris,
> Pollutum fugiens fraterno crimine regnum,
> Fatali Dido Libyes adpellitur oræ :
> Tum pretio mercata locos, nova mœnia ponit,
> Cingere qua secto permissum littora tauro.
>
> (*Puniques*, I, v. 21 et suiv.)

Denys le Périégète dit à son tour :

> *Τοῖς δ'ἐπὶ Καρχηδὼν πολυήρατον ἀμπέχει ὅρμον,*
> *Καρχηδὼν, Λιβύων μὲν ἀτὰρ πρότερον Φοινίκων,*
> *Καρχηδὼν, ἣν μῦθος ὑπαὶ βοὶ μετρηθῆναι.*
>
> (*Orbis descriptio*, V, v. 195-197.)

On voit que les Latins et les Grecs tenaient beaucoup à l'histoire de la peau de bœuf.

Les Commentaires d'Eustathe reproduisent le texte de Denys, et le commen-

Nous nous bornerons à constater ce fait historique irrécusable, que la ville doit son origine à une émigration en masse de l'aristocratie tyrienne.

tateur ajoute que Carthage est désignée, dans la Bible, sous le nom de *Tarsis* (Ἱστορῆται δὲ καὶ ὅτι Ταρσεῖς ἡ Θεία Γραφή.....); que Didon, fille d'Agenor ou Belus, sœur de Pygmalion, est aussi connue sous les noms d'Elissa et d'Anna (ἡ καὶ Ἔλισσα καλουμένη καὶ Ἄννα); que, pour fuir Pygmalion, meurtrier de son mari Sichée, elle s'embarqua avec quelques Tyriens (προσλαβομένη τινὰς τῶν Τυρίων); que le roi des Africains lui défendant de prendre pied dans ses États (τοῦ δὲ Νομάδων καὶ Μαξικῶν βασιλέως Ἰαρβάντος ἐκβάλλοντος αὐτήν), elle eu obtint un territoire égal en superficie à une peau de bœuf, et que cette peau fut découpée en lanières.

Eustathe dit encore que la fondatrice de Carthage fut appelée Didon, parce qu'on supposait qu'elle avait tué son mari (ὡς ἂν εἴποι τις ἀνδροφόνον). C'est une troisième signification du mot *Didon*, car, d'autre part, on veut que *Dido* soit le synonyme de πλανῆτις (errante) et aussi de *virago*. Nous adopterons plus loin cette dernière interprétation.

« Étienne de Byzance, ajoute Eustathe, prétend que Carthage fut fondée par « le Phénicien Carchédon. »

Voici, en dernier lieu, le récit de Justin :

« Quum interim rex Tyro decedit, filio Pygmalione et Elissa filia hæredibus in« stitutis. Sed *populus* Pygmalioni admodum puero regnum tradidit. Elissa quoque « Acerbæ, avunculo suo, sacerdoti Herculis, qui honos secundus erat a rege, nubit. « Huic magnæ... opes erant... Exsilio sedes quærunt.

« Pygmalion, cognita sororis fuga, quum impio bello fugientem persequi para« ret... hoc modo spatium respirandi fugientibus datum.

« Itaque Elissa ..... incolas loci ejus adventu peregrinorum mutuarumque « rerum commercio gaudentes, in amicitiam sollicitat : deinde *empto loco* qui « corio bovis tegi possit, *in quo fessos longa navigatione socios, quoad proficisceretur*, « reficere posset, corium in tenuissimas partes secari jubet, atque ita majus loci « spatium quam petierat occupat : unde postea ei loco *Byrsæ* nomen fuit. » (Justin, XVIII, IV et V.)

Il convient de condamner ici en dernier ressort la détestable étymologie du mot *Byrsa*, tirée du fait d'une peau de bœuf découpée en lanières, et le récit de Justin nous permettra peut-être de remonter aux sources de cette légende étrange.

« Elissa, dit Justin (*loco cit.*), acquiert des indigènes un terrain d'une superficie « égale à celle d'une peau de bœuf. » Or les tentes des Phéniciens étaient précisément de cuir de bœuf; les Tyriens, dans leurs voyages, couchaient aussi sur des tapis de cuir; c'est donc l'*emplacement d'un camp* que la fondatrice de Carthage achète aux gens d'Afrique. D'ailleurs le grec βύρσα parait n'être qu'une corruption du syriaque *bosra*, et ce mot n'a d'autre signification que celle d'*acropole*, *kasbah* (alias *qas'ba*), *bordj*, *kremlin*, etc.

Les émigrés se dirigent vers le golfe de Tunis[1], et s'établissent non loin de la colonie d'Utique, qui les accueille avec sympathie[2].

Quelle date précise assigner à cet événement, qui devait peser d'un si grand poids sur les destinées de l'Europe occidentale? La question a reçu des solutions si divergentes, qu'il est sage de ne placer la prise de possession du sol africain par les gens de Tyr que *durant le cours* du IXe siècle avant l'ère chrétienne[3].

Le point où les émigrés abordèrent se trouve au sud de cette colline de Byrsa, dont le plateau appartient aujourd'hui à la France[4]. Ils gravirent la colline, et un tour d'horizon rapide leur découvrit des lieux singulièrement propices à la création d'un grand centre de population.

A leurs pieds et au sud, ils voyaient une plage superbe, très-basse et formée d'alluvions dans lesquelles il devait être facile de creuser des ports; à l'est, entre Byrsa et la mer, se développait une plaine d'environ sept cents mètres de longueur, ayant pour soutenement de hauts quartiers de roc vif. Là pouvait être bâtie une grande ville, dont les édifices, frappés par les premiers rayons du soleil, eussent, dès le matin, projeté leur image sur la nappe azurée d'un beau golfe. Au nord, les émigrés tyriens dominaient une vallée magnifique, qui semblait appeler sa transformation en un vaste quartier de plaisance, semé de jardins, de villas et de palais d'été; à l'ouest enfin, ils voyaient s'étendre à perte de vue une région fertile, ayant pour avant-scène un isthme bordé de lacs que couvraient des vols de grèbes et de flamants aux ailes roses.

Bâtie en cet endroit, une place maritime devait être facile à défendre, car elle se trouvait, dit Polybe, « située dans un golfe,

[1] « Delata in Africæ sinum. » (Justin, XVIII, v.)

[2] « Uticensium... legati dona, ut consanguineis, attulerunt. » (Justin, *loco cit.*)

[3] Voyez l'excellente discussion de M. C. Müller (collection des *Petits Géographes grecs*, Prolégomènes du *Périple* d'Hannon). M. C. Müller rejette la légende de Zorus et de Carchédon, que Philistus, Eusèbe et saint Jérôme regardent comme fondateurs. En particulier, Zôr ou Sor paraît n'être que la personnification de la ville de Tsour ou Sour (Tyr).

[4] Le plateau de Byrsa a été concédé, par le bey de Tunis, au roi Louis-Philippe, lequel y a fait construire la chapelle Saint-Louis.

« sur une pointe en forme de presqu'île, et ceinte, d'un côté, par « la mer, de l'autre, par un lac. L'isthme qui la rattachait à la « Libye avait 25 stades de largeur (4 kil. 625 m.)[1]..... Cette « langue de terre était de plus barrée par une suite de mamelons « ardus et difficiles, ne communiquant avec la plaine que par « quelques passages pratiqués de main d'homme..... Non loin « de là, le fleuve Makara (l'ouâd Medjerda) interdisait toute com- « munication avec la campagne, et l'abondance de ses eaux le ren- « dait presque partout infranchissable[2]. »

D'accord avec Polybe, Appien donne à l'isthme une largeur de 25 stades (4 kil. 625 m.). Il ajoute que la petite bande de terre (*ταινία*) courant au sud entre la mer et le lac n'avait qu'un demi-stade ($92^{m},50$) de large, et que, à l'est, du côté de la mer, une ligne continue de rochers à pic défendait l'accès de la presqu'île[3].

Le plateau de Byrsa, qui servait d'observatoire aux Tyriens, était très-escarpé[4]. Il commandait de près de soixante mètres la campagne environnante, et son périmètre mesurait trois ou quatre kilomètres[5]. De forme à peu près rectangulaire et naturellement fortifié, il présentait une superficie suffisante à l'assiette d'une bonne acropole.

Les exilés résolurent de s'y établir, et, en arrêtant ainsi leur choix, ils firent preuve d'un grand tact, car, dit M. Beulé[6], « la beauté de « la situation de Byrsa ne le cède point à sa force; elle commande

[1] M. Romé de l'Isle (*Métrologie*) distingue huit stades de valeurs différentes. Le stade *olympique*, le plus usité de tous, mesurait exactement $184^{m},955$. Nous avons pris le nombre rond 185 mètres.

[2] Polybe, t. LXXIII et LXXV.

[3] Appien, *Pun.* t. XLV. — Strabon (XVII, III, 14 et 15) donne aussi la description topographique de Carthage, et attribue à l'isthme une largeur de 60 stades (11 kil. 100). Ces mesures sont vraisemblablement prises très à l'ouest dans l'intérieur.

[4] *Ὀφρὺς ἱκανῶς ὀρθία.* (Strabon, XVII.)

[5] « Arx cui nomen Byrsa erat paulo amplius quam duo millia passuum. » (Orose, IV, XXII.) — Servius donne à Byrsa 22 stades de tour; Eutrope, un peu plus de deux milles, comme Orose. Le mille romain vaut $1479^{m},26$.

[6] *Fouilles à Carthage*, p. 31 et 32.

« la plaine, l'isthme, la mer, et présente une vue que ni Rome, « ni Athènes, ni Constantinople ne surpassent en grandeur. Je ne « connais point de ville qui occupe un site aussi favorable, et qui « ait autour d'elle des horizons plus grandioses. La mer découpée « par des caps et des promontoires, qui invite de toutes parts un « peuple de navigateurs; des lacs à la surface tranquille, des mon- « tagnes aux formes variées et aux lignes exquises, les collines se- « mées d'orge verdoyante, la plaine où quelques palmiers dressent « leur couronne élégante par-dessus les oliviers au feuillage pâle : « tout rappelle... les richesses du sol africain unies à la poésie de « la nature grecque ou sicilienne. Carthage fût devenue la reine « du monde, si elle n'eût appartenu à des marchands. »

« Il y a, dit aussi M. Duruy [1], de ces villes que leur position seule « appelle à une haute fortune. Placée à cette pointe de l'Afrique « qui semble aller à la rencontre de la Sicile pour fermer le canal « de Malte, et qui commande le passage entre les deux grands « bassins de la Méditerranée, Carthage devint la Tyr de l'Occident, « mais dans des proportions colossales, parce que l'Atlas, avec ses « indomptables montagnards, n'était pas, comme le Liban à Tyr, « au pied de ses murs, lui barrant le passage, lui disputant l'espace; « parce qu'elle n'était pas cernée, comme Palmyre, par le désert « et ses nomades; parce qu'elle put enfin, s'appuyant sur deux « grandes et fertiles provinces (Bysacène et Zeugitane), s'étendre « sur le vaste continent placé derrière elle, sans y être arrêtée par « de puissants États. »

De telles positions appellent fatalement à elles les construc- tions des hommes. « Carthage, deux fois détruite, se relèvera « sans doute encore [2]. » Un peuple civilisé viendra, quelque jour, à l'exemple des Romains, mettre à profit les avantages d'une situa- tion unique au monde. Ce peuple, quel sera-t-il? Peut-être le peuple français... Que ses destinées l'y conduisent!

Où sont-elles donc les ruines de la grande Carthage? La ven- geance de Rome avait été si terrible, que les Romains eux-mêmes purent se demander bientôt si les cendres de leur vieille ennemie

[1] M. Duruy, préface de l'*Histoire romaine*. — [2] *Id. ibid.*

n'étaient pas toutes dispersées par le vent [1]. Plus tard, la fureur des Arabes eut des effets si funestes, que l'Europe put douter qu'il restât encore sur la côte d'Afrique un seul vestige de l'antique rivale de Rome [2]. Mais, pendant que l'Europe demeurait indifférente au sort des monuments du passé, pendant que la science archéologique semblait dédaigner l'examen d'un grand problème, des historiens arabes mentionnaient en leurs écrits l'imposant aspect de ces débris d'un autre âge [3], et leurs avides coreligionnaires volaient tout ce qu'ils pouvaient de ces ruines. Les Barbaresques n'ont jamais cessé de remuer la poussière punique, et d'enrichir leurs kasbahs [4] des dépouilles de la grande cité. Alger possède plus d'une colonne carthaginoise. Achmet-Bey, lors de la construction du palais de Constantine, devenu la demeure officielle du général de division commandant la province, avait fait prendre à Byrsa un nombre considérable de belles pierres de taille. Aujourd'hui encore, la vieille Carthage n'est pour le bey de Tunis qu'une vaste carrière de marbres précieux. Il faut être juste aussi : pendant que les immortels vers du Tasse pleuraient sur l'antique cité effacée du monde, des gens qui savaient par cœur *la Jérusalem*, des Pisans surtout et des Génois, venaient dans la plaine où fut Carthage faire une ample moisson de fûts et de chapiteaux. Cycles mystérieux de l'histoire des peuples! ces pirates italiotes rapportaient souvent dans leurs ports des objets d'art que les Vandales avaient autrefois pris à l'Italie, pour les porter à Carthage.

[1] « Ubi sunt superbæ Carthaginis alta mœnia? Ubi maritima gloria incluti portus? Ubi cunctis littoribus terribilis classis? Ubi tot exercitus? Ubi tantus equitatus? Ubi immenso Africæ spatio non contentus spiritus? » (Val. Max. V. VII, 34.)

Nunc passim vix relliquias, vix nomina servans,
Obruitur propriis non agnoscenda ruinis.
(Lucain, *Bell. civ.* II.)

[2] Giace l'alta Cartago, ed a pena i segni
De l'alte sue ruine il lido serva.
(Tasse, *Jérusal.* XV.)

[3] Ces écrivains sont : Abou-Obaid-Bekri (XIe siècle), Édrisi (XIIIe siècle), Ibn-Khaldoun (XIIIe siècle), Ibn-al-Ouardi (XIVe siècle), Ibn-Ayas (XVIe siècle).

[4] L'orthographe *qas'ba* serait plus rationnelle. Mais l'usage a consacré celle que nous adoptons ici.

Enfin l'Europe s'émut. Carthage n'était donc pas morte tout entière pour la science : on pouvait encore soulever quelques voiles, sauver quelques débris, ressusciter peut-être un cadavre géant!

L'Anglais Shaw, le premier, visite ces ruines (1738), mais il méconnaît complétement la topographie de la ville, qu'il place dans le voisinage d'Utique. Il lui fait regarder l'occident, s'exprime vaguement sur Byrsa, et suppose les ports comblés par les sables de l'ouâd Medjerda. Le géographe d'Anville et l'ingénieur Belidor admettent sans vérification le système de Shaw.

En 1805, le père Caroni donne assez exactement le plan des ports et de la Byrsa. Toutefois il prête à celle-ci une enceinte trop considérable et de forme circulaire.

Puis viennent les études du comte Camille Borgia sur les ports, celles du major Humbert, celles de Chateaubriand, qui ne fait que suivre les idées de Humbert. Estrup (1821) et Ritter (1822) reproduisent l'erreur de Shaw, et, à leur suite, Heeren et Mannert font de Carthage une description erronée et confuse. Enfin paraît l'excellent plan de Falbe (1833). Byrsa est mise à la place qu'elle doit occuper, et l'architecte Dedreux, se conformant de tous points aux idées de Falbe, publie, en 1839, une carte satisfaisante.

Mais bientôt de nouvelles erreurs se font jour. M. Dureau de la Malle, qui, de son cabinet, étudie la topographie d'une ville éteinte, forge un système nouveau, que ne sait point réfuter la Société fondée à Paris (1838) pour l'exploration de Carthage. Sir Thomas Read, qui visite les lieux, l'architecte Jourdain, qui construit la chapelle Saint-Louis, laissent passer inaperçue l'exagération des dimensions prêtées à la Byrsa. M. de la Malle, en effet, n'admet pas que la Byrsa n'ait été qu'une acropole; il lui donne une étendue considérable, la compose d'une série de vallons, de collines et de plaines, et y enferme une multitude d'édifices dont les données historiques n'autorisent pas la mention.

Ces erreurs systématiques, fruit d'une imagination féconde, devaient encourager les hypothèses les plus étranges. Le pasteur Nathan Davis, enchérissant sur M. de la Malle, expose que la Byrsa comprend toutes les collines qui se succèdent depuis Saint-Louis jusqu'à Bordj Djedid. Sir Grenville Temple avait depuis longtemps

combattu cette opinion, que son compatriote Blakesley adopte sans contrôle, à la suite de M. Davis.

En somme, il est sage de s'arrêter dans cette voie déjà bien découverte et mise à nu. Le major Humbert, Chateaubriand et Falbe semblent seuls dans le vrai. La colline de Saint-Louis est bien l'antique Byrsa et Byrsa tout entière.

Leur opinion se corrobore de celle du docteur Barth, et surtout des conclusions irréfutables de M. Beulé, qui a fait, en 1859, des fouilles importantes à Carthage. « Jamais, dit M. Beulé, jamais les « anciens n'ont établi une acropole au bord de la mer, sous des « hauteurs qui la commandent, et pouvant succomber à un coup « de main. . . Tout voyageur dont l'œil est exercé reconnaît (dans « la colline de Saint-Louis) une acropole, soit qu'il navigue le long « des côtes, soit qu'il aborde au rivage, soit qu'il se promène au « milieu des ruines de Carthage. Le plateau est si nettement dé« fini, si bien assis, si facile à défendre par des fortifications que « la nature elle-même appelle et a préparées! »

Quels étaient les édifices de la Byrsa ainsi délimitée?

La Byrsa fut fortifiée dès sa fondation[1]; mais ces murailles primitives ont dû être ultérieurement démolies, et remplacées par les défenses grandioses dont Appien nous a laissé la description. Cette transformation eut vraisemblablement lieu dans le cours du VIe siècle avant Jésus-Christ, époque de la splendeur de Carthage. Qu'étaient les fortifications créées par Elissa? Il est difficile d'en esquisser la forme; mais on peut facilement se représenter une enceinte dont le tracé décrivait le pourtour du plateau. Le plateau lui-même, dont les talus formaient glacis, n'était pas apparent lors de l'arrivée d'Elissa. Les colons s'étaient heurtés en ce point à un mamelon boisé[2], presque impénétrable et d'une occupation difficile; mais, s'étant aussitôt mis à l'œuvre, ils avaient débroussaillé les lieux, dérasé, nivelé le sol, déblayé une épaisse couche de terre

[1] . . . . . pars ducere muros
Molirique arcem. . . . .
(Virgile, *Énéide* I, v. 423, 424.)

[2] Lucus in urbe fuit media. . . . .
(Virgile, *Énéide*, I, v. 441.)

végétale, et mis enfin à découvert une roche argileuse, de teinte jaunâtre. Ce grès, très-consistant et facile à tailler, servit de base à leurs établissements.

C'est ainsi qu'ils conquirent l'assiette d'une acropole heureusement située, et de dimensions telles que, à la fin du siége de l'an 146 avant Jésus-Christ, cette citadelle put donner asile à 50,900 personnes. Elle contenait sans doute des magasins, des citernes, des logements; mais on ne peut former, à cet égard, que de simples conjectures.

Quant aux temples, aucun document historique n'autorise à placer dans Byrsa celui de Melkarth, l'archégète de toutes les colonies tyriennes. On sait que le temple d'Astarté [1] était sur une autre colline. Peut-être faut-il d'ailleurs laisser dans le monde des fictions celui de Sichée [2], et cet autre monument qu'Annibal fait vœu d'élever à Anna [3].

Le temple de Didon [4] apparaît dans Byrsa avec plus de certitude. Il devait être adjacent au palais de la reine, bâti sur le point culminant, car on sait que des terrasses de ce palais on découvrait toute la plaine, ainsi que la rade de Carthage [5]. M. Beulé croit en avoir retrouvé les ruines au sud-ouest de l'église Saint-Louis.

Il est certain que le temple d'Aschmoun, dont parle Appien, fut élevé dans Byrsa, sur le bord du plateau regardant le rivage, et tout porte à croire que cet édifice, partie intégrante de la fortification, remonte au temps même d'Elissa. La fondatrice a sans doute voulu mettre sous la protection du dieu que les Romains assimilent à Esculape une colline naturellement salubre et environnée de toutes les splendeurs de la création. Le temple d'Aschmoun occupait l'emplacement même de l'église dédiée au saint roi.

[1] L'*Astarté* carthaginoise est similaire de la *Junon Céleste* des Romains.

> Hic templum Junoni ingens Sidonia Dido
> Condebat.....
>
> (Virgile, *Énéide*, I, v. 446.)

[2] Ovide, *Ep.* VII, v. 99. — Virgile, *Énéide*, IV, v. 457, 458.

[3] Silius Italicus, *Puniques*, VIII, v. 231.

[4] Silius Italicus, *Puniques*, I, v. 84.

[5] Virgile, *Énéide*, IV, v. 586. — Silius Italicus, *Puniques*, VIII, v. 132, 133.

Enfin, au sud de cette église, M. Beulé indique le point où s'élevait, ainsi qu'il le suppose, le temple de Jupiter, et l'on peut en attribuer aussi la création à la reine Elissa.

Tels sont, dans l'état actuel de la science, les seuls documents que nous possédions sur la Byrsa de Didon et sur ses édifices. Quelques détails divers sont d'ailleurs parvenus jusqu'à nous.

Virgile dit que les rues de la Byrsa étaient richement dallées [1], excellente disposition pour recueillir les eaux pluviales et pour les conduire dans des citernes; que la place était mise en communication avec l'extérieur par plusieurs portes monumentales [2]; enfin qu'Elissa fit construire un théâtre et commencer les ports [3]. Ces ouvrages hydrauliques, qui ont joué un si grand rôle dans l'histoire de Carthage, méritent bien de fixer un instant notre attention.

« Rien, dit un de nos écrivains justement estimés [4], n'est plus « difficile à reconnaître que l'emplacement des deux ports. » Cette assertion n'est, il faut bien le reconnaître, qu'un cri de découragement, en présence de la divergence des opinions jusqu'alors exprimées. Shaw, d'Anville, Estrup, cherchaient les bassins de Carthage dans le voisinage du lac de Soukara, et non point de celui de Tunis. Mannert les mit en communication directe avec ce dernier. Humbert, Chateaubriand, Bötticher, Falbe, Dedreux, Camille Borgia, Dureau de la Malle, Bouchet-Rivière, ont enfin restitué la véritable topographie des ports tout près du rivage, au sud du plateau de Byrsa, et l'emplacement que la science leur assigne est aujourd'hui tout à fait incontestable. M. Beulé ne s'est pas contenté de préciser les emplacements, il a voulu connaître exacte-

[1] Miratur . . . . . . . . . . . . . strata viarum.
(Virgile, *Énéide*, I, v. 422.)

[2] Miratur portas . . . . .
(Virgile, *Énéide*, I.)

[3] Hic portus alii effodiunt, hic alta theatris
Fundamenta locant alii . . . . .
(Virgile, *Énéide*, I, v. 427, 428.)

[4] Poujoulat, *Histoire de saint Augustin*, t. II.

ment la forme et les dimensions des bassins. Les fouilles qu'il a faites sont du plus haut intérêt, et nous en exposerons sommairement les résultats [1].

Le mot *cothon* est la dénomination générique de tout port artificiel, c'est-à-dire creusé de main d'homme [2]. Les Phéniciens avaient ainsi coutume de se tailler des bassins en terre ferme. Tyr, Hadrumète, Hippo-Diarrhyte, Utique, s'étaient ouvert de la sorte de vastes *docks* intérieurs : travaux grandioses, dont les projets n'étaient point de nature à faire reculer une race aussi entreprenante que celle des Américains de nos jours. Lorsqu'une côte offrait aux enfants de Tyr l'assiette d'un établissement convenable, peu importait que la position fût dépourvue de mouillage naturel : on creusait un bassin. Si la colonie prospérait, on créait un second port derrière le premier. « C'est, dit M. Beulé, ce qui s'est produit « à Carthage, dont les deux ports ont dû s'organiser à des époques « différentes. »

Cependant Virgile, dont l'autorité n'est jamais à dédaigner, parce qu'il peint tous ses tableaux d'après nature et fait des descriptions plus exactes qu'on ne pense, Virgile dit expressément : *portus effodiunt* et non point *portum*. Les ports de Carthage avaient d'ailleurs des destinations différentes : l'un devait abriter les navires de commerce, l'autre était réservé à la marine militaire.

Nourris des principes politiques de leur vaillante métropole, les colons tyriens fondateurs de Carthage sentaient bien que, sans vaisseaux de guerre capables de la protéger, une marine marchande est frappée d'impuissance, et nous estimons qu'ils ont ouvert leurs deux bassins d'un seul coup. Quoi qu'il en soit, nous

[1] Voyez *Fouilles à Carthage*. Imprimerie impériale, Paris, 1860, *passim*. — Consultez aussi l'excellent plan de Falbe, 1833.

[2] « Cothones appellantur portus in mari arte et manu facti. » (Festus, au mot *Cothones*.) Voyez aussi Servius.

Le mot *katham*, proposé par Bochart, n'est pas admis par Gesenius, qui propose à son tour *kethon* : « Ego nil dubito quin sit ipsum *kethon* primaria incidendi « abscindendique potestate. »

Il est certain que le radical *kt* des langues sémitiques implique l'idée de « trancher, couper. » L'arabe exprime cette idée par le mot *qt'a'*.

connaissons aujourd'hui, grâce aux travaux de M. Beulé, les proportions de ces constructions hydrauliques [1].

Au point de raccordement de la Tænia avec la presqu'île, se dessinait une petite rade, formée, d'une part, par la Tænia elle-même, et, de l'autre, par un môle en maçonnerie assis sur d'énormes enrochements. C'était l'entrée du port marchand. Dès qu'ils avaient accosté le revers du môle, les navires qui voulaient mouiller au port pénétraient par un goulet de 5$^{m}$,65 de largeur, le long duquel ils se faisaient haler; quant au port lui-même, de forme à peu près rectangulaire, il présentait une superficie totale de 139,550 mètres carrés, et nous devons exprimer ici le regret d'être en désaccord avec M. Beulé, qui, par suite d'une erreur de calcul toute matérielle [2], a écrit le nombre 148,200.

Le port marchand était mis en communication avec le port militaire par un goulet intérieur de 23 mètres de large sur 20 de long.

Le port militaire affectait exactement la forme d'un cercle de 325 mètres de diamètre; au centre de ce cercle émergeait une île de 53 mètres de rayon.

Un chapitre ultérieurement consacré au tableau de Carthage parvenue à l'apogée de sa puissance exposera en détail l'organisation intérieure et le système décoratif de ces bassins, si bien conçus dans leurs dispositions d'ensemble. Il convient seulement de constater ici l'importance des travaux exécutés par les fonda-

[1] Belidor (*Architecture hydraulique*) donne des ports de Carthage un plan qui ne semble pas être le fruit d'une étude sérieuse.

[2] Il s'agit d'une omission insignifiante en soi, mais dont le résultat fait tache dans le mémoire du savant archéologue. Les documents scientifiques que contient ce travail sont assez précieux pour qu'on doive s'attacher à les purger de toute erreur de chiffre.

M. Beulé donne au rectangle une base de 325 mètres, une hauteur de 456, d'où résulte bien une superficie de 148,200 mètres carrés. Mais l'auteur omet ici de tenir compte de la *courbe harmonieuse* raccordant le goulet intérieur avec les grands côtés du rectangle. Or cette courbe détache deux triangles mixtilignes dont la surface totale, mesurée graphiquement à l'échelle du plan de la planche IV, peut être évaluée à 8650 mètres carrés, soit près d'un hectare. Dès lors, l'erreur se propage, et entache tous les chiffres afférents à la comparaison des ports de Carthage avec le vieux port de Marseille.

teurs. Quelques chiffres feront juger des proportions de leurs ouvrages.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Le port marchand présentait une superficie de..... | $13^h$ | $95^a$ | $50^c$ |
| Le goulet intérieur.......................... | | 4 | 60 |
| Le port militaire........................... | 8 | 29 | 57 |
| Ensemble..................... | $22^h$ | $29^a$ | $67^c$ |

Le vieux port de Marseille, de 900 mètres de long sur 300 de large, soit 27 hectares de superficie, n'a par conséquent que 4 hectares 70 ares 33 centiares de plus que les deux ports de Carthage pris ensemble. Certes, si l'on tient compte de l'imperfection des moyens d'exécution dont l'antiquité pouvait disposer, et qu'on remarque encore une fois que ces docks étaient creusés de main d'homme, on conviendra sans peine que de telles créations peuvent soutenir la comparaison avec nos constructions modernes les plus hardies. Les chiffres que nous venons de poser ont leur éloquence, et l'on peut admirer sans réserve le puissant génie de cette race tyrienne, qui, à peine mouillée dans les eaux d'une côte étrangère, osait s'y tailler d'aussi vastes abris.

Si l'on demande enfin quelle pouvait être l'architecture des édifices primitifs élevés par Elissa, et s'il existait alors un ordre phénicien, il convient de répondre affirmativement. Un chapitre de la Bible[1], quelques vers de Virgile[2], enfin les récentes recherches de M. Beulé, ne peuvent laisser aucun doute à cet égard.

Nous savons qu'un architecte tyrien, du nom de Hiram, a construit le temple de Salomon, et que le roi de Tyr, son homonyme, a élevé, à Tyr même, des édifices semblables. Il suffit, dès lors, d'étudier le style de ce temple pour se faire une idée du goût architectonique qui devait encore être de mode au temps d'Elissa. Or la colonne de Salomon ou de Hiram avait 18 coudées, soit près de 8 mètres de hauteur[3]; le chapiteau correspondant, seule-

[1] *Rois*, III, VII.
[2] *Énéide*, I.
[3] *Rois*, III, VII, 15.

ment 5 coudées ou environ 2m,20[1]. Ces proportions, qui accusent encore l'enfance de l'art, sont néanmoins loin d'être disgracieuses. Le fût était de bronze, et les teintes du métal se rehaussaient d'une riche ornementation[2]. Le chapiteau, également de bronze, affectait tantôt la forme cylindrique[3], tantôt celle d'une fleur de lis[4].

Les ingénieurs tyriens employaient aussi dans leurs édifices des colonnes, probablement monolithes, de granit[5], de marbre, ou simplement de tuf pris sur place et revêtu d'un enduit en stuc[6]. Quant aux architraves et aux poutres de l'intérieur des édifices, elles étaient de bois de cèdre[7] et renforcées d'armatures de bronze[8].

Dans le dessin des plans d'ensemble et des divers éléments des édifices, l'architecture tyrienne semble affectionner tout particulièrement la forme circulaire et la forme semi-circulaire. Comme le port de Tyr, comme celui d'Utique, le port militaire de Carthage était un cercle exact et complet[9]. Les cales qui régnaient en son pourtour formaient chacune le fer à cheval. Ce tracé en

[1] *Rois*, III, VII, 16.

[2] Le chapitre VII du IIIe livre des *Rois* est à lire en entier, si l'on veut se faire une juste idée de l'art carthaginois.

[3] *Rois*, III, VII, 41.

[4] *Rois*, III, VII, 19.

[5] La cathédrale d'Alger possède deux magnifiques colonnes de granit vert, tirées des ruines de Cherchell; nous soupçonnons fort le roi Juba de les avoir jadis volées à Carthage. Les ruines de Kollo renferment une grande quantité de fûts de granit rouge qui semblent accuser la même provenance.

[6] . . . . . . . immanesque columnas
Rupibus excidunt.
(Virgile, *Énéide*, I, v. 428, 429.)

[7] Il y avait alors beaucoup de cèdres en Afrique, et il en existe encore de grandes forêts.

[8] . . . . . . . . . . . nexæque
Ære trabes. . . . .
(Virgile, *Énéide*, I, v. 448, 449.)

[9] M. Dureau de la Malle dit, à tort, que le Cothon avait « une partie circulaire « du côté de la ville et une partie rectangulaire du côté de la mer. » Il ne faut point s'en rapporter aveuglément à l'opinion d'un écrivain qui n'étudiait Carthage que sur les textes, et donnait au port marchand non la forme d'un rectangle, mais celle d'une ellipse.

cul-de-four se reproduit à Carthage d'une manière constante et monotone : c'est celui de la casemate des fortifications de Byrsa, celui de la niche sépulcrale des nécropoles. M. Beulé, qui a retrouvé et dessiné chacun de ces éléments, observe aussi que les murs des édifices offrent partout un appareil colossal, et se composent de blocs de grandes dimensions, dont quelques-uns cubent près de 2 mètres. Quoique les assises soient généralement réglées, les pierres de taille se marient encore suivant un système compliqué de tenons et de mortaises, rappelant le mode d'assemblage des pièces de charpente.

Les matériaux exhumés par le savant archéologue, la mise en œuvre, les proportions, les moulures, tout porte un cachet de singulière pesanteur. Les profils, épais et mous, semblent annoncer que l'architecture punique, ne produisant que des effets d'un goût douteux, sentira de bonne heure le besoin de modifier sa manière première et d'emprunter ses motifs de décoration au génie artistique de Corinthe et de Syracuse.

La légende a voulu tresser la couronne murale de la *Kirtha*[1] des Phéniciens d'Afrique, et lui frapper un bel écusson, que les médailles nous ont conservé.

On dit qu'en creusant les fondations de Byrsa, les Tyriens trouvèrent, dès le premier coup de pioche, une tête de cheval enfouie sous terre[2], au pied d'un palmier, et qu'ils adoptèrent aussitôt,

[1] *Kirtha* ou *kartha*, dénomination générique des acropoles et places fortes.

[2] Quo primum . . . . . . . . . . . Pœni
Effodere loco signum, quod regia Juno
Monstrarat, caput acris equi : sic nam fore bello
Egregiam, et facilem victu per secula gentem.
(Virgile, *Énéide*, I, v. 442-445.)

« Ibi quoque equi caput repertum, bellicosum potentemque populum significans, urbi auspicatam sedem dedit. » (Justin, XVIII, v.)

*Ὀρύξαντες δὲ περί που φοίνικα πεφυτευμένον εὗρον κεφαλὴν ἵππου, καὶ συμβάλοντες σημαίνεσθαι σχολὴν αὐτοῖς καὶ παρ' ἄλλων δόσιν τροφῆς, καθὰ καὶ τοῖς ἵπποις ἔκτισαν ἐν τῷ τοιούτῳ τόπῳ τὴν Καρχηδόνα, καὶ ταῦτα πότιμον ὕδωρ μὴ ἔχοντι καὶ τάχα διὰ τοῦτο καὶ Κακκάβη ἐκλήθη.* (Eustathe, *Comm.*)

*Κακκάβη*, surnom de Carthage, est un mot hybride, formé de l'amazir' *akerrou*, « tête, » et du grec *καβάλλης*.

pour symbole de leur cité nouvelle, l'image d'un coursier fièrement campé sous l'arbre. Ce choix hardi attestait l'esprit militaire des colons tyriens, leurs hautes espérances de fortune, leur intention bien arrêtée de faire le tour du monde par les voies du commerce et des armes.

# CHAPITRE IV.

## LA LIBYE.

L'Afrique. — Orographie du continent africain. — Plateau du sud. — Plateau du nord. — Division du plateau nord en six régions principales. — Orographie du versant septentrional de l'Atlas. — Petit Atlas. — Moyen Atlas. — Grand Atlas. — Résumé. — Massif méditerranéen. — Massif intérieur. — Région des hauts plateaux. — Région des oasis ou S'ah'râ. — La Libye. — Division de la Libye suivant Hérodote. — Considérations géologiques. — La Tunisie. — Système orographique. — Caractères particuliers de ce système. — Hydrographie. — La Medjerda. — L'ouâd Zaïn. — L'ouâd Miliana. — La rivière de Masinissa. — Les *Cht'out'*. — Le S'ah'râ tunisien. — L'Afrique proprement dite. — La Bysacène. — Les îles tunisiennes. — Accueil fait par les indigènes aux colons tyriens fondateurs de Carthage. — État d'avancement de la civilisation de l'Afrique proprement dite à cette époque. — Ethnographie africaine. — Autochthones. — Invasions sémitiques et chamitiques. — Invasions indo-européennes. — Version de Salluste. — Libyens aborigènes. — Gétules. — Numides et Maures. — Le peuple amazir'[1]. — Les *Imazir'en* sont de race gallique. — La France peut s'assimiler les Kabyles.

Les émigrés tyriens venaient d'asseoir leurs premiers établissements sur les rivages d'une région qui ne leur était pas complétement inconnue, car, à diverses époques antérieures, elle avait offert asile à d'autres colonies phéniciennes[2]. Bientôt le périple ordonné par le roi Necao (vers la fin du VII[e] siècle) et exécuté par des marins de Tyr[3], leur apporta quelques notions nouvelles sur le continent où ils avaient pris pied. Ils surent de bonne heure tout ce que

[1] Suivant l'usage, nous avons représenté par *r'* la consonne kabyle équivalente au غ arabe (râïne). Le son de cette lettre est celui d'un *r* fortement grasseyé.

[2] Utique, la grande Leptis (Lebeda), etc. Peut-être Tunis est-il également antérieur à Carthage.

[3] Cette circumnavigation est attestée par Hérodote (IV, XLII).

nous savons aujourd'hui de cette immense et impénétrable Afrique, fort peu de choses, en somme, et rien de bien précis[1].

L'Afrique est une grande presqu'île triangulaire[2], que baignent la mer des Indes et le golfe Arabique, l'océan Atlantique et la Méditerranée. Défendu, à l'est et à l'ouest, par des côtes aux effluves mortelles, ce continent sans découpures ne se prête guère aux investigations de la science, et c'est uniquement par induction qu'on peut en dresser la charpente orographique. On suppose qu'il comprend deux vastes plateaux composés de terrasses contiguës, étagées les unes au-dessus des autres, et constituant des chaînes plus remarquables par leur épaisseur que par l'altitude de leurs cimes.

Le plateau du sud, de forme triangulaire, a pour contre-forts deux cours de hauteurs parallèles aux côtes, et qui vont se nouer au cap de Bonne-Espérance. Depuis plus de deux mille ans, on soupçonnait que cette longue terrasse en forme de coin était arrosée, vers son centre de figure, par des étendues d'eau considérables, et ces hypothèses n'étaient pas vaines. Les explorations récentes de Burton et de Speke (1857) ont constaté l'existence des grands lacs équatoriaux.

Le plateau du nord, qui seul doit être l'objet de la présente étude, est un énorme massif à base elliptique, ouvert au nord-est par la vallée du Nil, au sud-ouest par celle du Niger; bordé au nord par la chaîne de l'Atlas, au sud par les monts Kong et Kamr. La zone médiane n'est plus semée de lacs, mais présente d'immenses espaces frappés de stérilité, des océans de sable, où sur-

[1] Les Grecs ne furent pas mieux renseignés à ce sujet. *Λιβύη δὲ ὑφ' Ἑλλήνων ἦν ἄγνωστος πάνυ.* (Agathemère, *Geographiæ informatio.*) — Aujourd'hui, les Sociétés de géographie de France, d'Angleterre et d'Allemagne, ont sérieusement pris à cœur l'œuvre de la reconnaissance exacte de l'Afrique. Abordé de toutes parts, parcouru en tous sens par les Barth et les Livingstone, ce mystérieux continent se laisse enfin entamer par la science.

[2] *Ὅτι τὸ τῆς Λιβύης εἶδος ἄλλοι μὲν εἰς ὀρθογώνιόν τι καταγράφουσι τρίγωνον.* (Eustathe, *Comment.*)

Denys le Périégète assignait à l'Afrique la forme d'un trapèze : *τραπεζίῳ εἶδος ὁμοίη.* — Voyez les Commentaires d'Eustathe (collect. des *Petits Géographes grecs*, p. 247, éd. Müller).

gissent çà et là, comme des îles verdoyantes, ces oasis (*ou-h'achich*) qui font parfois comparer le continent africain à une peau de panthère [1].

On divise habituellement ce plateau en six régions distinctes : les bassins du Nil, du Niger, de la Sénégambie, du lac Tchad, dont nous n'aurons guère à parler; le S'ah'râ avec la côte tripolitaine, que le peuple carthaginois parcourut en tous sens; enfin le versant septentrional de l'Atlas, scène principale de ses opérations commerciales et militaires [2].

Il convient, en conséquence, de donner tout spécialement une description de cette *Afrique Mineure*, si souvent éclairée par les lueurs intermittentes de la civilisation, tandis que le reste du continent africain a toujours été le domaine d'une immuable et honteuse barbarie. Dieu veuille ne point éclipser en Algérie la lumière venue de France!

On désigne sous le nom d'*Atlas* le massif montagneux qui, de la Tunisie au Maroc, décrit un arc de cercle dont la convexité regarde le nord. Le versant septentrional n'a pas plus de 240 kilomètres de largeur, et les plus grands empâtements sont aux extrémités de l'arc de cercle, au Maroc et en Tunisie. C'est en Algérie que se rencontrent les plus faibles épaisseurs. Le massif se compose de trois chaînes parallèles, qui s'étagent par gradins à partir de la côte, et que séparent de larges plateaux. Chacune de ces énormes gibbosités du sol présente de larges brèches, livrant passage à des cours d'eau torrentueux, et cette disposition lui donne l'aspect, non d'une chaîne continue, mais d'un ensemble de groupes isolés les uns des autres.

Les crêtes du petit Atlas n'ont que 320 kilomètres de développement, et la distance qui les sépare de la côte ne dépasse pas 60 kilomètres. Ce premier pâté de montagnes baigne son pied

[1] *Παρδαλέη δὲ μὲν ἄνδρες ἐπικλείουσιν ὁμοίην.* (Denys le Périégète, dans la collection des *Petits Géographes grecs*, éd. Müller.)

[2] Les Arabes divisent l'Afrique septentrionale en partie occidentale (El-Mor'reb), de l'Océan au Fezzan, et en partie orientale, du Fezzan à l'Égypte. Le Fezzan est un double trait d'union; c'est l'étoile des communications qui relient l'est à l'ouest, et la côte septentrionale au Soudan.

dans la mer, entre Bougie et Mostaganem, et se limite, au sud, aux vallées de l'ouâd Sah'el (la Summam) et du Cheliff. De tortueuses vallées, des gorges profondes, de rapides torrents, des pitons nettement détachés, un pénible enchevêtrement de formes, lui donnent une physionomie des plus houleuses. Les mouvements les plus prononcés du petit Atlas se dessinent à ses deux extrémités, au Djerdjera [1] et au Dahrâ [2].

Au sud du Cheliff et de l'ouâd Sah'el, qui s'opposent leurs vallées, se développent d'autres hauteurs, toujours parallèles à la côte, et qui, derrière le petit Atlas, forment le *bourrelet méditerranéen*. Ce rideau de montagnes, assez improprement nommé *moyen Atlas*, a sa crête tendue du cap Bon, qui forme le golfe de Tunis, à l'est, au cap Ger, sur l'Océan. L'altitude moyenne de cette crête est de 1500 mètres; quelques cimes dépassent 3000 mètres. Les points les plus remarquables sont, en Tunisie : le Sar'ouan, le Barkou, le Silk, le Djefara, le Mechila; en Algérie : Tebessa, Aïn el-Beîd'a, l'Agrioun, le Bou-T'âleb, Aumale, Boghar, Tnîet el-Had, Tiaret, Sa'îda, Daya, Sebdou; au Maroc : le Tendera, Ir'ill-el-Abbari, le Magran, le Miltsin.

Enfin, au troisième plan, derrière ce qu'on appelle le petit et le moyen Atlas, se dresse une chaîne intérieure qui, par sa masse imposante, a naturellement droit au nom de grand Atlas, si tant est que cette dénomination doive encore prévaloir. Sa crête, qui se dirige du golfe de Qâbes, en Tunisie, au mont Miltsin, en Maroc, dessine plus particulièrement, en Tunisie : l'Auktar et l'Henmara; en Algérie : le massif de l'Aurès, celui du djebel el-A'mour, Géryville, le djebel Ksan; au Maroc : le Maïs, le Mallog, le Sakerou.

Le grand Atlas [3] pousse à ses deux extrémités de longues ramifications. A l'ouest, il descend jusqu'à la hauteur des Canaries, qui le prolongent en mer et semblent les parafouilles de sa base;

[1] Le *mons Ferratus* des Latins, qu'on appelle aujourd'hui massif de la grande Kabylie.

[2] Nom probablement tiré du grec *Δύρις*. *Ἄτλαντα δὲ οἱ βάρβαροι Δύριν καλοῦσιν.* (Strabon, XVI, IV.)

[3] Nommé aussi, au Maroc, *Idrar-n-Deren*; c'est bien le *Δύρις* de Strabon (XVI, IV).

à l'est, il se répand par masses confuses sur toute la côte tripolitaine, et ses derniers contre-forts se soudent aux falaises du Fezzan.

En résumé, le système orographique de l'Afrique septentrionale se compose de deux massifs : l'un, dit *du littoral* ou *méditerranéen*, a pour avant-scène le petit Atlas et pour crête une courbe ondulée qui, sous le nom de moyen Atlas, suit en Algérie la ligne de ceinture du Tell; l'autre, dit *massif intérieur* ou grand Atlas, dessine sa crête parallèlement à celle du massif méditerranéen, à 160 ou 200 kilomètres en arrière.

Entre les deux chaînes s'étend une zone de landes, dite *région des hauts plateaux* et présentant sa plus grande largeur en Algérie. Là les eaux des deux versants parallèles n'ont aucun écoulement, et ne peuvent que se réunir en grandes flaques, qui ont reçu le nom de *Sebkha* ou *Cht'out'* (pluriel de *chot't'*). Les plus importants de ces lacs salés sont, en Tunisie : ceux de Kairoan, de Sidi-el-Heni et de T'râra; en Algérie : ceux d'Es-Sa'ïda, d'Ech-Chergui, d'El-R'arbi; au Maroc : celui de Tir'I. Les plateaux principaux sont : les Sbach, le Hodua, le Zarès, le Sersou, tous en Algérie.

Le revers méridional du massif intérieur est également occupé par une suite de cht'out' et de *gour*[1], quelques massifs de montagnes, des cours d'eau qui se perdent dans les sables, des dunes et des bouquets de palmiers. C'est la région des oasis ou le S'ah'râ[2], que parcourent en tous sens des populations nomades. De misérables *qs'our*[3], bâtis là seulement où la vie sédentaire est possible, rompent çà et là, sur la piste du dromadaire, la monotonie de ces immenses solitudes.

[1] Les *gour* (pluriel de *gâra*), larges plateaux taillés à pic au milieu des plaines du S'ah'râ, et dont la hauteur varie de 20 à 50 mètres. Ce sont les îles d'une mer de sable. On les appelle aussi *hammada*, à cause de la forme qu'ils affectent : ils semblent, en effet, uniformément bâtis sur le modèle d'une *mäïda*, petite table arabe, ronde et basse.

[2] Le S'ah'râ est, à proprement parler, le *pays des dattes*, par opposition au Tell, *région des céréales*. On l'appelle aussi *Blâd el-Djerid*, « pays des palmiers. » Le *djerid* est la branche de palmier sèche et dépouillée de feuilles.

[3] Un *qs'cur* (au pluriel *qs'our*) est un village fortifié, construit en terre cuite au soleil (*t'in*), pourvu d'eau et entouré de palmiers. C'est la place de dépôt, le magasin des nomades. (Voyez Trumelet, *Les Français dans le désert*, p. 232 et suiv.)

La région saharienne peut se limiter à une ligne passant par R'damès, El-Golea, Timimoun, El-Harib et Tekna. Le chot't' le plus considérable (Chot't' el-Kebir) se trouve en Tunisie; c'est le lac *Triton* des anciens. Les oasis les plus importantes sont celles du Souf, de l'ouâd R'îr, de l'ouâd Temâcin, d'Ouargla, des Bnî-Mzâb, des Oulâd-Sidi-Cheik [1], en Algérie; celle de Ktaoua, au Maroc.

Tel est, rapidement esquissé, le tableau de cette Afrique septentrionale, désignée par les anciens sous des dénominations diverses, dont la plus usitée fut celle de *Libye* [2].

Varron tire de λίψ, « vent du sud-est, » l'origine du mot *Libye;* d'autres le font venir de l'arabe *lub*, « soif. » Hérodote prétendait que c'était le nom d'une femme indigène, de l'antiquité la plus reculée; enfin les derniers étymologistes admettent pour racine le phénicien *lebya*, « lionne. » Mais la Libye ne saurait être pour nous que le pays des fils de Laabim, fils de Mesraïm, fils de Cham [3].

Hérodote divisait le continent africain en trois régions distinctes : la Libye habitée, correspondant au Tell du Maroc, de l'Algérie, de la Tunisie, y compris les parties les plus septentrionales de Tripoli et de Barca; la Libye peuplée d'animaux, pays des dattes, ou Gétulie, représentée par le S'ah'rà des mêmes contrées; enfin la Libye déserte, ou l'ensemble des espaces immenses parcourus par ces peuples nomades que l'on appelle, fort improprement, *Touâreg* [4].

Il n'entre point dans le cadre de cet exposé de discuter la valeur des hypothèses diverses émises sur les conditions exceptionnelles faites par les révolutions du globe à cette Libye, qu'environnent,

[1] Cette orthographe est celle que l'usage a consacrée; le vrai nom de la tribu est : Oulâd-Sidi-ech-Chikh-ech-Cherâga.

[2] Le continent africain fut successivement appelé : *Olympie*, « terre des dieux; » *Océanie*, « plage de l'Océan; » *Eskhatie*, « extrémité du monde; » *Koryphe*, « haute « terre; » *Hespérie*, « région du couchant; » *Ortygie*, « pays des cailles; » *Ophiuse*, « pays des serpents; » *Képhénie*, « pays des guêpes; » *Ammonide*, *Éthiopie*, *Cyrène*, *Aérie*, *Éthérie*, etc. et enfin *Libye*.

[3] *Genèse*, x, 6 et 13.

[4] Les Touâreg, ainsi nommés par les Arabes, sont, tout comme les Kabyles, des *Imazir'en*. Tel est leur vrai nom national.

d'une part, la Méditerranée et l'Océan, et, de l'autre, une mer de sables semée de rochers de sel. Faisons observer seulement que, à l'époque où n'étaient ouverts ni les détroits de Gibraltar et de Messine [1], ni le canal de Malte, la Libye tenait à l'Europe; que, durant cet âge géologique, une mer intérieure mettait vraisemblablement en communication l'Océan et le bassin oriental de la Méditerranée; que cette mer s'ouvrait, d'une part, aux Syrtes, et, de l'autre, en cette partie du continent africain comprise entre les latitudes des Canaries et des îles du Cap-Vert; que les déserts sont apparus à la suite d'un soulèvement, sans doute contemporain de celui des Pyrénées; que, à cette époque, enfin, répondent les ruptures de Gibraltar, de Messine et du canal de Malte.

La Grèce, dont les traditions primitives rappelaient l'activité des volcans pyrénéens (πῦρ), ainsi que l'ouverture de Gibraltar, remontant, suivant les rapsodes, au temps de l'Hercule phénicien, la Grèce avait encore d'autres légendes. La *Méropide* de Théopompe, le récit saïtique recueilli par Solon et que Platon répandit sous le nom d'*Atlantide*, témoignent de l'existence d'une grande terre d'Occident, qui se serait engloutie sous les eaux, à l'aurore des temps historiques. Ce fait admis, il faudrait lui donner pour contemporains et le soulèvement des Pyrénées et celui des déserts du continent africain [2].

Cependant les émigrés tyriens s'attachèrent plus spécialement à connaître la région où ils venaient de planter leurs tentes. Les lieux ont peu changé depuis vingt-cinq siècles, et une rapide exploration du territoire tunisien nous permettra de reproduire les conclusions alors formulées par les colons.

La chaîne ci-dessus décrite sous le nom de moyen Atlas coupe diagonalement le territoire tunisien du nord-est au sud-ouest. Cette ossature très-simple court, sans grands méandres, du cap Bon

[1] Virgile (*Énéide*, III, v. 414) mentionne la rupture de l'isthme qui unissait la Sicile à l'Italie :

Hæc loca, vi quondam et vasta convulsa ruina. . . . .

[2] Les géographes arabes donnent à l'Afrique septentrionale le nom d'île du *Mor'reb*. Ali-Bey (*Voyages*) considère la région saharienne comme le lit d'une mer desséchée.

jusqu'à Tebessa. Les reliefs les plus considérables sont ceux du Sar'ouan, dont l'altitude est de 4014 mètres, et du Mechila, qui s'élance à 4448 mètres au-dessus du niveau de la Méditerranée.

Le grand Atlas tunisien est à peu près parallèle à la côte septentrionale. Il passe par Qâbes, à 34 degrés de latitude nord, et ne s'est élevé que de 40 minutes sur le parallèle de Qâbes lorsqu'il entre en territoire algérien.

Les côtes tunisiennes sont d'ailleurs bordées d'une suite de hauteurs, qui, sous le nom de *monts d'Afrique*, dessinent un feston continu de Guelma à Bizerte. Le bourrelet se prononce de nouveau aux environs de Souse, et descend dès lors droit au sud, non sans subir toutefois la déviation due à la conque du golfe de Qâbes. Cette chaîne littorale est assez importante pour que ses différentes sections aient reçu des noms distincts, parmi lesquels ceux de Felch, d'Ard, de Douïra, de djebel Dahar. Ses crêtes encadrent la Régence, suivant un angle droit ayant pour sommet le cap Bon et pour bissectrice le moyen Atlas, qui marie ses contre-forts aux ramifications des montagnes de la côte.

Le système orographique de la Tunisie est empreint d'un cachet particulier. Les reliefs y sont essentiellement mamelonnés, frangés de pitons; et à cette disposition du terrain correspond une représentation graphique bien caractérisée : tout profil accuse la forme dite *en scie*[1]; tout plan, la forme *en chapelet*. D'autre part, la multitude des cols y rend les communications faciles, et, bien que le pays soit accidenté, les opérations militaires peuvent s'y conduire presque aussi franchement qu'en pays découvert.

Le bassin de la Medjerdâ[2] est compris entre le bourrelet de la côte septentrionale et le moyen Atlas. Ce cours d'eau prend ses sources aux environs de Souk-Abras[3], et coule du sud-ouest au nord-est, suivant une direction générale à peu près parallèle à la chaîne de l'intérieur. Il débouche dans la mer à Porto-Farino, non loin de l'ancienne Utique. Ses affluents sont : l'ouâd Soudjeras, l'ouâd el-

[1] En espagnol *sierra*. Les Arabes donnent le nom de *menchâr* aux chaînes de montagnes dont le profil est ainsi dentelé.

[2] *Μακάρα*, la rivière des Makes; c'est l'ancienne Bagrada (*Bahr-adhar*).

[3] Souk-Ahras est l'ancienne Tagaste, ville natale de saint Augustin.

Boull, l'ouâd es-Serrat, la Chiliana, dont le confluent est à peu de distance de Testoura, et un grand nombre de petits ruisseaux torrentueux. Comme la plupart des rivières d'Afrique, la Medjerda est elle-même un torrent dont les crues sont terribles. Les eaux, alors chargées de débris de roches et de végétaux de toute espèce, en ralentissent singulièrement le cours inférieur. Les alluvions, emportées à la côte, déplacent fréquemment le lit et créent, à l'embouchure, des barres dont la position est également variable. C'est la Medjerda qui a ensablé les ports d'Utique et de Carthage.

A l'ouest de la Medjerda, la rivière la plus importante est l'ouâd Zaïn, ou Berber (l'ancienne *Tusca*), qui prend sa source sur le revers nord du bourrelet méditerranéen, près de Bagga (l'ancienne *Vacca*), et sert de limite entre l'Algérie et la Régence.

A l'est, on remarque l'ouâd Miliana, que l'on nomme encore Bahir't el-Mournouk. C'est l'ancienne *Catada*, qui, sortie du moyen Atlas, coule parallèlement à la Medjerda, et débouche dans le golfe de Tunis, sous R'adès, l'ancienne *Adis*, célèbre par la victoire de Regulus.

La petite presqu'île qui se termine à la pointe du cap Bou est arrosée, sur chaque versant, par un grand nombre de petits cours d'eau qui descendent droit à la mer. Le plus considérable de tous est celui qui se jette dans la baie de Kelibia (l'ancienne *Clypea*). On croit reconnaître dans ce torrent la rivière où faillit se noyer Masinissa poursuivi par Bocchar [1].

Entre les deux Atlas et le bourrelet de la côte orientale, s'étend la région des Cht'out', qui présente un aspect semblable à celui de la région des hauts plateaux de l'Algérie. Cinq rivières principales descendent du revers méridional du moyen Atlas, coulent de l'ouest à l'est, et, formant éventail, ont pour commun récepteur le chot't' Sidi-el-Heni.

Les deux seules qui aient des noms certains sont l'ouâd Serond, qui passe près de Spaylah (l'ancienne *Suffetula*), et l'ouâd Fekka, près de Kasrin.

Le S'ah'râ tunisien se fait remarquer surtout par son Chot't'

[1] Tite Live, XXIX, xxxii.

el-Kebîr (le *palus Tritonis* des anciens); c'est un grand marais qui mesure, de l'est à l'ouest, plus de 80 kilomètres de long; sa largeur, du nord au sud, est au moins de 24 kilomètres. Il est semé de petites îles et de files de palmiers, qui servent de poteaux indicateurs. Ces alignements d'arbres sont indispensables aux caravanes qui ont à traverser le lac. Sans ces repères, elles risqueraient, à chaque pas, d'être englouties sous des sables mouvants, de s'engouffrer dans les fondrières du vaste abîme.

Naturellement, les colons tyriens commencèrent par remonter la Medjerda, pour en reconnaître tout le bassin. C'est une suite de magnifiques vallées qui durent, tout d'abord, les séduire, et ils donnèrent aussitôt à cette contrée le nom d'*Afrique*, manifestant ainsi leur intention bien arrêtée de s'y établir à demeure [1].

Cette Afrique proprement dite, qui fut aussi appelée, on ne sait trop pourquoi, *Zeugitane*, et que le bey de Tunis nomme aujourd'hui son *quartier d'été* [2], cette Afrique est un pays fertile; cependant on y rencontre des cantons où le sol, montagneux et coupé de rochers, de sables ou de marécages, se refuse à toute espèce de culture.

La région des Cht'out', dite aussi *Bysacène*, du nom de la ville de *Bysacium* (Begny), et qu'on nomme aujourd'hui le *quartier d'hiver* de la Régence, la région des flaques, est loin d'être aussi belle que l'ont dit les anciens. Les parties situées le long des côtes sont en général sèches et sablonneuses, là même où les terres sont

[1] *Afriqâk*, en langue punique, signifie « établissement, colonie. » C'était le nom même de Carthage, la colonie par excellence. *Καρχηδὼν ἡ καὶ Ἀφρίκη καὶ Βύρσα λεγομένη*. (Suidas.) Et l'interprétation de Suidas paraît plus satisfaisante que l'étymologie de Servius, lequel tire Afrique du grec *φρίκη* précédé de l'α privatif, ou du latin *aprica*. Aujourd'hui encore, toute la portion du territoire tunisien qu'arrose la Medjerda est désignée sous le nom de *Friqiah* par les indigènes, qui conservent ainsi, avec une légère altération, celui d'*Africa propria* donné par les Romains. Le nom d'*Afrique propre* ne s'appliqua point toujours au même territoire. Sous la domination romaine, la contrée ainsi désignée comprenait la Zeugitane, la Proconsulaire, la Bysacène et la Tripolitaine.

[2] Le *quartier d'été* de la Régence comprend tout le pays situé au-dessus du parallèle du golfe de Hammamet. (Voyez sur ces provinces le chapitre II du Livre II.)

réputées les meilleures; l'intérieur du pays ne vaut guère mieux que le rivage. Tout le revers méridional du moyen Atlas est couvert de chênes verts, de térébinthes et de *zenboudj* (oliviers sauvages); cette zone forestière, courant de Zoungar (l'ancienne *Zacchara*) à Haidra, rompt seule la monotonie d'un sol frappé de stérilité.

Mais d'autres circonstances topographiques rachetaient, aux yeux des Carthaginois, les difficultés de mise en culture de la Bysacène. Ce qu'ils admirèrent du premier coup d'œil, ce fut cette pléiade d'îles formant, au pourtour de leur nouvelle patrie, comme une ceinture de satellites maritimes. Ces stations étaient, en effet, précieuses pour une marine qui, loin de pouvoir s'aventurer au large, devait toujours, et nécessairement, serrer la côte en cabotant d'escale en escale. De plus, la disposition générale en était très-heureuse.

En première ligne, le long du littoral tunisien, se rangent le rocher de Tabarque (Ta-Baraka ou Ta-Bahr-ka), la Galite[1] et le Galiton[2], les Sorelle, les Fratelli, le Chien, Pila, l'île Plane (Korsoura), les Djouamer[3], Monastir, les Kouriat[4], le groupe des Ker-

[1] La Galite, dite aussi *Calacte*, offre un bon mouillage et une aiguade. La côte en est très-poissonneuse.

.....littus piscosa Calacte.
(Sil. Ital. *Puniques*. XIV.)

On a trouvé à la Galite un grand nombre de médailles carthaginoises.

[2] C'est le rocher connu des anciens sous le nom d'*insula Palmaria*.

[3] Les Djouamer, dites aussi Zimbres, sont les Ægimures de l'antiquité. On leur donnait le nom d'*autels*.

Saxa vocant Itali, mediis quæ in fluctibus, Aras.
(Virgile, *Énéide*, I.)

« Ou prétend, ajoute Servius, qu'il y avait là une île qui s'affaissa subitement, « et à la place de laquelle seraient restés ces rochers, où les prêtres de Carthage « viennent faire leurs cérémonies religieuses; d'autres les ont appelés *autels de « Neptune*. »

Ægimure a donné son nom à la victoire navale et au désastre de M. Fabius Buteo (245). — Vers la fin de la deuxième guerre punique, Scipion fut poussé vers ces rochers, où, l'année suivante (203), se brisèrent 200 transports de Cn. Octavius.

[4] Les Kouriat sont aussi dites *Coniglieri*, « les îles des Lapins. »

keney[1], Surkenis ou l'île des Frissols, enfin Gerbey, l'ancienne île des Lotophages[2];

En seconde ligne : Pantellerie[3], Linosa, le Lampion, Lampedouse[4];

En troisième ligne enfin, le groupe des îles Maltaises[5], la Sicile, la Sardaigne.

Tel était le magnifique champ maritime ouvert à l'ambition des émigrés tyriens.

Leur cœur s'ouvrait d'ailleurs aux plus belles espérances à l'aspect des populations indigènes, qui leur faisaient un chaleureux accueil[6], et qu'ils voyaient, à leur grand étonnement, sorties des ténèbres de la barbarie. A cette époque, ils en étaient témoins, les premières lueurs de la civilisation venaient de poindre à l'horizon de l'Afrique septentrionale. Si l'on y rencontrait encore des peuples à l'état nomade, distribués par tribus et par clans, il s'y trouvait aussi des villes[7], qu'habitaient des nations soumises aux

[1] Les Kerkeney, *alias* Kerkina, Kerkeni, Cercina, forment un groupe de quatre iles. En 217, le consul Cn. Servilius Geminus leur fit payer une contribution de guerre de 10 talents (environ 58,000 francs). — Annibal y fit escale en 195.

[2] Gerbey, l'île des Lotophages, était alors appelée *Meninx*. Elle est située tout près du continent, par le travers d'un petit golfe semi-circulaire, dont elle ferme l'entrée, ne laissant, de chaque côté, qu'une passe étroite et difficile. — En 253, les consuls Cn. Servilius Cœpio et C. Sempronius Blæsus y échappèrent à un grand désastre. — En 217, au début de la deuxième guerre punique, Gerbey fut ravagée par la flotte de Cn. Servilius Geminus, forte de 120 voiles.

[3] Pantellerie est l'ancienne *Cosura*. On y a recueilli une grande quantité de fragments puniques.

[4] Lampedouse est l'ancienne *Lopadusa*. Au temps de Scylax, tous les habitants étaient Carthaginois.

[5] Le groupe des Maltaises comprend : Malte, le Gozzo et le Cumin. Malte, l'ancienne Hypérie, fut occupée par les Phéniciens 1500 ans avant Jésus-Christ. Les Grecs les en expulsèrent en 736, et les Carthaginois la reprirent à ceux-ci en 528.

[6] « Incolas loci ejus, adventu peregrinorum mutuarumque rerum commercio « gaudentes. . . Et Afros detinendi advenas amor cœpit. » (Justin, XVIII, v.)

[7] Extemplo Libyæ magnas it Fama per urbes.

(Virgile, *Énéide*, IV.)

Hinc Gætulæ urbes. . . . (*Ibid.*)

lois d'une organisation politique avancée, et constituées en États monarchiques [1].

Quelles étaient ces populations africaines avec lesquelles les Carthaginois se trouvaient en contact? Une courte discussion ethnologique n'est point ici hors de propos.

On sait que l'espèce humaine se partage en plusieurs grands rameaux. Le plus intéressant de tous, celui qui semble le prototype de l'espèce, est sans contredit le rameau caucasique ou la race blanche. Celle-ci se sous-divise, à son tour, en trois branches distinctes, constituant les familles Japétique (ou indo-européenne), Sémitique et Chamitique. Une grande supériorité morale semble avoir acquis au sang indo-européen le droit et l'honneur de représenter l'humanité perfectible.

On peut, sans courir grande chance d'erreur, admettre que les Libyens se rattachent aux Phéniciens par les liens d'une étroite parenté. Ce sont, en effet, des descendants de Laabim, petit-fils de Cham [2], qui, à l'aurore des temps historiques, se répandent sur le sol africain, pendant que leurs germains, fils de Chanaan, fils de Cham, couvrent les rivages de la Syrie.

Les races humaines paraissent assujetties à des lois de mélanges dont le principe et l'organisme échappent le plus souvent à l'analyse, mais qui n'en ont pas moins une réalité incontestable. En particulier, la race blanche a procédé plus d'une fois, durant le cours des siècles, à la fusion de ses trois éléments constitutifs, et l'étude de l'Afrique est surtout intéressante en ce qu'elle est toujours la scène des événements qui amènent d'intimes croisements entre les enfants de Cham, de Sem et de Japhet.

[1] ..... Libyæ defixit lumina regnis.
(Virgile, *Énéide*, I.)

Ductoresque alii quos Africa terra triumphis
Dives alit.....
(Virgile, *Énéide*, IV.)

Te propter Libycæ gentes Nomadumque tyranni...
(Virgile, *Énéide*, IV.)

[2] « Les fils de Cham sont : Chus, Mesraïm, Phuth et Chanaan. — Mesraïm engendra... Laabim. » (*Genèse*, x, 6 et 13.)

Les Chamites de Libye, considérés comme autochthones, ont donc souvent ouvert leurs veines au sang sémitique d'Arabie, de Syrie ou d'Asie Mineure; mais ils y ont surtout laissé couler à flots le sang indo-européen; enfin des courants chamitiques, marchant d'orient en occident, sont venus, par intervalles, rafraîchir la séve des Libyens primitifs.

Les traditions les plus anciennes mentionnent les invasions chananéennes, conséquence immédiate des conquêtes de Josué (vers 1450 avant Jésus-Christ), puis celle des Arabes sabéens, des Amalécites, des habitants de la Palestine. Les Senhadja, les Ketama, les Lamta, les Haouara, les Masmouda, les Laouta, devraient être considérés comme la descendance des Sabéens du Yemen; les Zenata seraient de la famille des Amalécites; les Djaloulia, de celle des Philistins. Il convient d'observer, enfin, qu'on trouve au Maroc des Juifs dont l'établissement en Afrique parait être de beaucoup antérieur à l'ère chrétienne. Ces populations diverses, mélangées aux Libyens dits *autochthones*, auraient, suivant les historiens arabes, formé la souche des Gétules (*Eg-Toula*, « les enfants du pays »).

Comme les conquêtes de Josué, les exploits de l'Hercule tyrien modifièrent profondément les conditions ethnographiques de l'Afrique septentrionale.

« Quand Hercule, dit Salluste [1], selon les traditions africaines, « eut péri en Espagne, son armée, composée de nations diverses, « sans chef, en proie à des ambitieux qui s'en disputaient le com- « mandement, ne tarda pas à se débander. Une partie, s'étant « embarquée, passa en Afrique. C'étaient des Mèdes et des Armé- « niens, qui s'établirent sur le littoral de la Méditerranée, et des « Perses, qui s'enfoncèrent plus loin vers l'Océan . . .

« Les Perses, peu à peu, se mêlèrent aux Gétules par des mariages, « et comme souvent, tâtant le pays, ils étaient allés de place en « place, eux-mêmes se donnèrent le nom de *Numides* (*νομάδες*).

« Quant aux Mèdes et aux Arméniens, ils s'unirent aux Libyens, « plus rapprochés de la mer d'Afrique, tandis que les Gétules

[1] *Guerre de Jugurtha.*

« étaient plus au midi, non loin des ardeurs du tropique..... Les « Libyens corrompirent peu à peu leur nom, et, au lieu de Mèdes, « les appelèrent *Maures*, en langue barbare..... La puissance des « Perses fut longue à se développer... Plus tard, à cause de leur « multitude, ils se séparèrent de leur souche, et s'étendirent, sous « le nom de *Numides*, dans les cantons voisins de Carthage, qui « s'appelèrent dès lors *Numidie*. Puis, s'aidant les uns les autres, « ils subjuguèrent par les armes ou par la crainte les peuples limi- « trophes... En définitive, la plage inférieure de l'Afrique tomba, « pour la majeure partie, en la possession des Numides, et tous les « vaincus n'eurent désormais d'autre nationalité et d'autre dénomi- « nation que celles de leurs maîtres. »

Les éléments introduits par l'Hercule de Salluste étaient, pour la plupart, indo-européens [1]. Unis à ceux qui les avaient précédés en Afrique, ils formèrent une nation puissante, qui ne craignit point de tenir tête à l'Égypte [2]. L'histoire de l'énergique résistance

[1] Strabon confirme le fait : Τοὺς δὲ Μαυρουσίους ἔνιοί φασιν Ἰνδοὺς εἶναι τοὺς συγκατελθόντας Ἡρακλεῖ δεῦρο. (Strabon, XVII, III.)

.............., Tum concolor Indo
Maurus, . . . .

(Lucain, *Pharsale*.)

Nous ne faisons que suivre ici l'opinion d'Isidore de Séville, qui admet toutes les conséquences de la version de Salluste.

[2] La science égyptologique fournit quelques données inattendues touchant les populations primitives de la Libye. « A l'ouest de l'Égypte, dit M. Alfred Maury « (*Revue des Deux-Mondes*, 1er septembre 1867), se trouvaient des peuples aux- « quels les peintures donnent des traits qui rappellent ceux des Européens : des « yeux ordinairement bleus, des cheveux bruns, blonds et quelquefois roux..... « Sous Seti Ier, Meremphtah, Ramsès II, ces nations libyennes se mesurèrent avec « les armées des Pharaons. La plus redoutable des attaques qu'ils dirigèrent contre « l'Égypte eut lieu sous le fils et successeur du grand Sesostris (vers 1450 avant « Jésus-Christ). Les textes les comprennent sous le nom générique de *Tahennou* « ou *Tamehou*. Il y aurait lieu d'admettre que les Tamehou appartenaient à notre « race. Ces peuples d'ailleurs ne sont pas représentés comme des sauvages sans « civilisation et sans culture. »

Il faut observer ici que le mot *Tamehou* ou *Tahennou* de M. Maury doit s'écrire *Ta-n-ou*. Ce n'est pas un nom national, mais un surnom injurieux donné par l'ennemi. *Ta-n-ou* signifie proprement « femelle de peuple, nation inférieure. »

qu'ils opposèrent à Sesostris est gravée, depuis trente siècles, sur la muraille du temple de Karnak.

En résumé, la Libye a pour premiers occupants ou aborigènes des fils de Laabim, petit-fils de Cham. Ce peuplement est d'abord modifié par les émigrations chananéennes et sémitiques, qui commencent au temps de Josué, et l'on assiste à la formation des nations gétules; il subit, en second lieu, des altérations plus profondes, apportées par l'invasion des Indo-Européens, compagnons d'Hercule, et l'on voit, à la suite des Libyens primitifs, se dessiner les groupes des Numides et des Maures. Ces trois nations occupent nettement le littoral, et les Gétules, relégués au second plan, n'ont plus désormais pour patrie que l'immensité des solitudes sahariennes.

Quelles furent les autres révolutions ethnographiques de la Libye jusqu'à l'heure de la fondation de Carthage? Il serait difficile d'en écrire l'histoire, mais nous savons le nom des habitants du pays, au temps de l'arrivée des compagnons d'Elissa. Justin parle des Africains, des *Maxitains* de cette époque [1]. Virgile, qui ne paraît pas avoir suffisamment étudié la question, cite confusément les Libyens, les Numides, les Massyliens, les Maures, les Gétules [2]. Il fait d'Iarbas [3] un prince gétule. Mais nous suivrons de préférence la version de Justin, corroborée de celle d'Eustathe. Le commentateur dit expressément que cet Iarbas régnait sur les

[1] « Rex Maxitanorum Hiarbas..... Regem aliquem poscere qui cultiores « victus eum Afrosque perdoceat. » (Justin, XVIII, VI.)

[2] Te propter Libycæ gentes Nomadumque tyranni...
..... Nomadumque petam connubia supplex...
Et Numidæ infreni cingunt....
Massylique ruunt equites....
Hinc mihi Massylæ gentis monstrata sacerdos...
..... cui nunc Maurusia pictis
Gens epulata toris.....
Hinc Gætulæ urbes, genus insuperabile bello...
..... aut captam ducat Gætulus Iarbas?

(Virgile, *Énéide*, IV, *passim*.)

[3] Une tribu des Ierbès existe encore en Algérie. On la rencontre sur la plage, route de Philippeville à Bône.

Nomades et les Maziques[1]. Ces Maxitains, Maziques ou Massyliens, doivent être considérés comme les plus anciens habitants de la Libye[2]. C'est à propos de la fondation de Carthage qu'il en est pour la première fois fait mention dans les textes; mais la science égyptologique vient de leur restituer une haute antiquité. Parmi les peuples de Libye auxquels on donne improprement le nom générique de *Tamehou*, et que MM. de Rougé et Alfred Maury rattachent à la famille indo-européenne, « on distingue les Rebu « ou Lebu (Libyens) et les Maschuasch ou Masuas, dans lesquels « M. Brugsch reconnaît les Maxyes d'Hérodote[3]. » Ce peuple mazique, ou plus exactement amazir', était donc maître de l'Afrique septentrionale au temps du roi Sesostris. Mais il est permis de supposer qu'il en occupait déjà le sol durant l'âge antéhistorique. Ce qui le prouve, ce sont ces monuments extraordinaires qu'on rencontre en Algérie, principalement dans la province de Constantine, et qui, suivant le docteur Judas et le colonel Carette, présentent des analogies frappantes avec les dolmens, les menhirs et les cromlechs de la Bretagne[4].

Il est vraisemblable que, à une époque perdue dans la nuit des âges, des Galls, suivant la loi qui dirige du nord au sud les courants ethnologiques, sont descendus de la région armoricaine pour se réfugier en Libye. Ces flux indo-européens, dont l'invasion des Vandales au v[e] siècle de notre ère est le plus récent épisode, devaient fréquemment se produire, en un temps où n'existaient ni Gibraltar, ni le détroit de Messine, ni le canal de Malte; où, par conséquent, les envahisseurs ne rencontraient sous leurs pas aucune solution de continuité.

[1] *Τοῦ δὲ Νομάδων καὶ Μαζικῶν βασιλέως Ἰαρβάντος.* (Eustathe, *Comm.* 195.)

[2] *Ὅτι τὸ ἀγρόνομοι Μασυλῆες προπαροξύνεται ὁμοίως τῷ πρωτότοκοι παῖδες.* (Eustathe, *Comm.* 187.)

[3] M. Alfred Maury, *De l'Exposition égyptienne.* (*Revue des Deux-Mondes*, livraison du 1[er] septembre 1867.)

[4] Voyez les modèles de ces constructions singulières au musée impérial de Saint-Germain. — La Société de climatologie algérienne vient de récompenser (concours de 1868) les *Fouilles des dol-men de Roknia*, du général Faidherbe, et l'*Étude comparée des monuments mégalithiques de la Bretagne et de l'Algérie*, de l'intendant Galles.

Il est encore un autre témoignage de la réalité de ces migrations : c'est l'analogie qu'on observe entre la langue *tamazir't* et l'idiome breton; entre le costume national des Imazir'en et celui des Armoricains.

Enfin l'onomatologie topographique apporte aussi son contingent de preuves. Qu'on jette les yeux sur une carte de la Bretagne ou de l'Irlande, en laissant dans l'ombre tous les noms de lieux qui n'ont pas une physionomie purement gaélique. Qu'on la mette en regard d'une carte d'Afrique, également débarrassée de toutes dénominations étrangères, principalement d'une épaisse conche de vocables arabes, et l'on sera frappé du prodigieux nombre d'identités que l'on rencontrera ; et l'on ne pourra compter combien de fois se présentera, en Afrique, cette préfixe *Mak* ou *Maç*, laquelle est, comme on sait, la caractéristique des dénominations irlandaises [1].

En résumé, cet antique peuple *amazir'*, qui, du temps de Sesostris, était répandu sur le sol africain, du Nil à l'Océan et du Soudan à la Méditerranée; ce peuple, qui vit encore aujourd'hui, représenté par nos Kabyles [2] et les Touâreg du S'ah'râ [3], était, il faut le reconnaître, de race indo-européenne, de sang gallique. Pour nous Français, rien de plus facile que de ramener à bien ces enfants de Japhet, sortis de notre sphère d'activité morale. Ces Kabyles sont réellement nos frères, et nous pouvons leur tendre les bras.

[1] Mettez, par exemple, en regard les noms de *Mak aït Snassen* (Masinissa) et de Mac-Mahon.

[2] C'est pour nous conformer à l'usage que nous écrivons *Kabyle*. Le mot *k'ebail* rendrait mieux la vraie prononciation. Quelques auteurs, adoptant l'orthographe conventionnelle admise par la commission scientifique de l'Algérie, écrivent *Qâbil*.

[3] La nation *tamazir't* a presque oublié son nom. Les divers groupes dont elle se compose s'appellent : Kabyles, Chaouia, Chelouh, Beraber, Zenatia, Bni-Mzâb, Touâreg, etc.

# CHAPITRE V.

## SPLENDEUR DE L'EMPIRE CARTHAGINOIS.

Splendeur de Carthage à la fin du v<sup>e</sup> siècle. — Prise de possession des Baléares. — Conquête de la Corse. — Conquête d'une partie de la Sicile. — Malchus. — Ethnographie de la Sicile. — Les Sicanes. — Les Sicules. — Les Phéniciens. — Les Grecs. — Conquête de la Sardaigne. — Carthage jette les yeux sur l'Espagne. — Menaces du roi Cambyse. — Établissement des Carthaginois en Espagne. — Magon le Grand. — Premier traité consenti entre Rome et Carthage. — Les deux fils de Magon le Grand. — Asdrubal et Amilcar. — Batailles d'Himère et de Salamine. — Annibal I<sup>er</sup>. — Imilcon. — Traité conclu avec Denys l'Ancien. — Traité avec Cyrène. — La légende des frères Philènes. — Expéditions d'Afrique. — Les périples. — Périple d'Hannon. — Les Carthaginois sont descendus jusqu'à l'équateur. — Les gorilles. — Périple d'Imilcon. — Les Carthaginois ont connu les îles Britanniques. — Politique extérieure. — Puissance de l'empire carthaginois.

Il est assurément impossible de suivre pas à pas le développement de la puissance carthaginoise, depuis sa fondation jusqu'au temps d'Annibal. Les données historiques font, le plus souvent, défaut, et tout ce qu'on peut faire, c'est de jalonner une voie obscure de quelques repères lumineux.

Au milieu des ténèbres où sont noyés pour nous les premiers siècles de la fille de Tyr, on voit cependant percer un point brillant : c'est l'idée fixe de la domination des populations libyques et la persistance des aspirations au monopole commercial de l'Occident. Une main lourdement appuyée sur le continent africain, l'autre incessamment tendue vers les îles de la Méditerranée, l'ambitieuse Carthage s'étend en tous sens, et touche à l'apogée de sa splendeur vers la fin du v<sup>e</sup> siècle avant l'ère chrétienne.

Selon Diodore de Sicile, c'est vers l'an 700 que les Baléares tombèrent en son pouvoir. Elle y établit des bassins de radoub,

de vastes entrepôts, et créa la colonie d'Eresus, pour servir de parc à esclaves. Elle troquait cette marchandise humaine contre des vins, des huiles, des laines et des mulets.

L'île de Corse, primitivement soumise aux Étrusques, était inoccupée et dédaignée de toutes les puissances maritimes, à cause de sa stérilité et des mœurs sauvages de ses habitants. Néanmoins, les Phocéens manifestèrent l'intention d'y ouvrir un comptoir et de faire d'Aleria une escale permanente. Carthage crut devoir s'opposer à une entreprise qui semblait préjudiciable à ses intérêts, et, dans ce but, s'unit résolûment aux Étrusques. Les flottes alliées, fortes de soixante voiles, se mesurèrent avec la marine de Phocée, l'une des plus solides du temps, et remportèrent une victoire éclatante. Aleria fut détruite, et les Grecs ne purent se maintenir dans l'île, où Carthage s'établit aussitôt (536). Bien qu'elle n'attachât que peu de prix à cette conquête, elle y entretint dès lors des forces suffisantes pour en éloigner des rivaux dangereux.

Mais c'est surtout la Sicile qui avait le privilége d'attirer les regards de convoitise des Carthaginois. La possession de l'île entière leur eût assuré, pour des siècles, la domination absolue du bassin de la Méditerranée. Aussi en poursuivirent-ils la conquête avec cette persévérance particulière aux gouvernements aristocratiques.

Malchus, le premier *soff'ète* dont l'histoire de Carthage fasse mention[1], apparaît sous les traits d'un conquérant, et doit principalement sa gloire à ses belles expéditions de Sicile. C'est à lui que les Carthaginois durent une importante partie de l'île objet de leur ardente ambition (536).

Pour juger des difficultés que les Carthaginois rencontrèrent dans toutes les entreprises tendant à l'extension ou simplement à la conservation de leur conquête, il convient de jeter ici un coup d'œil sur la situation ethnographique de la Sicile.

De l'an 1600 à l'an 1500 avant Jésus-Christ, de nombreuses émigrations galliques s'étaient portées vers l'Espagne, et y avaient provoqué une réaction violente. Les peuplades ibériennes, brusquement

[1] Malchus, *alias* Malcus ou Maleus, ne semble pas être un nom propre, mais plutôt une corruption du mot *melek*, « roi. »

refoulées, avaient été conduites à forcer les passages des Pyrénées orientales, et celle des Sicanes, la première de toutes, était entrée en Gaule. Puis, suivant le littoral méditerranéen et descendant toute la péninsule italique, elle était parvenue à passer dans l'île de Trinacrie, qui, dès lors, s'était appelée *Sicanie*, du nom même des conquérants.

Plus tard, vers l'an 1360, les Sicules, peuple de la Circumpadane, furent à leur tour heurtés par l'invasion gauloise. Arrachés du sol où ils s'étaient implantés, ils descendirent vers le sud et, de station en station, se réfugièrent en Sicanie. Les fréquentes éruptions de l'Etna en rendaient alors les côtes orientales absolument désertes. Ils s'y installèrent et, refoulant peu à peu la nation des Sicanes, finirent par donner leur nom à l'île entière.

Du XIe au IXe siècle, la Phénicie se vit maîtresse de tout le littoral sicilien. Soloès, Motya, Palerme, Eryx, étaient autant de comptoirs desservant son riche commerce; mais, impuissante à ruiner la concurrence étrangère, elle lui abandonna tout le terrain conquis, à l'exception des factoreries de la côte occidentale.

Cette concurrence était celle des Grecs, dont les instincts d'expansion n'avaient pas besoin d'être surexcités, et qui, cédant aux séductions de l'opulente Sicile, en avaient de bonne heure exploité quelques points. Voyant les premiers occupants leur céder assez facilement la place, ils s'y installèrent à demeure, et couvrirent bientôt la côte de leurs nombreux établissements, parmi lesquels il suffira de citer ceux de Naxos (créé en 736), Syracuse (735), Hybla (735), Leontium, Catane (730), Géla (690), Acræ (665), Casmenæ (645), Himera (639), Sélinonte (630), Agrigente (582). Agrigente, colonie de Géla, et Syracuse, fille de Corinthe, devinrent en peu de temps les deux premières cités de l'île. Leur opulence et la magnificence de leurs édifices sont demeurées célèbres dans l'histoire des guerres de Sicile.

Ainsi, pendant que les Carthaginois s'établissaient sur les côtes d'Afrique, les Grecs, s'avançant parallèlement à leurs rivaux, et dans le même sens, occupaient le rivage opposé de la Méditerranée.

Malchus s'empara tout d'abord des anciennes colonies phéniciennes, y organisa l'exportation des huiles et du vin, dont l'Afrique

était alors complétement privée, et fortifia tous les points de l'île qui regardaient Carthage. Cette base d'opérations, d'une défense et d'un ravitaillement faciles, allait permettre aux conquérants de s'avancer dans l'intérieur, mais ils ne purent jamais le faire que pied à pied, et par séries alternatives de succès et de revers. La Sicile est un champ clos où doivent se résoudre, par la voie des armes, les plus hautes questions politiques du monde occidental.

C'est encore Malchus qui donne à son pays la Sardaigne (530)[1]. Mais cette conquête lui coûte la majeure partie de l'armée qu'il commande[2], et, victime de l'ingratitude de son gouvernement, il ne rentre à Carthage que pour y mourir d'une façon misérable. Carthage cependant ne laissa pas échapper la Sardaigne; elle y fonda Cagliari, Sulchi et d'autres places, destinées à appuyer ses expéditions maritimes dans le bassin de la Méditerranée. L'heureuse situation de cette île permettait aux occupants d'exercer, dans toutes les directions, une active surveillance sur le large, et, d'autre part, l'opulence d'un sol privilégié les invitait à y créer de vastes exploitations. Outre des mines d'argent et des gisements de pierres précieuses dites *sardoines*, Carthage y trouvait de magnifiques céréales, richesse inestimable à une époque où l'Europe et l'Afrique étaient encore à peu près sans cultures. Aussi attacha-t-elle toujours un grand prix à la Sardaigne. Elle en éloignait soigneusement les étrangers, et, suivant un droit des gens que Montesquieu trouve avec raison fort étrange, elle faisait jeter à l'eau les imprudents qui s'approchaient des côtes[3].

Mais les trois grandes îles de Corse, de Sardaigne et de Sicile ne pouvaient pas encore satisfaire à tous les besoins d'activité de la ville de Malchus. Il venait d'ailleurs de se passer en Asie des événements graves, dont le contre-coup se faisait sentir jusque dans l'extrême Occident. Les invasions de Salmanasar (vers l'an 700), des Scythes (634-607), de Nabuchodonosor (586-574), avaient déjà troublé le monde oriental, et les conquêtes de Cyrus (540)

[1] « Quum in Sicilia diu feliciter dimicassent, translato in Sardiniam bello... » (Justin, XVIII, vii.)

[2] « Amissa majore exercitus parte, gravi prœlio victi sunt. » (Justin, *loco cit.*)

[3] Strabon.

achevaient de le bouleverser. Les populations, vaincues ou intimidées, émigraient en foule vers l'Italie, la Gaule et l'Espagne, et les routes du commerce depuis longtemps frayées subissaient une déviation violente. Les relations des Grecs n'échappèrent point aux conséquences de cette perturbation, et l'on vit bientôt leurs navires se porter partout où jusque-là les Carthaginois avaient su faire prévaloir le principe du monopole. Sagonte, Ampurias, Roses, venaient de surgir de terre. Marseille elle-même, débordant de population, venait d'écouler son trop-plein sur les points qui furent plus tard les villes d'Agde, d'Antibes et de Nice.

Carthage ne pouvait assister en spectatrice indifférente à ces immenses progrès de la Grèce en Occident. Il lui fallait une compensation qui lui permît de conserver, avec l'attitude léonine qu'elle avait prise, cette hégémonie du monde commercial, qui faisait sa fortune. Elle jetait les yeux sur l'Espagne, quand de nouveaux événements survenus en Asie et en Égypte la détournèrent de ses projets.

Cyrus, le fondateur du grand empire des Perses, avait eu pour successeur Cambyse, et l'on vit ce nouveau prince se jeter dans les entreprises les plus folles. Après avoir conquis l'Égypte, il prit pour objectif la ville de Carthage elle-même; mais l'expédition ne put réussir, parce que Tyr, métropole et alliée fidèle, refusa de mettre sa marine à la disposition du roi de Perse. L'insensé monarque ne se tint pas pour battu, et tenta de prendre la route de terre. Les sables des *a'reug* d'Ammon (Syouah) enveloppèrent, comme on sait, son armée et en engloutirent jusqu'au dernier homme (524). Carthage respira. Cette immense équipée, suivie d'un si complet désastre, fut pour elle d'un haut enseignement politique. Elle se tint dès lors en garde contre l'ambition désordonnée des rois de Perse, et s'attacha à n'entretenir que de bonnes relations avec leur gouvernement. Un seul fait témoignera de sa prudence. « Il vint à Carthage, dit Justin [1], des ambassadeurs du roi de « Perse, Darius, apportant un décret de ce prince, par lequel il « défendait aux Carthaginois d'immoler des victimes humaines et

[1] Justin, XIX, 1.

« de se nourrir de chiens[1]. Il leur ordonnait en outre d'enterrer « leurs morts, au lieu de les brûler, et leur demandait en même « temps des secours contre la Grèce, où il allait porter ses armes. « Les Carthaginois refusèrent le secours, mais se soumirent immé- « diatement aux autres injonctions, pour ne point paraître désobéir « en tout à Darius. »

Délivrée des terreurs que l'entreprise persane avait fait naître, la politique carthaginoise porta de nouveau ses vues sur l'Espagne (516). On ne pouvait mieux choisir le moment pour mener à bien une expédition de cette importance, car un homme de génie était alors à la tête du gouvernement. Nous avons nommé Magon, successeur de Malchus, et le vrai fondateur de la puissance de Carthage[2].

C'est pendant que l'illustre Magon est à la tête des affaires que, pour la première fois, la République romaine et la République carthaginoise règlent leurs relations internationales en un document

[1] Aujourd'hui encore, dans les *Qs'our* du sud de l'Algérie, on rencontre plus d'une famille cynophage. Les malheureux *sldg* (pl. de *slougni*) destinés à assouvir ces appétits étranges vivent en prison dans des *silos*, où on les engraisse avec des dattes. Ces tristes Qs'ouriens seraient-ils les derniers représentants de la race carthaginoise? Lucain et Ausone disent que les Carthaginois considéraient la ebair de chien comme la meilleure de toutes les substances alimentaires.

[2] « Huic Mago imperator successit, cujus industria et opes Carthaginiensium « et imperii fines et bellicæ gloriæ laudes creverunt. » (Justin, XVIII, vII.) — « Mago, Carthaginiensium imperator, quum primus omnium, ordinata disciplina « militari, imperium Pœnorum condidisset, viresque civitatis non minus arte « quam virtute firmasset. . . . . » (Justin, XIX, I.)

Le grand homme dont il est ici question s'appelait, au dire d'Hérodote, Hannon et non point Magon. Saint Jean Chrysostome l'appelle aussi Hannon : *Καρχηδονίους δὲ Ἄννων ἀντὶ Τυρίων ἐποίησε Λιβύες καὶ Λιβύην κατοικεῖν ἀντὶ Φοινίκης, καὶ χρήματα πολλὰ κεκτῆσθαι, καὶ συχνὰ ἐμπορία καὶ λιμένας καὶ τριήρεις, καὶ πολλῆς μὲν γῆς, πολλῆς δὲ θαλάσσης ἄρχειν.* (*Orat.* v, I.)

Cicéron parle de ses richesses : « Munera autem ista quibus es delectatus, vel « civibus tuis vel diis immortalibus dona. » (*Tusc.* V, xxxII.) — Pline (VIII, xxxvI) dit que, le premier, il sut apprivoiser des lions; qu'il cherchait à s'emparer du pouvoir souverain, et avait appris à des oiseaux à le saluer du titre de roi. Magon, ou mieux *Mak'on*, n'est pas un nom carthaginois, mais seulement un surnom rappelant de glorieux exploits. Hannon avait été dit *Magon*, c'est-à-dire vainqueur des Makes, ou mieux, des *Imazir'en*.

diplomatique qui nous a été conservé. Pour la première fois, l'historien les voit en présence l'une de l'autre, affirmant leur coexistence politique, et stipulant des conditions destinées à assurer leur sécurité réciproque. Maîtresse de la Corse, de la Sicile et de la Sardaigne, Carthage trouvait dans cet archipel un dispositif d'approches tout naturel, et pouvait, de là, enserrer étroitement la péninsule italique, dont les côtes occidentales n'étaient plus couvertes. De leur côté, les Romains possédaient, dès cette époque, une marine marchande qui, fouillant le golfe de Tunis, inquiétait parfois le commerce de Carthage. Cette situation créa un rapprochement, et les deux Républiques signèrent leur premier traité (509)[1]. Voici ce curieux monument historique, dont Polybe nous donne le texte grec[2] :

« Amitié est conclue entre Rome et ses alliés, Carthage et ses « alliés, à ces conditions : les Romains et leurs alliés ne navigue- « ront point au delà du Beau Promontoire (*promontorium Her- « mæum*, aujourd'hui cap Bon ou Ras-Adder), à moins qu'ils n'y « soient poussés par la tempête ou la poursuite de quelque ennemi. « En ce cas, ils ne pourront acheter que ce qui leur sera néces- « saire pour radouber leurs vaisseaux ou faire leurs sacrifices. Ils « seront tenus de s'éloigner dans le délai de cinq jours. Les mar- « chands qui se rendront à Carthage ne pourront conclure aucune « affaire commerciale sans le concours du crieur public et du gref- « fier. Tout ce qui sera vendu en Afrique ou en Sardaigne en pré- « sence de ces deux témoins sera garanti au vendeur par la foi « publique. Les Romains qui viendront dans la partie de la Sicile « soumise à Carthage y trouveront bonne justice. Les Carthagi- « nois s'engagent à respecter les Ardéates, les Antiates, les Lauren-

[1] Nous supputons le temps *avant l'ère chrétienne* et non *à partir de la fondation de Rome*. Du reste, on passe très-simplement d'un système à l'autre, à l'aide de la formule : C + R = 754 (C désignant le millésime *avant l'ère chrétienne*, et R le temps compté à partir de la fondation de Rome).

[2] Voyez ce texte dans l'ouvrage de M. A. E. Egger, *Latini sermonis vetustiores reliquiæ selectæ*. Paris, 1843, p. 370, *appendix*. — Le traité fut signé sous le consulat de J. Brutus et de L. Collatinus (*alias* Marcus Horatius), immédiatement après l'expulsion des Tarquins de Rome, et vingt-huit ans avant l'irruption des armées de Xerxès en Grèce.

« tins, les Circéens, les Terraciniens, enfin tous les peuples latins « sujets de Rome; à s'abstenir même de toute attaque contre les « villes non soumises aux Romains, et, s'ils en prenaient quel« qu'une, à la rendre. Ils promettent de n'élever aucun fort dans « le Latium, et, s'ils descendent dans le pays à main armée, de n'y « pas demeurer la nuit [1]. »

Polybe ajoute : « Le Beau Promontoire est celui qui borne Car« thage au nord. Les Carthaginois ne veulent pas que les Romains « poussent au delà vers le midi, sur de grands vaisseaux, afin de « les empêcher sans doute de connaître les campagnes voisines de « Bysace et de la petite Syrte, campagnes qu'ils appellent *Empories*, « à cause de leur fertilité [2]. »

Le texte même de ce traité est l'expression vivante et de la prépondérance que la République s'était acquise en Occident dès la fin du VIe siècle, et de l'art qu'elle savait déployer pour terminer à son profit les conflits internationaux. Le principe du monopole est formellement admis en sa faveur; le commerce romain est banni de toute la région Emporitaine, et ces prohibitions ne provoquent de la part de Rome aucun acte de stricte réciprocité. Loin de là : Carthage peut donner un libre essor à sa marine, exploiter à son aise tout le littoral italiote, sous la seule condition de respecter les alliés et de ne point former d'établissements militaires dans le Latium. Elle s'arroge là des droits exorbitants, et Rome, qui compte à peine deux siècles et demi d'existence, se voit forcée de souscrire à ces conditions. Son sénat ne songe encore qu'aux intérêts de la défense du territoire; il s'attache avant tout à organiser, autour du domaine national, un bon cordon de garde-côtes, et fait expressément insérer dans l'acte qu'il revêt de sa signature le nom des Ardéates, des Terraciniens, etc., c'est-à-dire de toutes les populations qui, de Terracine à l'embouchure du Tibre, peuvent couvrir l'*ager romanus*. Doué d'un sens politique extraordinaire, le sénat mesure exactement les forces de Carthage, et ne se départira de son prudent système que du jour où il entreverra le déclin de cette puissance.

[1] Polybe, III, XXII.
[2] Polybe, III, XXIII.

Magon que nous surnommons *le Grand* laissa deux fils, qui, tous deux, dignes héritiers de leur père, rendirent les plus grands services à l'État. L'un, Asdrubal, mourut des suites de ses blessures en Sardaigne (489), après avoir été onze fois revêtu de la dignité de soff'ète; l'autre, Amilcar, conclut avec Xerxès un traité d'alliance offensive contre un ennemi commun. Il y fut stipulé que les Carthaginois attaqueraient les Grecs de Sicile, pendant que le roi de Perse envahirait la Grèce. Amilcar procéda, en conséquence, à des armements qui ne durèrent pas moins de trois ans, et débarqua à Palerme des forces considérables. Il entreprit aussitôt le siége d'Himère; mais vaincu par Gélon, tyran de Syracuse, il périt le jour même de la bataille de Salamine (480). La Grèce et la Sicile étaient sauvées.

Le pouvoir sembla pour un temps se perpétuer dans la famille de Magon le Grand, et ses descendants poursuivirent avec acharnement cette conquête de la Sicile, dont les Carthaginois ne cessaient de caresser l'idée. L'un d'eux, Annibal Ier, prit Sélinonte, rasa Himère, fonda la colonie de Thermes (408), et entreprit le siége d'Agrigente, où il mourut. Cette place importante résista huit mois aux coups d'Imilcon, qui avait pris le commandement des troupes, à la mort de son cousin Annibal. Une grande victoire navale, la chute d'Agrigente et celle de Géla laissèrent un instant croire à Carthage qu'elle allait devenir maîtresse de toute la Sicile. Mais elle était alors au faîte de la prospérité, et la Providence avait marqué la limite de ses succès. Un invisible allié des Grecs semblait aposté dans la grande île tout exprès pour arrêter la fille de Tyr, et crier à la civilisation orientale : « Tu n'iras pas plus loin ! » Cet allié terrible, sombre gardien des destinées de l'Europe, c'était le typhus. Officiers et soldats succombaient en foule; des armées entières étaient détruites; Carthage était dans la stupeur.

Imilcon s'avoua vaincu. Il évacua la Sicile, non toutefois sans avoir conclu avec Denys l'Ancien un traité qui consacrait en droit l'établissement des Carthaginois en Sicile. Outre leurs premières conquêtes, ils demeuraient maîtres du pays des Sicaniens, de Sélinonte, d'Agrigente et d'Himère. Camarine et Géla reconnaissaient leur autorité et devenaient tributaires. Leontium, Messine et le

reste de l'île demeuraient indépendants; enfin Syracuse restait à Denys.

Les Grecs et les Carthaginois, ces deux peuples si dissemblables, si antipathiques l'un à l'autre par leur génie et leurs mœurs, paraissaient destinés à se rencontrer partout. Pendant qu'une lutte acharnée désolait la Sicile, l'ambition des enfants de Baal se heurtait à celle de Cyrène, fille de Lacédémone, et la Libye était le théâtre des plus violentes contestations. Le traité qui intervint ultérieurement entre les deux rivales valut à Carthage tout le pays entre les Syrtes; et la cession de ce territoire, qu'habitaient les Lotophages et les Nasamons (Mak'-Ammon), favorisa singulièrement le commerce intérieur, en assurant le service des caravanes[1].

Nous rapporterons à ce sujet une légende touchante, qui peint sous les plus vives couleurs le caractère du patriotisme carthaginois. « Entre les deux États, dit Salluste[2], se trouvait une plaine « sablonneuse tout unie, où il n'y avait ni fleuve ni montagne qui « pût leur servir de limite; ce qui occasionna entre eux une guerre « longue et sanglante. Les armées des deux nations, tour à tour « battues sur terre et sur mer, s'étaient réciproquement affaiblies. « Dans cette situation, les deux peuples craignirent de voir bientôt « un ennemi commun attaquer à la fois et vainqueurs et vaincus, « également épuisés. Ils convinrent d'une trêve, et décidèrent que « de chaque ville on ferait partir deux députés; que le lieu où les « quatre commissaires se rencontreraient serait la limite des deux « États.

« Carthage délégua à cet effet deux frères, nommés Philènes, qui « firent la plus grande diligence. Les députés de Cyrène allèrent « plus lentement, soit par négligence, soit qu'ils eussent été contra- « riés par le temps... Les Cyrénéens, se voyant un peu en arrière, « et craignant d'être punis, à leur retour, du tort que leur retard va « causer à leur pays, accusent les Carthaginois d'être partis avant « l'heure, et font naître mille difficultés. Ils sont décidés à tous les

[1] Les Lotophages et les Nasamons rendaient aux Carthaginois les mêmes services que les Arabes Nabathéens aux gens de Tyr. Les Nasamons surtout étaient d'intrépides *s'ouaâga* (conducteurs de chameaux).

[2] *Guerre de Jugurtha.*

« sacrifices plutôt que de souscrire à une délimitation aussi désa-« vantageuse. Les Carthaginois proposent une transaction fort équi-« table . . . Mais les Cyrénéens donnent à leurs concurrents le choix « ou d'être enterrés vifs dans le lieu dont ils veulent faire la frontière « de Carthage, ou de les laisser eux-mêmes, et aux mêmes condi-« tions, atteindre le point qu'ils convoitent.

« Les Philènes n'hésitèrent point . . . Heureux de faire à la Répu-« blique le sacrifice de leur vie, ils furent enterrés tout vivants . . . »

« Le souvenir des Philènes et de leur noble dévouement a sur-« vécu, dit Valère-Maxime[1], à la ruine de leur patrie. Ils ont conquis « une glorieuse sépulture, et leurs os ont marqué la limite de « l'empire carthaginois. »

En effet, les « autels des Philènes » (*aræ Philenorum, Φιλαίνων βωμοί*) servirent longtemps de borne au territoire de Carthage. On croit avoir retrouvé, un peu à l'ouest de Muktar[2], les ruines de ces monuments funéraires, qui n'existaient déjà plus au temps de Strabon[3].

Ce n'est pas seulement vers la Cyrénaïque et l'Égypte que Carthage étendait sa puissance; elle voulait asseoir aussi sa domination sur l'Afrique occidentale, ou, tout au moins, y faire prévaloir son influence. Mais la nature même des hommes et des choses lui créa, dans cette région, plus d'un obstacle imprévu. Ce fut d'abord le soff'ète Malchus, qui dirigea les opérations de guerre contre des indigènes[4], qu'un génie guerrier rendait indomptables. A peine soumis, ils se révoltaient et reprenaient une lutte que leurs adversaires croyaient terminée. Leur contenance énergique inquiétait singulièrement Carthage, au point de paralyser une partie de ses forces, comme il advint au temps de Darius[5]. Magon le Grand recula bien les frontières du territoire punique[6]; mais

[1] Valère-Maxime, V, vi, 4.

[2] Voyez la dissertation de M. C. Müller (t. I de la collection des *Petits Géographes grecs*) : *Stadiasmus maris Magni.*

[3] Strabon prend l'Εὐφραντᾶς πύργος (*turris Euphrantas*, aujourd'hui Kasr) pour limite orientale de l'empire carthaginois.

[4] « . . . Adversus Afros magnas res gesserant. » (Justin, XVIII, vii.)

[5] « . . . Auxilia negantes, propter assidua finitimorum bella. » (Justin, XIX, i.)

[6] « Et imperii fines . . . . . creverunt. » (Justin, XVIII, vii.)

ses fils, moins heureux que lui, ne purent soustraire l'État à l'humiliante obligation de payer les redevances stipulées pour l'occupation du sol de Carthage[1].

C'est aux petits-fils de Magon qu'échut la gloire de pacifier l'Afrique. Après une longue suite d'expéditions, qui ne dura pas moins de soixante et dix ans (479-409), les indigènes renoncèrent à la perception de tout impôt[2]. Dès lors, la République a conquis son indépendance. Elle a battu partout les Imazir'en et les Maures, et son hégémonie prévaut sur toute la région comprise entre le Nil et l'Océan.

C'est à cette époque de splendeur[3] (490-440) qu'il convient de rapporter un remarquable épisode des annales de Carthage, celui des périples exécutés par Hannon et Imilcon, fils d'Amilcar et petits-fils de Magon le Grand.

Le périple d'Hannon[4], ordonné par le sénat de Carthage, fut entrepris dans un double but : il offrait d'abord un moyen simple de débarrasser la Bysacène de son trop-plein de population ; c'était, en outre, un voyage scientifique. « Les Carthaginois, dit le texte « même du récit de l'expédition[5], résolurent qu'Hannon naviguerait

[1] « Adversus Afros quoque vectigal pro solo urbis multorum annorum repe- « tentes, dimicatum : sed Afrorum sicoti causa justior, ita et fortuna superior « fuit ; bellumque cum his solutione pecuniæ, non armis, finitum. » (Justin, XIX, I.)

[2] « Et Mauris bellum illatum et adversus Numidas pugnatum, et Afri compulsi « stipendium urbis conditæ Carthaginiensibus remittere. » (Justin, XIX, II.)

[3] « Punicis rebus florentissimis. » (Pline, V, I.) « . . . Carthaginis potentia flo- « rente. » (Pline, II, LXVII.)

[4] Voyez, sur le périple d'Hannon : Hérodote, IV, CXCV et CXCVI ; — Scylax, *passim* ; — Pline, II, LXVII, et V, I ; — Pomp. Mela, III, IX ; — Arrien, *Ind.* XLIII, II ; — Bochart, *Géogr. sacrée*, t. I, p. 33 ; — Campomanes, *Antiquidad maritima de Cartago* ; — Dodwell, *Dissertatio prima in Geogr. min.* t. I ; — Bougainville, *Mémoire sur les découvertes d'Hannon* ; — Gosselin, *Recherches sur la géographie des anciens*, t. I ; — Rennel, *Geography of Herodotus* ; — Heeren, *Idées sur la politique et le commerce des peuples de l'antiquité*, t. IV ; — C. Müller, édition des *Petits Géographes grecs*, t. I.

[5] Une inscription commémorative, placée dans l'un des temples de Carthage, en rappelait les faits principaux. *Ἄννωνος περίπλους ὃν ἀνέθηκεν ἐν τῷ τοῦ Κρόνου τεμένει.* Cette inscription était sans doute en langue punique. Nous n'en avons que la traduction, due à quelque voyageur grec qui visita le temple.

« au delà des *Colonnes*, et qu'il fonderait des colonies de Liby-
« Phéniciens. Il partit, emmenant soixante vaisseaux, un grand
« nombre d'hommes et de femmes, environ trente mille, des pro-
« visions et tout le matériel nécessaire... »

Ces émigrations en masse, ces transportations de populations entières, étaient dans les habitudes des Phéniciens et des Carthaginois. Tyr avait jeté sur le sol de Carthage les éléments sociaux qui l'agitaient, et Carthage, à son tour, rafraîchissait sa séve en replantant au loin des rejetons qui menaçaient de la dévorer.

Les Liby-Phéniciens étaient nombreux; ils avaient un esprit militaire prononcé, et tenaient en grande haine les Carthaginois, qui les écrasaient d'impôts. Le gouvernement craignit qu'ils ne fissent cause commune avec les Libyens, dont la soumission définitive était encore problématique, et, sans scrupules, il détourna la tempête vers des plages lointaines.

Hannon avait l'ordre de déposer les colons sur les côtes de l'Océan, de les y installer à demeure, en restaurant à cet effet tous les établissements créés par les Phéniciens, du XII[e] au IX[e] siècle avant l'ère chrétienne. Les émigrants trouvèrent encore des vestiges de cette antique occupation, qu'on leur avait signalée. Les palmiers et la vigne qu'ils rencontrèrent attestaient bien un long séjour de navigateurs venus de l'Orient[1]. Quant au temple de Lixos, qu'on leur disait l'aîné de celui de Gadès[2], et à toutes ces villes florissantes qui jadis garnissaient la côte, ce n'étaient plus que des ruines[3]. La civilisation orientale n'avait pas su séduire les populations de l'Afrique, ni modifier leurs instincts sauvages. Elle était complétement effacée.

Quand il eut parachevé la création des colonies carthaginoises,

[1] « Ibi fama exstare circa vestigia habitati quondam soli vinearum palmetorumque reliquias. » (Pline, V, I, 13.)

La vigne ne croît pas naturellement en Afrique; elle a dû y être importée par l'Hercule phénicien, comme elle le fut de nouveau par les Portugais du XV[e] siècle.

[2] « ... Delubrum Herculis antiquius Gaditano, ut ferunt. » (Pline, XIX, XXII.)

[3] « ... *Παμπόλλας πόλεις Φοινικικάς... Ἐν τοῖς ἑξῆς κόλποις κατοικίας λέγεσθαι παλαιὰς Τυρίων... οὐκ ἐλαττόνων ἢ τριακοσίων, ἃς οἱ Φαρούσιοι καὶ οἱ Νιγρῖται ἐξεκόρθησαν.* » (Strabon, XVII.)

Hannon tint à remplir sa mission scientifique. Il explora les côtes occidentales du continent, pour obtenir des données géographiques sur cette région, alors inconnue, du globe, et ouvrir, s'il était possible, à son pays de nouveaux débouchés commerciaux.

A quelle latitude Hannon osa-t-il descendre? « Du temps d'Hérodote, dit Heeren, les Carthaginois avaient établi une navigation régulière jusqu'à la côte d'Or, dont le chemin n'a pu être frayé que par le périple. » M. Charles Müller[1] ne conduit les Carthaginois que sur la côte de *Sierra-Leone;* d'autres commentateurs, plus timides, ne veulent pas qu'Hannon ait dépassé le Sénégal. A notre sens, chacun est resté jusqu'ici au-dessous de la vérité, et nous pensons qu'Hannon est allé jusqu'à l'équateur.

Ce qui tendrait à le prouver, c'est le fait des gorilles donnés par Hannon lui-même au musée de Carthage. « Nous approchâmes, dit le texte du Périple, d'un golfe appelé la *Corne du Sud*. Dans l'angle de ce golfe, il y avait une île pareille à l'autre dont nous avons parlé, laquelle contenait un lac. Celui-ci renfermait à son tour une autre île habitée par des hommes sauvages; mais la plupart de ces êtres étaient des femmes au corps velu, que nos interprètes appelaient *gorilles*[2]. Nous ne pûmes attraper les hommes; ils s'enfuirent dans les montagnes, et se défendirent avec des pierres. Quant aux femmes, nous en prîmes trois, qui mordirent ou égratignèrent leurs conducteurs, et ne voulurent pas les suivre. Nous les tuâmes pour en avoir la peau, que nous rapportâmes à Carthage[3]. »

Le gorille, qui fut vraisemblablement le motif des fables les plus étranges de l'antiquité[4], est un énorme singe d'une force muscu-

[1] Voyez les excellentes notes de M. C. Müller dans l'édition des *Petits Géographes grecs*, t. I.

[2] Les nègres appellent encore le gorille *tooralla*. Γορίλλα n'est peut-être que le mot τοράλλα défiguré.

[3] « Penetravit in eas Hanno, Pœnorum imperator, prodiditque hirta feminarum « corpora; viros pernicitate evasisse; duarumque *gorgadum* cutes argumenti et « miraculi gratia in Junonis templo posuit, spectatas usque ad Carthaginem captam. » (Pline, VI, xxxvi.)

[4] En général les femelles des especes quadrumanes sont plus faciles à prendre que les mâles. Comme les compagnons d'Hannon n'avaient pu saisir que des gue-

laire au moins égale à celle du lion. Ce féroce omnivore est, comme l'éléphant et l'hippopotame, l'un des derniers représentants de ces créations paléontologiques, aux proportions gigantesques, qui peuplaient le globe durant la période antéhistorique[1].

D'intrépides voyageurs ont, tout récemment, retrouvé le gorille[2]. Or où voit-on aujourd'hui ce quadrumane géant? Au Gabon. On sait d'ailleurs que la faune d'une région terrestre ne se modifie que sous la main de l'homme, ou l'influence de quelque grande révolution géologique. Le continent africain ne semble pas avoir été le théâtre de bouleversements récents, et les nègres se gardent bien de traquer le gorille. On peut en induire que ce grand singe n'a point changé de latitude, et qu'au temps du périple il habitait, comme aujourd'hui, le Gabon. Hannon ne se serait donc pas arrêté aux îles Sherboro, comme le veut M. Müller, et l'on peut admettre qu'il est allé jusqu'à la zone équatoriale.

Quoi qu'il en soit, au moment même où l'illustre navigateur doublait le cap Spartel, d'autres voiles carthaginoises couvraient le détroit de Gibraltar et rangeaient les côtes occidentales de l'Espagne. C'était une seconde expédition, confiée par le sénat à un autre fils d'Amilcar[3]. Jusqu'au détroit, Imilcon avait navigué de conserve avec son frère. Là il se sépara de lui, et alla déposer des Liby-Phéniciens dans les Algarves, depuis l'embouchure de la Guadiana jusqu'au cap Saint-Vincent. Cette mission politique était, comme celle d'Hannon, doublée d'instructions afférentes à un voyage de découvertes.

Les navires d'Imilcon fouillèrent les côtes d'Espagne et de France,

nons, les commentateurs du temps arrivèrent, sans trop d'efforts d'imagination, au conte de la fécondation spontanée des gorgones. « [Insula]..... in qua tantum « feminas esse narrant, toto corpore hirsutas et *sine coitu marium sua sponte fe- « cundas*, adeo asperis efferisque moribus ut quædam contineri ne reluctentur vix « vinculis possent. Hoc Hanno retulit, et quia detracta occisis coria pertulerat, « fides habita est. » (Pomponius Mela, III, IX.)

[1] Voyez les fragments ostéologiques réunis au musée impérial de Saint-Germain.

[2] Lisez principalement les émouvantes descriptions de M. Du Chaillu.

[3] « ... Sicut ad extera Europæ noscenda missus *eodem tempore* Himilco. » (Pline, II, LXVII.)

les îles Britanniques et peut-être le Jutland méridional[1]. La relation de cette longue navigation côtière, qui n'est point venue jusqu'à nous, semble avoir inspiré le poëme géographique d'Avienus[2]. Un passage de l'*Ora maritima* détermine nettement la limite extrême des reconnaissances faites par Imilcon : « On met deux jours, y « est-il dit, pour aller en bateau des îles *Œstrymnides* à l'île *Sacrée*, « comme on l'appelait jadis, et qui sert de demeure au peuple des « *Hiberniens*. L'île des *Albions* se trouve à côté. » On ne saurait s'y méprendre : le *sinus Œstrymnicus*, c'est le canal Saint-Georges; les îles *Œstrymnides*, ce sont les Sorlingues.

Telles étaient les grandes entreprises de Carthage, au v<sup>e</sup> siècle avant notre ère. La République suivait, dans le cours de ces conquêtes, une politique fort sage, et montrait une modération basée sur la convenance de ne pas occuper plus de territoire qu'elle n'en pouvait garder d'une manière facile et sûre. Dans cet ordre d'idées, elle faisait peu de cas des continents, dont elle ne prenait, çà et là, que quelques points. En Libye, elle restreignit son domaine à l'*Afrique propre*, et n'eut jamais que des comptoirs fortifiés (*φρουρία*) sur le reste des côtes occidentale et septentrionale de la terre africaine. De même, en Espagne, elle ne créa d'abord que des établissements commerciaux, et ce ne fut qu'au temps des guerres puniques qu'elle en vint à méditer la conquête du pays. Carthage semblait avoir conscience de son peu de succès dans l'art de gouverner les peuples, et comprendre qu'une métropole ne peut, même à l'aide d'une marine puissante, maintenir dans le devoir des continents qui, se suffisant à eux-mêmes, ferment leurs ports ou les laissent tranquillement bloquer[3].

En revanche, la République tenait beaucoup à la possession des îles, la plus avantageuse de toutes pour un peuple navigateur.

[1] Voyez à ce sujet Mueller, *Dissertation sur les cornes d'or de Tondern*; Copenhague, 1805.

[2] Scylax mentionne aussi les comptoirs carthaginois situés en Europe au delà du détroit : *Ἀπὸ τῶν Ἡρακλέων στηλῶν τῶν ἐν Εὐρώπῃ ἐμπορία πολλὰ Καρχηδονίων.*

[3] C'est ce que devait prouver plus tard la guerre de l'indépendance des États-Unis d'Amérique.

Outre la Sicile, la Sardaigne et la Corse, elle colonisa de bonne heure Lipari, Malte, dont elle fit le siége de ses grands établissements industriels; les Kerkeney, dont l'une devait un jour donner asile au grand Annibal; les Canaries, les îles du Cap-Vert, peut-être l'archipel des Açores, dernier vestige de cette *Atlantide*, où, suivant Platon, les descendants de Neptune régnèrent durant neuf mille ans. De ces îles des Açores et du Cap-Vert, sommets supérieurs d'un continent sans doute englouti lors du soulèvement des Pyrénées et de la rupture qui donna naissance au détroit de Gibraltar; de ces îles la distance aux Antilles n'est pas considérable, et quelques esprits sérieux ont hasardé l'hypothèse de la découverte de l'Amérique par les Carthaginois. On prétend même avoir trouvé des débris puniques dans une forêt des environs de Boston [1].

Mais il est sans doute téméraire de porter aussi loin les limites de Carthage, et de se laisser aller à des affirmations que n'autorise pas l'état actuel de la science. On peut encore, sans sortir du champ des certitudes historiques, proclamer hautement que, au temps de sa splendeur, l'empire carthaginois avait des proportions et une puissance supérieures à celles de nos plus grands États modernes.

« Les Grecs de Cyrène contenus, l'Égypte menacée et Thèbes « presque détruite, l'intérieur de l'Afrique parcouru, l'Espagne et « la Gaule tournées, le Sénégal reconnu, les Canaries découvertes, « l'Amérique peut-être pressentie, et annoncée à Christophe Colomb « par cette statue de l'île de Madère qui, du bras étendu, montrait « l'occident : voilà ce que fit l'humble colonie déposée par Tyr au « pied du Beau Promontoire [2]. »

[1] Cantu, *Histoire universelle*.

[2] M. Duruy, *Histoire romaine*, t. I, p. 344-345.

# CHAPITRE VI.

## LUTTES DE CARTHAGE ET DE SYRACUSE.

**Période des luttes de Carthage et de Syracuse. — Denys l'Ancien. — Le typhus à Carthage. — Effectif de l'armée carthaginoise. — Siége de Syracuse. — L'armée d'Imilcon détruite par le typhus. — Nouvelle armée de Sicile. — Bataille de Cabala. — Mort de Denys l'Ancien. — Deuxième traité conclu entre Rome et Carthage. — Esprit du droit international à cette époque. — Timoléon. — Prise de Syracuse. — Victoire de la Crimise. — Menaces d'Alexandre le Grand. — Agathocle. — Sa descente en Afrique. — Ses succès inouis. — Carthage est sur le point de périr. — Elle ne doit son salut qu'au bon état de ses finances. — Troisième traité conclu entre Rome et Carthage. — Pyrrhus. — Quatrième traité entre Rome et Carthage. — Arrogance du sénat romain. — Coup d'œil de Pyrrhus. — Situation de l'empire carthaginois en Afrique. — Agitations intérieures.**

Les antiques annales de Carthage, résumées au chapitre précédent, ont nettement accusé les instincts dominateurs de la République naissante. Cette première période historique devait être close vers la fin du v<sup>e</sup> siècle, à l'heure où, s'étant développée en sens divers, Carthage arrive à l'apogée de sa puissance. Une deuxième période, qu'il convient d'ouvrir au commencement du IV<sup>e</sup> siècle, comprendra l'histoire de ses luttes avec Syracuse, depuis le premier traité consenti entre Imilcon et Denys l'Ancien (404) jusqu'au commencement des guerres puniques (264).

Durant cet intervalle, la politique carthaginoise va poursuivre la conquête de la Sicile, avec une persistance, une énergie dont les nations modernes semblent avoir oublié les errements. Elle approchera plusieurs fois du but, mais sans jamais l'atteindre, car elle est en face d'une rivale au génie ardent et fier, une fille de Corinthe, qui, elle aussi, aspire à l'entière possession de l'île. Une pensée unique et constante se trahit dans tous les actes poli-

tiques de Denys l'Ancien et de ses successeurs, celle de rejeter à jamais les Carthaginois du territoire sicilien, d'annexer celui-ci à la Grande-Grèce, de faire, enfin, de Syracuse la capitale d'un royaume des Deux-Siciles.

Quatre grands noms historiques jalonnent cette période et, projetant une vive lumière sur la suite assez compliquée des événements, permettent d'en suivre les méandres. Ce sont ceux de Denys l'Ancien, de Timoléon, d'Agathocle et de Pyrrhus.

Denys l'Ancien n'avait signé le traité de 404 que dans le but de gagner du temps pour se préparer à la guerre. Dès que ses armements furent terminés, et qu'il se crut en mesure d'entrer en campagne, il dénonça l'armistice par un grand attentat contre le droit des gens, qu'on pourrait, par analogie, flétrir du nom de *Vêpres Siciliennes*. La personne et les biens de tous les Carthaginois de Syracuse furent livrés à la fureur du peuple; et cet odieux exemple fut immédiatement suivi dans toutes les autres villes ou bourgs de quelque importance. La prise de Motya par Denys (397) démontra bientôt que le crime n'était, à ses yeux, qu'une forme de déclaration de guerre.

Cette nouvelle jeta la consternation dans Carthage, et y éteignit la joie publique qui s'était manifestée à l'occasion des heureuses expéditions dirigées vers la Grande-Bretagne, et de la conquête définitive de la Corse (400). Pour comble de malheur, en ce moment, des quarantaines sévères n'avaient pas garanti la ville des effets d'une épidémie terrible, et le typhus, importé par des navires siciliens, y sévissait avec intensité.

Le gouvernement de la République, qui avait à venger ses nationaux, dirigea sur la Sicile des forces considérables, qu'Éphore évalue à 300,000 hommes d'infanterie et 4,000 chevaux, 300 navires de guerre et 600 transports. Timée réduit à 100,000 le nombre total des combattants, et ce chiffre paraît encore énorme. L'empereur Napoléon I^er^ ne croyait pas à ces prodigieux effectifs des armées carthaginoises opérant en Sicile : « Tant de troupes, « dit-il[1], eussent été inutiles dans une aussi petite entreprise, et si

[1] *Mémorial de Sainte-Hélène* (6 novembre 1815). — Le projet de descente en

« Carthage eût pu en réunir autant, on en eût vu bien davantage « dans l'expédition d'Annibal, qui était d'une bien autre importance, « et qui pourtant n'avait pas au delà de 40 à 50,000 hommes. »

Ces forces de terre et de mer étaient placées sous le commandement du soff'ète Imilcon. L'habile général recouvre bientôt Motya, prend Messine, Catane, et marche sur Syracuse, dont il forme le siége (396-395). Mais la défense de la place est solidement organisée, et l'armée assaillante doit céder aux efforts d'une intangible armée de secours. C'est l'épouvantable typhus qui revient encore à la charge. Les forces carthaginoises, déjà fort décimées, sont cette fois anéanties.

Mais Carthage veille au salut de son empire. Elle refait vite son armée de Sicile, et Magon, qui la commande, obtient quelques succès, aboutissant à un nouveau traité consenti par Denys (395). La signature du tyran de Syracuse n'a malheureusement point de valeur, et ne saurait être un gage de conventions durables. Effectivement, Denys l'Ancien reprend brusquement les hostilités, et, vainqueur à Cabala (383), il déclare qu'il ne posera les armes qu'après que les Carthaginois auront évacué toute la Sicile.

Magon avait péri à Cabala. Son fils, qui se nommait aussi Magon, répara les désastres de cette journée, reprit toutes les places perdues, et sut contenir Denys dans les limites prévues par les traités de 404 et de 395. Enfin la mort du tyran, survenue en 368, délivra Carthage de ses plus sérieuses inquiétudes.

La guerre qui, depuis trente ans, désolait la Sicile était restée sans résultats pour chacun des adversaires en présence. Aucun des deux ne se croyait encore assez fort pour renverser l'autre, et cette situation les ramena au *statu quo* de 404. Les limites précédemment admises furent de nouveau posées entre les territoires de Carthage et de Syracuse.

Cependant une étoile brillante montait à l'horizon du monde politique : l'astre de Rome grandissait de jour en jour, et les yeux de Carthage en étaient désagréablement éblouis. Celle-ci crut urgent

Angleterre, si mûrement étudié par l'empereur Napoléon, et qu'on peut qualifier d'entreprise colossale, ne comportait cependant qu'un effectif de 132,000 hommes et 15,000 chevaux.

de couper court aux prétentions d'une jeune République dont l'esprit de conquête venait de se révéler. Les deux futures rivales entrèrent en conférence, et un nouveau traité intervint entre elles (347). Voici les dispositions principales de cet acte important, dont Polybe[1] nous a conservé le texte :

« Il y aura amitié entre les Romains et les alliés des Romains, « d'une part, et le peuple des Carthaginois, des Tyriens, des Itykéens (gens d'Utique), et les alliés de ceux-ci, d'autre part.

« Au delà du Beau Promontoire, de Mastia, de Tarseion, les « Romains ne pourront faire ni pillage, ni commerce, ni créer « d'établissements.

« Si les Carthaginois prennent quelque ville du Latium indépen- « dante des Romains, ils garderont le butin et les prisonniers, mais « rendront la ville. Si des Carthaginois font prisonniers des gens « qui ont des traités de paix avec les Romains, sans être néan- « moins leurs sujets, ils n'auront point le droit de les conduire « dans les ports romains : s'il en est introduit quelqu'un, tout Ro- « main peut le prendre et le rendre à la liberté. La même obligation « sera imposée aux Romains.

« Si dans un pays soumis à Carthage un Romain fait de l'eau « ou prend des provisions, ce ravitaillement ne pourra lui servir à « rien entreprendre contre ceux qui ont paix et amitié avec les Car- « thaginois. Les Carthaginois seront soumis aux mêmes lois. En « cas d'infraction à ces stipulations expresses, on ne se fera pas jus- « tice soi-même, et les nationaux seront responsables du dommage.

« En Sardaigne et en Afrique, nul Romain ne pourra commer- « cer, ni former d'établissement, sinon pour prendre des provisions « ou radouber son vaisseau. Si la tempête l'y porte, il en repartira

[1] Polybe, III, XXIV. (Voyez le texte grec dans l'ouvrage de M. Egger : *Latini sermonis vetustiores reliquiæ selectæ, appendix*, p. 370-371.) — Suivant P. Orose, ce deuxième traité aurait été consenti l'an 402 de Rome, soit 352 avant Jésus-Christ. C'est la date qu'adoptent MM. Dureau de la Malle et d'Avezac. M. Egger (*loco cit.* p. 370) propose 346, et M. Duruy, 347. Nous nous rallions nettement à cette dernière opinion, incontestablement plausible. En effet, le traité dont il est ici question est celui que Tite-Live (VII, XXVII) et Diodore (XVI, LXXIX) rapportent à l'an de Rome 407, sous le consulat de Valerius Corvus et de M. Popilius Lænas. Or 754 — 407 = 347.

« dans les cinq jours. Dans la Sicile soumise aux Carthaginois et « à Carthage, il fera et agira comme il appartient à tout citoyen. « Le Carthaginois, de son côté, fera de même à Rome. »

Les clauses de ce traité montrent bien la jalouse Carthage en garde contre le génie de Rome, ambitieux et envahissant. Les principes qu'elle parvient à faire prévaloir, lors de cette révision du code international, comportent, à l'égard de sa rivale, des mesures encore plus restrictives que celles qui avaient été prévues en l'acte précité de l'an 509. Alors, il n'était question que du Beau Promontoire. C'était l'unique limite au delà de laquelle l'accès de l'Afrique était interdit aux Romains. En 347, il est encore d'autres bornes. Les points de Mastia et de Tarseion[1] sont expressément mentionnés, et la prohibition s'étend vers l'occident. Depuis cent cinquante ans et plus, il était défendu à Rome de commercer en Sardaigne et d'exploiter la Méditerranée au delà du canal de Malte. Une nouvelle zone maritime va encore lui être interdite; une ligne fictive est tendue, comme une estacade, de l'embouchure du Chelef (Cheliff) à Carthagène, et, à l'ouest de cette ligne douanière, les eaux, comme si elles étaient purement carthaginoises, ne pourront plus être pratiquées par les Romains. Leur pavillon ne sera plus toléré que sur la côte septentrionale d'Afrique, entre Mostaganem et Tunis, et les échanges ne se feront que dans des comptoirs carthaginois. Telles étaient les théories économiques qui servaient alors à réglementer le marché du monde occidental. Rome, simple puissance de second ordre, doit en subir toutes les applications, mais il est facile de prévoir que de telles servitudes commerciales feront naître, tôt ou tard, un long et terrible conflit.

Après la mort de Denys l'Ancien, Syracuse fut violemment agitée par les excès de Denys le Jeune, et, à la faveur de ces troubles, Carthage, toujours ardente en ses convoitises, put jeter en Sicile un corps de 60,000 hommes, commandé par Magon (352). Aussitôt les partis qui déchiraient la ville demandèrent aide et

[1] Mastia, probablement *Murustaga* (Mostaganem). — *Tarseion*, dénomination générique de tous les ports de la côte méridionale d'Espagne, à l'ouest de Carthagène.

assistance, l'un au tyran de Leontium, l'autre à la République de Corinthe. La métropole entendit la voix des patriotes, et leur envoya sans retard Timoléon pour organiser et diriger leur défense nationale.

Le Grec Timoléon, l'un des plus habiles généraux du temps, ayant pris pied en Sicile, à l'insu des Carthaginois, commença par écraser l'armée léontine, et s'empara d'une partie de Syracuse.

La situation de cette ville était alors singulière. Icetas, tyran de Leontium, tenait la ville proprement dite; Denys était maître de la citadelle, et les Carthaginois gardaient le port, qu'Icetas leur avait livré. La désertion des mercenaires grecs de Magon fit bientôt tomber toute la ville aux mains de Timoléon, et le général carthaginois dut se rembarquer précipitamment.

Mais la République n'abandonnait pas ainsi des projets conçus de longue date et mûrement élaborés. Les sénateurs s'assemblent en conseil de guerre, condamnent au supplice de la croix le timide Magon, et dirigent sur Lilybée un nouveau corps de 70,000 hommes.

Cette armée, sous les ordres d'Amilcar et d'Annibal, est malheureusement battue par Timoléon, qui défend la ligne de la Crimise (340), et Carthage n'a plus qu'à demander la paix. Timoléon, qui signe le traité (338), emporte à Corinthe la gloire d'avoir vaincu la fille de Tyr.

En ce moment la situation de la République était peu brillante. Un nouvel orage, qui se formait en Orient, menaçait de fondre sur elle, et déjà le gouvernement tremblait des premiers accès de cette fièvre qui l'avait saisi lors des grands bouleversements politiques dus aux invasions de Salmanasar, de Nabuchodonosor, des Scythes, de Cyrus, de Cambyse, de Darius. Cette fois, ce n'était plus un conquérant asiatique qui agitait ainsi le monde, c'était un Grec. C'était Alexandre, qui, après avoir ruiné Tyr, se proposait d'écraser Carthage. Cet homme extraordinaire, qui venait de remuer si profondément le monde de la vieille Asie, voulait aussi changer les destinées de l'Occident[1]. Syracuse pouvait-elle rêver un allié plus puissant que ce fondateur de grands empires? Non sans doute,

[1] Arrien, *Exp. Alex.* VII, I. — Tite-Live, VIII, XVII et XIX.

et les angoisses de Carthage étaient très-légitimes. Par bonheur, la foudre, prête à tomber, s'éteignit subitement à Babylone; et la République oublia ses terreurs.

Cependant ses inquiétudes renaissaient aux étranges événements qui venaient d'avoir pour scène la ville même de Syracuse. Un échappé de lupanar, Agathocle, était arrivé au pouvoir, grâce à la faveur du soff'ète Amilcar (319). Mais le gouvernement carthaginois avait énergiquement désavoué le soff'ète et refusé de reconnaître la souveraineté de sa créature. Les relations diplomatiques furent bientôt interrompues entre Carthage et Syracuse, et les hostilités suivirent. Battu près d'Himère par Amilcar, fils de Giscon, assiégé dans sa capitale et réduit aux plus dures extrémités, le célèbre Agathocle conçut le projet inouï d'opérer une descente en Afrique (310) : trait de génie politique et militaire, qui glaça ses ennemis d'épouvante et lui valut les louanges de toute l'antiquité. Le grand Annibal avait sans doute présent à l'esprit le souvenir de ce Grec, lorsque, un siècle plus tard, il allait opérer en Italie la plus violente des diversions.

Le célèbre aventurier, bloqué dans Syracuse, coupe la ligne d'embossage et s'échappe avec une flotte de 60 voiles. L'escadre carthaginoise lui donne inutilement la chasse; il la gagne au vent. Ses troupes de débarquement touchent au cap Bon, sur la côte orientale du golfe de Tunis (309). Là ce chef intrépide brûle ses vaisseaux. C'était imposer la victoire à tous ceux qui suivaient sa fortune, et l'événement récompensa l'audace. A peine débarqué, Agathocle obtient d'incroyables succès. Il prend Megalopolis, Neapolis, Adrumète, Thapsus, Utique, Hippo-Diarrhyte, en tout plus de deux cents villes. Il gagne à sa cause les alliés et les sujets de Carthage, culbute les armées d'Hannon et de Bomilcar, et vient camper sous Tunis. Carthage court les plus sérieux dangers. Durant quatre ans, Agathocle et ses deuxfils, Héraclite et Archagathe, parcourent en tous sens et ravagent le territoire carthaginois, et, pendant ce temps, Antandros, frère d'Agathocle, commande la place de Syracuse, devant laquelle il tient en respect les assiégeants.

L'empire carthaginois, sur le point de périr, ne dut alors son salut qu'au bon état de ses finances. Trois grandes armées furent

levées simultanément, pour opérer sur le littoral, à l'intérieur et dans le sud. Dès lors, les forces des Siciliens se divisèrent, Carthage fut débloquée, et les Africains, frappés du spectacle imposant de tant de corps de troupes tenant à la fois la campagne, se prirent à regretter d'avoir embrassé le parti d'Agathocle.

L'aventurier grec se sentit perdu. Il abandonna son armée, s'enfuit à Syracuse, et son étonnante expédition eut pour dénoûment le supplice de ses deux fils (306). L'année suivante, un traité, intervenu entre Agathocle et les Carthaginois, rétablit les possessions des deux parties belligérantes en l'état où elles se trouvaient avant la guerre, et la paix se continua jusqu'à la mort d'Agathocle, qui arriva en 289.

Quelle avait été l'attitude de Rome pendant cette guerre d'Agathocle, qui avait mis Carthage à deux doigts de sa perte? On ne saurait la préciser. Un traité, qui malheureusement ne nous est point parvenu, était conclu entre les deux Républiques, au moment même (306) où la guerre d'Afrique allait finir[1]. Mais quelles pouvaient en être les clauses? Elles étaient sans doute empreintes d'un grand esprit de conciliation de la part de Carthage. L'affaiblissement de cette puissance, la nécessité où elle se trouvait alors de contracter des alliances durables, les articles mêmes du quatrième traité, conclu vingt-neuf ans plus tard, tout permet de le supposer.

Alexandre le Grand n'était plus, mais l'un de ses successeurs et cousins rêvait à son tour la conquête de l'Occident : c'était Pyrrhus. Infatigable aventurier, aimant la guerre pour la guerre, cet intrépide Épirote avait déjà deux fois perdu et regagné son royaume, envahi et abandonné la Macédoine. Las de guerroyer en Grèce, il venait de jeter en Italie une petite armée de 25,000 hommes, avec vingt éléphants (277).

C'est à cette date qu'il faut rapporter le quatrième traité conclu par les deux Républiques, romaine et carthaginoise. « Le dernier « traité qu'elles signèrent, dit Polybe[2], remonte à l'époque où Pyr-

[1] Tite-Live, IX, XLIII.
[2] Polybe, III, XXV.

« rhus descendit en Italie, quelque temps avant la guerre de Sicile. « Dans cet acte, toutes les clauses antérieures sont respectées. On « y ajoute seulement quelques conditions nouvelles. Si l'une ou « l'autre République (y est-il dit) fait par écrit alliance avec Pyrrhus, « elle devra stipuler que les deux puissances contractantes auront « le droit de se prêter mutuellement secours, en cas d'invasion « étrangère. Les Carthaginois fourniront la flotte et les transports, « mais la solde sera payée par chaque République à ses soldats. « Les Carthaginois prêteront assistance aux Romains, même sur « mer, s'il est utile. Les équipages ne seront pas contraints de quit« ter leurs bords contre leur gré. »

Ainsi donc, alarmée des progrès de Pyrrhus menaçant ses possessions siciliennes, Carthage revise ses anciens traités avec Rome, et les fait suivre d'un article additionnel, comportant une alliance offensive et défensive; clause imprudente, qui donnait implicitement à Rome acte de son importance politique dans le monde occidental.

Dès que l'armée molosse eut pris pied en Italie, Carthage, fidèle à ses engagements, envoya au secours de Rome une flotte de 130 voiles, commandée par Magon. Mais le sénat romain, craignant sans doute qu'elle ne profitât de l'occasion pour prendre pied en Italie, la remercia de ses offres de service. « La Répu« blique, dit-il fièrement, n'entreprend d'autres guerres que celles « qu'elle peut soutenir avec ses propres forces[1]; » réponse arrogante, dont le ton dénote bien la position que Rome entendait déjà prendre et garder à l'égard de Carthage.

On connaît l'histoire de Pyrrhus. Après avoir fait trembler l'Italie, il envahit la Sicile et en fit rapidement la conquête. Les Carthaginois n'y eurent bientôt plus que la seule place de Lilybée, et encore fut-elle assiégée. Heureusement pour eux, le roi soldat, aussi inconstant que brave, quitta la Sicile, comme il avait abandonné l'Italie. Mais sa politique frivole n'enlevait rien à sa clairvoyance : il prédit que la civilisation carthaginoise viendrait, comme celle de la Grèce, expirer aux pieds de la civilisation romaine.

[1] Valère-Maxime, III, VII, 10.

« Oh! disait-il, en quittant la Sicile, le beau champ de bataille que « nous laissons aux Carthaginois et aux Romains [1] ! » En effet, la lutte y était imminente.

« Rome, dit Polybe [2], voyait les Carthaginois régner en maîtres « sur une grande partie de l'Afrique, de l'Espagne; disposer de « toutes les îles répandues dans les mers de Sardaigne et de Tyrrhé- « nie. Elle craignait que, une fois la Sicile en leur pouvoir, ils ne « devinssent de redoutables voisins, qui tiendraient Rome cernée « de toutes parts, et menaceraient l'Italie entière. »

Durant cette période d'un siècle et demi, remplie par les luttes de Carthage et de Syracuse, l'Afrique ne demeura point spectatrice impassible des événements. Loin de là : la République n'était pas toujours heureuse en Sicile, et à chaque échec subi par elle correspondait une insurrection partielle ou totale des populations *thimazir'in.*

Au moment où le typhus détruit l'armée victorieuse de Magon, la Bysacène soulevée (395) se précipite en armes jusque sous les murs de Byrsa, et la ville ne doit son salut qu'à la famine qui disperse les rebelles. Après le désastre de Cabala (383), une cruelle épidémie désole le territoire de Carthage; les Libyens en profitent aussitôt pour tenter une levée de boucliers, et c'est à grand'peine que le gouvernement les fait rentrer dans le devoir. Enfin, lorsque Agathocle opère sa descente en Afrique (309), les sujets et les alliés de Carthage s'empressent à l'envi de grossir les bandes des envahisseurs siciliens. Ces dispositions constantes des populations du continent africain permettent de juger la politique intérieure de cette République avide, qui ne sut jamais se faire aimer de ses sujets. Des vexations de toute espèce entretenaient la haine des indigènes, et, en toute occasion, au moindre signal, le drapeau de l'indépendance flottait sur toutes les cimes de l'Atlas.

Les guerres de Sicile, dont nous venons de résumer l'histoire, offrirent d'ailleurs à la République l'avantage d'apporter une utile diversion aux fermentations intérieures. Comme sa turbulente

[1] Plutarque, *Vie de Pyrrhus.*
[2] Polybe, I, x.

métropole, Carthage était sans cesse déchirée par des partis violents; une âpre démocratie y battait régulièrement en brèche une aristocratie jalouse de ses priviléges, et cet ardent antagonisme ne s'éteignait parfois qu'au souffle d'un commun sentiment de haine. Le fantôme de la monarchie absolue, toujours présent au cœur des Carthaginois, savait seul apaiser leurs fureurs. Étranges inconséquences du raisonnement des hommes! Cette forme de gouvernement était peut-être la seule qui pût sauver la fille de Tyr.

L'illustration de la famille de Magon le Grand avait vivement alarmé la République, et de ses folles terreurs était née l'institution de la *γερουσία*, espèce d'inquisition d'État, qui, plus tard, eut pour similaire le fameux conseil des Dix de Venise. Malgré cela, une révolution monarchique était toujours imminente à Carthage, et chaque échec de l'armée y suscitait de grandes agitatious. Lorsque Timoléon remportait sa victoire de la Crimise (340), le riche Hannon tentait de s'emparer du pouvoir souverain. Au lendemain de la descente d'Agathocle en Afrique (308), Bomilcar essayait encore de renverser le gouvernement oligarchique, et il y eût réussi sans doute, s'il avait voulu faire cause commune avec les Grecs de Syracuse ou de Cyrène. Mais une antipathie profonde séparait les Carthaginois de leurs voisins de race hellénique, et toute alliance entre eux était impossible. Le génie de la Grèce et celui de Carthage ne devaient même point s'allier au jour de la ruine, ce jour où l'incendie de Corinthe et le feu de la Byrsa, tous deux allumés par Rome, projetaient des reflets de sang sur les flots bleus de la Méditerranée.

# CHAPITRE VII.

## PREMIÈRES SCÈNES DU DRAME PUNIQUE.

Premières luttes de Carthage et de Rome. — Guerres puniques. — Les Mamertins. — Un parti de Mamertins appelle Rome à son secours. — Rome prend fait et cause pour ces *Italiotes*. — Le consul Appius Claudius dit *Caudex*. — Les Romains en Sicile (264). — Hiéron, roi de Syracuse, traite immédiatement avec eux (263). — Chute d'Agrigente (262). — Les places de l'intérieur tombent aux mains des consuls (261). — Causes de ces succès si rapides. — Rome improvise une marine de guerre. — Principes du combat naval dans l'antiquité. — L'éperon. — Le corbeau. — Cet engin n'est pas de l'invention de Duilius. — Bataille navale de Melazzo (260). — Conquête de la Corse et de la Sardaigne (259). — Amilcar et Calpurnius Flamma (258). — Tacite convention d'armistice (257). — Formidables armements des puissances belligérantes. — Bataille navale d'Ecnome (256). — Descente des Romains en Afrique. — Chute de Tunis. — Situation critique de l'empire carthaginois (255). — Xanthippe et Regulus. — Prise de Palerme par les Romains (254). — Période de succès et de revers dont aucun n'aboutit à un résultat décisif (253-250). — Débuts du siége de Lilybée (250). — Défaite de Claudius Pulcher. — Nouveaux désastres des Romains.

Les événements dont le récit va suivre se développent sous les proportions les plus imposantes. Deux Républiques qu'unissent d'anciens traités de commerce, deux grandes puissances, aigries par une rivalité sans cesse renaissante, en viennent à penser tout haut que leur coexistence est désormais impossible, et, sous l'empire de cette idée, commencent une lutte à outrance, dont l'issue doit fixer à jamais les destinées du monde occidental. Carthage possède d'immenses richesses, une marine admirable, une excellente cavalerie, un grand troupeau d'éléphants de guerre. Rome, gouvernée par son sénat austère, n'a pour citoyens que des hommes d'une rare énergie, guidés par un sens politique extraordinaire, et pa-

rait justement fière de son armée nationale, aguerrie par deux cents ans de victoires. Les deux nations vont donc appliquer à la défense de leur cause des forces bien différentes et de direction et d'intensité.

On a donné le nom de *guerres puniques* aux phases de cette lutte séculaire[1]. Ce sont les trois reprises d'un duel à mort, les trois actes d'un grand drame[2] ayant pour dénoûment l'anéantissement de Carthage. Les dernières opérations de la première guerre sont dirigées par le glorieux père d'Annibal, et c'est Annibal lui-même qui frappe tous les grands coups de la deuxième.

Lors de la descente de Pyrrhus en Italie, il s'était manifesté, entre les gouvernements de Carthage et de Rome, des signes non équivoques de refroidissement; mais leurs relations n'avaient cependant pas été troublées. Les deux rivales s'observaient en silence, attendant l'occasion de se prendre corps à corps, mais n'osant, ni l'une ni l'autre, assumer l'odieux de l'agression. Un événement imprévu amena brusquement la rupture, ainsi qu'il advient d'ordinaire quand les dissentiments internationaux sont parvenus à maturité.

Sous le règne d'Agathocle, des aventuriers campaniens s'étaient traîtreusement emparés de la place de Messine, et y commettaient depuis lors toute sorte d'excès et de violences. Ils avaient pris le nom de *Mamertins*[3]. A leur exemple, une légion romaine, également recrutée en Campanie, avait fait subir le même sort à la ville de Rhegium (Reggio). Soutenus par ces honnêtes frères, les Mamertins en étaient venus à inquiéter sérieusement les Carthaginois et les Syracusains, qui se partageaient alors le territoire de la Sicile.

Une fois délivrée de Pyrrhus, Rome s'était empressée de châtier la perfide légion qui tyrannisait Rhegium, et le sénat avait rendu

[1] Elle commence l'an 264 avant Jésus-Christ, à l'occupation de Messine par les Romains, et se termine à la ruine de Carthage, en 146. C'est un intervalle de cent dix-huit ans.

[2] « Atque si quis trium temporum momenta consideret, primo commissum « bellum, profligatum secundo, tertio vero confectum est. » (Florus II, xii.)

[3] De *Mamers*, nom du dieu Mars en langue campanienne.

la ville à ses légitimes possesseurs. Isolés dès lors et sans appui sur le continent, ne se sentant plus assez forts pour résister longtemps à Syracuse, les brigands de Messine se mirent en quête d'un puissant patronage. Mais, comme il arrive presque toujours aux multitudes livrées à elles-mêmes, la division se mit entre eux ; les uns livrèrent l'acropole aux Carthaginois, l'autre parti offrit bravement les clefs de la place aux Romains.

Le sénat de Rome eut de longues et honorables hésitations avant de décréter l'envoi d'un secours aux dignes émules des gens de Rhegium. Cependant était-il possible d'abandonner à Carthage une place aussi voisine de l'Italie? Les consuls ne le pensaient pas. Ils manifestèrent hautement leur sentiment à cet égard, et convoquèrent le peuple au Forum. « La soumission de la Sicile aux lois « de Carthage n'était pas douteuse, dit Polybe[1], si les Mamertins ne « recevaient pas de secours. Établis à Messine, les Carthaginois, « déjà forts de leurs nombreuses possessions dans l'île, n'eussent « pas manqué de s'emparer de Syracuse. Pleins de ces tristes pres- « sentiments, et comprenant de quelle importance il était pour « eux de ne pas laisser les Carthaginois se servir de Messine comme « de la culée d'un pont destiné à leur descente en Italie, les Ro- « mains délibérèrent longtemps sur cette affaire... » Après un long tumulte, la discussion fut close, et le peuple vota. Cette fois encore, la raison politique fit taire tous les scrupules, et, à la majorité des suffrages, on déclara prendre fait et cause pour les Mamertins. Quelque coupable que fût l'égarement de ces Campaniens, il était impossible, disait-on bien haut, de leur refuser le nom d'*Italiotes*, et de répudier le principe des nationalités.

Chez les Romains, les décisions prises appelaient invariablement une mise à exécution rapide. Le consul Appius Claudius, qui venait de peser de toutes ses convictions sur l'expression des votes populaires, se mit immédiatement en mesure de franchir le détroit. On donne ordinairement à ce consul le surnom de *Caudex*, parce que ses armements consistèrent, suivant la plupart des historiens, en chalands, gabares ou radeaux[2], employés au transport

[1] Polybe, I, x.
[2] *Candices, caudicariæ naves.*

des légions. Mais Polybe, dont l'autorité n'est jamais contestable, rapporte que les Romains opérèrent leur passage à bord de navires empruntés par eux aux ports d'Élée, de Naples, de Locres et de Tarente[1]. Ces *pentecontores*[2] purent sans doute prendre à la remorque quelques embarcations romaines, *dont aucune alors n'était pontée*, et l'idée de cet emploi d'une flottille de remorqueurs a pu valoir à Appius le surnom dont il s'est honoré.

Le débarquement s'effectua sans accidents, et le consul, dont l'entreprise pouvait alors passer pour audacieuse, réussit à jeter toutes ses forces dans Messine (264). Aussitôt Syracusains et Carthaginois viennent bloquer la place; mais l'armée consulaire exécute deux sorties vigoureuses, culbute l'ennemi et s'établit militairement dans l'île. Un renfort de 35,000 hommes lui arrive en temps opportun; elle lance des colonnes mobiles dans toutes les directions, et emporte au pas de course soixante-sept places, parmi lesquelles celles de Catane et de Tauromenium.

Ces succès si rapides eurent un grand retentissement en Sicile, et l'effet moral en fut considérable. Le roi Hiéron, qui, tout d'abord, avait fait cause commune avec les Carthaginois, jugea du premier coup d'œil ces Romains, qu'il s'agissait de jeter à la mer. Il entrevit l'avenir réservé aux deux puissances dont la lutte allait désoler ses frontières, et s'empressa de sauver Syracuse en la jetant dans l'alliance romaine[3]. Le traité, consenti sur les bases les plus larges, fut singulièrement profitable à la suite des opérations de l'armée consulaire[4], qui, jusque-là, n'avait point cessé d'être coupée de Rhegium, et ne se ravitaillait, par suite, qu'avec une extrême difficulté. Elle put dès lors, sans s'inquiéter des escadres puniques

[1] «Ces républiques urbaines n'avaient obtenu la garantie de leur indépendance «qu'à la charge de fournir un certain nombre de vaisseaux à Rome.» (*Histoire de Jules César*, l. I, c. III, t. I, p. 72.)

[2] Vaisseaux mus par cinquante rameurs.

[3] «Hiéron, maître de Syracuse, première ville de la Sicile, n'eut pas plus tôt «éprouvé la puissance des armes romaines, qu'il prévit l'issue de la lutte, et se «déclara pour le plus fort.» (*Histoire de Jules César*, l. I, c. V, t. I, p. 144.)

[4] «L'issue de la première guerre punique, dit Heeren (*Manuel*), est décidée «à l'avance, au moins en partie, par Hiéron, qui embrasse le parti des Romains.»

qui tenaient le détroit, reprendre à l'intérieur le cours de ses expéditions, ayant toujours son service des subsistances parfaitement assuré. Battus en toutes rencontres, les Carthaginois en furent bientôt réduits à leur base d'opérations en Sicile. C'était la fameuse place d'Agrigente. Annibal, fils de Giscon, s'y était enfermé avec les 50,000 hommes qui lui restaient, et se défendait vigoureusement, en attendant qu'on vînt le dégager[1]. La γερουσία fit, à cet effet, passer dans l'île une armée de secours de 50,000 hommes d'infanterie, 6,000 hommes de cavalerie et 60 éléphants. Ces forces étaient assurément fort respectables; le vieil Hannon, qui en avait le commandement, ne put néanmoins réussir à faire lever le siége. Agrigente succomba sous les efforts des légions romaines (262).

La chute de cette place devait entraîner celle de tous les postes fortifiés de l'intérieur, et la campagne suivante (261) vit tomber aux mains des consuls la majeure partie des centres de population, villes ouvertes et villages. La rapidité de ces succès ne saurait être pour nous un sujet d'étonnement, car « diverses circonstances favo- « risèrent les Romains. Les Carthaginois s'étaient rendus odieux « aux Grecs siciliens. Les villes encore indépendantes, comparant « la discipline des légions aux excès de tous genres qui avaient « signalé le passage des mercenaires d'Agathocle, de Pyrrhus et « des généraux carthaginois, accueillirent les consuls comme des « libérateurs[2]. »

Ces résultats étaient d'une immense importance. Les Romains pouvaient se considérer comme maîtres de la Sicile; toutefois ils sentaient bien que la possession ne leur en serait définitivement acquise que s'ils parvenaient à en expulser complétement les Carthaginois. Or ceux-ci, grâce à la puissance de leur marine, avaient toujours pied sur la côte. Comment les en arracher? A quel moyen recourir pour garder la précieuse conquête qu'on venait de faire?

Le problème ainsi posé, le sénat de Rome devait s'attacher opi-

[1] Voyez, sur le blocus d'Agrigente et les combats livrés sous les murs de cette place, Guischardt, *Mémoires militaires*, t. I, c. 1.

[2] *Histoire de Jules César*, t. I, c. v, I. t, p. 144.

niâtrément à la recherche d'une solution. « Il n'en est qu'une possible! » telle est la conclusion bientôt formulée par le bon sens romain. C'est la marine punique qui crée tous les obstacles; il faut détruire ou, tout au moins, tenir en respect la marine punique. Mais pour arriver à ces fins, une flotte est nécessaire, et Rome n'a point de flotte. Eh bien, qu'elle en improvise une.

La marine romaine fut improvisée.

Jusqu'alors, le sénat s'était procuré chez les alliés (*socii navales*) [1] des transports, des *pentecontores* et quelques trirèmes; il avait aussi fait construire quelques petits navires de guerre, chargés de protéger le cabotage; mais il manquait absolument de ces vaisseaux à cinq rangs de rames, que les Carthaginois avaient en si grand nombre, et qu'ils savaient si bien manœuvrer. On dit qu'une quinquérème carthaginoise échouée sur les côtes du Latium servit de modèle aux ingénieurs romains. L'Italie était alors riche en bois; on put mettre sur chantier une masse énorme de constructions navales. Le patriotisme des citoyens avait d'ingénieux instincts; on imagina d'exercer, à terre, une multitude d'esclaves [2] au maniement des rames. Au bout de deux mois d'efforts, la République lança 120 navires de premier rang, que montèrent aussitôt d'excellents équipages (260).

Cette flotte prit immédiatement la mer.

L'esprit militaire des citoyens romains se caractérisait par une invincible audace et par une confiance illimitée en leur courage individuel. Le consul Duilius, qui commandait les escadres de formation nouvelle, rencontra l'ennemi à la hauteur de Melazzo (*Mylæ*), et, tout novice qu'il était en face de gens de mer pleins d'expérience, il n'hésita pas à leur offrir la bataille.

On sait que les navires de guerre de l'antiquité étaient unifor-

[1] *Histoire de Jules César*, l. I, c. III et V, t. I, p. 72 et 144. — C'étaient les villes grecques du littoral qui devaient ainsi tenir un certain nombre de vaisseaux à la disposition de la République. Quant aux équipages (πληρώματα), ils étaient, du moins au temps d'Annibal, recrutés parmi les citoyens pauvres, c'est-à-dire possédant moins de 400 drachmes (340 francs).

[2] Le personnel du service de propulsion ne se composait, le plus souvent, que d'affranchis et d'esclaves.

mément armés, à la proue, d'un épais *rostrum* de bronze, et que la tactique navale consistait à présenter sans cesse cet éperon à l'ennemi. Chaque bord s'attachait à garder ses flancs, à éviter le choc du bélier à fleur d'eau, et, d'autre part, à pousser vivement en avant, dès qu'un imprudent adversaire découvrait un pan de sa muraille. Le succès dépendait donc, en général, de l'habileté des rameurs et de la manière dont ils étaient commandés. Si l'on fait abstraction de la nature de l'agent propulseur, on peut dire qu'une bataille navale de l'antiquité ne devait pas être sans analogie avec un engagement de navires à vapeur qui, renonçant, d'un commun accord, à l'emploi de leur artillerie, ne feraient usage que de l'éperon, dont nous voyons aujourd'hui la renaissance.

Duilius, qui n'avait pas voulu compter uniquement sur la bonne exécution de son service de propulsion, avait eu le soin de munir ses *liburnes*[1] d'un engin qui fît disparaître ou, tout au moins, atténuât les effets de leur infériorité par rapport aux navires carthaginois. « Comme leurs vaisseaux (ceux des Romains), dit Polybe[2], « étaient pesants et mal construits, quelqu'un leur suggéra l'idée de « se servir de ce qui, *depuis ce temps-là*, fut appelé *corbeau*. »

Le corbeau n'est donc pas de l'invention de Duilius, bien qu'il porte ordinairement le nom de ce consul. Cette machine, connue de toute antiquité, n'était autre chose qu'un pont-levis dressé contre un mât de l'avant, et qui pouvait, à volonté, s'abattre, en tournant à charnière sur la base inférieure du rectangle dont il affectait la forme. À la base supérieure était fixé un cône de fer très-pesant, très-aigu, une sorte de dent ou gros clou, qui s'enfonçait dans le pont du navire ennemi, lors de la brusque chute du pont-levis dit *corbeau;* le tablier se trouvait alors horizontal, et la communication assez solidement établie pour permettre l'abordage. Cet appareil, bien manœuvré, valut à Duilius une victoire éclatante[3]. La flotte

[1] « Romani C. Duilio et Cn. Cornelio Asina coss... in mari dimicaverunt « paratis navibus rostratis, quas *liburnas* vocant. » (Eutrope, II, xx.)

[2] Polybe, I, xxii.

[3] Duilius eut pour trophée une colonne rostrale, dont la base existe encore. L'inscription qu'elle porte, et qui a été restituée par P. Ciacconius, est un des plus anciens monuments de la langue latine.

carthaginoise, forte de 130 navires, était commandée par Annibal. Le consul culbuta l'avant-garde de l'ennemi, rompit sa ligne de bataille et le dispersa. Cette journée coûta aux Carthaginois 45 navires, 3,000 hommes tués et 6,000 prisonniers (260).

L'année suivante (259), la guerre, jusqu'alors concentrée dans les eaux de la Sicile, s'étend au grand archipel Tyrrhénien. Annibal, le vaincu de Melazzo, ayant pris position en Sardaigne avec de nouvelles forces navales, le consul Cornelius s'empressa de faire voile vers la Corse et d'y jeter des troupes de débarquement. La chute d'Aleria (*Alalia*) amena la soumission de l'île entière. Là ne s'arrêtèrent point les progrès des Romains : l'heureux Cornelius mit le cap sur la Sardaigne, prit d'assaut la place d'Olbia, bloqua partout, prit ou détruisit les escadres puniques, et la Sardaigne, comme la Corse, dut reconnaître son autorité.

Rome se trouvait donc maîtresse de deux grandes îles de l'archipel Tyrrhénien, et l'on ne s'explique la rapidité de cette expédition féconde en résultats que par l'insuffisance des fortifications d'Aleria et d'Olbia, par la supériorité que les flottes romaines avaient déjà prise sur la marine carthaginoise, par la faiblesse des garnisons puniques en Corse et en Sardaigne, enfin par la déplorable politique du gouvernement carthaginois, qui ne tendait qu'à lui aliéner l'esprit des populations.

Les consuls de l'an 258 unirent leurs efforts pour arrêter les progrès que, de nouveau, les Carthaginois faisaient en Sicile. Amilcar, qui commandait en chef, était maître d'Enna et de Camarine; il avait détruit Eryx et tenait Drépane (*Trapani*), dont les défenses étaient extrêmement respectables. Enfin son quartier général était solidement établi à Palerme. Les Romains, ayant inutilement bloqué cette place, modifièrent sur-le-champ leur plan de campagne, et prirent Camarine pour nouvel objectif. Mais cette résolution faillit leur être fatale. L'habile Amilcar surprit les légions en marche, les tint enfermées dans une gorge étroite, et fut sur le point de les détruire. L'armée consulaire ne dut son salut qu'au célèbre dévouement du tribun Calpurnius Flamma (258). Échappés au piége, les consuls poursuivirent leur route, et furent assez heureux pour prendre, avec Camarine, bon nombre de places de la province

carthaginoise, parmi lesquelles se trouvaient Enna, Sittana, Erbesse et Camicum. Puis, pour terminer la campagne, ils tentèrent un coup de main sur les îles Lipari; mais le brave Amilcar veillait, et cette pointe fut faite en pure perte.

L'année suivante (257) mesure un temps d'arrêt de la lutte engagée entre les deux puissances, lutte terrible qui dure déjà depuis sept années (264-257). La chute d'Agrigente a sapé par la base la domination de Carthage en Sicile; la défaite de Melazzo (260) lui a enlevé le prestige de la supériorité maritime; mais elle n'est pas encore aux pieds de sa rivale. Les Romains, étonnés, mais non enivrés de leurs succès, sentent eux-mêmes que, un jour ou l'autre, leur adversaire peut recouvrer la Sicile, cette Sicile qui fait sa fortune, et qu'elle embrasse encore de ses ardents désirs.

Les deux Républiques ont besoin de respirer une heure avant d'en venir à une action décisive. Elles procèdent en silence à des armements formidables, et le génie de la guerre les inspire d'un même souffle. Chacune comprend qu'elle n'aura raison de son antagoniste que sur la scène mobile des eaux méditerranéennes. C'est qu'en effet les efforts des corps de troupes qui battent en tous sens le territoire sicilien ne peuvent produire qu'un va-et-vient de petits revers et de succès insignifiants. Mais que, par un effort suprême, l'une des parties belligérantes demeure maîtresse de la mer, l'autre, bannie de l'île, devra s'humilier pour longtemps. Carthage va donc faire donner toutes ses forces maritimes : elle arme 350 navires de premier rang. Rome redouble aussitôt d'activité, et parvient à en mettre en ligne 330. Bientôt le canal de Malte se couvrira de 700 voiles, et l'on pourra compter à bord près de 300,000 hommes[1]!

En 256, les deux flottes se rencontrent entre Héraclée Minoa et le cap d'Ecnome, et s'abordent aussitôt avec fureur. L'abordage suivant la méthode du corbeau a encore une fois raison de l'expérience des équipages carthaginois et de la précision de leurs ma-

[1] Chaque navire portait 300 rameurs et 120 combattants, soit ensemble 420 hommes. La flotte carthaginoise avait donc embarqué 147,000 hommes, et la flotte romaine 138,600; ce qui donne, pour les deux armées navales, un effectif total de 285,600 hommes. (Voyez Polybe, I, xxv et xxvi.)

nœuvres. Amilcar et son lieutenant Hannon ont 94 navires pris ou coulés; ils battent précipitamment en retraite, laissant la plus brillante victoire aux mains des consuls Manlius et Regulus. Ceux-ci vont en poursuivre aussitôt toutes les conséquences. La mer se trouve libre désormais; le chemin de l'Afrique est ouvert, et la flotte romaine met le cap sur Carthage. Pas une voile ennemie ne défend les abords de la côte: on touche au promontoire Hermæum, on prend Clypea (*Kelibia*) pour base des opérations que va tenter Regulus.

Ce fier consul, dont le nom devait demeurer célèbre, était resté seul en Afrique avec une petite armée de 15,000 hommes d'infanterie, 500 de cavalerie et 40 navires de guerre. L'année 256 touchant à sa fin, et deux consuls nouveaux ayant été élus, le sénat le maintint dans son commandement en qualité de proconsul. Dès que cette décision lui eut été notifiée, Regulus, cherchant à s'étendre, alla former le siége d'Adis (*R'adès*), et, sous les murs de cette place, défit complétement une armée de secours, principalement composée d'éléphants et de cavalerie. Ce succès inouï ouvrit bientôt aux Romains les portes de Tunis : ils occupèrent fortement cette place, y appuyèrent un grand camp retranché qui menaçait Carthage, et Carthage, éperdue, se crut revenue au temps d'Agathocle.

Sa situation était réellement critique. Expulsée de la Sicile, de la Sardaigne et de la Corse, deux fois battue sur mer, à Melazzo et à Ecnome, la capitale de l'empire carthaginois, presque assiégée, sentait l'Afrique frémissante prête à embrasser le parti des Romains. Dans cette extrémité, elle demanda la paix; mais Regulus ne consentit à traiter que sur des bases excessivement dures. « Les « Carthaginois, dit-il, devront nous céder la Sardaigne et la Sicile « entières, nous rendre sans rançon tous nos prisonniers, racheter « les leurs, payer tous les frais de la guerre, se soumettre à l'obli- « gation d'un tribut annuel. » Carthage devait s'engager, en outre, à n'avoir d'autres alliés et d'autres ennemis que ceux de Rome, à n'armer qu'un seul vaisseau de guerre, à tenir constamment à la disposition des consuls un contingent de cinquante trirèmes.

Ces conditions humiliantes étaient inacceptables, et les Cartha-

ginois, indignés, s'apprêtèrent à reprendre la lutte avec toute l'énergie du désespoir. Par l'effet d'un heureux concours de circonstances, des officiers de recrutement, qui revenaient d'une mission en Grèce, mouillaient à cette heure même au Cothon. Ils avaient racolé bon nombre de mercenaires, parmi lesquels se trouvait un Lacédémonien nommé Xanthippe, militaire d'un rare mérite. « Ce Grec, dit Saint-Évremond [1], homme de valeur et d'ex« périence, s'informa de l'ordre qu'avaient tenu les Carthaginois et « de la conduite des Romains; s'en étant instruit pleinement, il « les trouva les uns et les autres fort ignorants dans la guerre. »

Xanthippe sut démontrer à la γερουσία [2] que Carthage était loin d'être à bout de ressources, et se fit donner le commandement des troupes, dont il réforma promptement la discipline et l'instruction. Bientôt, mettant en ligne 12,000 hommes de bonne infanterie, 4,000 chevaux et 100 éléphants, il alla, dans la plaine de Tunis, provoquer l'armée consulaire. Cette fois Regulus fut vaincu et fait prisonnier [3]; les débris de ses légions, environ 2,000 hommes, se hâtèrent de battre en retraite, et ne rentrèrent qu'à grand'peine à Clypea. Rome sentit bien qu'il ne lui restait plus qu'à quitter la Libye. Mais la fortune alors ne lui souriait plus : les navires qu'elle arma pour rapatrier ses nationaux, ayant eu l'imprudence de s'attarder sur les côtes de Sicile, y furent assaillis par une violente tempête, qui lui en enleva près de 300.

Cette suite de malheurs rétablissait, jusqu'à un certain point, l'équilibre entre les antagonistes. Les Carthaginois, revenus de leurs terreurs, surent faire rentrer dans le devoir les indigènes qui, lors de l'apparition de Regulus, avaient tenté de se soulever. Opérant en même temps en Sicile, ils reprirent Agrigente, qu'ils rasèrent, en menaçant de pareil sort toutes les places amies de Rome.

« Jamais les Romains ne se laissaient abattre par les revers [4]. » Aussi se ruèrent-ils derechef sur la malheureuse île, et la campagne

[1] *Réflexions sur les différents génies du peuple romain.*

[2] La γερουσία était un comité du sénat, ou sanhédrin (συνέδριον). (Voyez le chapitre I du livre II : *Carthage au temps d'Annibal.*)

[3] Voyez Guischardt, *Mémoires militaires*, t. I, c. II.

[4] *Histoire de Jules César*, l. I, c. v, t. I, p. 146.

de l'an 254 s'ouvrit par la prise de Cephalœdium. Après cet heureux début, suivi d'un infructueux coup de main sur Drépane, ils assiégèrent et prirent Palerme, capitale de toutes les possessions carthaginoises. La chute de cette place importante eut pour conséquence celle de Iétine, Petrinum, Solunte et Tyndaris.

Pendant trois ans (253-250) « les flottes des deux pays ravagèrent, « les unes les côtes d'Afrique, les autres le littoral italien; dans « l'intérieur de la Sicile, les Romains avaient l'avantage; sur le « rivage de la mer, les Carthaginois. Deux fois les flottes de la Répu« blique [romaine] furent détruites par la tempête ou par l'ennemi, « et ces désastres engagèrent à deux reprises le sénat à suspendre « toute expédition maritime[1].

C'était, pour l'une et l'autre puissance, un mouvement alternatif de succès et de revers, dont aucun n'était de nature à clore définitivement une série continue d'opérations ruineuses. Chacune d'elles cependant, déjà très-fatiguée, faisait des efforts surhumains pour arriver à un résultat décisif; et toujours la valeur de la résistance était égale à celle de l'agression.

C'est ainsi qu'en 250, après avoir battu leurs adversaires sous les murs de Palerme, les Romains armèrent une flotte de 200 voiles, et jetèrent sur la plage de Lilybée quatre légions de débarquement. Mais cette place, qui, depuis la ruine d'Agrigente et la prise de Palerme, était la base d'opérations des Carthaginois en Sicile, avait à leur opposer une enceinte fortifiée des plus solides, une garnison de 10,000 hommes, et un gouverneur énergique, Imilcon. La défense de Lilybée est, à juste titre, demeurée célèbre. Les Romains ne pouvaient pas obtenir d'investissement complet, ni s'opposer aux coups de main des divisions navales, opérant régulièrement des ravitaillements audacieux. Pendant qu'Annibal le Rhodien forçait la ligne d'embossage de l'assiégeant, le brave Imilcon, exécutant, en terre ferme, des sorties multipliées, lui détruisait la majeure partie de son matériel.

Le sénat résolut de sortir, à tout prix, de cette situation, de rassurer des esprits manifestant cette sombre inquiétude que connut

[1] *Histoire de Jules César*, l. I, c. v, t. I, p. 146.

parfois l'impatience française durant le long siége de Sébastopol. Le consul, auquel venait d'échoir le département de la Sicile, reçut, en conséquence, l'ordre de brusquer les opérations et de frapper, s'il était possible, un coup d'éclat. Mais ce consul, du nom de Claudius Pulcher, était un homme d'un caractère violent et d'un mérite très-contestable. Sa ruine ne se fit pas attendre.

Claudius essaye d'abord de compléter l'investissement de Lilybée, et coule à l'entrée du port un grand nombre de vaisseaux, mais sans parvenir à barrer toutes les passes. Renonçant aussitôt, et avec une inconcevable légèreté, à ce projet sagement conçu, il jette les yeux vers un autre point de l'île.

Les Carthaginois tenaient aussi Drépane, et Adherbal, qui y commandait, était un général d'une activité sans égale. Sur terre, ses nombreuses patrouilles de cavalerie tamazir't coupaient toutes les routes reliant Palerme à Lilybée, si bien que pas un convoi n'arrivait à l'armée de siége. Sur mer, il faisait croiser une multitude de petits navires fins voiliers, et ces corsaires ne cessaient d'inquiéter les côtes de Sicile et d'Italie. Ils harcelaient aussi les convois, prenaient ou coulaient quantité de transports, et affamaient ainsi l'ennemi. Le consul, se flattant de détruire Adherbal, força de rames vers les eaux de Drépane. Il avait sous ses ordres une belle escadre de 200 voiles, mais une suite de mauvaises manœuvres, un acte d'impiété odieux à tous les équipages [1], l'habile tactique de l'amiral carthaginois, décidèrent immédiatement du sort des Romains : 77 de leurs vaisseaux firent côte, et 93 tombèrent au pouvoir d'Adherbal, qui ramassa, d'un coup, plus de 20,000 prisonniers.

Les Romains n'étaient pas au terme de leurs désastres. Vers la fin de cette même année 249, le consul L. Junius avait été chargé d'escorter un convoi destiné à l'armée de siége. Il réunit à Messine 800 transports, avec 120 navires de guerre, et fait voile

[1] Au moment d'engager l'action, on consulte les poulets sacrés, qui refusent de manger. « Eh bien, qu'ils boivent! » s'écrie le consul; et il les fait jeter à la mer. Aujourd'hui, nous rions volontiers de ce trait, mais, deux cent cinquante ans avant l'ère chrétienne, l'effet dut en être déplorable.

pour Syracuse. De là, pendant qu'il rallie ses retardataires, et afin de pourvoir aux premiers besoins des assiégeants, il dirige sur Lilybée 400 transports et quelques galères, sous la conduite des questeurs. Pour lui, dans le but d'éviter les Carthaginois, qui gardaient la pointe occidentale de l'île, il crut devoir faire un long détour, et doubler très au large le cap Pachynum (Passaro). Cette résolution lui fut fatale.

Adherbal venait de recevoir de Carthage un renfort de 70 voiles commandé par Carthalon. Il complète à son lieutenant une division de 100 navires, et Carthalon culbute la flotte romaine en station devant Lilybée, pendant qu'Imilcon, l'homme des sorties vigoureuses, fait essuyer de nouvelles pertes à l'armée de terre. Après cet exploit, Carthalon va mouiller à Héraclée, dans l'espoir de couper de Lilybée le convoi signalé de Syracuse. Les questeurs l'aperçoivent et se dérobent rapidement, car leurs vaisseaux, armés en flûte, sont incapables de toute espèce de résistance. Ils se réfugient sous les catapultes de Phintias, et les Carthaginois, arrêtés dans la chasse qu'ils leur donnent, prennent position à l'entrée du fleuve Halycus, pour attendre la sortie de leur proie.

Cependant Junius doublait Pachynum avec 400 transports et les vaisseaux d'escorte. Carthalon se montre, et le consul, évitant à son tour le combat, se jette dans le port de Camarine. L'escadre carthaginoise, qui se sait dès lors en mesure d'empêcher la jonction des deux divisions de l'ennemi, conçoit, de plus, l'espoir de les détruire l'une après l'autre, et, à cet effet, s'établit solidement entre elles, ayant Phintias à babord et Camarine à tribord. L'imprudence de Junius va recevoir sans doute un châtiment terrible.

Un coup de mer bouleversa subitement les plans si sages de Carthalon. Pendant qu'il était à son poste d'observation, il aperçut vers le sud tous les signes précurseurs d'une horrible tempête. Le siroco soufflait avec violence. Or la lame est alors redoutable en ces parages. En marin consommé, Carthalon se hâta de doubler Pachynum, pour chercher un abri derrière quelque massif de la côte orientale. Quant aux Romains, leurs deux divisions allèrent ensemble à la côte. Les 800 transports et les 120 navires

de guerre, tout fut perdu corps et biens, à l'exception de deux trirèmes.

On comprend la joie de Carthage et la désolation de Rome. Mais ces événements sont encore loin de terminer la guerre. On vient seulement d'assister aux premières scènes du drame punique.

# CHAPITRE VIII.

## AMILCAR BOU-BARAKA.

Les Romains renoncent, pour un temps, à la guerre maritime. — La lutte va se concentrer six ans dans un coin de la Sicile. — Amilcar Bou-Baraka. — Instruction des troupes carthaginoises. — Leur débarquement en Sicile (248). — Prise d'Eryx par les Romains. — Amilcar prend position sur le plateau d'Eircté. — Descente d'Amilcar en Italie. — Les Romains organisent un grand camp retranché sous Palerme (247). — Situation des deux armées de 247 à 244. — Défense de Drépane (246). — Ravitaillement de Lilybée (245). — Prise d'Eryx (244). — Réorganisation de la marine romaine (243). — Le consul Lutatius surprend les ports de Drépane et de Lilybée (242). — Bataille navale des îles Ægates (241). — Cinquième traité consenti entre Rome et Carthage.

Les événements qui remplissent ces quinze premières années (264-249) ont, à plusieurs reprises, modifié la situation politique et la conduite de la République romaine. Au début de la guerre, on vient de le voir, Rome improvise une flotte, et devient en un jour puissance maritime de premier ordre. L'incroyable succès de Melazzo (260), les brillantes expéditions de Sardaigne et de Corse (259), suivies de la grande victoire du cap d'Ecnome (256), révèlent aux Carthaginois son intelligence de l'art naval, comme la prise d'Agrigente (262) et la rapide conquête du territoire sicilien (261) ont, tout d'abord, établi sur terre son irrésistible supériorité.

Rome a compris qu'elle ne pourra terrasser sa rivale qu'après avoir conquis l'empire de la Méditerranée, et c'est vers ce premier but qu'elle tend avec sa persévérance ordinaire. Mais, en entrant dans cette voie nouvelle, elle s'expose à de graves mécomptes, et les désastres qu'elle subit lui apportent, sinon des hésitations, au moins de longs et coûteux temps d'arrêt. Ainsi le gouvernement romain, qui veut rapatrier les débris de l'armée de Regulus (255),

se voit enlever par la tempête 284 navires; les consuls de l'an 253 arment en course pour ravager l'île des Lotophages[1]. L'expédition réussit, mais, au retour, la mer désempare ces corsaires en grande bande, et les engloutit avec leur proie. Quatre ans plus tard (249), la défaite de Claudius Pulcher et l'insuccès de Junius coûtent au département de la marine 1,000 transports et 320 trirèmes ou quinquérèmes.

La ruine du matériel et l'épuisement du trésor imposent alors au sénat romain l'obligation d'une halte. Les eaux de la Sicile ne seront plus, durant un temps, témoins de ces rencontres furieuses qui les ont tant ensanglantées. La lutte doit reprendre sur terre, et se concentrer six ans dans un coin de l'île, à la pointe occidentale de cette fertile Trinacrie, tant disputée. Les Romains occupent Palerme; les Carthaginois tiennent Drépane et Lilybée, et ces deux dernières places sembleront longtemps imprenables. Ce sont les pièces maîtresses d'un échiquier de dimensions restreintes, mais qui paraîtra s'agrandir sous la main d'un homme de guerre justement célèbre, Amilcar Bou-Baraka[2]. C'est là que le père du grand Annibal doit rendre aux armes de Carthage le prestige qu'elles ont perdu.

La *γερουσία* avait jusqu'alors opposé à Rome d'excellents généraux, qui, en ces temps de bon sens où les hommes publics n'étaient point encore parqués par *spécialités*, se montraient, à l'occasion,

[1] *Alias* Meninx; aujourd'hui Gerbey.

[2] Amilcar est un nom qu'ont porté plusieurs généraux et soff'ètes carthaginois, parmi lesquels nous nommerons :

Amilcar I[er], fils de Magon, tué par Gélon, près d'Himère, 480 avant Jésus-Christ;
Amilcar II, député près d'Alexandre le Grand, mort en 331;
Amilcar III, fils de Giscon, fait prisonnier au siége de Syracuse, mort en 309;
Amilcar IV, battu par les Romains, mis en croix en 259;
Amilcar V, fils d'Asdrubal Bostar, soff'ète en 256.

Le père du grand Annibal est désigné sous le nom d'Amilcar VI ou *Barca*.

Pour nous conformer à l'usage, nous écrirons *Amilcar* ce nom que l'étymologie devrait faire revêtir de la forme *A'bd-Melkarth* (serviteur du dieu de la cité). Quant au surnom, qu'on écrit à tort *Barca*, nous lui restituerons sa physionomie phénicienne, *Baraka* (la puissance merveilleuse). (Voyez une note du livre III, chapitre premier.) En somme, le vrai nom du père d'Annibal serait : *A'bd Melck-Kartha Bou-Baraka*, « le serviteur du dieu-roi de la ville, à la puissance merveilleuse. »

bons marins ou ingénieurs habiles. Amilcar IV, Imilcon, Adherbal, Annibal le Rhodien et Carthalon, depuis le commencement de la guerre, ont vigoureusement défendu la cause de leur pays; mais Amilcar Bou-Baraka leur est bien supérieur. Génie audacieux et fécond, Amilcar est une figure militaire singulièrement originale; il est doué de ce coup d'œil topographique qui fait les vrais capitaines [1]. Il est le maître de son fils; et la gloire du disciple témoigne de la grandeur des leçons. « On reconnaîtra, dit Polybe [2], « que l'armée romaine fut de beaucoup plus brave que l'armée « carthaginoise. Mais, à la tête des généraux, plaçons, pour le cou- « rage, la prudence, Amilcar Barca, le père de cet Annibal qui fit « plus tard la guerre aux Romains. »

A peine investi du commandement des forces carthaginoises (248), Amilcar en réforme rapidement la discipline et la tactique; il ordonne des exercices et des écoles, fait exécuter des marches, enseigne de nouvelles méthodes de campement, rompt les soldats à toutes les ruses de guerre. Il les emmène ensuite en Italie, pour ravager la Locride et le Brutium [3] : les Calabres deviennent un grand *camp d'instruction*, où tous les Carthaginois, officiers et soldats, sont appelés à mettre en pratique les théories du général en chef. On parcourt en tous sens ce pays de montagnes, qui, quarante ans plus tard, deviendra le *réduit* d'Annibal. On l'étudie, on fait sur cet âpre terrain le simulacre de toutes les opérations militaires; on défile enfin sous les yeux d'Amilcar, et le brave Amilcar, excellent juge en pareille matière, fait connaître à ses troupes qu'elles sont maintenant capables d'entrer en campagne et de se mesurer avec les vieilles légions de Rome. On appareille, on suit la côte septentrionale, et le débarquement s'opère aux environs de Palerme (248).

[1] « Vous faites la guerre dans un pays extrêmement difficile, et vous avez d'ex- « cellentes cartes sous la main : profitez-en pour vous faire un *œil géographique*. « C'est là tout le militaire. Je ne parle pas de la valeur : celui qui n'en a pas doit « filer. Mais vous ne sauriez croire combien je suis entiché de ce *coup d'œil géogra-* « *phique*, et même *topographique*. Ou je me trompe fort, ou c'est lui qui fait les « généraux. » (J. de Maistre, *Lettre au comte Rodolphe de Maistre*, 29 mai 1808.)

[2] Polybe, I, LVI.

[3] Polybe, I, LXIV.

Les Romains, nous l'avons dit, occupaient cette place importante, et, de là, libres de leurs mouvements en terre ferme, poussaient vigoureusement le siége de Lilybée. La place d'Eryx venait d'ailleurs de tomber en leurs mains. « Eryx, dit Polybe[1], est une « montagne qui s'élève sur la côte de Sicile et regarde l'Italie. Placée « entre Palerme et Drépane, elle est surtout inaccessible du côté de « cette dernière ville. C'est la plus haute montagne de l'île, après « l'Etna, et le temple de Vénus en occupe le sommet. La ville est « bâtie au-dessous du temple, et l'on n'y arrive que par des rampes « difficiles. » Cette conquête était due au consul Junius, qui cherchait depuis longtemps le moyen d'effacer le souvenir de ses fautes. Il occupait fortement le plateau de la Vénus Érycine, s'appuyait à la ville, et gardait avec soin tous les passages du côté de Drépane. De plus, il avait fortifié le port d'Égithalle, situé au pied de la montagne, et y entretenait une garnison de 800 hommes. La position d'Eryx était précieuse pour les Romains, qu'elle rapprochait de Drépane et de Lilybée; elle jouissait, d'ailleurs, de propriétés militaires remarquables, car, du fronton de l'Érycine, les aigles romaines plongeaient les deux remparts carthaginois. Ces conditions exceptionnelles n'intimidèrent pas Amilcar, et sa résolution fut bientôt prise de couper les Romains de Palerme, de concentrer toutes ses forces entre Palerme et Eryx, afin de battre, l'une après l'autre, les garnisons de ces places. C'est l'art de diviser l'ennemi qui produit à la guerre les plus brillants effets. Comme le grand Bou-Baraka, Napoléon cherchait d'abord à couper la ligne de son adversaire; cela fait, il enveloppait chacun des tronçons, et les détruisait successivement.

Un tour d'horizon rapide ayant révélé à Amilcar l'importance du plateau d'Eircté[2], il s'y installa hardiment pour gêner l'action de l'ennemi. « Cette position, dit Polybe[3], occupe les bords de la mer,

[1] Polybe, I, LV.

[2] Ἐπὶ τῆς Εἱρκτῆς λεγομένου τόπου (Polybe, I, LVI), c'est-à-dire au-dessus d'un port resserré par des rochers à pic, et comme emprisonné. Les Arabes appellent de même *Chabet-el-Hâbs* (la rivière en prison) tout cours d'eau profondément encaissé.

[3] Polybe, I, LVI.

« entre Eryx et Palerme, et l'on admet généralement qu'elle est, « plus que toute autre, favorable à l'établissement d'un camp re- « tranché destiné à un long service. La montagne, en effet, est de « toutes parts à pic, et s'élève à une assez grande hauteur au-dessus « de la plaine environnante. Le périmètre de la partie culminante « ne mesure pas moins de 100 stades (18 kil. 500 m.). Tout le « terrain qu'il enferme est propre à la culture et à l'élevage des « troupeaux. Parfaitement abrité des vents de mer, il ne sert d'asile « à aucune bête fauve. Du côté de la mer, et sur le versant par le- « quel il se rattache au continent sicilien, le mont Eircté est telle- « ment bien entouré d'obstacles abrupts, que les quelques solu- « tions de continuité de ces escarpes naturelles ne réclament qu'une « fortification de peu d'importance. Enfin, sur le plateau se dresse « un mamelon que la nature semble avoir destiné au double rôle « d'acropole et de *poste-vigie*. Cette excellente position militaire « commande un port d'une bonne hauteur d'eau, relâche fort com- « mode pour les navires qui, de Drépane et de Lilybée, se rendent « en Italie. Il n'y a que trois chemins donnant accès à la montagne, « et tous trois sont excessivement difficiles : l'un aboutit à la mer, « les deux autres donnent dans la campagne. C'est là que l'auda- « cieux Amilcar avait établi son camp retranché. N'ayant le soutien « d'aucune place amie, ni l'espoir d'un appui quelconque, il s'était « jeté au milieu même des Romains. C'est de là qu'il les harcela « maintes fois, et les mit gravement en péril. »

Tout d'abord, pendant que le brave Carthalon opérait une forte diversion sur Égithalle, dont il eut le bonheur de s'emparer, Amilcar, descendu de son rocher fortifié, s'embarqua, dans le plus grand secret, pour aller, de nouveau, dévaster les côtes d'Italie, ce qui s'exécuta vivement, depuis le détroit de Messine jusqu'au territoire de Cumes. La Campanie était désolée. Or la Campanie touche au Latium. Rome trembla. Aussitôt les consuls reçurent l'ordre de serrer de plus près Amilcar, d'entreprendre le siége de Drépane, sans ralentir celui de Lilybée, et d'opposer aux forces carthaginoises d'Eircté un grand camp retranché sous Palerme.

Les Romains prirent position à moins d'un kilomètre (5 stades) d'Amilcar, et, durant trois années (247-244), les deux armées ne

cessèrent de s'observer et de se combattre, tout comme le firent, pendant l'hiver de 1854-1855, les Russes et les Anglo-Français, embusqués immobiles dans un coin de la Crimée. Ce fut une suite non interrompue de petits engagements et de coups de main, dont il serait impossible d'écrire l'histoire.

« Tous les stratagèmes que l'expérience peut enseigner, dit « Polybe[1], toutes les inventions que peuvent suggérer l'occasion « et la nécessité pressante, toutes les manœuvres qui réclament « le concours de l'audace et de la témérité, furent employés de « part et d'autre, sans amener de résultat important. Les forces « des deux armées étaient égales; les deux camps, bien fortifiés et « inaccessibles; l'intervalle qui les séparait, fort petit. Toutes ces « causes réunies donnaient lieu chaque jour à des combats par- « tiels, mais empêchaient que l'action ne devînt jamais décisive. « Toutes les fois qu'on en venait aux mains, ceux qui avaient l'in- « fériorité trouvaient dans la proximité de leurs retranchements un « asile assuré contre la poursuite des ennemis, et le moyen de re- « venir avec avantage à la charge. »

Les faits les plus saillants de cette période triennale sont : la défense de Drépane (246), le ravitaillement de Lilybée (245) et la prise d'Eryx (244), par Amilcar.

Le consul Fabius avait formé le siége de Drépane. Au sud de cette place, et tout près du rivage, se trouvait un îlot rocheux, dit *des Palombes*, qui couvrait parfaitement les fortifications de terre ferme. Une nuit, les Romains le surprirent, et s'y établirent solidement. Au jour, Amilcar accourt, et fait de vains efforts pour reprendre le fortin des Palombes; Fabius l'y laisse s'épuiser, descend à terre, et donne l'assaut à la place. Amilcar se jette dans Drépane, qu'il défend avec une rare vigueur; mais il ne peut empêcher les Romains de se loger dans les Palombes, ni de relier cet îlot au continent, par une jetée qui complète l'investissement de la place.

Le brave Amilcar devait bientôt prendre sur les Romains une revanche éclatante, en opérant, sous leurs yeux mêmes, le ravi-

[1] Polybe, I, LVII.

taillement de la place de Lilybée, laquelle, étroitement bloquée, était alors en proie aux horreurs de la famine. Il part avec toutes ses forces navales, et, pendant que l'escadre de guerre fait mine de chercher à pénétrer de vive force dans le port, il dissimule habilement 30 transports de gros tonnage dans une anse voisine, que surplombent de hauts rochers. Les Romains se précipitent avec fureur sur les navires de guerre carthaginois; mais ceux-ci, manœuvrant adroitement, entraînent leurs adversaires au large, et, pendant qu'ils les occupent en d'inutiles évolutions, les transports sortent de leur abri, défilent tranquillement le long de la côte, et mouillent triomphalement au port. Amilcar décharge aussitôt des vivres, des munitions, des secours de toute espèce, et relève singulièrement le moral des défenseurs (245).

Le résultat de cette heureuse journée consterna les assiégeants. Esclaves des vieilles méthodes, dont l'emploi les faisait toujours tourner dans le même cercle, ils n'avaient pu soupçonner le moyen de la *fausse attaque*, et ce procédé, bien classique aujourd'hui, prit à leurs yeux les proportions d'une violation du droit des gens, d'un acte de cette *foi punique*, si souvent frappée de leurs malédictions. En réalité, ici comme en bien d'autres circonstances, Amilcar eut la gloire de réformer des ressorts usés par la mise en œuvre antique, d'y substituer ceux d'un art nouveau, d'essayer d'ingénieux procédés, destinés à devenir plus tard les éléments certains de la *manière* militaire de son fils Annibal.

Les Carthaginois ne furent pas moins heureux l'année suivante (244). « Les Romains, dit Polybe[1], gardaient Eryx au moyen d'un « poste établi au sommet de la montagne et d'un autre poste à la « base. Amilcar emporta de vive force la place d'Eryx, située entre « le faîte et le pied du mont, si bien occupés par ses adversaires. »

Dès lors, la croupe du mont Eryx devient, pendant deux ans, le théâtre d'une lutte acharnée. Retranché à mi-côte entre deux corps ennemis, qu'il coupe nettement l'un de l'autre, Amilcar assiége le camp romain supérieur, et repousse énergiquement les attaques de celui qu'il domine. Incapables d'opérer leur jonction, les légions

[1] Polybe, I, LVIII.

se sentent également impuissantes à couper les Carthaginois de la mer. Ceux-ci n'avaient qu'une seule route qui les reliât à la côte, mais cette unique communication, bien défendue, suffisait à assurer le service de leurs subsistances.

Ainsi paralysés par Amilcar, les consuls virent clairement que la situation était désormais sans issue, et qu'ils pouvaient tournoyer des années entières autour d'Eryx, sans faire avancer d'un pas les affaires de la République. Pour Amilcar, s'il ne faisait point de progrès en Sicile, il avait la gloire d'y tenir en respect les maîtres de l'Italie, et de les clouer au sol. Si la *γερουσία* avait voulu faire alors de nouveaux sacrifices, et jeter sur la côte méridionale une armée bien commandée, Carthage eût pu regagner tout le terrain perdu; mais, suivant le sort réservé d'ordinaire aux esprits d'élite, le grand Amilcar était loin d'être compris de ses compatriotes, et ses belles conceptions ne leur inspiraient aucun élan d'intelligence.

Après avoir tenté mille actions de vigueur, essayé toutes les manières de combattre et supporté bien des misères, les armées en présence renoncèrent, d'un commun accord, à poursuivre une lutte inutile. « Alors, dit Polybe [1], ils tressèrent une *couronne sacrée*, non « que leurs forces fussent épuisées, ou qu'ils succombassent à leurs « maux, mais en hommes invincibles, et qui n'ont même pas le « sentiment de leur pénible situation. »

Aux yeux du sénat romain, il n'y avait qu'un moyen d'arracher l'intrépide Amilcar à son nid d'aigle d'Eryx; c'était de le couper lui-même de Carthage; c'était de reprendre encore une fois la mer. Le peuple, consulté, décida qu'il serait procédé sans délai à la réorganisation de la marine (243). Cependant l'exécution de ce projet n'était pas sans présenter des difficultés sérieuses, car le trésor était à peu près vide, et, dans l'antiquité aussi bien que de nos jours, la construction et l'entretien d'un matériel naval réclamaient impérieusement l'aide des plus gros budgets. Le patrio-

[1] Polybe, I, LVIII : *ἱερὸν ἐποιήσαντο στέφανον*. « Ils firent une couronne sacrée. » Cette expression poétique fait allusion à la coutume des anciens de consacrer une couronne aux dieux lorsque, dans un combat, la victoire demeurait indécise.

tisme de Rome para sans sourciller aux inconvénients de ce manque de ressources. On vit ses intelligents citoyens venir au secours de la République aux abois : les riches armaient chacun une quinquérème; les autres s'associaient pour offrir, à plusieurs, un navire de même rang. En peu de temps, grâce à ces contributions volontaires, les ingénieurs purent lancer 200 quinquérèmes, construites sur le modèle de celle qu'on avait récemment prise à Annibal le Rhodien. A ces forces imposantes le sénat joignit 100 trirèmes réparées en toute hâte, et, dès le commencement de l'été 242, le consul C. Lutatius Catulus put croiser sur les côtes de Sicile avec une escadre de 300 voiles. Lutatius, qui devait avoir la gloire de terminer la guerre, signalá par un coup d'éclat son entrée en campagne. Il surprit les ports de Lilybée et de Drépane, et, enhardi par ce succès, forma résolûment le siége de cette dernière place.

Pendant ce temps, que faisaient les Carthaginois, et comment laissaient-ils le pavillon ennemi pratiquer ainsi les eaux siciliennes? La *γερουσία*, toujours imprévoyante et économe à contre-temps, n'avait point pensé que Rome pût de nouveau créer une flotte. « Convaincus, dit Polybe[1], que jamais les Romains ne songeraient « à réorganiser leur marine, les Carthaginois, dans leur méprisante « sécurité, avaient singulièrement négligé la leur. » Tous leurs navires avaient, depuis longtemps, été dirigés sur les ports d'Afrique, et la plupart étaient alors désarmés. Quand on apprit à Carthage l'ouverture du siége de Drépane, l'agitation y fut extrême. Surprise par l'événement, la *pentarchie de la marine*[2] fit accoster aux appontements du Cothon tous les navires en état de prendre la mer, et l'on procéda précipitamment aux armements. On réunit ainsi 400 navires, qu'on bourra de vivres, de munitions, de rechanges à destination d'Eryx, et le tout fut arrimé dans le plus grand désordre. En fait de troupes, on n'embarqua qu'un effectif insignifiant. Le général Hannon reçut, avec le commandement de cette singulière flotte, composée de vaisseaux de guerre armés en

[1] Polybe, I, LXI.

[2] Voyez, en ce qui concerne les attributions des *pentarchies*, le chapitre I du livre II : *Carthage au temps d'Annibal.*

flûte, l'ordre de toucher au camp d'Amilcar, de le ravitailler, et, cela fait, de prendre à bord l'élite de l'armée de Sicile, pour aller, avec ces braves gens, à la rencontre de l'escadre de Lutatius.

Il était souverainement imprudent de faire ainsi servir à deux fins de grands navires de guerre, surtout à une époque où les marins, nécessairement astreints à suivre les côtes, ne pouvaient que très-difficilement dérober leur marche à l'ennemi. Hannon ne devait pas échapper au danger de donner, en temps inopportun, dans le flanc de la croisière romaine. Le consul Lutatius sut que les Carthaginois venaient de mouiller dans les eaux d'Hiéronèse, l'une des Ægates[1], et, abandonnant sur-le-champ le siége de Drépane, courut prendre position sous Æguse, autre île du groupe des Ægates, laquelle forme avec Drépane et Lilybée un triangle équilatéral. Dès le lendemain, au point du jour, il vit les Carthaginois appareiller. La mer était houleuse; de jolies brises, soufflant du nord-ouest, permettaient à Hannon de filer *grand largue*, en rangeant la côte, et le cap droit sur Eryx. Les Romains avaient leur rôle tout tracé : il leur fallait, à tout prix, empêcher la jonction d'Hannon et d'Amilcar. Sur-le-champ, le consul appareilla aussi, et commanda le branle-bas; la flotte romaine arriva en ligne à bonne hauteur et, présentant l'éperon à la colonne ennemie, lui barra résolûment le passage. Les transports carthaginois durent, bon gré mal gré, accepter la bataille; ils carguèrent leurs voiles, et s'apprêtèrent à résister au choc.

« Jamais, dit Florus, il ne se livra de bataille navale plus furieuse. Les vaisseaux ennemis étaient surchargés de munitions « de bouche, de tours navales, d'armes et d'engins de toute espèce. « Carthage entière semblait s'y être embarquée, et c'est ce qui causa « sa perte. La flotte romaine, au contraire, leste, agile et légère, « offrait, en quelque sorte, l'image d'une armée de terre. Ce fut « comme un combat de cavalerie; nos vaisseaux obéissaient à la « rame, ainsi que des chevaux au frein, et leurs mobiles éperons

[1] Les Ægates sont aujourd'hui connues sous les noms de *Linosa*, *Muretino* et *Levanza*. A la fin de la première guerre punique, elles furent appelées *Aræ*, les Autels, en souvenir des serments échangés, lors de la signature du traité de paix intervenu entre les Carthaginois et les Romains.

« (*rostra*) se lançaient avec tant d'art, tantôt contre un vaisseau, « tantôt contre un autre, qu'ils ressemblaient à des êtres vivants. « Aussi la flotte ennemie, brisée en un moment, couvrit-elle de « ses débris toute la mer qui sépare la Sicile de la Sardaigne[1]. » Les Carthaginois, enfoncés, furent mis en pleine déroute; 50 de de leurs vaisseaux furent coulés, 70 capturés avec leurs équipages. Le reste parvint à rentrer sous Hiéronèse, pendant que l'heureux Lutatius ramenait en triomphe à Lilybée ces 70 voiles carthaginoises et 10,000 prisonniers.

Sans laisser rien percer des agitations de son âme, Amilcar mesura d'un coup d'œil toutes les conséquences de ce désastre. Il se vit coupé de Carthage, et affamé dans Eryx. La partie était bien décidément perdue. Aussi ne songea-t-il plus qu'au sort de ses compagnons d'armes. Il s'empressa de réclamer et obtint de Carthage plein pouvoir de traiter avec les Romains. « Tant qu'il lui fut pos- « sible, dit Polybe[2], de conserver quelque espoir raisonnable, Barca « ne recula devant aucune entreprise audacieuse, ni devant aucun « danger. Il tenta, plus que ne le fit jamais capitaine, toutes les « chances de succès. Mais, quand vint la mauvaise fortune, et qu'il « eut épuisé tous les moyens que la raison conseille, il ne s'inquiéta « plus que du salut de ses soldats, et céda sagement à la nécessité. « Il dépêcha vers les Romains des commissaires chargés de traiter « de la paix. C'est ainsi qu'il est d'un grand général de savoir en- « tendre quand sonne l'heure de vaincre, et quand celle de se sou- « mettre au vainqueur. »

Lutatius ne ferma point l'oreille aux ouvertures qui lui furent faites. Il exigeait d'abord que les Carthaginois se rendissent à merci; mais le brave Amilcar fit nettement répondre que les Carthaginois périraient avec lui jusqu'au dernier, plutôt que de souscrire à de telles conditions. L'exemple de Regulus rendit le consul circonspect; il n'insista point, et le projet suivant fut rédigé d'un commun accord : « Il y aura amitié entre les Carthaginois et les « Romains, si tel est le vœu du peuple romain, et ce aux condi-

[1] Florus, *Hist. rom.* II.
[2] Polybe, I, LXII.

« tions suivantes : Les Carthaginois évacueront toute la Sicile. Ils « ne feront la guerre ni à Hiéron, ni aux Syracusains, ni aux « alliés de ceux-ci. Ils rendront sans rançon tous les prisonniers « romains. Ils payeront aux Romains, dans l'espace de vingt ans, « deux mille deux cents talents euboïques[1] (près de treize millions « de francs)[2]. »

Ce projet de traité, expédié à Rome, ne fut pas, tout d'abord, ratifié par le peuple. On envoya sur les lieux dix commissaires chargés de soumettre la question à un nouvel examen. Ceux-ci ne changèrent rien à l'ensemble de l'acte, mais y introduisirent quelques clauses rigoureuses. Ils diminuèrent de moitié le temps accordé aux Carthaginois pour se libérer, et augmentèrent la contribution de 1,000 talents, qui durent être payés sans retard. Ils exigèrent enfin que la République vaincue abandonnât toutes les îles situées entre la Sicile et l'Italie. Voici la rédaction définitive de ce cinquième traité consenti entre Rome et Carthage (241)[3] :

« Les Carthaginois évacueront la Sicile et toutes les îles situées « entre la Sicile et l'Italie. Sûreté est garantie par les deux Répu« bliques contractantes à leurs alliés respectifs; chacune promet « de ne prétendre à aucun empire sur les possessions de l'autre, de « ne bâtir aucun monument public chez les alliés de celle-ci, de « n'y lever aucune troupe de mercenaires, de ne jamais rechercher « leur alliance. Les Carthaginois payeront, *en dix ans*, deux mille « deux cents talents, *plus mille comptant* (près de six millions de « francs)[4]. Enfin ils rendront aux Romains tous leurs prisonniers « sans rançon. »

« Ainsi, dit Polybe[5], se termina la guerre de Carthage et de Rome

[1] Le talent euboïque, de 26k,196, valant 5,821 francs de notre monnaie, la contribution de guerre est exactement de 12,806,200 francs. — Nous avons admis, pour l'appréciation des valeurs monétaires de l'antiquité, les rapports établis par Letronne, Böckh, Mommsen, etc. et mentionnés dans l'*Histoire de Jules César*, l. I, c. IV, t. I, p. 77.

[2] Polybe, I, LXII.

[3] Polybe, I, LXIII; III, XXVII.

[4] Exactement 5,821,000 francs. — Le total de la contribution de guerre fut donc de 18,627,200 francs.

[5] Polybe, I, LXIII.

« au sujet de la Sicile, guerre qui dura sans interruption vingt-« quatre ans, et qui est, à notre connaissance, la plus longue, la plus « continue, la plus grande dont on ait jamais écrit l'histoire. Sans « parler des combats et des armements de médiocre importance, « on vit, en comptant les deux flottes, plus de 500 quinquérèmes « figurer en une bataille, et plus de 700 dans une autre. Enfin les « Romains perdirent dans cette lutte 700 navires environ, y com-« pris ceux que détruisit la tempête; les Carthaginois, environ 500. »

On a très-séverement jugé le traité des îles Ægates; on a répété maintes fois qu'il avait consacré la honte du vaincu. M. Michelet, surtout, ne ménage point les *marchands* de Carthage, qui n'étaient point, dit-il, à bout de ressources, et pouvaient bien continuer la guerre; qui ne comprenaient point que leur influence politique, une fois compromise, devait entraîner dans sa ruine et leur commerce et leur opulence, à laquelle ils sacrifiaient si facilement l'honneur. En réalité, le traité des Ægates n'avait rien de honteux pour la République; il était une nécessité. Ce qu'on doit blâmer, ce sont les fautes du gouvernement carthaginois, qui négligea maladroitement l'entretien de ses forces militaires navales, et ne sut pas venir, en temps opportun, au secours du grand Amilcar.

# CHAPITRE IX.

## GUERRE DE LIBYE.

Amilcar à Carthage. — La guerre *inexpiable*. — Origine de la guerre. — Insuffisance du numéraire en circulation dans l'État. — Rassemblement à Carthage des soldats de l'armée de Sicile. — Ordre de route pour Sicca. — Réflexions et calculs des mercenaires. — Maladresse de la pentarchie des finances. — Le discours d'Hannon d'Hécatompyle. — Exaspération des mercenaires. — Ils quittent Sicca et viennent camper sous Tunis. — Giscon nommé liquidateur de la solde à percevoir par l'armée de Sicile. — Spendius et Mathô; Autarite et Zarzas. — Désordres au camp des mercenaires. — Imprudence de Giscon. — Proclamation de Mathô. — Forces des rebelles. — Premières hostilités. — Investissement de Carthage. — Mesures prises par le gouvernement. — Incapacité d'Hannon. — Amilcar reprend le commandement des troupes. — La barre de l'ouâd Medjerda. — Amilcar est l'inventeur des *marches*. — Il opère dans l'art militaire toute une révolution. — Bataille de la Medjerda. — Génie tactique d'Amilcar. — Son armée passe, sous les yeux de l'ennemi, de l'ordre en colonne à l'ordre en bataille. — Mathô coupé de Spendius. — N'H'arâraoua. — Défaite de Spendius. — Clémence d'Amilcar. — Supplice de Giscon. — Terreur à Carthage. — Siége de Carthage. — Levée du siége. — Colonne mobile des mercenaires. — Les gorges de la Scie. — Capture de l'armée des rebelles. — Spendius, Autarite et Zarzas sont faits prisonniers. — Mise à mort de 40,000 hommes. — Supplice de Spendius. — Mort d'Annibal. — Supplice de Mathô. — La politique romaine. — Événements de Sardaigne. — Rome prend à Carthage la Sardaigne et la Corse. — La foi romaine.

Après l'échange des ratifications du traité des Ægates, Amilcar conduisit à Lilybée ses troupes du camp d'Eryx, en résigna le commandement, et chargea Giscon, gouverneur de la place, du soin de les rapatrier[1]. Lui-même revint à Carthage, et, se dérobant, pour un temps, aux agitations de la vie publique, alla prendre

[1] Polybe, I, LXVI.

à son foyer le repos dont il avait besoin. Les nombreuses fautes du gouvernement lui causaient d'amers déplaisirs; mais, loin de désespérer de l'avenir de son pays, il désirait attendre en silence l'occasion de le servir encore, de le régénérer, s'il était possible, afin d'écraser la puissance qui venait de l'humilier. « Souvent il est « avantageux aux hommes politiques de disparaître momentané- « ment de la scène; ils évitent ainsi de se compromettre dans des « luttes journalières sans portée, et leur réputation, au lieu de « s'affaiblir, grandit par l'absence. » Rien de plus exact que ces réflexions, empruntées à l'*Histoire de Jules César*[1]. On savait à Carthage qu'Amilcar vivait dans la retraite, et le nom d'Amilcar servait de mot de ralliement à tous ceux que mécontentait la politique de la *γερουσία*. Les uns ne cessaient de vanter les talents, les vertus et la gloire militaire du grand Bou-Baraka; les autres en venaient à prétendre que l'éminent capitaine était, alors, seul capable de remettre en bonne voie le train si compromis des affaires publiques. Il vint un jour, enfin, où le peuple et les sénateurs allèrent frapper en foule à la porte d'Amilcar, en le conjurant de sauver la patrie (238).

Le fait de cet appel unanime au patriotisme d'un grand citoyen était le grave écho des terreurs nées de l'imminence d'un danger public. De tristes événements avaient, en effet, servi de cortége au désastre des îles Ægates, et, depuis deux ans (240-238), Carthage était en proie aux horreurs de la guerre, d'une guerre que lui avaient déclarée ses propres soldats, et que compliquait une révolte de Libyens, faisant cause commune avec les insurgés.

Cette lutte, qui dura près de trois années (240-237)[2], est connue dans l'histoire sous le nom de *guerre de Libye* ou *des Mercenaires*. Les Grecs l'appelèrent aussi *inexpiable* (*ἄσπονδον*), en souvenir des cruautés inouïes dont se souillèrent, tour à tour, les partis en présence. « Grande leçon, dit Polybe[3], pour les nations qui prennent « à leur solde des armées stipendiées! Elles sauront, par l'exemple

[1] *Histoire de Jules César*, t. I, p. 267 268.
[2] Trois ans et quatre mois. (Polybe, I, LXXXVIII.)
[3] Polybe, I, LXV.

« des Carthaginois, tout ce qu'elles ont à redouter et à prévoir.
« Elles apprécieront, en outre, la distance qui sépare les mœurs
« d'une multitude composée d'éléments barbares et hétérogènes,
« de celles d'un peuple libre, sachant obéir aux lois et respecter les
« institutions civiles. »

Que s'était-il donc passé depuis le retour d'Amilcar à Carthage? Giscon, nous l'avons dit, avait, après le traité des Ægates, reçu l'ordre de rapatrier les divers corps de l'armée de Sicile, Libyens, Gaulois, Ligures, Baléares et Demi-Grecs[1]; mais, avant de congédier ces mercenaires, il était indispensable de décompter exactement leur solde, et surtout de la leur payer en beaux deniers comptants. Or le trésor de l'armée était vide.

Pour sortir d'embarras, Giscon avait pris le parti de diriger toutes ces troupes sur l'Afrique, mais en ne les embarquant que l'une après l'autre et par petits détachements de chaque langue. En opérant ainsi, il laissait à la pentarchie des finances la latitude de se libérer successivement, et par parties, envers ces créanciers de l'État. Les premiers arrivants eussent d'abord touché l'arriéré de leur solde, et, le payement effectué, on les eût expédiés, chacun pour son pays, afin de faire place à d'autres parties prenantes.

Cette idée de Giscon, fort sage en soi, n'était malheureusement point de nature à venir efficacement en aide à la *γερουσία*, qui se trouvait alors dans la détresse la plus profonde. On n'a point ménagé non plus, en cette circonstance, les hommes du gouvernement carthaginois; on a dit que, en négociants âpres au lucre, ils avaient imprudemment marchandé aux soldats le prix de leurs travaux et de leur sang.

Les finances de la République étaient, de fait, dans une situation déplorable, et le service de la trésorerie ne pouvait plus fonctionner. Ainsi qu'on le verra au livre II de cette histoire, il y avait dans l'État insuffisance de numéraire, et les valeurs fiduciaires en circulation, telles que les monnaies dites *de cuir*, ne pouvaient parer aux dangers d'une disette de métalliques. Tous les

[1] Μιξέλληνες. (Voyez Polybe, I, LXVII.) — Appien ne mentionne que des Libyens et des Gaulois.

fonds disponibles avaient été confiés à Hannon, et, tout ayant été perdu à la journée des Ægates, le trésor de Carthage, qui venait de payer près de 6 millions aux Romains, qui leur devait, en outre, dix annuités de plus de 1,200,000 francs[1]; le trésor, réduit aux expédients, était dans l'impossibilité absolue de faire face à de nouvelles dépenses[2].

Le gouvernement chercha donc à gagner du temps, et ne songea qu'à faire patienter les mercenaires jusqu'à l'époque de la rentrée des premiers impôts. Ne pouvant suivre les conseils de Giscon, ni conformer sa conduite à la sienne, il laissa les différents détachements de l'armée de Sicile s'accumuler tout doucement à Carthage.

Cependant les soldats arrivés les premiers dans la ville la troublaient, nuit et jour, par de violents désordres. Ces hommes de fer, habitués à la vie des camps et rompus aux privations qu'impose le métier des armes, se voyaient transplantés tout à coup dans la capitale d'un grand empire, toute resplendissante du luxe et des arts étranges de l'Orient. Il s'allumait en eux de terribles désirs, et, pour ces rudes natures, de la convoitise à la jouissance *per fas et nefas*, il n'y avait qu'un pas bien facile à franchir.

Les censeurs des mœurs, pour rétablir la paix dans les rues de la ville; les pentarques des finances, afin de gagner du temps, entrèrent en pourparlers avec les officiers. On ne pouvait, leur dirent-ils, arrêter les états de solde de leurs hommes qu'après que toute l'armée de Sicile aurait rejoint; et, en attendant, la tranquillité publique exigeait que ces braves mais turbulents soldats s'en allassent prendre gîte hors des murs de Carthage. Il fut stipulé que tous les mercenaires présents recevraient un premier à-compte et se rendraient à Sicca, pour y tenir garnison jusqu'à l'arrivée de tous leurs camarades. On leur permit d'emmener avec eux leurs femmes, leurs enfants, leurs bagages. Ils partirent. Chaque fois qu'un détachement arrivait de Sicile, on lui donnait

[1] Nous supposons la contribution de guerre répartie en dix échéances de même valeur, soit chacune de 1,280,620 francs.

[2] « Carthage était épuisée par la première guerre punique. » (Polybe, I, LXXI.)

le même ordre de route, et bientôt toute l'armée fut massée à Sicca.

Sicca Veneria (*el-Kef*), située à sept étapes de Carthage, était un très-ancien établissement punique, une ville consacrée à la déesse Astarté, où, chaque jour, des courtisanes-prêtresses célébraient solennellement tous les mystères ithyphalliques. Séduits par les cérémonies d'un culte si merveilleusement facile, les mercenaires s'abandonnèrent à la licence, et le peu d'argent qu'ils avaient reçu fut très-vite dépensé. Alors ils songèrent à celui que la République leur devait encore.

Les natures grossières, ou celles qu'agitent des passions vives, donnent facilement à leurs créances à terme une valeur actuelle considérable : elles se soumettent volontiers aux formes d'escompte les plus léonines, mais à la condition de toucher immédiatement le solde de leur crédit. Si la pentarchie des finances avait eu quelques fonds disponibles, elle aurait pu alors réaliser de magnifiques bénéfices. Mais la détresse du trésor ne pouvait lui inspirer qu'une suite de mesures dilatoires, et ce système constituait un danger sérieux. Ces mêmes hommes, en effet, qui consentent si complaisamment un énorme escompte, sont essentiellement irritables à l'idée du délai qu'on leur impose, et leur imagination extravagante donne aussitôt au chiffre qu'ils attendent des proportions exagérées. Les mercenaires, durant leurs longues heures de loisir, se mirent à supputer, en le grossissant, le total qu'avait à leur payer la République. Ils se rappelaient les promesses magnifiques qu'on leur avait faites en Sicile, aux jours où l'on avait besoin d'eux. Ils se grisaient d'espérances folles, et leurs prétentions n'avaient plus de bornes. Voilà ce qui doit toujours arriver en pareille circonstance. Au moyen âge, les mercenaires d'Italie qu'on ne payait pas tout de suite réclamaient aussitôt double solde, *paga doppia* [1].

Le gouvernement avait gagné du temps, mais pas encore assez pour reconstituer ses finances et assurer le service du trésor. Les troupes étant toutes rassemblées, il n'y avait plus de prétexte qui

[1] *Chroniques* de Villani.

pût faire différer le règlement des comptes. Il fallait s'exécuter, et, en présence d'une pénurie presque complète, la situation était terrible. La pentarchie des finances, à bout de ressources, et ne sachant que faire de l'armée qu'elle avait sur les bras, conçut la malheureuse idée de lui exposer toute la vérité, de faire appel à ses sentiments généreux! Rien n'était plus maladroit, et ce fait, pris entre mille, met franchement en lumière l'impéritie politique des hommes du gouvernement de Carthage. Un mercenaire, nous le verrons (l. III. c. v), peut faire un excellent soldat, si la puissance qui l'enrôle demeure fidèle aux engagements contractés. Hors de là, que peut-on attendre de lui? Rien de bon. Il s'est engagé librement et à prix débattu; s'il ne reçoit point son argent au jour dit, il reste inaccessible aux meilleurs raisonnements; les plus beaux mouvements oratoires ne sauraient le toucher.

L'insuccès des tentatives du sanhédrin n'était donc pas difficile à prévoir. Il avait envoyé à Sicca le général Hannon, le vainqueur d'Hécatompyle [1], mais aussi le vaincu des Ægates, avec mission d'attendrir le cœur des mercenaires. Dès son arrivée au camp,

[1] Cette fameuse Hécatompyle était une ville du Soudan, sur le Niger, et l'onomatologie saura peut-être nous en faire retrouver la position. Fidèle à la méthode suivant laquelle il appelle, par exemple, *Ἀσπίς* une place forte que les Latins nomment *Clapea*, Polybe (I, LXXIII) écrit ici : *Ἑκατοντάπυλος*, et ne fait que traduire en grec le sens d'une dénomination tamazir't. Nous pouvons aujourd'hui faire la version contraire, c'est-à-dire repasser du grec à l'amazir'. Or, dans ce dernier idiome, le mot *porte* s'exprime par *thabbouth* et *cent* par *touinest*. Qu'on rapproche simplement ces deux termes, en négligeant, dans la prononciation, la désinence du composé, et l'on obtient *Thabbouth-Tou'*, assonance assez frappante déjà de *Tomboactou*. Mais, plus correctement, l'expression *Cent Portes* a pour équivalente : *Touinest en Thiboura*, ou mieux, par inversion, *Thiboura en Touinest*. La prononciation en usage chez les Touâreg donne *Thib' n' tou'*, terme fort rapproché, l'on en conviendra, de celui de *Timbektou*, qu'adoptent la plupart des voyageurs modernes. — Les Romains, qui entendaient aussi parler les Imazir'en, et s'attachaient, eux, à *reproduire les sons perçus*, ont appelé *Tibudium* la ville prise par Hannon et, plus tard, par les armées de Balbus le Jeune. Or Tibudium est bien l'écho latin de *Thiboura-temdit*, «la ville aux portes.» Ce mot *thabbouth* (au pluriel *thiboura*) nous semble le radical du nom de la ville de Thèbes, laquelle était aussi, comme l'on sait, une hécatompyle.

Hannon, s'adressant aux troupes assemblées, parla longuement de la misère publique et des charges du trésor, des finances ruinées par les exigences de Rome, du temps qu'il fallait à l'État pour se remettre de tant de secousses : toutes choses qui n'intéressaient que médiocrement des créanciers pleins d'impatience Ce discours eût produit quelque effet, sans doute, sur des soldats citoyens, pouvant participer plus tard aux bénéfices de la prospérité publique; mais, dans le cas présent, ces frais d'éloquence étaient faits en pure perte. Bien plus, quand, sous forme de péroraison, le général essaya de faire admettre la proposition d'une réduction de solde, des cris d'indignation éclatèrent de toutes parts.

Les hommes de chaque langue s'assemblent en tumulte, et déclarent qu'ils sont désormais déliés de toute obligation envers un État qui pratique si audacieusement l'escroquerie. La sédition est imminente. Ils reprochent amèrement à Carthage d'avoir confié une telle mission au riche Hannon, inepte général, qui ne sait rien de leurs exploits de Sicile. Les esprits s'échauffent, et, la mémoire aidant, l'ébullition est bientôt complète. On raconte tout haut l'histoire de Xanthippe, que l'ingrate γερουσία a fait périr en mer; de ces 4,000 Gaulois qu'elle n'a payés qu'en les livrant traîtreusement aux Romains. On trace à larges traits un tableau sombre de l'*île des ossements*, de ce rocher où les pentarques des finances ont débarqué et laissé mourir de faim de pauvres soldats qui osaient réclamer leur solde [1]. Sans doute, un sort pareil attend l'armée de Sicca. L'armée est menacée de quelque guet-apens! On a, contre l'usage, permis aux soldats d'emmener leurs femmes et leurs enfants; on veut évidemment les faire disparaître tous ensemble, eux et leurs familles. Mais certainement Carthage n'aura pas ainsi raison des vétérans d'Eryx! La fureur arrive à son comble, et aussitôt 20,000 mercenaires, exaspérés, se portent à marches forcées vers Carthage. Ils s'arrêtent sous Tunis, où ils campent en bon ordre, menaçant fièrement la ville qui méconnaît leurs droits.

Le gouvernement mesure alors toute l'étendue de ses fautes; mais aux fautes qu'il déplore il ajoute immédiatement une nou-

[1] Frontin, *Strat.* III. — Diodore de Sicile, V.

velle faute, en se jetant à corps perdu dans la voie de la faiblesse et des concessions tardives [1]. Terrifié par la présence des mercenaires, il leur accorde tout ce qu'ils demandent, signe le rappel d'Hannon, et s'estime heureux de leur voir accepter pour liquidateur un de leurs généraux de Sicile, le brave et honnête Giscon, qui doit payer de sa vie son dévouement à la défense des intérêts de Carthage.

L'intelligence et l'activité de Giscon lui firent trouver les fonds indispensables aux premières opérations du service de la solde. Il venait de donner satisfaction aux réclamations les plus criardes, et ramenait doucement les troupes au sentiment du devoir, quand deux intrigants de bas étage rallumèrent adroitement le feu de l'insurrection près de s'éteindre.

C'étaient deux hommes redoutables, dont la peur du supplice cimentait la complicité. L'un, du nom de Spendius, ancien esclave échappé d'un ergastule de Rome, n'avait d'autre perspective que celle de la croix. L'autre, Libyen de naissance libre, s'était fort compromis dès le commencement des troubles et pressentait que, l'ordre une fois rétabli, le gouvernement carthaginois ne manquerait pas d'exercer contre lui des poursuites qui devaient le conduire droit à la claie [2]. Il s'appelait Mathô. Spendius et Mathô surent s'entendre pour amener la rupture des négociations entamées par Giscon avec leurs camarades. Ils s'unirent pour ouvrir entre Carthage et les révoltés un abîme que rien ne pût combler, se proclamèrent eux-mêmes généraux de l'armée campée sous Tunis, et, prenant pour lieutenants le Gaulois Autarite et le Libyen Zarzas [3], entreprirent avec eux la terrible guerre dont Polybe nous a conservé les détails [4].

[1] Polybe, I, LXXI.

[2] La claie était un supplice carthaginois. (Voyez le chapitre VIII du livre II.)

[3] Les Zarzas ou Zerdzas ne sont pas éteints. Nous en retrouvons une tribu aux environs de Jemmapes (province de Constantine).

[4] Voyez le livre I de l'Histoire de Polybe. La guerre des Mercenaires vient de fournir à un romancier moderne le sujet d'un livre intéressant. L'auteur de *Salamm'bô* a décalqué son esquisse sur l'émouvant tableau de Polybe; mais les couleurs qu'il a mises en œuvre sont loin d'être empruntées à la sobre palette de l'histoire.

Tout d'abord, Spendius empêche le calme de renaître au camp, et y ravive les fureurs éteintes. Les plus mauvaises passions sont mises en jeu; les vins coulent à flot, et l'ivresse amène chaque jour les rixes les plus sanglantes. Les meneurs égorgent sans miséricorde ceux de leurs camarades qui ne partagent pas leur enthousiasme, et le commandement : *Frappe!* émis en un idiome quelconque, est bien vite intelligible pour une multitude où se pressent des forcenés de toute langue.

Au milieu de ces scènes indescriptibles, l'honnête et courageux Giscon poursuivait avec calme la suite des opérations afférentes au règlement des comptes. Il suivait, pas à pas, les progrès de la révolte, mais aucun événement ne semblait de nature à altérer l'impassibilité de son visage. Un jour vint cependant où, la patience lui échappant, il commit une imprudence qui devait être comme le commandement d'exécution de la levée de boucliers depuis longtemps machinée dans l'ombre. Des mercenaires libyens, qui n'avaient pas encore touché d'argent, en réclamaient avec une insolence insupportable. Giscon, d'un ton énergique, leur signifia qu'ils eussent à attendre, ou, s'ils étaient trop pressés, à s'adresser à leur général Mathô.

Ce mot de *général* fut comme une étincelle enflammant subitement un amas de broussailles sèches. Des vociférations frénétiques retentirent de toutes parts dans le camp des rebelles. Spendius et Mathô, voyant que tout mystère était désormais inutile, jetèrent audacieusement le masque. De plus, pour rendre inexécutable tout projet d'apaisement et de conciliation, ils ordonnèrent un odieux attentat, que la lâche multitude s'empressa de commettre. Le trésor et les bagages des commissaires carthaginois furent livrés au pillage; Giscon et ses agents se virent arrêtés, accablés de mauvais traitements, et mis aux fers.

La guerre était ouverte. Sans perdre de temps, Mathô répand par la Libye une nuée d'émissaires chargés de soulever les villes et les campagnes. Il adresse une ardente proclamation aux peuples qui frémissent sous le joug de Carthage, et bientôt 70,000 Africains viennent se joindre aux 20,000 mercenaires insurgés. La République a, dès lors, à ses portes une armée de 90,000 rebelles, vivant

dans l'abondance, et certains de renouveler sans cesse leurs approvisionnements.

Cette complication d'une révolte de Libyens ne devait pas causer à la γερουσία un saisissement bien profond, car le fait se produisait régulièrement, chaque fois que des points noirs apparaissaient à l'horizon de l'âpre empire carthaginois. Cette fois cependant des circonstances particulières aggravaient la situation. Durant le cours de la première guerre punique, Carthage avait traité les Africains avec une extrême dureté. Obligée de faire face à des dépenses extraordinaires, elle avait exigé des propriétaires ruraux la moitié de leurs revenus, et des habitants des villes deux fois l'impôt qu'ils payaient d'habitude. Les agents du fisc étaient d'ailleurs d'une rigidité féroce. Jamais ils n'accordaient ni dégrèvements, ni réductions de taxe, même dans les cas les plus dignes d'intérêt. Les contribuables en retard étaient inexorablement jetés en prison; ceux qui ne pouvaient se libérer, vendus comme esclaves. Le gouvernement devait chèrement payer ces abus de pouvoir. Au premier appel de Mathô, les populations libyennes s'étaient levées en masse. Les hommes avaient couru aux armes; les femmes avaient vendu leurs parures pour subvenir aux besoins de la guerre, et venger leurs pères, leurs maris, leurs enfants, victimes des collecteurs d'impôts.

Après avoir solidement renforcé les défenses de son camp retranché, Mathô répartit ses 90,000 hommes en deux corps, qui durent détacher des divisions chargées de former les siéges d'Utique et d'Hippo-Diarrhyte, places demeurées fidèles à la République. Le camp sous Tunis et celui sous Utique appuyaient, à ses deux extrémités, la ligne d'opérations des mercenaires. De ces deux points, fortement reliés entre eux par une suite d'ouvrages de campagne, les partisans des rebelles poussaient jusque sous les murs de Carthage. La malheureuse capitale, coupée de ses communications avec le continent, ne conservait la liberté de ses mouvements que sur l'étroite Tænia, et se trouvait par conséquent presque entièrement investie par terre. Quant à ses communications maritimes, elles demeuraient intactes; ses navires de guerre et de commerce pouvaient, à volonté, gagner la haute mer, ou opérer sur le lac de Tunis

Le gouvernement, consterné du développement rapide et des proportions de l'insurrection, ne perdit cependant point toute présence d'esprit. Il se hâta d'armer ses derniers bâtiments, envoya de toutes parts recruter des soldats, et enrôla d'urgence tous les citoyens en état de porter les armes. Ces mesures étaient excellentes, mais la nomination d'un mauvais général devait en faire perdre tous les fruits. Le choix de la *γερουσία* s'était porté sur Hannon. C'était un homme impopulaire, esclave de ses plaisirs, pressurant, plus que tout autre gouverneur, les provinces dont il avait l'administration. Il était particulièrement odieux aux mercenaires, qui l'avaient cruellement raillé à Sicca. Organisateur habile, mais général d'armée fort médiocre, il tirait vanité de la prise d'Hécatompyle (247), et semblait oublier que la triste issue de la journée des Ægates était en partie due à son manque d'initiative et de coup d'œil militaire. La vue de l'ennemi le paralysait totalement. « En fait d'armements, dit Polybe[1], il s'entendait parfaitement « à tous les détails; mais, dès qu'il entrait en campagne, ce n'était « plus le même homme. Il ne savait point profiter des circons« tances, et montrait en toutes choses une impéritie, une lenteur « sans égales.

« Il vint d'abord au secours d'Utique, et commença par jeter la « terreur dans les rangs ennemis, au moyen de ses éléphants. Il en « avait une centaine. Une victoire décisive était possible; mais il « mena si mal les affaires, qu'il faillit compromettre son armée et « les assiégés eux-mêmes. Il avait, une fois, fait apporter de Car« thage des catapultes et tout un matériel de siége, et, appuyé sur « Utique, commencé l'attaque des retranchements ennemis. Les « éléphants donnèrent; les rebelles, n'ayant pu en soutenir le choc, « lâchèrent pied, non sans grandes pertes. Ceux qui échappèrent à « la mort se retirèrent sur une colline escarpée et boisée, dont « la position semblait leur offrir un asile sûr. Hannon, accoutumé « à combattre des Numides et des Libyens, qui, une fois repoussés, « s'enfuient à deux ou trois jours de marche[2]; estimant que les

[1] Polybe, I, LXXIV.

[2] Les Arabes de nos jours ont conservé les mœurs militaires des anciens

« rebelles étaient complétement battus, ne s'occupa plus, dès lors, « ni du camp, ni des soldats qui l'avaient défendu. Il rentra à « Utique pour prendre soin de sa personne. Mais les mercenaires « de la colline, formés à la vie militaire et inspirés de l'audace de « Barca; habitués, durant la guerre de Sicile, à rompre devant l'en- « nemi, plusieurs fois dans la même journée, pour revenir de nou- « veau l'assaillir; sachant que le général s'était retiré dans la place, « et que ses soldats se répandaient hors du camp avec une négli- « gence due à leurs succès mêmes; les mercenaires, massés en « colonne d'assaut, fondirent sur les retranchements carthaginois, « y tuèrent un grand nombre de défenseurs, et firent honteusement « fuir le reste jusqu'aux portes d'Utique. Ils s'emparèrent de tous « les bagages et des machines de guerre qu'Hannon avait, en les « faisant sortir de la ville, exposés à leurs coups. Ce ne fut pas la « seule circonstance où ce général donna des marques de faiblesse. « Quelques jours après, sous les murs de Gorza, où les barbares « avaient placé leur camp en face du sien, il eut deux occasions « d'en finir avec eux en bataille rangée et par une action de vigueur, « et, deux fois, par imprudence, il laissa échapper l'occasion op- « portune. »

Tel était l'état des choses, quand les sénateurs et le peuple, frappés de l'incapacité d'Hannon, vinrent prier Amilcar de reprendre le commandement des troupes (238).

Le grand capitaine s'était jusque-là tenu soigneusement à l'écart, pour laisser s'user définitivement les vieux partis qui dominaient le sanhédrin. Étranger, en apparence, à la politique intérieure de son pays, il n'attendait que l'occasion de conquérir une juste influence qui lui permît d'en assurer le salut. Cette occasion se présentant enfin, il accepta le commandement qu'on lui offrait.

La nomination d'Amilcar terrifia les rebelles. Ils connaissaient de longue date le Bou-Baraka; ils l'avaient vu à l'œuvre en Sicile, et le génie de cet homme extraordinaire les avait, pour toujours, saisis d'admiration. Leurs appréhensions n'étaient pas vaines: Amil-

Numides. Un sergent de tirailleurs indigènes, présent à la bataille de l'Alma, témoignait à des officiers français son étonnement de ne pas voir les Russes lâcher pied au premier coup de canon.

car devait débuter par un coup d'éclat contre ses anciens compagnons d'armes, aujourd'hui révoltés. Ses forces se composaient de 70 éléphants, des nouveaux mercenaires qu'on avait pu réunir, de quelques transfuges de l'armée rebelle, de la milice nationale (*οἱ πολιτικοί*), en tout 10,000 hommes.

Mathô gardait avec le plus grand soin tous les passages de la chaîne de hauteurs qui ferme l'isthme de Carthage. Il avait également garni de défenses le cours de la Medjerda, dont les eaux profondes ne sont coupées que par un petit nombre de gués. Un seul pont, jeté à 4 ou 5 kilomètres en amont d'Utique, était solidement occupé par Mathô et protégé par une forte tête de pont, établie sur la rive droite. Par suite, les Carthaginois, bloqués, ne pouvaient plus déboucher dans la campagne, ni faire aucun mouvement offensif. Le génie d'Amilcar triompha des obstacles.

Toujours prêt à saisir les circonstances favorables qu'offre la nature des lieux, l'intelligent capitaine avait observé que, par les vents d'ouest-nord-ouest, l'ouâd Medjerda se barrait à son embouchure. La barre, formée d'un sable compacte et noyée sous une couche d'eau fort mince, était alors parfaitement guéable pour des troupes de cavalerie et d'infanterie. Sans confier à personne sa précieuse découverte, il tint sa colonne sous les armes, et, une nuit, au moment propice, il sortit de Carthage. Avant l'aube, sa petite armée de 10,000 hommes était sur la rive gauche du fleuve[1], prenant à revers et les rebelles qui gardaient le pont, et ceux qui assiégeaient Utique.

Cette opération d'Amilcar devait, par son étrange nouveauté, décontenancer l'ennemi. Le grand Carthaginois, on vient de le voir, comprenait toute l'importance des *marches*, et l'on peut dire qu'il en est l'inventeur. On n'avait fait jusqu'alors que la guerre de positions, et les mouvements, singulièrement timides, des armées ne consistaient qu'en rotations bizarres autour d'une ou de plusieurs places, prises pour pivots. Le Bou-Baraka rompt résolûment avec ces procédés lents et monotones. Son fils Annibal, qui, vingt ans

[1] Voyez Guischardt, *Mémoires militaires sur les Grecs et les Romains*. La Haye, 1758. — Le chapitre III de ces excellents commentaires est consacré tout entier à l'étude de la bataille du *Macar* (Medjerda).

plus tard, surprendra les Romains par tant de mouvements imprévus et rapides, doit continuer cette révolution dans l'art militaire, révolution que parachèvera Jules César. Ces trois grands hommes une fois disparus de la scène du monde, une invincible routine fera de nouveau prévaloir l'emploi des vieilles méthodes, qui demeureront seules en faveur en Europe, jusqu'au temps de Gustave-Adolphe. Alors seulement, on se souviendra d'Amilcar et de son fils Annibal, et les peuples modernes verront se développer les phases d'une révolution nouvelle. Turenne, Condé, Vauban, poseront, à l'heure de cette renaissance, des principes dont le grand Frédéric fera la plus heureuse application; dont l'empereur Napoléon déduira glorieusement toutes les conséquences.

Une fois sur la rive gauche de la Medjerda, Amilcar fit avancer ses troupes en colonne par division. Les éléphants, qui tenaient la tête, étaient suivis de la cavalerie légère, et l'infanterie de ligne fermait la marche. Ce petit corps s'avançait résolûment et dans le plus grand ordre. La confiance brillait sur tous les visages, et l'enthousiasme était parfois près d'éclater, car l'illustre capitaine, qui avait su instruire et discipliner ses soldats, et cela dans l'espace de quelques jours, venait encore de les exalter, en réalisant ce qui pouvait alors passer pour la plus brillante des conceptions humaines.

La soudaine apparition d'Amilcar sur la rive gauche du fleuve avait glacé d'épouvante les deux corps d'armée des rebelles. Spendius, toutefois, ne se laissa point gagner par l'émotion générale. Il sut donner des ordres avec le plus grand sang-froid, et mettre en ligne 10,000 hommes de bonnes troupes. L'armée de siége d'Utique lui envoyait en même temps un secours de 15,000 hommes. C'est donc avec une force de 25,000 combattants que le chef des mercenaires se tint prêt à soutenir le choc des réguliers carthaginois.

Mais le Bou-Baraka, qui vient d'étonner l'ennemi par la hardiesse de sa manière stratégique, doit, l'instant d'après, le confondre encore. Il va, dès le premier coup frappé, mériter le titre de tacticien illustre. La tactique était alors tout à fait dans l'enfance, et, si l'on ne tient compte des premiers essais d'Épami-

nondas, on peut dire hautement que l'art n'existait pas. Le génie d'Amilcar va, sous une autre forme, se révéler d'une manière éclatante. L'armée qu'il commande passera rapidement de l'ordre en colonne à l'ordre en bataille, aussi correctement que peut le faire aujourd'hui une division de l'armée française.

Les Carthaginois, avons-nous dit, marchaient en colonne, et la colonne se composait de trois divisions [1], que nous supposons *déployées* [2]. La première ligne comprenait les 70 éléphants; la deuxième, la cavalerie avec l'infanterie légère; la troisième, enfin, l'infanterie de ligne. Au moment opportun, Amilcar fit faire demi-tour à tout le monde (*ἀναστρέφειν*), et dépêcha aux deux premières divisions l'ordre de battre vivement en retraite sur la troisième (*σπουδῇ ποιεῖσθαι τὴν ἀποχώρησιν*). Celle-ci, sans perdre de temps, rompit en colonne par peloton, à droite ou à gauche (*ἐπιστροφή*), de manière à ouvrir des intervalles de distance entière, par lesquels passèrent les éléphants, les chevaux, les tirailleurs à pied.

Dès que ce passage fut effectué, l'infanterie de ligne se hâta de faire à gauche ou à droite, en bataille, et, en un clin d'œil, le général en chef en reforma le front face à l'ennemi (*ἐξ ἐπιστροφῆς περισπῶν, ἐξέτατλε πρὸς τὴν τῶν πολεμίων ἐπιφάνειαν*).

Quant aux deux premières divisions, une fois parvenues en arrière du front, elles firent par le flanc à droite et à gauche, et défilèrent de chaque côté, pour venir encadrer l'infanterie, en faisant respectivement sur la droite et sur la gauche en bataille (*συνεγγίσαντας τοῖς παρατεταγμένοις, ἐκ μεταβολῆς ὑποστῆναι*).

On voit, par cet exemple, que l'inventeur des marches était également passé maître en l'art des évolutions qui doivent se faire sous les traits de l'ennemi. Annibal se formera à l'école de son père, et l'on devra moins s'étonner que, vingt ans après la journée de la Medjerda, le vainqueur de Cannes opère avec précision des changements de front, en avant d'une ligne de bataillons déployés.

[1] Voyez Polybe, I, LXXVI.

[2] C'est l'hypothèse de Guischardt (*Mémoires militaires*, t. I, c. III); mais le mouvement d'Amilcar s'explique également fort bien, si l'on suppose chacune des divisions ployée en colonne serrée en masse.

Cependant les rebelles, qui voyaient la manœuvre d'Amilcar, n'en saisissaient pas le sens, et, malgré sa finesse, le Grec Spendius s'y trompa. Il se figura que la cavalerie et les éléphants carthaginois s'enfuyaient en désordre, et crut, par suite, avoir facilement raison d'une infanterie abandonnée et mise à nu sur ses deux ailes. Il donna à ses 25,000 hommes l'ordre de se porter en avant, au pas de charge, afin de déborder et d'envelopper les fantassins ennemis. Mais son illusion ne devait pas être de longue durée. Il n'avait à sa disposition qu'une infanterie sans consistance; celle-ci, à peine en marche, s'arrêta consternée à la vue des cavaliers et des cornacs arrivant en ligne, au galop. Les rebelles furent en un instant culbutés, et il ne pouvait en être autrement. « 6,000 hommes, dit « Polybe[1], tant Libyens que mercenaires, restèrent sur le champ « de bataille; 2,000 furent faits prisonniers. Le reste s'enfuit au « camp d'Utique ou vers la tête de pont. Poursuivant les consé- « quences de la victoire, Amilcar entra de vive force dans cet ou- « vrage, et en délogea les derniers défenseurs, qui se retirèrent en « désordre à Tunis » (238).

Les Carthaginois étaient maîtres des deux rives de la Medjerda; ils les balayèrent vivement, et s'emparèrent de tous les points fortifiés qui garnissaient cette ligne. Cependant la guerre n'était point terminée. Mathô, qui poussait activement le siége d'Hippo-Diarrhyte, se trouvait coupé de Spendius, réfugié sous Tunis; mais les deux chefs correspondaient entre eux d'une manière suivie, et Spendius tenait bravement la campagne à la tête de 8,000 hommes, dont 2,000 Gaulois commandés par l'énergique Autarite.

Suivant les ordres de Mathô, Spendius et son lieutenant Autarite observaient attentivement les mouvements d'Amilcar; ils suivaient régulièrement ses traces, en se tenant toujours au pied des hauteurs et évitant avec soin la plaine, si favorable aux charges de la cavalerie et des éléphants. Plus que jamais, ils prêchaient l'insurrection chez les populations africaines, qui leur envoyèrent avec empressement de gros contingents en infanterie et en cavalerie. Ainsi renforcés, ils tombèrent un jour sur la colonne carthagi-

[1] Polybe, I, LXXVI.

noise, l'enveloppèrent, et crurent la détruire. Mais le grand Amilcar veillait; il était difficile de le surprendre, car ses talents militaires se doublaient de l'habileté politique, indispensable à tout bon général en chef. Pendant que ses adversaires recrutaient partout des soldats, il n'était pas resté inactif, et avait su nouer des relations avec un chef indigène, le jeune N'H'arâraoua [1], qui venait de lui amener d'un coup 2,000 cavaliers. Amilcar fit immédiatement donner ces Imazir'en, et dégagea ses troupes un instant compromises. Puis, prenant vigoureusement l'offensive, il battit complétement l'imprudent Spendius, qui dut s'enfuir à toute bride, abandonnant 14,000 hommes tués ou prisonniers [2]. Suivant toujours les errements d'une sage politique, Amilcar se garda bien de sévir contre ces prisonniers de guerre. Il les amnistia, fit entrer dans le rang ceux qui voulurent prendre du service, et rendit aux autres la liberté, sous la seule condition de ne plus servir contre Carthage.

Spendius et Mathô ne pouvaient se méprendre au sens de cet acte de clémence. Ils en calculaient toute la portée, et sentaient que les mercenaires de toute langue allaient, ainsi que les Libyens, leur échapper les uns après les autres. Pour prévenir un tel désastre, les deux complices n'imaginent rien de mieux qu'un attentat empreint d'un caractère de férocité sans exemple. Pour éloigner des esprits toute idée de réconciliation avec Carthage, ils s'attachent à leur en démontrer l'absurdité. Que font-ils? Ils répandent de fausses nouvelles au camp des mercenaires, et font naître de toutes parts d'immenses besoins de vengeance, auxquels ils satisfont d'autorité. Spendius fait traîner hors des palissades

[1] C'est le chef que Polybe nomme *Ναραύας*. « Il fut, dit le grand historien, « séduit par le génie politique et militaire d'Amilcar, et Amilcar lui fit épouser « sa fille, » celle qu'un romancier moderne a nommée Salamm'bô.

Chez les Imazir'en, le nom n'existe pas. Dans l'espèce, *N* indique le génitif, *aoua* signifie « nation, » *H'arâr* est un nom de tribu. *N'H'arâraoua* veut donc dire « de la nation des H'arâr, » sous-entendu « prince » ou « chef. » La tribu des H'arâr (gens de condition libre, hommes de cœur) n'est pas éteinte. Elle habite aujourd'hui le revers nord du djebel el-A'mour (Algérie).

[2] La défaite de Spendius eut vraisemblablement pour théâtre la vallée de la Medjerda, rive droite.

l'honnête Giscon et les 700 Carthaginois qui sont détenus avec lui. On leur coupe les mains, on les mutile, on leur brise les jambes, et, tout ensanglantés, les malheureux sont jetés dans un cul de basse-fosse. Carthage, frappée de stupeur, fait en vain réclamer les corps des victimes. Spendius repousse les parlementaires, et menace du sort de Giscon ceux qui oseront encore se présenter à lui.

Les succès d'Amilcar avaient un instant rétabli les affaires de Carthage, mais la situation de la malheureuse République était encore bien triste. Elle recevait de toutes parts des nouvelles désastreuses : un convoi impatiemment attendu venait de faire côte; Utique et Hippo-Diarrhyte avaient ouvert leurs portes à Mathô, et, pour comble de misères, il s'était élevé entre Amilcar et son lieutenant Hannon [1] des conflits de nature à compromettre le salut de l'armée. Carthage se croyait perdue; sa *γερουσία* la sauva. Dans ces conjonctures, ce sombre conseil, ordinairement inintelligent et impolitique, fit preuve de sagesse et de lucidité d'esprit. Déchiré par les partis, et ne pouvant fixer le choix de la majorité ni sur Hannon ni sur Amilcar, il comprit qu'il fallait tout sacrifier au principe de l'unité de commandement. On résolut de consulter l'armée et de ratifier le résultat de son élection. L'armée, d'une seule voix, se prononça pour Amilcar.

Il était temps que le gouvernement prît de sages mesures, car le mauvais état des affaires publiques enhardissait singulièrement les mercenaires. Spendius et Mathô ne se sentaient pas de joie de la prise d'Utique et d'Hippo-Diarrhyte, deux grandes places qui n'avaient jamais cessé d'être le plus ferme appui de Carthage, et qui, partageant toujours sa bonne et sa mauvaise fortune, avaient tenu bon jadis contre les attaques d'Agathocle et celles de Regulus. Enivrés de leurs prodigieux succès, les deux aventuriers eurent

[1] L'identité des noms est une cause d'erreurs fréquentes pour qui étudie l'histoire de Carthage. Cet Hannon n'est pas le même que le vainqueur d'Hécatompyle (plus tard le vaincu des Ægates). Hannon d'Hécatompyle fut mis en croix par les mercenaires de Sardaigne (238). Quant au lieutenant d'Amilcar, on peut l'appeler Hannon le Riche. C'est l'adversaire obstiné du parti politique que les Romains désignent sous le nom de *faction Barcine*.

l'audace de former le siége de la grande cité, capitale de l'empire carthaginois.

Le ferme et rude Bou-Baraka ne devait pas leur laisser nourrir de bien longues espérances, et son bras était d'autant plus à craindre qu'il envisageait maintenant la situation sous un jour tout nouveau. Après de vains efforts pour ramener par la douceur des gens violemment égarés, il ne se dissimulait plus qu'il fallait enfin leur faire une guerre d'extermination, en tuer le plus possible durant l'action, et jeter aux bêtes tous les prisonniers qu'on lui amènerait. Cette résolution prise, il en fit part à ses deux lieutenants, l'Amazir' N'H'arâraoua, brillant général de cavalerie légère, et le jeune Annibal[1], qui remplaçait Hannon. Servi par eux avec intelligence et dévouement, Amilcar amena sous Carthage une solide armée de secours. Mathô fut encore une fois coupé de Spendius; puis chacun d'eux, séparément, se vit couper de ses communications. Affamés, ils levèrent le siége.

Mathô se jeta dans Tunis, pour y réorganiser ses forces et observer Carthage. Mais, en même temps, il mobilisa un corps de 50,000 hommes, chargés d'inquiéter les réguliers d'Amilcar par leurs courses en tous sens. Ces bandes jetées à l'aventure reconnaissaient pour chefs Spendius, Autarite et le Libyen Zarzas, personnage qui n'entre un instant en scène qu'au dénoûment de ce long drame. Ne formant qu'une seule et même colonne, les 50,000 partisans s'attachèrent aux pas des Carthaginois, et les harcelèrent d'une manière incessante. « Cependant, dit Polybe[2], « ils évitaient les plaines, de peur des éléphants et des cavaliers du « chef N'H'arâraoua; ils occupaient de préférence les points culmi- « nants et les lieux couverts. Ils ne le cédaient aux Carthaginois « ni en conceptions heureuses ni en audace, mais ils avaient ordi- « nairement le dessous, parce qu'ils étaient fort ignorants en fait « d'art militaire. On vit alors très-clairement combien l'expérience « unie au savoir l'emporte sur une aveugle et brutale pratique de

[1] Voyez au chapitre I du livre III la liste des généraux carthaginois qui ont porté le nom d'Annibal.

[2] Polybe, I, LXXXVII.

« la guerre. Tantôt le grand Amilcar coupait un gros d'ennemis « du reste de la colonne, et, l'enveloppant en joueur habile, l'at- « tirait à l'écart pour le mettre en pièces. Tantôt, laissant croire « à ses adversaires qu'il voulait en finir par une bataille rangée « livrée avec toutes ses forces, il conduisait les uns dans des em- « buscades habilement préparées, et tombait sur les autres, et de « jour et de nuit, à l'heure où ils s'y attendaient le moins. Tous « les prisonniers qu'il pouvait faire étaient invariablement jetés « aux bêtes. »

Cependant, bien que les éclaireurs d'Amilcar leur fissent le plus grand mal, les mercenaires ne quittaient point les flancs de l'armée carthaginoise; c'était une proie qu'ils ne pouvaient se décider à lâcher. En faisant habilement mouvoir cet appât, le général en chef entraîna ses adversaires partout où il voulut. Il les conduisit, comme par la main, dans la presqu'île qui ferme, à l'est, le golfe de Tunis, et les fit entrer dans une gorge dont il avait préalablement fait faire une reconnaissance minutieuse. Ce lieu, qu'on appelle ordinairement *défilé de la Hache*, doit recevoir une autre dénomination, celle que lui donne Polybe lui même[1]. Le grand historien écrit *πρίων*, c'est-à-dire « scie, » désignation pittoresque tirée de l'aspect même d'une montagne à pic, dont le faîte est couronné de pitons réguliers. La scie antique était un instrument de tous points analogue à notre outil moderne, et l'on pouvait, à cette époque aussi bien qu'aujourd'hui, assimiler à cette lame à dents aiguës une muraille de rochers dont les cimes se profilent sur le ciel en festons gigantesques. Les Latins nommaient la scie *serra*, d'où les Espagnols ont fait *sierra;* c'est le nom que portent, en Espagne, nombre de montagnes à la cime dentelée.

Les gorges de *la Scie*, dont il ne serait pas impossible de déterminer la position[2], n'étaient sans doute qu'une faille de massif montagneux, analogue au défilé de l'ouâd ech-Cheffa (la Chiffa) et aux fameuses *Portes de fer* de notre Algérie. Qu'on se repré-

[1] Polybe, I, LXXXV.

[2] La topographie de la Tunisie est fort simple, et la Scie doit y être facilement reconnaissable.

seute un long couloir, bizarrement contourné par suite de l'alternance des croupes abruptes et des thalwegs torrentueux; qu'on tienne compte des rochers à pic, ou en surplomb, qui s'élancent, de part et d'autre, à des hauteurs prodigieuses, et l'on aura une idée de la nature des lieux choisis par Amilcar. Un semblable passage n'est point difficile à obstruer là où l'on veut : quelques hommes faisant rouler des quartiers de roc, disposant des abatis, ou construisant de petits ouvrages de campagne en des points convenablement choisis, peuvent, en moins d'une heure, y prendre au piége toute une armée, laquelle se sent bientôt aussi confuse qu'un lion après sa chute au fond d'un silo.

Dès que tous les mercenaires furent entrés dans la Scie, le Bou-Baraka en fit lestement boucher les ouvertures au moyen d'une palissade précédée d'un fossé[1], et l'immense souricière se ferma sur une masse de plus de 40,000 hommes. Instruit à l'école de son glorieux père, Annibal doit faire plus tard usage de ses méthodes ingénieuses. La journée de Trasimène n'est sans doute qu'une heureuse réminiscence de celle des gorges de la Scie.

Les rebelles, enfermés entre deux murailles dénudées, y furent bientôt réduits aux extrémités les plus affreuses. Que faire en cette situation? Combattre en désespérés? Ils ne l'osaient pas, car la défaite était sûre, et le sort réservé aux prisonniers n'avait pas de quoi les séduire. Se rendre à merci? Il ne fallait guère y songer; leurs crimes étaient trop odieux pour qu'ils pussent compter encore sur la clémence d'Amilcar. Spendius, Autarite et Zarzas les soutinrent un instant, en leur faisant espérer des secours de Tunis. Mais les malheureux étaient en proie à toutes les horreurs de la faim, et la faim, chez des gens de cette trempe, est sœur jumelle de l'anthropophagie. Ils en vinrent bientôt à s'entre-dévorer. Ils mangèrent leurs prisonniers, leurs esclaves; enfin, n'espérant plus voir Mathô les dégager, n'ayant plus en perspective d'autre aliment que la chair de leurs camarades, ils déclarèrent à leurs chefs qu'ils

[1] *Τάφρῳ καὶ χάρακι.* (Polybe, I, LXXXIV.) — Les Romains remplaçaient parfois les palissades par un ouvrage en maçonnerie. C'est alors le « murus fossaque. » (Voyez l'*Histoire de Jules César*, t. II, *passim.*)

allaient tout d'abord les sacrifier. Spendius, Autarite et Zarzas virent bien qu'il fallait, à tout prix, sortir de cette horrible prison. Ils dépêchèrent un parlementaire à Amilcar. Admis ensuite en sa présence, ils lui demandèrent à traiter. — « Oui, nous terminerons, si vous voulez, la guerre, répondit le général, mais aux « conditions suivantes : Les Carthaginois prendront à merci, parmi « vous, dix hommes à leur choix. Quant aux autres, ils pourront « s'en aller, vêtus d'une simple tunique. » Cette clause admise par les chefs : « Très-bien! poursuivit le Bou-Baraka. C'est vous que les « Carthaginois choisissent. » Et Spendius, Autarite, Zarzas, tous les principaux révoltés, tombèrent légalement aux mains du général en chef.

Les soldats, toujours emprisonnés dans les gorges, et ne voyant point revenir Spendius, s'écrient qu'ils sont trahis! Leur rage éclate, ils courent aux armes. Désespoir impuissant! Amilcar fait entrer dans la Scie son grand troupeau d'éléphants de guerre, et les lourdes bêtes, marchant en colonne serrée, écrasent, en moins d'une heure, 40,000 affamés. Jamais l'histoire n'enregistra plus sanglante exécution [1].

Ce châtiment terrible eut un grand retentissement en Libye. Les places qui tenaient pour les rebelles firent bientôt leur soumission, et les populations insurgées durent se courber de nouveau sous le joug de Carthage. Mais elles ne l'acceptaient encore qu'en frémissant, ce joug qu'elles avaient tenté de secouer; toutes leurs espérances n'étaient pas mortes, car Mathô tenait toujours Tunis et promettait de s'y défendre avec vigueur. Amilcar se hâta d'investir ce dernier foyer de l'insurrection. Le corps d'armée sous les ordres de son lieutenant Annibal prit position au nord de l'enceinte; lui-même assit son camp vers le sud. Là, poursuivant son rôle de terroriste, il fit approcher des murs Spendius et ses compagnons; et tous furent mis en croix sous les yeux des défenseurs.

Mais il était dit que la fortune permettrait aux deux partis d'exercer tour à tour de sanglantes représailles. Le clairvoyant

[1] Polybe, I, LXXXV.

Mathô avait observé qu'Annibal se gardait mal dans son camp du nord; qu'il n'assurait point ses derrières, et négligeait ses communications avec Amilcar; qu'il était, en un mot, isolé et comme *en l'air*. Concentrant aussitôt tous ses moyens d'action vers un but unique, il poussa sur Annibal une sortie dont le succès devait singulièrement améliorer la situation de la défense. Le camp de l'imprudent lieutenant fut brusquement envahi et culbuté; tous les parcs tombèrent aux mains de Mathô, et nombre de Carthaginois périrent. Les rebelles firent aussi beaucoup de prisonniers, parmi lesquels Annibal lui-même. Le malheureux jeune homme fut conduit au pied de la croix de Spendius, dont on détacha le cadavre, et cloué sur le bois encore dégouttant du sang du mercenaire. Les mânes du bandit réclamant de grands honneurs funèbres, Mathô fit immoler sur place trente prisonniers appartenant à la noblesse carthaginoise. Amilcar avait été informé de la sortie de Mathô, mais trop tard pour se porter en temps utile au secours de son pauvre lieutenant. Réduit maintenant au corps d'armée du sud, et trop faible pour poursuivre seul les opérations du siége, il leva le camp, pour aller prendre position derrière la Medjerda.

En apprenant qu'Annibal s'était laissé détruire, Carthage fut un instant dans la consternation; mais la *γερουσία*, alors en veine d'énergie, résolut de tenter un suprême effort. Au nom du salut public, tous les citoyens en état de porter les armes furent enrôlés d'urgence, et allèrent, sous les ordres d'Hannon, grossir l'effectif d'Amilcar. Amilcar et Hannon avaient eu de longues querelles; cédant ensemble aux instances des commissaires du sanhédrin, ils se réconcilièrent. Le patriotisme sut étouffer en eux le ressentiment qu'engendre l'esprit de parti, et, combinant leurs efforts, ils résolurent d'en finir avec Mathô. Celui-ci, craignant d'être bloqué dans Tunis, tenait de nouveau la campagne. Ils le harcelèrent sans relâche, le refoulèrent jusque dans le sud de la Bysacène, et lui firent éprouver de grandes pertes aux environs de la petite Leptis. Une rencontre décisive suivit, dans laquelle les Libyens furent complétement battus. Mathô, fait prisonnier, fut conduit à Carthage, où les tortures de sa hideuse agonie souillèrent le triomphe

du vainqueur. Toute la Libye vint dès lors à composition. Utique et Hippo-Diarrhyte, emportées d'assaut par Amilcar, durent souscrire aux conditions terribles que leur imposa Carthage.

Telle fut la fin de la guerre *inexpiable* (237).

Durant les péripéties de cette horrible guerre, Rome s'était sans doute réjouie tout bas des malheurs de sa rivale, mais elle avait observé envers elle une attitude décente. Le sénat n'avait jamais, à l'occasion, manqué de témoigner à la γερουσία toute la part qu'il prenait aux alternatives de sa bonne et de sa mauvaise fortune. Carthage s'affaiblissait, et, par suite, il était utile d'affecter à ses yeux des dehors sympathiques, de faire acte de courtoisie même, tout en réservant l'avenir. Les Romains n'usèrent donc, pendant trois ans, que des procédés les plus affectueux envers leurs anciens ennemis. Ils permirent à la marine italiote d'approvisionner Carthage, en même temps qu'ils lui interdisaient toute espèce de relations avec les rebelles. La ville d'Amilcar eut l'autorisation de lever des mercenaires en Italie. Enfin, l'on vit des agents du sénat user de toute leur influence pour faire rentrer l'Afrique dans le devoir. Utique et d'autres places offraient de se donner à Rome; on repoussa leurs offres avec une froide dignité. Les mercenaires de Sardaigne promettaient de livrer l'île aux légions; on refusa noblement de prêter l'oreille à de telles ouvertures. Convoitant depuis longtemps cette île, mais procédant toujours avec une sage lenteur, le sénat attendait patiemment que le moment fût venu de la prendre. Ce jour ne devait pas tarder à paraître. La mort de Mathô (237) venait de rendre la paix à Carthage, mais Carthage était épuisée. Sur-le-champ, la politique romaine fit ouvertement volte-face, et le sénat put, sans danger, mettre la main sur la Sardaigne et la Corse. Voici comment les choses se passèrent :

Après la bataille de la Medjerda, au moment où, pour la seconde fois, Amilcar avait raison de Spendius, les mercenaires de Sardaigne, imitant ceux d'Afrique, s'étaient subitement révoltés. Ils avaient massacré le gouverneur Bostar (Bou-Astart) et tous les Carthaginois de l'île. Hannon d'Hécatompyle, dépêché contre eux en toute hâte, avait été trahi par ses troupes et mis en croix (238).

Les mercenaires s'étaient dès lors emparés de toutes les places, et avaient désolé le pays jusqu'au jour où les habitants, exaspérés, étaient parvenus à les chasser.

Les échos de la Corse, à cette époque, ne manquaient jamais de répondre aux clameurs venues de la Sardaigne, et les deux îles avaient toujours le même sort. L'expulsion des mercenaires les laissa jouir d'un moment d'indépendance; mais, à jamais perdues pour Carthage, elles allaient bientôt sentir le poids de la domination de Rome.

Réfugiés en Italie, les mercenaires venus de Sardaigne avaient fait briller aux yeux des sénateurs l'importance de la conquête de cette île. Ceux-ci parurent hésiter longtemps, ainsi qu'ils avaient fait autrefois, lorsque les Mamertins prêchaient l'expédition de Sicile.

Considérant toutefois que la Sardaigne et la Corse avaient recouvré leur indépendance, et n'étaient par conséquent plus soumises à Carthage; que Carthage, épuisée par la guerre de Libye, n'était plus en état de rentrer en possession de ces deux îles; qu'en droit, enfin, ces deux îles, si voisines de Rome, devaient appartenir à la puissance qui saurait y faire prévaloir son autorité, les sénateurs opinèrent pour une descente à main armée. Les navires destinés à cette expédition avaient d'ailleurs, depuis longtemps, leur armement complet. Le consul Sempronius fondit sur cette double proie, et bientôt, sur les deux rivages, furent plantées les enseignes aux initiales du sénat et du peuple romain.

Carthage, tout épuisée qu'elle était alors, avait cependant armé une escadre pour tenter de reconquérir les deux précieuses colonies qui échappaient à sa domination séculaire. La perfidie de Rome était bien faite pour l'atterrer. Elle se plaignit tout haut de la rapacité de sa rivale, formula des réclamations, et poursuivit ses armements. Rome, alors, parlant d'un ton qui ne pouvait souffrir de réplique, Rome déclara purement et simplement la guerre à Carthage. La raison de cette guerre, disaient hardiment les citoyens de Rome, c'est que Carthage n'arme plus contre la Sardaigne révoltée, mais bien contre les légions de Sempronius, aujourd'hui maîtresses

de l'île[1]. Les Carthaginois ont donc ouvertement violé les traités consentis. Il faut qu'ils renoncent expressément à tout droit sur la Sardaigne et la Corse, et que, pour expier leurs projets hostiles[2], ils payent à la République un supplément de contribution de guerre.

La patrie d'Amilcar, qui avait failli être emportée par la révolte des mercenaires, ne se sentait point de force à reprendre la lutte avec Rome. Les Carthaginois soupirèrent, et, courbant la tête, durent admettre qu'il fût introduit dans le traité de l'an 242 un article additionnel ainsi conçu : « Carthage évacuera la Sardaigne « et devra payer à Rome la somme de douze cents talents (près « de sept millions)[3]. »

Mais ni les Sardes, ni les Corses n'acceptèrent sans protestation la dure domination romaine. Il se produisit dans les deux îles des soulèvements fréquents, et fort sérieux pour la plupart[4]. Ces mouvements des populations frémissantes furent successivement comprimés par les consuls Licinius Varus (236), Manlius Torquatus (235), Pomponius Matho (233) et Papirius (231). Sous ce dernier consulat, les deux îles de Sardaigne et de Corse furent définitivement réduites en provinces romaines.

Quant aux Carthaginois intelligents, ils eurent leur opinion faite touchant la bonne foi des fils de Quirinus, et ce vol à main armée[5], qui fit saigner le cœur d'Amilcar, devait bientôt rouvrir entre les puissances rivales une longue série d'hostilités.

[1] On allégua d'autres raisons encore. « . . . Comme précédemment pour les « Mamertins, le sénat, selon toute apparence, prétexta qu'il y avait des Italiotes « parmi les mercenaires de Sardaigne. » (*Histoire de Jules César*, l. I, c. v, t. I. p. 149.)

[2] « Carthage avait capturé quelques vaisseaux marchands naviguant dans ces parages. » (*Ibid.*)

[3] Polybe, III, XXVII. — Ces 1,200 talents (6,985,200 francs) durent s'ajouter aux 3,200 autres (18,627,200 francs) stipulés par les commissaires en 242. Le total des contributions de guerre imposées à Carthage s'éleva ainsi à 4,400 talents, soit plus de 25 millions (25,612,400 francs), somme énorme pour l'époque.

[4] « Pendant longtemps... des rébellions périodiques témoignèrent de l'affection « des Sardes pour leurs anciens maîtres. » (*Hist. de Jules César*, t. I, p. 149-150.)

[5] « . . . Abus scandaleux de la force que Polybe a hautement flétri. » (*Ibid.* t. I, p. 149.) — . . . παρὰ πάντα τὰ δίκαια. . . dit Polybe (III, XXVIII).

# CHAPITRE X.

## FONDATION DE CARTHAGÈNE.

Douloureuses préoccupations d'Amilcar. — Il combat avec énergie la politique du gouvernement de Carthage. — Il est en butte aux persécutions des vieux partis. — Le *syssite* d'Asdrubal le Beau. — Origine de la faction Barcine. — Le peuple appelle Amilcar au commandement de l'armée d'Afrique. — Expéditions chez les Imazir'en. — Amilcar y recrute d'excellentes troupes d'infanterie et de cavalerie légère. — Projet de descente en Espagne. — Orographie de la péninsule ibérique. — Ethnographie. — Galls. — Phéniciens. — Grecs. — Massaliotes. — Carthaginois. — Mœurs espagnoles. — Opérations d'Amilcar dans la péninsule. — Défaite et mort d'Istolat. — Défaite et supplice d'Indortès. — Exploitation des mines d'argent. — Amilcar s'établit solidement sur la côte orientale. — Mort d'Amilcar (227). — Asdrubal le Beau nommé gouverneur général de la péninsule. — Défaite d'Orisson. — Fondation de Carthagène. — Administration d'Asdrubal. — Inquiétudes à Rome. — Traité consenti entre Asdrubal et le gouvernement romain. — Mort d'Asdrubal.

L'abandon que Carthage avait fait de la Sicile, après la malheureuse journée des Ægates, avait profondément affligé le grand Amilcar; mais il s'était résigné cependant au sacrifice que la triste issue de la guerre imposait à son pays. La perte de la Sardaigne, au contraire, laissait en son cœur des souvenirs pleins d'amertume et un sentiment de rage difficile à concentrer. Il ne pouvait pardonner à Rome ni ses perfidies, ni sa rapacité, et ne cherchait que l'occasion de l'en punir[1]. Malheureusement, Carthage n'était pas alors en état de reprendre les armes. Avant de songer à une revanche, elle avait à refaire ses finances, et surtout à réorganiser une machine gouvernementale usée par des excès de tout genre.

Durant la guerre de Libye, Amilcar avait, plus d'une fois, cri-

[1] Tite-Live, XXI, I et II.

tiqué la politique de la γερουσία, et l'on se rappelle ses conflits avec Hannon le Riche, l'un des membres influents de ce sombre conseil. Depuis l'extermination des mercenaires, il ne cessait de battre en brèche le parti d'Hannon, qu'il considérait comme le vrai fléau de l'État. Or il n'est point d'inimitiés plus profondes que celles qui se déclarent entre les gens de progrès et ces hommes immobilisés dans l'entêtement de leur culte pour les choses du passé. Les haines se déchaînèrent avec furie dans la ville; la calomnie tint le premier rôle dans les menées des ennemis d'Amilcar, et le grand général put voir combien il est dangereux de s'en prendre à des abus invétérés, souvent même d'exprimer de simples désirs de réformes. Le parti d'Hannon, alors tout-puissant, résolut, sans plus de scrupule, de perdre l'homme illustre qui venait de sauver son pays. Il ne fut pas difficile de peser sur la γερουσία. Les pentarques de la justice étaient gens dévoués au parti; on leur intima l'ordre de décréter d'accusation celui qui troublait ainsi le repos du gouvernement.

Aussitôt les grands juges se mirent à l'œuvre, et commencèrent l'instruction d'un procès. On reprochait à Amilcar les fautes qu'il avait, dit-on, commises alors qu'il commandait en Sicile[1]; on le rendait responsable de la guerre de Libye et de la perte de la Sardaigne[2]; on le disait l'auteur de tous les maux qui venaient de fondre à la fois sur Carthage[3]. Fort de sa bonne conscience, le Bou-Baraka était calme; mais il n'en courait pas moins des dangers sérieux. Malgré l'absurdité des crimes dont on le chargeait, il allait être mis en jugement, et devait aviser à sauver sa tête. Une résolution énergique le tira de cette situation cruelle.

Il y avait alors à Carthage un *syssite*[4] réunissant les hommes les plus éclairés de l'aristocratie carthaginoise, et qui frappait tous les échos de la ville du bruit de ses séances tumultueuses. Présidé par le jeune Asdrubal le Beau, ce club s'ouvrait aux patriotes, aux

[1] Appien, *Hannibal*, II.
[2] Diodore de Sicile, II.
[3] Appien, *Hisp.* IV.
[4] Voyez le livre II : *Carthage au temps d'Annibal.*

amis du bien public, à tous ceux qui voulaient voir le gouvernement tenir haut et ferme le drapeau national, abolir d'odieux priviléges, et consulter avec équité l'intérêt des populations. En réalité, Asdrubal était le chef d'un parti démocratique [1], qui faisait à la *γερουσία* une opposition violente. C'était un économiste intelligent et un brillant orateur; et chacun savait à Carthage que la parole de ce jeune homme était toute au service des idées d'Amilcar.

Amilcar, jusqu'alors, était resté dans l'ombre, se bornant à diriger de loin le parti qui se formait, à encourager des aspirations qu'on nommerait aujourd'hui *libérales*, mais se gardant bien de fronder ouvertement le sanhédrin. Dès qu'il se vit menacé de la croix, il prit une tout autre attitude, et se campa fièrement pour regarder en face et le front haut les pentarques, devenus l'instrument de ses ennemis politiques. Maltraité par les satisfaits, qui vivaient de la détresse du peuple, le grand général fit hardiment sa déclaration de principes, donna sa fille en mariage à Asdrubal, et se mit, en son lieu et place, à la tête de l'opposition [2]. Le nom du Bou-Baraka servit, dès lors, de mot de ralliement à tous les mécontents, et le syssite d'Asdrubal fut le club du parti célèbre que les Romains ont appelé la *faction Barcine*.

Soutenu par les premiers citoyens de Carthage [3], que séduisait la sagesse de ses vues politiques, adoré des masses populaires, auxquelles il promettait d'importantes réformes, Amilcar devenait inviolable, et la *γερουσία* n'osa point donner suite au procès qu'elle lui avait maladroitement intenté. L'accusation tomba d'elle-même, et le parti d'Hannon, qui avait ourdi la trame, n'eut que la honte de l'insuccès.

Un autre triomphe attendait Amilcar. Le gouvernement préparait alors une grande expédition, destinée à réprimer un mouvement chez les Imazir'en; les armements étaient terminés, et les colonnes prêtes à partir au premier ordre; mais il restait à pourvoir au commandement de cette armée d'Afrique. La *γερουσία*

[1] Δημοκοπικώτατος. (Appien, *Hisp.* IV.)
[2] Appien, *Hisp.* IV. — Diodore de Sicile, II.
[3] Τοὺς πολιτευομένους. (Appien, *Hisp.* IV.)

avait sans doute arrêté son choix sur quelque haute nullité du parti d'Hannon; il lui fut néanmoins impossible de faire prévaloir ses décisions. Le peuple en foule s'assembla au forum, et d'une voix unanime appela le Bou-Baraka à la tête des troupes [1]. Cette élection produisit dans la machine de l'État une commotion violente. L'autorité des pentarques, jusqu'alors incontestée, eut à subir un choc qui fit tomber de leurs mains séniles les insignes d'un pouvoir qu'ils devaient à l'intrigue. Le saisissement fut grand aussi dans tous les vieux syssites. Le nom seul d'Amilcar y répandit une terreur égale à celle dont le nom de Marius devait, plus tard, frapper les rues de Rome hantées par l'aristocratie.

Conformément à l'expression des vœux populaires, laquelle n'était d'ailleurs qu'une manifestation de ses vues personnelles, le général en chef dirigea immédiatement ses forces sur les points stratégiques qu'il était indispensable d'occuper. Il quittait Carthage sans inquiétude, et même avec joie : son gendre Asdrubal devait y suivre assidûment les progrès du jeune parti démocratique, pendant que lui-même, aidé de son autre gendre, N'H'arâraoua, allait se créer des alliances au cœur de la nation tamazir't. L'expédition entreprise était une visite amicale plutôt qu'une incursion hostile, et, en opérant ainsi, Amilcar rendait de grands services à l'État [2]. Il explora le pays des Mak'-Selaïm et des Mak'-Seg-Selaïm [3], sut s'y faire aimer, et y recruter, grâce à ses largesses [4], d'excellentes troupes d'infanterie et de cavalerie légère. Admirons encore ici le talent d'Amilcar : ne pratique pas qui veut la générosité.

Ayant ainsi reconstitué l'armée carthaginoise, le général en chef se sentait en mesure d'entreprendre une guerre sérieuse. Rome était toujours son objectif; Rome attirait invinciblement ses regards; mais, avant d'en venir aux prises avec cette puissance indomptable, il convenait, suivant lui, de l'envelopper de toutes parts, de bien

[1] Appien, *Hannibal*, II.

[2] Appien, *Hannibal*, II.

[3] *Massyliens* et *Massésyliens*. Nous avons restitué à ces peuples leurs véritables noms, et exposé ailleurs les raisons étymologiques de cette restitution. (Voyez le chapitre II du livre II : *Carthage au temps d'Annibal*.)

[4] Appien, *Hannibal*, II.

viser partout au défaut de ses défenses. De là la nécessité de prendre pied sur le continent européen, et d'y établir une base d'opérations solide. Amilcar, à cet effet, jeta les yeux sur l'Espagne.

Ce projet de descente s'était, d'ailleurs, tout naturellement offert à son esprit, pendant qu'il envisageait avec effroi la triste situation du trésor. Refaire au plus tôt les finances de la République; parer à cette disette de métaux monnayés, qui avait amené la révolte des mercenaires : tel était le but à atteindre. Or les mines de la péninsule, cette Californie de l'antiquité, présentaient d'assez puissants filons pour permettre de prévenir à jamais toutes les crises. Il suffisait d'y organiser une bonne exploitation.

Telles sont les raisons vraies qui décidèrent Amilcar à franchir le détroit. Mais le sort des meilleures intentions est d'être travesties par la passion ou, qui pis est, par l'ignorance. L'expédition d'Espagne fut loin d'être bien comprise à Carthage. On prétendit qu'en partant ainsi pour l'Espagne, Amilcar, réduit aux expédients, n'avait cherché qu'un moyen de s'éloigner de la ville[1], d'échapper aux persécutions du parti qui l'inquiétait au sujet des affaires de Sicile[2], d'obtenir par la corruption des partisans dévoués[3], de s'illustrer enfin par de nouveaux services rendus à son pays[4]. Le grand général, nous le savons, était dévoré de l'amour du bien public, et Appien a raison d'affirmer qu'il brûlait du désir d'être encore utile à ses compatriotes; mais il ne partait pas en fugitif, d'une ville où son parti, dirigé par le sage Asdrubal, exerçait alors une influence incontestable.

Le Grec Appien dit encore[5] qu'Amilcar se jeta sur la péninsule sans avoir, au préalable, obtenu l'agrément de son gouvernement à cet égard, et le grave Heeren répète ce dire[6]. Mais il est difficile de croire que le réorganisateur de l'armée se soit ainsi embarqué à

[1] Appien, *Hisp.* V.
[2] Appien, *Hannibal*, II.
[3] Appien, *Hisp.* V.
[4] *Id. ibid.*
[5] Appien, *Hannibal*, II.
[6] « Il entreprit l'expédition à l'insu du gouvernement, et le succès peut seul le « justifier. » (Heeren, *Manuel.*)

l'insu de la γερουσία. Celle-ci, à peu près perdue dans l'opinion publique, mais ne se résignant pas encore à sa chute, n'avait aucun intérêt à retenir à Carthage le chef avoué de l'opposition Barcine. Quant au peuple, qui, de longue date, connaissait les richesses de l'Espagne, et comptait sur les libéralités du généreux Bou-Baraka, il ne songeait guère à s'opposer à son départ.

D'autres auteurs, enfin, exposent que, épris du pouvoir pour le pouvoir lui-même, et voulant à tout prix dominer quelque part, Amilcar avait essayé de se créer dans la péninsule une grande monarchie indépendante. Il est possible, en effet, qu'il ait rêvé la transplantation de la partie saine et intelligente de l'aristocratie carthaginoise, dans l'hypothèse où il eût fallu renoncer à porter remède aux désordres de l'État. L'émigration en masse est un des traits caractéristiques du génie phénicien, et l'on peut admettre qu'Amilcar conçut l'idée de faire une nouvelle Carthage dans l'extrême occident de l'Europe, comme Elissa avait fait une autre Tyr sur le rivage de l'Afrique septentrionale. Quant aux reproches d'aspirations à la tyrannie, ils ne sauraient vraiment être pris au sérieux. Rien n'eût été plus facile au grand Amilcar et à son fils Annibal que de se faire couronner rois d'Espagne. S'ils ne l'ont fait ni l'un ni l'autre, c'est qu'ils ne l'ont pas voulu. Ces deux géants de l'histoire ne songeaient qu'au salut de leur patrie!

Mais, pour l'intelligence du récit qui va suivre, il est, dès à présent, indispensable d'esquisser la physionomie de cette Espagne, où le jeune Annibal a voulu suivre son père.

L'Ibérie tirait son nom de celui d'un grand fleuve, l'*Aber* (Iberus, Èbre)[1]. Strabon, qui comparait la forme générale du Péloponèse à celle d'une feuille de platane, dit que l'Espagne ressemble, en plan, à une peau de bœuf étendue de l'occident vers l'orient[2].

[1] *Aber* (gaël), « havre, » au pluriel *iberen*. Les embouchures de fleuves étaient pour les anciens d'excellents lieux de refuge ou *havres*, et l'Espagne était, par excellence, le pays des grands fleuves. La racine *aber* ou *iberen* se retrouve dans une multitude de dénominations espagnoles, telles que : Cantabre (*Kent-aber*), Celtibère (*Kelt-iberen*), etc. Les Grecs donnaient aussi à l'Ibérie le nom d'Hispanie. (Appien, *Hisp.* I.)

[2] Strabon, I, II, *Prolég.*

Le système orographique de ce pays se compose d'un large plateau central, que défendent, au nord et au sud, deux énormes murailles de montagnes presque abruptes au-dessus de l'Océan et de la Méditerranée; que soutiennent, à l'est et à l'ouest, deux versants descendant, par gradins successifs, jusqu'aux plaines baignées par ces deux mers. De cette disposition de la charpente générale résultent un incroyable chaos de thalwegs et de croupes, un inextricable enchevêtrement de vallées profondes et de *sierras* à dents aiguës. L'œil ne découvre là que sombres escarpements, plaines dénudées, rivières torrentueuses aux gués souvent impraticables, gorges perfides, où quelques hommes résolus peuvent toujours facilement arrêter une armée. Peuplée de montagnards fiers et sauvages, dépourvue de routes, couverte de bois et de broussailles, l'Espagne était, surtout alors, éminemment propre à la guerre défensive. Elle offrait aux soldats d'Amilcar un camp d'instruction précieux, et devait servir à former les vaillants compagnons d'Annibal [1].

A l'aurore des temps historiques, la péninsule est habitée par des peuples connus sous le nom générique d'*Ibères*. Mais, dès l'an 1600 avant l'ère chrétienne, la race gallique se trouve en possession de plus de la moitié de ce vaste territoire [2]. Presqu'en même temps, vers l'an 1500, l'Hercule phénicien conduisait ses bandes d'aventuriers dans la Bétique, et la race chananéenne se mêlait aux Ibères et aux Gaulois [3].

Après la ruine de Troie (1270) [4], qui troubla si profondément la paix du monde ancien, et rompit l'équilibre politique du bassin de la Méditerranée, l'Espagne fut envahie par une foule de colons

[1] « Hispania..... quam ulla pars terrarum bello reparando aptior, locorum « hominumque ingeniis. » (Tite-Live, XXVIII, XII.) — « Impediebant autem et « asperitas viarum et angustiæ saltibus crebris, ut pleraque Hispaniæ sunt in- « clusæ. » (Tite-Live, XXVIII, I.) — « Angustiæ et internata virgulta dirimebant... « Confragosa loca et obsiti tegebant colles. » (Tite-Live, XXVIII, II.)

[2] M. Amédée Thierry, *Histoire des Gaulois*, l. I, c. I.

[3] Appien, *Hisp.* II.

[4] Le siége de Troie, suivant Grote, n'a peut-être jamais eu lieu. Nous entendons ici par *guerre de Troie* le grand mouvement hellénique du XIIIe siècle.

grecs et de réfugiés de l'Asie Mineure[1]. Vaincus et vainqueurs, se rencontrant sur un terrain neutre, y vécurent en bonne intelligence, et laissèrent, tant à l'intérieur que sur les côtes, des traces nombreuses de leur belle civilisation.

Vers l'an 600 avant Jésus-Christ, les Massaliotes, qui venaient de déverser le trop-plein de leur population dans les colonies du golfe du Lion (Agde, Roses, etc.), descendirent encore plus au sud sur la côte orientale de l'Espagne, pour y déposer des essaims de leur ville florissante. Enfin, vers la même époque, les Carthaginois fondèrent aussi dans la péninsule leurs premiers établissements commerciaux.

Ces colonisations successives, et comme superposées, avaient pour raison d'être la fertilité exceptionnelle et les richesses d'un sol privilégié[2]; mais l'âpre caractère des indigènes créait parfois aux colons des difficultés sérieuses. Les Ibères, au temps d'Amilcar, étaient encore à demi sauvages. Ils couchaient sur la terre nue, et montraient une prédilection particulière pour certains produits ammoniacaux. Les femmes mêmes recherchaient, pour s'y baigner, l'*οὖρον* qui avait longtemps séjourné dans les citernes. Elles s'en servaient aussi pour se nettoyer les dents.

L'esprit de ces peuples était empreint d'un grand sentiment de fierté[3]. Ils étaient excessivement rusés, audacieux, enclins à la maraude et à la piraterie. Entreprenants quand il s'agissait de brigandages, ils ne se sentaient nullement portés à l'héroïsme désintéressé. Les mœurs étaient féroces. Les mères tuaient leurs enfants pour les empêcher de tomber vivants aux mains de l'ennemi. Dans une place emportée d'assaut, le fils recevait de son père, pris et enchaîné, l'ordre d'égorger tous ses parents[4]. Mais, à côté de ces duretés antiques, on est heureux de pouvoir admirer la belle cou-

[1] Appien, *Hisp.* II.

[2] Τὴν δὲ γῆν... *εὐδαίμονα οὖσαν καὶ μεγάλων ἀγαθῶν γεμούσαν.* (Appien, *Hisp.* III.) — Voyez, sur la fertilité de la péninsule à cette époque, Polybe, XXXIV, VIII et IX.

[3] Αὐθάδεια. — ... *Μεγαθύμων ἔθνος Ἰβήρων.* (Denys le Périégète, *Orbis descriptio. Petits Géographes grecs*, éd. Müller, t. II, p. 117.)

[4] Voyez la fin des défenseurs d'Astapa, dans Tite-Live, XXVIII, XXII et XXIII.

10

tume des *dévouements*. « Les Ibères, dit M. Amédée Thierry[1], s'at-« tachaient à la personne d'un chef pour la vie et pour la mort; « ils lui appartenaient irrévocablement, à lui et à sa fortune. Tant « qu'il était riche, puissant, heureux, ils jouissaient comme lui et « avec lui de toutes les prospérités de la vie; le sort lui devenait-il « contraire, ils en partageaient tous les revers; si le chef périssait « de mort violente, ils s'arrachaient eux-mêmes le jour. » A cet effet, les Espagnols portaient toujours sur eux un poison subtil, dont ils se servaient sans hésiter, car ils considéraient comme une honte de survivre à ceux auxquels ils s'étaient *dévoués*[2].

La plupart des peuplades ibériennes n'avaient aucune notion de la divinité. Les Celtibères adoraient un Grand Être innomé, dont le culte réclamait, les nuits de pleine lune, de longues danses devant les huttes. Les Lusitaniens immolaient à Mars des chevaux, des boucs, des prisonniers de guerre; comme les Grecs, ils lui offraient souvent des hécatombes. Race aux allures essentiellement guerrières[3], les Espagnols disaient que l'homme qui se promène est un insensé. Suivant eux, l'homme vraiment digne de son nom d'homme devait ou dormir sous la tente, ou combattre. Ils se servaient du bouclier échancré dit *πέλτη*; leurs armes offensives étaient le javelot (*ἀκόντιον*), le glaive (*μάχαιρα*) et la fronde (*σφενδόνη*). Toujours armés à la légère, ils combattaient également bien à pied et à cheval. Leurs chevaux étaient admirablement dressés à gravir les pentes les plus roides, et à fléchir le genou au simple commandement. Deux guerriers montaient le même cheval : pendant l'action, l'un des deux combattait à pied. L'infanterie espagnole jouissait à tous égards d'une réputation méritée : un esprit vif permettait à ces robustes fantassins de saisir et d'imiter très-heureusement la manière de leurs ennemis; l'habitude qu'ils avaient d'exploiter les mines leur donnait une adresse

[1] *Histoire des Gaulois*, l. IV, c. III.

[2] « . . . Etiam nefas esse ducebant prœlio superesse quum is occidisset pro « cujus salute spiritum devoverant. » (Val. Max. II, VI, 11.)

[3] « . . . Bellatricem illam, viris armisque nobilem, Hispaniam, illam seminarium hostilis exercitus. . . » (Florus, II, VI.)

remarquable dans tous les travaux souterrains afférents à l'attaque et à la défense des places [1].

Les hommes s'habillaient d'une saie, vêtement court fait de laine grossière, et à longs poils; mais les femmes portaient toujours des habits élégants. Elles se paraient de singulières coiffures : les unes fixaient au sommet de leur tête un corbeau aux ailes déployées, et sur ces ailes posaient un voile, qui leur tenait lieu d'ombrelle; les autres s'enveloppaient l'occiput d'un petit tambour, qui cachait les oreilles; les plus coquettes s'épilaient pour avoir un beau front, ou se plantaient sur le crâne une colonnette d'un pied de haut, autour de laquelle elles enroulaient une forêt de cheveux.

Mais ces futilités n'empêchaient point la femme espagnole de prendre part à toutes les fatigues de son mari. Elle était aussi brave que lui, aussi laborieuse, aussi bien rompue aux rudes travaux de la terre. Aussitôt après un accouchement, elle faisait coucher celui dont elle était la compagne, afin d'avoir la gloire de lui servir un repas.

Ces actes de courage, très-communs en Espagne, n'étaient pas nécessairement dictés par l'amour-propre. Une Espagnole, dit Posidonius [2], qui travaillait aux champs, en compagnie d'une troupe de ses compatriotes, se sent un jour prise des douleurs de l'enfantement. Sans mot dire, elle se retire à l'écart, dans un bois voisin, se délivre elle-même, dépose son enfant sur un lit de feuilles, à l'abri d'un épais taillis, et vient tranquillement reprendre son ouvrage. Mais sa pâleur et les cris du nouveau-né la trahissent; on veut qu'elle se retire. Elle prend alors son enfant, le baigne dans une source d'eau vive, l'essuie avec amour et l'emporte dans un lambeau d'étoffe.

Tel était le peuple dur, sobre, patient, laborieux et farouche que les Carthaginois se proposaient de soumettre.

Les avides Carthaginois, dit Appien [3], n'étaient nullement en droit de troubler le repos de la péninsule; aucun *casus belli* ne pouvait raisonnablement surgir entre eux et les Espagnols. Suivant

[1] Voyez le livre III, c. IV *l'Armée d'Italie*.
[2] Dans Strabon, III, et Diodore de Sicile, IV, XX.
[3] Appien, *Hisp.* V.

d'autres versions, la peuplade des *Celtici*, établie entre l'ouâd el-Ana et l'Océan, ne cessait de harceler les colonies carthaginoises. Ses violences s'étaient surtout manifestées durant le cours de la première guerre punique, alors que tous les comptoirs et factoreries étaient momentanément privés de l'appui de la métropole. La guerre terminée, le gouvernement aurait reconnu l'urgence d'infliger un châtiment exemplaire à ces turbulents *Celtici*.

Quoi qu'il en soit, il est constant qu'Amilcar franchit le détroit de Gadès [1], et opéra d'abord dans l'Alentejo. Ce pays avait alors pour chefs deux frères, dont l'un, du nom d'Istolat, était d'une intrépidité extraordinaire. Les deux frères furent tués dès la première rencontre, et, de leur armée presque détruite, il ne se sauva que 3,000 hommes, lesquels mirent bas les armes et se laissèrent incorporer dans les rangs du vainqueur.

Un parent de ces deux chefs, Indortès, entreprit de les venger. Il sut opposer aux Carthaginois une armée de 50,000 hommes; mais ces forces considérables ne l'empêchèrent point d'être complétement battu. Faisant toujours mouvoir les mêmes ressorts, ceux de la clémence et de la terreur, Amilcar rendit la liberté sans conditions aux 10,000 prisonniers qu'il avait faits. Moins généreux envers le malheureux Indortès, il le fit mutiler et mettre en croix [2] : crime odieux, que peut seule expliquer la férocité des mœurs antiques! Ces mœurs hélas! n'étaient pas encore près de s'adoucir. Homme de son temps, Jules César, le moins inhumain des conquérants, osera plus tard faire couper les mains à des milliers de Gaulois, coupables d'avoir défendu leur indépendance. Ce sont là des forfaits que l'histoire doit flétrir.

Maître de l'Alentejo, le Bou-Baraka monta le long de la côte occidentale, et soumit, l'une après l'autre, toutes les peuplades qui occupaient alors le Portugal et la Galice espagnole [3]. Ses heureuses expéditions le couvrirent de gloire [4].

Cependant ces succès ne lui faisaient point perdre de vue le

[1] Silius Italicus, *Puniques*, I.
[2] Diodore de Sicile, XXV.
[3] Polybe, II.— Diodore de Sicile, XXV.— C. Nepos, *Amilcar*.— Appien, *Hisp.* V.
[4] Appien, *Hannibal*, II.

but principal de l'entreprise, et il donnait une extension considérable aux travaux d'exploitation des mines. On avait l'habitude, à Carthage, de parler avec emphase de la richesse des anciens Phéniciens, de répéter, par exemple, qu'ils confectionnaient en argent massif les ancres de leurs navires; mais on ne croyait guère à ces discours, qui semblaient empruntés aux récits de la fable. Grâce à l'habile administration d'Amilcar, la légende devint de l'histoire contemporaine, et les officiers de l'armée d'Espagne purent bientôt enfermer leurs vins dans des fûts et des amphores d'argent[1].

Alléché par ces débuts de la conquête, le peuple carthaginois convoita la péninsule entière[2], et le général en chef reçut l'ordre de s'étendre en tous sens. Mais il n'était pas facile de dominer le pays; partout, l'ennemi opposait aux Carthaginois une résistance désespérée, que favorisait singulièrement l'âpreté des lieux. Amilcar n'avançait que pied à pied, combattant et négociant tour à tour. Il mit ainsi neuf années[3] à soumettre les parties centrale et orientale de la péninsule.

Enfin il parvint au littoral qui regarde l'Italie, et, par delà les îles de Corse, de Sardaigne et de Sicile, dont elle s'était fait comme une contre-garde, il put prendre sur Rome ses premières vues de revers. Parvenu à la hauteur des Baléares, il emporta d'assaut la ville grecque d'Ἡλίκη (*Ilicis*); mais cette place ne lui paraissant pas capable d'une résistance suffisante, il l'abandonna pour créer, un peu plus au nord, une base d'opérations solide. A cet effet, il arrêta son choix sur un rocher blanc d'un grand relief, qui commandait au loin la plaine environnante. Il en dérasa la crête et y assit son camp. Cette blanche acropole[4] n'était pas éloignée de Sagonte[5].

[1] ... *Τοὺς μετὰ Βάρκα στρατευσάντας Καρχηδονίους εὑρεῖν αὐτοὺς πίθοις καὶ φιάλαις παναργύροις χρωμένους.* (Strabon, *Chrestom. Petits Géogr. grecs*, t. II, p. 541.) — Voyez aussi Polybe, (XXXIV, v, dans Athénée, I, xiv) : ... *Τοὺς κρατῆρας ἐν μέσῳ τῆς οἰκίας ἑστάναι, πλήρεις οἴνου κριθίνου, ἀργυροῦς ὄντας καὶ χρυσοῦς.*

[2] Appien, *Hannibal*, II.

[3] Tite-Live, XXI, II.

[4] « ... Castrum Album. ... » (Tite-Live, XXIV, XLI.) — ... Ἄκρα λευκή. .. (Diodore de Sicile, églog. du livre XXV.)

[5] Voyez la carte de l'*Espagne ancienne* de Justus Perthes, de Gotha.

C'est là que doit se clore la carrière du grand Amilcar. C'est là qu'Annibal doit, plus tard, ouvrir la sienne, pour reprendre et continuer l'œuvre interrompue de son glorieux père.

Les auteurs ne s'accordent point sur les circonstances de la mort d'Amilcar. Les uns disent que, forcé de battre en retraite devant des forces supérieures, il se noya en passant une rivière à la nage; Tite-Live laisse entendre qu'il périt assassiné [1]; Appien et Silius Italicus [2] affirment expressément que le grand Carthaginois est bravement tombé les armes à la main. Cette version est assurément très-plausible. Amilcar, dit Appien [3], avait vu se liguer contre lui la majeure partie des chefs indigènes, et succomba dans la lutte qu'il eut à soutenir contre eux.

Un jour qu'il entamait une affaire qui paraissait devoir être assez chaude, il vit, non sans étonnement, les Espagnols pousser devant eux des bœufs attelés à des chariots chargés de bois secs [4], et s'avancer en bon ordre, défilés par ce retranchement mobile. Les Carthaginois, qui ne saisissaient point l'intention de l'ennemi, ne purent d'abord s'empêcher de rire de leurs précautions étranges. Mais tout à coup la scène changea; ils virent les chariots s'enflammer sur toute la ligne, et se précipiter sur eux au galop des bœufs saisis d'épouvante. L'infanterie d'Amilcar fut bientôt rompue. Lui-même, entouré par les Espagnols, périt avec toute la noblesse carthaginoise qui formait sa garde d'honneur [5].

Ainsi finit, près de Sagonte [6], le père et le maître du grand Annibal. Carthage reçut la nouvelle de sa mort en même temps qu'elle apprit l'écroulement du fameux colosse de Rhodes (227).

[1] Tite-Live, XXI, v.

[2] Occubuit sævo Tyrius certamine ductor.
(Silius Italicus, *Puniques*, I.)

[3] Appien, *Hisp.* V.

[4] Frontin (*Stratag.* II, IV, 17) rapporte que les chariots étaient chargés de suif, de soufre et de résine.

[5] Appien, *Hisp.* V.

[6] Tite-Live, XXIV, XLI. — Diod. Sic. églog. du livre XXV. — Nous ne saurions admettre avec quelques auteurs qu'Amilcar périt en combattant les *Vettones*. Ce peuple, qui occupait les deux rives du cours inférieur du Tage, était depuis longtemps soumis; et, d'ailleurs, les Carthaginois opéraient alors sur la côte orientale de la péninsule.

La République sentait alors toute l'importance de la conquête de l'Espagne. Aussi s'empressa-t-elle d'y faire passer des troupes, dont le commandement fut donné à Asdrubal le Beau [1]. Le gendre d'Amilcar reçut le titre de gouverneur général de la péninsule [2].

Asdrubal se trouvait en Espagne lors du désastre qui avait coûté la vie à son beau-père. Il était venu l'y rejoindre, en qualité de triérarque, et rendait, depuis quelques années, d'importants services à l'État. Dès le premier jour, il s'était révélé comme militaire intelligent et plein d'entrain; chargé d'une mission chez les Imazir'en, il l'avait remplie avec un tact et une sûreté de vues qui lui avaient mérité les éloges de tous les hommes politiques.

Nommé général en chef des forces de terre et de mer en Espagne, il signala son entrée en charge par une grande victoire remportée sur le chef indigène Orisson. La défaite de cet Ibère décida immédiatement de la soumission d'un grand nombre de tribus hostiles. Dès qu'il eut ainsi rétabli le calme à l'intérieur, Asdrubal s'attacha à la réalisation d'un grand projet, qui, peut-être, avait depuis longtemps germé dans l'esprit d'Amilcar, celui de la création de Carthagène [3].

Cette place était destinée à devenir non-seulement le chef-lieu du pays des Contestans [4], mais encore, et surtout, la base de toutes les opérations, le principal entrepôt de la métropole en Espagne.

[1] Asdrubal (*Hadhra-Baal*, « altesse de Baal ») n'est pas un nom patronymique, et l'histoire de Carthage présente huit généraux de ce nom, savoir :

Asdrubal, fils de Magon, mort en Sardaigne (489);

Asdrubal, fils d'Hannon, battu devant Palerme (255);

Asdrubal le Beau, gendre du Bou-Baraka;

Asdrubal le Chauve, général en Sardaigne (215);

Asdrubal, fils d'Amilcar et frère d'Annibal le Grand;

Asdrubal, fils de Giscon, battu par Scipion (208 et 203);

Asdrubal Hædus, député à Rome après Zama (201);

Asdrubal, le dernier défenseur de Carthage (146).

[2] Appien, *Hisp.* VI.

[3] Carthago Nova, *alias* Carthago Sparta. — Les environs de Carthagène sont, aujourd'hui encore, renommés pour leurs sparteries, cordages, câbles de navires, etc.

[4] Cette région s'étendait du Xucar (*Sucro*) au cap Palos (*Scombraria*), situé entre les golfes Massiénien et Illicien.

D'heureuses conditions topographiques avaient conduit Asdrubal vers un point de la côte exceptionnellement propre à l'assiette d'un grand établissement maritime, et la nouvelle ville devait tirer de sa situation même l'importance qu'on en attendait [1].

« Carthagène, dit Polybe [2], est située vers le milieu de la côte « d'Espagne, dans un golfe tourné du côté du vent d'Afrique. Ce « golfe a environ 20 stades (3 kilom. 700 m.) de profondeur sur 10 « (1 kilom. 850 m.) de largeur à son entrée. Il forme une espèce « de port, parce qu'à l'entrée s'élève une île qui, de chaque côté, « ne laisse qu'une passe étroite. Elle fait, en même temps, office de « brise-lames, ce qui donne à tout le golfe une parfaite tranquillité, « sauf le cas où les vents d'Afrique soufflent des deux côtés. Ce « port est abrité par le continent de tous les autres vents du large.

« Au fond du golfe, s'avance en promontoire une montagne sur « laquelle est assise la ville, qui, à l'est et au sud, est défendue « par un étang s'étendant vers le nord, de sorte que, depuis l'étang « jusqu'à la mer, il ne reste qu'une langue de 2 stades (370$^{m}$) « reliant la ville au continent. »

Cet isthme étroit se trouvait coupé par un canal maritime creusé de main d'homme. D'autre part, à l'extrémité opposée de la place, l'étang était en communication directe avec la mer, par un de ces méats connus, dans le bas Languedoc, sous le nom de *graus* [3]. La ville, ainsi isolée, n'était reliée au continent que par le pont du canal, praticable aux voitures. Malheureusement, l'étang n'était qu'un *blanc d'eau*, le plus souvent guéable, et toujours à sec lors du reflux du soir. Quant à la ville, bâtie dans une sorte d'entonnoir, elle était protégée par cinq grandes collines, deux très-hautes et abruptes, les trois autres rocailleuses et d'un accès difficile. L'enceinte fortifiée présentait un développement total d'environ 3 kilomètres et demi.

La place renfermait le trésor, les bagages, les munitions, les vivres, tout le matériel de l'armée. Les magasins en étaient immenses; les arsenaux, au temps d'Annibal, occupaient constam-

[1] Polybe, II, XIII.
[2] Polybe, X, X.
[3] *Gradus*, « pas. »

ment jusqu'à 2,000 ouvriers d'art [1]. Quant au port, destiné à recevoir les approvisionnements expédiés d'Afrique, il pouvait abriter une flotte considérable. Les convois partant de Carthage suivaient la grande route du littoral jusqu'à Arzew (*Arsenaria*), et, de ce port d'embarquement à Carthagène, la traversée n'était pas plus longue que celle de Carthage à Lilybée.

Homme politique habile, sage administrateur, bon militaire, Asdrubal était un gouverneur général d'une haute valeur. Il entretenait d'excellents rapports avec les chefs indigènes [2], se conciliait l'esprit des populations, et son influence en Espagne était considérable. Ses talents, dit Appien [3], valurent à Carthage la soumission d'un grand nombre de peuples, et la République fut bientôt maîtresse de la péninsule jusqu'à la ligne de l'Èbre.

Ces conquêtes pacifiques étaient bien faites pour inquiéter les Romains. La fondation de Carthagène et l'extension du territoire punique en Espagne leur démontraient clairement qu'Asdrubal était bien le continuateur d'Amilcar, qui, s'il eût vécu, n'eût pas manqué de porter la guerre en Italie [4].

« Les grandes conquêtes qu'Asdrubal avait déjà faites, dit « Polybe [5], et le degré de puissance auquel il était parvenu firent « prendre aux Romains la résolution de songer à tout ce qui se « passait en Espagne. Ils se trouvèrent coupables de s'être endor- « mis sur l'accroissement de la domination des Carthaginois, et se « promirent de réparer cette faute.

« Ils n'osèrent pourtant, alors, ni leur dicter des lois trop dures, « ni armer contre eux. Ils avaient assez à faire de se tenir en garde « contre les Gaulois, dont ils étaient menacés, et qui pouvaient les « attaquer au premier jour. Il leur sembla qu'il était préférable « d'user de douceur envers Asdrubal. Ils lui envoyèrent donc « des ambassadeurs et, sans faire mention du reste de l'Espagne,

[1] Polybe, X, VIII et X, *passim*.

[2] Diodore rapporte que, à la mort de la fille d'Amilcar, il épousa la fille d'un chef espagnol.

[3] Appien, *Hisp.* VI.

[4] Tite-Live, XXI, II.

[5] Polybe, II, XIII.

« exigèrent, en transigeant, qu'il ne portât point la guerre au delà « de l'Èbre. »

Dans ce traité, précipitamment consenti entre le gouvernement de Rome et Asdrubal, considéré comme plénipotentiaire de celui de Carthage, il fut expressément stipulé, dit aussi Appien [1], « que « l'Èbre serait la limite de l'empire carthaginois en Espagne; que « les Carthaginois ne pourraient porter la guerre au delà de ce « fleuve; que les Sagontins, et les autres Grecs établis dans la pé- « ninsule, y conserveraient leur indépendance et leur autonomie. »

Ces conditions, acceptées par Asdrubal, pouvaient momentanément assurer la tranquillité des Romains, mais non les délivrer de toutes craintes pour l'avenir. La descente des Carthaginois en Italie leur apparaissait comme un danger impossible à conjurer désormais, comme un fait déjà presque accompli; ils sentaient leur existence politique sérieusement compromise.

La mort d'Asdrubal vint un instant calmer leurs angoisses. On dit qu'Asdrubal avait fait mettre en croix un chef indigène du nom de Tagus. Un Celte, esclave de Tagus, voulut venger son maître [2]. Il s'attacha, durant plusieurs années, aux pas du gouverneur, épiant l'occasion favorable. Enfin sonna l'heure impatiemment attendue. Pendant un sacrifice offert aux dieux de Carthage, et au pied des autels [3], Asdrubal le Beau fut immolé par le Gaulois.

Quelques auteurs imputent le meurtre d'Asdrubal aux terreurs du gouvernement de Rome, et cette accusation n'est pas trop absurde; le sénat romain était bien capable de se défaire des gens qui gênaient sa politique. Le crime, si tant est qu'il ait été commis, ne devait pas, cette fois, dissiper bien longtemps les alarmes des fils de Quirinus.

Le sang d'Asdrubal allait susciter un vengeur.

[1] Appien, *Hisp.* VII.

[2] Tite-Live, XXI, II. — Sil. Ital. *Puniq.* I.

[3] Appien (*Hisp.* VIII, et *Hannibal*, II) dit qu'Asdrubal fut assassiné par le Gaulois, non pas au pied des autels, mais à la chasse.

# LIVRE DEUXIÈME.

## CARTHAGE AU TEMPS D'ANNIBAL.

---

## CHAPITRE PREMIER.

### ORGANISATION POLITIQUE.

L'assemblée du peuple (δῆμος). — Les soff'ètes. — Le sanhédrin (συνέδριον). — Le synclète (σύγκλητος). — La gérousie (γερουσία). — Les pentarchies (πενταρχίαι). — Attributions spéciales de la γερουσία. — Les syssites (συσσίτια). — L'aristocratie. — Le peuple.

« Carthage, dit Cicéron, n'eût pas été, pendant près de six cents « ans, si florissante, sans une bonne organisation politique[1]. »

Pour bien apprécier la valeur d'un mécanisme qui, avant les louanges de l'orateur romain, avait su mériter celles du grand Aristote[2], il convient, tout d'abord, d'en étudier séparément les rouages. Cette analyse mettra facilement en lumière le mode de fonctionnement du système.

Trois éléments distincts composaient le gouvernement de Carthage. C'étaient : l'assemblée du peuple, les soff'ètes et le sanhédrin (συνέδριον).

L'assemblée du peuple (δῆμος) comprenait probablement la totalité des Carthaginois en possession du droit de cité. C'est elle qui faisait les élections. Elle avait à ratifier les décisions impor-

[1] « Nec tantum Carthago habuisset opum sexcentos fere annos sine consiliis et « disciplina. » (Cicéron, *De republica*, II, XLVIII.)

[2] Aristote, *Politique*, II, XI.

tantes prises par les soff'ètes, de concert avec le sanhédrin, et, en cas de désaccord, son vote faisait loi.

Les soff'ètes (*soff'tim*, *βασιλεῖς*) étaient vraisemblablement au nombre de deux, et nommés par l'assemblée du peuple, non pour un an, mais à vie[1]. Leur pouvoir et les honneurs dont ils étaient comblés semblent devoir les faire assimiler à des rois constitutionnels. Suprême expression de l'État, ils avaient la présidence du sanhédrin, et la présentation des lois était réservée à leur initiative.

Le sanhédrin ou sénat avait dans ses attributions générales la direction des affaires étrangères et le pouvoir législatif. Il donnait audience aux ambassadeurs, et prenait, à l'intérieur, toutes les mesures réclamées par des intérêts de sécurité publique. De plus, à la faveur d'une disposition ingénieuse, il partageait le pouvoir exécutif avec les deux soff'ètes. L'assemblée législative se sous-divisait en deux fractions inégales, le *σύγκλητος* et la *γερουσία*, formant deux chambres distinctes, ayant chacune leurs attributions spéciales, et pouvant agir ensemble, ou séparément.

Le *σύγκλητος* était le sénat proprement dit, corps permanent dont les membres, nommés à vie par l'assemblée du peuple, appartenaient à la haute aristocratie carthaginoise. Ces sénateurs, dont le nombre paraît avoir été considérable, pouvaient être distraits de leurs fonctions législatives et envoyés en mission; les uns étaient nommés ambassadeurs, les autres détachés, à titre de commissaires, aux armées de la République.

La *γερουσία* était une commission permanente, ou, mieux, un *comité* du sanhédrin. Ses membres, au nombre de cent, siégeaient sur les mêmes bancs que ceux du *σύγκλητος*, mais ils avaient, en outre, à connaître de la direction des services publics, et à veiller au maintien de la constitution. Suivant cette définition, la *γερουσία* se subdivisait, à son tour, en vingt sous-commissions de cinq membres. Ces *πενταρχίαι* étaient autant de bureaux de la

[1] Telle est l'opinion de Heeren. — Nous ne la partageons pas entièrement, attendu que le fait de la nomination des soff'ètes *à vie* n'est pas constant dans l'histoire de Carthage.

chambre spéciale, autant de ministères ayant chacun sous sa responsabilité l'une des branches multiples de l'administration. On distinguait la πενταρχία des finances, des travaux publics, de la guerre, etc. Les membres de la γερουσία, pris dans le σύγκλητος, étaient à la nomination des πενταρχίαι. Tels sont, réduits à leur expression la plus simple, les termes essentiels à l'aide desquels il est possible de retrouver la formule du gouvernement carthaginois. On y reconnaît tout d'abord la triade harmonieuse si chère au génie oriental, le triangle symbolique, qui prête aux plus riches métaphores. Le sanhédrin législateur, doublé de son comité de surveillance et d'administration, est bien une base de l'État. Le soff'ète, ou roi constitutionnel, investi de plus d'honneurs que d'autorité, brille au sommet de la figure; la surface représente le peuple en possession du droit de suffrage, et qui, par cela même, est le seul vrai souverain. Cette image toutefois ne saurait donner une idée bien nette des ressorts de la machine gouvernementale, et quelques détails sont nécessaires.

Le soff'ète en *service ordinaire*[1] présentait, avons-nous dit, les projets de loi. Pour ce faire, il consultait préalablement les aspirations du peuple, dont le mode d'expression est demeuré inconnu, et s'éclairait des lumières des pentarques. Ceux-ci élaboraient les questions comme le fait aujourd'hui notre conseil d'État. Tous renseignements pris auprès des hommes compétents, le soff'ète rédigeait son adresse au sanhédrin. Le sanhédrin renvoyait à la γερουσία, qui examinait en conseil la valeur pratique des propositions faites; la γερουσία faisait son rapport; l'assemblée, *toutes chambres réunies*, discutait, votait, et, lorsqu'il y avait lieu, la décision prise était soumise à la sanction du peuple.

L'origine de la γερουσία indique nettement la nature des fonctions qui lui étaient plus spécialement dévolues, en dehors de la préparation des lois et du soin d'en assurer l'exécution. Instituée pour limiter l'influence politique de la famille de Magon le Grand[2],

[1] Le second soff'ète n'exerçait pas le pouvoir à l'intérieur. Il était en *service extraordinaire* et commandait, par exemple, soit les escadres, soit les armées actives de la République.

[2] Justin, XIX, II.

elle était, avant tout, tribunal d'État et comité de salut public. Comme le conseil des Dix de Venise, son similaire du moyen âge, elle avait charge de haute police et d'inquisition en toutes questions touchant aux affaires du pays. Le redoutable centumvirat surveillait activement les allures de l'aristocratie ou du peuple, et rompait, sans merci, toutes celles qui lui semblaient dégénérer en menées suspectes. C'était souvent la nuit qu'il tenait ses séances, et le secret de ses délibérations demeurait impénétrable. Grand conseil de guerre permanent, il jugeait les généraux de la République, au retour de leurs expéditions, et sa sévérité était extrême. Peu à peu, la *γερουσία* empiéta sur les droits que lui attribuait la constitution; elle s'arrogea celui de connaître de toutes les affaires. Son pouvoir, étayé de tous les échafaudages de la délation et de l'espionnage officiels, ne tarda pas à devenir oppresseur. A l'époque des guerres puniques, les cent-juges étaient de vrais tyrans, et exerçaient une pression fâcheuse sur leurs collègues du *σύγκλητος*[1]. De fait, ils dirigeaient le sanhédrin, et déjà, de son temps, Aristote donnait à la *γερουσία* le nom de *conseil suprême*.

Les syssites de Carthage (*συσσίτια*) n'étaient point, comme on l'a souvent dit, des assemblées publiques, mais de simples réunions, dénuées de tout caractère officiel. C'étaient des clubs, des *cercles* où les plaisirs servaient d'intermèdes aux discussions[2], et chaque parti politique avait le sien. Le syssite de la faction Barcine était, à Carthage, ce que le club des Whigs est à Londres, ou le cercle du Jockey à Paris.

Ces soirées particulières, closes d'ordinaire par de somptueux festins, exerçaient cependant une certaine influence sur la direction générale des affaires publiques. Des hommes de même classe et de même opinion y élucidaient les questions politiques, arrivaient à s'entendre, et parvenaient, dès lors, à consolider ou à combattre la majorité parlementaire. On a pu dire que les syssites

[1] Tite-Live appelle *seniores* les membres de la *γερουσία* et en parle en ces termes : « . . . seniorum principes. Id erat sanctius apud eos consilium, maxima« que ad ipsum senatum regendum vis. » (Tite-Live, XXX, xvi.)

[2] « Primo in *circulis* conviviisque celebrata sermonibus res est. » (Tite-Live, XXXIV, lxi.)

prenaient des décisions [1] et rendaient des arrêts, en ce sens qu'il y avait élucubration réelle; mais ces travaux privés devaient ensuite être soumis au sanhédrin, de même que les résolutions de nos clubs révolutionnaires avaient besoin d'être solennellement sanctionnées par la Convention.

L'aristocratie prédominait à Carthage. Elle ne comportait point de noblesse héréditaire proprement dite, mais était formée d'un certain nombre de familles notables [2]. La noblesse était attachée, à la fois, à la fortune, à la faveur populaire, à la considération personnelle [3]. La naissance ne pouvait suffire, et telle famille, réduite à l'indigence, perdait immédiatement son prestige. Les grands de Carthage ne faisaient point le commerce; ils étaient propriétaires fonciers, vivaient de leurs revenus, qui étaient considérables, et manifestaient un goût prononcé pour la carrière militaire.

Le peuple comprenait les commerçants, les industriels, toutes les classes aisées dont se compose notre bourgeoisie moderne. Quant aux pauvres de condition libre, artisans, commis, hommes de peine, ils ne comptaient pas plus que les esclaves, et l'expression de *classes laborieuses*, ou *prolétariat*, n'avait à Carthage aucune espèce de signification.

Telle est, en raccourci, la physionomie des gouvernants et des gouvernés de la cité carthaginoise [4]. Cette organisation politique, dont la théorie semble, au premier aspect, rationnelle, et qu'on pourrait, en tenant compte des progrès du temps, assimiler à celle de l'Angleterre, n'avait pas plus de chances de durée que d'autres institutions bumaines.

[1] Polybe, III et IV.

[2] Polybe les appelle *ἔνδοξοι*; Diodore, *ἐπιφανέσ7ατοι*; Tite-Live, *nobiles*.

[3] C'est ce que démontrent deux passages d'Aristote : *Ὅπου οὖν ἡ πολιτεία βλέπει εἴς τε τὸ πλοῦτον καὶ ἀρετὴν καὶ δῆμον, οἷον ἐν Καρχηδόνι, αὕτη ἀρισ7οκρατική ἐσ7ι.* (*Politique*, V, VII.) — *Οὐ μόνον ἀρισ7ίνδην, ἀλλὰ καὶ πλουτίνδην οἴονται δεῖν αἱρεῖν τοὺς ἄρχοντας.* (*Politique*, II, XI.)

[4] Voyez l'*Appendice* B, à la fin du présent volume.

# CHAPITRE II.

## SITUATION INTÉRIEURE.

Ethnographie. — Avant-scène du continent africain. — Deuxième plan et troisième plan. — Libyens. — Zauèces. — Byzantes. — Numides. — Massyliens. — Massésyliens. — Maures. — Ausenses et Machlyes. — Lotophages et Gindanes. — Makes. — Nasamons. — Psylles. — Gétules et Garamantes. — Éthiopiens. — Empire de Carthage. — Carthage a pour sujets tous les peuples établis à l'est de son méridien, et les Libyens. — Peuples indépendants. — Royaume massylien. — Royaume massésylien. — Royaume maure. — Métagonie. — Administration et politique intérieure. — La cité. — Les villes libres. — Les Liby-Phéniciens. — Les sujets de Carthage. — Les tributaires. — Les alliés. — Caractère de l'administration carthaginoise. — Esprit dur et cupide. — Abus de pouvoir. — Inintelligence de l'aristocratie. — Turbulence du peuple. — État de décadence. — Exagération de l'esprit mercantile. — La faction Barcine. — Erreur d'Amilcar. — La fusion des races punique et tamazir't était impossible.

En résumant, comme nous l'avons fait, l'histoire des temps de Carthage antérieurs à Annibal, il ne nous était pas possible de suivre, une à une, les variations survenues dans la distribution des races à la surface du sol de l'Afrique septentrionale. Mais il est indispensable d'exposer la situation ethnographique du pays à l'heure où va s'ouvrir la deuxième guerre punique.

A cette époque, les limites territoriales des diverses populations africaines se dessinent d'une manière nette, et peuvent se repérer à des points fixes.

L'avant-scène du continent, qui regarde l'Europe méridionale, est occupée : à l'ouest de Carthage, par les Libyens, les Numides et les Maures; à l'est, par les Ausenses et les Machlyes, les Lotophages et les Gindanes, les Makes, les Nasamons et les Psylles.

Au deuxième plan, apparaissent les Gétules et les Garamantes;

au troisième enfin, tous les peuples nègres connus sous la dénomination générique d'*Éthiopiens*, c'est-à-dire d'hommes au visage brûlé par le soleil.

Les Libyens habitent la région qu'on appelle aujourd'hui Tunisie, et dont la côte septentrionale s'étend du cap Bon à l'embouchure de l'ouâd Zaïn, ou Berber, vis-à-vis la petite île de Tabarque. Ils se divisent en trois peuplades : les Maxyes, les Zauèces et les Byzantes.

Les Maxyes, Maxitains ou Makaouas, occupent la pointe septentrionale de la Régence; ils sont d'origine indo-européenne, cultivent la terre, et ont des demeures fixes, des villes; ils se rasent la partie gauche du crâne. Au sud des Maxyes, sont les Zauèces [1], qui enseignèrent, dit-on, aux Grecs l'art d'atteler quatre chevaux aux chars de guerre [2]. C'étaient les femmes qui conduisaient ces chars; d'où la fable des Amazones.

Les armées carthaginoises se servirent longtemps de quadriges; mais, à l'époque des guerres puniques, l'usage des éléphants a définitivement prévalu.

Hérodote est le seul historien qui parle des Zauèces; mais Polybe, Étienne de Byzance et Scylax citent, avec Hérodote, l'importante peuplade des Byzantes [3], ou Zygantes [4], probablement partagée en deux tribus, qui, peut-être, ont donné leur nom aux provinces de Bysacène et de Zeugitane [5].

Les Zauèces et les Byzantes étaient de race chamitique.

Les peuples connus sous le nom de *Numides* ou *Nomades*, et auxquels nous avons restitué leur nom national d'Imazir'eu, sont

[1] Plus exactement Zouaouas, c'est-à-dire : *peuples au delà* [des Maxyes].

[2] *Φησὶν οὖν Ἡρόδοτος ὅτι τέσσαρας ἵππους ζευγνύναι παρὰ Λιβύων Ἕλληνες ἔμαθον.* (Eustathe, *Comment.* dans les *Petits Géographes grecs*, éd. Müller, t. II, p. 248.)

[3] Voyez : Hérodote, IV; — Étienne de Byzance, *De urbibus*; — Scylax de Caryanda, éd. Müller, dans les *Petits Géographes grecs*, t. I, p 88.

[4] Βύζαντες vel Ζύγαντες. (Müller, *loco cit.*) — « Dans le pays qu'ils habitent, « dit Hérodote (IV), les abeilles donnent beaucoup de miel naturel. Les Byzantes « se teignent le corps de minium, et mangent des singes. »

[5] Nous disons *peut-être*, car nous avons exprimé déjà d'autres hypothèses (voyez ci-dessus, l. I, c. IV, p. 49).

11.

alors répandus sur le littoral, de l'embouchure de l'ouâd Zaïn, ou Berber, à celle de la Mouloua [1]; le pays qu'ils occupent correspond au territoire de notre Algérie. On les voit divisés en deux fractions distinctes : les Massyliens et les Massésyliens.

Les Massyliens habitaient une portion de notre province de Constantine et, plus exactement, la région correspondante au littoral compris entre l'ouâd Berber (ancienne Tusca) et l'ouâd Kebîr (ancien Ampsaga ou Rummel).

Les Massésyliens occupaient le reste de la province de Constantine, et nos provinces d'Alger et d'Oran jusqu'à la Moulouïa. Les deux tribus avaient ainsi l'ouâd Kebîr pour limite de leurs territoires. Telle était sans doute la frontière reconnue par les deux parties et, comme l'on dirait aujourd'hui, *officielle*. Mais, de fait, les deux peuples ne dépassaient pas les crêtes de la montagne dont les contre-forts s'épanouissent en éventail pour former le cap Bougaroni, le **Τρητόν**, **Μεταγώνιον** ou plutôt **Ἑπταγώνιον** (*Seba-Rous*, « les Sept Têtes ») des anciens. Strabon n'hésite pas [2] à prendre le cap **Τρητόν** pour point de démarcation entre les régions massylienne et massésylienne, et ce jalon géographique donne l'étymologie de deux dénominations paronymes. Les Massyliens (**Μασυλεῖς**, **Μασυλῆες**, **Μασουλεῖς**, *Massyli*, *Massylenses*) étaient des Imazir'en habitant jusqu'aux rochers remarquables du promontoire **Τρητόν** (Mak'-Selaïm) [3]; les Massésyliens (**Μασαισυλίοι**, *Masæsylii*) étaient d'autres Imazir'en occupant la contrée située par delà ces rochers (Mak'-Seg-Selaïm).

Massyliens et Massésyliens étaient de même race que les Maxyes; c'étaient des Indo-Européens, des Galls. Mais l'arrivée des premiers en Afrique était de beaucoup antérieure à l'invasion massésylienne. Les deux peuples, d'ailleurs, vivaient pareillement

[1] L'ouâd Berber est l'ancienne Tusca; l'ouâd Moulouïa, l'ancienne Malva ou Mulucha, **Μολοχάθ**, la rivière de Moloch.

[2] Strabon, XVII, III, 13.

[3] Les Imazir'en, qui sont de race gallique, ont laissé le nom de Mak'-Sela à plus d'une localité de France : Marseille, Marseillan, etc. — On peut admettre aussi que **Μασυλῆες** signifie Imazir'en des bois (ὕλη), nom tiré de leur manière de vivre; mais nous préférons l'étymologie précédente.

à l'état nomade, ne savaient point cultiver la terre, et ne possédaient aucune espèce de troupeaux.

C'est à tort qu'on les a dits pasteurs; au temps d'Annibal, ils sont encore à demi sauvages. On les voit errer à cheval dans les màquis et les bois, où ils vivent de racines et des produits de leur chasse[1].

Les Maures ou Maurusiens (*Μαύροι*, *Μαυρούσιοι*, *Mauri*, *Maurusii*) habitaient le Maroc, depuis la Moulouïa jusqu'à l'Océan. Ils ressemblaient beaucoup à leurs voisins les Massésyliens[2] et étaient, comme eux, d'origine indo-européenne.

Telle est, au temps des guerres puniques, la distribution des populations du littoral africain, à l'ouest de Carthage.

Qu'on sorte encore de Carthage, mais cette fois en marchant vers l'est, et l'on rencontre au pourtour du Chot't' el-Kebir (l'ancien lac Triton) les Ausenses et les Machlyes; ceux-ci se rasaient le devant, et ceux-là le derrière de la tête.

Viennent ensuite les Lotophages et les Gindanes, établis sur la côte tripolitaine, depuis l'île de Gerbey (Meninx) jusqu'à Lebeda (la grande Leptis), où ils ont acquis la réputation de gens hospitaliers[3].

[1] *Ἔνθα Μασαισύλιοι τε καὶ ἀγρόνομοι Μασυλῆες*
*Βόσκονται σὺν παισὶν ἀν' ἤπειρόν τε καὶ ὕλην,*
*Μαιόμενοι βιότοιο κακὴν καὶ δεικέα θήρην.*
*Οὐ γὰρ γειομόροιο τομὴν ἐδάησαν ἀρότρου,*
*Κείνοις δ' οὔποτε τερπνὸς ἀκούεται ὁλκὸς ἀμάξης,*
*Οὐδὲ βοῶν μυκηθμὸς ἐς αὔλιον ἐρχομενάων·*
*Ἀλλ' αὔτως, ἅτε θῆρες, ἀνὰ δρία βουκολέονται,*
*Νήιδες ἀσταχύων καὶ ἀπευθέες ἀμήτοιο.*

(Denys le Périégète. *Orbis descriptio. Petits Géogr. grecs*, t. II, p. 112, éd. Muller.)

Voyez aussi les *Commentaires* d'Eustathe, même tome, p. 249-250.

[2] « Les Maures et les Massésyliens et les Libyens pour la plupart s'habillent de « la même manière et se ressemblent de tous points. » (Strabon, XVII.) — Saint Augustin dit aussi qu'ils parlent la même langue.

[3] *Λωτοφάγοι ναίουσι φιλόξενοι γεγαῶτες·*
*Ἔνθα ποτ' αἰολόμητις ἀλώμενος ἤλθεν Ὀδυσσεύς.*

(Denys le Périégète, p. 113, éd. Muller.)

Τὰ δ' ἔξω τῆς Σύρτιδος παροικοῦσι Λίβυες Λωτοφάγοι ἔθνος, μέχρι τοῦ σ7όματος

Puis, à l'est des Lotophages, on rencontre les Makes, portant une houppe de cheveux au sommet du crâne. L'hiver, ils font paître leurs troupeaux sur le littoral, et les emmènent l'été dans les montagnes de l'intérieur[1]. Le fleuve Cinyps (Cinifi ou ouâd Kaham) arrose leur territoire.

A l'est des Makes, sont les Nasamons (*Mak'-Ammon*)[2], excellents conducteurs de caravanes. Ils vont chaque année à l'oasis d'Augila pour la récolte des dattes.

Enfin, à la suite des Nasamons, et en marchant toujours à l'est, on trouve les Psylles, célèbres par leur art d'apprivoiser les serpents.

Telles sont les nations qui peuplent ce que nous avons nommé l'avant-scène du continent africain. Derrière elles, et sur le premier plan, se meuvent les Gétules[3], c'est-à-dire les habitants des S'ah'râ marocain, algérien, tunisien, et les Garamantes, qui occupent

*τῆς ἑτέρας Σύρτιδος.* (Scylax de Caryanda. *Petits Géogr. grecs*, t. I, p. 85-86, éd. Müller.)

Voyez : Homère, *Od.* IX, v. 80; — Hérodote, IV, CLXXVII; — Pline, V, IV; — Silius Ital. III, v. 110; — Pomp. Mela, I, VII, etc. — Le lotus n'est autre chose que la caroube.

[1] *Ἀπὸ τούτου τὴν Σύρτιν παροικοῦντες οἱ Μάκαι χειμάζουσιν ἐπὶ θαλάττῃ, τὰ βοσκήματα κλείοντες· τοῦ δὲ θέρους, ὑπεκλειπόντων τῶν ὑδάτων, ἀπελαύνουσι τὰ βοσκήματα εἰς μεσογαίαν ἄνω μεθ' ἑαυτῶν.* (Scylax de Caryanda. *Petits Géogr. grecs*, t. I, p. 85, éd. Müller.)

[2] Voyez, sur les Nasamons : Denys le Périégète et l'excellente note de M. C. Müller, t. II, p. 113, de l'édition des *Petits Géographes grecs;* — les *Commentaires* d'Eustathe (même ouvrage, t. II, p. 253); — enfin Scylax (même ouvrage, t. I, p. 84-85).

Suivant Dion, les Nasamons se fixaient des ailes à la tête lorsqu'ils allaient en voyage; suivant d'autres auteurs, la polygamie était en usage chez ces peuples, et les femmes y étaient communes. Les Nasamons se nourrissaient de sauterelles.

[3] *Γαίτουλοί τ' ἐφύπερθε καὶ ἀγχίγυοι Νίγρητες.*
*Ἑξείης δ' ἐπὶ τοῖσι Φαρούσιοι, ὧν ὑπὲρ αἶαν*
*Ναίουσιν Γαράμαντες ἀπείριτοι...*

(Denys le Périégète, *Petits Géogr. grecs*, t. II, p. 115, éd. Müller.)

*Γαίτουλοι ἔθνος μέγιστον Λιβυκόν.* (Eustathe, *Comment.* dans les *Petits Géographes grecs*, t. II, p. 254)

l'oasis du Fezzan. Au sud de ceux-ci, s'échelonnent les Atarantes et les Atlantes d'Hérodote; au troisième plan enfin, se développent les immenses domaines des Éthiopiens, c'est-à-dire des gens du Soudan.

Quelles étaient les limites de l'empire carthaginois en Afrique et quelles relations la République entretenait-elle avec les diverses populations dont il vient d'être fait un examen sommaire? Il est possible de faire à ces deux questions des réponses qui ne dénatureront probablement pas la vérité.

Tous les peuples de l'est, Ausenses et Machlyes, Lotophages et Gindanes, Makes, Nasamons et Psylles, étaient *sujets* de Carthage, et cette domination devait être de la plus haute importance pour la République. Ces nomades lui servaient de boulevard contre Cyrène, et assuraient ses communications avec le Soudan.

Les Garamantes (oasis du Fezzan), établis sur la route du Niger, paraissent également lui avoir été soumis.

Enfin, elle régnait en souveraine sur les Libyens habitants de la Bysacène et de la Zeugitane, régions comprises entre l'ouâd Berber et la petite Syrte.

Au temps d'Annibal, les Massyliens et les Massésyliens ne sont ni sujets ni tributaires de Carthage, et vivent dans une complète indépendance.

La création de ces royaumes numides semble avoir été l'un des résultats de la descente d'Agathocle en Afrique (309-305). Suivant Diodore, plusieurs chefs indigènes qui, jusqu'alors, avaient reconnu la domination de Carthage, traitèrent avec le tyran de Syracuse, et soutinrent sa souveraineté. Après son départ, ils surent garder la liberté qu'ils avaient recouvrée, grâce à des événements de guerre qui avaient mis Carthage à deux doigts de sa perte.

Le royaume massylien, qui, avons-nous dit, s'étend de l'ouâd Berber au cap Bougaroni ou *Seba-Rous*, avait, au temps de la guerre des mercenaires, la ville de Zama Regia pour capitale. Il était alors gouverné par N'H'arâraoua, beau-frère d'Annibal. Un peu avant la deuxième guerre punique, Gala, fils de N'H'arâ-

raoua, entame le domaine de Carthage, et prend pour capitale Hippo Regius (Bône) [1].

Le royaume massésylien, dont les limites ont été fixées au cap Bougaroni, d'une part, et à la Moulouïa, de l'autre, a pour capitale Siga, ville importante à l'embouchure de la Tafna [2]; le roi Syphax (Soff'-Ax) occupe le trône.

Les Numides n'étaient point nécessairement *symmaques* de Carthage; ils servaient seulement la République en qualité de *stratiotes*, et quand bon leur semblait; en d'autres termes, ils ne combattaient que sous bénéfice de profits stipulés par les traités. Ces alliances n'étaient point permanentes, et chacune des parties contractantes pouvait reprendre, à son gré, sa liberté d'action.

Le royaume de Mauritanie est constitué depuis trois siècles.

Le roi Bocchar est alors sur le trône, et sa capitale est Tanger. Les Maures servent fréquemment dans les armées carthaginoises, mais seulement à titre de *mercenaires* [3].

Bien que les deux Numidies et la Mauritanie eussent recouvré leur indépendance, elles n'avaient cependant pas été assez fortes pour reprendre à Carthage les places de la côte septentrionale. « Au temps d'Annibal, dit Polybe [4], la République possédait « tout le littoral d'Afrique baigné par notre mer, depuis les Autels « des Philènes, voisins de la grande Syrte, jusqu'aux Colonnes « d'Hercule.

« Le développement de ces rivages est de plus de 16,000 stades » (près de 3,000 kilomètres).

« Les villes et places commerçantes de la côte, dit également

[1] N'H'arâraoua, père de Gala, est l'aïeul du celèbre Masinissa (Mak'-Ath-Snassen). Durant la deuxième guerre punique, le roi massésylien Syphax (Soff'-Ax) doit agrandir ses États vers l'est aux dépens du royaume massylien.

Il s'installera dès lors à Kirtha (Constantine). Masinissa recouvrera le royaume de ses pères et conservera Kirtha pour capitale. Ainsi le siége du gouvernement massylien est successivement à *Zama Regia*, *Hippo Regius* et *Kirtha*.

[2] Siga était une ancienne colonie tyrienne. La Tafna s'appelait également Siga.

[3] Voyez Justin et Diodore de Sicile, *passim*.

[4] Polybe, III, xxxix.

« Scylax [1], depuis les Hespérides (la grande Syrte) jusqu'aux Co- « lonnes d'Hercule, appartiennent toutes aux Carthaginois. »

L'empire de Carthage comprenait donc une zone étroite longeant la Méditerranée, et cette bande littorale était garnie d'établissements commerciaux et de postes militaires formant une ligne continue. Les comptoirs et marchés attiraient les indigènes; les petites places fortes offraient aux voyageurs isolés des refuges sûrs, ou caravansérails; aux armées en marche, des magasins précieux.

Tous ces centres de population établis sur la côte portaient le nom de villes *métagonitiques*.

Les places les plus importantes de la Métagonie étaient Kollo, Tipasa, Iol (Cherchell), Siga.

Cette chaîne non interrompue de comptoirs fortifiés (*φρούρια*) assurait les communications de Carthage avec l'Espagne. Avant de partir pour l'Italie, Annibal aura bien soin d'y envoyer de bonnes garnisons, afin de n'être, en aucun cas, coupé de la métropole.

On a cherché longtemps le sens du mot *Métagonie*. Pline [2] le prend pour synonyme de Numidie; mais la Métagonie, comme on vient de le voir, n'était que la bordure maritime des États numides [3]. C'était une suite de villes carthaginoises, bien reliées entre elles, qui, commençant au cap Seba-Rous (Eptagonium) [4], aboutissait à Tanger.

En résumé, Carthage était maîtresse de la Métagonie, de la Zeugitane, de la Bysacène, c'est-à-dire du pays compris entre la Méditerranée et le Chot't' el-Kebîr, l'ouâd Berber et la petite Syrte, enfin de toute la région syrtique jusqu'à Kasr (*Εὐφραντὰς πύργος*).

[1] Scylax de Caryanda, *Périple*. (T. I des *Petits Géogr. grecs*, éd. Müller.)

[2] Pline, V, II.

[3] A l'appui de la synonymie proposée par Pline, quelques auteurs ont cherché l'étymologie de Métagonie dans le rapprochement des deux mots *meteg ionah*, signifiant ensemble *qui met à part* sa bride. Or on sait que les chevaux numides n'étaient point bridés. Cette origine est, à notre sens, fort douteuse.

[4] Les cartes de l'Afrique ancienne portent deux caps *Metagonium*, qu'ont respectivement remplacés les dénominations de Rusaddir (à l'ouest de la Moulouïa) et de Bougaroni. On doit, comme nous l'avons dit, lire *Eptagonium* (Seba-Rous) et non *Metagonium*, *Eptagonie* et non *Métagonie*.

La *turris Euphrantas*, dernière ville carthaginoise, était bâtie non loin des Autels des Philènes.

Tel était le domaine d'Afrique. Quant aux possessions extérieures, le nombre en était bien réduit. Carthage n'avait plus ni la Sicile, ni la Sardaigne, ni la Corse, ni ses comptoirs sur l'Océan. Elle ne conservait que les petites îles de la Méditerranée et la partie de l'Espagne qu'Amilcar venait de conquérir.

Les éléments divers dont se composait l'empire carthaginois ne jouissaient pas tous des mêmes droits politiques. Au premier rang était Carthage, la cité proprement dite, analogue à la cité romaine, comprenant, outre la ville fondée par Elissa, toutes les villes et et établissements peuplés de citoyens proprement dits.

Ces privilégiés étaient dits parfois *Phéniciens de Carthage*, de même que les Américains s'appelèrent quelque temps *Anglais de Philadelphie*, et, en employant cette expression, Diodore de Sicile entend parler de gens qui, bien que Tyriens, s'étaient créé une nationalité spéciale, entée sur leur nationalité d'origine.

Annibal lui-même indique le sens de cette qualité de Carthaginois, lorsque, traitant avec Philippe (215), il stipule tant en son nom qu'au nom de « tous les sénateurs de Carthage qui sont auprès « de lui, et de tous les Carthaginois qui sont dans son armée. » Ces Carthaginois ont des prérogatives plus étendues que celles des sujets et alliés de Carthage, dont il est aussi question dans le traité.

Parallèlement à la cité, et marchant de pair avec elle, se présentait la confédération des villes libres phéniciennes, telles qu'Utique et la grande Leptis. Le texte du traité d'alliance de Carthage avec la Macédoine mentionne spécialement les Itykéens, dont les droits ne peuvent être méconnus. Tout en reconnaissant la suprématie de Carthage, Utique conserva, de tout temps, une individualité distincte.

Après les citoyens de Carthage, après les villes libres, arrivaient les Liby-Phéniciens. Entre les Carthaginois et les Libyens l'entente n'avait paru possible que par la formation d'une race intermédiaire, et le sanhédrin avait, de bonne heure, favorisé les mélanges. La fusion avait pu s'opérer, grâce à des affinités de sang singulièrement propices. Unis aux filles de Laabim, fils de Cham, les fils de

Chanaan, aussi fils de Cham, avaient donné naissance à des populations de trempe solide et d'une énergie à toute épreuve.

« Là où deux races sont en présence, c'est par cette classe « moyenne que les transformations s'opèrent. Au milieu du vaste « empire commercial des Anglais dans l'Inde, il se forme aussi une « classe intermédiaire, qui s'accroît silencieusement, exempte à la « fois des préjugés de l'Hindou et de l'orgueil de l'Anglais, et qui « jouera certainement un jour un grand rôle dans la péninsule [1]. »

Les Liby-Phéniciens peuplaient les villes maritimes, colonies de Carthage, telles que Hippo-Diarrhyte, Clypea, la petite Leptis, et les colonies agricoles de l'intérieur (*περιοικίδες*), comme Vacca, Bulla, Sicca. Tous ces centres de populations étaient *symmaques* de Carthage, et lui payaient l'impôt.

Cependant les vrais Carthaginois restaient toujours pour l'Afrique de simples étrangers, comme les Anglais le sont pour l'Inde, et méprisaient beaucoup les Liby-Phéniciens. Ils les considéraient comme une classe inférieure, qu'il fallait éloigner des honneurs et du commandement. La *γερουσία* les surveillait, les traitait en ennemis, et souvent ainsi les poussait à la révolte. Ces sangs-mêlés paraissent avoir été fort turbulents; ils menaient la populace de Carthage, et, plus d'une fois, la République dut s'en débarrasser par la voie des colonisations lointaines. Cette méthode fait que les côtes du Maroc et du Sénégal, de l'Espagne et du Languedoc [2] donnèrent asile à plus d'une émigration liby-phénicienne.

Enfin, après les Carthaginois, après les Itykéens, après les Liby-Phéniciens, apparaissaient les Libyens, sujets de Carthage. On sait que Carthage dut acheter aux indigènes le sol sur lequel s'étaient assis ses premiers établissements. Des redevances annuelles constataient la précarité de son occupation, et elle ne fut affranchie de tout tribut qu'après la répression de l'insurrection de l'an 395. Peu à peu, elle étendit sa domination sur les Libyens, tant par les

[1] M. Duruy, *Histoire rom.* t. I, p. 346-347.

[2] *Τῶν πρὸς τὸ Σαρδῶόν τε πέλαγος κειμένων*
*Οἰκοῦσι Λιβυφοίνικες ἐκ Καρχηδόνος*
*Ἀποικίαν λάβοντες.*
(Scymnus, *Orbis descriptio. Petits Géogr. grecs*, t. I, p. 203, éd. Muller.)

armes que par son habileté à rompre toutes les ligues indigènes, à briser toutes les résistances.

Elle disséminait au milieu des vaincus le trop-plein de sa population, constituant ainsi un réseau de villes puniques destinées à les maintenir dans l'obéissance.

Cependant les Libyens, rongeant impatiemment leur frein, étaient toujours prêts à secouer le joug. La révolte de 395 n'est pas la seule que Carthage eut à réprimer. Les rébellions de 379 et de 309-305, au temps d'Agathocle, mirent la République à deux doigts de sa perte. Dès que ses affaires semblaient quelque peu embarrassées, un soulèvement éclatait en Afrique, et doublait les dangers de la situation.

Les Carthaginois ne pouvaient considérer comme *sujets* que les peuples auxquels ils avaient fait embrasser la vie agricole, et qui, par suite, vivaient à l'état sédentaire. La soumission des Nomades ne pouvait s'exprimer que par le payement d'un tribut régulier, et l'obligation de fournir un contingent militaire proportionné à l'importance numérique de leurs tentes. Carthage avait pour *tributaires* tous les peuples d'Afrique placés à l'est de son méridien : les Lotophages, les Garamantes, les Makes, les Nasamons et les Psylles.

Le traité d'Annibal avec Philippe de Macédoine parle aussi des *alliés* de Carthage. Il s'agit des Imazir'en, qui formaient avec la République des alliances temporaires; mais leur esprit mobile rendait toujours leur fidélité fort douteuse.

C'est à tort qu'on attribue, d'ordinaire, la faiblesse intérieure de l'empire carthaginois au système défectueux de son organisation militaire; cette faiblesse n'était que la conséquence inévitable d'une politique peu conciliante; l'administration de la *γερουσία* était dure, et empreinte de cet esprit de défiance et de tyrannie propre aux grands corps aristocratiques.

Étrangers au milieu des Africains, qu'ils n'avaient pas su s'assimiler, ces âpres Tyriens n'étaient jamais en sûreté chez eux. Colosse aux pieds d'argile, l'avide Carthage tremblait sans cesse sur sa base, et ces oscillations continuelles n'étaient que le prélude de la ruine. Elle tenait dans une étroite dépendance les Libyens et les Liby-Phéniciens, leur refusait tous privilèges, les traitait en peuple

conquis, et ne pouvait, dès lors, en attendre que des haines vigoureuses.

La rapacité de Carthage rendait partout odieuse sa domination. Elle exténuait les peuples; elle en tirait des impôts qui leur prenaient et le sang et la moelle, et punissait sans miséricorde le moindre murmure, ou même un simple retard. Quand une ville manifestait quelque esprit de résistance, on en faisait aussitôt vendre les habitants. Mais ces répressions violentes avaient des résultats désastreux. Traquées par les agents du fisc, des populations émigraient en masse; elles traversaient, à tous risques, d'immenses solitudes, et se jetaient dans le Soudan. Telle est l'origine de cette étrange civilisation que les voyageurs s'étonnent de rencontrer aujourd'hui dans le bassin du lac Tchad et dans celui du Niger [1].

Pour le malheur des sujets de la République, ni la pentarchie des finances, ni la *γερουσία*, ni le *σύγκλητος* ne réglaient leur conduite sur les principes de l'honnêteté.

La corruption, la vénalité, la concussion, étaient partout à l'ordre du jour. Outre l'impôt régulièrement frappé, et dont les rentrées alimentaient le trésor, les contribuables avaient à subvenir, sans murmure, aux besoins des sénateurs, des pentarques, de tous les agents inférieurs. Ces déprédations organisées étaient, pour ainsi dire, revêtues d'un caractère légal, et il n'était point de centre de population qui ne fût périodiquement *razzé et mangé;* et personne n'osait signaler ces effroyables abus.

D'ailleurs, l'aristocratie carthaginoise n'eût pas été d'humeur à supporter la réforme d'un état de choses indispensable à son avidité. Cette aristocratie, que l'instabilité des fortunes commerciales soumettait à une loi de rénovation constante, n'avait aucune cohésion, aucunes traditions, aucuns principes. Déchirée par un esprit de concurrence qui dégénérait en passion de monopole, jalouse de tout succès, de tout mérite dépassant le commun niveau, sacrifiant

[1] « Faki Sàmbo, un savant de Masena (Soudan), était non-seulement versé dans « toutes les branches de la littérature arabe, mais il avait lu Aristote et Platon. Il « possédait un monceau de manuscrits; et je me rappelai ces paroles de Jackson : « *Un jour, on corrigera nos éditions des classiques d'après les textes rapportés du « Soudan.* » (Dr Barth.)

tout à l'intérêt du moment, elle était, durant la prospérité, d'une imprévoyance sans limites, et se montrait, aux jours de danger, accessible à de honteuses peurs. Ces égoïstes sénateurs, amollis par le luxe, et possédés de l'amour de l'or, ne pouvaient avoir l'intelligence des saines méthodes de gouvernement.

La République carthaginoise, ce semblant de monarchie constitutionnelle, n'était en réalité qu'une oligarchie de *riches*, et l'influence du peuple s'y trouvait, de fait, annihilée.

L'or à la main, la *γερουσία* faisait les élections, et fixait le sens des plébiscites. Quant à la multitude, que les présidents des *syssites* faisaient mouvoir à leur gré, elle était naturellement criarde et turbulente, avide de plaisirs et cruelle. Qu'on se représente, surchauffée par le soleil d'Afrique, la population d'une de nos villes du midi de la France[1].

Un État oligarchique ne compte quelques grandes familles opulentes qu'à la condition d'être, en même temps, l'asile d'un grand nombre de misères. Rongées par un hideux paupérisme, et le plus souvent affamées, les classes inférieures étaient toujours prêtes à accueillir un signal de soulèvement, et les cris des femmes et des enfants ne faisaient qu'ajouter au désordre.

« A Carthage, dit Polybe[2], les enfants ne prennent pas moins de « part aux émeutes que les hommes, » et les émeutes populaires étaient fréquentes. L'an 149, lors d'une terrible crise, les gens de Carthage forcèrent l'entrée du sénat. Il s'ensuivit un horrible tumulte et le massacre de tous les sénateurs hostiles au sentiment populaire.

En somme, le gouvernement de Carthage, usé par ses vices, se

[1] Nos populations méridionales ont certainement dans les veines quelques gouttes de sang carthaginois. L'Hercule phénicien a laissé des traces de son passage dans le Languedoc et la Provence. De plus, des colonies liby-phéniciennes ont occupé l'Ariége, l'Aude, l'Hérault, le Gard et la vallée du Rhône jusqu'à Tarascon (*Ta-Ras-Ko*). Toutes les côtes du bas Languedoc étaient peuplées de Carthaginois. L'onomatologie topographique fournit à cet égard des arguments irrécusables. Voyez, par exemple, les environs de Cette et du fort Brescou (*Bahr-Ras-Ko*).

[2] Polybe, XV, xxx.

sentait incapable de réprimer les abus. L'heure de la décadence avait sonné. « Je pense, dit Polybe [1], que le gouvernement des Carthaginois, du moins pour les points principaux, fut, dans l'origine, sagement établi. Ils avaient des rois; le sénat y exerçait les pouvoirs d'une aristocratie, et le peuple décidait de ce qui le concernait; en un mot, l'ensemble de ce gouvernement offrait des ressemblances avec ceux de Rome et de Lacédémone. Mais à l'époque où Carthage s'engagea dans la guerre d'Annibal, son état politique ne valait pas celui des Romains. Qu'on se rappelle que, comme pour le corps humain, on distingue, pour toute cité et pour toute entreprise, les premiers développements, la maturité, la décadence, et que la deuxième période est celle de la vigueur. C'est par là précisément que différaient les deux Républiques. Autant Carthage avait atteint sa maturité et sa splendeur avant Rome, autant elle déclinait alors, tandis que sa rivale était dans toute sa force. A Carthage, le peuple dominait déjà dans les délibérations; à Rome, la puissance du sénat était entière; ici la multitude gouvernait; là, les meilleurs. »

La situation intérieure, rendue si triste par un système politique à bout de forces, s'aggravait encore des effets d'un esprit de mercantilisme exagéré. « Un État s'affaiblit souvent par l'exagération du principe sur lequel il repose [2], » et Carthage, qui n'avait de génie que pour les opérations commerciales, se sentait chanceler sur sa base, sans espoir de retrouver même cet équilibre instable [3] qui longtemps avait fait sa fortune.

Était-il un remède à tant de maux? On ne saurait l'affirmer, mais ce qu'on sait, c'est qu'il y eut à Carthage un homme qui tenta

[1] Polybe, VI, LI.

[2] *Histoire de Jules César*, t. I. p. 280.

[3] « Et Tyros instabilis... » (Lucain, *Pharsale*, III.)

« Les empires que le commerce seul a créés reposent sur une base fragile. Pour qu'ils s'écroulent, il n'est pas toujours nécessaire d'un choc violent. Quelques-uns s'affaissent d'eux-mêmes sous la corruption de l'or; d'autres tombent indirectement frappés.

« Les Parthes, en fermant au commerce de l'Orient la route de terre, et les Ptolémées, en lui ouvrant l'Égypte et la mer Rouge, ruinèrent la Phénicie.

« La découverte du cap de Bonne-Espérance frappa Venise à mort. La Hanse

de sauver son pays : on a nommé le grand Amilcar, le chef de ce parti puissant que les Romains ont voulu flétrir du nom de *faction*. Les résistances de cette glorieuse faction Barcine en manifestent l'esprit essentiellement national. Que voulait-elle en effet? Introduire des réformes dans l'administration, corriger l'incorrigible *γερουσία*, changer les rouages d'un système financier défectueux, parer à l'insuffisance du numéraire, faire enfin de la République non plus une confédération de villes commerçantes, uniquement préoccupées de leurs intérêts du jour, mais une grande puissance continentale, ayant l'intuition des vrais besoins de l'avenir.

Malheureusement les réformes étaient difficiles à Carthage.

Le grand Amilcar avait eu l'idée de fonder la puissance de son pays sur de larges bases territoriales, et, à cet effet, d'offrir à tous les Imazir'en la nationalité carthaginoise. Il ne fallait plus songer à exercer cette domination avide, qui avait tant déconsidéré le sanhédrin; on devait, suivant lui, faire tout au monde pour opérer une *fusion de races*.

Mettant en pratique les principes qu'il ne cessait de prôner, le père d'Annibal avait inauguré, dans sa propre famille, celui de la constitution de cette nationalité *phenico-tamazir't*. Il avait hardiment donné sa fille au jeune N'H'arâraoua, roi des Massyliens. Plus tard, une nièce d'Annibal devait épouser le roi Isalcès (Ag'-Ilassen), et la célèbre Sophonisbe (Soff'-n-Aith-Abbès), fille d'Asdrubal-Giscon, du parti des Barca, était destinée à suivre, successivement, la fortune de Syphax (Soff'-Ax) et de Masinissa (Mak'-Ath-Snassen).

Mais l'aristocratie carthaginoise se montrait, en général, peu disposée à suivre dans cette voie le généreux Amilcar, oubliant son illustre origine et foulant aux pieds les préjugés de race si profondément implantés dans le cœur des Orientaux.

« succomba, parce que l'importance du commerce du Nord tomba dès que des « communications directes s'établirent par mer avec l'Orient.

« La Hollande, le Portugal et l'Espagne ont été supplantés par l'Angleterre, « grâce à l'extension que celle-ci prit en Amérique. Un jour le Nouveau Monde, « placé entre l'Europe et l'Orient, héritera de la prospérité commerciale de l'Angleterre. » (M. Duruy.)

Le Bou-Baraka et ses amis politiques étaient d'ailleurs induits en une erreur profonde, et leurs projets ne pouvaient aboutir. Une nationalité *liby-phénicienne* était possible, parce que, nous l'avons dit, les Phéniciens et les Libyens, de la même famille, descendaient collatéralement de Cham.

Carthage pouvait s'incorporer des Zauèces, des Lotophages et des Garamantes, mais l'essai ne devait point s'étendre aux frontières du peuple amazir'.

Ancêtres de nos Kabyles et Touâreg, ces Imazir'en étaient des Galls. Or un abîme infranchissable est et demeure béant entre les races chamitiques et indo-européennes, comme entre les races indo-européennes et sémitiques.

# CHAPITRE III.

## FINANCES.

Pentarchie des finances. — Valeurs métalliques. — Insuffisance du numéraire. — Valeurs fiduciaires. — Monnaie dite *de cuir*. - Le budget des recettes. — Les impôts. — Les douanes. — Les mines. — La piraterie. — Le budget des dépenses. — Les emprunts. — Ruine du crédit de Carthage. — Coup d'œil de Ptolémée Philadelphe.

La direction des finances de Carthage était du ressort de la *γερουσία*, qui en déléguait l'inspection à une pentarchie spéciale, et celle-ci était présidée par un magistrat que les Romains ont, par analogie, désigné sous le nom de *questeur*.

Le commerce carthaginois se faisait principalement par voie d'échanges. Ce mode d'opérations fit que la République ne s'attacha point, dès le principe, à se pourvoir d'une grande quantité de valeurs métalliques. Cependant on sait que l'or et l'argent en poids furent, de tout temps, chez elle, des signes représentatifs du prix des choses. Elle eut aussi, à partir du IVe siècle, des monnaies d'or, d'argent et de bronze, dont nous possédons plus d'un spécimen [1].

Il est d'ailleurs avéré que les métaux précieux étaient parfois très-rares sur la place, surtout les métaux monnayés. De là des crises inévitables. Le malheureux traité des îles Ægates et la cruelle guerre des mercenaires de Sicile ne sont que la conséquence d'une grande insuffisance de numéraire. Le projet de conquête de l'Espagne semble avoir ensuite tiré son origine de la nécessité où fut l'État de parer à de nouveaux désastres. Amilcar, Asdrubal et An-

[1] Voyez, à l'*Appendice* C du présent volume, une Note numismatique qui complète ce chapitre des finances de Carthage.

nibal rendirent d'éminents services à leur pays en faisant disparaître cette disette de métalliques.

Les Carthaginois ne connurent ni la rente sur l'État, ni les institutions de crédit, ni les papiers de commerce, mais ils eurent quelques notions des valeurs fiduciaires, représentatives des valeurs monétaires.

Le premier de ces *signes de monnaie* fut celui qu'on a, très-improprement, nommé *monnaie de cuir*. « Les Carthaginois, dit Eschine[1], se servent de la monnaie suivante : dans un petit morceau de cuir ils enveloppent quelque chose de la grosseur d'une pièce de 4 drachmes; mais ce que c'est que la chose enveloppée, voilà ce que savent seulement ceux qui l'ont confectionnée. Une fois cachetée, on la met en circulation. » La monnaie de cuir, on le voit, était d'un alliage dont l'État seul connaissait la composition. La petite pièce était cousue entre deux rondelles de cuir, et le timbre de l'État exprimait la valeur fictive attribuée au billon émis. On peut se représenter cette monnaie conventionnelle sous la forme des amulettes que portent encore nos indigènes de l'Algérie, et qu'ils suspendent au poitrail de leurs chevaux pour les préserver du mauvais œil (h'eurouz)[2].

Les revenus du trésor découlaient de plusieurs sources : les impôts, les douanes, l'exploitation des mines, la piraterie.

Les colonies de l'intérieur et les provinces de la Méditerranée, telles que la Sardaigne et les Baléares, payaient l'impôt en produits de leur industrie ou en productions du sol. Mais les villes du littoral, toutes adonnées au commerce, opéraient leurs versements soit en lingots, soit en numéraire. La petite Leptis payait aux Carthaginois l'énorme contribution d'un talent (5,821 francs) par jour[3], soit plus de 2 millions par an. On peut juger, par cet exemple,

[1] *De divitiis*, XXIV.

[2] Nos Africains enferment dans de petits sachets de cuir des objets doués de singulières vertus. Leur foi robuste manifeste une prédilection marquée pour les poils de lion. — Suivant Macrobe, les triomphateurs romains portaient sur la poitrine un appareil analogue, destiné à les préserver de l'envie.

[3] « Ea singula in dies talenta vectigal Carthaginiensibus dedit. » (Tite-Live, XXXIV, LXII.)

des sommes dues par l'ensemble de ces centres de populations échelonnés du Nil à l'Océan.

Les pavillons étrangers n'étaient admis dans les ports de la République que sous des conditions déterminées [1], et n'en pouvaient emporter que les marchandises dont la nomenclature avait été fixée par des traités de commerce [2]. En même temps, un dur système de lois prohibitives imposait aux colonies carthaginoises l'obligation de ne faire dans la métropole que des importations désignées à l'avance, et de s'approvisionner sur ses marchés. Les droits de douane de Carthage étaient excessifs, et provoquaient une active contrebande entre la Cyrénaïque et les villes commerçantes du littoral. Appelé à diriger le gouvernement de Carthage, après le désastre de Zama, Annibal doit réformer les tarifs et tout le service des douanes [3], qui fera dès lors des recettes importantes.

Avant la conquête de l'Espagne par Amilcar, Carthage n'exploitait que quelques mines dans le bassin du Guadalquivir; mais cette conquête changea la face des choses. Carthagène devint la capitale d'une véritable Californie. « A Osca (Huesca), on exploitait des « mines d'argent; à Sisapon (Almaden), l'argent et le mercure. « A Cotinæ, le cuivre se trouvait à côté de l'or. Chez les Orétans, « à Castulo (Cazlona, sur le Guadalimar), les mines d'argent occu- « paient, au temps de Polybe, 40,000 personnes, et produisaient « par jour 25,000 drachmes, à peu près 25.000 francs [4]. »

La piraterie fournissait aussi à la République des ressources inattendues. Le droit maritime donnait, à cette époque, toute latitude au brigandage public, et les Carthaginois armaient souvent en course pour aller raser, à l'étranger, des étendues de côtes considérables. Leur gouvernement ne reculait pas devant les mesures

[1] Voyez le traité de l'an 509 avec Rome. (Polybe, III, xxii.)

[2] Voyez le traité avec les Étrusques. (Aristote, *Politiq.* III, ix.)

[3] « Annibal postquam vectigalia quanta terrestria maritimaque essent, et in « quas res erogarentur, animadvertit, et quid eorum ordinarii reipublicæ usus « consumerent; pronunciavit in concione, omnibus residuis pecuniis exactis, tri- « buto privatis remisso, satis locupletem rempublicam fore... et præstitit pro- « missum. » (Tite-Live, XXXIII, xlvii.)

[4] *Histoire de Jules César*, t. I, p. 101.

les plus odieuses. « Les Carthaginois, dit Aristote, ayant besoin « d'argent pour payer leurs mercenaires, recoururent à l'expédient « suivant : ils firent publier que tout citoyen ou habitant ayant à « porter plainte contre des villes ou personnes étrangères eût à les « dénoncer à la justice. Une foule de plaintes furent déposées; aus- « sitôt, sous ce prétexte, ils enlevèrent tous les vaisseaux sortant « du port et fixèrent l'époque à laquelle le jugement serait rendu. « De cette façon, ils réunirent une somme considérable, qui leur « permit de solder leurs troupes. »

C'était, comme on le voit, l'institution d'un vrai tribunal de prises.

Bien que les fonctions publiques ne fussent point rétribuées à Carthage, le budget des dépenses paraît avoir été considérable. L'entretien des armées en absorbait une grande partie; les magasins étaient toujours pourvus de denrées provenant des impôts en nature; mais l'habillement, l'armement, la solde et les autres services réclamaient de nombreux deniers. Le matériel de la guerre était énorme, comme celui de la marine. Les travaux publics absorbaient aussi une grande part des recettes, car la République les conduisait avec grand luxe. La couverture du temple du soleil avait, à elle seule, coûté près de 6 millions de francs [1]. Mais ce qui désorganisa les finances de Carthage, ce fut la malheureuse issue des deux premières guerres puniques. En 241, le gouvernement dut payer à Rome une contribution de guerre de 18,627,200 francs; en 238, 6,985,200 francs; en 202, 58,210,000 francs; en tout, 83,822,400 francs.

Cette somme de plus de 83 millions, payée en moins de quarante ans, mit Carthage aux abois [2]. Elle eut recours aux expédients, et on la vit se jeter dans la voie de l'emprunt, non point de l'emprunt national, qui a toujours chance de réussite dans un pays homogène et fort, mais de celui qui ne peut être négocié qu'à l'é-

[1] Appien, *Puniq.* CXXVII.

[2] L'empire carthaginois courut dès lors à sa ruine. « ... Quum de Pœnis « triumpharet [Africanus sequens] quatuor millia CCCLXXX pondo transtulit. Hoc « argenti tota Carthago habuit... » (Pline, *Hist. nat.* XXXIII, L.)

tranger, dernière ressource des États faibles, et que leurs désordres intérieurs ont déconsidérés. Lors de la première guerre punique, la *γερουσία* avait déjà fait, auprès de Ptolémée Philadelphe, des démarches tendant à obtenir quelques avances d'argent; mais le gouvernement des Lagides était trop sage pour prêter l'oreille à pareille demande.

L'Égypte savait que le crédit de Carthage était à jamais ruiné par le gaspillage et la dilapidation [1], et, d'ailleurs, aspirant à devenir la première puissance maritime du bassin de la Méditerranée, elle n'avait aucun intérêt à soutenir une rivale en décadence. En même temps qu'il terminait, entre le Nil et le golfe Arabique, cette communication fameuse, plus heureusement conçue que notre canal de Suez [2], Ptolémée jetait vers l'Occident uu regard qui en scrutait l'avenir. Il y avait entrevu une petite République d'Italie, résistant victorieusement au roi Pyrrhus, et lui avait adressé à ce sujet des félicitations officielles. Depuis lors (273), son cabinet n'avait plus cessé d'entretenir des relations étroites avec le sénat romain.

En refusant ses secours à Carthage, Ptolémée, nous le répétons, faisait acte de sagesse. Il était Grec; il sentait que la cause des fils de Chanaan était à jamais perdue; que la Grèce, pays de transition entre le vieil Orient et l'Europe, n'était plus d'une trempe assez dure pour être le pivot du monde; qu'à Rome enfin allait s'allumer un éclatant foyer de civilisation.

[1] « Vectigalia publica partim negligentia dilabebantur, partim prædæ ac divi-« sui principum quibusdam et magistratibus erant. » (Tite-Live, XXXIII, XLVI.)

[2] Ce canal avait été ouvert par le roi Necao, vers la fin du VIIe siècle avant l'ère chrétienne.

# CHAPITRE IV.

## GUERRE.

Pentarchie de la guerre. — Les officiers généraux. — Les commissaires. — Organisation des armées carthaginoises. — Les arsenaux. — Leur contenance. — Les manufactures d'armes. — Leur puissance de production. — Les fortifications de Carthage. — Tracé. — Développement de l'enceinte. — L'escalier d'Aschmoun. — Importance de la place. — Fouilles de M. Beulé. — Profil du mur. — Épaisseur totale. — Hauteur d'escarpe. — Détails de construction. — Description des casemates. — Vue cavalière des fortifications de Carthage.

La *γερουσία* de Carthage confiait le département de la guerre à l'une de ses pentarchies, tout en se réservant la nomination des officiers généraux, le contrôle direct de leurs opérations, le droit de les traduire à sa barre, en cas de fautes graves contre la discipline ou contre les lois de l'honneur militaire.

Le grade d'officier général était fort recherché de l'aristocratie carthaginoise, car il conférait droit de préséance après celui de soff'ète; c'est-à-dire que le choix de la *γερουσία* ne portait jamais que sur des fils de grandes familles, occupant déjà par leur fortune une haute position dans l'État. Les nominations du comité des Cent étaient soumises à l'approbation du *σύγκλητος* et de l'assemblée du peuple. Parfois l'armée, lui enlevant cette prérogative, proclamait elle-même un général. Mais, en ce cas encore, la ratification du sénat et du peuple était indispensable. Les soff'ètes n'étaient pas nécessairement généraux de la République, mais ils pouvaient l'être, et recevaient alors un brevet spécial, émané des bureaux de la pentarchie. La guerre terminée, ils résignaient le commandement. Réciproquement, durant son commandement, un général pouvait être nommé soff'ète. Il suit de là qu'il n'y avait entre ces deux titres distincts aucune corrélation nécessaire.

Chacune des armées actives de la République était commandee

par un général investi d'une autorité déterminée, mais variable avec les circonstances. Celle d'un général en chef était rarement absolue; on le soumettait, comme les autres généraux, à des commissaires chargés de diriger et de surveiller sa conduite.

Les commissaires, tous membres de la *γερουσία*, étaient munis de pleins pouvoirs. Ils traitaient les affaires politiques, contractaient les alliances et adressaient à Carthage des rapports réguliers. Enfin ils assistaient aux conseils de guerre présidés par les généraux. Tous les services administratifs des armées en campagne étant sous leur direction et leur contrôle, la *γερουσία* leur donnait pour adjoints un certain nombre de leurs collègues du sanhédrin, mais appartenant seulement au *σύγκλητος*. On verra ces commissaires au quartier général d'Annibal [1].

La sombre *γερουσία* s'était, avons-nous dit, réservé la juridiction militaire, et sa sévérité était extrême. Ses jugements, sans appel, étaient autant de condamnations à mort. L'honneur du commandement était si redoutable, que des généraux recouraient au suicide pour ne point affronter le terrible tribunal [2].

Le défilé de l'armée d'Italie, commandée par Annibal, doit mettre en évidence [3] tous les détails d'organisation des armées carthaginoises, et le tableau n'a plus besoin, pour être ici complété, que de quelques traits touchant les arsenaux et les fortifications d'une ville qui était, à elle seule, l'État tout entier.

Les arsenaux de Carthage paraissent avoir été considérables. Ces établissements contenaient, suivant Appien, jusqu'à deux cent mille armures complètes, une immense quantité de traits et de javelots, et deux mille catapultes [4]. Strabon, qui témoigne du même fait [5], porte à trois mille le nombre des machines de guerre.

Les manufactures d'armes en pleine activité pouvaient produire par jour cent boucliers, trois cents épées, mille traits de catapulte,

[1] Voyez ci-après, l. III, c. v.

[2] Diodore de Sicile, II.

[3] Voyez ci-après, l. III, c. v.

[4] *Εἴκοσι μυριάδας πανοπλιῶν, καὶ βελῶν καὶ ἀκοντίων πλῆθος ἄπειρον, καὶ καταπέλτας ὀξυβελεῖς καὶ λιθοβόλους ἐς δισχιλίους.* (Appien, *Puniq.* LXXX.)

[5] Strabon, XVII, III.

cinq cents lances, et un nombre variable de machines névrobalistiques[1]. Strabon[2], qui enchérit encore sur Appien, constate une production de cent quarante boucliers par jour.

L'enceinte de Carthage présentait un développement d'environ 30 kilomètres[3], et comprenait la citadelle de Byrsa, dont le périmètre particulier, tangent intérieurement à celui de la place, mesurait 3 kilomètres au moins[4].

Il est assurément impossible de retrouver le tracé suivi par les ingénieurs carthaginois; mais on doit se figurer une suite d'angles saillants et rentrants, de tours rondes[5] et de courtines, agencées de manière à procurer quelques flanquements.

Du côté de la mer, la place était défendue par des rochers à pic, formant escarpe naturelle, et la fortification se réduisait à une simple muraille dessinant le pourtour de Megara[6], contournant la ville basse à l'est, et coupant la Tænia suivant toute sa largeur (92$^{m}$,50).

Le mur, faible et négligé en ce dernier point[7], était très-solidement établi du côté des ports, qu'il avait à couvrir[8]. Mais Carthage se sentait surtout vulnérable à l'ouest et au nord-ouest, et c'est là qu'elle avait accumulé ses meilleurs moyens de défense. L'isthme

[1] ... *Θυρεοὺς ἑκατὸν ἡμέρας ἑκάστης, καὶ ξίφη τριακόσια, καὶ καταπελτικὰ βέλη χίλια, σαύνια δὲ καὶ λόγχας πεντακοσίας καὶ καταπέλτας ὅσους δυνήθειεν.* (Appien, *loco cit.*)

[2] Strabon, XVII, III.

[3] Orose (IV, XXII) dit 20 milles; Eutrope, 22; Tite-Live (Epit. du livre LI), 23. Strabon donne à cette enceinte un développement total de 360 stades (66 kilom. 600 mèt.); mais le texte est vraisemblablement entaché d'erreur. Nous avons pris les dimensions *minima* données par P. Orose, soit 29 kilomètres 585 mètres.

[4] Orose (IV, XXII) dit 2 milles; Eutrope, un peu plus de 2 milles; Servius, 22 stades ou 4070 mètres. Nous adopterons encore ici le minimum d'Orose, 2958$^{m}$,52.

[5] Le demi-cercle est la figure favorite de l'architecture carthaginoise pour toute espèce de constructions.

[6] Scipion escalada le mur de Megara en 147.

[7] Le consul Censorinus y fit très-facilement brèche en 149.

[8] En 147, les Carthaginois renforcèrent encore cette partie de l'enceinte. Ils la doublèrent d'un rempart avec fossé, qui coupait, dans toute sa longueur, le quai des marchandises. C'est par là cependant que Scipion pénétra en 146.

était coupé par une triple ligne de murailles, d'environ 5 kilomètres de développement total [1].

La configuration d'un terrain assez tourmenté avait dû guider les ingénieurs militaires, lors de la détermination du tracé de cette portion d'enceinte, dont Byrsa empruntait environ 250 mètres courants [2].

Au nord et au sud, l'enceinte propre de Byrsa se composait d'un double mur; à l'est, elle était formée du péribole fortifié (*τέμενος*) du temple d'Aschmoun. Nous avons dit que le plateau de la citadelle, d'environ 60 mètres d'altitnde, avait un commandement important sur la ville basse. Cette différence de niveau était rachetée par une communication d'un caractère tout particulier. C'était un escalier de soixante marches, donnant accès au temple en temps ordinaire, mais pouvant être facilement démoli en cas de siége, car il n'était qu'appliqué sur le soubassement de l'édifice.

Quelques chiffres, donnés comme complément de cette description sommaire, feront mieux connaître l'importance de la place. Carthage, aux dernières années de son existence, et après une lutte séculaire, comptait encore une population de 700,000 âmes [3]. Byrsa, la citadelle, pouvait donner asile à 50,000 hommes [4]; le temple d'Aschmoun, réduit de la citadelle, en contenait un millier [5].

Pour qu'on juge mieux encore de la valeur des fortifications de Carthage, il convient d'en dessiner le profil, en observant que le résultat des récentes découvertes de M. Beulé [6] est en parfaite concordance avec les données des textes.

Le mur d'escarpe était construit en pierres de taille [7]. C'était du tuf pris sur place, et protégé, contre l'érosion d'un air saturé de

[1] L'istbme avait 25 stades (ou 4 kilomètres 625 mètres) de largeur. On peut ajouter 375 mètres pour les brisures du trace.

[2] « Ex una parte murus communis erat urbis et Byrsæ. » (Orose, IV, XXII.)

[3] Strabon, XVII, III.

[4] *Μυριάδες πέντε ἀνδρῶν καὶ γυναίκων*. (Appien, *Puniq.* CXXX.) — Voyez aussi Tite-Live et Polybe. — Florus dit 40,000 hommes; Orose, 30,000 hommes et 25,000 femmes.

[5] Appien dit environ 900 : *ἀμφὶ τοὺς ἐνναкοσίους.* » (*Puniq.* CXXX.)

[6] *Fouilles à Carthage*, Paris, 1861.

[7] « . . . saxo quadrato. . . » (Orose, IV, XXII.)

vapeurs salines, par un enduit de poix, ou de bitume[1]. L'appareil des murs était colossal. Les blocs qui formaient les assises mesuraient jusqu'à $1^m,50$ de longueur, $1^m,25$ de largeur et 1 mètre d'épaisseur.

« Quoique les assises, dit M. Beulé[2], paraissent, au premier as-« pect, réglées, elles ont cependant des saillies et des retraites, des « tenons et des mortaises, qu'on dirait empruntés à l'agencement « des charpentes. » Ces assemblages, dits à *mâle et femelle*, n'étaient pas encore, pour le génie carthaginois, une suffisante garantie de solidité; les lits et les joints étaient garnis d'une couche de mortier fin.

L'épaisseur des murs, y compris une masse d'appui composée de voûtes en décharge, était de $10^m,10$[3]; la hauteur d'environ 15 mètres[4], non compris le bahut et les tours[5].

Les trois lignes de murailles avaient même profil. Elles comprenaient chacune deux étages de voûtes[6], qui, du côté de la plaine, servaient au logement de 300 éléphants, 4,000 chevaux, 20,000 hommes d'infanterie, 4,000 de cavalerie.

En terminant cet aperçu, qui laisse admirer des proportions grandioses, il convient d'exposer les détails de construction d'un système de casemates parfaitement entendu.

[1] « Cura tuentur picando parietes. » (Pline, *Hist. nat.* XXXVI, XXII.)

[2] *Fouilles à Carthage*, p. 61.

[3] Appien dit (*Puniq.* XCV) : *Βάθος δὲ ποδῶν τριάκοντα*, soit 9 mètres. Diodore (*Reliquiæ*, XXXII, XIV; *Excerpta Photii*) dit : *Πλάτος δὲ πήχων εἰκοσιδύο*, soit $9^m,90$. Les fouilles de M. Beulé ont donné $10^m,10$.

[4] Appien dit (*Puniq.* XCV) : *Τούτων δ' ἑκάστου ἦν ὕψος μὲν πήχων τριάκοντα*, soit $13^m,50$; Diodore (*Reliquiæ*, XXXII, XIV; *Excerpta Photii*) : . . . . . *ὕψος μὲν εἶναι πήχων τεσσαράκοντα*, soit 18 mètres. La moyenne est de $15^m,75$. M. Beulé est porté à croire (*Fouilles à Carthage*, p. 64) que la hauteur était de 15 mètres. M. le général Tripier (*La fortification déduite de son histoire*, p. 29, 30) n'accorde que 14 mètres, mais ne cite point d'autorité qui appuie cette conjecture. Nous avons adopté, pour le pied grec, 30 centimètres, et pour la coudée, 45 centimètres.

[5] *Χωρὶς ἐπαλξέων τε καὶ πύργων* (Appien, *Puniq.* XCV.)

[6] *Διώροφον δ' ἦν ἑκάστου τεῖχους τὸ ὕψος.* (Appien, *Puniq.* XCV.) M. le général Tripier a raison d'admettre ces deux étages, mais M. Beulé (*Fouilles à Carthage*, p. 64) en suppose trois. Pourquoi?

« Les anciens, dit M. le général Tripier[1], avaient des connais-
« sances étendues sur la propagation du mouvement, et sur les
« vibrations produites dans les maçonneries et les terres par des
« chocs violents; ils se servaient de béliers gigantesques.

« Ils avaient reconnu que les vibrations sont une très-grande
« cause de destruction dans les maçonneries....... qu'il fallait
« leur procurer des points d'appui qui en empêchent les oscilla-
« tions. Ils savaient que ces points d'appui s'obtiennent facilement
« avec économie, en opposant les murs perpendiculairement les
« uns aux autres..... C'est ainsi qu'ils ont été amenés à adosser à
« leurs murs primitifs d'enceinte des pieds-droits, et à jeter entre
« ces pieds-droits des voûtes, pour en contenir les vibrations; ils
« ont fait de nombreuses applications de cette disposition, qui avait
« le double avantage de donner des logements et des magasins, et
« de créer de larges terre-pleins.

« *La plus considérable de ces applications était à l'enceinte de Car-*
« *thage, qui avait deux rangs de voûtes*[1]. »

Il est à remarquer, d'abord, que les matériaux employés, les pierres de taille, d'un tuf spongieux, donnaient, par leur nature même, une grande élasticité aux maçonneries; et, en second lieu, que la disposition des différentes parties de l'œuvre lui assurait une résistance considérable.

L'épaisseur 10$^{m}$,10 du mur d'enceinte comprenait celle du mur de parement, qui était de 2 mètres[2], et non point 2$^{m}$,51, ainsi que le suppose M. le général Tripier. La différence 8$^{m}$,10 était afférente à la masse d'appui creuse. Celle-ci comprenait : un corridor voûté longitudinal de 1$^{m}$,90 de largeur, les murs de tête et de fond des casemates, de 1 mètre d'épaisseur chacun, et le vide de ces casemates.

La casemate affectait, en plan, la forme du fer à cheval. C'était un rectangle de 3$^{m}$,30 sur 2$^{m}$,55, dont les petits côtés, perpendiculaires au corridor, se raccordaient au fond, suivant une demi-

[1] *La fortification déduite de son histoire*, p. 29, 30.

[2] M. Beulé a mesuré lui-même l'épaisseur de 2 mètres. (Voyez les *Fouilles à Carthage*.) La planche II, fig. 1, donne le plan des casemates.

circonférence de 3$^{m}$,30 de diamètre, d'où résultait, pour la salle, une profondeur maximum de 4$^{m}$,20.

Les pieds-droits de la casemate avaient 1$^{m}$,10 d'épaisseur, et ces dimensions mêmes donnent à penser que les deux étages étaient voûtés.

En donnant, comme nous l'avons fait, 15 mètres de hauteur totale à la fortification, et en admettant une épaisseur de voûte de 1 mètre, il reste 6$^{m}$,50 pour la hauteur sous clef de chaque étage.

C'est à peu près celle du plancher romain dont M. Beulé a retrouvé les traces. Les murs des casemates montrent, à 6 mètres au-dessus du rocher, les refouillements des trous d'encastrement des solives. Mais l'éminent archéologue admet trois étages, et nous sommes ici en désaccord avec lui. Nous n'en voyons que deux, et le texte d'Appien est formel à cet égard [1].

Telles étaient les imposantes fortifications de Carthage. Qu'on se représente cette muraille haute de 15 mètres, offrant, au-dessus de ses deux étages de voûtes, une terrasse, ou terre-plein, de plus de 10 mètres de largeur. Que, de 60 en 60 mètres [2], on élève par la pensée des tours dominant le terre-plein de toute la hauteur de leurs quatre étages [3]; qu'entre ces tours et ces murs à bahut, l'historien fasse mouvoir tout un peuple de défenseurs, et l'on aura la plus haute idée du génie militaire de Carthage [4].

[1] *Διώροφον δ' ἦν ἑκάστου τείχους τὸ ὕψος.* (Appien, *Puniq.* xcv.)

[2] . . . *πύργων οἱ ἐκ διπλέθρου διαστήματος.* (Appien, *Puniq.* xcv.)

[3] . . . *τετρώροφοι πύργοι.* (Appien, *loco cit.*)

[4] . . . . . . . . . studiisque asperrima belli.

(Virgile, *Énéide*, I, v. 14.)

# CHAPITRE V.

## MARINE.

Carthage, puissance maritime. — Les dieux Patæques (*Pateik*). — Les amiraux. — Les équipages. — Le matériel de la flotte. — Le navire de guerre carthaginois. — Dimensions *maxima* d'un navire de premier rang. — Tactique navale. — Les ports. — Les cales du Cothon de Carthage. — Fouilles de M. Beulé. — Erreur de chiffre de l'éminent archéologue. — Riche ornementation des cales du Cothon.

Tout État dont la fortune repose sur le principe de l'industrie et du commerce est fatalement appelé au rôle de puissance maritime. Carthage semble avoir compris de bonne heure que l'importance de la flotte doit toujours être en harmonie avec celle de la marine marchande; que, de plus, le nombre des vaisseaux de guerre d'une métropole se calcule d'après la richesse de ses colonies.

Pour la sécurité de ses opérations commerciales et le maintien des îles sous son étroite dépendance, il fallait à la fille de Tyr la libre pratique des mers, et elle dut s'imposer des sacrifices qui firent longtemps respecter son pavillon. Ses courses dans la Méditerranée lui faisaient rencontrer de rudes concurrents, c'est-à-dire des adversaires dont elle avait à contenir l'avidité, et à limiter, de haute lutte, les prétentions nationales. Elle combattit d'abord les Étrusques d'Italie, puis les Grecs de Syracuse et de Marseille, enfin les Romains, qui, du premier coup d'œil, reconnurent, eux aussi, qu'il leur fallait l'empire des mers.

La marine militaire de Carthage brille d'un grand éclat au temps de la première guerre punique, mais elle tombe rapidement de cet apogée. Au temps d'Annibal, on la voit en pleine décadence, et l'état de misère de la flotte suffit à expliquer l'échec

du grand capitaine en Italie. Il était coupé de Carthage, et les Romains tenaient la Méditerranée. Peut-on dire ce que serait devenue notre armée de Boulogne, si Napoléon avait pu la débarquer en Angleterre, et que les Anglais fussent restés maîtres de la Manche? Pour obtenir ce résultat, nos rivaux n'eussent pas manqué de faire donner toutes leurs forces, car, mieux qu'aucune autre nation du globe, ils comprenaient la mer et le prix de la vaste scène où se dénouent les grands épisodes des luttes internationales.

De même que Carthage avait hérité des instincts de Tyr, les Américains d'aujourd'hui semblent avoir hérité de l'esprit maritime des Anglais. Si la guerre de la sécession (1861-1865) a fait proclamer la supériorité des États du Nord, c'est que la marine fédérale sut rigoureusement bloquer les ports du Sud, et couper de l'Europe tous les confédérés.

La marine de Carthage était spécialement sous l'invocation des dieux. Neptune, Triton et les Cabires protégeaient le navire de guerre, et leurs images en ornaient la poupe. Ces poupées cabiriques portaient le nom de *dieux Patæques*. Un passage de Silius Italicus fait aussi connaître que le nom même du navire était ordinairement celui d'une divinité[1].

Esclave de ses idées religieuses, la population de Carthage se laissait vivement impressionner par tous les événements qui intéressaient sa gloire maritime. Les victoires navales y étaient célébrées par des réjouissances, et, quand survenait quelque défaite, un deuil national témoignait de la douleur publique. Alors les murs de la ville étaient drapés de noir, et des peaux de mouton, également noires, voilaient, tout autour du port, la face des petits dieux Patæques[2].

Les amiraux carthaginois ne doivent pas être confondus avec les officiers généraux des armées de terre. Ceux-ci avaient toujours

[1] Uritur undivagus *Python*, et corniger *Ammon*,
Et quæ Sidonios vultus portabat *Elissæ*.....
Et *Triton* captivus......
(Sil. Ital. *Punq.* XIV.)

[2] Diodore de Sicile, I.

sous leurs ordres le personnel de la flotte opérant de concert avec leurs troupes. Quand la flotte devait agir isolément, les amiraux et chefs d'escadre recevaient directement leurs instructions de la *γερουσία*. La pentarchie de la marine leur adressait des plis cachetés, qu'ils n'ouvraient qu'à une certaine hauteur en mer [1].

Les vaisseaux de guerre carthaginois étaient montés par des soldats de marine qu'on pourrait assimiler à nos compagnies de débarquement, par des gabiers et matelots, enfin par des rameurs chargés du service de propulsion. Ces derniers, dont le nombre était considérable [2], formaient un corps permanent, entretenu par l'État, et constamment exercé aux difficultés de l'art. Leur habileté assurait aux escadres carthaginoises une supériorité de marche dont la marine romaine osa seule leur disputer la gloire.

Quelques chiffres feront juger de l'importance du matériel naval de la République. Par son traité d'alliance avec Xerxès (480), Amilcar, fils de Magon le Grand, s'engageait à mettre à la disposition du roi de Perse 2,000 navires de guerre et 3,000 transports [3]. Au temps de ses luttes avec Syracuse (404-264), Carthage avait dans la Méditerranée de 150 à 200 voiles. A la bataille d'Ecnome (257), qui ouvrit à Regulus la route de l'Afrique, elle mit en ligne 350 vaisseaux montés par 150,000 hommes. Au temps d'Annibal, nous l'avons dit, elle manifeste une déplorable impuissance, et cependant, à la paix (201), elle livre à Scipion 500 navires de tout rang [4].

Pourquoi n'a-t-elle point fait usage de ces forces, qui semblent être restées quinze ans dans une immobilité complète? C'est que sans doute le trésor public, épuisé, était incapable de nouveaux efforts budgétaires; que la *γερουσία* ne pouvait plus or-

[1] Diodore de Sicile, I. — Polybe, V.

[2] Durant la deuxième guerre punique, Asdrubal achète en un seul jour 5,000 esclaves destinés à la rame. (Appien, I.) La proportion des rameurs était toujours très-grande. Pour 120 soldats de marine embarqués, on comptait à bord d'une quinquérème 300 rameurs et matelots. (Polybe, I.)

[3] Diodore de Sicile, XI, xx.

[4] « Naves provectas in altum incendi jussit. Quingentas fuisse omnis generis « quæ remis agerentur quidam tradunt. » (Tite-Live, XXX, XLIII.)

donner d'armements; que la marine carthaginoise était tombée dans l'état où se trouvait la marine espagnole au commencement de ce siècle[1].

Avant les guerres puniques, le navire de guerre carthaginois était la simple trirème[2]; mais Alexandre et Demetrius Poliorcète ayant introduit en Europe l'usage des vaisseaux de haut rang, Carthage suivit la Grèce dans cette voie nouvelle. Dès la bataille de Mylæ (264), elle possède des quinquérèmes[3]; on la voit même armer une heptarème, prise à Pyrrhus[4]. Cependant, elle ne renonce pas pour cela aux navires de petit tonnage, aux escadres de trirèmes, puisque, durant l'intervalle des deux premières guerres puniques, Polybe nous montre Asdrubal le Beau revêtu du titre officiel de *triérarque* de son beau-père Amilcar. Enfin, jusqu'à son dernier jour (146), la République entretint, pour faire le service de *mouches*, un certain nombre de caraques (*κέρκουροι*), de brigantins et autres bâtiments légers (*μυοπάρωνες*)[5].

Le siége de Tyr (334) et celui de Rhodes (304) avaient singulièrement modifié l'art de l'attaque et de la défense des places maritimes, art qui doit atteindre son plus haut degré de perfection antique pendant le cours même de la guerre d'Annibal, à ce siége de Syracuse (212) immortalisé par le génie d'Archimède.

On venait d'inventer de puissantes machines flottantes, des *tortues de mer,* des navires cataphractes (*κατάφρακται νῆες*), les aînés de ces vaisseaux cuirassés, que nous croyons peut-être d'invention moderne. Il s'en était suivi toute une révolution dans les principes de l'art militaire naval, et, comme il a été dit plus haut, l'emploi

[1] « Elle se composait (1805) de beaux et grands vaisseaux..... mais ces vastes « machines de guerre, qui rappelaient l'ancien éclat de la monarchie espagnole « sous Charles III, étaient, comme les vaisseaux turcs, superbes en apparence, « inutiles dans le danger. Le dénûment des arsenaux espagnols n'avait pas permis « de les gréer convenablement, et ils étaient, quant aux équipages, d'une faiblesse « désespérante. » (M. Thiers, *Hist. du Consulat et de l'Empire*, l. IV.)

[2] La trirème, inventée par les Corinthiens vers l'an 700, avait remplacé le *pentecontore*, et opéré une première révolution dans l'art militaire naval.

[3] Polybe, I.

[4] Polybe, I.

[5] Appien, *Punq.* CXXI.

des grands navires avait été préconisé. Mais, comme le fait très-bien observer M. Beulé [1], il ne faut pas s'exagérer les dimensions du navire antique. Le savant archéologue démontre péremptoirement que le vaisseau de premier rang de la marine carthaginoise ne pouvait pas avoir plus de 5m,30 de largeur, hors œuvre. Quant à la longueur, qu'on ne saurait déterminer d'une manière certaine, elle devait être relativement énorme [2].

La vitesse était, en effet, la première des qualités à rechercher dans le navire de guerre, à une époque où l'art militaire naval se réduisait à cette tactique unique : manœuvrer de manière à enfoncer à coups d'éperon la muraille de l'adversaire, en évitant soi-même le choc de son éperon [3].

Nous avons exposé plus haut l'importance du matériel de la flotte; il convient, en terminant ce chapitre, de donner une description sommaire des bassins où les escadres étaient maintenues au mouillage. La République avait plusieurs ports militaires, tels qu'Hippone [4], Kerkina [5], Cagliari, Carthage, etc. Le port circulaire d'Utique, l'alliée de Carthage, pouvait recevoir bon nombre de vaisseaux; enfin, le lac de Tunis offrait une station sûre, où s'abritaient des forces considérables [6].

[1] *Fouilles à Carthage*, p. 108 et 117.

[2] Tite-Live donne constamment aux navires de guerre le nom de *naves longæ*, par opposition à celui des transports, *naves onerariæ*.

[3] Il ne faut pas croire que l'*éperon* soit, plus que le *navire cuirassé*, d'invention récente. Les navires de l'antiquité étaient tous armés de becs solides renforcés d'épaisses lames de bronze, et Homère applique au vaisseau de Nestor l'épithète *δεκέμβολος*. On se battit ainsi à coups d'éperon jusqu'à la fin du moyen âge, et l'on voit, en 1340, les flottes d'Édouard III et de Philippe de Valois combattre à la manière des Carthaginois et des Romains. (Voyez la description du *rostrum* et de l'*éperon* dans le père Daniel, *Histoire de la milice françoise*.) La bataille de Lépante (1571) a fait prévaloir l'emploi de l'artillerie sur mer; cependant, malgré les progrès de notre artillerie, nous en revenons aujourd'hui à un engin qui rappelle l'*éperon* et le *rostrum* antiques.

La tactique du vaisseau de guerre *mû par des rames* devait présenter une grande analogie avec celle du navire à vapeur moderne.

[4] Appien, I.

[5] Tite-Live, XXII, xxxi.

[6] Le lac de Tunis, qui est aujourd'hui ensablé, et qui ne peut plus livrer pas-

Mais le principal port militaire était le Cothon, creusé par la fondatrice Elissa. Les constructions primitives s'étaient successivement transformées en magnifiques édifices, pour lesquels l'art grec avait marié ses plus beaux effets aux heureuses conceptions des ingénieurs carthaginois.

Les cales du Cothon furent d'abord de bois; mais un vaste incendie les ayant détruites vers l'an 400[1], on dut les reconstruire en maçonnerie, et probablement suivant le plan dont Appien nous a conservé les lignes principales.

« Au milieu du port militaire, dit cet auteur[2], était une île « bordée de grands quais, de même que le pourtour du bassin. « Les quais présentaient une série de cales qui pouvaient contenir « 220 vaisseaux.

« Au-dessus des cales, on avait construit des magasins d'agrès. En « avant de chaque cale, s'élevaient deux colonnes d'ordre ionique, « qui donnaient à la circonférence du port et de l'île l'apparence « d'un portique. Dans l'île, on avait disposé pour le directeur du « port (*ναύαρχος*) un pavillon d'où partaient les sonneries de trompette et les ordres transmis à la voix, et d'où ce directeur exer- « çait sa surveillance. L'île était située vers le goulet, et s'élevait « sensiblement, afin que le navarque vît tout ce qui se passait « au large, sans que les navires du large pussent plonger l'in- « térieur du port. Les marchands mêmes qui mouillaient dans le « premier bassin ne voyaient point les arsenaux du second; une « double muraille les en séparait, et une entrée particulière leur « donnait accès dans la ville, sans qu'ils eussent à passer par le « port militaire. »

M. Beulé a retrouvé des traces de cette brillante architecture hydraulique, mais, pour en découvrir quelques fragments, le courageux archéologue a dû procéder à de longues fouilles. Les ports

sage qu'à des embarcations légères, avait alors une profondeur suffisante, eu égard au tirant d'eau des vaisseaux romains et carthaginois. Ce lac, que les anciens appelaient λίμνη (stagnum), fut encore pratiqué par les navires de Bélisaire. (Voyez Procope, *De bello Vand.* I, xx.)

[1] Diodore, II. — Cet incendie se rapporte au règne de Denys l'Ancien.

[2] Appien, *Puniq.* XCVI.

de Carthage ne sont plus en l'état où ils étaient au temps d'Annibal. La nature, reprenant ses droits, a effacé peu à peu les travaux d'Elissa et de ses successeurs; elle a comblé des ports qu'elle n'avait point creusés. Les alluvions de l'ouâd Medjerda, les sables de la plage, soulevés par le vent d'est, ont enseveli les bassins sous un sol factice, qui ne cesse de s'exhausser. « C'est au point « que les Arabes ont planté des vignes et des figuiers là où se ba- « lançaient jadis, bien assurés sur leurs amarres, les navires venus « de tous les points du monde ancien [1]. »

Les beaux travaux de M. Beulé ont abouti, et nous possédons aujourd'hui quelques données précises touchant les cales du port militaire. Chacune d'elles avait 5m,40 de large, et l'on peut admettre 50 centimètres pour l'épaisseur de chaque mur de refend. Ici encore nous n'admettons pas toutes les conclusions de M. Beulé, qui a trouvé, pour chaque cale et son mur, une largeur de 5m,90 [2], et suppose à ce mur une épaisseur de 30 centimètres. Or les anciens ne construisaient point de murailles aussi frêles, et nous-mêmes, aujourd'hui, nous ne faisons point de murs de moins de 50 centimètres. M. Beulé prend d'ailleurs soin de détruire lui-même son hypothèse, puisque la colonne engagée de la tête du mur est représentée (planche V, fig. 9) sous une épaisseur de 47 centimètres. Il semble donc rationnel de prendre 50 centimètres pour l'épaisseur du refend. Dès lors, la cale n'a plus que 5m,40 de large, et l'on ne peut plus supposer aux navires carthaginois qu'une largeur de 5m,30 hors œuvre. Quant à la longueur des cales, il n'a pas été possible de la déterminer [3].

Ce qui préoccupait surtout l'auteur de ces savantes recherches,

[1] M. Beulé, *Fouilles à Carthage*, p. 96.

[2] *Fouilles à Carthage*, p. 108.

[3] « Malgré l'état avancé de la science, dit l'Empereur (*Histoire de Jules César*, « t. I, p. 144), nous n'avons pu retrouver qu'imparfaitement la construction des « anciennes galères, et, encore aujourd'hui, le problème ne serait complétement « résolu que si le hasard nous offrait un modèle. »

Qui sait si les proportions du navire de guerre antique ne pourront pas se déduire très-simplement des découvertes de M. Daux? Cette conséquence, que nous appelons de nos vœux, sera peut-être toute naturelle. M. Daux, aussi savant

c'était la décoration des cales; c'étaient ces deux colonnes engagées aux têtes des refends, et qui, « 220 fois répétées, donnaient à l'en- « semble du port militaire l'aspect du portique le plus élégant et « le plus riche du monde. »

M. Beulé a été assez heureux pour retrouver deux tambours de colonne, et il estime que la magnifique décoration du port militaire est un monument des arts de la Grèce. « Le plan même du « port est si noble, ajoute-t-il, ce double portique circulaire com- « posé de 440 colonnes ioniques devait être d'un si merveilleux « effet, que, malgré moi, j'y reconnais encore le génie grec. »

Ainsi, pour l'ornementation de ses établissements maritimes, Carthage invoquait le secours du génie de Corinthe et de Syracuse. Mais bientôt, et presque en même temps, Syracuse, Corinthe et Carthage reconnaîtront la supériorité politique du génie de Rome.

archéologue qu'ingénieur distingué, vient de fouiller en tous sens le sol de la Bysacène et de la Zeugitane. Il en a restitué les principaux *emporia*, et les bassins de Carthage, en particulier, ont été de sa part l'objet d'une exploration minutieuse. Il a, nous devons le dire, rectifié en plus d'un point quelques hardies assertions de M. Beulé. (Voyez, à la fin de ce volume, l'*appendice* D.)

# CHAPITRE VI.

## AGRICULTURE.

L'agriculture en honneur à Carthage. — Fertilité du sol africain. — Développements de l'agriculture au temps d'Annibal et de Masinissa. — Les figues de Caton. — Colonies agricoles. — Le traité de Magon. — Carthage ne s'est affaiblie que du moment où elle a négligé l'agriculture.

On se représente ordinairement les Carthaginois comme un peuple exclusivement adonné au négoce. C'est là une grave erreur. Une agriculture perfectionnée ne contribuait pas moins que le commerce à leur opulence, car elle leur offrait le moyen d'attacher au sol les peuplades indigènes, et d'éteindre le paupérisme qui rongeait la cité[1]. Les produits agricoles assuraient d'ailleurs la régularité du commerce d'exportation, et encourageaient le cabotage par la perspective d'un fret de sortie qui ne faisait jamais défaut.

Scylax vante, à juste titre, la fertilité tout exceptionnelle du territoire de Carthage, les richesses des habitants, le nombre et la variété de leurs troupeaux[2]. Agathocle et Regulus, lors de leur descente en Afrique, furent frappés des merveilles agricoles qui s'offrirent à leurs yeux[3].

Ce n'étaient que prairies et jardins magnifiques, dus à d'habiles irrigations; d'immenses plantations de vignes, d'oliviers, d'arbres

[1] Aristote loue le gouvernement de Carthage de secourir ainsi les indigents.

[2] *Φέρει δὲ καρπὸν ἡ νῆσος πολὺν, πυροὺς καὶ κριθάς. Ἔστι δὲ νῆσος* (Meninx) *εὔγειος. — Καὶ ἡ χώρα αὕτη ἀρίστη καὶ παμφορωτάτη, καὶ βοσκήματα παρ᾽ αὐτοῖς ἐστι καὶ μέγιστα καὶ πλεῖστα, καὶ αὐτοὶ πλουσιώτατοι.* (Scylax de Caryanda, dans les *Petits Géogr. grecs*, éd. Müller.)

[3] Diodore, II. — Polybe, I.

à fruit de toute espèce; des plaines immenses, couvertes de céréales.

« La fertilité de l'Afrique est admirable, dit Polybe[1]. Les che-« vaux, les bœufs, les moutons, les chèvres, abondent tellement en « ces contrées, qu'on ne saurait en trouver un aussi grand nombre « en aucun lieu du monde. La plupart des peuplades africaines « ne connaissent pas les fruits que donne la culture, ne se nourris-« sent que d'animaux, et vivent au milieu de troupeaux immenses. « Quant à la force et à la quantité des éléphants, des lions[2] et des « panthères, à la grandeur et à la beauté des buffles et des au-« truches, qui n'en a entendu parler? Ces animaux n'existent pas « en Europe, mais l'Afrique en est pleine. »

Les désastres des deux premières guerres puniques semblent porter, plus que jamais, les esprits vers les entreprises agricoles. Après Zama, on voit le grand Annibal employer ses vieux soldats à l'amélioration des cultures industrielles; il leur fait faire de grandes plantations d'oliviers[3], destinées à rétablir la prospérité de Carthage, alors si compromise. En même temps, Masinissa introduit chez les Imazir'en les méthodes et les instruments aratoires les plus perfectionnés. « Jusqu'alors, dit Polybe[4], son royaume avait été stérile

[1] Polybe, XII, III.

[2] Au temps de Polybe, les lions pullulaient tellement en Afrique, qu'ils s'en allaient, par bandes, investir de grandes villes. Pour intimider ces assiégeants de nouvelle espèce, les Carthaginois bloqués mettaient en croix tous ceux qu'ils pouvaient prendre. (Polybe, XXXIV, *fragm.* — Pline, *Hist. nat.* VIII, XVI, XVIII.) Ainsi fait de nos jours le cultivateur de France, qui cloue aux vantaux de la porte de sa grange les petits oiseaux de proie qu'il a tués.

Le lion d'Afrique est maintenant beaucoup plus rare que dans l'antiquité. Traquée de toutes parts, la race aura bientôt disparu, non par voie de refoulement, mais bien de destruction. Le lion ne peut vivre dans le S'ah'râ, qui est plat, dénudé, sans ressources; il lui faut le nord des hauts plateaux, ou mieux, les régions boisées, tourmentées, mais opulentes du Tell. Encore une erreur à signaler: « Il faut, dit le commandant Trumelet, faire son deuil du lion du désert, « dont on a tant parlé. » Il n'y a jamais eu de lions dans le S'ah'râ.

[3] Aurelius Victor, *Vie de Probus.*

[4] XXXIV, *fragments.* — Valère-Maxime, sans doute écho de Polybe, dit également de Masinissa: « Terram quoque quam vastam et desertam acceperat perpetuo « culturæ studio frugiferam reliquit. » (VIII, XIII, 1.)

« et ne produisait aucun fruit mangeable. Masinissa démontra qu'il « pouvait être aussi fécond qu'aucune autre terre. Il fit défricher « d'immenses plaines, qu'il affecta, suivant la nature du sol, à des « cultures déterminées. »

Ces encouragements portèrent leurs fruits, et, vers la fin de sa carrière, Annibal eut la joie d'apprendre que l'Afrique septentrionale était redevenue le plus riche pays du monde. Au milieu du IIe siècle avant notre ère, le vertueux Caton, opinant, suivant sa coutume, pour la ruine de Carthage, laissa tomber un jour dans le sénat de superbes figues, qu'il portait dans un pan de sa toge, et comme les sénateurs en admiraient la beauté : « La terre qui les « produit, fit-il négligemment, ne se trouve qu'à trois journées de « Rome. » Le mot fit son chemin.

Tout le territoire de Carthage semble avoir été couvert d'établissements agricoles, analogues aux colonies romaines créées en Italie jusqu'au temps des Gracques. Ces *περιοικίδες*, bien distinctes des *πόλεις* et des *φρούρια* du littoral, n'étaient point fortifiées, et devenaient la proie du premier aventurier qui se présentait en armes. Agathocle en prit deux cents. La fécondité d'un sol privilégié peut seule expliquer la multiplicité des villes, des camps, des postes, des *horrea*, des fermes, des haras, des châteaux et des maisons de plaisance qui couvraient alors la Zeugitane et la Bysacène [1]. L'Européen qui visite aujourd'hui la Tunisie et la province de Constantine reste plongé dans le plus profond étonnement devant cette accumulation de centres de populations, dont il foule à chaque pas les ruines [2].

L'aristocratie carthaginoise professait un grand amour pour l'agriculture. Magon, l'un de ses membres, propriétaire et écrivain

[1] « De superbes maisons de campagne témoignent de l'opulence des propriétaires. Ces demeures offraient toutes les commodités de la vie. On y voyait partout l'aisance et le luxe. » (Diodore, II.)

[2] Nous ne citerons qu'un exemple : entre Constantine et Setif on retrouve, à des intervalles très-courts, des cités considérables, dont quelques édifices sont encore debout : Mons, Djemila (Cuiculum) et bien d'autres, qui, d'après les vestiges qu'elles ont laissés, devaient avoir l'importance de nos villes de France de premier ordre.

distingué, a laissé un traité complet des méthodes dont il convient de faire usage dans les travaux des champs. Ce livre, estimé des Romains et traduit par Silanus, est fréquemment cité par Caton, Pline, Columelle, et par tous les auteurs qui ont écrit sur l'économie rurale[1].

Carthage eût dû suivre les sages conseils dont est rempli l'ouvrage de Magon. En s'attachant au sol, comme le voulait aussi le grand Amilcar; en cherchant à devenir puissance essentiellement territoriale et continentale; en s'appuyant ailleurs que sur les bases fragiles du commerce, et faisant tout au monde pour résister aux tentations du génie mercantile, la République eût peut-être prévenu sa ruine. Elle eût au moins vendu chèrement sa vie. « Du « moment où elle a négligé l'agriculture, dit Cicéron[2], rien n'a « plus affaibli Carthage que la cupidité de ses citoyens, qui, pour « se livrer exclusivement au commerce et à la navigation, négli- « geaient l'agriculture et les armes. »

[1] Voyez un résumé de l'ouvrage de Magon dans Heeren (*Idées sur le commerce et la politique des peuples de l'antiquité*, t. IV).

[2] Cicéron, *De republica*, II, IV.

# CHAPITRE VII.

## INDUSTRIE ET COMMERCE.

Industrie. — Commerce de terre. — Routes des caravanes carthaginoises. — Voie du Maroc. — Voie de l'Algérie. — Voie du Fezzan. — Le tracé d'Hérodote. — Composition des caravanes. — Marchandises. — Commerce maritime. — Organisation commerciale. — Caractères généraux du commerce de Carthage.

On trouvait à Carthage toutes les industries de Tyr, sa métropole, c'est-à-dire la fabrication des tissus, les teintures et la verrerie. Ses manufactures de Malte étaient très-renommées, et nous savons qu'un Carthaginois, sans doute chef d'un grand établissement industriel, avait composé tout un traité sur l'art de confectionner les riches vêtements[1]. Un seul chiffre fera juger du luxe de ces chefs-d'œuvre : le péplum destiné à la statue d'Astarté coûtait plus de 700,000 francs[2]. Quant au verre, il était d'une finesse prodigieuse. « Nos fabriques modernes, dit M. Beulé[3], n'obtiennent « rien de plus mince, ni de plus délicat, dans le genre que nous « nous plaisons à comparer à une mousseline légère. »

Le continent africain, cette terre mystérieuse dont les tribus centrales sont encore séparées de la grande famille humaine, tel était le vaste champ que la destinée avait offert aux explorations du commerce carthaginois. De bonne heure, le gouvernement avait compris l'importance de cette magnifique situation, et s'était attaché à prendre possession de la plus grande partie des côtes,

[1] *Περὶ τῶν ἐν Καρχηδόνι πέπλων*. (Athénée, XII, LVIII.)
[2] Athénée, XII, LVIII.
[3] *Fouilles à Carthage*, p. 56.

pendant qu'il encourageait les voyages de découvertes à l'intérieur.

Au nord, les comptoirs de Carthage s'échelonnaient de la Cyrénaïque à Tanger; à l'ouest, de Tanger jusqu'à l'embouchure du Gabon; et les produits indigènes affluaient dans ces ports. En même temps, les caravanes[1] parcouraient le pays et allaient porter aux noirs tous les objets de consommation dont ils étaient dépourvus.

Les Carthaginois semblent avoir exploré beaucoup mieux que nous le continent africain, principalement le Soudan, qui en est, comme on sait, le grand entrepôt central, et il n'est pas impossible de retrouver leurs itinéraires.

En effet, les routes d'Afrique, tracées d'une manière invariable, passent par des points forcés, et sont aujourd'hui ce qu'elles étaient il y a deux mille ans et plus. Ces chemins, connus de toute antiquité, et suivant lesquels on pénètre au cœur du Soudan, peuvent se classer en cinq grands réseaux distincts : ceux du *Niger*, de la *Gambie*, du *Maroc* et de l'*Algérie*, du *Fezzan*, enfin de l'*Égypte* ou du *Nil supérieur*.

Les voies du Maroc et de l'Algérie, avec celles du Fezzan, étaient vraisemblablement les seules pratiquées par les Carthaginois. Il convient en conséquence d'en indiquer ici le tracé général.

Deux intrépides voyageurs, deux Français, Paul Imbert, en 1670, et René Caillié, de 1824 à 1828, ont victorieusement prouvé qu'il est possible de se rendre de Tafilelt à Timbektou. Cette ville mystérieuse, que Léon l'Africain avait aussi visitée, était bien connue des marchands de Carthage, et les Romains, qui héritèrent de leur commerce, y faisaient d'importantes affaires[2].

Le docteur Barth a, de son côté, démontré, en 1855, qu'on peut se rendre directement de R'ât à Kano par Tin-Tellust, Ar'adez et Katchna. Il suffisait donc de relier R'ât à l'Algérie pour mettre nos possessions en communication avec le Soudan. C'est ce qui vient

[1] En amazir' : *aker'oua* (tête de nation), avant-garde de peuple.

[2] Timbektou était, dit-on, au nombre des villes dont le nom servit à orner le triomphe de Balbus le Jeune.

d'être fait, et le problème a même été l'objet de trois solutions différentes. La première est due à M. Bou-Derba, interprète de l'armée, qui, parti de Biskra en 1858, est parvenu à R'ât par Tuggurt et Ouargla[1]. Peu de temps après, de 1859 à 1861, M. Duveyrier partait également de Biskra, et arrivait à R'ât par le Souf, Berresof et R'damès[2]. Enfin, en 1860, le colonel Colonieu descendait de Géryville jusqu'au sud de Timimoun. Or on sait que de Timimoun on pénètre facilement dans le Touat et dans le Tidikelt; que, de plus, Insalah, centre principal du Tidikelt, est parfaitement relié à R'ât.

Les caravanes carthaginoises ont pu suivre ces lignes du Maroc et de l'Algérie; il est possible aussi que, partant du golfe de Qâbes (petite Syrte), elles se rendissent dans le Souf, en côtoyant les *Cht'out'*. Mais il est vraisemblable qu'elles prenaient de préférence Tripoli et Lebeda pour points de départ.

De Tripoli on peut aller à R'damès suivant les divers tracés décrits par MM. Dickson, Duveyrier, et le colonel Mircher. De R'damès on descend à R'ât, et de R'ât à Kano, sur les tracés de Barth.

Toutefois, il semble que ce n'est point R'ât, mais Murzuk qui devait servir d'entrepôt au commerce de Carthage[3]. Or comment parvient-on à Murzuk? Suivant trois routes, dont les deux dernières ont une section commune. La route la plus à l'ouest, celle qu'ont suivie, de 1850 à 1854, Richardson, Overweg et Barth, a pour points de passages principaux Tripoli, R'urian, Misda, Bir-el-Hassi et Murzuk. Tripoli est en même temps tête de la deuxième ligne, dite de Denham et Clapperton, passant par Bonjem, Sokna, Sebha,

[1] Le vrai chemin d'Alger à Kano, l'une des premières villes du Soudan, est, à notre sens, celui-ci : d'Alger à Medea (ancien chef-lieu du beylik de Titeri, ancien *castrum Medianum, ecclesia Mediensis*); là, organisation complète de la caravane. Départ de Medea pour El-Ar'ouât' (Laghouat); d'El-Ar'ouât' à Ouargla, huit jours de marche; d'Ouargla à R'ât, suivant l'itinéraire de M. Bou-Derba; de R'ât à Kano, par le tracé de Barth.

[2] De R'damès à R'ât il existe une seconde route, celle de Richardson (1845).

[3] R'at est d'ailleurs relié à Murzuk par deux routes : l'une dite de Denham et Clapperton (1822-1824), l'autre récemment parcourue par le docteur Barth.

enfin Murzuk, point d'arrivée. La troisième voie ne diffère de celle-ci qu'en ce qu'elle a, non plus Tripoli, mais Lebeda (la grande Leptis) pour point de départ. Le major Lyon a parcouru, en 1819, ce chemin de Lebeba à Bonjem.

C'est celui que, selon toute vraisemblance, suivaient les Carthaginois. Leurs caravanes, parties de Lebeda, gîtaient successivement à Bonjem, Sokna, Sebha, Murzuk. De Murzuk elles descendaient à Kouka, sur le lac Tchad, par Tegerri et Bilma, suivant l'itinéraire décrit par Barth et Vogel (1853-1855).

Il est essentiel de remarquer que ce ne sont point là de vaines hypothèses, mais des inductions basées sur les données historiques.

Hérodote, qui raconte le voyage des Nasamons, conducteurs de caravanes pour Carthage, dit expressément : « Le chemin le plus « court pour aller du pays des Lotophages à celui des Garamantes « est de trente journées de marche [1]. »

Or les Lotophages habitaient les environs de Tripoli, et les Garamantes, le Fezzan, cette oasis perdue dans un océan de sables. D'ailleurs, suivant le récit des voyageurs, il y a bien trente jours de marche de Lebeda à Murzuk. Murzuk a toujours été, comme R'ât, un important entrepôt, une étoile où se croisaient les caravanes qui, de la haute Égypte, se rendaient à Carthage ou en Mauritanie; où passent encore aujourd'hui celles des pèlerins musulmans qui, de Fez, se dirigent vers la Mekke.

Hérodote ajoute que, après les Garamantes (Murzuk), et à dix jours de marche, les voyageurs nasamons rencontraient les *Atarantes;* puis, encore à dix jours de marche au sud, les *Atlantes.* Les Atarantes semblent devoir être placés, sur le tracé de Barth, au point dit *Tar'aria-Dumma;* les Atlantes, soit aux environs de Bilma, comme le veut Heeren, soit mieux à l'oasis d'*Ar'adem.*

La caravane carthaginoise était le plus souvent conduite par le négociant, qui faisait ainsi lui-même ses affaires. Athénée cite un Magon qui, trois fois, fit en personne le voyage du Soudan, n'ayant pour toutes provisions que de la farine d'orge. Quant au reste du

[1] Hérodote, IV.

personnel indispensable en de telles expéditions, il était pris dans le pays intersyrtique, principalement chez les Nasamons. C'est pourquoi la possession des Syrtes était pour Carthage d'une immense importance. Elle lui fut disputée par les Grecs de Cyrène, et la guerre que la légende a close par le dévouement des Philènes n'était qu'un débat provoqué par une question de grande voirie commerciale.

Quels étaient les moyens de transport en usage? Certains auteurs veulent que le dromadaire en ait été, alors comme aujourd'hui, le principal agent. Mais cela est peu probable, car le dromadaire n'est point originaire d'Afrique. Il a dû y être importé, et cette importation paraît de beaucoup postérieure à Annibal. L'histoire ne mentionne, pour la première fois, le *vaisseau du désert* que sous le règne du roi Juba, contemporain de César[1]. Les Nasamons employaient-ils d'autres bêtes de somme? Des éléphants, des ânes? On ne saurait l'affirmer. Il est plus probable qu'ils formaient eux-mêmes des brigades de *porteurs*, analogues à celles que décrit le capitaine Burton, dans la relation de ses voyages aux grands lacs équatoriaux du continent africain. Ce qui, d'ailleurs, semble autoriser cette hypothèse, c'est le peu de volume et de poids des marchandises échangées entre l'intérieur et la côte.

Les Carthaginois allaient chercher dans le sud de la poudre d'or, des calcédoines, des ivoires, du coton, des esclaves; ils y portaient du vin, de l'huile, des tissus, des verroteries. Le sel, le blé, les dattes, étaient aussi, sur leur route, de fructueux objets d'échange.

L'or est fort rare dans l'Afrique septentrionale; il n'en existe ni dans le Tell, ni dans le S'ah'râ; mais on le trouve en grande abondance au sud du Niger. La calcédoine (*χαρχηδόνιος λίθος*, *carbunculus*) se tirait, suivant Pline[2], du pays des Garamantes (*Pha-*

[1] *De bello africano.* — Il n'y avait guère que les Nasamons, voisins de l'Égypte, qui connussent alors le dromadaire, et ce n'est qu'au temps de Juba, comme nous le disons, que l'usage s'en répandit à l'ouest du méridien de Carthage. Le djemel et le mehâri n'ont été communément employés, en Afrique, qu'à la suite de l'invasion arabe.

[2] Pline, XXVII, VII.

*zania*, le Fezzan), qui eux-mêmes la faisaient venir des montagnes de l'Afrique centrale. C'était une espèce d'agate, fort estimée des anciens.

Les marchés du Soudan étaient, alors comme aujourd'hui, couverts de dents d'éléphants, d'étoffes de coton [1] et d'esclaves des deux sexes. La traite remonte en Afrique à la plus haute antiquité, et elle y persistera longtemps encore. Au temps d'Annibal, les esclaves noirs étaient un objet de luxe, non-seulement à Carthage, en Égypte, à Cyrène, mais aussi en Grèce et en Italie [2]. La *γερουσία* en employait un nombre considérable [3] à l'exécution des travaux publics et au service de la flotte. Elle les tirait principalement du pays des *Tibbous*. Ainsi que cela se pratique encore aujourd'hui, les noirs venaient à pied, menés comme des troupeaux.

En échange de ces marchandises, Carthage, avons-nous dit, exportait au Soudan : le sel provenant des roches sahariennes [4] et celui qu'elle tirait des *Macomades* de la petite Syrte; du vin, qu'aucune religion ne prohibait alors; de l'huile, des dattes du S'ah'râ; du blé, de la *rassade* ou verroterie [5], que ses usines fabriquaient à bon compte.

En terminant cette nomenclature, il convient de mentionner le silphium (*σίλφιον*), que les Carthaginois plaçaient un peu partout, principalement dans la Cyrénaïque [6]. Le gouvernement surveillait la culture de cette plante mystérieuse, et s'en réservait le monopole, ainsi que le font du tabac certains États modernes.

La marine marchande allait répandre au loin tous les produits dont l'énumération précède, et à laquelle il faut ajouter des articles

[1] Le coton croît spontanément sur les bords du lac Tchad. Les étoffes se vendent sous forme de *tobés* (espèce de blouses) et d'*abaï'as*.

[2] Voyez l'*Eunuque* de Térence (acte I, scène II). Le Carthaginois Térence, esclave lui-même, naquit vers l'an 192, soit neuf ans avant la mort d'Annibal.

[3] Appien, I.

[4] Hérodote le désigne sous le nom d'*ἀλὸς μέταλλον*.

[5] Les nègres donnent à cette *rassade* les noms de *samsam* et *kimaraphamba*. Que deviennent ces ornements primitifs dont, depuis des siècles, il a été importé tant de milliers de tonnes en Afrique?

[6] Strabon. — Le *silphium* était un arbrisseau dont on tirait, par incision, un suc très-recherché, employé comme condiment. C'était le *laser* (laserpitium).

de bimbeloterie, des épices, des animaux rares, des instruments aratoires [1], des ustensiles de cuisine, des objets de toilette.

Elle rapportait de Sicile de l'huile et du vin, dont elle n'avait jamais assez, eu égard à la grande consommation qui s'en faisait en Afrique; de l'île d'Elbe, du fer; de la Corse, du miel, de la cire, des bois de construction, des esclaves; de la Sardaigne, des blés, des métaux, des agates rouges dites *sardoines*, et aussi des esclaves en grand nombre; de Lipara, des bitumes; des Baléares, des mulets, des fruits et des esclaves mâles. La population de ces îles ne comportant pas sans doute un juste rapport numérique entre les sexes, le négociant carthaginois recevait trois ou quatre hommes contre une seule femme.

Les navires de Carthage allaient en Espagne chercher de l'argent et du plomb, des bois de construction, des chevaux, des moutons, des tissus de poils de chèvre, des toiles de lin dites *carbasa*, des salaisons; aux Sorlingues, de l'étain [2]; dans la Baltique, de l'ambre; sur la côte occidentale d'Afrique, des dents d'éléphant, de la poudre d'or, des gommes, des pelleteries, des esclaves. Il y avait aussi, sur cette côte, de grandes pêcheries de maquereaux et de thons. Les poissons étaient salés sur place, puis expédiés à Carthage, où ils étaient tellement estimés que l'exportation en était interdite.

Il serait difficile de faire un exposé bien exact de l'organisation intérieure d'une maison de commerce carthaginoise. Quels en étaient les agents, les intermédiaires, les écritures? Les méthodes en usage n'étaient certainement pas aussi simples que celles qui sont employées de nos jours. Le négociant ne pouvait guère confier à des tiers le soin de traiter ses affaires à l'étranger, ni aux colonies, encore moins au cœur de l'Afrique. Il faisait lui-même ses voyages, ses opérations de vente et d'achat. C'est ainsi que le

[1] ...... Mureis Africanos prædicat
In pompam ludis dare se velle ædilibus...
Ligulas, canaleis ait se advexisse et nuces...
Palas vendundas sibi ait et mergas datas,
Ut hortum fodiat, atque ut frumentum metat.

(Plaute, *Pœnulus*. v. 1006, 1007, 1009, 1013, 1014.)

[2] Il n'est pas sûr que le métal dit *κασσίτερος* soit le *stannum* des Latins.

Magon cité par Athénée visite trois fois le Soudan, et que l'Hannon de Plaute débarque en Étolie. Celui-ci est à la fois propriétaire et capitaine de son navire. Il est son propre subrécargue; ses hommes d'équipage lui servent de portefaix [1].

Le commerce carthaginois, qui ne connaissait point le *commis voyageur,* avait besoin de *correspondants.* Les voyages que les marchands faisaient en personne nécessitaient des institutions de nature à leur assurer une bonne réception à l'étranger. Aussi, entre telle maison de Carthage et telle autre de Grèce, par exemple, existait-il des relations impliquant droit d'hospitalité réciproque. Ce droit ne pouvait s'exercer que sur la production du signe de reconnaissance convenu entre les parties [2]. Enfin le négociant avait besoin de courtiers et d'interprètes, pour le placement des marchandises qu'il débarquait. Ces agences existaient à Carthage, comme en Égypte et en Grèce [3]. On a vu d'ailleurs (p. 64), que le marché de Carthage était pourvu de crieurs publics et de commissaires-priseurs [4].

Le commerce carthaginois apparaît sous un jour qui en accuse l'esprit jaloux et tyrannique.

La métropole ouvrait son port au pavillon des puissances avec lesquelles elle avait des traités; mais les colonies ne pouvaient point faire comme la métropole : le commerce libre leur était absolument interdit. En réalité, la colonie carthaginoise n'était qu'un magasin, un dépôt, où la vente et l'achat se faisaient pour le compte de Carthage, suivant des formes et à des prix déterminés. Il n'y avait point de négociants dans ces comptoirs (*Φρούρια*), mais seulement des représentants, des commis.

[1] .....Viden' homines sarcinatos consequi?

[2] ................ Si ita est, tesseram
Conferre si vis hospitalem, eccam attuli.
— Hæc mihi hospitalis tessera cum illo fuit.

(Plaute, *Pœnulus*, v. 974, 1042, 1043, 1047.)

[3] Nunc orat operam ut des sibi ut ea veneant.

(Plaute, *Pœnulus*, v. 1010.)

[4] Polybe. Texte du premier traité consenti entre Rome et Carthage (509 avant l'ère chrétienne). (Voyez aussi la note 4 de la page 221.)

La politique de la γερουσία fut invariable. Elle éloigna soigneusement les étrangers des régions exploitées par ses nationaux, et dissimula comme elle put l'origine de leur opulence. Ainsi l'Afrique et la Sardaigne produisaient du blé; les autres pays de la Méditerranée en étaient dépourvus. Pour se réserver le monopole de l'importation des céréales, Carthage signe le traité de l'an 509, qui ôte à Rome le droit de doubler le Beau Promontoire; elle fait noyer, dit-on, tous les étrangers qui trafiquent en Sardaigne[1]. La côte occidentale d'Afrique donne de la poudre d'or; l'Espagne, de l'argent; les Sorlingues, de l'étain; la Baltique, de l'ambre. Le traité de l'an 347 éloigne les Romains de l'Espagne, et leur interdit le détroit de Gibraltar. Un vaisseau romain franchit un jour ce détroit, et se met à suivre une voile carthaginoise. Mais celle-ci a des instructions précises. Les Carthaginois n'hésitent pas à se jeter à la côte plutôt que d'apprendre à Rome le chemin de l'Angleterre[2]. Tous les gisements de minerais précieux sont systématiquement cachés aux yeux; les *syssites* forgent une mythologie terrible et une faune monstrueuse, pour détourner les étrangers des pays qui recèlent leurs trésors. De là, par exemple, l'histoire des Gorgones et celle du serpent des Hespérides.

Carthage pensait aussi qu'il était nécessaire de maintenir dans une ignorance absolue de la valeur des choses les peuples barbares avec lesquels elle commerçait. Pour ce motif encore, elle élevait des barrières destinées à tenir à distance des étrangers qui eussent offert aux indigènes des pays exploités vingt fois ce qu'elle leur donnait elle-même. Rome eût peut-être payé un *aureus* ce que Carthage avait pour quelques grains de *rassade*.

Telle est la politique dont les ressorts, habilement maniés, éloignèrent longtemps des Carthaginois toute concurrence sérieuse. Mais, fort heureusement pour les consommateurs, les monopoles ne peuvent être éternels. Il vint un jour où les Romains se lassèrent du système mis en vigueur par la γερουσία. Ils voulurent

[1] « Carthage avait un singulier droit des gens : elle faisait noyer tous les étrangers qui trafiquaient en Sardaigne.... » (Montesquieu, *Esprit des lois.*)
[2] Festus Avienus. — Strabon, III.

connaître cette Sardaigne, d'où l'on tirait tant de blé; cette Sicile, qui produisait tant de vin et d'huile qu'on leur faisait payer si cher; et, malgré les protestations d'Hannon, les soldats de Rome « se lavèrent les mains dans la mer de Sicile[1]. »

[1] Consultez, sur le commerce carthaginois : Heeren, *Idées sur le commerce et la politique des peuples de l'antiquité*; — Böttcher, *Histoire de Carthage* (*Geschichte der Carthager*).

# CHAPITRE VIII.

## TRAVAUX PUBLICS.

**Accroissements de Carthage. — Périmètre de la ville. — Population. — La ville basse. — Les ports. — Les quais. — Le forum. — Le temple d'Apollon. — Place de la Tænia. — Voies publiques. — Citernes. — La nouvelle ville ou Megara. — La nécropole. — Fouilles de M. Beulé. — Édifices divers. — Temple d'Astarté. — Temple de Baal. — Temple de Melkarth. — Temple de Cérès. — Temple de Proserpine. — Thermes. — Les portes de la ville. — L'aqueduc. — Les routes de l'empire carthaginois. — Grande route du littoral (section ouest). — Grande route du littoral (section est). — Route de Carthage à Cherchell. — Route de Teny à Bougie. — Route de Nemours à Djidjeli. — Routes de Carthage à Constantine. — Étoiles. — Assiette des voies romaines sur l'empierrement des chaussées puniques.**

Le mamelon de Byrsa fut d'abord toute la ville de Carthage; mais la colonie d'Elissa étouffa bientôt dans cette étroite enceinte. La population, prenant des accroissements rapides, en franchit les murs, pour se répandre dans la plaine, et Byrsa ne fut plus que ce que sont, en tous pays, les cités primitives, une acropole, un *réduit*. Autour d'elle les habitations se groupèrent en cercle [1], se répandirent vers les ports, puis sur toute la plage; doublant enfin le massif de *Sidi-Bou-Saïd*, les maisons s'étendirent encore jusqu'à la mer. Dans cette direction la plaine était fertile, l'eau des puits abondante, l'irrigation facile. Les riches se bâtirent des *villas* entourées de haies vives et de frais jardins [2].

C'était le quartier de *Megara* [3].

Ainsi se forma la ville qui, au temps d'Annibal, présentait un

[1] *Κατὰ μέσην δὲ τὴν πόλιν ἡ ἀκρόπολις... κύκλῳ περιοικουμένη.* (Strabon, XVII.)

[2] Appien, *De Rebus Punicis*, CXVII.

[3] Servius (in *Æneid.*), et Isidore de Séville (*Origin.* XV) disent que *Magar* signifie *nouvelle ville*. Les Grecs appelaient ce quartier *Νεάπολις*.

périmètre de 30 kilomètres environ [1]; sa population devait alors être immense, puisque, vers la fin de la troisième guerre punique, après une lutte séculaire, elle comptait encore 700,000 habitants [2], répartis en trois villes ou quartiers distincts, c'est-à-dire *Byrsa*, *Megara* et la *ville basse*. L'acropole nous est déjà connue; nous n'avons plus qu'à parcourir les deux cités qu'elle commandait au sud et au nord.

La ville basse, ou quartier de la marine, s'étendait au sud depuis le pied de la citadelle jusqu'à l'enracinement de la Tænia. Là se trouvaient les ports, le Cothon et le port marchand, dont nous connaissons aujourd'hui les dimensions exactes, grâce aux recherches de M. Beulé.

La partie du rivage située le long des ports était bordée de larges quais, où se déposaient les marchandises, et dont le cours était établi extérieurement à l'enceinte fortifiée de la place. C'était d'ailleurs le seul point qui fût garni de quais; les autres parties de la presqu'île étaient inaccessibles aux navires.

Non loin du Cothon, s'étendait le forum, grande place rectangulaire encadrée de maisons très-hautes, et dont une des faces était occupée par le temple d'Apollon. On suppose que le *σύγκλητος* et la *γερουσία* s'assemblaient, en temps ordinaire, dans les salles de ce temple. Aux jours solennels, les réunions avaient lieu à la Byrsa, dans le temple d'Aschmoun [3]. L'édifice consacré au culte d'Apollon était orné d'une statue colossale du dieu, revêtue de lames d'or d'une grande épaisseur. Au point de jonction de la Tænia et de la presqu'île se trouvait une autre place publique, qui était, comme le forum, entourée de hautes maisons [4].

Il serait assurément difficile de restituer le plan d'ensemble de la ville basse. Ce que l'on sait, c'est que du forum à la citadelle se développaient trois grandes artères, trois rues de 4 à 500 mètres

[1] Orose, IV. XXII. — Eutrope. — Tite-Live (Epit. du livre LI). — *Πόλις ἐστὶ μεγίστη.* (Anonymi *Stadiasmus maris Magni*, dans la collection des *Petits Géogr. grecs.*)

[2] Strabon, XVII.

[3] Tite-Live, XIII, XXIV.

[4] Appien, *Puniq.* CXXVIII.

de longueur, excessivement étroites et bordées de maisons à six étages. Lors du siége de 146, Asdrubal se retira dans Byrsa par ces rues, où il se défendit pied à pied. Scipion, maître du quartier, l'incendia et le fit déblayer par l'armée romaine. Celle-ci, forte de 120,000 hommes, y travailla sans relâche durant six jours et six nuits. Au bout de ce temps, quand Asdrubal demanda à capituler, l'armée n'avait encore enlevé qu'une partie des décombres. On peut juger, par ce seul fait, de l'importance des édifices publics et des maisons particulières.

La ville basse était desservie par de vastes citernes situées près de la mer, à l'est de Byrsa. Elles avaient, suivant le père Caroni, plus de 140 pieds de longueur sur 50 de largeur et 30 de hauteur. Les murs, de 5 pieds d'épaisseur, étaient flanqués de six tours ou contre-forts.

Abou-Obaïd-Bekri, écrivain arabe du XI[e] siècle, en donne la description suivante : « On voit à Carthage un palais appelé *Moal-* « *lakah*, d'une superficie et d'une hauteur prodigieuses. Il est com- « posé de galeries voûtées, qui forment plusieurs étages et dominent « la mer. . . Là commencent de vastes réservoirs, appelés *citernes* « *des Diables*, encore remplis d'une eau qui séjourne là depuis « une époque inconnue. » M. Dureau de la Malle[1] pense que les citernes des Diables et le Moallakah sont un seul et même édifice, et ne diffèrent point de celui dont le père Caroni a mesuré les ruines.

Telles étaient les principales constructions de la ville basse.

La *nouvelle ville* ou Megara était, comme il a été dit plus haut, le quartier des maisons de plaisance. Elle s'étendait, au nord de Byrsa, jusqu'à la mer et aux premières pentes du cap Qamart. Protégée, du côté de l'isthme, par l'enceinte générale de la place, elle n'avait sur la mer qu'une simple chemise; un mur particulier la séparait de Byrsa et de la ville basse. Megara était le quartier le plus vaste, mais aussi le moins peuplé de Carthage. On n'y voyait guère que des palais d'été avec leurs parcs, des maisons de campagne avec leurs jardins, des bouquets d'arbres, des fleurs, des

[1] *Recherches sur la topographie de Carthage.*

murs de pierres sèches servant de clôture, et de larges rigoles ouvertes pour les besoins de l'irrigation.

Le nord et l'est du faubourg de Megara avaient été réservés à destination de nécropole, et la ville des morts, ainsi placée dans l'enceinte de Carthage, était couverte par la triple défense qui protégeait la ville des vivants. Elle occupait le plateau du *Djebel-Kaoui*, qui s'incline vers Utique, et aussi les pentes qui descendent vers le lac Soukara et vers la pleine mer. De cette façon, le quartier de Megara échappait à la vue des tombeaux; il fallait gravir le sommet de la montagne pour découvrir ce champ de sépulture, qui mesure plusieurs kilomètres carrés de superficie.

Les fouilles de M. Beulé viennent de nous fournir des données précieuses sur cette nécropole, que Falbe n'avait fait qu'entrevoir. « Le site en est grandiose, dit le savant archéologue[1], et la vue y est « belle. Sur la gauche, Tunis dort au bord de son lac, où se reflè« tent les maisons blanchies à la chaux. En face, le lac Soukara « brille, couvert de sel argenté, puis le golfe d'Utique reçoit les eaux « limoneuses du fleuve Bagrada. A droite s'étend la pleine mer, « sur laquelle l'île de Zimbre s'élève comme un nuage transparent; « au pied même de la nécropole, le village de Qamart se cache « dans la verdure; ses palmiers, dont les couronnes se détachent « sur les dunes de sable entassées par le vent, rappellent une oasis « au milieu du Sahara. Le sol est aride, et l'orge elle-même, qui « aime à croître parmi les pierres, pousse plus rare. Cependant « les oliviers et les caroubiers prospèrent. Peut-être jadis de plus « grands arbres ombrageaient-ils les tombeaux. Lorsque je visitai « le Djebel-Kaoui, je ne vis rien au premier abord, et j'étais loin de « me douter que sous mes pieds s'étendait tout un monde souter« rain, comprenant des milliers de chambres sépulcrales et des mil« lions de tombes. Toute la montagne est ainsi minée, mais la terre « a recouvert les escaliers, les portes et les soupiraux. Ce n'est « qu'en examinant attentivement la surface du sol que l'on dé« couvre çà et là, sous les touffes de fenouil et d'acanthe, une ou« verture par laquelle il est possible de se laisser glisser. Alors on

[1] *Fouilles à Carthage*, p. 124 et 125.

« pénètre dans une petite salle rectangulaire, dans les parois de « laquelle sont évidés des trous assez profonds pour qu'un cadavre « y fût jadis étendu... La nécropole semble offrir la trace de rues « et d'alignements véritables... La ville des morts avait aussi sa « voirie[1]. »

Telle était Megara, le quartier du silence et de la verdure, le faubourg des bastides et des tombes. Les vivants y cherchaient le calme qui guérit du tracas des affaires; les morts, après une vie agitée, y trouvaient le repos éternel.

Nous avons restitué à chaque partie de la ville ses édifices propres, autant qu'il est possible de le faire avec certitude d'après les textes, et en l'état actuel de la science. Nous avons dit ainsi que l'enceinte de Byrsa, sans aucun doute, contenait le palais de Didon, le temple de Jupiter et celui d'Aschmoun. Mais il est des constructions publiques dont on ne saurait déterminer la position d'une manière aussi précise.

On sait que le temple d'Astarté (Junon Céleste) occupait l'emplacement du village de Malqâ, et que celui de Baal, où étaient renfermées les archives de la République, était intermédiaire entre Astarté et Aschmoun. Où se trouvait Melkarth? On l'ignore absolument, et l'on n'a pas plus de données en ce qui concerne les lieux consacrés à Cérès et à Proserpine.

Valère-Maxime nous apprend qu'il existait à Carthage des bains réservés aux sénateurs; mais c'est le seul renseignement qu'on possède sur les *thermes* puniques.

Carthage communiquait avec l'extérieur par un certain nombre de portes dont était percée son enceinte. On en connaît cinq dont la position est déterminée par des textes formels. Ce sont celles de Megara, dont s'empara Scipion en 147; d'Utique, de Theveste, de Furnos, de Thapsus. Cette dernière était située près de la Tænia,

[1] Voyez, dans l'ouvrage cité de M. Beulé, les détails de construction d'une chambre sépulcrale. Tous les tombeaux sont du même modèle. Le caractère en est fort simple; partout l'art carthaginois a répété ses lignes naïves avec cette monotonie qui est l'un des traits du génie oriental. Il y a des caveaux à trois, à quatre, à dix, à quinze et jusqu'à vingt et une niches. Toutes sont creusées dans un calcaire vif, jouissant de propriétés éminemment *sarcophagiques*.

et livra passage à Annibal quittant la ville ingrate qu'il ne devait point revoir (195).

D'après une tradition vague, c'est à Zaghouan, petite ville située à 40 kilomètres de Tunis, que Carthage avait établi sa prise d'eau principale; mais les fameux aqueducs qui régnaient sans interruption de Carthage à Zaghouan sont-ils l'œuvre des Carthaginois ou des Romains? Nul ne saurait le dire, bien qu'il soit d'usage d'en attribuer la construction à l'empereur Adrien. Entre Tunis et Mohammedia on voit encore debout une centaine d'arcades de cette conduite magnifique, qui avait pour château d'eau les citernes de Malqâ.

Ce qui donne surtout une haute idée du génie de Carthage et de l'importance de ses travaux, c'est le beau réseau de routes qu'elle avait jeté sur son empire d'Afrique. Les plus remarquables de ces voies de communication étaient : la grande route du littoral; les routes de Carthage à Cherchell, de Teny à Bougie, de Djidjeli à Nemours; enfin les deux routes de Carthage à Constantine.

La *grande route du littoral* (section ouest) passait par Porto Farina (Utique), Bizerte (Hippo-Diarrhyte), Bône (Hippo Regius); puis, coupant le massif du cap de Fer (Stoborrum), elle débouchait dans la plaine des Ierbès, à Paratianæ (ruines). Elle desservait de là Philippeville (Rous-Ikaden), Kollo, et coupait ensuite le massif du *Seba-Rous* (Ἑπταγώνιον). Là commençait l'Eptagonie.

La route traversait Tucca (ruines) à l'embouchure de l'ouâd Kebîr (Ampsaga), Djidjeli (Igilgil), Bougie (Saldæ) et une suite de petites escales dont on retrouve les ruines de Bougie au cap Matifou. C'étaient : Rous-Azou, Rous-Bezer, Iomnium, Rous-Akerou, Kissi, Rous-ou-Beker, Rous-Ko-no[1]. Toutes ces stations maritimes occupaient le revers d'autant de petits promontoires, derrière lesquels les caboteurs carthaginois s'abritaient du vent d'est. La route

[1] Voyez la Carte de Peutinger (*Marmarica*, *Cyrenaica*, *Africa*, *Numidia*, *Mauretania secundum tabulam Peutingerianam*), de Justus Perthes, de Gotha. On écrit d'ordinaire : *Rusazus*, *Rusuppisir*, *Rusucurru*, *Rusubicarri*, *Rusgonium*. Toutes ces dénominations hybrides sont formées du préfixe *rous* (cap) et d'une désignation tamazir't. En procédant ainsi, les Carthaginois arrivaient parfois à des résultats absurdes. Ainsi *akeroa*, en amazir', signifie «cap.» Cette dénomination générique

continuait par Alger (Icosium)[1], Kolea, Tipasa, Cherchell (Iol, Césarée), Tenez (Kartha-Anna), Mostaganem (Mak'-ag-Aoua), Arsew (Portus Magnus, Arsenaria), Mers-el-Kebir (Portus Divini), Siga (ruines, à l'embouchure de la Tafna), Melilla, Abyla (Ceuta, Seba, les *Sept Frères*), Tanger (Ti-n-ji), El-Arisch (Lix, Lixos), Sela, Mogador. Elle s'arrêtait enfin au cap Gir (promontoire d'Hercule), pointe extrême de l'Atlas.

La *grande route du littoral* (section est) passait par R'âdes (Adis) et Hammam-el-Enf (Maxula), coupait la presqu'île du cap Bon et gagnait Hammamet (Putput). De là, elle traversait Souse (Adrumète, *Justiniana*) et Lamtah (la petite Leptis). Laissant à l'est Thapsus[2], elle arrivait à Inshilla (Usilla), puis passait par Teny (Thecuæ), Qâbes (Tacape), Gittis, Tripoli-Vecchio (Sabrata), Tripoli (Œa), Lebeda (la grande Leptis). Elle aboutissait enfin à Kasr, non loin des Autels des Philènes.

Qâbes était un point de bifurcation. Un embranchement intérieur suivait le revers sud des montagnes par Aquæ Tacapitanæ, Bezereos, Tabalati, s'enfonçait dans les terres à une profondeur qu'on ne saurait préciser, et rejoignait enfin Lebeda.

La Table de Peutinger indique enfin un itinéraire intermédiaire entre celui-ci et le chemin du littoral; il conduisait de Qâbes à Tripoli-Vecchio.

La *route de Carthage à Cherchell* était tracée par Musti, Lares, Ammedera, Theveste (Tebessa), Sigus, Kirtha (Constantine), Mileum (Mila), Cuiculum (Djemila), Mons, Sitifis (Setif). La route passait ensuite par quelques stations aujourd'hui inconnues: Perdices, Cellas, Macri, Auza, Rapidum, Caput Cillani; touchait au Cheliff à Soff'azar (Amoura), et arrivait enfin à Cherchell (Iol) par *Aquæ* (Hammam-Rir'a, selon Shaw).

fut prise pour un nom propre, et l'on écrivit sans crainte *Rous-Akerou* (Rusucurru), soit le *cap du cap*. On a commis en France des énormités semblables, et plus d'une carte d'Algérie indique encore un *col du Tenia* (un col de col), ce qui ne signifie absolument rien.

[1] Alger, suivant Solin, fut fondée par vingt compagnons d'Hercule.

[2] Thapsus est célèbre par la victoire de César. C'est aussi là qu'Annibal s'embarqua quand il quitta le pays qu'il ne devait plus revoir.

La *route de Teny à Bougie* passait par Autentum, Soff'tula (Sobeythala), Scillium ou Cilium (Kasryn), Theveste (Tebessa), Thamagas, Lambèse, Diana (Zana), Sitifis (Setif), Tubusuptus (Tiklat), enfin Bougie.

Le point de départ de cette route ne saurait être exactement fixé; il se trouvait aux environs de Nemours.

Les premières stations ne sont pas mieux connues. La quatrième était Tlemcen (Regiæ). Le tracé passait ensuite par Mascara (Castra Nova), Kala (Præsidium Ballene), Mina (ruines, sur la rivière de ce nom), Tegdempt (Gadaum Castra), Tingitanum Castellum, Tigauda, *Oppidum Novum*, Tigara Castra, sur le Cheliff, Miliana (Malliana), Taranamusa, Castellum Tamaricetum, Rapida, Rusucurru, Bida, Tubusuptus, Bougie, Chaba, Djidjeli.

Deux routes distinctes reliaient Carthage à Constantine : la première passait par Musti, Sicca Veneria (El-Kef), Naraggara, Tipasa; de là elle allait à Constantine par Sigus ou par Tibilis.

La seconde suivait la vallée de la Medjerda, passait par Bulla (Boll), Simittu, Bône; de là elle arrivait à Constantine par Aquæ Tibilitanæ (Hammam-Beurda) ou par Philippeville.

Les principales étoiles de l'Afrique propre étaient : *Theveste, Soff'tula, Aquæ Regiæ.*

De Theveste on pouvait se rendre, à l'ouest, soit à Lambèse, soit à Kirtha; à l'est, soit à Carthage, soit à Adrumète, capitale de la Bysacène, soit à Thènes, soit à Tacape (par Thelepte, Capsa, Aquæ Tacapitanæ). Soff'tula était à l'intersection des routes de Musti à Thènes et d'Adrumète à Theveste.

La ville d'Aquæ Regiæ était située au point où la route d'Adrumète à Theveste se croise avec celle de Zama Regia à Thysdrus. A Thysdrus se trouvait une bifurcation reliant ce point à la petite Leptis d'une part, à Usilla de l'autre.

Une seule localité à desservir suffisait pour faire décider l'ouverture d'une route. Ainsi Sitifis (Setif), important nœud de communication de la Numidie Massésylienne, était relié directement à Igilgil. Mais, en outre, la station voisine, Cuiculum (Djemila), était également le point de départ d'un embranchement sur Djidjeli, ce qui ne l'empêchait pas d'en avoir un autre sur Tucca,

à l'embouchure de l'Ampsaga (ouâd Kebîr). Les routes secondaires étaient donc en grand nombre.

Après cet exposé sommaire, il convient de faire observer qu'en présentant le tableau des voies de communication de l'Afrique ancienne, on se borne le plus souvent à décrire des tracés romains, et à donner la nomenclature romaine des points de passage principaux; mais il est de toute vraisemblance que les ingénieurs de Rome n'ont fait que consolider des voies ouvertes par leurs hardis devanciers. Un peuple qui, comme celui des Carthaginois, se taillait des *cothons* en terre ferme ne devait pas reculer devant les difficultés des travaux de routes.

En cela comme en toutes choses, il obéissait au génie de sa race. Douze siècles avant l'ère chrétienne, l'Hercule phénicien ouvrait déjà une communication destinée à relier l'Espagne à l'Italie par les Pyrénées orientales, les côtes de la Méditerranée et le col de Tende : ouvrage prodigieux, qui servit plus tard de fondement aux chaussées massaliotes, et dont les Romains firent leurs voies *Aurelia* et *Domitia*.

Ainsi, en Europe comme en Afrique, le coursier punique a partout précédé l'aigle romaine; partout les fils de Romulus ont hérité des fruits de la civilisation carthaginoise. Le rôle de Rome ne commence qu'à l'heure où s'achève celui de la fille de Tyr.

# CHAPITRE IX.

## JUSTICE.

Droit punique. — Code pénal. — Code de commerce. — Magistrature. — Tribunal des Cent-Quatre. — Puissance de la magistrature carthaginoise. — Elle n'était qu'un instrument politique aux mains de la *γερουσία*.

Nous ne savons rien du droit punique, sinon que la justice était en honneur à Carthage, et que le public y avait l'instinct de l'obéissance aux lois [1]. Le code pénal, qui paraît avoir été très-dur, comportait, au criminel, des supplices effrayants, tels que la croix, la claie [2], la fosse aux lions. Pour les délits, il y avait l'amende [3]. Comment se réglaient les affaires civiles? Nous l'ignorons absolument. Il est d'ailleurs certain qu'il y avait un code de commerce [4].

[1] Lors du traité de l'an 509, la chancellerie carthaginoise invoqua la foi publique, *δημοσία πίστις*. (Voyez Polybe, III, XXII.) — Dès qu'il s'élevait des contestations, les citoyens de Carthage proposaient le recours à la justice.

> Rapiamus in jus. . . . .
>
> (Plaute, *Pœnulus*, v. 1333.)

Ils préféraient leurs juges nationaux aux étrangers.

> Mecum cogito :
> Si volo hunc ulcisci, lites sequar in alieno oppido.
> Quantum audivi, ingenium et mores ejus quo pacto sient. . . . .
>
> (Plaute, *Pœnulus*, v. 1400-1402.)

[2] Le condamné était placé sous une claie, qu'on chargeait de pierres.

> Sub cratim uti jubeas sese subponi, atque eo
> Lapides imponi multos. . . . .
>
> (Plaute, *Pœnulus*, v. 1020, 1021.)

[3] Injuriarum multam dici satius est. . . . .

> (Plaute, *Pœnulus*, v. 1314.)

[4] La vente des marchandises se faisait, en certains cas, suivant le mode adopté de nos jours pour les objets mobiliers. *Τοῖς δὲ κατ' ἐμπορίαν παραγινομένοις μηδὲν ἔστω τέλος, πλὴν ἐπὶ κήρυκι ἢ γραμματεῖ.* (Polybe, III, XXII.) Le *κήρυξ*, c'est le crieur public; le *γραμματεύς* remplit le rôle du notaire ou du commissaire-priseur.

Une des pentarchies de la *γερουσία* dirigeait le département de la justice. Toutes les affaires étaient dévolues à des tribunaux réguliers, parmi lesquels Aristote compte celui des Cent-Quatre [1], cour suprême, probablement similaire de notre cour de cassation.

Les magistrats appartenaient tous à l'aristocratie et formaient un corps puissant. « L'ordre des juges, dit Tite-Live [2], dominait à « Carthage, et leur immense pouvoir venait de ce qu'ils étaient « nommés à vie. Fortune, réputation, existence même des citoyens, « tout était à leur merci; avoir pour ennemi un seul juge c'était « se faire l'adversaire de l'ordre tout entier, et il ne manquait pas « d'accusateurs prêts à dénoncer aux juges ceux qui les avaient « offensés. » Après la deuxième guerre punique, en 196, Annibal, investi de hautes fonctions civiles, que Cornelius Nepos et Tite-Live assimilent à la préture [3], s'empressera de réformer la magistrature de son pays; dès lors les juges ne siégeront plus qu'une seule année [4].

Cette magistrature vénale était, entre les mains de la *γερουσία*, un puissant instrument politique. Il y avait entre les deux corps des relations secrètes fort étroites : des sénateurs quittaient le terrible comité pour passer dans l'ordre des Cent-Quatre [5]. Les cent membres du gouvernement oligarchique étaient ainsi, à Carthage, maîtres absolus du pouvoir judiciaire.

[1] D'ordinaire, on confond ce tribunal des Cent-Quatre avec la *γερουσία*; c'est une grave erreur. Du reste, la *γερουσία* ne comptait que cent membres.

[2] XXXIII, XLVI.

[3] «Prætor factus Annibal...» (Tite-Live, XXXIII, XLVI.) — «Huc ut rediit, «prætor factus est.» (Cornelius Nepos, *Annibal*, VII.) C'est la seule fois qu'il est question de préteur à Carthage. La préture n'était pas une fonction ordinaire et permanente, et l'on n'y recourait que dans les cas extraordinaires. Annibal, nommé préteur urbain, fut, dès lors, investi des pouvoirs d'un préfet, d'un dictateur civil.

[4] «Ut in singulos annos judices legerentur; ne quis biennium continuum judex esset.» (Tite-Live, XXXIII, XLVI.)

[5] «Quia ex quæstura in judices, potentissimum ordinem, referebantur, jam pro «futuris mox opibus animos gerebat.» (Tite-Live, *loco cit.*)

# CHAPITRE X.

## RELIGION ET MOEURS DES CARTHAGINOIS.

**Idée de Dieu. — Les religions humaines. — Religion carthaginoise. — Religion d'État. — Dignités sacerdotales. — Sacrifices humains à Carthage et à Rome. — Mœurs carthaginoises.**

Le mieux tranché de tous les caractères anthropologiques, celui qui place le plus nettement la race adamique au premier rang de la création, c'est l'idée de Dieu. La croyance à un pouvoir d'ordre surhumain, ou, comme l'on dit, *surnaturel*, est un sentiment si naturel à l'homme, que ce fait psychologique paraît être une conséquence nécessaire de la définition de l'humanité; et cette foi spontanée n'est universelle que parce que, suivant des principes divins, elle est indispensable au développement normal de la civilisation des peuples. L'idée de Dieu a pour premier effet de répartir les hommes par groupes définis; de les relier entre eux (*religio*) par des devoirs réciproques; de leur donner une famille, une patrie; d'en faire des êtres moraux, adorant ensemble l'être supérieur qui exerce une influence directe sur leurs destinées.

La diversité des religions du globe n'est que l'expression de la variété des modes de conception d'un objet unique. Le pouvoir providentiel ou surnaturel n'est pas envisagé partout sous le même aspect; la latitude et la longitude assombrissent ou réchauffent les teintes de la grande image, et le génie de chaque peuple en reflète, à sa manière, la face qu'il a considérée. Qu'on laisse à part le phénomène du monothéisme juif, et l'on peut dire que toutes les religions de l'Orient se ressemblent : elles ont, en effet, pour fin commune l'adoration des objets et des forces de la nature. C'est ainsi que les Phéniciens eurent pour divinités premières le

soleil, la lune, les étoiles, la terre, les fleuves; ils se prosternèrent plus tard devant les causes des phénomènes physiques, c'est-à-dire les forces créatrice, conservatrice et destructrice, dont les effets les frappaient tour à tour d'admiration, de joie ou de terreur; enfin, combinant deux idées distinctes, ils représentèrent ces forces par des objets matériels.

Il n'entre point dans le cadre de cet ouvrage d'exposer les systèmes cosmogonique et théogonique au sein desquels a germé l'embryon de la religion carthaginoise. La science moderne a dévoilé le sens mystique du culte des Baalim, des Moloch, de Melkarth, des Cabires et d'Aschmoun. Le portrait de ces divinités bien connues n'offrirait plus ici rien d'intéressant, et nous ne saurions mieux faire que de renvoyer le lecteur aux ouvrages spéciaux [1].

A Carthage, la religion, antique et naïve auxiliaire de la politique, était, au plus haut degré, religion d'État. Tous les actes du gouvernement avaient pour cortége nécessaire une longue suite de cérémonies religieuses. Ainsi les grandes entreprises nationales étaient rappelées par des inscriptions commémoratives placées dans les temples de la ville; l'établissement des colonies n'avait lieu que sous l'invocation du dieu Melkarth. Carthage envoyait aussi au Melkarth de Tyr des *théories* ou députations officielles; des prêtres et des augures suivaient les généraux aux armées, et ceux-ci ne pouvaient rien faire sans leur assentiment préalable; enfin, le nom des dieux de la République était toujours solennellement mentionné en tête du protocole des traités internationaux.

On ne voit pas que les dignités sacerdotales aient été héréditaires à Carthage, bien que Justin les représente comme l'apanage

[1] Consultez, sur la religion carthaginoise : Creuzer, *Religions de l'antiquité* ; — Munter, *Religion der Carthager* ; — Wilhem Bötticher, *Geschichte der Carthager* ; — Guigniaut et Alfred Maury, *Notes et Éclaircissements sur les religions orientales* ; — F. C. Movers, *Untersuchungen über die Religion und die Gottheiter der Phœnizien*, Bonn, 1841 ; — Munk, *Inscription phénicienne de Marseille* (*Journal asiatique de Paris*, 4e série, t. X, p. 473, 1847 ; — Dupuis, *Origine de tous les cultes*, *passim*. — Alfred Maury, *Encyclopédie moderne*, article *Phéniciens*.

de certaines familles[1]. Il est constant, d'ailleurs, que les fonctions de grand prêtre, honorées des plus hautes distinctions publiques, étaient toujours remplies par les premiers personnages de l'État[2]. Des fils de roi les ambitionnaient, et ce goût prononcé de l'aristocratie fut un obstacle à toute formation de castes religieuses analogues à celles de l'Égypte. Un gouvernement théocratique eût d'ailleurs été profondément antipathique au génie du peuple carthaginois.

Les Romains ont dépeint Carthage sous les couleurs les plus sombres, et, dès lors, malgré soi, chaque fois qu'il est question de cette République, on songe, non sans horreur, aux sacrifices humains; on croit entendre les cris des malheureuses victimes impitoyablement grillées dans le ventre d'airain des statues de Moloch. Cependant, ces sacrifices ne doivent pas faire aveuglément flétrir la civilisation carthaginoise. Les Romains et les autres peuples éclairés de l'antiquité se sont montrés tout aussi cruels[3]; les modernes eux-mêmes n'ont pas résisté à l'instinct sinistre d'offrir à Dieu des hommes, leurs semblables! Aujourd'hui, enfin, la férocité religieuse sévit encore, au cœur de l'Afrique, avec une extrême intensité. Pour ces raisons, il convient de juger les Carthaginois avec toute indulgence, et, s'ils sont décidément coupables, on doit condamner avec eux leurs ennemis, les Romains.

Il faut également tenir compte du temps dont on écrit l'histoire, si l'on veut se faire une juste idée des mœurs carthaginoises. Les religions antiques ne pouvaient donner à leurs adeptes un état de pureté remarquable, et l'on sait tout ce qui se passait à Rome. Là, les passions les plus brutales marchaient le front levé, et la

[1] Le prêtre de Jupiter de l'île de Chypre, obéissant à l'ordre des dieux, promet à Elissa de la suivre avec sa femme et ses enfants, en stipulant qu'il jouira, ainsi que ses descendants, à perpétuité, du bénéfice des fonctions sacerdotales. (Justin, XVIII, v.)

[2] *Οἱ δὲ πρέσβεις..... καὶ ὅσοι τῆς γερουσίας, ἢ τῆς ἄλλης πόλεως ἄριστοι, ἢ ἱερεῖς ἢ ἄλλως ἐπιφανεῖς.* (Appien, *De Rebus Punicis*, LXXX.)

[3] « Interim ex fatalibus libris sacrificia aliquot extraordinaria facta; inter quæ « Gallus et Galla, Græcus et Græca in foro boario sub terra vivi demissi sunt in « locum saxo conseptum, jam ante hostiis humanis, minime romano sacro, im- « butum. Placatis satis, ut rebantur, diis... » (Tite-Live, XXII, LVII.)

prostitution réclamait officiellement ses victimes [1]. Tous les peuples de l'antiquité ont vécu entre deux cloaques : l'ergastule et le lupanar. Il n'y a donc point lieu de s'attendre à trouver chez les contemporains d'Annibal une grande sévérité de mœurs. On connaît le sacrifice que la déesse Tanit imposait aux plus belles vierges; on sait que des prêtresses-courtisanes desservaient ses autels.

Toutefois, malgré les miasmes qui chargeaient son atmosphère morale, le Carthaginois avait des qualités éminentes, que l'histoire n'a pas assez hautement reconnues, et ses mérites doivent enfin lui être restitués. Il professait un grand respect pour ses dieux [2], et, quels que fussent les désordres de sa vie privée, son foyer demeurait pur. Il semble ne s'être jamais souillé des turpitudes polygamiques, qui abâtardissent si rapidement les races les plus vigoureuses. De là deux grands et nobles sentiments, profondément implantés dans son cœur : l'amour de la famille et le patriotisme.

Les liens de la famille étaient fort étroitement serrés à Carthage [3]; la sainteté du mariage y était en honneur; le père aimait ses enfants avec un abandon extrême, et cet amour était payé de la plus franche piété filiale [4]. Quelle famille plus solidement unie

[1] Après la défaite des Cimbres, les femmes des vaincus offrirent de se rendre si l'on promettait de les respecter. Marius refusa. (Plutarque, *Vie de Marius.*) Il fallait repeupler les lupanars de Rome.

[2] Deos deasque veneror qui banc urbem colunt.
..... Di, vostram fidem!...
Prob! di immortales, obsecro vostram fidem!
Di deæque omnes! .....
(Plaute, *Pœnulus*, v. 945, 948, 982, 1272.)

[3] Patrem atque matrem viverent vellem tibi!
.....mihi sobrina Ampsigura tua mater fuit.
Pater tuus is erat frater patruelis meus,
Et is me hæredem fecit, quum suum obiit diem.
Quo me privatum ægre patior mortuo.....
Paterna oportet reddi filio bona.
Æquum 'st habere hunc bona quæ possedit pater.
(Plaute, *Pœnulus*, v. 1061, 1063-1066, 1075, 1076.)

[4] .............. Cupitæ atque exspectatæ! .....
Pater, salve : ambæ filiæ sumus, amplectamur ambæ.
....... Nunc ego sum fortunatus.
Multorum annorum miserias nunc hac voluptate sedo.
(Plaute, *Pœnulus*, v. 1258, 1259, 1260, 1261.)

que celle d'Amilcar? Quelles jeunes filles mieux élevées que celles du *Pœnulus*[1]? Les personnages de Plaute ont tous une physionomie touchante : qu'on change les circonstances de la scène, et, en écoutant Hannon, Antérastile, Adelphasie, on croira entendre des personnages de nos jours. Le Carthaginois avait toutes les vertus de l'homme qui aime la vie d'intérieur; il était sobre[2], actif, hospitalier[3], doux envers ses serviteurs et ses esclaves, lesquels faisaient, plus que partout ailleurs, partie intégrante de la famille[4].

L'amour du pays n'était pas moins prononcé chez lui, et l'on reconnaissait un enfant de Carthage, comme aujourd'hui l'on distingue un Anglais, à son esprit national. Ouvrons encore le *Pœnulus;* ne semble-t-il pas qu'Hannon et Agorastoclès, deux compatriotes, soient deux fils de la vieille Angleterre, se promet-

[1] Neque ab juventute in ridiculo habitæ : quod, Pol! soror,
cæteris omnibus factum 'st.
Et, Pol! ego, quum ingeniis quibus sumus atque aliæ cognosco.
Eo sumus gnatæ genere ut deceat nos esse a culpa castas.
Non eo sumus genere prognatæ, tametsi sumus servæ, soror,
Ut deceat facere nos quidquam quod homu quisquam inrideat.
Multa sunt mulierum vitia; sed hoc e multis maximum 'st,
Quum sibi nimis placent, nimisque operam dant ut placeant viris. . .
Ut pudice verba fecit, cogitate et commode!
Ut modeste orationem præbuit!. . . .

(Plaute, *Pœnulus*, v. 1178, 1180, 1181, 1199-1202, 1219, 1220.)

[2] «Convivium *non ex more punico*. . . sed omnibus voluptatum illecebris in«structum.» (Tite-Live, XXIII, VIII.)

[3] Ergo heic apud me hospitium tibi præbebitur.
Nam haud repudio hospitium, neque Carthaginem;
Inde sum oriundus. . . . .

(Plaute, *Pœnulus*, v. 1048-1050.)

Servum, Hercle! te esse oportet et nequam et malum,
Hominem peregrinum atque advenam qui inrideas.

(Plaute, *Pœnulus*, v. 1025, 1026.)

[4] La nourrice des filles du *Pœnulus* accueille son maître par ces paroles, qui honorent à la fois le maître et la servante :

O mi here, salve, Hanno insperatissime.
Mihi tuisque filiis, salve . . . . .

(Plaute, *Pœnulus*, v. 1122, 1123.)

tant mutuellement aide et assistance, et affirmant ensemble : *England for ever*[1]? L'idole du dieu Melkarth (*Melek-Kartha*) symbolisait le patriotisme punique, et, sous les inspirations du dieu, cet amour du pays sut enfanter des prodiges. Admirons donc, sans crainte et sans réserve, l'énergie et la constance des patriotes de la faction Barcine, tant décriés par les Romains. N'oublions ni Amilcar, ni ses dignes fils, qui tous, l'un après l'autre, se firent tuer pour sauver leur pays. Accordons un souvenir pur de tout reproche aux courageux citoyens qui soutinrent si bien les derniers coups de Rome, aux vaillants défenseurs qui s'ensevelirent sous les ruines de Carthage.

[1] Meis consanguineis nolo te injuste loqui.
Carthagini ego sum gnatus, ut tu scis sciens.
— O mi popularis, salve!
Et tu, Ædepol! quisquis es.
Et si quid opus est, quæso, dic atque impera,
Popularitatis causa.

(Plaute, *Pœnulus*, v. 1032-1036.)

# CHAPITRE XI.

## LETTRES, SCIENCES ET ARTS.

La langue punique. — La littérature. — Bibliothèques de Carthage. — Historiens et philosophes. — L'ouvrage de Magon. — Sciences. — Beaux-arts. — Fouilles de M. Beulé.

Y eut-il une littérature punique? Et d'abord quelle est la langue qui se parlait à Carthage? La science moderne [1] est en droit d'affirmer que le punique n'était qu'un dialecte de l'hébreu [2]; mais on doit admettre aussi que l'idiome phénicien, transplanté dans

[1] Les premiers érudits qui s'occupèrent de la langue punique furent : l'abbé Barthélemy, Swinton, Dutens, Bayer, Tychsen, Akerblad, Bellermann; puis vinrent Kopp et Hamaker, Lindberg, Gesenius, M. de Sacy, E. Quatremère et le docteur Judas.

[2] Saint Augustin vivait en Afrique en un temps où l'idiome punique était le seul en usage parmi des populations entières, et lui-même n'hésite pas à se reconnaître de race carthaginoise. Aussi répond-il un jour gaiement à l'un de ses adversaires qui l'a traité de raisonneur punique : « Magna tibi *pœna* est disputator « hic *pœnus*. » Il convient, en conséquence, de tenir grand compte du témoignage d'Augustin, nettement formulé dans les extraits suivants : « Istæ linguæ « [hebræa et punica] non multum inter se differunt. » (*Quæstiones in Judices*, l. VII, quæst. 16.) — « Hunc [Christum] Hebræi dicunt Messiam, quod verbum « linguæ punicæ consonum est, sicut alia permulta et pene omnia. » (*Contra litteras Petiliani*, l. II, 104.) — « Locutio est quam propterea hebræam puto quia « et punicæ linguæ familiarissima est, in qua multa invenimus hebræis verbis « consonantia. » (*Locutiones in Genes*. l. I, 8 et 9.)

Le témoignage de saint Jérôme n'est pas moins explicite :

« . . . . . Quarum [Tyri et Sidonis] Carthago colonia; unde et Pœni sermone « corrupto quasi Phœni appellantur. — Quarum lingua linguæ hebrææ, magna « ex parte, confinis est. » (*In Jerem*. v. 25.)

Enfin Priscien (l. V) s'exprime à ce sujet comme il suit : « Maxime cum lingua « Pœnorum, quæ chaldææ vel hebrææ similis est et syræ, non habeat neutrum « genus. . . . » Les assertions de la science sont donc bien fondées.

un pays où il vécut pour ainsi dire côte à côte avec l'égyptien, d'une part, avec l'amazir'[1], de l'autre, dut nécessairement faire des emprunts à ces deux langues, qui elles-mêmes présentent entre elles quelques affinités. L'insuffisance des textes n'a pas jusqu'à présent permis de fixer les éléments de l'idiome punique ou carchédonique. Pour restituer la grammaire de la langue d'Annibal, nous ne possédons d'autres éléments qu'un passage du *Pœnulus* de Plaute[2] et quelques monuments épigraphiques. Quant à ceux-ci, que les inscriptions soient numismatiques, funéraires ou votives, le texte est toujours d'une concision désespérante[3]. L'inscription trouvée, en 1846, à Marseille est assurément fort intéressante[4], mais elle ne suffit pas à résoudre une question qui demeure encore fort obscure. Il faut nécessairement, pour arriver à une solution complète, le secours de quelque heureuse découverte, et, en attendant, il importe de fouiller sans relâche les points de la Tunisie et de l'Algérie[5] qui paraissent promettre la plus ample moisson.

[1] La langue tamazir't est celle qu'on appelle improprement *libyque*, *berbère* ou *kabyle*. De récentes études viennent de restituer la grammaire et le vocabulaire imazir'en. (Voyez le *Dictionnaire français-berber* de la commission nommée par le ministre de la guerre, le 22 avril 1842; voyez aussi l'*Essai de grammaire kabyle*, du colonel Hanoteau, Alger, 1858.)

[2] C'est une tirade de seize vers, dont les dix premiers passent pour du vrai punique.

[3] L'une des premières inscriptions puniques qu'on ait trouvées est celle de Thugga (1631). Depuis lors, on en a découvert à Malte, à Chypre, à Athènes, en Sicile, en Sardaigne, en Tunisie, à Tripoli, en Algérie, à Marseille.

[4] Cette inscription, déterrée près de l'église de la Majore, est le monument épigraphique le plus considérable du peuple carthaginois. La science y a reconnu un rituel des prêtres de Diane, dont la Majore était le temple.

[5] On doit surtout interroger le sol de la province de Constantine; les environs de Guelma ne sont qu'un vaste champ d'inscriptions bilingues (punique et amazir'). On ne visitera pas sans intérêt le musée algérien du Louvre, le cabinet des antiques de la Bibliothèque impériale et les collections des principales localités de la province de Constantine. (Voyez, à la fin de ce volume, l'*appendice* D, *Antiquités puniques*.) L'abbé Agius a essayé de démontrer que l'idiome maltais n'est autre chose que du carthaginois; mais la science n'a pas admis les conclusions du digne ecclésiastique. Le maltais n'est qu'un patois bizarre et fait de mille pièces : de phénicien et de grec, de latin et d'arabe, d'amazir' et d'allemand.

En l'absence de documents précis, est-il permis d'admettre que Carthage eut une littérature nationale? Très-certainement, car, s'il ne nous reste point de monuments littéraires, nous possédons le témoignage des écrivains grecs et des écrivains romains. Pline l'Ancien rapporte que les bibliothèques publiques furent, après la ruine de la ville, données aux princes africains alliés de Rome; Salluste cite expressément les *libri punici* du roi Hiempsal; Polybe dit que Carthage eut des historiens; l'école grecque, enfin, mentionne le nom d'un philosophe carthaginois, celui d'Asdrubal (Clitomaque).

L'ouvrage le plus estimé des étrangers fut un traité d'agriculture, de Magon, traduit en latin par D. Silanus. Il était divisé en vingt-huit livres; Caton, Pline, Columelle, tous les Romains qui ont écrit sur l'économie rurale, en font le plus grand éloge. « On ne saurait douter, dit Heeren, de la littérature punique. Un » ouvrage aussi considérable que celui de Magon ne pouvait être » ni la première ni la dernière production littéraire. » Non certes on ne saurait douter du génie littéraire de Carthage, patrie des Térence et des Augustin. Qui saura jamais mesurer exactement les effets de la vengeance de Rome? Peut-être la deuxième guerre punique elle-même a-t-elle été le sujet d'une grande épopée nationale, dont le dernier manuscrit s'est perdu dans l'incendie de Carthage. Perte à jamais déplorable, puisque, dès lors, Annibal n'a plus inspiré que les chants de l'ennemi.

Les sciences étaient, sans doute, loin d'être négligées à Carthage; l'étude devait même en être singulièrement encouragée, si l'on en juge par les résultats obtenus dans l'exécution des travaux de tout genre. Une judicieuse observation permet seule de poser des lois physiques, et les lois bien comprises conduisent seules à des applications fécondes. Or les Carthaginois obtenaient partout des succès merveilleux. Leurs marins, leurs ingénieurs, leurs industriels, atteignaient, chacun en son art, au plus haut degré de perfection.

De ce qui précède on doit conclure que le gouvernement de Carthage attachait le plus grand prix à la bonne direction de l'instruction publique. La sagesse économique de la γερουσία l'em-

portait sur ses habitudes de défiance[1], et, de bonne heure, elle eut l'intuition de ce grand principe que le travail intelligent des citoyens est essentiellement créateur de la fortune publique.

Quant aux beaux-arts, quelques commentateurs nient qu'ils aient jamais fleuri à Carthage; mais cette opinion est fort contestable. Si la terre d'Afrique ne voyait pas naître de grands artistes, il est au moins certain qu'elle faisait bon accueil aux étrangers qui lui apportaient des chefs-d'œuvre.

Ce fait vient d'être confirmé par le résultat des fouilles de M. Beulé. Carthage aimait les arts, et, tandis que, toute à ses affaires, elle semblait ne s'occuper que de commerce et d'industrie, de guerre et de navigation, elle conviait à l'ornementation de ses édifices les architectes, les peintres, les sculpteurs de la Grèce.

[1] Justin (XXI, v) dit que le sanhédrin avait interdit aux Carthaginois l'étude de la langue grecque, et cela par raison politique. Ces mesures prohibitives ne durent pas sortir longtemps leur plein effet, car les contemporains d'Annibal parlaient toutes les langues étrangères.

Et is omnes linguas scit . . . . .

(Plaute, *Pœnulus*, prologue, v. 112.)

## CHAPITRE XII.

### CONCLUSION.

L'esquisse que nous arrêtons ici ne saurait être considérée comme un tableau fini de Carthage au temps d'Annibal. La notoire indigence des textes ne permettait, en effet, qu'un tracé des lignes les plus essentielles du plan d'ensemble. Connaissant les axes principaux de l'édifice, il était possible d'en restituer les proportions vraies, mais non la distribution et les détails décoratifs, lesquels demeurent nécessairement lettre close, en l'état actuel de la science.

Avant de chercher à mieux vivifier le monde carthaginois, il est indispensable d'attendre avec patience que de quelque heureuse découverte jaillissent de nouvelles lumières. Pour faire plus que nous n'avons fait, il faut que la critique s'attache aux pas des explorateurs qui, à l'exemple de M. Beulé, fouilleront le sol de la Tunisie, de l'Algérie et du Maroc; à ceux des savants qui étudieront les idiomes et l'ethnographie du continent africain. Il faut surtout que le hasard favorise de hardis voyageurs; que des manuscrits puniques, grecs ou imazir'en, égarés peut-être, avec ceux d'Aristote et de Platon, dans quelque bibliothèque du Soudan, tombent sous la main d'un Oudney ou d'un Barth. Pour aujourd'hui, la sobriété s'impose à qui veut reproduire la physionomie vraie de la grande République éteinte. En élargissant le cadre, on s'exposerait à de graves mécomptes; on ne fixerait qu'une image idéale, une vue panoramique, qui serait peut-être saisissante, car les couleurs locales dont on dispose sont multiples et vives; mais l'œuvre n'accuserait, en définitive, qu'un violent effort de l'imagination. Or des travaux de cette nature ne sont point du domaine de l'histoire.

Quelque surprise que l'avenir réserve aux études sur Carthage[1], ceux qui se livreront à ces recherches auront toujours à fuir un dangereux écueil. Ils devront se garder d'accueillir avec trop d'empressement les documents épars dans les textes latins, car les Romains n'ont pas sérieusement étudié Carthage, et leurs jugements sont empreints d'une passion qu'ils ne cherchent même point à dissimuler. Leurs historiens et leurs poëtes ont le plus souvent caricaturé les Carthaginois en un style ironique d'assez mauvais goût, et les personnages ainsi mis en scène sont certainement fort loin du type national. Les citoyens de Carthage n'étaient ni moins braves, ni moins habiles, ni moins vertueux, ni moins patriotes que ceux de Rome; ils n'étaient ni plus cruels, ni plus perfides, ni plus corrompus. Mais ce qui promettait un triomphe sûr à la ville de Romulus, c'est que la fille de Tyr, sa rivale, n'était douée d'aucune espèce de génie politique, et ne pouvait, dès lors, maintenir un juste équilibre entre l'importance de son économie commerciale et le développement de sa puissance militaire. De plus, ainsi qu'on va le voir, son rôle en Occident touchait fatalement à sa fin, et le grand Annibal lui-même ne pouvait plus la préserver de la ruine.

[1] Les études sur Carthage, trop longtemps négligées, font aujourd'hui des progrès incessants et si rapides, que notre esquisse n'est déjà plus l'expression exacte de l'état d'avancement de la science. Pendant que nous écrivions ce deuxième livre de l'*Histoire d'Annibal*, les études topographiques de M. Daux reconstituaient dans tous ses détails l'empire carthaginois, et les belles découvertes archéologiques de ce savant restituaient aux *emporia* leur physionomie vraie.

L'historien n'est pas toujours tenu d'être lui-même archéologue; il peut, à la rigueur, mettre sa responsabilité à couvert sous l'autorité d'un nom savant. Mais son devoir est de connaître tous les faits, de rejeter nettement ceux qui sont contestés ou suspects, de n'admettre, en dernier ressort, que ceux qui lui paraissent, au jour où il écrit, définitivement acquis à la science. Nous présentons, en conséquence, à l'*appendice* D, sous le titre *Antiquités puniques*, divers documents destinés à modifier et à rectifier certains passages de notre deuxième livre, documents précieux que nous devons à l'extrême obligeance de M. l'ingénieur Daux.

# LIVRE TROISIÈME.

## ANNIBAL EN ESPAGNE.

---

## CHAPITRE PREMIER.

### ANNIBAL.

Naissance d'Annibal. — Sa famille. — Son enfance. — Épisode du serment. — Ses premières armes sous son père Amilcar. — Annibal à Carthage. — Son retour en Espagne. — Enthousiasme des soldats. — Asdrubal confie à son beau-frère d'importants commandements. — Le sanhédrin donne à Annibal le commandement des forces carthaginoises en Espagne. — Généalogie d'Annibal. — Il était de race phénicienne. — Le surnom de *Baraka*. — Richesses d'Annibal. — Son portrait. — Supériorité de son esprit. — Ses habitudes. — Ses mœurs. — Annibal était un général accompli. — Reproches de l'histoire. — Réfutation. — L'avarice d'Annibal n'était qu'un système d'économie bien entendue. — Annibal n'était point cruel. — Il apprit aux Romains à respecter leurs ennemis. — La foi punique et la foi romaine. — Annibal n'était point impie. — Réserves de Polybe. — Railleries de Juvénal. — Le grand cœur d'Annibal n'était accessible qu'à l'amour de la patrie. — L'Espagne encore frémissante. — Les Olcades donnent le signal de l'insurrection. — Expédition des Olcades ou de la Nouvelle-Castille. — Expédition des Vaccéens. — Siége de Salamanque. — Bataille de Tolède. — L'armée carthaginoise acculée au Tage. — Passage à gué, la nuit. — Annibal prend position sur la rive gauche. — Charge de cavalerie en plein gué. — L'infanterie, défilée par une masse de quarante éléphants, est vivement démasquée et formée en colonne serrée. — Déroute des Espagnols. — Soumission définitive de la péninsule cisibérique.

A la nouvelle du meurtre d'Asdrubal le Beau (220), l'armée d'Espagne, frémissante, se précipita vers la tente d'Annibal[1].

[1] Le nom d'Annibal est commun à plusieurs généraux carthaginois, parmi lesquels nous citerons : Annibal I^er^, fils de Giscon, soff'ète en 410, mort en 406; — Annibal II, soff'ète en 340, vaincu par Timoléon; — Annibal III, dit *l'Ancien*,

Le jeune homme[1] fut élevé sur les bras des soldats et proclamé général en chef[2].

Celui qui, pendant quarante ans, devait être la terreur de Rome, était né à Carthage en 247, pendant que le grand Amilcar, son père, retranché sur le plateau d'Eircté, tenait vaillamment en échec les mortels ennemis de son pays. En l'absence de documents historiques empruntés à des écrivains nationaux, il est difficile de connaître exactement les hommes et les choses de la ville carthaginoise, de pénétrer bien avant au foyer des Barca. Nous savons seulement qu'Amilcar eut six enfants : deux filles et quatre fils[3]. Les filles, qui paraissent avoir été les aînées, épousèrent : l'une, le prince massylien N'H'arâraoua[4]; l'autre, le triérarque Asdrubal le Beau. Les quatre fils sont : Annibal, Asdrubal, Magon et Hannon.

Annibal était vraisemblablement l'aîné de ses trois frères[5], et son père l'adorait, car il plaçait en lui ses plus chères espérances.

amiral pendant la première guerre punique, mort en 257; — Annibal le Rhodien, venu au secours de Lilybée, en 250; — Annibal, lieutenant d'Amilcar pendant la guerre de Libye, mis en croix par Mathô. — Le fils d'Amilcar est connu sous le nom d'Annibal IV, ou Annibal le Grand. — C'est pour nous conformer à l'usage que nous écrivons *Annibal*. Mieux vaudrait *Hannibal*, à raison de l'origine du nom : *Khana-Baal* (grain de beauté de Baal). Nous préférons cette étymologie à celles de *Anâme-Baal* (grâce de Baal) et de *Aîne-Baal* (œil de Baal).

[1] C'est à tort qu'Eutrope (III, VII) ne lui donne que vingt ans au commencement de la deuxième guerre punique. Appien ne précise pas son âge : *Ἡ σ7ρατιὰ δὲ τὸν Ἀννίϐαν, καίπερ ὄντα κομιδῆ νέον.....* (Appien, *De Rebus Hisp.* VIII, et *De Bello Hannibalico*, III.)

[2] Erepto trepidus ductore, exercitus una
Annibalem voce atque alacri certamine poscit.
(Silius Italicus, *Puniques*, I.)

«.... In Asdrubalis locum haud dubia res fuit quin prærogativam militarem, «qua extemplo juvenis Annibal in prætorium delatus, imperatorque ingenti omnium clamore atque assensu appellatus erat, favor etiam plebis sequeretur.» (Tite-Live, XXI, III.)

[3] Ce nombre de six enfants est, bien entendu, le *minimum* possible.

[4] C'est celle qu'un romancier contemporain appelle Salammbô, du nom que les Babyloniens et les Tyriens donnaient à la Vénus Génératrice.

[5] Schweighœuser ne mentionne pas Hannon. Cependant Tite-Live parle expressément de ce dernier frère : «..... alio equitatu per novum delectum comparato, Hannonem, Hamilcaris filium, præficiunt.» (Tite-Live, XXIX, XXXIV.) —

Il l'élevait avec soin [1], lui rendant familiers tous les exercices du corps, développant sa jeune intelligence et entretenant son ardeur naissante par le récit des campagnes de Sicile et d'Afrique [2]. L'enfant, curieux et avide, écoutait fièrement l'histoire d'Amilcar, et n'avait ensuite d'autres jeux que des simulacres de combat. Il aimait passionnément la guerre, et chaque fois que son père partait pour quelque expédition, il demandait à grands cris à le suivre. Qui ne se rappelle l'épisode du serment, le seul malheureusement qui sauve de l'oubli l'histoire de l'enfance d'Annibal?

Il avait neuf ans à peine [3]; Amilcar, qui allait prendre le commandement de l'armée d'Espagne, offrait un grand sacrifice à Jupiter, dans un temple de Carthage. Et pendant le sacrifice : «Veux-tu, dit le père, venir en Espagne avec moi?» L'enfant tressaille, et accepte avec reconnaissance. Il promet de se conduire en digne fils d'un homme de cœur. «Eh bien! répond joyeusement le soff'ète, je t'emmènerai; mais il est un serment que «j'exige de toi.» Et alors, entraînant son fils à l'autel de Jupiter, Amilcar lui fait prendre l'engagement solennel d'être à jamais l'ennemi des Romains [4].

Valère-Maxime (IX, IV, 2), parlant des enfants d'Amilcar, dit : «quatuor catulos. . . .» C'est à cet Hannon qu'Annibal, en 218, confiera le gouvernement de la Catalogne.

Amilcar partit, en 248, pour la Sicile, demeura six années hors de Carthage, tant à Eircté qu'à Eryx, et l'on supposerait difficilement qu'il ait eu des enfants légitimes durant cet intervalle. Par suite, on doit penser qu'Asdrubal avait six ou sept ans de moins que son aîné.

[1] On a dit qu'Amilcar, craignant qu'on ne lui prît son fils pour être offert en sacrifice au dieu Moloch, le faisait élever secrètement loin du foyer paternel. Nous n'avons découvert aucune preuve à l'appui de ce dire.

[2] Silius Italicus, *Puniques*, I.

[3] Silius Italicus (*Puniques*, XIII) dit qu'il entrait dans sa dixième année :

.....decimum modo cœperat annum...

[4] Cornelius Nepos, *Annibal*, II. — Tite-Live, XXI, 1; XXXV, XIX. — Appien, *De Rebus Hisp.* IX, et *De Bello Hannibalico*, III.

Silius Italicus rapporte aussi la scène du serment, qu'il place non dans le temple de Jupiter, mais dans le sanctuaire d'Elissa, fondatrice de Carthage. «Le «père examine, dit-il, la contenance et le visage de son fils. Celui-ci, sans pâlir «en présence des fureurs de la pythonisse libyenne, contemple d'un œil calme

Annibal suivit son père en Espagne (237), où, pendant dix ans (237-227), il fit sous ses yeux l'apprentissage du métier des armes. Jamais éducation militaire ne fut commencée à plus mâle école, ni mieux parachevée, car le jeune homme avait près de vingt ans[1] lorsque le grand Amilcar, surpris et enveloppé par les Espagnols, tomba bravement les armes à la main (227).

La mort du grand capitaine exigea le retour d'Annibal à Carthage, au sein d'une famille dont il était désormais le chef. Il en resserra les liens et s'en fit l'âme; il réclama de ses frères et des fidèles de la faction Barcine une énergie et un dévouement à toute épreuve, au nom d'un père dont le patriotisme ne s'était jamais démenti, et qui avait si bien sondé et les besoins actuels de la République et les problèmes de son avenir. A tous l'ardent jeune

«les barbares cérémonies du temple, les parois souillées d'un sang noir, et les «flammes qui s'élancent dociles aux chants, dès qu'ils se font entendre. Amilcar, «passant alors une main caressante sur la tête de son fils, lui prodigue les baisers, «enflamme son ardeur et lui dit : . . . Si les destins refusent à mon bras l'honneur «d'effacer l'opprobre de la patrie, toi, mon fils, mets ta gloire à accomplir cette «œuvre. Tu m'entends? du courage! Jure ici une guerre à mort aux Romains... «Et Amilcar dicte à son fils ce terrible serment : Dès que l'âge me le per«mettra, je poursuivrai les Romains, et sur terre et sur mer; j'emploierai le fer «et le feu pour arrêter les destins de Rome. Ni les dieux, ni ce traité qui nous «défend la guerre, rien ne me retiendra; je triompherai des Alpes comme de la «roche Tarpéienne. J'en jure par le dieu Mars, qui me protége; j'en jure, grande «reine, par tes mânes augustes.» (*Puniques*, I.)

En plaçant ce serment sous l'invocation d'Elissa, Silius Italicus s'est évidemment inspiré de Virgile, qui met ces imprécations dans la bouche de Didon délaissée :

Tum vos, o Tyrii, stirpem et genus omne futurum
Exercete odiis, cinerique hæc mittite nostro
Munera : nullus amor populis, nec fœdera sunto.
Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor,
Qui face Dardanios ferroque sequare colonos,
Nunc, olim, quocumque dabunt se tempore vires.
Littora littoribus contraria, fluctibus undas
Imprecor, arma armis : pugnent ipsique nepotes!
(Virgile, *Énéide*, IV.)

[1] «..... sed cum Annibale, prope nato in prætorio patris, fortissimi ducis, «alito atque educato inter arma, puero quondam milite, vixdum juvene impe«ratore.....» (Tite-Live, XXX, XXVIII.)

homme fit partager ses sentiments, ses résolutions, ses espérances. Trois ans se passèrent ainsi à donner au parti des Barca une homogénéité dont il devait tirer sa force. Dès que ce parti fut maître de la majorité parlementaire, Annibal ne songea plus qu'à retourner en Espagne (224).

Asdrubal, de son côté, avait depuis longtemps écrit au sanhédrin pour redemander son beau-frère. Soumise aux délibérations de l'assemblée, cette requête ne manqua pas d'y soulever une tempête violente : chaudement appuyée par la faction Barcine, elle ne fut pas moins vivement combattue par le parti d'Hannon. Celui-ci s'affligeait tout haut de l'immense influence qu'une seule famille tendait à prendre dans l'État; il se plaignait de l'arrogante ambition des Barca, et manifestait des craintes inspirées, disait-il, par le caractère fier et entreprenant d'Annibal. Rappelant quelques épisodes de la vie militaire d'Amilcar et l'habitude que ce général avait de parler en maître, il demandait que le sanhédrin voulût bien soustraire Annibal à des entraînements capables de compromettre la paix de la République. « Cet héritier d'un grand nom, « ajoutait-il, rendra moins de services à son pays en allant guerroyer « par l'Espagne, qu'en demeurant à Carthage, pour y apprendre « l'obéissance aux lois et y contracter l'habitude de l'égalité civile. »

Malgré la violente opposition d'Hannon et les insinuations honteuses qu'il ne craignit point de reproduire à l'appui de ses propositions, le parti des Barca l'emporta. Ce succès obtenu, Annibal revint, sans tarder, auprès de son beau-frère (223) : il avait alors de vingt-trois à vingt-quatre ans [1].

Dès son retour à l'armée d'Espagne, il y avait attiré tous les regards. L'adolescent était devenu jeune homme, et les vétérans des guerres de Sicile croyaient revoir le brave Amilcar. C'était le même visage aux traits énergiques, la même démarche fière, le même œil étincelant de tous les feux du génie [2]. Il fut bientôt

[1] Par une inconséquence étrange, Tite-Live (XXI, III) applique à Annibal l'épithète : *Vixdum puberem*. Annibal était alors plus qu'adolescent. Il avait, comme il est facile de le démontrer, vingt-trois ou vingt-quatre ans. (Voyez, à ce propos, une note de l'édition Nisard, 1850.)

[2] Tite-Live, XXI, IV.

l'idole des soldats. Asdrubal lui confia d'importants commandements [1], principalement de troupes de cavalerie légère, et, pendant trois ans (223-220), on vit le lieutenant du gouverneur général de la péninsule préluder à ses entreprises de géant par cent actions de vigueur, dirigées contre les peuplades ibériennes. L'armée entière, applaudissant aux heureux débuts du jeune maître, lui promit aussi un dévouement inaltérable.

Cependant, à la mort d'Asdrubal le Beau, l'élection militaire d'Annibal avait dû être ratifiée par le gouvernement de Carthage, et, suivant les dispositions des lois en vigueur, le sanhédrin s'était vu forcé de convoquer le peuple au forum. « En dépit des factions « rivales, ce choix fut maintenu, et peut-être quelque hésitation « de la part du conseil de Carthage eût-elle amené la révolte des « troupes. Le parti des Barca l'emporta dans le gouvernement et « confirma le pouvoir du jeune général [2]. »

Dès qu'il eut reçu l'avis officiel de sa nomination consacrée par un plébiscite, Annibal passa la revue des troupes dont il prenait le commandement, et fut de nouveau l'objet de chaleureuses acclamations. Et cet enthousiasme peut facilement s'expliquer : « Annibal avait hérité du double prestige que donnent une origine an« cienne et une illustration récente [3]. » Le graud Amilcar descendait d'une famille tyrienne qui faisait remonter son origine à Belus [4].

[1] Ὁ δὲ [Ἀσδρούβας] Ἀννίβαν ..... *νέον ὄντα καὶ φιλοπόλεμον καὶ ἀρέσκοντα τῷ στρατῷ ὑποστράτηγον ἀπέφηνε.* (Appien, *De Rebus Hisp.* VI.) — ..... *Ἔς τε τὰ βίας δεόμενα, τῷ μειρακίῳ χρώμενος.* (*Id. ibid*)

[2] *Histoire de Jules César*, t. I, p. 155.

[3] Expression empruntée à l'*Histoire de Jules César*, t. I, p. 254.

[4] ........................ . .....Ortus
Sarrana prisci Barcæ de gente, vetustus
A Belo numerabat avos.....
Belides juvenis vitaverat arma tyranni...
Nobilis hoc ortu, et dextra spectatus Amilcar.
(Silius Italicus, *Puniques*, I.)

..... deductus origine Beli.
(Silius Italicus, *Puniques*, II.)

Annibal, a vestro nomen memorabile Belo.
(Silius Italicus, *Puniques*, VIII.)

Le nom même d'Amilcar (*A'bd-Melek-Kartha*, « serviteur de Melkarth » ou,

Ses tables généalogiques portaient en lettres d'or le nom de la reine Elissa [1], que sa beauté, ses malheurs et sa gloire avaient fait diviniser à Carthage [2]. Enfin, par son génie et sa bravoure, il s'était acquis des titres de noblesse personnelle, que résumait un beau surnom [3]. Grand général, chef d'un puissant parti politique, soffète de la République carthaginoise, il en était le premier patricien.

Or tous les hommes honorent la haute naissance. Ils croient sincèrement à la loi du sang, et, frappés de la transmission héréditaire des vertus et des vices, ils continuent invinciblement aux arrière-neveux l'admiration ou le mépris que méritaient les ancêtres. Au prestige d'un grand nom, si puissant sur l'esprit des populations sémitiques, Annibal joignait d'immenses richesses, dont l'influence s'exerce uniformément sur les peuples de toute race [4]. On jugera de l'importance de sa fortune par ce seul fait,

plus exactement, « serviteur du roi de la ville ») indique suffisamment son origine phénicienne, et non point africaine, ainsi que le suppose M. Nisard.

[1] Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor!

(Virgile, *Énéide*, IV.)

............. Genitor tum Belus opimam
Vastabat Cyprum, et victor ditione tenebat.

(Virgile, *Énéide*, I.)

[2] Elle etait honorée sous le nom de *Dido*. Ce surnom, donné par les Imazir'en, a la signification du latin *virago*. Aujourd'hui encore, l'Européen qui pénètre dans un village kabyle y est assourdi de l'interpellation : *didou! didou!* Ces mots, qui ne sont pas, comme on l'a cru longtemps, une corruption du français *dis donc!* expriment succinctement une grosse injure. Ils signifient que, malgré ses allures militaires, le *roumi* (impérial) n'est qu'une femme; ils résument en une ellipse hardie cette menace obscène du vocabulaire arabe : انا عرى انت فاطمة.

[3] Le surnom de *Barca*, auquel on attribue des significations diverses, telles que « foudre, éclair, désert, » doit s'écrire *Baraka*, c'est-à-dire « la bénédiction, « la puissance merveilleuse, la victoire infaillible, le don des miracles. » De nos jours, la haute aristocratie indigène de l'Algérie possède encore, aux yeux des masses, le privilége de la *baraka*, auquel elle tient beaucoup.

Ce surnom amazir' ne saurait prouver, comme le pense M. Nisard, l'origine africaine d'Amilcar. Les maréchaux Bugeaud et Pélissier seraient Africains à ce compte, eux que les Arabes appelaient *Bou-Barretta*, « l'homme à la casquette, » et *Iblis*, « le diable. » La Moricière et Bouscaren eurent des surnoms analogues.

[4] L'argent, ce puissant levier qui remue les montagnes, est aussi le premier

qu'il possédait, aux environs de Carthagène, une mine d'argent d'un rendement quotidien de 22,500 francs de notre monnaie, soit plus de huit millions par an [1]. Et cette exploitation n'était qu'une des sources de ses revenus personnels.

Mais c'était surtout l'esprit distingué d'Annibal qui réclamait impérieusement l'estime de ceux qui l'approchaient. Son père avait su cultiver en lui d'heureuses dispositions naturelles et fortifier par l'instruction une vive et précoce intelligence [2]. Il étudia de bonne heure les lettres grecques [3], et profita si bien des leçons

ressort du mécanisme compliqué de la guerre. Il est dans la nature du cœur humain d'accorder à l'homme opulent une considération *sui generis*. Ses qualités, s'il en a, n'apparaissent au public qu'à travers un objectif grossissant. On vante sa supériorité parfois, l'indépendance de son caractère toujours. L'armée spécialement tient en grande estime le riche qu'entraîne la vocation militaire. Nos soldats se prennent à aimer sincèrement les gens de cœur qui, maintenant leurs devoirs à la hauteur de leurs droits, pensent encore que fortune, autant que noblesse, oblige. Ils écoutent volontiers leurs conseils, parce qu'ils sentent que ces natures d'élite ne font pas des armes uniquement un métier; que certainement la gloire n'est pas, dans leur bouche, un mot vide de sens. On aime à les entendre parler d'honneur et de patrie, parce qu'on les sait capables d'abnégation; parce qu'ils savent évidemment la définition du vrai soldat : *Vir probus, pugnandi peritus.*

Parfois l'officier riche obtient des effets moraux aussi saisissants qu'imprévus. A Magenta, un capitaine de zouaves est pris d'écharpe par une batterie qui vomit la mitraille; il faut, sans perdre une minute, enlever cette formidable batterie. Les hommes hésitent. Que faire? L'officier n'était pas orateur, mais il lui vint une inspiration sublime. « Comment! s'écrie-t-il, vous qui ne gagnez qu'un sou « par jour, vous avez peur de le perdre en vous faisant casser la tête! . . . . . Tenez, « moi, j'ai vingt mille livres de rentes. . . . . . » Il s'élance, les zouaves suivent et les pièces autrichiennes sont enclouées.

Annibal, lui aussi, était passé maître en cet art oratoire énergique et simple. Ses mercenaires, qui connaissaient ses immenses trésors, le voyaient chaque jour combattre au premier rang.

[1] « Bebulo (puteus) . . . . . qui ccc pondo Annibali subministravit in dies. » (Pline, *Hist. nat.* XXXIII, xxxi.)

[2] « Ce mortel à qui Dieu dispensa tous les dons de l'intelligence. » (M. Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. XX.)

[3] « Il dut ces avantages, non-seulement à la nature, qui l'avait comblé de « ses dons, mais encore à une vaste instruction. Initié, suivant la coutume de « son pays, aux connaissances répandues parmi les Carthaginois, il y ajouta les « lumières des Grecs. » (Dion-Cassius, *fragm.* CLXIX des livres I-XXXVI, édit. Gros.)

de son maître Sosyle, que, vers la fin de sa carrière, il écrivit lui-même en grec plusieurs livres estimés, parmi lesquels l'histoire de la campagne des Romains contre les Galates, sous le commandement de Manlius Vulso[1]. Ce grand homme, qu'on a plus d'une fois traité d'ignorant et de barbare[2], qu'on ne craint pas d'assimiler à un *condottiere* vulgaire[3], possédait toutes les connaissances qu'on pouvait avoir de son temps. Enfin, il était orateur. Sa parole entraînante savait enlever le soldat; ses formes douces et persuasives séduisaient le plus retors des agents diplomatiques; les corps délibérants eux-mêmes, auxquels il imposait ses convictions, ne pouvaient résister à sa dialectique sévère[4].

Chacun rendait hommage à la puissance de cet esprit supérieur. « Doué de la conception la plus vive, observe Dion-Cassius[5], Annibal savait arriver à ses fins par de sages ménagements, « et cependant les résolutions subites veulent un esprit prompt,

[1] « Ce grand homme, quoique toujours préoccupé des choses de la guerre, ne « laissa pas que de donner un peu de son temps aux lettres. Il nous reste de lui « plusieurs ouvrages écrits en grec, notamment une histoire de la campagne de « Manlius Vulso en Asie. Cette histoire est dédiée aux Rhodiens..... Plusieurs « historiens nous ont donné le récit des campagnes d'Annibal. Il en est deux, « Philène et Sosyle, de Lacédémone, qui l'accompagnèrent dans ses expéditions « et vécurent avec lui tant que le permit la fortune (qui cum eo in castris fuerunt « simulque vixerunt, quandiu fortuna passa est). C'est ce Sosyle qui lui apprit le « grec. » (Cornelius Nepos, *Annibal*, XIII.)

[2] A quelles erreurs l'ignorance ou la passion ne peuvent-elles point entraîner? Un homme s'est rencontré qui a prétendu qu'Annibal se faisait gloire de ne pas savoir le grec : *Καὶ ταῦτ' ἔπραξα βάρβαρος ὤν, καὶ ἀπαίδευτος παιδείας τῆς Ἑλληνικῆς, καὶ οὔτε Ὅμηρον, ὥσπερ οὗτος, ῥαψῳδῶν, οὔτε ὑπ' Ἀριστοτέλει τῷ σοφιστῇ παιδευθείς.* (Lucien, *Dialogues des morts*, XVII, 3.) Et cependant, de tous les peuples anciens, c'étaient les Carthaginois qui savaient le plus de langues étrangères.

Et is omnes linguas scit.....

(Plaute, *Pœnulus*, prologue, v. 112.)

[3] M. Michelet, *Histoire romaine*, t. II, p. 53.

[4] On jugera de cette mâle éloquence par les morceaux magnifiques que Polybe et Tite-Live nous en ont conservés. « ..... Éloquent, savant même et auteur « de plusieurs ouvrages, Annibal eut toutes les distinctions qui appartiennent à la « supériorité de l'esprit. » (Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*.)

[5] *Fragm.* CLXIX des livres I-XXXVI, édit. Gros.

« par cela même qu'elles sont instantanées. Toujours en mesure « de tenir ce qui engageait le plus sa responsabilité, il profitait du « présent sans faire de fautes, et dominait fortement l'avenir. « D'une prudence consommée dans les conjonctures ordinaires, il « devinait avec sagacité quel était le meilleur parti à prendre dans « les cas imprévus. Par suite, il se tirait avec bonheur et sur-le- « champ des difficultés du moment, en même temps que sa raison « lui révélait les besoins ultérieurs. Appréciant avec la même jus- « tesse ce qui était et ce qui devait être, il adaptait presque tou- « jours bien aux circonstances et ses discours et ses actions. »

Grâce à son rare talent de synthèse, cet esprit admirablement organisé menait de front les affaires les plus diverses et les plus considérables; « tant l'esprit d'un grand homme, dit Polybe[1], est « capable d'embrasser étroitement tous les sujets et d'exécuter heu- « reusement les résolutions prises. »

Anciens et modernes admirent à l'envi sa prudence et son courage, son audace et sa finesse, sa constance dans la bonne ou la mauvaise fortune, enfin toutes les qualités exceptionnelles qui sont l'apanage du génie[2].

[1] IX, *fragm.* VII.

[2] « Annibal, sous bien des rapports, me paraît un grand capitaine; mais ce qui « fait sa supériorité, c'est que, durant tant d'années qu'il a fait la guerre et subi tous « les caprices de la fortune, il a eu l'adresse d'abuser bien souvent le général « ennemi, sans que jamais ses ennemis aient pu le tromper lui-même. » (Polybe, X, *fragm.* VIII.)

« On ne peut considérer les grandes batailles qu'Annibal a livrées, les petits « engagements qu'il a soutenus, les siéges qu'il a entrepris, les révoltes des villes « qu'il a réprimées, les conjonctures fâcheuses qu'il a rencontrées, la grandeur « et l'importance de la guerre qu'il a faite aux Romains, au sein même de l'Italie, « pendant seize ans, sans jamais laisser reposer ses troupes..... on ne peut songer « à tout cela sans être transporté d'admiration..... Quelle habileté dans l'art de « conduire les armées! Quel courage! Quelle expérience de la guerre!..... « On serait moins étonné peut être si la fortune, toujours constante et favorable, « ne lui avait jamais fait éprouver de revers. Mais non. S'il eut, la plupart du « temps, vent arrière, il essuya aussi de violentes tempêtes. Quelle idée ces consi- « dérations ne donnent-elles point des talents militaires d'Annibal! » (Polybe, XI, *fragm.* II.) — « Annibal fit tout ce qu'il était possible de faire, tout ce qu'on était « en droit d'attendre d'un homme de cœur et d'un grand général... Si ce héros,

La fécondité et la profondeur de ses conceptions, l'originalité de ses méthodes, son étonnant coup d'œil topographique, ses talents militaires, font d'Annibal le premier capitaine des temps anciens[1].

Doué d'une force d'âme invincible, d'une volonté d'acier, d'un cœur inaccessible aux passions vulgaires, Annibal possédait, de

«jusqu'alors invincible, a fini par être vaincu, on ne saurait lui en faire un crime, «car la fortune parfois condamne les plus sages entreprises des grands hommes.» (Polybe, XV, *fragm.* I.)

«Sic vir fortissimus, multis variisque perfunctus laboribus..... Si verum «est, quod nemo dubitat, ut populus Romanus omnes gentes virtute superavit, «non est inficiendum Annibalem tanto præstitisse ceteros imperatores prudentia «quanto populus Romanus antecedat fortitudine cunctas nationes.» (Cornelius Nepos, *Annibal, passim.*)

«Dux acerrimus..... Toties victorem, tam callidum.» (Florus, II, III.) — Tite-Live et Silius ne tarissent pas de louanges, et l'expression de leur enthousiasme, plus fort que la haine nationale, a trouvé chez nous plus d'un écho. (Voyez surtout Rollin, *Histoire ancienne.*)

[1] «Il est certain qu'il avait une merveilleuse capacité dans la guerre, et ces «conquérants illustres qui ont laissé un si grand nom à la postérité n'appro«chaient pas de son industrie pour assembler et maintenir des armées.» (Saint-Évremond, *Réflexions sur les différents génies du peuple romain.*)

«Certes il devait être doué d'une âme de la trempe la plus forte et avoir une «bien haute idée de sa science en guerre...» (Napoléon, *Mémorial de Sainte-Hélène*, 14 novembre 1816.)

«Tout ce qu'on savait alors de stratégie, de tactique, de secret de vaincre par «la force ou la *perfidie*, il le savait dès l'enfance : le fils d'Amilcar était né, «pour ainsi dire, tout armé; il avait grandi dans la guerre et pour la guerre..... «Sa gloire est d'avoir été la plus formidable machine de guerre dont parle l'anti«quité.» (M. Michelet, *Histoire romaine.*)

«Annibal me paraît avoir été le plus grand capitaine de l'antiquité. Si ce n'est «pas celui qu'on aime le mieux, c'est celui qui étonne davantage. Il n'eut ni l'hé«roïsme d'Alexandre, ni les talents universels de César; mais il les surpassa l'un «et l'autre comme homme de guerre.» (Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem.*)

«La deuxième guerre punique montrera ce qu'il y a de force et d'inépuisables «ressources dans le génie d'un grand homme.» (M. V. Duruy.)

«.....Capitaine habile, qui attirait ses adversaires sur le terrain qu'il avait «choisi.» (*Histoire de Jules César*, t. I, p. 160.)

«Ce mortel, doué de tous les génies, de tous les courages..... le plus propre «aux grandes choses qu'on ait jamais vu..... Un seul homme dans les temps «anciens se présente avec cette liberté, cette sûreté d'allures, c'est Annibal. «Et aussi comme vigueur, audace, fécondité, bonheur de combinaisons, peut-on

plus, l'art de la connaissance des hommes. Plein de pénétration, il devinait rapidement ses adversaires et les menait, comme par la main, s'échouer sur l'écueil qu'ils recélaient en eux-mêmes[1]. Comment s'étonner que ce grand anatomiste du cœur humain sût aussi appliquer au gouvernement des masses les principes déduits de ses observations multiples? Comme politique, Annibal est l'une des plus grandes figures de l'antiquité : c'est un vrai « conducteur

« dire qu'il n'a pas son égal dans l'antiquité..... Napoléon, supérieur à César « comme militaire, d'abord par plus de spécialité dans la profession, puis par « l'audace, la profondeur, la fécondité inépuisable des combinaisons, n'a, sous ce « rapport, qu'un égal ou un supérieur (on ne saurait le dire), Annibal; car il est « aussi audacieux, aussi calculé, aussi rusé, aussi fécond, aussi terrible, aussi « opiniâtre que le général carthaginois, en ayant toutefois une supériorité sur lui, « celle des siècles..... Du reste, ce sont les balances de Dieu qu'il faudrait pour « peser de tels hommes, et tout ce qu'on peut faire, c'est de saisir quelques-uns « des traits les plus saillants de leurs imposantes physionomies. » (M. Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. XX, *passim.*)

[1] « Pour les généraux des Romains, c'étaient des hommes de grand courage, « qui eussent cru faire tort à la gloire de leur république, s'ils n'avaient donné la « bataille aussitôt que l'ennemi se présentait. Annibal se fit une étude particulière « d'en connaître le génie, et n'observait rien tant que l'humeur et la conduite de « chaque consul qui lui était opposé. Ce fut en irritant l'humeur fougueuse de « Sempronius qu'il sut l'attirer au combat et gagner sur lui la bataille de la Trébie. « La défaite de Thrasimène est due à un artifice quasi tout pareil. Connaissant « l'esprit superbe de Flaminius, il brûlait à ses yeux les villages de ses alliés et « incitait si à propos sa témérité naturelle. . . » (Saint-Évremond, *ouvrage cité.*)

« Les réflexions que lui suggérait le caractere vaniteux de Flaminius étaient « dignes d'un général expérimenté, plein de jugement. C'est être aveugle ou igno- « rant que de penser qu'un général ait quelque chose de plus important à faire « que de s'appliquer à connaître les penchants et le caractère de son adversaire. » (Polybe, III, XVII.)

« Comme Fabius eut une manière d'agir toute contraire, la conduite d'Annibal « fut aussi toute différente. Tandis qu'il travaillait à ruiner la réputation de Fa- « bius, qui lui faisait de la peine, il n'oubliait rien pour en donner à Minutius, « auquel il souhaitait le commandement ou, du moins, une grande autorité dans « l'armée. Enfin il sut employer tant d'artifice à décrier le dictateur et à faire « estimer le général de cavalerie, que le commandement fut partagé et les troupes « séparées, ce qui ne s'était jamais fait auparavant. Vous diriez que Rome agissait « par l'esprit de son ennemi; car, dans la vérité, ce décret si extraordinaire était « un pur effet de ses machines et de ses desseins. » (Saint-Évremond, *ouvrage cité.*)

« de peuples. » Il savait les dominer, les discipliner, les mouvoir, les diriger dans ses voies. Sa propre conduite était assujettie, non à des principes de convention, mais à des règles tirées de la nature même et des hommes et des choses. Jamais il ne se payait d'illusions, et la vérité savait seule le séduire. « Convaincu, dit « Dion-Cassius [1], que la plupart des hommes ne sont attachés « qu'à leur intérêt, il prit ce mobile pour règle de conduite en- « vers les autres, et s'attendit toujours à ce qu'on agît de même « envers lui. Aussi réussit-il souvent par la ruse et échoua-t-il rare- « ment par les artifices de l'ennemi. Il s'attachait à la valeur réelle « des choses et non à la célébrité qui peut en revenir, quand l'une « et l'autre n'étaient pas réunies. Avait-il besoin de quelqu'un, il « lui prodiguait les honneurs, persuadé que la plupart des hommes « en sont esclaves; que, pour les obtenir, ils bravent spontané- « ment le danger, même au détriment de leurs intérêts. Quant « aux gens dont il ne réclamait point les services, il se montrait « toujours arrogant à leur égard. Aussi plusieurs étaient-ils pleins « de dévouement pour lui, et les autres pleins de crainte : les pre- « miers, à cause de cette existence en commun; les derniers, à « raison de sa fierté. Ce fut par là surtout qu'il sut abaisser les « superbes, élever les humbles, inspirer ici la terreur, ailleurs la « confiance, l'espérance ou le désespoir; tout cela en un moment, « partout où il voulait et pour les choses les plus importantes. Ce « ne sont pas là de vaines assertions, mais la vérité même attestée « par les faits. »

Ceux qui, sans analyser les mérites du jeune général, ne faisaient qu'approcher sa personne se sentaient, à première vue, séduits par ce visage noble et fier, vivant reflet d'une âme forte et généreuse. Annibal était de taille élevée [2], et l'ampleur de ses

[1] *Fragm.* CLXIX des livres I-XXXVI, édit. Gros.

[2] Celsus et in magoo præcedens agmioe ductor...
(Silius Italicus, *Puniques*. I.)

Cet avantage physique était essentiellement distinctif, car les Carthaginois étaient, en général, de petite taille. Ce fait ressort de divers passages du *Pœnulus* et du titre même de la comédie de Plaute.

épaules [1] attestait la vigueur de son corps. Sa tête, haute et droite [2], accusait une vaste intelligence, et, sous un front superbe [3], son œil terrible [4] glaçait d'effroi les plus audacieux. Il avait habituellement la tête nue [5] et portait une abondante chevelure [6], que rattachait sans doute un riche bandeau [7]. Peut-être ces cheveux étaient-ils d'un blond cendré aux reflets d'or [8]; son visage enfin devait être d'une grande beauté [9]. Si l'on s'en rapporte aux rensei-

[1] Tali sublimis dono, nova tegmina latis
Aptat concutiens humeris, celsusque profatur...
(Silius Italicus, *Puniques*, II.)

[2] Excelsumque caput.....
(Silius Italicus, *Puniques*, XVII.)

[3] .............. Non parcit frontis honori.
(Silius Italicus, *Puniques*, IV.)

[4] ..... torvaque oculos sub fronte minaces.
(Silius Italicus, *Puniques*, III.)

[5] Jamque ducis nodus tanta inter inhospita vertex...
(Silius Italicus, *Puniques*, IV.)

[6] Nec crinem Assyrio perfundere pugnet amomo.
(Silius Italicus, *Puniques*, XI.)

[7] ............... crines nodantur in aurum.
(Virgile, *Énéide*, IV.)

[8] Flaventesque abscissa comas .....
(Virgile, *Énéide*, IV.)

[9] Le type phénicien est très-remarquable; la beauté des Chananéennes était célèbre et fort appréciée du roi Salomon. (*Rois*, III, XI, 1.) — Virgile mentionne souvent celle d'Elissa :

.................. forma pulcherrima Dido.
(Virgile, *Énéide*, I.)

On sait les puissantes séductions de Sophonisbe (*Soff' n'Aït Abbes*). Plaute esquisse en quelques mots deux portraits de femmes carthaginoises :

Græcæ sunt hæ columnæ; sustolli solent.
Statura haud magna, corpore aquilo...
Specie venusta, ore parvo atque oculis pernigris.
(Plaute, *Pœnulus*, v. 1163, 1107, 1108.)

Des yeux noirs et des cheveux blonds : tel est le cachet de la beauté carthaginoise. Si l'on veut avoir une idée du type, il convient d'étudier les monnaies puniques de la troisième époque (201-146). Ces monnaies, toujours d'électrum, de potin ou de bronze, jamais d'or ni d'argent, sont à *tête de Cérès*, tête que M. L. Müller

gnements tirés de quelques médailles, dont l'authenticité paraît d'ailleurs contestable[1], on peut donner encore quelques touches à cette esquisse, nécessairement imparfaite. Le nez, droit et long, légèrement effilé, était d'un profil irréprochable; les lèvres, assez épaisses, formaient avec le menton une moulure gracieuse. De riches anneaux pendaient aux oreilles[2]. Enfin une barbe courte, bouclée à la manière antique, encadrait admirablement une figure longue et fine, et d'une noblesse extrême.

Aux heures solennelles, cette tête imposante portait un casque de bronze moulant exactement le crâne, et à l'arrière duquel était fixé un appendice métallique faisant office de couvre-nuque. Un large liséré d'or régnait en bordure au pourtour de cette coiffure guerrière. A la partie frontale se détachaient, en saillie, cinq feuilles de laurier d'or ou d'acier; à l'occiput, deux feuilles de lotus collatérales. Au cimier, rehaussé d'un filet brillant, et dans un encastrement garni d'un cours de perles, s'adaptait une chenille éclatante, dont les plumes, rouges ou blanches, suivant les circonstances, s'agitaient, en tremblant, aux moindres mouvements de tête du jeune général. Une courte crinière flottait également à l'arrière du couvre-nuque[3].

Le buste avait aussi son armure défensive, couvrant le dos, la poitrine, l'abdomen et les flancs jusqu'à la ceinture. C'était une

classe sous la rubrique E. (Voyez, à la fin de ce volume, l'*appendice* C, *Numismatique de Carthage.*) On remarquera dans cette effigie E la saillie prononcée de l'arcade sourcilière, et la fente étroite de l'œil. La lèvre supérieure est très-rapprochée du nez; la joue est épaisse et le menton proéminent. Les cheveux sont bouclés.

[1] Voyez un médaillon d'Annibal dans *l'Univers pittoresque* (*Afrique ancienne*), de Firmin Didot, 1844. — Nous n'avons découvert aucune médaille authentique. Un heureux hasard peut seul faire rencontrer le vrai portrait de celui dont nous écrivons l'histoire. (Voyez l'*appendice* E, *Notice iconographique.*)

[2] ..... incedunt cum anulatis auribus.
(Plaute, *Pænulus*, acte V.)

Les boucles d'oreilles de la Cérès carthaginoise sont à *trois pendeloques*. (Voyez l'*appendice* C, *Numismatique de Carthage.*)

[3] .................. galeamque coruscis
Subnixam cristis, vibrant cui vertice coni

cotte de mailles, faite d'un triple tissu de chaînons d'or, à l'épreuve de toute espèce de projectiles[1]. Passée par-dessus une chemise de lin souple, elle était, à son tour, revêtue d'un corselet de cuir garni d'écailles métalliques[2].

Un riche vêtement de pourpre brodé d'or[3] était jeté sur les épaules[4]. C'était un manteau semblable à l'*abid'i* amazir' (bernous

Albentis, oiveæ tremulo nutamine pennæ.
(Silius Italicus, *Paniques*. II.)

Excelsumque caput penna nutante levabat
Crista rubens.....
(Silius Italicus, *Paniques*. XVII.)

.................... decisæ vertice cristæ,
Dereptumque decus nutantum in cæde jubarum.
(Silius Italicus, *Paniques*. I.)

Silius Italicus, qui désigne le casque d'Annibal sous la dénomination de *galea*, ajoute qu'il était d'airain et d'acier :

Hæc ære et duri chalybis perfecta metallo.
(Silius Italicus, *Paniques*. II.)

Plus exactement, *galea* est le casque de cuir, et *cassis* (*κόρυς*) le casque de bronze.

[1] Præterea textam nodis auroque trilicem
Loricam, nulli tegimen penetrabile telo.
(Silius Italicus, *Paniques*. II.)

[2] Et stant loricæ squamis horrentia tela.
(Silius Italicus, *Paniques*. I.)

Le système de la chemise de lin, de la cotte de mailles et du corselet écaillé, était connu des Latins sous le nom de *lorica*.

[3] Advolat aurato præfulgens murice ductor
Sidonius.....
(Silius Italicus, *Paniques*. I.)

......fulgens ostro super altior omnes.
(Silius Italicus, *Paniques*. III.)

...........præfulgens ductor in ostro.
(Silius Italicus, *Paniques*. XVII.)

[4] Ce vêtement large, qui laissait au guerrier l'entière liberté de ses mouvements, s'appelait en grec *χλαῖνα*, d'où les Latins ont fait *læna*.

. . . . . . . . . . læna oitebat
Demissa ex humeris. . . . .
(Silius Italicus, *Paniques*. XV.)

Les Romains étaient fort scandalisés des formes de ce costume oriental, et

kabyle), que portaient tous les officiers carthaginois. Des bottines ou jambières de maroquin rouge complétaient probablement le costume[1]. Annibal ne portait pas toujours cette grande tenue éblouissante. Le plus souvent, il ne se couvrait que d'une simple *abaï'a* d'Afrique, et les soldats, qui le voyaient ainsi vêtu de leur *saie* d'ordonnance[2], sentaient passer en eux ce frisson de plaisir qui saisissait les grenadiers de Napoléon à la vue de la célèbre redingote grise.

Le jeune général se faisait partout suivre d'un écuyer[3], chargé de porter ses armes; ces armes étaient magnifiques[4]. Le bou-

riaient beaucoup des longues robes sans ceinture, en usage chez les Carthaginois du temps d'Annibal.

> Sed quænam illæc avis est quæ huc cum tunicis advenit?
> Numnam il a balneis circumductus pallio?
> . . . . . Tu qui zonam non habes. . .
> Gnovistine tu illunc tunicatum hominem, qui siet?
> Quis hic homo 'st cum tunicis longis, quasi puer cauponius?
> Sane genus hoc muliebrosum 'st tunicis demissitiis.
>
> (Plaute, *Pœnulus*, v. 970, 971, 1003, 1116, 1296, 1301.)

[1] Purpureoque alte suras vincire cothurno.

(Virgile, *Énéide*, I.)

Les Arabes donnent le nom de *temâg* à ces bottes de *filâli*, faites pour monter à cheval.

[2] Interdum projectus humi, turbæque Libyssæ
Insignis sagulo duris certare maniplis.

(Silius Italicus, *Puniques*, I.)

« Sæpe militari sagulo opertum. » (Tite-Live, XXI, IV.)

[3] Cet écuyer se nommait Abaris.

> Tunc Abarim affatur; namque una hic armiger ira
> Flammabat Martem, atque omnes comes ibat in actus :
> Suppedita mihi tela. . . . .
>
> (Silius Italicus, *Puniques*, X.)

Aujourd'hui encore, les chefs indigènes de l'Algérie sont toujours suivis d'un serviteur, qui porte leur fusil ou leurs pistolets.

[4] . . . . . . . . . . . . . . . . . radiantibus armis
Induitur. . . . .

(Silius Italicus, *Puniques*, XII.)

. . . . . . . . . . . patriis insignis in armis.

(Silius Italicus, *Puniques*, I.)

clier, qui sortait des manufactures de la Galice, était de bronze et affectait la forme circulaire. Au centre se dressait une pointe conique, qui pouvait, au besoin, servir d'arme offensive [1]. D'un diamètre et d'un poids considérables [2], cette masse de métal était ornée, sur sa face extérieure, de différents sujets historiques rappelant les origines de Carthage [3]. Une épée (*ensis*), une lance (*hasta*) à la hampe de frêne, un arc avec un carquois bourré de flèches [4], tel était, au complet, l'armement d'Annibal. Quand il ceignait le ceinturon, son épée, dit le poëte [5], battait élégamment sa hanche, et ses armes rendaient ce son éclatant qui plaît tant à l'oreille des gens de guerre.

Mais ce n'est pas seulement quand elle entendait ce cliquetis cadencé que l'armée carthaginoise manifestait son enthousiasme; elle connaissait ce corps robuste, dont l'énergie exceptionnelle

[1] Isque ubi Callaici radiantem tegminis orbem....

(Silius Italicus, *Puniques*, IV.)

................ late fulgurat umbo.

(Silius Italicus, *Puniques*, I.)

Ac simul ærati radiavit luminis umbo...
Incutit umbonem fesso.....

(Silius Italicus, *Puniques*, II.)

[2] ..... Clipei propulsum pondere toto.

(Silius Italicus, *Puniques*, XVII.)

Le *clipeus* circulaire, entièrement de bronze, couvrait l'homme depuis le menton jusqu'à la hauteur du gras du mollet.

[3] Ces ornements n'étaient sans doute pas des ciselures, mais des dessins estampés suivant la méthode dite *au repoussé*, que pratiquent encore les Kabyles.

[4] Annibal agminibus passim furit et quatit ensem...
.................... jacit igneus hastæ
Dirum lumen apex..........
..... Atque insultat fraude pharetræ.

(Silius Italicus, *Puniques*, I.)

[5] Et concussa procul membris velocibus arma...

(Silius Italicus, *Puniques*, II.)

..... armis imitatur murmura cœli.

(Silius Italicus, *Puniques*, XII.)

faisait de leur général le premier des soldats[1]. Comme le roi Charles XII, auquel il servit sans doute de modèle, Annibal mangeait ou ne mangeait pas, et se trouvait toujours également prêt à entamer une action de vigueur[2]. Pour acquérir ces habitudes de sobriété, il s'exerçait aux privations, prenait ses repas debout ou à cheval, sans même ôter son casque, et souvent ne les prenait que le soir, après avoir terminé ce qu'il avait à faire. Il ne buvait presque pas de vin[3]. Comme notre vaillant maréchal Ney, il dor-

[1] . . . . . . . . primus sumpsisse laborem,
Primus iter carpsisse pedes. . . . . . .

(Silius Italicus, *Puniques*, I.)

« Equitum peditumque idem longe primus erat. . . . . Nullo labore aut corpus « fatigari, aut animus vinci poterat. » (Tite-Live, XXI, IV.)

« . . . . . Qualités physiques précieuses, dont il fut redevable à sa manière de « vivre, autant qu'à la nature. Aussi exécutait-il sans peine toutes les entreprises « qui lui étaient confiées. Son corps unissait l'agilité à la force : il pouvait courir, « rester ferme à sa place, lancer rapidement un coursier. Les fatigues lui don- « naient plus de vigueur, les veilles plus de force. » (Dion-Cassius, *fragm.* CLXIX, édit. Gros.)

[2] « Charles XII passa cinq jours entiers sans manger ni boire; le sixième, au « matin, il courut deux lieues à cheval et descendit chez le prince de Hesse, où « il mangea beaucoup, sans que ni une abstinence de cinq jours l'eût abattu, « ni qu'un grand repas, à la suite d'un si long jeûne, l'incommodât. » (Voltaire, *Charles XII*.)

« Jamais Annibal ne se trouvait mal d'avoir trop ou trop peu mangé, et il s'ac- « commodait aussi bien de l'un que de l'autre. » (Dion-Cassius, *fragm.* CLXIX.)

[3] « Cibi potionisque desiderio naturali, non voluptate modus finitus. » (Tite-Live, XXI, IV.)

Exercetque sitim et spectato fonte recedit.

(Silius Italicus, *Puniques*, I.)

Vescitur ipse silens et tantus damnat honores
Esse epulis. . . . .

(Silius Italicus, *Puniques*, XI.)

Ac ponat ritus vescendi, sæpe citato
Dum residet sub casside equo; discatque Lyæo
Imbellem donare diem. . . . .

(Silius Italicus, *Puniques*, XI.)

« Crepusculo demum ad cœnam vacabat; neque amplius quam duobus lectis « discumbebatur apud eum. » (Frontin, *Stratagèmes*, IV, III, 7.) — « Ex quibus

mait ou ne dormait pas [1], et se sentait toujours également frais et dispos. N'ayant besoin pour dormir ni de silence, ni de lit somptueux, il se couchait d'ordinaire au milieu d'une rue de son camp, ou dans quelque ouvrage, parmi les gardes, ou sous une broussaille aux avant-postes [2].

Enveloppé de sa saie de simple soldat, il se jetait parfois sur une peau de lion [3], qui, seule, préservait son corps de l'humidité, et il y trouvait sans peine un profond sommeil qui réparait ses forces. Ainsi firent plus tard, au bivouac, le roi Charles XII, qui se contentait d'une simple planche [4], et l'empereur Napoléon, à cheval sur sa chaise légendaire.

« constat Annibalem nec . . . aut cubantem cœnasse, aut plus quam sextario vini « (5 décilitres 3 cent. 95) indulsisse. » (Justin, XXXII, IV.) — « Le roi Charles XII « résolut aussi de s'abstenir de vin tout le reste de sa vie. » (Voltaire, *Charles XII.*)

La sobriété punique était d'ailleurs proverbiale : « Convivium non *ex more punico*, aut militari disciplina, sed omnibus voluptatum illecebris instructum. » (Tite-Live, XXIII, VIII.)

[1] « Vigiliarum somnique nec die, nec nocte discriminata tempora..... Id quod « gerendis rebus superesset quieti datum. » (Tite-Live, XXI, IV.)

.................. somnumque negabat
Naturæ, noctemque vigil ducebat in armis.

(Silius Italicus, *Puniques*, I.)

« Annibal, de nocte surgere solitus, ante noctem non requiescebat. » (Frontin, *Stratagèmes*, IV, III, 7.)

[2] Interdum projectus humi. . . . . .

(Silius Italicus, *Puniques*, I.)

« Ea neque molli strato neque silentio arcessita..... Multi sæpe..... jacentem « inter custodias stationesque militum conspexerunt. » (Tite-Live, XXI, IV.)

[3] « Plerumque super nudum humum *sagulo* tectus somnos capiebat. » (Frontin, *Stratagèmes*, IV, III, 8.)

. . . . . membra cubili
Erigit et fulvi circumdat pelle leonis,
Qua super instratos projectus gramine campi
Presserat ante toros. . . . .

(Silius Italicus, *Puniques*, VII.)

[4] « Charles XII dormait sur de la paille ou sur une planche, enveloppé seulement d'un manteau. » (Voltaire, *Charles XII.*)

Il supportait également bien la chaleur et le froid [1]. Survenait-il un orage, il s'en allait tête nue, bravant et la pluie et la foudre. Le vent du sud soulevait-il des tourbillons de poussière, il courait tranquillement à cheval, la face au vent, comme par le temps le plus calme. S'il marchait sous un soleil de feu, il disait gaiement qu'une femme seule pouvait songer à s'asseoir à l'ombre [2].

Cet homme extraordinaire, qui avait rompu son corps à toutes les fatigues, qui s'exerçait à plaisir à supporter toutes les privations, cet homme n'avait pas un seul défaut, une seule faiblesse [3]. On vante sans cesse la continence de Scipion. Que ne parle-t-on un peu de la chasteté d'Annibal? Ses mœurs étaient irréprochables, et le discours d'Hannon, que Tite-Live n'a pas manqué de rapporter [4], n'est qu'un *factum* absurde. Annibal, dit Justin [5], était d'une telle pureté de mœurs, qu'on se demandait si l'Afrique était vraiment son pays natal. Durant la guerre, nombre de belles captives tombèrent en ses mains, mais aucune ne sut le séduire, et, comme le roi Charles XII, qui semble s'être étudié à l'imiter sous tous les rapports, il était absolument maître de ses sens [6].

[1] «Caloris ac frigoris patientia par. . . . .» (Tite-Live, XXI, IV.) — «Le roi «Charles XII dormait en plein champ, en Norwége, au cœur de l'hiver.» (Voltaire, *Charles XII.*)

Ille sub hiberno somnos educere cœlo
Jactator. . . . .
(Silius Italicus, *Puniques*, XI.)
. . . . . tentoria sæpe
Spernere. . . . .
(Silius Italicus, *Puniques*, XII.)

[2] Silius Italicus, *Puniques*, I.

[3] «En contemplant cet admirable mortel, doué de tous les courages, on «cherche une faiblesse, et on ne sait où la trouver.» (M. Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. XX.)

[4] «Florem ætatis, inquit [Hanno], Asdrubal, quem ipse patri Annibalis fruendum præbuit, justo jure eum a filio repeti censet.» (Tite-Live, XXI, III.)

[5] «Pudicitiamque eum tantam inter tot captivas habuisse, ut in Africa natum «quivis negaret.» (Justin, XXXII, IV.)

[6] «Il est certain qu'il [Charles XII] renonça alors aux femmes pour jamais. . .» (Voltaire, *Charles XII.*) — En ce qui touche Annibal, le passage précité de Justin (XXXII, IV) infirme absolument le témoignage de Pline (*Hist. nat.* III, XVI) : «. . .oppidum Salapia, Annibalis meretricio amore inclytum.»

A vingt-six ans, il donnait l'exemple de toutes ces vertus de famille auxquelles les grands de ce monde dédaignent trop souvent de s'assujettir. Il avait, en 220, épousé une Espagnole de sang noble[1], et, l'année suivante (219), Imilcée (c'était le nom de la jeune femme) lui avait donné un fils[2]. Annibal aimait tendrement la mère de son enfant, et jamais cet amour ne se démentit[3]. Comme on le verra à la fin de cette histoire, il la retrouve à Carthage après seize années de séparation (218-202); mais bientôt la haine des Romains le jette en exil. Il doit, une fois encore, abandonner cette épouse et ce fils qu'il chérit, et les adieux qu'il leur adresse témoignent d'une douleur poignante[4].

[1] Elle était fille de Castalius, fondateur de Castulo (Casorla).

. . . . . Cirrhæi sanguis Imilce
Castalii, cui materno de nomine dicta
Castulo Phœbei servat cognomina vatis.

(Silius Italicus, *Puniques*, III.)

« Castulo, urbs Hispaniæ valida ac nobilis, et adeo conjuncta societate Pœnis, « ut uxor inde Annibali esset. » (Tite-Live, XXIV, XLI.)

[2] Ce fils vint au monde pendant le siége et sous les murs mêmes de Sagonte.

At puer, obsessæ generatus in ore Sagunti.

(Silius Italicus, *Puniques*, III.)

[3] Les liens de famille étaient loin d'être relâchés à Carthage. (Voyez ci-dessus, p. 226.)

[4] . . . . . . . . . . desertis conjuge fida
Et dulci nato. . . . .

(Silius Italicus, *Puniques*, XIII.)

Annibal s'exila de Carthage en 195. Son fils, né en 219, avait donc alors vingt-quatre ans. La première séparation avait eu lieu en Espagne en 218, et c'est à cette date que se rapportent les vers du poëte :

Dumque ea permixtis inter se fletibus orant,
Confisus pelago celsa de puppe magister
Cunctantem ciet : abripitur divulsa marito.
Hærent intenti vultus, et littora servant,
Donec, iter liquidum volucri rapiente carina,
Consumpsit visus pontus, tellusque recessit.
At Pœnus belli curis avertere amorem
Adparat. . . . .

(Silius Italicus, *Puniques*, III.)

Digne fils d'Amilcar, et gardien de l'honneur d'une grande famille militaire [1], le jeune homme qui prenait le commandement de l'armée d'Espagne était bien le type du parfait officier général. Ses soldats se laissaient aller aux bruyantes démonstrations d'une admiration naïve, lorsqu'ils le voyaient fendre l'air sur les chevaux fringants qu'il aimait à dresser lui-même [2], ou, à l'heure du combat, se jeter seul, à pied, en avant des troupes qu'il voulait engager. Le premier à l'attaque, il était toujours le dernier à quitter le terrain [3]. Lors des travaux de siége ou de fortification de campagne, on aimait à le voir prendre sa part de labeur et manier adroitement tous les outils du sapeur amazir' [4]. L'enthousiasme arrivait à son comble, lorsque Annibal passait vivement à la nage un fleuve qui arrêtait la marche des colonnes carthaginoises, et que, de la rive opposée, il invitait en souriant ses compagnons à le suivre [5].

Telle est la grande figure d'Annibal, « ce colosse de l'antiquité [6]. »

A ce portrait, dont le temps a respecté la couleur, les capitaines de tous les âges voudraient se reconnaître, malgré quelques touches violentes dont le ressentiment ou l'irréflexion ont tenté de noircir le tableau. Que de fois n'a-t-on pas reproché au grand homme

[1] « Gens nata instaurandis reparandisque bellis. » (Tite-Live, XXIV, XLII.)

[2] . . . . . sternacem ad prœlia frenis
Frangere equum. . . . .
(Silius Italicus, *Puniques*, III.)

Inde levis frenis. . . . .
(Silius Italicus, *Puniques*, XII.)

[3] « Princeps in prœlium ibat; ultimus conserto prœlio excedebat. » (Tite Live, XXI, IV.)

[4] . . . . . partemque subire
Si valli festinet opus.
(Silius Italicus, *Puniques*, III.)

[5] Ignotique amnis tranare sonantia saxa
Atque e diversa socios arcessere ripa.
(Silius Italicus, *Puniques*, III.)

[6] Montesquieu, *Grandeur et Décadence des Romains*.

son avarice, sa cruauté[1], sa perfidie, son impiété! Que n'a-t-on pas raconté des effets de sa haine?

L'avarice! Polybe lui-même ne craint pas de l'en charger. « Il me

[1] « Tout ce qu'on peut dire, c'est que, chez les Carthaginois, il passait pour « avare, et chez les Romains pour cruel. Les uns le regardent comme cruel au « delà de toute mesure, les autres l'accusent d'avarice. » (Polybe, IX, *fragm.* VI, 22.)

« Dux Annibal, cujus majore ex parte virtus sævitia constabat, in flumine Ver- « gello corporibus Romanis ponte facto, exercitum traduxit..... Idem captivos « nostros, itinere et oneribus fessos jam, prima pedum parte succisa, relinquebat. « Quos vero in castra perduxerat, paria fere fratrum et propinquorum jungens, « ferro decernere cogebat; neque ante sanguine explebatur quam ad unum vic- « torem omnes redegisset. » (Valère-Maxime, IX, II, 2.)

Valère-Maxime dit encore ailleurs qu'Annibal avait un cœur féroce : « Efferata « barbarorum ingenia »

..... Annibalemque dirum.

(Horace, *Odes*, III, VI.)

Parentibusque abominatus Annibal.

(Horace, *Epodes*, XVI.)

« Il est certain qu'Annibal avait peu de vertus et beaucoup de vices : l'infidé- « lité, l'avarice, une cruauté souvent nécessaire, toujours naturelle. » (Saint-Évremond.)

..... ferat ista cruentus
Annibal! .....

(Lucain, *Pharsale*, IV.)

« Entre les belles actions d'Annibal, on rapporte celle-ci : .... Ce qui ne « peut être venu d'ailleurs que de sa *très-grande cruauté*, laquelle, jointe à ses « autres vertus, le fit toujours respecter et le rendit redoutable à ses soldats. » (Machiavel, *Le Prince*, XVII.)

« Il manqua des qualités du cœur. Froid, cruel, sans entrailles... » (Chateaubriand, *Itinéraire.*)

« Il laissa à l'Italie, qu'il avait désolée pendant quinze années, d'horribles « adieux. Dans les derniers temps, il avait accablé de tributs ses fidèles Bruttiens « eux-mêmes. Il faisait descendre en plaine les cités fortes dont il craignait la défec- « tion; souvent, il fit brûler vives les femmes de ceux qui abandonnaient son parti. « Pour subvenir aux besoins de son armée, il mettait à mort, sur de faibles « accusations, les gens dont il envahissait les biens. Au moment du départ, il en- « voya un de ses lieutenants, sous prétexte de visiter les garnisons des villes al- « liées, mais en effet pour chasser les citoyens de ces villes, et livrer au pillage « tout ce que les propriétaires ne pouvaient sauver. Plusieurs villes le prévinrent « et s'insurgèrent. Les citoyens l'emportèrent dans les unes, les soldats dans les « autres. Ce n'était partout que meurtres, viols et pillages. Annibal avait beau-

« paraît, dit il[1], avoir été fort avare et avoir eu parmi ses confi« dents un certain Magon, gouverneur du Bruttium, fort avare « aussi. Je sais cela des Carthaginois mêmes, et des compatriotes « ne connaissent pas seulement, comme dit le proverbe, les vices « qui règnent dans leur pays, mais aussi les habitudes de tel ou « tel. Je le tiens plus pertinemment encore de Masinissa, qui me « citait plusieurs exemples de l'avarice, non-seulement des Car« thaginois, mais d'Annibal et de ce Magon. Il me disait que... « ces deux hommes ne s'étaient jamais trouvés ensemble dans la « même action; que les ennemis n'auraient pas pris plus de soin de « les séparer qu'ils n'en prenaient eux-mêmes, afin de ne pas être « ensemble à la prise d'une ville; surtout pour qu'il ne s'élevât pas « de dispute entre eux, au moment du partage du butin. Ils étaient « de même rang et d'égale avidité. »

En vérité, le grand Polybe a laissé surprendre ici sa bonne foi. Annibal était avare en effet, mais comme tous les grands capitaines, qui, connaissant la valeur vraie des hommes et des choses, attachent un grand prix à l'argent servant à l'accomplissement de leurs desseins. Le besoin d'imprimer une marche régulière aux divers services fonctionnant sous leur autorité veut qu'ils aient toujours des fonds à leur disposition, et souvent en abondance. De là la nécessité de surveiller les dépenses, de discuter les ordonnancements, de réprimer les abus, de faire régner partout l'ordre et l'économie. De là, aussi, les menées de la rapacité déçue, puis les hauts faits de la calomnie, de la vengeance. Annibal était avare comme le fut plus tard Napoléon, c'est à dire exigeant en fait de contrôle, ennemi de la prodigalité, mais sachant consacrer

« coup de soldats italiens, qu'il essaya d'emmener à force de promesses. Il ne « réussit qu'auprès de ceux qui étaient bannis pour crimes. Les autres, il les « désarma et les donna pour esclaves à ses soldats; mais plusieurs de ceux-ci, « rougissant de faire esclaves leurs camarades, il réunit ceux qui restaient « avec quatre mille chevaux et une quantité de bêtes de somme qu'il ne pouvait « transporter, et fit tout égorger, hommes et animaux. » (M. Michelet, *Histoire romaine*, t. II, p. 48-49.) — Fort heureusement pour la mémoire d'Annibal, les appréciations de M. Michelet sont, comme les faits qu'il rapporte, entachées de plus d'une erreur.

[1] Polybe, IX, *fragm.* VI, 25.

à propos des sommes considérables au succès de ses vastes entreprises. « Annibal, dit M. Thiers[1], amassa en effet des richesses « immenses, sans jamais jouir d'aucune, et les employa toutes à « payer son armée, laquelle, composée de soldats stipendiés, est « la seule armée mercenaire qui ne se soit jamais révoltée, con- « tenue qu'elle était par son génie et la sage distribution qu'il lui « faisait des fruits de la victoire. »

La cruauté! Faut-il donc nommer cruel le général en chef qui préside à l'effusion du sang et apparaît aux populations consternées comme la cause première d'un nombre effrayant de morts d'hommes? A ce compte, tous les officiers de nos armées modernes, tous, sans exception, sont des gens sanguinaires. En réalité, Annibal n'était point cruel, pas plus que Napoléon. « De lui, dit « M. Thiers[2], on ne cite pas un acte de cruauté en dehors du champ « de bataille. » Ici Polybe s'est montré plus circonspect, en n'accueillant que sous toutes réserves la réputation de tyran farouche faite au général carthaginois : « C'est ce Monomaque, dit-on, qui « est l'auteur de tout ce qui s'est fait de cruel en Italie et dont on « charge Annibal[3]. »

Annibal a parfois infligé des châtiments sévères aux troupes indisciplinées, aux guides soupçonnés de trahison, aux populations insoumises, aux déserteurs; mais de la sévérité à la cruauté la distance est considérable, et, d'ailleurs, il faut faire la part des mœurs du temps. A cette époque, les Romains n'étaient point des modèles d'humanité. Ne sait-on pas que leur ville n'était alors qu'un vaste charnier? Les portes des plus illustres maisons de Rome étaient ornées de dépouilles humaines; les dents, la chevelure, le crâne des ennemis vaincus servaient de parure aux légionnaires[4], et, pendant que le char des triomphateurs passait dans

[1] *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. XX.

[2] *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. XX.

[3] Polybe, IX, *fragm.* VI, 24.

[4] Les Romains du temps d'Annibal étaient, on le voit, de vrais *Peaux-Rouges*. (Voyez à ce sujet l'excellente étude de M. de Saint-Paul : *De la constitution de l'esclavage en Occident*, insérée dans les *Mémoires de la Société archéologique de Montpellier*, 1837.)

les rues encombrées d'un peuple aux cris sauvages, on immolait solennellement au Tullianum de malheureux rois prisonniers de guerre.

Pendant la deuxième guerre punique, les Romains ne cessèrent jamais d'offrir aux dieux des sacrifices humains[1]. Ils s'en prenaient de leurs désastres à de pauvres captifs, qu'ils enterraient vivants[2]. On peut citer mille exemples de la froide cruauté romaine. Le consul Fulvius faisait couper les mains aux déserteurs. « Quand Scipion, » dit Polybe[3], crut qu'il était entré assez de soldats dans Carthagène, « il en détacha la plus grande partie contre les habitants, *comme « les Romains ont coutume de faire* lorsqu'ils prennent une ville d'as- » saut, avec ordre de tuer tous ceux qu'ils rencontreraient, de ne » faire aucun quartier... Je pense qu'ils ne se portent à ces excès « que pour inspirer la terreur du nom romain ; c'est pour cela que, » dans les villes prises, non-seulement ils passent les hommes au « fil de l'épée, mais encore ils coupent en deux les chiens et mettent » en pièces les autres animaux. » Pleminius, gouverneur de Locres, commettait dans cette place des crimes inouïs, qu'on ne pouvait certes pas imputer aux Carthaginois[4]. Plus tard, en Espagne, Scipion Émilien, l'ami de Polybe, coupait sans remords les mains de ses prisonniers de guerre. Les mœurs romaines furent longtemps à s'adoucir. A la mort de Spartacus, Crassus fit dresser six mille croix le long de la route de Rome à Capoue, pour les six mille prisonniers qu'il avait faits. Enfin, César, l'homme le plus clément de l'antiquité, César fit de sang-froid exterminer une nation, coupable d'avoir défendu son indépendance. Il coupa les mains à des milliers de prisonniers gaulois, pour effrayer par cet exemple un peuple qui lui résistait[5]. Et les historiens de César sont bien forcés de

[1] Ce n'est qu'au premier siècle avant l'ère chrétienne que Rome renonça publiquement à l'usage d'immoler aux dieux des captifs étrangers. (Pline, *Hist. nat.* XXVIII, III; XXX, III.)

[2] Tite-Live, XXII, LVII.

[3] Polybe, X. *fragm.* II, 15.

[4] « Omnes rapiunt, spoliant, verberant, vulnerant, occidunt. Constuprant « matronas, virgines, ingenuos, raptos ex complexu parentum. . . » (Tite-Live, XXIX, XVII.)

[5] Hirtius, *De Bello Gall.* VIII, XLIV.

flétrir cette atrocité. En résumé, les Romains contemporains d'Annibal étaient encore trop étrangers aux sentiments de clémence pour parler en termes amers des instincts cruels d'un grand homme qui, lors des magnifiques funérailles qu'il faisait à leurs consuls tombés les armes à la main, les initiait à des sentiments de convenance jusqu'alors inconnus, à des procédés délicats dont ils étaient loin d'user dans leurs relations internationales. Il est donc impossible d'admettre qu'Annibal, digne représentant des civilisations de l'Orient et de la Grèce, fût, relativement aux sénateurs de Rome, un vrai monstre altéré de sang.

La perfidie! Les Romains ne craignent pas de répéter à satiété qu'Annibal manquait, d'ordinaire, à la foi des traités; que les promesses, les serments les plus solennels, étaient de nulle valeur dans sa bouche[1]. Mais ce sont des Romains qui le disent. Ce témoignage est, à bon droit, suspect, et il est fort regrettable que des historiens carthaginois n'aient pas instruit pour nous le procès des Romains à cet égard. D'ailleurs, en lançant leurs accusations passionnées, Tite-Live et Valère-Maxime faisaient sciemment confusion entre le manque de foi proprement dit, d'une part, et l'habileté politique et les ruses de guerre, de l'autre. Annibal inaugurait en Italie un art militaire nouveau, et les Romains, pleins de

[1] Dixitque tandem *perfidus* Annibal.
(Horace, *Odes*, IV, IV.)

« Annibal porro Nucerinos, hortatu suo cum binis vestimentis urbem inexpugnabilibus muris cinctam egressos, vapore et fumo balnearum strangulando, et Acerranorum senatum, eadem ratione extra mœnia evocatum, in profundum puteorum abjiciendo, nonne, bellum adversus populum Romanum et Italiam professus, adversus *ipsam fidem* acrius gessit, mendaciis et fallacia quasi præclaris artibus gaudens? Quo evenit, ut, alioqui insignem nominis sui memoriam relicturus, in dubio majorne an pejor vir haberi deberet, poneret. » (Valère-Maxime, IX, VI, X.)

Les Romains prenaient grand plaisir à injurier les Carthaginois.

At, Hercle! te hominem et sycophantam et subdolum,
Qui huc advenisti nos captatum migdilybs,
Bisulcilingua, quasi proserpens bestia!
. . . . . Heu, Hercle! mortalem catum,
Malum crudumque et callidum atque subdolum!

(Plaute, *Pœnulus*, v. 1027-1029, 1102, 1103.)

courage mais aussi d'ignorance, ne pouvaient soupçonner la puissance de ses méthodes originales. L'heureux emploi qu'il faisait des *réserves*, toujours adroitement dissimulées jusqu'à l'heure décisive; son habileté à choisir les terrains qu'il destinait aux mouvements de ses troupes, et aussi ceux qu'il imposait, pour ainsi dire, à ses adversaires; ses marches hardies, enfin, confondaient les consuls, qui, se voyant perdus et abandonnés des dieux, n'avaient rien de mieux à faire que de crier à la *foi punique!* Mais, en définitive, comme le dit Montesquieu [1], « ce ne fut que la victoire qui décida s'il fallait dire la *foi punique* ou la *foi romaine.* »

L'impiété! On accuse aussi Annibal de s'être montré ouvertement impie [2]. Mais tous les faits protestent contre cette absurde accusation. Ne fût-ce que dans l'intérêt du succès de ses desseins et du maintien de la discipline, le jeune général devait tenir et tenait grand compte du sentiment religieux, alors si puissant sur les âmes [3]. Voulant gagner à sa cause la majeure partie des popu-

[1] *Esprit des lois.*

[2] « Les uns l'accusèrent d'impiété (ἀσέβειαν). » (Polybe, IX, *fragm.* VI, 26.)

> ............... descendat Jupiter ipse
> In terras licet! Infrendens dum talia fatur...
>
> (Silius Italicus, *Puniques*, XII.)

« Multis qui... concesserant in Junonis Laciniæ delubrum, inviolatum ad « eamdem diem, in templo ipso fœde interfectis. » (Tite-Live, XXX, XX.)

M. Michelet, qui a tracé d'Annibal le portrait le plus complétement faux qu'il soit possible d'inventer, a, sur un tissu d'erreurs historiques, brodé ces lignes incroyables : « On s'est inquiété de la moralité d'Annibal, de sa religion, de sa « bonne foi. Il ne se peut guère agir de tout cela pour le chef d'une armée mer- « cenaire. Demandez aux Sforza, aux Wallenstein. Quelle pouvait être la religion « d'un homme élevé dans une armée où se trouvaient tous les cultes, ou peut-être « pas un? Le dieu du *condottiere* c'est la force aveugle, c'est le hasard. Il prend « volontiers dans ses armes les échecs des Pepoli, ou les dés du sire de Hagen- « bach. »

[3] Les Carthaginois contemporains d'Annibal étaient fort attachés à leurs dieux.

> Deos deasque veneror qui hanc urbem colunt.....
> Proh! di immortales, obsecro vostram fidem!....
> Jupiter, qui genus colis alisque hominum, per quem
> vivimus vitalem ævum,

lations italiotes, il devait respecter partout les cultes établis, aussi bien que les lois en vigueur[1]. Il savait que, toutes choses égales, une armée composée d'hommes que la piété domine est plus disciplinée, plus facilement *entraînée* qu'une autre.

Les invasions dites *de barbares* (war war) ont, toujours et partout, chance de succès, car les peuples primitifs, que l'idée de Dieu accompagne dans tous les actes de leur vie simple, obéissent avec précision à la voix de leurs chefs théocratiques. Ceux-ci enlèvent vivement des masses d'hommes considérables; le torrent se précipite, vient battre les murs des capitales civilisées et finit par noyer sous sa masse des peuples usés par les excès du luxe et la perte de toute espèce de croyances.

Le jeune général savait tout cela. Après la prise de Sagonte, il emmène son armée à Gadès, dans ce fameux temple d'Hercule que Scipion et César devaient visiter aussi[2], et là, en présence de ses soldats, il s'acquitte d'un vœu fait au dieu[3]. L'armée, ramenée à Carthagène[4], sort, au printemps, de ses cantonnements et va se mettre en route. Annibal lui promet encore la protection d'Hercule, et annonce qu'un de ses lieutenants, Bostar, vient de partir pour l'Afrique, à l'effet d'y consulter l'oracle de Jupiter Ammon[5].

Quem penes spes vitæ sunt omnium hominum, da diem
hunc hospitem, quæso.
..... invictæ præmium
ut esse sciam pietati...
Di deæque omnes, vobis habeo merito magnas gratias,
Quum hac me lætitia et tantis affecistis gaudiis.
Mi pater, tua pietas plane nobis auxilio fuit.

(Plaute, *Pœnulus*, v. 945, 962, 1182, 1183, 1185, 1272, 1273.)

[1] «..... ut suæ leges, sui magistratus Capuæ essent.» (Tite-Live, XXIII, VII.) — «.....pepercit religione inductus Annibal.» (Pline, XVI, LXXIX.)

[2] Tite-Live, XXI, XXI. — Florus, II, XVII. — *Histoire de Jules César*, t. I, p. 292.

[3] «Gades profectus, Herculi vota exsolvit; novisque se obligat, si cetera prospera evenissent.» (Tite-Live, XXI, XXI.)

[4] «Ab Gadibus Carthaginem ad hiberna exercitus rediit.» (Tite-Live, XXI, XXII.)

[5] .................. Citus æquore Bostar
Vela dare, et rerum prænoscere fata jubetur.

(Silius Italicus, *Puniques*, III.)

Quelques jours après, il n'est bruit dans le camp des Carthaginois que d'un heureux songe du jeune général. Jupiter lui a dépêché un messager céleste, chargé de lui montrer la route de l'Italie[1]. Et, plus tard, quand il sera descendu dans la Cisalpine, Annibal, à la fin d'un sacrifice, prendra Jupiter à témoin des promesses solennelles faites à ses soldats[2]; et Bostar, qui rejoindra l'armée sur le revers des Alpes, lui apportera la réponse de l'oracle d'Ammon[3]. Enfin, quand, en 215, il conclura avec Philippe de Macédoine une alliance offensive et défensive, ce soldat qu'on accuse d'impiété ne manquera point de placer le traité sous l'invocation des dieux de la Grèce et de ceux de Carthage. Ces formules officielles[4] démontrent que, extérieurement au moins, la conduite d'Annibal n'était pas celle d'un impie. Il ne faut donc attacher qu'une médiocre importance aux blasphèmes que le poëte Silius met dans sa bouche, comme au fait, rapporté par Tite-Live, de la violation du temple de Junon Lacinienne. Un juron dans la bouche d'un soldat, cela ne prouve absolument rien[5]; l'occupation d'un temple

[1] Valère-Maxime, I, VII, 1. — Silius Italicus, *Puniques*, III.

[2] «Saisissant un agneau de la main gauche, et de l'autre une pierre, il conjura Jupiter et les autres dieux de l'immoler, s'il manquait à sa parole, comme «il immolait cet agneau, et, en prononçant ces paroles, il brisa d'un coup de «pierre la tête de la victime.» (Tite-Live, XXI, XLV.)

[3] Interea voces Jovis atque oracula portans,
Emensis aderat Garamantum lætus arenis
Bostar, et ut viso stimulabat corda Tonante...
...................................
Talia portabat lætis oracula Bostar
Implebatque viros pugnæ propioris amore.
(Silius Italicus, *Puniques*, III.)

[4] Voici le préambule du traité : «En présence de Jupiter, de Junon et «d'Apollon; en présence de la déesse des Carthaginois, d'Hercule et d'Iolaüs «(Iolaouas); en présence de Mars, de Triton, de Neptune; en présence de tous «les dieux protecteurs de notre expédition, du Soleil, de la Lune et de la Terre; «en présence des fleuves, des prés et des eaux; en présence de tous les dieux «qui sont honorés dans la Macédoine et dans tout le reste de la Grece; en pré«sence de tous les dieux qui président à la guerre... le général Annibal et tous «ses soldats ont dit...» (Polybe, VII, *fragm.* VII.)

[5] Le général La Moricière, dont la vie et la mort furent celles d'un chrétien, n'avait jamais su perdre l'habitude de jurer.

à main armée, moins encore. De nos jours, les nécessités de la guerre font aussi parfois forcer, ou même ruiner des églises, et l'officier qui procède aux démolitions par la mine sait fort bien qu'il ne commet point de sacrilége.

Tels sont les excès et les vices dont le génie romain a chargé la mémoire d'Annibal. Mais on ne saurait s'en rapporter exclusivement à des appréciations entachées de partialité [1], et, d'ailleurs, il faut observer que, en se faisant l'écho de ces amers reproches, Polybe a su formuler quelques réserves [2], commandées par la grandeur de la cause. Enchérissant sur les historiens de Rome, les poëtes satiriques ont vite chansonné, raillé le grand homme de

[1] «Les reproches de l'historien [Tite-Live] sont donc des louanges.» (M. Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. XX.)

[2] «Polybe, dit-on, est le Comines de l'antiquité... Il fait beau voir l'adresse «et l'élégante flatterie de ce Grec, invariablement fidèle au succès... Polybe «est certainement un historien judicieux. J'aimerais mieux pourtant... qu'il «eût tancé moins niaisement le grand Annibal.» Celui que M. Michelet juge si sévèrement s'exprime ainsi : «La vérité sur Annibal est difficile à connaître, «comme sur tous ceux qui ont été à la tête des affaires publiques. Les uns pré«tendent apprécier les hommes par le succès ou les événements..... Cette «méthode n'est pas exacte. Il semble au contraire que les conseils des amis et «les mille circonstances qui se rencontrent dans la vie d'un homme l'obligent «à dire et à faire beaucoup de choses antipathiques à son caractère. Au lieu «de tirer des situations où l'homme se trouve quelque moyen de le connaître, «on voit que ces situations mêmes ne servent qu'à dissimuler sa physionomie «véritable. C'est ce qui est arrivé à Annibal. Il s'est trouvé mêlé à une foule «d'événements extraordinaires. Autant d'amis qui l'entouraient, autant d'avis «différents; de sorte que ses exploits d'Italie ne sauraient nous le faire connaître. «Dès que les Romains se furent rendus maîtres de Capoue, les autres villes, «comme en suspens, ne cherchaient plus que l'occasion ou le prétexte de se «rendre aux Romains. On conçoit quelle dut être l'inquiétude d'Annibal..... «Il était donc obligé d'abandonner entièrement certaines villes et d'en évacuer «d'autres, de peur que les habitants, changeant de maîtres, n'entraînassent ses «soldats dans la défection. Or, dans ces circonstances, les traités furent néces«sairement violés. Il était forcé d'ordonner le transfert des habitants d'une ville «dans une autre, et de permettre le pillage. Une telle conduite lésa beaucoup «d'intérêts. Aussi les uns l'accusèrent d'impiété, les autres de cruauté, parce «qu'en effet les soldats, évacuant une ville et entrant dans une autre, exerçaient «des violences et prenaient tout ce qui leur tombait sous la main. Ils avaient «d'autant moins pitié des habitants, qu'ils les voyaient prêts à embrasser le parti

guerre[1]. Mais les plaisanteries et les caricatures romaines ne dessinent pas le portrait du grand Carthaginois plus exactement que la chanson française dite *de Marlborough* ne rend, à l'étranger, la vraie physionomie du vainqueur de Malplaquet.

Les Romains reprochent encore à Annibal la haine du nom romain. Ah! en cela seulement, ils ne sont coupables d'aucune erreur. Mais cette haine qui dévorait le cœur du jeune homme, c'était l'héritage de ses pères; c'était aussi l'amour de la patrie[2]. Un poëte[3] a pu dire que le grand capitaine devait aux inspirations de Junon ses heureuses conceptions stratégiques, car la déesse Junon avait pour similaire la grande Astarté de Carthage, symbole de la patrie en armes. On a pu raconter sans mensonge que son sommeil était souvent troublé et haletant; qu'il rêvait alors de l'assaut du Capitole, car une idée fixe obsédait cette tête ardente. Parfois le jeune *lionceau*[4], frappant la terre du pied et soulevant la poussière, disait à ses soldats que la querelle de Carthage et

« de Rome. En considérant donc ce qu'ont pu lui suggérer les conseils de ses « amis, ce qu'ont dû nécessiter les temps et les circonstances, il est difficile de « démêler, au milieu de tant de détails, quel était le vrai caractère d'Annibal. » (Polybe, IX, *fragm.* VI, 22, 24, 25 et 26, *passim.*)

[1] O qualis facies et quanta digna tabella,
Gætula quum ducem portaret bellua luscum!
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Finem animæ, quæ res humanas miscuit olim,
Non gladii, non saxa dabunt, nec tela; sed ille
Cannarum vindex et tanti sanguinis ultor
Annulus! . . . . . I, demens, et sævas curre per Alpes,
Ut pueris placeas et declamatio fias!

(Juvénal, *Satires*. X.)

[2] Le sentiment patriotique était très-développé chez les Carthaginois du temps d'Annibal.

Meis consanguineis nolo te injuste loqui
Carthagini ego sum gnatus. . . . . . . . .

(Plaute, *Pœnulus*, v. 1032, 1033.)

[3] Silius Italicus, *Puniques*, I.

[4] Considérant ses enfants avec amour, Amilcar disait : « Ce sont quatre lionceaux (catulos), que j'élève pour l'extermination du nom romain. » (Valère-Maxime, IX, IV, 2.)

de Rome ne s'éteindrait que lorsque l'une ou l'autre serait ainsi réduite en poudre[1].

Quelques esprits éminents, trompés par cette énergique manifestation d'un pur sentiment national, ont cru voir en la personne du grand capitaine l'esclave d'un méprisable instinct, celui de la haine[2]. Mais cette haine, qu'on a dit, à tort, inique et aveugle, n'était, dans cette grande âme, que la conséquence nécessaire du patriotisme[3]. Et cet amour de la patrie allait enfanter des prodiges.

L'Espagne, qu'Amilcar avait subjuguée, que son gendre Asdrubal avait ensuite maintenue dans le devoir, grâce à sa politique habile, l'Espagne ne supportait qu'en frémissant la domination carthaginoise et ne cherchait qu'à s'y soustraire. La jeunesse d'Annibal, prise en grand mépris par des peuplades dévorées du désir de recouvrer leur indépendance, encouragea les espérances les plus téméraires, et la tribu des Olcades donna brusquement le signal d'une insurrection (221).

La côte orientale de la péninsule ibérique présente, à la hauteur des Baléares, un vaste amphithéâtre de montagnes, contrefort du grand plateau central, et tournant sa concavité vers la mer. Extérieurement au périmètre de cette espèce de cirque à l'ossature imposante, rayonnent, sous des pentes rapides, un grand nombre de cours d'eaux torrentueux. Ce sont les affluents de la rive droite de l'Èbre, le Tage, la Guadiana, la Segura. A l'intérieur de cette conque, dont Valence occupe à peu près le centre, se dessinent les bassins d'un autre système de fleuves, tributaires directs de la mer

[1] Valère-Maxime, IX, II, 2.

[2] «Ordinairement l'amour de la patrie ou de la gloire conduit les héros aux «prodiges : *Annibal seul est guidé par la haine.* Livré à ce génie d'une nouvelle es«pèce... » (Chateaubriand.)

[3] «Ce que la postérité a dit, ce que les générations les plus reculées répé«teront, c'est qu'il offrit le plus noble spectacle que puissent donner les hommes : «celui du génie exempt de tout égoïsme, et n'ayant qu'une passion, le patrio«tisme, dont il est le glorieux martyr.» (M. Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. XX.)

Baléarique, dont les plus importants sont le Palencia, le Guadalaviar, le Xucar. L'ensemble des chaînes secondaires qui déterminent les bassins de ces fleuves n'est qu'un dédale de plateaux et de pics tourmentés, de croupes déchirées, de *thalwegs* tortueux. C'est la plus âpre région de l'Espagne, et, plus d'une fois, de 1807 à 1814, l'armée française put en reconnaître toutes les difficultés. Tel est le théâtre des premières opérations du jeune général en chef[1].

Les Olcades occupaient le bassin du Xucar et avaient pour réduit Cartéja[2], ville antique et opulente. Annibal en entreprit le siége, et le poussa si vigoureusement que les défenseurs renoncèrent à le soutenir. La chute de Cartéja entraîna celle des autres places du pays, et tous les Olcades firent leur soumission. Riche de butin, l'armée carthaginoise rentra prendre ses quartiers d'hiver sous Carthagène (221-220)[3]; car, suivant les vues de son beau-frère, Annibal avait fait de cette grande place sa résidence habituelle, son quartier général, sa base d'opérations[4]. Il en avait perfectionné les défenses, agrandi les magasins, accru les ressources de toute nature.

Dès les premiers jours du printemps de l'année 220, il partit pour le pays des Vaccéens[5], peuplade aussi turbulente que celle des Olcades, mais établie sur les rives du haut Duero. La distance à franchir était considérable, et l'armée, partie de Carthagène, eut à fournir de longues marches, ainsi que le désirait le général en chef. Elle dut gravir les pentes orientales du grand plateau ibérique, avant de descendre dans le bassin des fleuves tributaires de l'Océan. Après les fatigues de cette route, il lui fallut entreprendre les siéges d'Arbocala (Tordesillas) et de Salamanque.

[1] L'Espagne fut la véritable école d'Annibal. « Hispaniam... illam Annibalis « eruditricem. » (Florus, II, III.)

[2] Alias *Althæa*. Tite-Live écrit *Carteia*; Polybe, Ἀλθαία. *Carteia* semble n'être autre chose que le mot carthaginois *Kartha* ou *Kirtha*, dénomination générique des villes fortifiées. Suivant le général de Vaudoncourt, cette place occupait la position d'Occana.

[3] Tite-Live, XXI, v. — Polybe, III, XIII.

[4] Polybe, III, XIII, XV, XXXIII.

[5] « Le pays des Vaccéens comprenait une partie de la Vieille-Castille, du royaume « de Léon et des provinces basques. » (*Histoire de Jules César*, t. II, p. 400.)

Arbocala fut enlevée par les Carthaginois, et Salamanque, après une vigoureuse résistance, dut également ouvrir ses portes. Les habitants capitulèrent, offrant, si on leur laissait la liberté, de livrer la place, leurs trésors et leurs armes. Annibal accueillit ces propositions, et les hommes, désarmés, évacuèrent la ville. Quant aux femmes, abandonnant aux vainqueurs leurs parures et les objets les plus précieux, elles sortirent aussi, mais en emportant sous leurs vêtements des poignards, que laissèrent passer les sentinelles carthaginoises. La garde des portes de la ville était confiée à un corps de cavalerie, qui avait à surveiller les Salmantins sans défense, pendant que le reste des Carthaginois s'occupait de pillage; mais cette troupe, aussi imprudente qu'âpre à la curée, quitta son poste pour courir prendre sa part de butin. Aussitôt les femmes de rendre à leurs époux les armes qu'elles ont apportées, et ceux-ci de rentrer en désespérés dans la ville. Les Carthaginois furent surpris, taillés en pièces ou mis en fuite; et les réserves durent livrer bataille pour reprendre possession de la place. On y parvint enfin, non sans de grandes pertes. Les Salmantins, écrasés, évacuèrent une seconde fois leurs foyers mis à feu et à sang, mais se retirèrent en bon ordre sur une hauteur voisine, où ils tinrent jusqu'à la dernière extrémité. Pour honorer tant de courage, Annibal laissa aux braves qui survécurent et la vie et la liberté. Il leur rendit les ruines de leur malheureuse ville[1].

Cependant une vaste coalition s'organisait pour couper toute retraite au vainqueur. Quelques Vaccéens, échappés de Salamanque, s'unirent à des exilés olcades et parvinrent à soulever, en faveur de la cause commune, la redoutable peuplade des Carpétans (Καρπήσιοι), habitants de la rive gauche du haut Tage. Là, le lit du fleuve est torrentueux, embarrassé et souvent rétréci par des blocs éboulés des montagnes. Les bords en sont arides et désolés; les plaines sablonneuses qu'il sillonne ont un aspect sinistre. L'ennemi occupait sur la rive droite, aux environs de Tolède, une position excellente, et là, la rage au cœur, attendait Annibal. Il espérait pouvoir tomber sur les derrières des colonnes carthaginoises, lors-

[1] Ascargola, *Histoire d'Espagne*, l. I.

qu'elles traverseraient le fleuve, opération d'autant plus délicate pour cette armée chargée de butin, qu'elle traînait à sa suite un convoi considérable.

Annibal, sans rien perdre de son calme, mesura toute l'étendue du péril. D'un coup d'œil, il supputa qu'il avait affaire à plus de cent mille hommes, et ne se dissimula point que la défaite était certaine, s'il était jamais contraint d'accepter la bataille. Une heureuse idée le sauva de ce mauvais pas : il eut l'art de tirer parti de l'extrême difficulté des lieux et, par là, de suppléer à son infériorité numérique. Les Carthaginois approchaient de la rive droite du Tage quand ils furent attaqués par les Espagnols; mais, suivant les ordres du général en chef, on se garda bien de répondre à cette agression. Au lieu de reconduire l'assaillant l'épée dans les reins, on se contenta de faire bonne contenance, en repoussant de pied ferme les partisans les plus audacieux. La nuit mit fin à ces engagements, sans que l'armée d'Annibal se laissât entamer.

C'était la nuit qu'Annibal attendait.

Pour n'éveiller aucun soupçon, et avant le coucher du soleil, il avait très-ostensiblement installé son camp sur la rive droite, et bien en vue des Espagnols. Ceux-ci, pleins de confiance, se promirent de tomber sur l'ennemi le lendemain dès l'aurore, de l'acculer au fleuve et de l'y précipiter. Mais, durant la journée, Annibal avait fait reconnaître le Tage, et l'on y avait découvert un gué large et solide. Aussitôt que l'obscurité est complète, et que l'ennemi, sûr de son prochain triomphe, ne fait plus aucun mouvement dans ses lignes, les Carthaginois se lèvent en silence, passent à gué et s'établissent sur la rive gauche, à bonne distance pour voir venir leurs adversaires. Avant le jour, Annibal donne ses derniers ordres : la cavalerie devra charger les Espagnols, mais seulement au moment où ceux-ci passeront le fleuve; l'infanterie prendra position sur la rive, et y sera défilée par une masse de quarante éléphants. Le gué coupait vraisemblablement le Tage en un point formant sinus convexe vers le camp d'Annibal, et ce passage devait être parfaitement vu de l'infanterie. Celle-ci, partagée en deux divisions, pouvait le prendre doublement d'écharpe

et croiser ses traits sur la rive droite, en avant [1]. Au jour, les Espagnols, voyant les Carthaginois sur la rive gauche, s'imaginent qu'ils battent précipitamment en retraite, et que cette retraite peut facilement se changer en déroute. Naturellement présomptueux, forts de leur nombre, sûrs d'inspirer une immense terreur à l'ennemi, les imprudents entrevoient une victoire facile; ils jettent leurs cris de guerre et poussent dans le fleuve tous ensemble, au hasard, sans chef, chacun devant soi. Annibal avait prévu l'événement, et les barbares, trompés par sa marche de nuit, tombaient dans le piége qu'il leur avait si simplement tendu. L'élève du grand Amilcar avait senti l'immense parti qu'un capitaine habile peut tirer des obstacles naturels contre des forces supérieures à celles dont il dispose.

Aussitôt que les Olcades, les Vaccéens, les Carpétans sont dans le thalweg, et que la confusion est à son comble sur le gué, la cavalerie carthaginoise entreprend de charger cette multitude, et il s'engage en plein courant une lutte fort inégale. Le cavalier, sûr du terrain, n'avait en effet qu'à pousser son cheval en avant pour culbuter le fantassin, qui se défiait du gué; le corps et les bras libres, il frappait facilement un adversaire qui avait, avant tout, à résister à la violence du courant. Aussi l'informe ordonnance des Espagnols fut-elle promptement rompue. On vit les uns se noyer, les autres, entraînés à la dérive, accoster en désordre la rive gauche, où on les attendait pour les sabrer. Les groupes les plus solides se serrèrent pour rallier au plus tôt cette rive droite qu'ils étaient au désespoir d'avoir quittée. Mais de nouvelles masses s'engagent pêle-mêle sur le gué, et le moment est venu de frapper le coup décisif. Pour raffermir la confiance ébranlée de l'ennemi et l'inviter à se jeter résolûment dans le fleuve, Annibal fait sonner la retraite de sa cavalerie, et, quand des bandes en désordre couvrent de nouveau le gué dans toute son étendue, il démasque vivement son infanterie, qui a été jusque-là défilée par les éléphants; la di-

[1] Ou sur le gué, tout au moins. Le maximum de portée de la flèche lancée par l'arc ne dépassait pas 125 ou 130 mètres. Telle était, dans l'antiquité aussi bien que de nos jours, le plus grand effet possible. Cette limite a été péremptoirement établie par M. le commandant De Reffye, officier d'ordonnance de l'Empereur.

vision d'amont et la division d'aval viennent se masser à hauteur du gué, et, formées en colonne serrée, traversent le fleuve au pas de charge et balayent tout ce qui se trouve sur leur passage. La déroute des ennemis fut complète, et leurs bandes disparurent dans le fleuve. Les hommes que le courant amenait à la rive gauche y étaient écrasés par les éléphants; ceux qui, en petit nombre, purent regagner la rive droite furent menés battant, et l'épée dans les reins, par la cavalerie carthaginoise[1]. Qu'on remarque bien ici l'heureuse application d'un principe d'art militaire alors inconnu en Europe, celui de l'emploi des *réserves*. Cette méthode, due au génie du grand Amilcar, assure le succès de son fils, qui l'emploie ici pour la première fois, et y aura désormais recours dans toutes ses grandes batailles.

La victoire de Tolède valut à Annibal la soumission définitive de toute la péninsule cisibérique. Son autorité, un instant méconnue, y fut rétablie sans conteste, depuis la rade qui portait son nom, à l'est du cap Saint-Vincent, jusqu'au gué d'Amposta, sur l'Èbre, qu'il allait bientôt franchir. Ces résultats obtenus, il rentre à Carthagène passer l'hiver (220-219), et donner libre cours à des méditations qui vont profondément troubler le repos des Romains.

[1] Voyez, sur la bataille de Tolède, Polybe, III, xiv, et Tite-Live, XXI, v.

La conduite de ces brillantes expéditions n'empêchait pas Annibal de donner tous ses soins à l'exploitation régulière des richesses minérales de la péninsule. On sait les beaux résultats qu'obtenait Amilcar (voyez ci-dessus, l. I, c. x, p. 151); les travaux de son fils sont également fort remarquables. Annibal ouvrit un grand nombre de mines, et sut encourager les arts en leur livrant une masse énorme de métaux précieux. « Mirum adhuc per Hispanias ab Annibale inchoatos puteos « durare... ad mille quingentos jam passus cavato monte, per quod spatium Aqui- « tani stantes diebus noctibusque... » (Pline, *Hist. nat.* XXXIII, xxxi.) — « Pœni « ex auro factitavere et clipeos et imagines, secumque in castris tulere. » (Pline, *Hist. nat.* XXXV, iv.) — Les orfèvres de Carthagène purent plaquer en or et en argent des lits de repos et de table, qui furent longtemps en vogue sous le nom de *lits puniques*, « specie punicana. » (Pline, *Hist. nat.* XXXIII, li.)

# CHAPITRE II.

## PRÉLUDE DE LA DEUXIÈME GUERRE PUNIQUE.

La deuxième guerre punique. — Loi de la guerre. — Causes métaphysiques de la deuxième guerre punique. — Rôle de Carthage dans le monde occidental. — Rôle de Rome. — Mission providentielle d'Annibal. — Causes politiques de la deuxième guerre punique. — Situation de Carthage avant le début de ses luttes avec Rome. — La coexistence des deux Républiques était impossible. — Jugements divers de l'histoire. — Causes de la guerre, suivant Polybe. — Causes, suivant Appien. — Jugements de Machiavel et de Montesquieu. — Opinion de M. Michelet. — Opinion de M. Duruy. — Jugement de Dion-Cassius. — Sentiment de Heeren. — Avis de M. Poirson. — Justification d'Annibal. — Projet de descente en Italie. — Motifs. — Annibal renonce aux armements maritimes et se décide pour la voie de terre. — Sagesse et grandeur de cette conception. — Agitation des partis à Carthage. — Annibal observe depuis longtemps la place de Sagonte. — Marche sur Sagonte.

Les expéditions d'Espagne n'étaient, pour le jeune général, que le prélude d'une grande guerre, car un immense incendie allait embraser l'Occident : on a nommé la deuxième guerre punique. Cette lutte durera dix-huit ans (219-201), et l'importance de la cause débattue, le caractère original des opérations militaires, l'énormité des sacrifices amenant l'épuisement des deux nations rivales[1], la grandeur enfin des résultats acquis à la civilisation, tout doit profondément implanter dans la mémoire des hommes le souvenir d'une guerre dont le nom seul répond à l'idée d'un

[1] « . . . . . Adeo varia belli fortuna ancepsque Mars fuit, ut propius periculum « fuerint qui vicerunt. » (Tite-Live, XXI, 1.) — « . . . . . Adeo cladium atrocitate « terribilius, ut si quis conferat damna utriusque populi, similior victo sit populus « qui vicit. » (Florus, II, III.) — « . . . . . Similior victo fuerit ille qui vicit. » (Saint Augustin, *Cité de Dieu*, III, XIX.)

duel à mort[1]. « Quand l'Angleterre sera épuisée, disait un jour « Napoléon[2]..... un coup de tonnerre mettra fin aux affaires « et vengera l'Europe et l'Asie, en terminant cette seconde guerre « punique. »

Avant d'exposer le tableau des désastres qui vont s'accumuler sous les coups du violent orage grondant déjà à l'horizon, il convient de proclamer bien haut l'immuable loi dont l'évidence apparaît à la lueur des premiers éclairs. Que de fois n'a-t-on pas maudit le principe de la guerre, et solennellement proposé l'établissement d'une alliance universelle! Les congrès de la paix ne sont pas d'aujourd'hui. Cependant, malgré les déclamations des sophistes, les chants des poëtes et les efforts des philosophes, les hommes se feront toujours la guerre, parce que la guerre est dans l'ordre et en pleine harmonie avec la définition de l'humanité. La guerre, dite *le fléau des peuples*, n'est pas un fait contre nature, une monstruosité, mais un grand phénomène, assujetti à une périodicité dont la raison est à peu près constante; un mode fatal et nécessaire de l'expansion et du développement des races, par voie de mélange et de régénération. « La politique et les armes, dit Voltaire, « semblent malheureusement être les deux professions les plus na« turelles à l'homme. Il faut toujours ou négocier ou se battre. » Le mot « malheureusement » ne peut s'appliquer ici qu'à l'une des faces de la question, qui, de sa nature, est complexe et d'une difficile analyse. Si l'on n'envisage que le besoin de calme d'un pays, durant une période donnée de son histoire; si l'on ne songe qu'aux intérêts actuels et au salut des peuples en présence, il est bien évident que la guerre n'est, pour les nations considérées, qu'une source intarissable de deuils et de misères. Mais qu'on s'élève un peu vers les régions de l'absolu; qu'on embrasse les effets et les causes dans une étroite synthèse, et cette guerre si redoutable apparaît aussitôt comme l'expression d'une loi métaphysique, suivant laquelle les peuples s'épurent, se retrempent et sont entraînés vers les grandes actions qui sont la fin des hommes. Pourquoi tant

[1] « Bellum maxime omnium memorabile. » (Tite-Live, XXI, 1.)
[2] Discours au Corps législatif, du 17 juin 1811.

d'anathèmes lancés contre cette loi? Les perturbations qu'elle amène ne sont que d'un jour; les modifications qu'elle opère sont durables et fécondes. « C'est par la guerre, dit M. Michelet[1], que « le monde de l'antiquité a pu se connaître..... Les Grecs et les « Phéniciens ont découvert les côtes de la Méditerranée, qui, de- « puis, enfermée par les Romains dans leur empire, comme une « route militaire de plus, est devenue la grande voie de la civili- « sation chrétienne. Ainsi, les routes tracées par les guerriers, « suivies par les marchands, facilitent peu à peu le commerce des « idées. » Avant l'éminent historien, Montaigne[2] avait dit : « A peine « est-il deux ou trois coings du monde qui n'aient senty l'effet « d'un tel remuement. »

Tout comme le monde géologique, les populations du globe ont leurs bouleversements, leurs déchirements intérieurs, suivis de périodes d'apaisement, dont les résultats pourraient, par analogie, s'appeler des *formations ethnologiques*. Aveugle qui ne pénètre en leur essence les lois du mécanisme régissant ces grands mouvements des peuples! Il en est de saisissantes. Ainsi les courants humains destinés à nourrir la sève des nations occidentales ont, comme les *gulf-streams* de nos océans, des directions déterminées. Les invasions se produisent généralement de l'est à l'ouest et du nord au sud. Elles suivent parfois, il est vrai, le sens inverse, mais l'anomalie n'est qu'apparente. Un peuple en marche de l'occident vers l'orient ne fait que suivre un élément de la grande courbe que décrivent les hommes; or cette courbe est fermée. Partis des hauts plateaux asiatiques, qui sont comme le berceau des peuples et le réservoir du genre humain, les envahisseurs, après de longs circuits, reviennent à la source commune. Les Vandales, venus du nord-est de l'Europe, tendaient, par les côtes d'Afrique, vers le Gange et l'Indus. Les Anglais, de race indo-européenne, ont repris possession des Indes. Aujourd'hui, les Américains, fils des Anglo-Saxons, se rapprochent aussi des Indes par le chemin de fer du Pacifique. Cette race aura fait le tour du

[1] *Histoire romaine.*
[2] *Essais*, II, XXIII.

monde, comme, dans les temps antiques, l'Hercule phénicien a fait le tour de la Méditerranée.

Il est encore une loi manifeste, celle de l'inégalité des races devant le Dieu des armées. Certains peuples sont visiblement privilégiés, et leur génie les prédestine à un rôle éminent dans le grand drame ethnologique, dont les péripéties forment l'histoire du monde. Le sang de Japhet, dit la Genèse[1], prévaudra éternellement contre celui des populations sémitiques et des descendants de Cham. C'est la race indo-européenne qui sera toujours la source de tout progrès et de toute vraie civilisation. Les faits généraux de l'histoire donnent bien raison aux paroles de l'Écriture. On en a la preuve frappante, si l'on considère, par exemple, le sort des Arabes, fils de Sem. Les Arabes sont les derniers destructeurs de Carthage la Chananéenne, et, sur ce rivage d'Afrique, les Français, de sang japhétique, habitent bien aujourd'hui la tente et le gourbi des enfants d'Ismaël.

Dans cet ordre d'idées, peut-on trouver un cadre qui convienne au tableau des grandes scènes de la deuxième guerre punique? « Cetté guerre, dit M. Duruy, est moins un débat entre Carthage « et Rome qu'un duel entre Rome et Annibal. » A notre sens, c'est plus que cela, plus qu'un simple débat international, plus que le duel d'un homme et d'une république. C'est une lutte de races qui, partout où elles se rencontrent, se heurtent avec violence; et ces chocs retentissants n'ont jamais d'autre effet que de briser la rage et des enfants de Sem et des enfants de Cham. Carthage prétend vainement remonter le cours du fleuve ethnographique, pour étendre sa domination sur l'Italie. Condamnés à périr[2], les fils de Chanaan ne peuvent lutter à armes égales contre les Romains, représentants des races indo-européennes.

Ainsi que dans l'ordre physique, où l'existence des êtres est nécessairement limitée, il est, dans l'ordre ethnologique, une loi

[1] « Porro Cham ipse est pater Chanaan. — Ait [Noe] : Maledictus Chanaan, « servus servorum erit fratribus suis. — Dixitque : Benedictus Dominus Deus « Sem, sit Chanaan servus ejus. — Dilatet Deus Japheth, et habitet in tabernaculis Sem, sitque Chanaan servus ejus. » (*Genèse*, IX, 18, 25, 26 et 27.)

[2] *Deutéronome*, XX, 17.

qui assigne pour terme fatal à la vie des nations le moment où elles cessent d'être utiles au monde. La mission de Carthage est accomplie; son heure doit sonner. Puissance asiatique transplantée sur les bords occidentaux de la Méditerranée, elle n'y a jeté racine que pour un temps, le temps de porter à l'Occident barbare tout ce que le vieil Orient peut lui léguer d'utile. « La Phé« nicie, dit très-sagement M. Joubert [1], nous avait donné, depuis « des siècles, ce qu'elle pouvait donner : l'écriture alphabétique, « et quelques moyens d'échange, une grande impulsion au com« merce. De Carthage, sa colonie, il n'y avait rien à attendre..... « du monde punique il n'y avait rien à tirer pour notre civilisa« tion... Pour la civilisation, Carthage, avec ses mille colonies se« mées sur tous les rivages, avec ses flottes, ses palais et ses temples « couverts de lames d'or, ne valait pas les huttes celtiques..... » La fille de Tyr, en effet, a profondément remué des peuples engourdis; elle les a tirés de l'enfance, en les initiant aux premières opérations du commerce [2] et de l'industrie. Elle a labouré, assolé, préparé d'immenses régions du monde antique, mais sans pouvoir jeter dans le champ du progrès moral des semences qui ne savaient point germer en son propre sein. Le dieu Baal habite les temples de Carthage, et Carthage n'a plus qu'à expirer aux pieds de cette civilisation occidentale dont elle entrevoit l'aurore.

Elle-même semblait avoir un vague pressentiment de sa ruine. Diodore de Sicile rapporte que les Carthaginois attachèrent un instant le plus grand prix à la possession de l'île de Madère, parce qu'ils la considéraient comme un asile en cas de détresse. Cette île, aux jours de crise suprême, devait recevoir les fiers républicains, bannis des rivages de l'Afrique. Une nouvelle Carthage fût alors sortie du sein de l'Océan. Malheureux peuple! il connaissait les bases fragiles de sa constitution, mais son génie tutélaire [3] ne pouvait le préserver d'une chute mortelle. La première guerre punique est le prologue de l'agonie d'une race qui doit bientôt

[1] *Revue Contemporaine*, 28 mai 1865.

[2] « ... mercaturas Pœni... » (Pline, VII, LVII.)

[3] *Δαίμονος Καρχηδονίων*.. .. (Polybe, II.)

succomber; la deuxième doit apprendre au monde que les efforts d'un grand homme ne sauraient faire révoquer un arrêt de la Providence.

A Rome est réservée la gloire d'être l'étoile de l'Occident. Encore à moitié barbare, rude et cruelle, mais douée d'un génie politique extraordinaire, fièrement esclave de ses devoirs, pleine de respect pour les lois, elle est seule alors, en Europe, à connaître la valeur du mot *vertu*. C'est elle qui sera la ville éternelle. Rome, cependant, s'usera vite après la chute de Carthage, qui lui aura ouvert des horizons nouveaux. En quelques siècles, la grande conquérante doit aussi se corrompre, elle qui demeure pure tant que sa rivale est debout [1]. Mais, avant de s'éteindre, ce foyer de toutes les vertus publiques resplendira des ardentes lumières du christianisme, et Rome en inondera les barbares qui l'envahiront, et sur les ruines du monde antique s'affermiront les bases de notre civilisation moderne.

S'il est vrai, comme nous le croyons, que tous les grands hommes de guerre aient reçu d'en haut une mission dont ils n'ont point conscience, quelle est celle d'Annibal, le plus extraordinaire peut-être de tous les conducteurs de nations? L'histoire permet-elle bien de dégager ici l'idée providentielle? Oui, car, pour la transition de l'âge païen à l'ère chrétienne, il était besoin d'une vaste domination, et Dieu semble avoir suscité le grand Annibal tout exprès pour montrer au monde que Rome, alors, ne pouvait pas périr. A la République qui devait s'imposer aux destinées de l'Europe occidentale il fallait une énergie à toute épreuve; à son génie dominateur, une inflexible persévérance. Annibal apparaît et inspire aux aigles romaines, encore timides, l'audace d'un sublime essor. Il retrempe les mœurs de la grande ville, il avive son patriotisme, apprend l'art militaire à ses consuls, rend ses légions plus redoutables que jamais. « La descente d'Annibal en Italie, dit

[1] « Unde corruptis moribus....... plus nocuisse monstretur tam cito eversa « quam prius nocuerat tam diu adversa Carthago. » (Saint Augustin, *Cité de Dieu*, III, XXI.)

« ..... pariterque luxuria nata est et Carthago sublata. » (Pline, *Hist. nat.* XXXIII, LIII.)

« Saint-Évremond [1], réveilla l'ancienne vigueur des Romains. Ils « firent la guerre quelque temps avec beaucoup d'incapacité, et un « grand courage; quelque temps, avec plus de suffisance et moins « de résolution. Enfin, la bataille de Cannes perdue leur fit re- « trouver leur vertu, et en excita, pour mieux dire, une nouvelle, « qui les éleva encore au-dessus d'eux-mêmes. » Maîtresse de l'Italie centrale et méridionale, Rome se fût peut-être endormie dans le succès; mais Annibal la tient en éveil, et, l'ayant fait trembler, lui lègue des forces vives qui lui vaudront l'empire universel.

Merses profundo; pulchrior evenit [2].

La profondeur des desseins providentiels ne se dérobe pas toujours aux yeux des hommes, et le concours des événements en est, au contraire, le plus souvent, l'irrécusable manifestation. Avant le commencement de ses luttes avec Rome, la situation de Carthage était des plus tendues; ses théories économiques, si longtemps respectées, n'étaient plus admises nulle part, et sa pentarchie du commerce avait perdu l'hégémonie du marché du monde.

En Orient, Phocée et Milet étaient, il est vrai, complétement déchues, et l'antique splendeur de Tyr, effacée; la riche Corinthe [3] ne pouvait plus soutenir de concurrence sérieuse. Mais deux puissances nouvelles, Rhodes [4] et Alexandrie [5], venaient d'accaparer le

[1] *Réflexions sur les différents génies du peuple romain*, c. VI.

[2] Horace, *Odes*, IV, IV, v. 65. — Voyez aussi Valère-Maxime, *passim*.

[3] Corinthe était sortie de terre, du XIIe au XIe siècle avant Jésus-Christ. Homère parle des richesses qu'elle avait acquises sous ses premiers rois. Elle fut détruite par les Romains la même année que Carthage (146). Corinthe trafiquait, dans le bassin de la Méditerranée, des marchandises d'Asie et d'Italie, et devait l'importance de son commerce maritime à son heureuse situation géographique.

[4] Rhodes, bâtie dans l'île de ce nom, avait été fondée après l'invasion de Xerxès en Grèce (480). Sa splendeur commence aux temps qui suivent la mort d'Alexandre, c'est-à-dire un siècle avant la deuxième guerre punique.

[5] Fondée en 332 par Alexandre, Alexandrie devait ses constructions maritimes à l'architecte Chirocrate. (Strabon, XIV, I.) Voyez, sur la situation de ce port et l'immense importance de son commerce, Strabon, II et XVII. Sous Ptolémée Philadelphe (284-246), l'Égypte devint la première puissance maritime de la Méditerranée.

commerce d'importation de tous les produits de l'Asie et de l'Afrique orientale dans le bassin de la Méditerranée. En Occident, l'avenir apparaissait aussi sous les teintes les plus sombres. Les Massaliotes interdisaient à Carthage l'accès des côtes de la Gaule et de la Ligurie[1]; les ports italiotes lui demeuraient fermés[2]; ceux de la Grande-Grèce abritaient des rivaux redoutables; enfin, Syracuse, la fille de Corinthe, n'avait jamais cessé d'être pour elle une ennemie acharnée.

Des événements récents avaient encore rendu plus critique une situation depuis longtemps intolérable. L'issue de la première guerre punique, les embarras de la guerre de Libye, une suite non interrompue de revers, et surtout les intrigues du gouvernement de Rome venaient de faire perdre à la fille de Tyr la Sardaigne, la Corse et toutes ses possessions de Sicile.

La Sicile! Si Carthage était jamais parvenue à monopoliser l'exploitation de cette grande île, sa puissance eût été fondée pour des siècles, et Rome eût vainement tenté d'en ébranler les bases. Qu'on jette un coup d'œil sur la carte; qu'on se rappelle la fertilité de l'antique Trinacrie, et l'on comprendra la politique carthaginoise, qui en poursuivit si longtemps la conquête. Maîtresse de la Sicile, alors si riche en huiles, en vins, en céréales, Carthage eût été la reine de la Méditerranée. Mais, suivant la prophétie du roi Pyrrhus, l'œil perçant de l'aigle romaine avait saisi le sens

[1] Les rivages de la Gaule lui demeuraient fermés. — « Là, ils rencontraient « leurs ennemis mortels, les Phocéens, qui avaient construit Massalia. Les Mas« saliotes, dominant sur une grande partie de la côte, y toléraient aussi peu des « rivaux que les Carthaginois en Afrique. Ils surent se défendre aussi bien sur « terre que sur mer, et firent renoncer les Carthaginois à s'établir dans ces pa« rages. » (Heeren, *Politique et Commerce*, t. IV.) Marseille sut aussi éloigner Carthage des côtes de la Ligurie.

[2] « Les Carthaginois étaient naturellement attirés vers l'Italie proprement dite, « mais ils ne purent y prendre pied. Les rivages de tout le pays étaient occupés « par des peuples navigateurs et commerçants, comme Étrusques, Romains et « Grecs, qui connaissaient trop bien leur intérêt pour y souffrir de nouveaux éta« blissements..... Quant aux Grecs de la partie inférieure (Grande-Grèce), « on me dispensera d'en parler, car comment des Grecs et des Carthaginois au« raient-ils pu vivre d'accord? » (Heeren, *loco cit.*)

des vives allures du coursier punique, et bientôt le coursier fougueux avait dû s'arrêter court. Carthage avait perdu la Sicile.

La Sardaigne! Le grand intérêt que le sanhédrin attachait et devait attacher à cette île s'explique aussi par les avantages de la position géographique. Un peuple dont l'existence dépendait de sa domination sur la Méditerranée occidentale, et qui ne posséda jamais la Sicile entière, devait nécessairement considérer la Sardaigne comme la première de ses provinces. Et la République carthaginoise venait de perdre la Sardaigne.

La Corse! Elle était de moindre importance que la Sardaigne, précieux entrepôt du commerce d'Occident. Les Carthaginois ne firent jamais grand cas de cette île boisée; ils n'y combattaient que l'établissement de rivaux ambitieux, capables de troubler leur navigation dans les eaux méditerranéennes [1]. Et Rome, déjà maîtresse de la Sicile et de la Sardaigne, était parvenue à s'emparer de la Corse.

Il ne restait à Carthage d'autres régions exploitables que celles de l'Afrique et des côtes occidentales de l'Espagne. C'était la ruine de son commerce, et, dès lors, toutes les sources vitales devaient tarir en elle [2]. Comment échapper à ces dangers pressants?

En Orient la lutte était difficile. La République ne pouvait songer à détrôner Alexandrie, ni à revendiquer l'héritage d'une métropole ruinée par Alexandre. L'opulente Rhodes ne semblait pas devoir davantage se laisser éclipser; le récent écroulement du *colosse* qui symbolisait sa puissance n'avait pas ralenti son activité fiévreuse, et cet événement n'avait fait que provoquer, dans le monde commercial, un concert de bruyantes condoléances.

D'un autre côté, Rome pesait déjà d'un grand poids sur les affaires de l'Europe occidentale. Les colonies grecques et massaliotes étaient dans sa dépendance ou sous son protectorat, et, par Marseille et Sagonte, elle étendait la main jusqu'aux rives du Rhône et du Palencia. Depuis longtemps aussi, elle commerçait pour

[1] Heeren, *Politique et Commerce*, t. IV.

[2] Elle était condamnée à périr, parce que les masses, tenant en mépris les principes économiques du grand Amilcar, avaient depuis longtemps déserté les champs. Carthage n'avait plus d'agriculture.

son propre compte; une multitude de caboteurs italiotes sillonnaient la Méditerranée, sous la protection du pavillon romain [1]. Quant à sa marine militaire, dont la vigueur s'était révélée durant le cours de la première guerre punique, elle prenait une importance formidable. La République romaine marchait d'un pas rapide et sûr, et menaçait de réaliser, en quelques marches, les grands projets qu'elle avait conçus : faire de la Méditerranée un lac romain; imposer à tous et partout son hégémonie; devenir, en un mot, la reine de l'Occident.

Ainsi posé, le problème n'avait pas pour Carthage deux solutions possibles. La fille de Tyr devait vider au plus tôt une question de vie ou de mort, c'est-à-dire se jeter en désespérée sur un antagoniste redoutable, le prendre au corps, et, dans une lutte suprême, tenter de l'étouffer. L'aigle romaine, à peine éclose, menace déjà le monde; qu'on la laisse prendre son vol, cette aigle aux serres d'acier, et Carthage aura vécu!

· Rome elle-même jugeait que la coexistence des deux Républiques était désormais impossible [2], et le fameux *delenda Carthago* du vertueux Caton n'était peut-être qu'un lointain écho de l'opinion jadis exprimée par les fidèles de la faction Barcine. La gloire d'Amilcar est d'avoir entrevu la nécessité d'une guerre dont l'heureuse issue pouvait non-seulement sauver Carthage, mais encore lui donner l'empire universel [3]; celle d'Annibal est d'avoir voulu réaliser les hardies conceptions de son père. « Du jour où Annibal

[1] Commercialement, Rome et Carthage étaient en concurrence. Partout et toujours, c'est la raison économique qui donne la clef des causes vraies du dissentiment ou de l'état d'hostilité des peuples.

[2] « Le soin de sa grandeur future, de *son existence* même, lui faisait une « loi de disputer l'empire de la mer à Carthage. » (*Histoire de Jules César*, t. I, p. 184.)

« Les deux nations comprenaient que la vie de l'une devait entraîner la mort « de l'autre. » (Cantu, *Histoire universelle*, IX.)

[3] C'est bien l'empire du monde qui est en jeu :

*Οὐ γὰρ τῆς Λιβύης αὐτῆς, οὐδὲ τῆς Εὐρώπης ἔμελλον κυριεύειν οἱ τῇ μάχῃ κρατήσαντες, ἀλλὰ καὶ τῶν ἄλλων μερῶν τῆς οἰκουμένης, ὅσα νῦν πέπλωκεν ὑπὸ τὴν ἱστορίαν.* (Polybe, XV, IX.

*Οὐ μόνον τῶν ἐν Λιβύῃ πραγμάτων ἔσονται κύριοι βεβαίως, ἀλλὰ καὶ τῆς ἄλλης*

« fut nommé général en chef, dit Tite-Live[1], il sembla qu'on lui « eût assigné pour province l'Italie, et pour mission la guerre avec « les Romains. » Il recueillit pieusement l'héritage d'Amilcar, que la mort seule[2] avait empêché d'opérer une descente en Italie.

On a porté des jugements divers sur les causes de la deuxième guerre punique. Placé trop près des événements pour mesurer les proportions du tableau, et discerner les détails latents ou les motifs noyés sous la demi-teinte, Polybe réduit à une question de personnes ce grand débat international. La deuxième guerre punique, suivant lui[3], ne serait que la conséquence du ressentiment d'Amilcar à la suite du vol à main armée de la Sardaigne et de la Corse. Le parti des Barca n'aurait plus, dès lors, songé qu'à la conquête de l'Espagne et au moyen d'utiliser cette conquête pour reprendre la lutte interrompue. Une telle appréciation est non pas inexacte, mais essentiellement incomplète. En exposant le sentiment d'Amilcar, Polybe oublie de mettre en relief et son génie, et son intelligence des affaires publiques, et son ardent patriotisme. Il omet de repousser par les tons éclatants de cette belle figure antique les traits stupides du riche Hannon, le chef de parti de ces négociants ineptes n'ayant d'autre horizon politique que le comptoir derrière lequel ils se tiennent accroupis.

Quant à l'Alexandrin Appien, il méconnaît absolument la vraie

*οἰκουμένης τὴν ἡγεμονίαν καὶ δυναστείαν ἀδήριτον αὐτοῖς τε καὶ τῇ πατρίδι περιποιήσουσιν.* (Polybe, XV, x.)

« In discrimine est nunc humanum omne genus utrum vos [Romanos] an « Carthaginienses principes terrarum videat. » (Tite-Live, XXIX, xvii.)

*Τὴν πατρίδα τῆς οἰκουμένης γῆς ἄρχουσαν ἀποφήνας, οὐ γὰρ εἶναί τινας ἀντιμάχους αὐτοῖς ἔτι ἐπὶ Ῥωμαίοις.* (Appien, *De Rebus Hisp.* ix.)

[1] Tite-Live, XXI, v.

[2] « ... Majus eum, quam quod gereret, agitare in animo bellum; et, si diutius vixisset, Amilcare duce, Pœnos arma Italiæ illaturos fuisse, quæ Annibalis « ductu intulerunt. Mors Amilcaris peropportuna... » (Tite-Live, XXI, ii.)

[3] « La *première cause* de la guerre est le ressentiment d'Amilcar Barca, père « d'Annibal; car, bien qu'il eût été défait en Sicile, son courage n'en fut point « abattu. Les troupes qu'il avait à Éryx étaient encore entières et dans les mêmes « sentiments que leur général. Si, cédant aux circonstances, il avait traité, après « la défaite des Carthaginois sur mer, son indignation restait toujours la même « et n'attendait que le moment d'éclater. Il eût même pris les armes aussitôt

nature et des hommes et des choses. Il dit[1] que, en butte aux menaces de ses ennemis politiques, Annibal avait tenté de fonder sur la terreur publique son indépendance, sa sécurité, son pouvoir personnel; qu'il avait voulu, par suite, jeter son pays dans les embarras de quelque grande guerre; qu'il n'en avait pas trouvé de plus convenable que celle d'Italie, ni de plus longue durée, ni de plus glorieuse pour lui-même; qu'eût-il été malheureux dans cette expédition, l'audace de l'entreprise et d'un commencement d'exécution devait être singulièrement profitable à sa gloire.

La plupart des auteurs romains ont également accusé les Barca d'une ambition démesurée, laquelle serait, à leur sens, l'origine de la deuxième guerre punique. Écho des violentes invectives d'Hannon, qu'il appelle un « vieil et sage citoyen, » Machiavel[2] répète le

«après [le traité des îles Ægates, en 242], sans la guerre que les Carthaginois «eurent à soutenir contre les mercenaires. Mais il fallut d'abord songer à cette «révolte, et s'en occuper exclusivement. Ces troubles apaisés, les Romains étant «venus déclarer la guerre aux Carthaginois, ceux-ci n'hésitèrent point à accepter «le défi, persuadés que, ayant pour eux le droit et l'équité, ils ne manqueraient «pas de triompher facilement... Mais, comme les Romains observèrent très-peu «la justice, les Carthaginois durent subir la loi du plus fort. Accablés et sans «ressources, ils consentirent, pour avoir la paix, à abandonner la Sardaigne, et «à ajouter douze cents talents au tribut qu'ils devaient déjà. Et l'on ne peut dou«ter que cette nouvelle exécution n'ait été la *deuxième cause* de la guerre qui l'a «suivie; car Amilcar, animé de sa propre indignation et de celle de ses conci«toyens, n'eut pas plus tôt rassuré son pays par la défaite des mercenaires, qu'il «tourna toutes ses pensées vers l'Espagne, pensant bien qu'elle lui serait d'un «puissant secours dans la guerre qu'il méditait contre les Romains. Les ra«pides progrès qu'il fit dans ce vaste pays doivent être regardés comme la *troi«sième cause* de la deuxième guerre punique. Les Carthaginois ne s'y engagèrent «que parce que, avec l'aide des troupes espagnoles, ils crurent avoir de quoi tenir «tête aux Romains. Quoique Amilcar soit mort dix ans avant les débuts de cette «guerre, il est facile de démontrer qu'il en fut le principal auteur... Il suscita «aux Romains deux ennemis, Asdrubal, son gendre, et Annibal, son fils; et ces «ennemis étaient tels qu'il ne pouvait rien faire de plus pour manifester ses désirs «de vengeance. Asdrubal mourut avant de pouvoir mettre ses desseins à exécu«tion; mais, plus tard, Annibal trouva l'occasion d'épouser avec éclat la haine «que son père avait vouée aux Romains.» (Polybe, III, IX, X et XII.)

[1] *De Bello Hannibalico*, III.

[2] Machiavel, *Discours sur Tite-Live*, II, XXVII.

dire de Tite-Live. Le grand Montesquieu lui-même ne peut s'empêcher de partager les craintes d'Hannon [1], et, de nos jours, nombre d'excellents esprits, disciples de M. Michelet [2] et de M. Duruy [3], adoptent sans réserves l'opinion de Montesquieu.

Cependant il est difficile d'admettre que la seule ambition d'Annibal et ses aspirations à la royauté aient pu entraîner la République carthaginoise dans les hasards d'une guerre de cette importance. Dion-Cassius semble avoir mieux fait la distinction des causes réelles et des prétextes, des apparences et de la vérité. « Il « paraît, dit-il [4], bien difficile, pour ne pas dire impossible, que « deux peuples libres et puissants, fiers et, pour tout dire en un « mot, rivalisant d'habileté sur la mer, consentissent à respecter « mutuellement leur indépendance... Chacun savait que ses des- « tinées étaient en jeu. » D'autres auteurs ont aussi franchement

[1] « Dans quel danger, dit-il, n'eût pas été la république de Carthage, si Annibal avait pris Rome? Que n'eût-il pas fait dans sa ville après la victoire, lui « qui causa tant de révolutions après la défaite?

« Hannon n'aurait jamais pu persuader au sénat de ne point envoyer de se- « cours à Annibal, s'il n'avait fait parler que sa jalousie. Ce sénat, qu'Aristote « nous dit avoir été si sage (chose que la prospérité de cette République nous « prouve si bien), ne pouvait être déterminé que par des raisons sensées. Il aurait « fallu être trop stupide pour ne pas voir qu'une armée à 300 lieues de là fai- « sait des pertes nécessaires, qui devaient être réparées. Le parti d'Hannon voulait « qu'on livrât Annibal aux Romains. On ne pouvait, pour lors, craindre les Ro- « mains. On craignait donc Annibal. On ne pouvait croire, dit-on, aux succès « d'Annibal; mais comment en douter? Les Carthaginois, répandus par toute la « terre, ignoraient-ils ce qui se passait en Italie? C'est parce qu'on ne l'ignorait « pas qu'on ne voulait pas envoyer des secours à Annibal. Hannon devient plus « ferme après la Trébie, après Trasimène, après Cannes; ce n'est point son in- « crédulité qui augmente, c'est sa crainte. » (*Esprit des lois*, X, VI.)

[2] « Annibal, dit M. Michelet, une fois maître de l'Espagne et de l'Italie, que « lui serait-il resté à faire, sinon d'assujettir Carthage? »

[3] « Héritier des talents et de l'ambition d'Amilcar, mais plus audacieux, il « voulut se faire, aux dépens de Rome, un empire qu'il n'était pas assez fort pour « se faire aux dépens de Carthage. Une guerre avec Rome était, d'ailleurs, un « moyen glorieux de mettre un terme à la lutte que soutenaient sa famille et son « parti, et, malgré les traités, malgré la plus saine partie du sénat, il la com- « mença. » (M. Duruy, *Histoire romaine*.)

[4] Dion-Cassius, *fragm.* CXI. des livres I-XXXVI, édit. Gros, 1845.

accusé les véritables causes de la deuxième guerre punique, et vengé la mémoire d'Annibal. Heeren démontre d'une manière péremptoire que les Barca ne faisaient point la guerre contrairement aux vœux de Carthage, et pour le compte de leur intérêt propre. Il prouve qu'en Espagne, en Italie, en Afrique, Annibal ne fut jamais que le représentant de la majorité du sanhédrin; qu'il n'opérait qu'en conformité des vœux de cette majorité. M. Poirson partage l'avis de Heeren, et se prononce catégoriquement contre le jugement de Montesquieu [1].

Avec M. Poirson, Heeren et Dion-Cassius, nous répéterons que la coexistence de Carthage et de Rome était manifestement impossible; que l'une des deux Républiques devait nécessairement disparaître de la scène du monde; que la faction Barcine, tant calomniée, était un parti essentiellement national; qu'Annibal, enfin, n'eut que la patriotique ambition de sauver son pays. Pourquoi faire un crime aux Barca d'avoir su créer et diriger une majorité parlementaire? Comment surtout reprocher à Annibal ses aspirations à la tyrannie? Les soff'ètes, à Carthage comme à Tyr, étaient, de fait, des rois constitutionnels, et Annibal, fils de roi, pouvait être roi lui-même, dès le début de sa carrière, ainsi qu'il le fut après Zama [2]. Mais il faisait sans doute fort peu de cas du pouvoir pour le pouvoir lui-même. Chef du parti national, il sentait une grande cause se dresser derrière lui, le pousser en avant, et les forces qu'il avait en main suffisaient à l'accomplissement de son œuvre. Qu'eût-il donc gagné, le grand Carthaginois, à attenter contre les institutions de son pays? L'établissement d'un gouvernement monarchique pouvait-il alors sauver Carthage? On est en droit d'en douter. Deux cents ans plus tôt, une telle révolution eût peut-être consolidé pour longtemps la puissance punique; mais, au temps d'Annibal, l'empire carthaginois se mourait d'un mal que tout remède gouvernemental était impuissant à guérir. Pour la fille de Tyr, il n'y avait plus de salut possible ailleurs que dans les

[1] « Ce que Montesquieu dit des vices de Carthage et de son sénat réfute complètement le passage de l'*Esprit des lois.* » (M. Poirson, *Histoire romaine*, t. I, p. 420.)

[2] Cornelius Nepos, *Annibal.* — Rollin, *Histoire ancienne.*

hasards de la guerre, et, comme le dit un illustre écrivain[1], « rien » n'est respectable comme l'ambition d'Annibal, qui s'épuise et » meurt pour épargner à sa patrie le malheur d'être conquise. »

Annibal, suivant les conseils de son père, a décidé que c'est à Rome même qu'il faut aller combattre Rome[2]. Sa descente en Italie refoulera les Romains sous les murs de leur ville; tout le sang de la République affluera à son cœur. Dès lors, les légionnaires rentreront dans l'exercice de leurs droits civiques, et la discorde peut renaître au Forum; et le parti populaire, toujours aux prises avec l'aristocratie, saura peut-être créer au sénat de sérieuses difficultés. Le jeune général sait aussi que « le refus obstiné des » Romains de partager avec les Italiotes tous leurs droits politiques » est depuis longtemps une cause d'agitation[3]. » Il espère que les alliés et les sujets de Rome profiteront de son arrivée, pour rompre un joug qu'ils ne subissent qu'en frémissant. Il songe ainsi à lier ses opérations militaires aux troubles de la guerre civile, aux désordres de la guerre sociale.

Ce projet une fois arrêté dans son esprit, pourquoi ne procède-t-il pas à des armements maritimes, afin d'opérer sa descente en Italie? Que ne part-il des côtes d'Espagne, pour aller vers son objectif par les golfes du Lion et de Gênes? Cette traversée n'est pas considérable. Que ne tente-t-il un débarquement sur un point des côtes de Toscane? Mais Rome est maîtresse de la mer. Carthage est ruinée depuis le traité des Ægates; sa marine militaire n'est plus. Annibal n'a ni flottes ni équipages; il ne lui reste que quelques navires pour le service de la côte espagnole. Le golfe du Lion est d'ailleurs assez dangereux pour effrayer un marin carthaginois[4].

[1] M. Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. XX.

[2] Annibal l'a prédit, croyons-en ce grand homme :
On ne vaincra jamais les Romains que dans Rome.
(Racine, *Mithridate*, acte III, scène I.)

« Dirigé par cette pensée profonde que c'est à Rome même qu'il faut combattre » Rome, il vient soulever contre elle ses sujets italiens mal soumis. » (M. Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. XX.)

[3] *Histoire de Jules César*, t. I, p. 228.

[4] Malheur aux navires assaillis par la tempête dans ce golfe, que les marins du

Enfin, si l'on cherche à ranger le littoral du Languedoc, puis celui de la Ligurie, on s'expose à rencontrer la flotte romaine, ou, tout au moins, des voiles massaliotes; la bataille est inévitable, et un échec peut tout compromettre[1]. Rien n'est donc assuré si l'on fait usage des communications maritimes, et le problème réclame impérieusement une autre solution. Eh bien, soit. Annibal prendra la voie de terre, suivant en cela la méthode favorite des généraux carthaginois. La route est longue, il est vrai, mais les armées, dans l'antiquité, parcouraient facilement des espaces considérables. Les obstacles sont formidables, mais rien ne saurait plus intimider Annibal[2]. Il franchira les Pyrénées et les Alpes. Telle est la conception géante qui a commandé l'admiration de tous les âges[3].

moyen âge appelaient la mer du Lion (Αἰγύων πέλαγος)! De Marseille à Port-Vendres, il n'y a pas un abri, car les ports de Cette et d'Agde sont des refuges bien difficilement praticables. « Si nos galères, disait Vauban, sont prises de « quelque mauvais temps sur les côtes d'Espagne, elles sont contraintes de tra« verser le golfe avec un péril extrême, pour se sauver comme elles peuvent à « Marseille. »

[1] « Une défaite navale aurait ruiné sans retour les projets d'Annibal, et les « flottes de Carthage ne dominaient plus sur la Méditerranée. » (M. Duruy.)

[2] « Depuis un siècle qu'Alexandre avait suivi dans l'Inde les pas d'Hercule et de « Bacchus, aucune entreprise n'avait été plus capable d'exalter et d'effrayer l'ima« gination des hommes. Et c'étaient aussi les traces d'Hercule qu'Annibal allait « trouver dans les Alpes. » (M. Michelet, *Histoire romaine.*)

« Depuis l'aventureuse expédition d'Alexandre, tout semblait possible avec de « l'audace. » (M. Duruy.)

« Les Romains attendaient Annibal par mer. Il prit les Pyrénées et les Alpes. « Entreprise colossale! mais, depuis l'expédition d'Alexandre dans les Indes, rien « ne semblait impossible aux militaires. Alexandre avait suivi les traces de Bac« chus. Annibal imita Hercule, qui s'était frayé un passage de l'Espagne en Italie. » (Cantu, *Histoire universelle.*)

[3] L'oreille s'est habituée aux concerts de louanges des Grecs et des Latins. Voyez surtout un résumé rapide et saisissant de la deuxième guerre punique dans saint Augustin (*Cité de Dieu*, III, XIX). — Les modernes ne tarissent pas non plus sur ce sujet. « Quand on considère, dit Montesquieu, cette foule d'obstacles qui se pré« sentèrent devant Annibal, et que cet homme extraordinaire les surmonta tous, « on a le plus beau spectacle que nous ait fourni l'antiquité. » (*Grandeur et Décadence des Romains.*) — « Quand je songe, dit Saint-Évremond, qu'Annibal est parti « d'Espagne, où il n'avait rien de fort assuré; qu'il a traversé les Gaules, qu'on « devait compter pour ennemies; qu'il a passé les Alpes, pour faire la guerre aux

Oui le projet est grand et hardi, mais la fortune protége l'audace et sourit à la jeunesse. Annibal était jeune [1], il était à cet âge heureux où les grands hommes savent, le plus souvent, se révéler au monde [2]. Le général Bonaparte ne comptait pas plus d'années [3] lorsque, tournant les Alpes, il allait, d'une main sûre, frapper la grande journée de Rivoli, et réaliser la plus profonde et la plus éclatante des conceptions humaines.

Mais le dessein d'Annibal, tout audacieux qu'il paraît, n'en est pas moins sagement conçu. L'armée carthaginoise, pensait le jeune capitaine, aura pour base d'opérations la péninsule cisibérique et le territoire même de Carthage. Elle pourra toujours, comme le géant de la fable, se ranimer sous les baisers de sa mère, car la grande route du littoral africain est une communication sûre.

« Romains, qui venaient de chasser les Carthaginois de la Sicile; quand je songe « qu'il n'avait en Italie ni places, ni magasins, ni secours assurés, ni la moindre « espérance de retraite, je me trouve étonné de la hardiesse de son dessein. Mais, « lorsque je considère sa valeur et sa conduite, je n'admire plus qu'Annibal, et « le tiens encore au-dessus de l'entreprise. » (*Réflexions sur les différents génies du peuple romain.*) — Napoléon Ier admire aussi sans réticences « cet Annibal... qui, « à vingt-six ans, conçoit ce qui est à peine concevable, exécute ce qu'on devait « tenir pour impossible... escalade les Pyrénées, les Alpes, qu'on croyait insur- « montables, et ne descend en Italie qu'en payant de la moitié de son armée la « seule acquisition de son champ de bataille... » — « C'était, dit enfin M. Michelet, « une audace extraordinaire que d'entreprendre de pénétrer en Italie, à travers « tant de nations barbares, tant de fleuves rapides, et ces Pyrénées, et ces Alpes « dont aucune armée *régulière* n'avait encore franchi les neiges éternelles!... » — Nous nous ferons l'écho de ces admirations légitimes, mais en faisant observer que l'épithète *régulière* est ici tout à fait indispensable. Il y avait longtemps, en effet, que des bandes galliques avaient franchi et les Pyrénées et les Alpes.

[1] ........................ ævi
Flore virens.....
(Silius Italicus, *Puniques*, I.)

[2] « De toutes les belles actions humaines... je penserois en avoir plus grande « part à nombrer... avant l'âge de trente ans; ouy, en la vie des mêmes hommes « souvent. Ne le puis-je pas dire en toute seureté de celle de Hannibal? » (Montaigne, *Essais*, I, LVII.)

[3] Napoléon Ier, né en 1769, avait vingt-sept ans lors de la campagne de 1796-1797, c'est-à-dire l'âge d'Annibal préludant, en Espagne, aux opérations de sa célèbre campagne d'Italie.

Les hommes, les munitions, les vivres, arriveront sans encombre à Mers-el-Kebîr ou à Tanger, d'où ils passeront facilement à Carthagène ou à Cadix. La marine romaine, si brave qu'elle soit, n'osera certainement pas s'aventurer jusque dans les eaux de Gibraltar, pour y offrir une bataille navale et couper ce service de va-et-vient. L'Afrique sera dès lors solidement reliée à l'Espagne. En Espagne, les Carthaginois sont maîtres de tous leurs mouvements jusqu'à la ligne de l'Èbre, et, en avant de cette ligne, la Catalogne, qu'il leur est indispensable de conquérir, sera comme une inexpugnable forteresse qui leur servira de dépôt. Mais la route présente une section difficile : c'est la dernière. Là se dressent des barrières redoutables; on saura les franchir! Le fils d'Amilcar n'est pas inquiet. Depuis longtemps, ses agents sont en reconnaissance dans les Gaules Transalpine et Cisalpine, et lui transmettent sur toutes choses des renseignements précis. Il peut, suivant ces données, terminer en tous détails les préparatifs de son étonnante entreprise [1].

L'Italie, d'abord enserrée par l'archipel des trois grandes îles carthaginoises de Corse, de Sardaigne et de Sicile, est parvenue à briser cette étreinte. Derechef elle va se voir investie par la route d'Annibal, *courbe-enveloppe* de la première ligne d'approches. La vaste ellipse que le grand capitaine décrira tout entière court des brûlants rivages des Syrtes à la cime glacée des Alpes, et c'est du haut de ces Alpes superbes que va rouler sur Rome une avalanche humaine, grossie des contingents de vingt peuples gaulois [2]. Le prudent Annibal a su attendre en silence jusqu'au jour où ses résolutions, suffisamment élaborées, peuvent se démasquer

[1] Polybe, III, XLVIII.

[2] «Il lui convenait de traverser ces peuples barbares, tous pleins de la défiance qu'inspirait la grande ville italienne et du bruit de ses richesses. Il espérait bien entraîner contre elle les Gaulois des deux côtés des Alpes, comme il avait fait des Espagnols, et donner à cette guerre l'impétuosité et la grandeur d'une invasion universelle des barbares de l'Occident, comme plus tard Mithridate entreprit de pousser sur elle ceux de l'Orient; comme enfin les Alaric et les Théodoric la renversèrent avec ceux du Nord.» (M. Michelet, *Histoire romaine*, t. I.)

sans inconvénient. Le traité de 228 défend aux Carthaginois de passer la ligne de l'Èbre; le général en chef s'est bien gardé jusqu'ici d'inquiéter les populations transibériennes, et n'a fait que soumettre en deçà du fleuve celles qui n'acceptaient pas encore la domination de Carthage.

Maintenant il est prêt.

A l'exception de la Catalogne et d'une seule place maritime de la côte orientale, toute la péninsule est soumise. Les chefs indigènes promettent de précieux subsides et de nombreux contingents. Les alliances habilement nouées par Amilcar avec les princes imazir'en, son heureux fils les a étroitement resserrées. La belle armée qu'il commande, il a su l'exercer, la travailler, la faire à son image. Ses soldats sont pleins d'ardeur, et il en est adoré. L'heure de l'action peut sonner dès que le voudront les dieux de l'empire punique.

Un incident imprévu vint démontrer l'urgence d'une prompte entrée en campagne. Annibal était porté aux nues par le peuple de Carthage, mais on lui créait, d'autre part, de sérieux embarras. Le parti des *riches*, quelque temps contenu par la gloire militaire d'Amilcar, puis par la popularité d'Asdrubal le Beau, tenait en grand mépris la jeunesse d'Annibal[1], et s'agitait vivement en tous sens. Quelques partisans des Barca, victimes de l'intrigue, venaient

[1] « Ceux qui étaient du parti contraire et qui avaient eu à se plaindre d'Amilcar « Barca et d'Asdrubal prirent, à la mort de ceux-ci, la jeunesse d'Annibal en « grand mépris. Rappelant les crimes jadis reprochés à Amilcar et à Asdrubal, ils « provoquaient accusation sur accusation contre leurs amis et contre quiconque « avait été mêlé aux intrigues de la faction Barcine. Le peuple, faisant cause com« mune avec ces accusateurs, et se souvenant des maux qu'il avait soufferts sous le « gouvernement d'Amilcar et d'Asdrubal, ordonna que les accusés rendissent au « trésor tout l'argent qu'ils avaient reçu de leurs illustres patrons, qui eux-mêmes « l'avaient pris sur l'ennemi. Inquiétés de la sorte, les membres de la faction « Barcine implorèrent l'appui d'Annibal, en lui donnant avis que, s'il négligeait « de les secourir, il deviendrait lui-même le jouet des ennemis de son père. » (Appien, *De Rebus Hispaniensibus*, VIII.)

« Annibal vit bien que la situation faite à ses amis politiques n'était qu'un in« dice de la trame ourdie contre lui, et ne voulut point, comme l'avaient fait son « père et son beau-frère, vivre dans des transes continuelles ni dépendre éternel« lement de la *légèreté des Carthaginois, si portés à répondre aux bienfaits par la plus*

d'être odieusement persécutés, et le clairvoyant capitaine se sentait frappé dans la personne de ses amis politiques. Il comprit que, étant éloigné de Carthage, il ne pouvait les soutenir qu'en commençant résolûment la guerre, en répondant par des victoires aux basses calomnies des Hannon. Peut-être aussi était-il conduit à précipiter le cours des événements par la nécessité de prévenir quelque attentat[1] dirigé contre sa personne.

Annibal donne ses derniers ordres. Depuis longtemps, il observe Sagonte; l'incendie qu'il veut allumer n'attend plus que l'étincelle; l'étincelle va jaillir du premier coup de javelot frappé contre la muraille de Sagonte. « Ce n'est point, dit Machiavel, le « hasard qui donna naissance à la seconde guerre qui éclata entre « Rome et Carthage. Annibal, en attaquant les Sagontins, alliés de « Rome en Espagne, n'en voulait pas précisément au premier de « ces peuples; il espérait seulement irriter la patience des armées « romaines, afin d'avoir l'occasion de les combattre et de passer en « Italie. » En cela, le fils d'Amilcar ne fit que suivre les errements de la politique romaine, sans déroger au code du droit des gens. La campagne d'Italie une fois décidée, et le meilleur parti à prendre étant d'en brusquer les débuts, Sagonte se trouvait naturellement désignée aux premiers coups des Carthaginois. A la veille de franchir l'Èbre et les Pyrénées, Annibal ne pouvait laisser sur ses derrières une place alliée de Rome, prête à favoriser une descente des légions en Espagne, et à leur servir de base d'opérations. D'ailleurs, Sagonte passait pour imprenable, et il importait de frapper, par un éclatant succès, l'esprit des populations ibériennes, qui n'eussent pas manqué de tenter quelque mouvement après le départ de l'armée d'Italie; il fallait de toute nécessité imprimer à la péninsule une terreur de nature à prévenir toute in-

« *noire ingratitude*. Pour sa sécurité personnelle et celle de ses amis, il songea dès « lors à jeter son pays dans les complications d'une grande guerre. » (Appien, *De Rebus Hispaniensibus*, IX.) — On voit qu'Appien insiste ici sur des motifs que nous avons réfutés plus haut.

[1] « Persuadé qu'il ne fallait pas perdre un moment, de peur que, s'il hésitait, « il ne fût, comme son père, frappé de quelque coup du sort..... » (Tite-Live, XXI, V.)

surrection. Enfin, l'on devait trouver dans cette place d'immenses approvisionnements, fort précieux en vue de la campagne qui allait s'ouvrir; de grandes richesses, dont une part, distribuée à l'armée, entretiendrait son ardeur, et l'autre maintiendrait dans de bonnes dispositions le peuple de Carthage, toujours âpre à la curée[1].

Pour tous ces motifs, il faut d'urgence attaquer la place.

[1] Polybe, III, xvii.

# CHAPITRE III.

## SAGONTE.

Situation de Sagonte. — Le siége en est résolu. — Commencement des hostilités. — Choix du point d'attaque de Sagonte. — Approches. — Emploi des *vignes*. — Emploi des tours mobiles. — Défense. — Blessure d'Annibal. — Première brèche. — Premier assaut. — Deuxième brèche. — Construction d'un *agger*. — Deuxième assaut. — Logement sur la brèche. — Troisième brèche. — Troisième assaut. — Quatrième brèche. — Quatrième et dernier assaut. — Chute de Sagonte. — Annibal connaissait fort bien l'art de l'attaque et de la défense des places. — Relations diplomatiques de Carthage et de Rome, à l'occasion du siége de Sagonte. — Première ambassade romaine, à Carthagène. — Deuxième ambassade, à Sagonte. — Troisième ambassade, à Carthage. — Exposé de Fabius. — Discours de Gestar. — La toge de Fabius. — Déclaration de guerre. — Joie d'Annibal.

Sagonte était une ville opulente, renommée pour son commerce, et la première des places fortes en deçà de l'Ebre. C'était une antique cité, dont on faisait remonter la fondation aux temps antéhistoriques, et qui tirait son nom, dit un poëte[1], de Zacynthe, l'un des compagnons d'Hercule. Suivant d'autres traditions, elle eut pour premiers habitants des exilés de l'île de Zacynthe (Zante)[2], auxquels se mêlèrent plus tard quelques Rutules d'Ardée, ville du

[1] Silius Italicus, *Puniques*, I. — Voyez Pline, *Hist. nat.* XVI, LXXIX.

[2] *Σάγουντον κτίσμα Ζακυνθίων*. (Strabon, III, IV.) — Appien dit, comme Strabon, que Sagonte était une colonie de Zante. *Ζακανθαῖοι δὲ ἄποικοι Ζακυνθίων*. (*De Rebus Hisp.* VII.) Mais l'historien d'Alexandrie, qui ne se pique jamais d'une grande exactitude en fait de descriptions géographiques, assigne à la ville de Sagonte une singulière position. Il dit que l'Èbre divise la péninsule ibérique en deux parties *à peu près égales*; qu'il est à cinq journées de marche des Pyrénées; que les Sagontins sont établis entre l'Èbre et les Pyrénées. (*De Rebus Hisp.* VI et VII.) Ailleurs il reproduit encore cette étrange assertion. Ὁ *μὲν* [Ἀννίβας] *δὴ*

Latium[1]. Sagonte avait ainsi des relations d'origine avec les Grecs et les Italiotes[2]; mais telle n'était pas, on le conçoit, l'unique raison de son étroite alliance avec Rome. Celle-ci ne tenait au protectorat que parce que le territoire sagontin lui donnait pied dans la péninsule.

Sagonte était située au nord de Valence, dans le bassin du Turutis (Palencia), à sept stades (1295 mèt.) du rivage, suivant Polybe, et mille pas (1470 mèt.), selon Tite-Live[3]. Cette distance est plus considérable aujourd'hui qu'au temps d'Annibal, et Belmas l'évalue à 4 kilomètres[4]. Elle s'élevait au pied d'une chaîne de montagnes qui, suivant Polybe[5], s'étend depuis la frontière de la Celtibérie et de l'Espagne jusqu'à la mer, c'est-à-dire au pied de l'amphithéâtre qui sert de contre-fort au grand plateau central. Les environs étaient très-fertiles, mais la place elle-même était assise « sur des hauteurs isolées, qui dominent toute la plaine. « Le rocher jadis teint du sang d'Annibal, isolé de toutes parts et « très-élevé[6], dont ce fort couronne les sommités longues et étroites, « tombe à pic sur presque tout son pourtour et ne présente de « pentes un peu accessibles que du côté de l'ouest; mais... le sol

*τὸν Ἴϐηρα διαϐὰς τὴν Ζακανθαίων πόλιν ἡϐηδὸν διέφθειρε.* (*De Bello Hannibalico*, III.) — .... *Εἰ τὸν Ἴϐηρα διαϐαίη, Τορϐολήτας, οἳ γείτονές εἰσι Ζακανθαίων*... (*De Rebus Hispaniensibus*, X.) — *Καὶ τῆς ἐπιούσης νυκτὸς παντὶ τῷ σΊρατῷ τὸν Ἴϐηρα διαϐάς.* (*Ibid.*)

[1] Tite-Live, XXI, VI. — Silius Italicus, *Paniques*, I.

[2] Cette origine n'est point improbable; on retrouve sur les deux rivages des constructions pélasgiques. Voyez les conjectures de Petit-Radel sur l'origine pélasgique d'un grand nombre de villes d'Espagne. Sagonte semble avoir eu contre elle la haine de tous les Espagnols amis d'Annibal. Polybe ne parle point de l'héroïque résistance de ses habitants.

[3] Le pas (*passus*) romain est de 1m,479.

[4] « Le rocher de Sagonte, isolé dans la plaine de Murviedro, à 4000 mètres « du rivage, était, quoique entouré de nos camps, en communication de signaux « avec les bâtiments qui tenaient la mer. » (Belmas, *Journaux des sièges de la Péninsule*, t. IV, p. 96.)

[5] Polybe, III, XVII.

[6] Le terre-plein de la tour Saint-Pierre est à 125m,50 au-dessus des berges du Palencia. (Voyez le plan du siége de Sagonte par l'armée française d'Aragon, en 1811, dans l'*Atlas* des *Journaux des sièges de la Péninsule*, de Belmas.)

« y est presque entièrement dépourvu de terre[1]. » Un saillant, qui regardait la partie plane et ouverte de la vallée, était la partie faible de l'enceinte[2], et c'est en ce point que le profil du mur accusait les plus fortes dimensions. De ce côté, d'ailleurs, une grande tour dominait l'assiégeant[3]. Deux mille ans plus tard, lors du siége de 1811, on remarque des dispositions analogues dans le système de fortification adopté. « De ce côté (l'ouest), le fort se termine en « pointe par une grosse tour, dite de Saint-Pierre, flanquée par « deux branches, et ne présente qu'un front d'attaque très-res- « serré[4]. » Au temps d'Annibal, les maçonneries des escarpes n'étaient pas très-solides. Au lieu d'être reliés par un bon mortier de chaux et de sable, les pierres et moellons n'étaient maintenus en place que par un simple mortier de terre, suivant l'usage des anciens[5].

Telle était la place dont Annibal avait résolu le siége. Suivant les instructions paternelles, il en avait scrupuleusement respecté le territoire, jusqu'au jour de l'entière soumission de la péninsule cisibérique[6]. Mais les Carpétans venaient de se rendre, l'automne précédent (220), et, dès lors, malgré l'excessive prudence des Carthaginois, Sagonte avait pressenti le sort qu'on lui réservait. Inquiète de l'avenir, voyant son existence compromise, elle n'avait plus cessé d'envoyer à Rome des émissaires chargés d'exposer la situation qui lui était faite.

Un *casus belli* ne fut pas difficile à trouver. Les Sagontins étaient souvent en guerre avec leurs voisins, principalement avec les Torbolètes, alliés ou sujets des Carthaginois. Annibal prit naturellement fait et cause pour la ville de Torbola, et coupa court aux prétentions de Sagonte, en dirigeant sur cette place la totalité de ses

[1] Belmas, *Journaux des siéges de la Péninsule*, t. IV, p. 84.

[2] « Angulus muri erat in planiorem patentioremque, quam cetera circa, vallem « vergens. » (Tite-Live, XXI, VII.)

[3] « Turris ingens imminebat. » (Tite-Live, XXI, VII.)

[4] Belmas, *Journaux des siéges de la Péninsule*, t. IV, p. 84.

[5] « Cæmenta non calce durata erant, sed interlita luto, structuræ antiquæ « genere. » (Tite-Live, XXI, XI.)

[6] Polybe, III, XIV.

forces[1], que Tite-Live évalue à 150,000 hommes[2], et Eutrope à 170,000[3]. Ces chiffres énormes ne doivent point nous étonner, puisque, l'année suivante, nous voyons Annibal passer l'Èbre à la tête de 102,000 hommes. En attendant, il emmène toute son armée sous les murs de la place, espérant sans doute qu'il n'aura pas à la faire rentrer à Carthagène, c'est-à-dire que le siége ne traînera pas en longueur.

Quel était le nombre des défenseurs enfermés dans la place? On ne le sait pas au juste; Tite-Live dit seulement qu'il était insuffisant[4]. Nous pourrons néanmoins avoir une idée du chiffre de la garnison alors nécessaire, en observant que, en 1811, la défense comptait environ 3,000 hommes.

Dès son arrivée, Annibal fait lui-même à cheval la reconnaissance détaillée de la place[5]. Il mesure les dimensions des diverses portions de l'enceinte, et dénonce les hostilités par une démonstration conforme aux habitudes militaires des temps antiques. La place est d'abord sommée d'ouvrir ses portes, et, sur son refus, le général formule une solennelle déclaration de guerre en lançant contre les murs un javelot qui s'y fiche avec un tremblement sonore. Aussitôt, les troupes d'investissement couvrent la ville d'une nuée de traits. Suivant l'exemple d'Annibal, les soldats font pleuvoir sur les défenseurs des flèches, des pierres, des pieux ferrés, des pots à poix, des projectiles de toute nature[6].

Le jeune général reconnaît bientôt qu'il est impossible d'avoir raison de la place autrement que par une attaque régulière, pied à pied; qu'il faut, en d'autres termes, entreprendre un siége[7].

[1] Polybe, III, XVII.

[2] «Abundabat multitudine hominum Pœnus; ad centum enim quinquaginta «millia habuisse in armis satis creditur.» (Tite-Live, XXI, VIII.)

[3] «Copiis congregatis CL millium peditum et XX millium equitum.» (Eutrope, III, VII.)

[4] «Oppidani ad omnia tuenda atque obeunda multifariam distineri cœpti sunt: «et non sufficiebant.» (Tite-Live, XXI, VIII.)

[5] Silius Italicus, *Puniques*, I.

[6] On trouvera à la fin de ce volume (*appendice* F) un exposé des méthodes en usage, dans l'antiquité, pour l'attaque et pour la défense des places.

[7] Tite-Live, XXI, VII.

Il complète à cet effet l'investissement, et construit une circonvallation continue, renforcée de nombreux *castella*[1]. Puis il détermine le front d'attaque et le genre de travaux qui doivent se développer sur la croupe de l'ouest, seule praticable aux cheminements. C'est de ce côté seulement qu'Annibal pensait pouvoir procéder à ses approches, et le maréchal Suchet, en 1811, ne formulait pas d'autres conclusions que celles d'Annibal[2]. Les Carthaginois ouvrent donc, en avant de la croupe ouest, leur *première parallèle*, ou mieux, élèvent une suite de tours, que relient des courtines. Cette *ceinture tourellée*, qui faisait partie de la circonvallation, était sans doute en bois, car la terre manquait absolument. L'opération terminée, l'assiégeant déboucha de trois poternes (*fornices*), ménagées dans les courtines de la ceinture tourellée, et chemina, en galeries couvertes, vers le saillant de l'ouest, que protégeait la grande tour. Au début, tant qu'on se tint loin des murailles, la nature du terrain favorisa la pose des *vignes;* mais, lorsqu'il fallut terminer les approches, le sol ne se prêta plus que très-difficilement à la mise en place des montants de galerie[3]. Le roc, que les Français durent pétarder en 1811, ne permettait plus l'enfoncement des poteaux[4]. Il était dès lors indispensable d'employer une autre méthode d'approches, et Annibal fit construire des *tours mobiles*[5], probablement destinées à l'attaque du centre. L'attaque de

[1] Castelloque urbem circumvallare frequenti.

(Silius Italicus, *Punica*, I.)

[2] «Il n'y a pas de choix sur le point d'attaque, et la partie sur laquelle nous «avons dû cheminer.....» (*Rapport du maréchal Suchet au major général*, du 20 octobre 1811.)

[3] «Sed ut locus procul muro satis æquus agendis vineis fuit; ita haudquaquam «prospere, postquam ad effectum operis ventum est, *septis* succedebat.» (Tite-Live, XXI, VII.)

Le texte porte à tort *cœptis*. Les *septa* ou *haies* n'étaient autre chose que les parois latérales de la *vigne*, que l'on plantait successivement comme des *blindes* verticales, et sur lesquelles on ajustait la toiture, par une méthode analogue à celle de la pose de nos *blindes de ciel*.

[4] «Vix accipientibus quibusdam opera locis.» (Tite-Live, XXI, VIII.)

[5] «Turresque admovet.» (Tite-Live, XXI, X.) — «Turris mobilis, omnia munimenta urbis superans altitudine, agebatur.» (Tite-Live, XXI, XI.)

droite et celle de gauche ne firent vraisemblablement usage que du *pluteus*[1].

Cependant les défenseurs ne demeuraient point inactifs, et l'élite de la jeunesse sagontine faisait de grands efforts pour repousser les assiégeants. D'abord une grêle de traits les écarte et ne laisse pas un moment de répit aux travailleurs (*munientes, munitores*). Puis les sorties commencent. Les assiégés se jettent sur les places d'armes, bouleversent tous les travaux de l'attaque, et tentent de les incendier[2]. Jamais, remarque Tite-Live, durant les mêlées qui suivaient ces irruptions subites (*certamina tumultuaria*), ils ne faisaient plus de pertes que les Carthaginois[3]. Un jour, en repoussant l'une de ces vigoureuses sorties, Annibal reçut à la cuisse[4] un trait (*tragula*)[5], qui le blessa grièvement. Durant le court espace de temps nécessaire à la guérison de cette blessure, les opérations du siége se réduisirent à un simple blocus[6]; les engagements cessèrent, mais les travaux d'approches ne furent pas ralentis[7]. Malgré les difficultés du terrain, il fut bientôt possible de faire avancer les béliers jusqu'au pied des escarpes. Les approches se trouvaient terminées, et Annibal ordonna de battre en brèche.

Les béliers, mis en mouvement, frappèrent aussitôt les murs à

[1] ..... pluteis Vulcanum exercet adesis.

(Silius Italicus, *Puniques*, I.)

« On donnait en général le nom de *pluteus* à toute espèce de blindage en claie « ou en peau. » (*Histoire de Jules César*, l. III, c. x, t. II, p. 261.)

[2] « Ad erumpendum etiam in stationes operaque hostium animus erat. » (Tite-Live, XXI, VII.)

[3] Tite-Live insiste sur ce fait, attendu que, faute d'*ouvrages extérieurs*, les sorties, dans les siéges de l'antiquité, étaient ordinairement fort dangereuses pour la défense.

[4] Napoléon fut aussi blessé à la cuisse à son premier siége... « la troisième « (blessure) à la cuisse gauche, celle-ci très-profonde, provenant d'un coup de « baïonnette reçu au siége de Toulon. » (M. Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. XX, p. 708.)

[5] *Tragula* (et non *tagula*), projectile que lançaient les machines, mais dont les propriétés ne sont pas connues. (Voyez notre *appendice* F.)

[6] « Obsidio deinde per paucos dies magis quam oppugnatio fuit, dum vulnus « ducis curaretur. » (Tite-Live, XXI, VIII.)

[7] « Ab apparatu operum ac munitionum nihil cessatum. » (Tite-Live, XXI, VIII.)

coups redoublés [1], et en ébranlèrent vingt pans. Une large brèche s'ouvrit enfin : trois tours et les deux courtines qui les reliaient s'écroulèrent avec fracas [2]. Les assiégeants se crurent maîtres de la place. Dans les siéges de l'antiquité, les assauts présentaient, comme aujourd'hui, des difficultés sérieuses, à cause des décombres qu'il fallait franchir, et derrière lesquels les défenseurs attendaient l'ennemi de pied ferme. Sagontins et Carthaginois se heurtèrent violemment au sommet de la brèche, transformée en champ de bataille. Après une lutte inouïe, les assaillants durent lâcher pied et regagner leur camp. Il est à remarquer que le maréchal Suchet eut à subir, en 1811, un échec tout semblable. Après avoir vainement tenté d'enlever le fort par escalade (28 septembre), il en entreprit le siége régulier, et fit brèche à la tour Saint-Pierre. Le 18 octobre, les généraux Rogniat, Habert et Valée jugeant la brèche praticable, le signal de l'assaut fut donné, mais les Français furent repoussés par les Espagnols, qui lançaient des pierres, des grenades de verre, des obus, et hérissaient la brèche de leurs longues piques [3].

Deux mille ans plus tôt, les défenseurs de Sagonte, ancêtres de nos adversaires, lançaient sur les colonnes d'assaut des meules [4], des arbres entiers armés de fer [5], des traits enflammés, du nom de *falariques* [6]. Silius Italicus et Tite-Live ne sont point d'accord sur

[1] «Jam enim feriebantur arietibus muri.» (Tite-Live, XXI, VIII.)

[2] Tite-Live, XXI, VIII.

[3] Belmas, *Journaux des siéges de la Péninsule*, t. IV, *passim*.

[4] . . . . . . . . . . adductis stridula nervis
Phocais effundit vastos ballista molares.
(Silius Italicus, *Puniques*, I.)

[5] Atque eadem, ingentis mutato pondere teli,
Ferratam excutiens ornum media agmina rumpit.
(Silius Italicus, *Puniques*, I.)

[6] Pyrenes trabs lecta jugis, cui plurima cuspis;
Vix muris toleranda lues, sed cætera pingui
Uncta pice, atque atro circumlita sulfure fumant.
(Silius Italicus, *Puniques*, I.)

Voyez aussi Tite-Live, XXI, VIII. On écrit parfois *phalurique*, et cette orthographe est rationnelle (φαλαρικά).

les propriétés de ce dernier projectile. Suivant le poëte, c'était une poutre à plusieurs pointes d'airain ou de fer, et enduite, sur le reste de sa surface, de poix, de soufre et autres matières incendiaires. Elle réduisait en cendres les tours mobiles et emportait des files entières de soldats. Tite-Live réduit cet engin à des proportions plus modestes : c'était, dit-il, une arme de jet dont la hampe de sapin était arrondie sur toute sa longueur, sauf à l'extrémité garnie de fer. Cette extrémité, carrée comme celle du *pilum* romain, était enveloppée d'étoupes trempées dans la poix. Quant au fer, il avait 885 millimètres de long et pouvait transpercer à la fois le corps d'un homme et son armure. Comme la *falarique* était enflammée par le milieu, et que la combustion se trouvait singulièrement activée par les masses d'air heurtées sur la trajectoire; lors même qu'elle ne faisait que se ficher dans un bouclier, l'homme atteint était obligé de le jeter au loin, et s'exposait ainsi sans défense aux coups de l'ennemi. Il est probable que les Sagontins avaient des *falariques* de divers calibres. En tous cas, ils se défendirent avec une grande énergie, comme le faisaient tous les peuples de l'antiquité. Dans ces temps reculés, chaque ville un peu considérable se fortifiait uniquement en vue de sa propre sûreté, et les habitants mêmes en formaient la garnison principale. Comme ils combattaient toujours pour leurs biens, leur liberté, leur vie, ils montraient ordinairement dans la défense une vigueur qu'on a rarement rencontrée dans les temps modernes. Annibal prit part à la lutte et faillit être écrasé sous une énorme pierre lancée par les défenseurs, mais il n'en monta pas moins bravement à l'assaut.

Après cette tentative infructueuse, il donna quelques jours de repos à ses troupes fatiguées, non sans avoir établi préalablement dans les places d'armes une garde suffisante à la protection des *vignes* et des autres ouvrages[1]. Pendant ce temps, les défenseurs se mirent à travailler sans relâche, et la nuit et le jour. Ils parvinrent à élever un nouveau mur, et la brèche ouverte par les Carthaginois

[1] « Stationibus ad custodiam vinearum aliorumque operum dispositis. » (Tite-Live, XXI, XI.)

fut complétement bouchée. Mais Annibal ne leur laissa pas un long répit et reprit vivement le cours de ses opérations. Les Sagontins virent de nouveau s'avancer la grande tour mobile, dépassant en hauteur tous les ouvrages (*munimenta*) de la place, et armée, à chacun de ses étages (*tabulata*), de catapultes et de balistes[1]. Ils virent s'élever une grande terrasse, un *agger*, probablement en bois[2]. Du haut de ce *cavalier*, les Carthaginois plongeaient les défenses de la ville, qu'ils accablaient de projectiles de toute espèce. Bientôt le rempart de Sagonte n'est plus tenable, et le jeune général s'empresse d'attacher au pied du mur une brigade de cinq cents mineurs[3] imazir'en. Les maçonneries de Sagonte étaient de médiocre valeur, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Elles durent céder bien vite[4]. Dès que la brèche fut praticable, les colonnes d'assaut s'élancèrent et furent assez heureuses pour pénétrer dans la ville. Sans perdre de temps, elles se logèrent en un point culminant[5] voisin de la brèche, et cette espèce de *nid de pie* fut immédiatement couronné de batteries de balistes et de catapultes[6].

Pendant que les assiégeants élèvent le mur de genouillère de leur artillerie névrobalistique, et organisent un *castellum* qu'ils opposent à la citadelle de la place, les défenseurs reculent, et construisent en toute hâte un retranchement intérieur. On voit alors

[1] « Catapultis ballistisque per omnia tabulata dispositis. » (Tite-Live, XXI, XI.) On peut voir au musée de Saint-Germain des modèles de ces appareils névrobalistiques, restitués par le commandant De Reffye. (Voyez notre *appendice* F.)

[2] .....Subit arduus agger,
Imponitque globos pugnantum desuper urbi.
(Silius Italicus, *Puniques*, I.)

[3] « Quum... muros defensoribus nudasset, tum Annibal occasionem ratus, « *quingentos ferme Afros* cum dolabris ad subruendum ab imo murum mittit. » (Tite-Live, XXI, XI.)

[4] Subducto Pœni vallo, cæcaque latebra,
Panduut prolapsam suffossis mœnibus urbem.
(Silius Italicus, *Puniques*, I.)

[5] « Locum quoque editum capiunt. » (Tite-Live, XXI, XI.)

[6] Cette vigueur et cette activité justifient bien l'expression de saint Augustin : « Saguntum ergo ferociter obsidebat. » (*Cité de Dieu*, III, XX.)

deux forteresses qui se regardent, s'observent et s'assiégent mutuellement.

Cependant les Sagontins s'affaiblissaient sensiblement. Les retranchements qu'ils bâtissaient l'un derrière l'autre rétrécissaient singulièrement leur ville; leurs approvisionnements s'épuisaient; ils souffraient de la faim[1] et n'espéraient plus voir arriver de Rome aucune armée de secours.

Un incident inattendu parut un instant ranimer les courages. Une partie de l'armée de siége venait de s'éloigner précipitamment, sous les ordres mêmes d'Annibal, pour aller châtier quelques peuplades espagnoles encore mal soumises, et qui cherchaient à s'affranchir du joug carthaginois. Les Orétans, et les Carpétans surtout, s'indignaient de la rigueur des levées, arrêtaient les agents de recrutement et fomentaient une nouvelle insurrection. L'expédition du jeune capitaine ne fut pas de longue durée. Il opéra avec tant de vigueur que les populations turbulentes durent immédiatement rentrer dans le devoir.

Durant cette course si rapide et féconde en résultats décisifs, les travaux de siége ne furent pas un seul instant interrompus. La conduite en avait été confiée à Maharbal, fils d'Imilcon, et cet officier sut remplir sa mission d'une manière très-honorable. Il maintint en toute occasion sa supériorité sur l'ennemi, et parvint à ouvrir une nouvelle brèche par le jeu simultané de trois béliers.

Annibal, à son retour, vit les assiégés à découvert, par suite de la ruine d'un long pan de murailles du retranchement intérieur, et, sans retard, il ordonna un nouvel assaut. Le combat qui suivit coûta beaucoup de sang de part et d'autre, mais une partie du réduit fut emportée[2]. Dans cette situation désespérée, deux hommes proposèrent de traiter, et l'on parlementa. Le Sagontin Alcon tenta vainement de fléchir Annibal, et l'Espagnol Alorcus ne put faire accepter aux assiégés les dures conditions du vainqueur. Le général carthaginois admettait bien en principe une capitulation, mais il exi-

[1] La famine se faisait cruellement sentir à Sagonte. « Primo fame contabuit, « nam etiam suorum cadaveribus a nonnullis pasta perhibetur. » (Saint Augustin, *Cité de Dieu*, III, xx.) — Voyez ce que raconte Pline, *Hist. nat.* VII, III.

[2] Tite-Live, XXI, XII.

geait que Sagonte rendît aux Torbolètes tout ce qu'elle leur détenait; qu'elle livrât son trésor public et tous les biens des particuliers; que chaque habitant, désarmé, sortît de la ville en n'emportant que ses vêtements. A ce prix seulement, les Sagontins pouvaient aller fonder une cité nouvelle en un point désigné par le général en chef.

Telles étaient les conditions qu'Alorcus posait, de la part d'Annibal, aux malheureux défenseurs de Sagonte. « Pour entendre son « discours, dit Tite-Live[1], la foule s'était peu à peu amassée, de ma- « nière que l'assemblée du peuple se trouva mêlée au sénat. Tout « à coup, les principaux sénateurs s'éloignent avant qu'on ait rendu « réponse, apportent au forum tout l'or, tout l'argent qui se trouve « soit dans leurs maisons, soit dans le trésor public, le jettent sur « un bûcher allumé à la hâte, et la plupart se précipitent eux- « mêmes dans les flammes. Déjà ce spectacle avait répandu dans « la ville le trouble et la consternation, quand on entendit un nou- « veau tumulte du côté de la citadelle. Une tour, depuis longtemps « battue, venait de s'écrouler. Aussitôt une colonne carthaginoise, « s'élançant sur ces ruines, informa, par un signal, le général en « chef que la place semblait renoncer à se défendre. Annibal estima « qu'une occasion semblable ne lui permettait pas de différer une « action de vigueur. Il fit donner toutes ses forces, et enleva la « place en un clin d'œil. »

Le siége avait duré huit mois[2].

Tous les défenseurs adultes furent passés par les armes, selon les lois de la guerre[3], et arrosèrent de leur sang les cendres du bûcher allumé par le grand, mais sauvage désespoir du sénat[4]. Tite-Live trouve cette mesure cruelle, et cependant nécessaire. « Comment,

[1] Tite-Live, XXI, XIV.

[2] Neuf mois, selon Florus (II); huit ou neuf mois, suivant saint Augustin (*Cité de Dieu*, III, XX).

[3] « Belli jure. » (Tite-Live, XXI, XIII.)

[4] « Ne saltem captiva in manus Annibalis perveniret [Saguntum], ingentem « rogum publice struxit, in quem ardentem ferro etiam trucidatus omnes se suos- « que miserunt. » (Saint Augustin, *Cité de Dieu*, III, XX.) — « Les Sagontins, « plutôt que de se rendre, allumèrent eux-mêmes leur bûcher. » (Valère-Maxime, VI, VI, 1.)

« dit-il[1], épargner des hommes qui se brûlaient dans leurs maisons « avec leurs femmes et leurs enfants, ou qui, les armes à la main, « combattaient jusqu'au dernier soupir? » Admirons les progrès dus au temps. Deux mille ans plus tard, en 1811, le brigadier espagnol Andriani est sommé par le maréchal Suchet de rendre le rocher fortifié de Sagonte. Il accepte une capitulation honorable. La garnison, qui s'est vaillamment défendue, sort, il est vrai, prisonnière de guerre, mais avec armes et bagages, et *en défilant par la brèche.* La guerre sera de tous les temps; c'est un phénomène régi par une loi fatale de l'humanité; loi dure et terrible, mais à laquelle la race adamique ne saura jamais se soustraire. Il est donc consolant de voir les mœurs s'adoucir et les nations se départir de leurs rigueurs[2].

Sagonte fournit un immense butin, dont tous les soldats de l'armée eurent leur part; l'avide population de Carthage eut aussi la sienne.

La campagne s'avançait; Annibal ne pouvait plus songer à rien entreprendre avant le printemps suivant : il rentra donc à Carthagène[3] prendre ses quartiers d'hiver (219-218), se reposer, se recueillir avant de tomber comme la foudre au cœur de l'Italie.

[1] Tite-Live, XXI, XIV. — Sagonte fut ultérieurement relevée par les Romains. « ... Suos imperatores (Romanos) recte et ordine, et ex voluntate senatus fecisse, « quod Saguntum restituerint, civesque saguntinos servitio exemerint. » (Tite-Live, XXVIII, XXXIX.) On voit, en 205, une députation de dix Sagontins venir à Rome remercier le sénat de ses bienfaits, le féliciter des succès des légions romaines, lui demander la permission de déposer au Capitole leur offrande nationale. — « Saguntum, civium romanorum oppidum, fide nobile. » (Pline, *Hist. nat.* III, IV.)

Les Romains firent frapper en l'honneur de Sagonte une médaille portant, à l'avers, une inscription en caractères celtibériens, et, au revers, cette légende latine : *Saguntum invictum.* (Voyez l'*Univers pittoresque* [*Espagne*] de Firmin Didot, 1844, page 39 et planche XXXII.)

[2] Le sort des Sagontins avait glacé de terreur toutes les nations de l'Occident. « In his omnibus belli secundi... tam horrendi, tam exitiosi, tam periculosi... « malis nihil miserabilius ac miserabili querela dignius quam exitium Saguntino« rum fuit. » (Saint Augustin, *Cité de Dieu*, III, XX et XXI.)

[3] Carthagène était alors comme la capitale et le centre d'opérations des Carthaginois en Espagne. (Polybe, III, XV.)

L'empereur Napoléon III dit[1] « qu'Annibal avait généralement « l'infériorité dans l'attaque des places. Ainsi, après la Trébie, il ne « put se rendre maître de Plaisance[2]; après Trasimène, il échoua « devant Spolète; trois fois il se dirigea sur Naples, sans oser l'atta- « quer; plus tard, il fut obligé d'abandonner les siéges de Nola, de « Cumes et de Casilinum[3]. » Il faut bien observer que, en Italie, Annibal n'avait à sa disposition aucun matériel de siége, tandis qu'il en était autrement en Espagne. La conduite des travaux de Sagonte montre assez qu'il n'était point étranger à l'art de l'attaque et de la défense des places. Il connaissait certainement toutes les machines dont on faisait usage en Grèce depuis le temps d'Aristote. D'ailleurs la défense de Tyr, sous Alexandre (332), et le siége de Rhodes par Demetrius (304) avaient eu du retentissement, et les généraux carthaginois devaient être au courant des progrès de la poliorcétique. Si Annibal n'a pas réussi en Italie, c'est, répétons-le, qu'il manquait de matériel, et qu'il n'avait point les moyens de s'en procurer un qui pût suffire à ses besoins. Il ne faut pas oublier non plus que, à sa descente en Italie, il emporta Turin en trois jours, et que, avant Sagonte, il avait pris d'assaut Cartéja, Arbocala et Salamanque. Enfin on doit faire observer que, dans l'antiquité, un siége était toujours une opération délicate et difficile. Les moyens de la défense étaient alors équivalents à ceux de l'attaque, et prenaient parfois sur ceux-ci une supériorité prononcée. Il y avait, entre l'agression et la résistance, un équilibre qui n'a été rompu que par l'invention de la poudre; et, derrière leurs murailles, quelques défenseurs résolus pouvaient longtemps tenir en échec une armée entière.

La chute de Sagonte avait fait tomber aux mains d'Annibal un énorme et précieux butin. L'argent recueilli fut mis en réserve pour les besoins de la guerre, ainsi que les approvisionnements de toute espèce dont regorgeaient les magasins de la place; les

[1] *Histoire de Jules César*, l. I, c. v, t. I, p. 159 et 160.

[2] Tite-Live, XXVI, XXXIX.

[3] Tite-Live, XXIII, XV et XVIII. — Annibal prit par la famine les places de Casilinum et de Nucerie; quant à la citadelle de Tarente, elle résista cinq ans, et ne put être forcée. (Tite-Live, XXVII, XXV.)

prisonniers furent abandonnés aux soldats; le reste des dépouilles prit la route de Carthage [1]. Les largesses du jeune général eurent les conséquences qu'il en attendait : les mercenaires se montrèrent aussitôt impatients de nouveaux combats, et la République parut disposée à faire de grands sacrifices pour aider aux succès de l'armée d'Italie [2]. Enfin, par une mesure habile et sage, Annibal s'assura le zèle des contingents espagnols. Il leur donna congé pour tout l'hiver (219-218), qu'ils allèrent passer dans leurs foyers, sous la condition de rejoindre à Carthagène, dès les premiers jours du printemps [3].

Pour ne pas interrompre le récit des événements, nous avons omis à dessein la plupart des faits diplomatiques qui, durant le siége de Sagonte, dessinèrent entre les gouvernements de Carthage et de Rome une situation très-tendue. Nous avons mentionné seulement deux ambassades romaines venues en Espagne. Il convient d'en rappeler l'insuccès, avant d'exposer les discussions qui devaient fatalement amener la guerre.

A la suite de son heureuse expédition contre les Carpétans (220-219), Annibal rentrait à Carthagène, quand il vit venir à lui des agents du sénat romain. Ceux-ci le conjurèrent, au nom des dieux, d'épargner Sagonte, alors sous le protectorat de Rome, et de respecter les traités [4]. L'habile général donna à entendre qu'il appuyait le parti des Sagontins. Il dit qu'une sédition venait d'éclater parmi les habitants de la place; que les Romains, pris pour arbitres de la querelle, avaient injustement condamné à mort quelques-uns des premiers citoyens; que, de tout temps, la coutume des Carthaginois avait été de prendre la défense des opprimés, et qu'il ne devait pas laisser une iniquité impunie. Et, en même temps, il écrivait au sénat de Carthage, pour savoir

[1] Polybe, III, XVII. — Tite-Live, XXI, XVI.

[2] « Un butin immense envoyé par le vainqueur avait fait taire la faction hostile « aux Barca, et le peuple, comme les soldats, exalté par le succès, ne respirait « que la guerre. » (*Histoire de Jules-César*, t. I, c. I, I. I, p. 155.)

[3] Polybe, III, XXXIII.

[4] Polybe, III, XV. — Il s'agit principalement ici du traité intervenu, en 227, entre Asdrubal et la République romaine.

comment il devait traiter les Sagontins, qui, forts de l'alliance romaine, osaient attaquer quelques peuplades soumises à la République [1].

Les envoyés romains, voyant Annibal revendiquer ainsi le titre de protecteur immédiat de Sagonte, jugèrent qu'il n'était guère possible d'éviter une rupture. Ils quittèrent aussitôt l'Espagne, pour aller à Carthage faire entendre des protestations énergiques, mais sans se douter alors que l'Italie dût être le théâtre de la guerre qui se préparait. A leur sens, c'était le territoire espagnol qui devait prêter les champs de bataille, et la place de Sagonte devenir la base d'opérations des légions romaines [2]. Polybe, qui relate cette première députation romaine, blâme beaucoup Annibal de son emportement, de son irréflexion même. Il lui reproche d'avoir oublié les véritables griefs de Carthage, pour invoquer de vains prétextes; d'avoir méconnu la justice et la vérité. Il dit que, puisque Annibal voulait le bien de son pays, il eût été plus raisonnable de sa part d'exiger des Romains la restitution de la Sardaigne ainsi que le dégrèvement d'une contribution injustement frappée, et, seulement en cas de refus, de leur déclarer la guerre.

Mais si, dans ces circonstances, Annibal semble s'être départi de sa prudence habituelle, s'il émet des prétentions étranges, c'est qu'il est évidemment en quête d'un *casus belli;* c'est qu'il a peur que Rome, alors affaiblie par ses luttes avec les Gaulois, ne fasse à son pays de larges mais dangereuses concessions. C'est bien avec intention, ce nous semble, qu'il accueille ainsi la première ambassade romaine : il voulait une rupture [3].

Plus tard, pendant que les Carthaginois poussaient activement les opérations du siége, après le premier assaut, demeuré infructueux, et au moment même où les mineurs allaient ouvrir la deuxième brèche, une autre ambassade romaine, ayant pour chefs P. Valerius Flaccus et Q. Bæbius Tamphilus [4], avait été signalée en

[1] Polybe, III, xv. — Ce sont les Torbolètes, alliés ou sujets des Carthaginois.

[2] Polybe, III, xv.

[3] « Annibal, fracto fœdere Romanorum, causas quæsivit quibus eos irritaret « ad bellum. » (Saint Augustin, *Cité de Dieu,* III, xx.)

[4] Ces noms, donnés par Tite-Live (XXI, vi), ne sont pas ceux qu'admet

vue de Sagonte[1]. Des agents carthaginois allèrent au-devant de ces personnages, et leur exposèrent qu'ils ne pouvaient être en sûreté ni dans les approches, ni dans les camps; qu'au point où en étaient venues les choses, il n'était plus temps de négocier; que le général en chef, tout à ses travaux de siége, n'avait plus à les entendre (219). Sur ce refus, et suivant leurs instructions, les envoyés mirent le cap sur Carthage, afin d'aller réclamer la personne même d'Annibal, en réparation de la violation du traité[2].

Mais, de son côté, Annibal avait déjà dépêché ses agents aux chefs de la faction Barcine. Le parti national paraissait devoir réunir une majorité compacte, et, à cet égard encore, les prévisions du général se réalisèrent. Seul dans le sanhédrin, Hannon réclama le respect des traités. Il parla longtemps, au milieu d'un profond silence, accordé moins à la valeur de ses opinions qu'à la haute position qu'il occupait dans l'État. Tite-Live, qui rapporte le texte de son long discours[3], dit que ses paroles furent empreintes

Silius Italicus. Suivant le poëte, les représentants du sénat romain étaient Fabius et Publicola. (*Puniques*, II.)

[1] Mentionnée par Tite-Live et Silius Italicus, cette nouvelle mission est, à notre sens, distincte de celle qui se rendit à Carthagène alors que, suivant Polybe, le siége n'était pas commencé.

[2] Tite-Live, XXI, VI et IX.

[3] « Au nom des dieux, arbitres et garants des traités, je vous ai suppliés de ne « pas envoyer à l'armée le fils d'Amilcar; ni les mânes ni le rejeton d'un tel « homme ne peuvent se résigner au repos, et, tant qu'il restera quelqu'un du « sang et du nom de Barca, l'alliance romaine ne sera jamais possible. Un jeune « homme était chez vous, brûlant de la soif de régner, et ne voyant, pour y « parvenir, d'autre moyen que de semer guerre sur guerre, et de vivre entouré « de soldats en armes; et vous, vous nourrissez ce feu menaçant, vous envoyez « ce jeune homme à l'armée! Vous avez donc allumé l'incendie qui vous dévore. « Vos soldats assiégent Sagonte, dont les traités leur défendent d'approcher. Bien- « tôt les légions romaines assiégeront Carthage, conduites par ces mêmes dieux « qui, dans la première guerre, ont vengé la violation des traités. Est-ce l'ennemi « ou vous-mêmes, ou la fortune de l'un et l'autre peuple, que vous méconnaissez? Des députés sont envoyés par des alliés, et pour des alliés; votre digne « général ne les admet pas dans son camp; il abolit le droit des gens. Cependant, « chassés comme ne l'ont jamais été les envoyés même d'un ennemi, ces députés « se présentent devant vous; ils demandent satisfaction, conformément aux traités;

de plus d'aigreur et de violence que celles mêmes de l'envoyé romain, Valerius Flaccus. Il avait conclu en demandant qu'on donnât satisfaction aux Romains, qu'on levât immédiatement le siége de Sagonte, qu'enfin on livrât la personne d'Annibal.

Mais le parti des riches devait échouer dans ses tentatives de désaveu; la majorité Barcine ne se laissa pas entamer, et le gouvernement dut répondre à l'ambassade que la guerre était venue du fait des Sagontins, et non du général commandant en Espagne; que les Romains agissaient fort injustement, s'ils soutenaient ces Grecs plus volontiers que les Carthaginois [1].

Pendant que ces discussions absorbaient le sanhédrin, les travaux du siége de Sagonte étaient loin de se ralentir, et bientôt

« ils ne mettent point la nation en cause, ils ne réclament qu'un seul coupable, « l'auteur du crime. Plus ils montrent de douceur et de patience dans les premières démarches, plus, je le crains, une fois déchaînés, ils sévirout avec rigueur. Rappelez-vous les îles Ægates, le mont Eryx, et tous les désastres que « vous avez essuyés, et sur terre et sur mer, pendant vingt-quatre ans. Et votre « général n'était pas un enfant; c'était Amilcar lui-même, cet autre Mars, comme « disent ses amis; mais alors nous n'avions pas respecté Tarente, c'est-à-dire « l'Italie, selon la prescription des traités; de même que, aujourd'hui, nous ne « respectons pas Sagonte. Aussi les dieux et les hommes eurent raison de nous; « et la question de savoir lequel des deux peuples avait rompu le traité, le sort « de la guerre l'a décidé, en donnant, comme un juge équitable, la victoire au « parti qui avait pour lui la justice. C'est contre Carthage qu'Annibal pousse « aujourd'hui ses vignes et ses tours mobiles; c'est le mur de Carthage qu'il « ébraule à coups de béliers. La ruine de Sagonte (puisse ma prédiction être vaine!) « retombera sur nos têtes; cette guerre commencée contre les Sagontins, il faudra la soutenir contre Rome. Livrerons-nous Annibal? me dira-t-on. Je sais que, « sur ce point, je ne puis guère faire autorité, à cause de mes inimitiés avec le « père. Mais je ne me suis réjoui de la mort d'Amilcar que parce que, s'il vivait « encore, nous aurions déjà la guerre avec Rome; et partant, je hais et je déteste « en ce jeune homme une furie, un vrai brandon de guerre. Non-seulement nous « devons le livrer en expiation du traité violé, mais, si personne ne le réclame, « il faut le déporter aux dernières limites du monde, et le reléguer en un point « d'où son nom ne puisse arriver jusqu'à nous, et troubler le repos de la patrie. « Je propose donc d'envoyer sur-le-champ une ambassade à Rome, pour donner « satisfaction au sénat; une autre vers Annibal, pour lui ordonner de lever le « siége de Sagonte, et le livrer lui-même aux Romains; une troisième enfin, pour « restituer à Sagonte tout ce qu'on lui a pris. » (Tite-Live, XXI, x.)

[1] Tite-Live, XXI, xi.

ainsi que nous l'avons raconté, la place succombait. A cette nouvelle, les Romains ne se demandèrent pas s'ils devaient déclarer la guerre à Carthage[1] : la nécessité d'une telle résolution était par trop évidente. Ils dépêchèrent sans retard aux Carthaginois cinq nouveaux agents diplomatiques, munis d'instructions précises. C'étaient : Q. Fabius, M. Livius, L. Emilius, C. Licinius et Q. Bæbius[2]. Suivant Tite-Live, ces commissaires devaient demander aux Carthaginois si Annibal avait été autorisé à faire le siége de Sagonte, et à formuler une déclaration de guerre, au cas probable où le jeune général ne serait pas désavoué par son gouvernement[3]. Polybe dit qu'ils étaient chargés de déclarer la guerre si on ne leur livrait pas le fils d'Amilcar[4]. Introduits dans le temple d'Aschmoun, les députés romains donnent la parole à Fabius, qui expose nettement la situation. On l'écoute, mais non sans quelques marques d'impatience. La majorité Barcine, plus unie que jamais, ne laisse pas prendre la parole au riche Hannon[5]. Un membre du sénat se lève, mais il est du parti d'Annibal; c'est Gestar[6], que le sanhédrin vient de charger du soin de défendre

[1] Polybe, III, xx.

[2] Tite-Live, XXI, xviii.

[3] Tite-Live, XXI, xviii.

[4] Polybe, III, xx-xxxiii. — «Les Romains n'avaient nul droit de demander «qu'on leur livrât Annibal; les Carthaginois seuls étaient en droit de le punir.» (Grotius, *De jure belli et pacis*, I, iii.) — «Le docte Gronovius prétend que ce «raisonnement des Carthaginois n'était qu'une chicane, parce que Annibal, en «attaquant Sagonte de son autorité privée, avait violé une clause du traité. Il est «vrai qu'il y avait là en effet une infraction aux traités; mais c'est cela même qui «était en question. Et, jusqu'à ce qu'on en eût convaincu les Carthaginois, ils «avaient raison de dire que ce n'était pas aux Romains à s'informer si Annibal «avait agi, ou non, par ordre de la République.» (Barbeyrac, *Notes sur Grotius*.)

[5] Silius Italicus (*Puniques*, II) lui prête en cette occasion un discours qu'on ne trouve ni dans Polybe, ni dans Tite-Live, et qui semble n'être qu'une imitation de celui que l'historien romain réfère à la deuxième ambassade.

[6] Silius Italicus, *Puniques*, II. — Voici le texte entier du discours de Gestar (*Ag-Astaroth*) : «Romains, votre première ambassade fut certainement témé«raire, lorsque vous vîntes réclamer Annibal, comme étant seul coupable du «siége de Sagonte; mais celle-ci, plus modérée dans les termes, est, en réalité, «plus violente encore. Alors Annibal était seul accusé et réclamé; aujourd'hui, «c'est à nous que vous prétendez imposer l'aveu d'une faute, et, par suite, une

les intérêts de Carthage, parce que, de tous les membres de l'assemblée, il est le plus capable de le faire[1]. Gestar ne parla point du traité d'Asdrubal et le considéra comme n'ayant jamais existé. D'ailleurs, eût-il été réellement conclu, qu'importait à la République, puisqu'il l'avait été sans son agrément? En cela, Carthage invoquait un exemple donné par Rome elle-même, qui, lors de la guerre de Sicile, avait déclaré non recevables les conditions acceptées par Lutalius, sous prétexte que le traité avait été conclu sans l'autorisation du peuple. Les Carthaginois ne cessaient d'ailleurs d'interpréter ce traité des Ægates en sa teneur même, telle qu'elle résultait de l'échange des ratifications. Le texte consenti, répétaient-ils, ne porte rien qui regarde l'Espagne. Il ne fait que garantir une entière indépendance aux alliés des deux puissances contractantes; or, à la date de la signature, les Sagontins n'étaient pas encore alliés de la République romaine[2].

Les députés romains refusèrent absolument d'admettre ce raisonnement. Discuter était possible, dirent-ils, tant que Sagonte était debout. Maintenant qu'elle a succombé, il ne reste plus aux

« réparation immédiate. Pour moi, j'estime que la question est de savoir, non pas « si le siége de Sagonte est résulté d'une volonté publique, mais bien s'il a été légitime ou injuste. Car c'est à nous seuls qu'il appartient de juger et de punir « notre concitoyen, qu'il ait agi d'après des ordres ou sans ordres. Avec vous, « nous n'avons qu'un point à discuter. Le fait accompli excède-t-il ou non les « limites du traité? Or, puisqu'il vous plaît de distinguer, parmi les actes des « généraux, ceux qui émanent de leur initiative personnelle de ceux qu'ils n'accomplissent qu'en exécution d'ordres reçus, il existe entre Rome et nous un « traité conclu par le consul Lutatius, dans lequel il est fait mention des alliés « des deux parties, et nullement des Sagontins, car ils n'étaient pas encore vos « alliés. Mais, dira-t-on, dans le traité fait avec Asdrubal, les Sagontins sont exceptés. A cela je ne répondrai que ce que vous m'avez appris vous-mêmes. En « effet, vous ne vous êtes point crus liés par le traité du consul Lutatius, parce « qu'il n'était autorisé ni par le sénat, ni par le peuple : en conséquence, il a « été renouvelé par votre gouvernement. Si donc vous n'admettez que les traités « rédigés sous votre sanction et par votre ordre, le traité qu'Asdrubal a souscrit « à notre insu ne peut non plus nous obliger. Partant, ne parlez plus de Sagonte ni de l'Èbre, et que ce qui couve depuis longtemps dans vos cœurs se produise enfin en ce jour! » (Tite-Live, XXI, XVIII.)

[1] Polybe, III, XX.

[2] Polybe, III, XXI.

Carthaginois qu'à punir ou à livrer les coupables, seul moyen de montrer qu'ils sont eux-mêmes étrangers à la chute de cette ville; sinon, à se reconnaître les complices d'Annibal ou ses instigateurs.

Carthaginois et Romains ne sortaient point du thème qu'ils s'étaient imposé. Enfin Gestar s'étant écrié : « Ne parlez plus de « Sagonte ni de l'Èbre; que ce qui couve depuis longtemps dans « vos cœurs se produise enfin au grand jour! Fabius se leva, et, « faisant un pli à sa toge : Nous vous apportons, dit-il, ou la « paix ou la guerre; choisissez. — Choisissez vous-même, lui ré- « plique-t-on fièrement. — Eh bien, la guerre! reprend Fabius en « secouant sa toge. — La guerre, soit! s'écrient tous les sénateurs; « nous la soutiendrons avec l'enthousiasme que nous mettons à « l'accepter[1]. » Ainsi la deuxième guerre punique s'ouvrait par une solennelle déclaration et de hautains défis.

Les trois ambassades romaines dont nous venons de parler sont parfaitement distinguées dans l'*Histoire de Jules César*. « Le sénat « [romain], y est-il dit[2], se borna à expédier des commissaires, « les uns auprès d'Annibal, qui ne les écouta pas, les autres à « Carthage, où ils n'arrivèrent que lorsque Sagonte avait cessé « d'exister... Les ambassadeurs romains envoyés pour exiger des « indemnités, et même demander la tête d'Annibal, furent mal « reçus, et revinrent en déclarant les hostilités inévitables. »

La nouvelle des résolutions du sanhédrin emplit de joie le cœur d'Annibal.

[1] Polybe, III, XXI. — Tite-Live, XXI, XVIII. — Silius Italicus, *Puniques*, II. — Florus, II. — On voit par ces témoignages qu'Annibal n'a pas entrepris la deuxième guerre punique sans l'aveu de son gouvernement.

[2] *Histoire de Jules César*, l. I, c. v, t. I, p. 155.

# CHAPITRE IV.

## RECONNAISSANCES.

Mission en Gaule et en Italie. — Agents diplomatiques. — Fonctionnaires administratifs. — Officiers du service topographique. — Résumé du rapport des topographes. — L'Italie. — Superficie. — Développement des frontières maritimes. — Beautés du sol. — Avantages de la situation géographique. — Vices de conformation. — La Circumpadane. — Bassin du Pô. — Orographie. — Fertilité de la Circumpadane. — Régime des cours d'eau. — Propriétés militaires. — Hydrographie. — Le Pô. — Son importance stratégique. — Propriétés militaires des affluents du Pô. — La Doria-Baltea. — La Sesia. — Lignes de défense : Sesia-Pô-Tanaro; Sesia-Pô-Bormida ; Sesia-Pô-Scrivia. — Le Tessin. — La Trebbia. — Ligne de défense : Tessin-Pô-Trebbia. — Le brenn Bellovèse. — François I^er^. — L'empereur Napoléon III. — Macdonald. — Trouée de la Stradella. — Montebello. — Les Alpes. — Alpes occidentales. — Alpes pennines. — Alpes grées. — Alpes de la Vanoise. — Alpes cottiennes. — Alpes de Maurienne. — Alpes du Dauphiné. — Alpes maritimes. — Caractères géologiques des Alpes. — Leurs propriétés militaires. — Passages des Alpes antérieurs à Annibal. — Les Ombres. — Bellovèse. — Fréquence des invasions gauloises. — Annibal en connaissait l'histoire. — Conclusions du général Marescot conformes à celles des officiers d'Annibal. — Le Rhône. — Les Pyrénées. — Les Pyrénées orientales. — Les Albères. — Cols de Carbassera, de la Massane, de Banyuls, de Belistre. — L'Èbre. — Ethnographie. — Les Galls. — Les Sicanes. — Les Ligures. — Empire d'Ombrie. — La nouvelle Étrurie. — Invasions gallo-kimriques. — Les Insubres. — Les Boïes. — Les Cisalpins : Boïes, Insubres, Senons, Anamans. — Leurs luttes avec Rome. — Ligue insubro-boïenne. — Rome soumet les Anamans, les Lingons et les Boïes. — Conquête de l'Insubrie. — Les agents d'Annibal en Cisalpine. — Adhésion des Boïes et des Insubres. — Les Transalpins. — Ibero-Ligurie ; Celto-Ligurie. — Adhésion des Transalpins aux projets d'Annibal. — Les Massaliotes. — Leurs dispositions hostiles. — Caractère mobile des populations gauloises. — Morcellement et désunion politique. — Esprit d'aventures et génie guerrier. — Énergie et puissance des gens de race gallique.

Dès les premiers jours de l'année 220, Annibal avait expédié en Gaule et en Italie des hommes sûrs, chargés de préparer les voies

pour sa grande entreprise. Le personnel de cette mission se composait d'agents diplomatiques, de fonctionnaires administratifs et d'officiers du service topographique.

Les premiers avaient à sonder l'esprit des populations que l'armée allait rencontrer sur son chemin, à nouer avec elles des relations amicales, à les gagner enfin à la cause de Carthage[1].

L'Italie, à cette époque, se trouvait partagée en trois zones ethnographiques distinctes. Les Gaulois habitaient le nord; les Italiotes, le centre, et les Grecs, le midi de la péninsule. Rome, qui venait de conquérir l'Italie centrale et l'Italie méridionale, commençait alors à menacer l'indépendance de la Circumpadane. Annibal songeait bien à réveiller les rancunes de la Grande-Grèce, mais c'était surtout l'alliance des Cisalpins qu'il désirait se ménager[2]. Quant aux Italiotes, à l'exception des Samnites peut-être, il ne pensait pas pouvoir les détacher du parti des Romains. En conséquence, les agents carthaginois avaient à proposer aux Cisalpins une alliance offensive et défensive, à s'ouvrir une route à travers les Gaules transalpine et cisalpine, à semer, s'il était possible, au cœur de l'Italie des germes de résistance à la domination romaine. La suite de ce récit dévoilera l'habileté de ces ambassadeurs secrets : l'un d'eux pénétra jusque dans les murs de Rome, où il ne fut arrêté qu'après plusieurs années de séjour clandestin.

Les fonctionnaires administratifs avaient reçu mission d'étudier les ressources du pays dans lequel on allait s'engager, et de prendre, au préalable, toutes les dispositions de nature à imprimer une bonne marche aux différents services sans le secours desquels il n'est point

[1] « Præmissis qui Gallorum animos, qua traducendus exercitus erat, donis « conciliarent. » (Tite-Live, XXI, XXIII.)

[2] « Il avait demandé des renseignements positifs sur la fertilité du pied des « Alpes et de la vallée du Pô, sur les populations de ces contrées, sur leur esprit « militaire et, avant tout, sur la haine qu'ils semblaient nourrir contre le gouver- « nement de Rome. C'est sur ce sentiment qu'il fondait ses meilleures espérances. « Aussi n'était-il rien qu'il ne fît promettre à tous les chefs gaulois établis en deçà des « Alpes et dans les Alpes mêmes, jugeant bien ne pouvoir faire la guerre en Italie « que si, après avoir triomphé des difficultés d'une marche longue et pénible, il « parvenait chez les Cisalpins et s'assurait de leur alliance, laquelle pouvait seule « lui permettre de mener à bien une telle expédition. » (Polybe, III, XXXIV.)

d'armée possible. Ils devaient procéder à la recherche des approvisionnements de toute nature, en aménager les sources par voie de marchés passés en temps utile, en former partout des magasins sur des points convenablement choisis. Le lecteur pourra entrevoir ci-après, au chapitre v<sup>e</sup> de ce livre, l'intendance carthaginoise remplissant à son plus grand honneur un rôle délicat et difficile.

Les officiers du service topographique étaient chargés de fournir au général en chef toutes les données pouvant servir de base à l'établissement du projet d'expédition et au tracé de l'itinéraire. Suivant ce programme, il leur était prescrit de réunir tous les documents relatifs à l'histoire, au caractère, aux mœurs des populations diverses dont il fallait obtenir, sinon l'alliance, au moins la neutralité. Annibal leur avait demandé : un plan d'ensemble de la péninsule vers laquelle on marchait; une description détaillée de la Circumpadane, pays des futurs alliés; une exacte appréciation des obstacles naturels qui séparaient encore les Carthaginois de leurs adversaires, c'est-à-dire du Tessin, de la Trébie et du Pô, des Alpes et du Rhône: des Pyrénées et de l'Èbre, précieuses lignes de défense que les Romains pouvaient mettre à profit.

Le rapport des officiers topographes peut se résumer ainsi qu'il suit pour nos lecteurs :

La nature a franchement accusé les limites de l'Italie. Les Alpes centrales détachent, au sud-ouest et au sud-est, deux grandes chaînes semi-circulaires, qui enveloppent une vaste vallée et l'isolent du reste de l'Europe. Cette vallée continentale, une longue et étroite péninsule qui s'y rattache au midi, trois grandes îles et quelques petites îles situées à l'ouest : tels sont les éléments de la région italique, dont la superficie totale est d'environ 3000 myriamètres carrés, un peu plus de la moitié de celle de la France. « Aucune partie de l'Europe, dit Napoléon, n'est située d'une manière aussi avantageuse que l'Italie pour devenir une grande puissance maritime. Le développement des côtes de terre ferme est « d'environ 2300 kilomètres. Les deux îles de Sardaigne et de Sicile « ont 1400 kilomètres de côtes. L'Italie, y compris ses grandes et « petites îles, peut donc avoir 3900 kilomètres de côtes; la France « en a 2400. »

Riche d'un tel développement de frontières maritimes, l'Italie l'est encore de sa situation privilégiée. Son admirable sol est protégé au nord par un épais rideau de hautes montagnes, qui ne se laissent pas facilement franchir. Placée au centre de la Méditerranée, l'Italie, tant que cette mer a été le seul champ nautique des peuples européens, a dominé l'Europe, l'Afrique et l'Asie; mais, depuis la fin du moyen âge, les immenses progrès des marines de toutes les puissances océaniques l'ont fait singulièrement déchoir. On doit observer aussi qu'elle a toujours éprouvé la plus grande difficulté à constituer à ses habitants une patrie indépendante. C'est qu'il y a dans la conformation physique de cette contrée un défaut qui en neutralise l'opulence naturelle : elle est trop longue pour sa largeur, et les habitants du continent, de la péninsule et des îles, que séparent des distances considérables et des divergences non moins sensibles d'intérêts et de mœurs, ont quelque peine à se considérer comme compatriotes.

La partie continentale de la région italique, ou Italie septentrionale (*alias* Gaule cisalpine ou Circumpadane, divisée en Cispadane et Transpadane), est cette vaste plaine semi-circulaire qu'enveloppe l'énorme massif séparant la vallée du Pô des bassins du Rhône, du Rhin et du Danube. Ce demi-cercle est décrit d'un rayon de 240 kilomètres, et présente une superficie de 1000 myriamètres carrés. Le bassin du Pô est dessiné : d'une part, par le revers méridional des Alpes centrales et pennines, par le revers oriental des Alpes grées et cottiennes, par le revers septentrional des Alpes maritimes et de l'Apennin septentrional; et, de l'autre, par le revers méridional des Alpes rhétiques, par le revers occidental des Alpes carniques et juliennes.

Les Alpes centrales, pennines, grées, cottiennes et maritimes forment la ceinture occidentale de la Circumpadane, suivant une courbe sinueuse de 560 kilomètres de développement. Leur versant méridional pousse des rameaux très-courts et, le plus souvent, normaux à la direction générale de la crête, de sorte que, à l'intérieur, ce cours de montagnes affecte la forme d'une muraille cylindrique, tandis qu'il se présente, à l'extérieur, sous l'aspect d'un vaste amphithéâtre dont les gradins se relient les uns aux autres

par une multitude de rampes à pente douce. De Turin on n'aperçoit que des plaines : c'est un immense verger, un jardin magnifique, avec la chaîne alpestre pour mur de clôture. De Genève, au contraire, le regard, qui s'arrête d'abord à de petites collines, s'élève par degrés jusqu'aux neiges éternelles. D'un côté, la fraîcheur, les ruisseaux, les pâturages; de l'autre, l'aridité, les torrents, les roches nues, les hauts escarpements.

Les Apennins, qui continuent au sud la ceinture du bassin du Pô, ne jettent vers le fleuve que des contre-forts de dimensions restreintes. Du col de Cadibone à la source du Ronco, cette chaîne présente une longueur de 240 kilomètres, sur une largeur de 40 à 80. Le thalweg de la plupart des vallées coupe la direction du faîte sous une incidence de 90 degrés, et, par suite, les cours d'eau n'ont qu'un développement très-modeste.

Les Alpes rhétiques, carniques et juliennes dessinent un massif tortueux de 640 kilomètres, dont le versant méridional présente à peu près les mêmes caractères que celui des Alpes centrales, pennines, grées, cottiennes et maritimes. Toutefois, les masses d'appui sont plus élongées; à l'escarpe verticale ont succédé les formes gracieuses d'un relief doucement accidenté.

La Circumpadane est un des plus riches pays du globe[1]. C'est, avons-nous dit, un immense jardin qu'arrosent des eaux limpides, que peuplent des gens énergiques, aimant passionnément le beau ciel sous lequel ils sont nés. Le climat en est tempéré, et généralement sain, sauf dans le voisinage de l'Adriatique.

Les rivières tombent de la cime des Alpes à la manière des torrents, et ces montagnes, que ne recouvre aucun manteau de forêts, sont depuis longtemps veuves de tout sol végétal; leurs roches mêmes, entraînées par les eaux, roulent à leur tour dans la plaine. Là, les fleuves collecteurs, sans cesse encombrés de débris

[1] La fertilité de la Circumpadane était jadis célèbre. Polybe, Plutarque, Tacite, n'hésitent pas à reconnaître la prééminence de cette région sur le reste de l'Italie. Dès la plus haute antiquité, on vantait ses pâturages, ses vignes, ses champs d'orge et de millet, ses bois de peupliers et d'érables, ses forêts de chênes, où s'engraissaient de nombreux troupeaux de porcs, base du régime alimentaire de ses heureux habitants.

erratiques, sont inévitablement condamnés aux exhaussements de lit et aux débordements. Ceux qui descendent à la mer Adriatique déposent à leur embouchure les matières qu'ils tenaient en suspension; les atterrissements se forment, et, arrêtés par des barres qui s'entre-croisent dans un chaos de colmatages mobiles, les eaux se répandent par infiltration dans les terres circonvoisines. De là des marais, souvent pestilentiels.

« L'Italie continentale, dit M. Lavallée[1], est la contrée militaire « de l'Italie, le théâtre habituel des guerres entre la France et l'Al- « lemagne, le véritable rempart de la presqu'île, qui suit toujours « ses destinées et ne lui est d'aucun secours. Aussi le principe de « la conquête de l'Italie est-il de s'assurer de la domination de ce « pays avant de s'enfoncer dans la longue et étroite presqu'île, et « d'abandonner entièrement celle-ci, dès que celui-là est exposé. « C'est ainsi qu'Annibal et Napoléon ont procédé à la conquête « de l'Italie. Charles VIII, oublieux de ce principe, courut à la « conquête de Naples sans s'inquiéter du bassin du Pô; mais il lui « fallut passer sur le ventre des confédérés italiens, quand il vou- « lut revenir en France. Enfin Macdonald, en 1799, apprenant à « Naples que les Français perdaient le bassin du Pô, se hâta d'a- « bandonner la presqu'île avant que la retraite fût coupée; mais il « lui fallut livrer une bataille de trois jours sur la Trébie, et il ne « ramena à Gênes que les débris de son armée. »

« Lorsqu'on tient l'Italie septentrionale, disait Napoléon, le reste « de la péninsule tombe comme un fruit mûr. »

La Circumpadane, ainsi que le nom l'indique, n'est autre chose que la vallée du Pô, et ce fleuve est l'un des plus grands de l'Europe. Il prend ses sources au mont Viso, et son cours total est de 520 kilomètres; sa largeur est de 900 mètres à Crémone.

Sa profondeur moyenne est de 2 à 3 mètres; mais les crues lui apportent jusqu'à 20 mètres de hauteur. Sa pente est environ de $0^m,0002$ par mètre.

« Les bords du Pô, dit encore M. Lavallée[2], sont généralement

[1] *Géographie militaire.*
[2] *Géographie militaire.*

« plats, et ses eaux, lentes et tranquilles, favorisent le passage d'une « de ses rives à l'autre. La largeur du lit facilite les transports. « Par sa direction et le volume de ses eaux, il est d'une grande im- « portance stratégique. C'est un fossé qui couvre la presqu'île, « en arrière des remparts des Alpes, et, de quelque côté qu'on « entre, on ne saurait l'éviter. A l'ouest, peu important par lui- « même, il l'est par ses affluents; à l'est, il est couvert par les « rivières qui descendent directement dans l'Adriatique. Au nord, « il se présente par le travers derrière la masse des Alpes, qui em- « pêche toute grande invasion. Au sud, si l'on entre par le défaut « des Alpes et des Apennins, il n'en garde pas moins son impor- « tance, parce qu'on ne saurait s'aventurer dans la presqu'île, sans « avoir ses derrières couverts par le fleuve. Le pays de la rive gauche « étant plus large, plus fertile, traversé par de grandes rivières, et « couvert par de hautes montagnes, est bien plus important que « celui de la rive droite; et l'invasion se porte toujours de ce côté, « même quand elle entre par le midi. Les eaux qui descendent des « Alpes sont des rivières; nées dans les glaciers, elles sont limpides « et claires. Celles qui tombent des Apennins sont des torrents; « elles sont bourbeuses et malsaines. »

De sa source à son embouchure, le Pô reçoit, de part et d'autre, un grand nombre d'affluents, qui presque tous ont des noms célèbres dans les fastes militaires des temps modernes et de l'antiquité. C'est que, en se combinant deux à deux et avec le Pô, ces affluents forment des lignes de défense naturelles, normales au cours du grand fleuve. La Circumpadane se trouve ainsi découpée, à courts intervalles, par des lignes d'eau sur les rives desquelles les armées en présence doivent nécessairement prendre position, et dont elles ont à se disputer les passages. « La marche des opéra- « tions, dit l'archiduc Charles, dépend de la configuration du ter- « rain, parce que la situation des montagnes et le cours des rivières « déterminent invariablement les lignes et les points sur lesquels « les armées doivent se rencontrer : c'est pourquoi les batailles dé- « cisives ont été livrées plusieurs fois sur les mêmes lieux, quoique « dans des circonstances et avec des armes différentes. » On ne s'étonnera donc point de rencontrer dans le récit qui va suivre plus

d'un nom de place forte ou de fleuve que l'histoire de nos récentes guerres d'Italie a dû fatalement enregistrer.

Une armée qui, des Alpes, descend dans la Circumpadane rencontre, perpendiculairement à leur thalweg, tous les affluents de la rive gauche du Pô, et se voit arrêtée d'abord par la Doria-Baltea, puis par la Sesia. Combinée avec l'un des affluents de la rive droite, le Tanaro, la Bormida ou la Scrivia, et un élément du Pô, la Sesia forme successivement trois lignes de défense très-respectables; mais, derrière ce système, s'ouvre un obstacle plus imposant encore, c'est la ligne d'eau Tessin-Pô-Trebbia.

Le Tessin, ancienne limite du Piémont et de la Lombardie, prend naissance au Saint-Gothard, traverse légèrement le lac Majeur[1], coule d'abord entre des collines boisées, puis à travers de larges prairies. La vallée, qui va toujours s'élargissant, présente aujourd'hui de vastes nappes de rizières, alternant avec des massifs de vignes et de mûriers[2]. Le cours du Tessin est rapide; sa vitesse moyenne est de 2m,33, et, néanmoins, il se divise en bras tourmentés, qui baignent çà et là des îles assez considérables. Ces conditions hydrographiques n'empêchent pas que, presque partout, les gués y soient difficiles et incertains. En temps ordinaire, la profondeur du fleuve varie de 1 à 4 mètres; sa largeur, de 60 à 100 mètres à l'origine, s'accroît rapidement à partir du lac Majeur : elle mesure de 150 à 200 mètres à Buffalora, et s'élève parfois à 600 mètres en aval de ce point.

La Trebbia prend sa source dans les Alpes maritimes, à l'ouest du col de Monte-Bruno, et conflue avec le Pô en amont de Plaisance. Cette rivière, partout guéable, a 500 mètres de largeur moyenne;

[1] « Quædam vero et dulces [aquæ] inter se supermeant alias. Ut..... in Verbano Ticinus. » (Pline, *Hist. nat.* II, CVI.)

[2] Silius Italicus nous a laissé du fleuve une description charmante :

Cæruleas Ticinus aquas et stagna vadoso
Perspicuus servat turbari nescia fundo,
Ac nitidum viridi lente trahit amne liquorem.
Vix credas labi; ripis tam mitis opacis
Argutos inter volucrum certamine cantus,
Somniferam ducit lucenti gurgite lympham.

(Silius Italicus, *Puniques*, IV, v. 82-87.)

elle coule sur un lit de gravier, entre deux rives couvertes de broussailles. A sec durant l'été, elle est prise, l'hiver, de crues subites, qui en ravagent les berges et noient la vallée sous une épaisse couche d'eau. Du mont Corsico (aux sources opposées de la Scrivia et de la Trebbia) part un épais contre-fort de l'Apennin septentrional, encaissant, à l'est, le bassin de la Trebbia. Cette longue croupe jette, à l'ouest, entre la Staffora et le Tidone, des ramifications qui aboutissent à la route de Plaisance à Tortone, et font de cette route un long défilé parallèle au Pô. C'est la célèbre Stradella.

Le Tessin, la Trebbia et l'élément du Pô compris entre leurs deux confluents forment une excellente ligne défensive contre les agressions venant des Alpes occidentales, et l'on peut juger de la valeur de l'obstacle par le rôle qu'il a joué dans l'histoire des guerres d'Italie. Dès l'an 587 avant l'ère chrétienne, le Gaulois Bellovèse était arrêté au Tessin par les Étrusques défendant leur indépendance. Sans énumérer toutes les opérations qui, depuis lors, ensanglantèrent ces rives, rappelons-nous François Ier livrant bataille, en 1525, sous les murs de Pavie (*Ti-Kino, Ticinum*[1]), cette clef du Tessin, d'où le fleuve a tiré son nom. Ce jour-là, tout fut perdu pour nous «fors l'honneur;» mais, aux premiers jours de juin 1859, notre jeune armée a vengé le roi chevaleresque, en envoyant aux échos de Pavie les noms de Buffalora, de Turbigo, de Magenta.

Sur la droite du Pô, la Trebbia, quoique moins imposante que le Tessin, n'en est pas moins une barrière dont il faut tenir compte, et plusieurs fois nous l'avons appris à nos dépens. En 1746, les Impériaux y battirent l'armée franco-espagnole; en 1799, Macdonald y fut culbuté par les Russes.

Cette ligne d'eau Tessin-Pô-Trebbia a, comme on le voit, une importance stratégique considérable : elle coupe la Circumpadane, et protége franchement la péninsule italique. L'agresseur qui veut la forcer s'impose un grand déploiement de forces, et il n'a qu'un

[1] *Kino* ou *Kano* c'est le «port du pays.» *Ti-Kino* est le «port de fleuve,» par opposition à *Bahr-Kino*, le «port de mer.» (Voyez, dans les *Voyages* de Barth, la description de Kano, le grand entrepôt du Soudan.)

moyen de s'y dérober : c'est de défiler par la Stradella, comme ont fait les Français en 1796. Aussi la possession de ce passage a-t-elle été plus d'une fois et très-chaudement disputée.

L'entrée en est couverte par les postes de Casteggio et de Montebello, qui commandent les routes de Pavie et de Plaisance. Annibal dut s'emparer de *Clastidium* (Casteggio), après sa victoire du Tessin, et le nom du village de Montebello est demeuré célèbre par suite de nos combats du 9 juin 1800 et du 20 mai 1859.

« Les Alpes, dit M. Duruy, forment, au centre de l'Europe, un « épais massif, dont la largeur varie de 2 à 4 degrés, et tracent, au-« tour du bassin du Pô, une demi-circonférence de 560 kilomètres, « si bien décrite, que le col de Cadibone, extrémité des Alpes ma-« ritimes, se trouve sur le même méridien que le Saint-Gothard, « nœud de toute la chaîne. Du côté de la France, se trouve, comme « pour toutes les montagnes européennes dirigées dans le sens de « l'équateur, l'inclinaison la moins rapide. Tandis que les hautes « vallées tombent brusquement dans le Piémont et la Lombardie, « elles descendent en pente douce dans la Provence, le Dauphiné « et la Suisse, comme autant de routes s'ouvrant d'elles-mêmes de-« vant les peuples du Nord. Aussi l'Italie a-t-elle subi plus d'inva-« sions qu'elle n'en a fait. Le point culminant de cette chaîne est « le mont Blanc, qui se dresse tout droit de plus de 3000 mètres « au-dessus de Chamounix, où ses glaciers descendent et viennent « mourir. Du col de Cadibone jusqu'au mont Blanc, les Alpes « grandissent. Du mont Blanc au mont Rosa, la ligne de faîte con-« serve une hauteur à peu près égale ; à partir de ce point, elle s'a-« baisse. Le Saint-Gothard, limite de l'ancienne Gaule, est déjà de « 1500 mètres au-dessous du mont Blanc. Mais ce qu'il perd en « élévation, il le rachète par l'épaisseur de son massif, où viennent « se rencontrer sept chaînes de montagnes. Comme des vastes « flancs de ce colosse, descendent : le Rhône, qui va à la France; « le Rhin, qui va à l'Allemagne, et le Tessin, qui va à l'Italie; il « domine ces grandes voies naturelles, et est en quelque sorte la « forteresse de l'Europe centrale. »

Les Alpes occidentales, qui embrassent, suivant un demi-cercle, le bassin du Pô supérieur, sont divisées par les géographes en quatre

massifs distincts, savoir : les Alpes *pennines, grées, cottiennes* et *maritimes.*

Les Alpes *pennines* s'étendent du Saint-Gothard au mont Blanc, sur une longueur de près de 160 kilomètres. Ce sont les montagnes les plus considérables de l'Europe, eu égard à l'importance de leur masse, à leur élévation et à l'étendue de leurs glaciers. On a dit que cette chaîne avait tiré son nom de celui des Carthaginois (*Pœni*)[1]. Tite-Live, qui mentionne cette tradition, croit à une autre étymologie, et parle d'un dieu *Pennin*, que les montagnards adoraient sur ces sommets perdus dans les nuages[2]. Il est probable que ces Alpes, frangées de pics (*bein, benn, penn*), doivent leur dénomination aux pointes aiguës qui en festonnent la cime[3].

On distingue, dans les Alpes pennines, deux passages principaux : le col du Simplon (altitude 2005 mètres), conduisant de Bryg, sur le Rhône, à Domo d'Ossola, dans le bassin du Tessin; et le grand Saint-Bernard (altitude 2428 mètres), reliant Martigny à Aoste.

Les Alpes *grées* se développent du mont Blanc au mont Cénis, et séparent le bassin de l'Isère de celui de la Doria-Riparia. La crête, qui mesure plus de 100 kilomètres, dessine un rentrant

[1] « Alpium fores... Peninas. His Pœnos..... transisse memorant. » (Pline, *Hist. nat.* III, xxi.)

[2] « ... vulgo credere Penino, atque inde nomen ei jugo Alpium inditum... » (Tite-Live, XXI, xxxviii.) « ... neque, hercule, montibus his ab transitu « Pœnorum ullo Veragri, incolæ jugi ejus, norunt nomen inditum; sed ab eo « quem, in summo sacratum vertice, Peninum montani appellant. » (Tite-Live, *loco cit.*)

[3] Cette explication est de M. Amédée Thierry (*Histoire des Gaulois*, t. I, p. 120), et, suivant cette opinion, c'est de la montagne (*pein*) que le dieu aurait tiré son nom, au lieu d'avoir donné le sien à la montagne, ainsi que le prétend Tite-Live. On a trouvé à Saint-Pierre-Montjou diverses inscriptions rappelant le culte rendu à ce *dieu des pics*. Nous n'en citerons qu'une :

LVCIVS LVCILIVS
DEO PENINO
OPTIMO
MAXIMO
DONVM DEDIT.

prononcé dont la convexité regarde l'Italie. Du mont Iseran, point culminant de la chaîne (altitude 4045 mètres), se détache un énorme contre-fort qui, sous le nom d'*Alpes de la Vanoise*, isole le bassin de l'Arc de celui de l'Isère. Selon quelques auteurs, ces montagnes, généralement âpres et sauvages, s'appelleraient *grées* du nom de l'Hercule grec, qui, le premier, les aurait franchies[1]. Elles furent dites longtemps *Graiæ;* mais les habitants les nommaient *Craighes* (du celtique *craig*, « rocher ») ou *montagnes des rocs*[2].

Les cols des Alpes grées sont difficilement praticables, et l'on ne voit dans cette région que deux passages proprement dits : le petit Saint-Bernard (altitude 2192 mètres)[3], et le col du mont Cénis (altitude 2165 mètres), conduisant de Saint-Jean-de-Maurienne à Suse.

Les Alpes *cottiennes* s'étendent du mont Cénis au mont Viso[4]. Elles ont 100 kilomètres de longueur, et se brisent suivant un angle aigu dont le sommet est pointé vers la France. Ce saillant, c'est le mont Tabor, d'où se détachent deux contre-forts épais : celui des Alpes de Maurienne, qui court entre l'Arc et la Romanche, et va s'épanouissant sur l'Isère jusqu'au confluent du Drac, sans se laisser traverser par aucune route; celui des Alpes du Dauphiné, séparant la haute Durance de la Romanche et du Drac, et semé de vastes glaciers.

[1] « Ad Alpes posteaquam venit, quæ Italiam ab Gallia sejungunt, quas nemo « cum exercitu, *præter Herculem Graium*, transierat (quo facto is hodie *saltus* « *Graius* appellatur)... » (Cornelius Nepos, *Annibal*, III.) — « ...Graiis Herculem transisse memorant. » (Pline, *Hist. nat.* III, XXI.) — Ce passage d'Hercule est aussi mentionné par Silius Italicus (*Puniques*, III), par Virgile (*Énéide*, VI), par Diodore (IV, XIX), par Denys d'Halicarnasse (I, XLI), par Ammien Marcellin (XV, IX).

[2] Voyez M. Amédée Thierry, *Histoire des Gaulois*, t. I, p. 120.

[3] M. Duruy (*Hist. romaine*, p. 117) dit que le petit Saint-Bernard est « le plus « facile passage qu'il y ait dans toute la chaîne des Alpes. » Cette opinion est discutable, car le petit Saint-Bernard, semé d'obstacles, n'est pratique que par les chasseurs de la Tarantaise.

[4] « Les Alpes cottiennes, dit Napoléon Ier, s'étendent depuis le col de l'Argen« tière jusqu'au mont Cénis. » Les cols de l'Argentière, d'Agnello et du mont Cénis seraient ainsi dans la région cottienne.

Les points culminants de la chaîne cottienne[1] sont : le mont Tabor (3172 mètres), le mont Genèvre (3592 mètres) et le mont Viso (3836 mètres). On y trouve sept passages principaux, parmi lesquels on remarque : le col du mont Genèvre (2000 mètres), conduisant de Briançon à Césane; le col de la Croix, de Mont-Dauphin à Pignerol; enfin le col du Viso (3040 mètres), qui présente de grandes difficultés. Un jour qu'il gravissait le mont Cervo, le général Bonaparte trancha nettement la question du passage des Alpes par Annibal. « Il n'a pu prendre, s'écria-t-il, qu'un des cols « du revers septentrional du Viso[2]. » Grandes et mémorables paroles, témoignant d'un étonnant coup d'œil; expression saisissante d'une intuition de génie!

Les Alpes *maritimes* décrivent, du mont Viso au col de Cadibone, un arc de cercle de 200 kilomètres de développement, dont la convexité regarde la France, et qui, dans sa partie sud-est, longe la mer, en laissant, entre son massif et la côte, une zone plane qui va se rétrécissant vers l'Italie. On compte dans cette chaîne dix points de franchissement, dont les plus fréquentés sont : le col d'Agnello, de Queyras à Castel-Delphin; les cols de Longet, de Roure et de Maurin, reliant la vallée de l'Ubaye aux vallées de la Vraita et de la Maira; le col de l'Argentière (2013 mètres); le col de Tende (1795 mètres), route de Nice à Turin; le col de Cadibone (490 mètres), la plus forte dépression des Alpes occidentales.

Considérées au point de vue géologique, les Alpes appartiennent aux trois grandes formations : granitique, schisteuse et calcaire. Le faîte est granitique. Sur les versants est et sud, les roches primitives descendent jusqu'aux plaines italiennes. Au nord et à l'ouest (Provence et Dauphiné), les montagnes sont presque entièrement calcaires[3].

Les Alpes centrales, pennines, grées et cottiennes sont les mon-

[1] « Au temps d'Auguste, le roi Cottus aurait ouvert une route dans cette partie des Alpes, et la région tout entière aurait gardé son nom. » (Ammien Marcellin, XV.) Telle serait l'origine du nom d'Alpes *cottiennes*.

[2] J. B. Collot, *Mémoires*.

[3] « . . . Cæduntur in mille genera marmorum. » (Pline, *Hist. nat.* XXXVI, 1.)

tagnes les plus majestueuses de l'Europe. Flanquées de larges glaciers, elles sont festonnées d'une multitude de cols, que dominent des pics formidables, et ces géants de neige ne semblent plantés là que pour garder l'entrée de la Circumpadane. La plupart des passages naturels sont impraticables aux armées régulières; mais, aujourd'hui, les routes du Simplon, du mont Cénis, du mont Genèvre et de la Corniche sont de magnifiques défis portés à la nature. La barrière est abaissée, le rempart est détruit, et le percement du mont Cénis va modifier plus profondément encore la nature des relations internationales de l'Italie et de la France.

En gardant les débouchés des cols, on garde toute la frontière; mais, pour défendre tant de trouées, il faut éparpiller ses forces, ou bien, si on les concentre, on risque de ne pas arriver à temps au-devant de l'ennemi. « Enfin, dit Machiavel[1], comme on ne « peut employer un grand nombre d'hommes à la défense des lieux « sauvages, tant à cause de la difficulté des vivres que de la gêne « du terrain, il est impossible de résister au choc de l'ennemi qui « vient vous attaquer avec des forces considérables. — Chacun sait « avec quelles difficultés Annibal franchit les Alpes qui séparent « la Lombardie de la France, et ces montagnes qui s'élèvent entre « la Lombardie et la Toscane. Cependant les Romains crurent de- « voir l'attendre d'abord sur le Tessin, et ensuite dans les plaines « d'Arezzo, et ils préférèrent voir leur armée détruite par l'ennemi « dans des lieux où, du moins, ils pouvaient le vaincre, que de « la conduire sur les montagnes où l'âpreté des lieux l'aurait dé- « truite. » La théorie de Machiavel, on le voit, est qu'il ne faut point défendre les passages des montagnes, mais attendre en deçà l'invasion qu'on n'a pas pu arrêter au delà.

Les forts construits à l'origine des vallées des Alpes sont, en réalité, de peu d'importance, car il est très-possible, sinon facile, de les tourner; l'attaque saura toujours découvrir des sentiers que ne connaît pas la défense, ou dont elle ne soupçonnera pas qu'on doive faire usage. « Lorsque François Ier, roi de France, résolut de passer « en Italie pour recouvrer la Lombardie, ceux qui s'opposaient à

[1] *Discours sur Tite-Live*, l. I, édition Louandre.

« son entreprise fondaient les plus grandes espérances sur les « Suisses, qu'ils croyaient capables d'interdire le passage des Alpes. « Mais l'expérience leur prouva bientôt combien leur confiance « était vaine; car le roi, ayant laissé de côté deux ou trois défilés « que défendaient les Suisses, s'en vint par un autre chemin entiè- « rement inconnu (col d'Agnello), pénétra en Italie, et se trouva « devant ses ennemis avant qu'ils se fussent doutés de son pas- « sage[1]. »

Quoi qu'il en soit, et malgré ces inconvénients majeurs, les Alpes n'en offrent pas moins à la défense un point d'appui sérieux, car elles rompent le cours des grands mouvements stratégiques.

Bien des fois avant Annibal, ces majestueuses montagnes avaient été franchies. Vers l'an 1364 avant l'ère chrétienne, ce sont les Gaulois Ombres qui s'emparent de la Circumpadane. En 587, un nouveau ban d'invasion gauloise se précipite sur les plaines du Pô : c'est Bellovèse, qui passe les *saltus Taurini* et combat sur les rives de ce Tessin, que ses arrière-neveux arroseront tant de fois de sang français[2]. De 587 à 521, se produisent les troisième et quatrième grandes invasions, composées de Boïes et de Lingons; celle-ci franchit les Alpes pennines[3]; celle-là, les Alpes maritimes[4]. « Les « Gaulois, dit Polybe[5], habitants des rives du Rhône, mainte et « mainte fois avant Annibal, et tout récemment encore (pourquoi « remonter plus haut?), ont franchi les Alpes avec des forces im- « menses, pour combattre les Romains et secourir leurs frères des « plaines du Pô. » Un discours que Tite-Live place dans la bouche d'Annibal lui-même[6] nous apprend que le jeune général savait fort bien qu'il n'allait pas, le premier, aborder ces terribles obstacles,

[1] Machiavel, *Discours sur Tite-Live*, l. I, édit. Louandre.

[2] « Ipsi per Taurinos saltusque invios Alpes transcenderunt; fusisque acie « Tuscis haud procul Ticino flumine. . . » (Tite-Live, V, XXXIV.)

[3] Tite-Live, V, XXXV.

[4] *Id. ibid.*

[5] Polybe, III, XLVIII.

[6] « Nullas profecto terras cœlum contingere, nec inexsuperabiles humano ge- « neri esse. Alpes quidem habitari, coli, gignere atque alere animantes : pervias « paucis esse, exercitibus invias? Eos ipsos, quos cernunt, legatos non pennis « sublime elatos Alpes transgressos; ne majores quidem eorum indigenas, sed ad-

dont s'effrayait l'imagination de l'armée. Il connaissait l'histoire des invasions gauloises, et ses guides cisalpins n'avaient certainement pas omis de lui indiquer le chemin suivi, trois cent soixante-neuf ans plus tôt, par Bellovèse.

Pendant longtemps, il est vrai, les cols des Alpes n'avaient été connus et pratiqués que par des bandes décousues. La gloire d'Annibal est d'avoir, le premier, su plier la marche d'une armée régulière au mode suivi par des barbares[1], et le passage ouvert par ses ingénieurs a gardé son nom durant plusieurs siècles[2]. Après lui, la route des Alpes devint célèbre, et, en cela comme en toutes choses, les Romains ne tardèrent pas à copier les Carthaginois. Ce n'est toutefois qu'en 122, c'est-à-dire vingt-quatre ans après la ruine de Carthage, que le consul Domitius Ahenobardus osa franchir le massif des Cottiennes et pénétrer chez les Allobroges.

Les topographes au service d'Annibal s'assurèrent que, malgré des altitudes assez considérables[3], le passage des Alpes n'était cependant pas impossible[4]. Deux mille ans plus tard, le général Marescot, chargé par Bonaparte de faire la reconnaissance de cette chaîne, devait formuler les mêmes conclusions[5].

« venas Italiæ cultores, has ipsas Alpes *ingentibus sæpe agminibus cum liberis ac « conjugibus, migrantium modo, tute transmisisse.* Militi quidem armato, nihil se- « cum præter instrumenta belli portanti, quid invium aut inexsuperabile esse? » (Tite-Live, XXI, xxx.)

[1] « In portento prope majores habuere Alpes ab Annibale exsuperatas. » (Pline, *Hist. nat.* XXXVI, I.)

[2] Καλεῖται δίοδος Ἀννίβου. (Appien, *De Bello Annibalico*, IV.)

[3] L'élévation des Alpes est d'un tiers environ supérieure à celle des Pyrénées. Voici le tableau des altitudes des points les plus remarquables : mont Pelvo, 3035 mètres; col Longet, 3155; col de Fenestres, 2228.

Alpes cottiennes : mont Viso, 3836 mètres; mont Genèvre, 3592; col d'Agnello, 3245; col de Servières, 2921; passage du mont Genèvre, 1974; col de Fenestre, 2216; mont Pelvoux, 4097; mont Olan, 4212.

Alpes grées : mont Cénis, 3493 mètres; mont Iseran, 4045; passage du mont Cénis, 2065; passage du Saint-Bernard, 2192.

Alpes pennines : col du Bonhomme, 2446 mètres; mont Blanc, 4795; le Géant, 4206; hospice du Grand-Saint-Bernard, 2428; mont Cervin, 4522; mont Rosa, 4618.

[4] Polybe, III, XIV.

[5] M. Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. I, p. 358.

Le Rhône, qui prend naissance dans le massif du Saint-Gothard, présente un cours de 780 kilomètres, dont 500 navigables. Au sortir de Lyon, il est large, impétueux, resserré, sur la droite, par les Cévennes, qui ne lui envoient que des torrents, et, sur la gauche, par les rameaux des Alpes, qui viennent mourir à sa rive. La vallée se rétrécit du confluent de l'Ardèche à celui de la Durance, et ne s'élargit de nouveau qu'en aval d'Avignon. Alors seulement, les berges s'abaissent et les eaux coulent paisiblement dans la plaine. La pente du fleuve, du lac de Genève à la mer, est de $0^m,0005$ par mètre. Entre l'Ardèche et la Durance cette pente s'élève à $0^m,0007$, et, pour remonter le courant, le halage devient nécessaire. Dans cet intervalle, un cheval ne peut tirer que sept tonnes et demie, et l'on peut juger par là de la vitesse du fleuve : elle est à Lyon de $2^m,10$. Quant à sa largeur entre les deux affluents précités, elle mesure en certains points jusqu'à 1700 mètres.

« Depuis Lyon, dit M. Duruy [1], il court avec la rapidité d'une « flèche : en quinze heures il arrive à Beaucaire. Qu'un vent du « midi passe sur les hautes cimes, et y fonde, en quelques heures, « les neiges de l'hiver, ou que les vents d'ouest arrivent chargés « d'une humidité qui, à cette altitude et dans l'atmosphère re- « froidie par le voisinage des glaciers, se résout en pluies abon- « dantes sur les Alpes déboisées; aussitôt, le long de leurs flancs « dénudés, se précipitent mille torrents, qui entraînent les sables « et les rochers, comblent leurs anciens lits, en cherchent de nou- « veaux, et vont grossir les rivières, puis le grand fleuve, de leurs « eaux troublées et impétueuses. Le limon que le Rhône reçoit « ainsi, il le porte jusqu'à la Méditerranée, où il jette, dans les « grandes crues, en vingt-quatre heures, cinq millions de mètres « cubes de matières terreuses. On peut le remonter à la voile jus- « qu'à Beaucaire; en amont de cette ville, il faut le halage ou des « remorques. »

Par sa position et son régime, le Rhône est donc de nature à doubler la valeur de la ligne de défense des Alpes. C'est un large fossé d'eau vive baignant le pied d'une escarpe géante.

[1] *Introduction à l'Histoire de France.*

Les Pyrénées[1] sont des montagnes de premier ordre, remarquables par leur grande épaisseur et l'enlacement confus de leurs bases. La plus grande largeur de la chaîne se trouve au centre de son développement, et atteint en ce point 110 kilomètres; elle n'en mesure plus que 50 ou 60 aux deux extrémités. Le corps principal, serré, compacte, aride, ne présente que quelques plateaux verdoyants, et encore sont-ils à peine habitables. La crête, essentiellement discontinue, n'a point, à proprement parler, de faîte, et ne fait que sauter d'un pic à l'autre, de sorte qu'une coupe horizontale, prise à une altitude suffisante, n'aurait pour représentation graphique qu'une suite de cercles isolés. La traversée du massif est fort pénible; les passages y sont rares, tortueux, difficiles, et rappellent parfois les labyrinthes de la fable.

Comme dans toutes les chaînes parallèles à l'équateur, les pentes méridionales sont plus roides que celles du versant nord; le trajet d'Espagne en France est donc plus ardu que l'opération inverse. Contrairement à ce qui existe dans les Alpes, les grandes vallées des Pyrénées s'ouvrent du nord au sud, ou du sud au nord; elles sont, en d'autres termes, campées debout sur la chaîne, et ce n'est qu'aux extrémités qu'on les voit obliquer sur le méridien. Là seulement les communications deviennent praticables.

« La longueur des Pyrénées françaises, dit M. Duruy, est de « 40 myriamètres, et leur épaisseur vers le centre, de 12. Elles « ont, comme les Alpes et comme toutes les montagnes dirigées « dans le sens de l'équateur, leur pente au nord et leur escarpe- « ment au midi. Aussi, sur ces deux frontières, la France a plus « souvent fait l'invasion qu'elle ne l'a subie. — Annibal, Sertorius, « les Arabes et les Aragonais de don Pèdre sont passés d'Espagne « en France; mais le premier seul avec succès; encore avait-il « d'avance les Gaulois pour alliés. — En 1814, Wellington, qui « pénétrait par le côté le plus faible, n'est arrivé jusqu'à Toulouse « que parce que la France était occupée ailleurs. — Les Gaulois,

[1] Pour une description complète des Pyrénées, voyez les *Campagnes de la Révolution française dans les Pyrénées orientales*, du colonel Fervel, t. II, p. 364 et suivantes.

« les Romains, Pompée, César, les Visigoths, les Francs, Charle-
« magne, Philippe III, Duguesclin, les armées de Louis XIII et de
« Napoléon, ont, au contraire, victorieusement franchi les Pyrénées.

« Les montagnes calcaires sont couronnées de larges plateaux,
« dans lesquels il n'y a pas de brèches nombreuses. Telles sont
« les Pyrénées, qui, par l'égale hauteur où se maintient leur ligne
« de faîte, ressemblent à une longue muraille rarement interrom-
« pue par d'étroites ouvertures. Du cap Creus à la vallée d'Aran,
« on compte bien soixante et quinze cols; mais, sur ce nombre,
« sept seulement sont praticables aux voitures, et vingt-huit aux
« mulets. La hauteur moyenne des Pyrénées est de 2800 mètres,
« ou de 1000 mètres au-dessous des neiges perpétuelles. C'est dire
« qu'elles sont inabordables aux armées, lesquelles ne peuvent
« opérer qu'à l'ouest ou à l'est en deux points, où les nécessités
« géographiques ont fait créer deux fortes villes, Bayonne et Per-
« pignan, les deux portes de la France sur l'Espagne. »

Les Pyrénées orientales, qui bordent la Catalogne, s'étendent du pic de Corlitte au cap Creus; la partie comprise entre le col de Pertus et le mont Saillfore porte le nom d'*Albères*. L'extrémité orientale dessine une large croupe, dont les pentes s'épanouissent en éventail vers la mer : c'est, en plan, un triangle ayant pour sommet le mont Saillfore, et pour base la zone littorale qui s'étend de Roses à Collioure. On trouve dans cette chaîne un grand nombre de cols, parmi lesquels on distingue ceux de la Perche, des Aires, de Coustouges, de Portell, du Pertus. En particulier, les Albères présentent vingt passages, dont les principaux sont : le col de Carbassera, ancienne voie romaine d'Illiberri à Ampurias; le col de la Massane, système de quatre chemins qui se croisent au pied de la tour de ce nom [1]. Entre le mont Saillfore et la côte, on remarque : le col de Banyuls, dont la montée est âpre et tourmentée [2]; le col de Belistre, dont les abords sont difficiles.

Comme le rempart des Alpes, qui a pour fossé le Rhône, l'escarpe pyrénéenne est précédée d'un large obstacle d'eau courante :

[1] C'est là que passa l'armée de Philippe le Hardi, en 1285.

[2] Ce col fut pratiqué par les Espagnols, en 1793 et 1794.

c'est l'Èbre. Au point de vue militaire, l'Èbre est le fleuve le plus important de la péninsule ibérique, à laquelle il a donné son nom, car il barre nettement toutes les vallées des Pyrénées. Son cours, de 480 kilomètres, est généralement encaissé par des rochers à pic. De Mequinenza à Tortose, le pays est tellement bouleversé, que les eaux ne s'y sont ouvert une voie qu'à force de ravages, les hommes, qu'à force de travaux[1]. En aval de Tortose, les rives s'écartent l'une de l'autre, et bientôt la largeur du fleuve s'élève à 750 mètres; les atterrissements commencent, et l'embouchure se perd dans les sables. Il existe, en aval de Tortose, un grand nombre de gués; celui d'Amposta peut être franchi en un quart d'heure, à l'étiage, mais cette opération est toujours délicate.

Tels étaient les obstacles naturels semés sur la route que l'armée carthaginoise se proposait de suivre.

Il se présentait aussi des difficultés d'un autre ordre, et le général en chef voulait savoir s'il pouvait compter sur les bonnes dispositions des Gaulois transalpins et cisalpins. Quel était l'esprit de ces populations? Pouvait-on faire fond sur leurs promesses? Les données que lui rapportèrent ses officiers peuvent se résumer comme il suit :

A l'aurore des temps historiques, la race des Galls occupe le territoire de notre France actuelle. Au temps des guerres puniques, ils sont encore à demi nomades; leur organisation politique a pour base la famille et la tribu. Un groupe de tribus forme une nation, et plusieurs nations réunies composent une confédération ou ligue. Annibal rencontrera sur son passage la confédération des Volkes, celles des Voconces, des Allobroges, des Boies, des Insubres, etc.

La ligue gauloise des Celtes n'était séparée de la peuplade ibérienne des Aquitains que par la Garonne, et les deux peuples avaient de fréquentes querelles. A la suite de quelque guerre, des bandes de nos ancêtres franchirent les cols occidentaux des Pyrénées, pour se ruer sur l'Espagne, et bientôt la race gallique se trouva répandue sur plus de la moitié de la péninsule (XVIe siècle avant

[1] L'Èbre passe, en ces parages, au fond d'une gorge très-tourmentée. C'est le fameux défilé de Las Armas, l'un des plus dangereux de la péninsule.

Jésus-Christ). Cette irruption, qui n'avait pu s'opérer sans commotions violentes, fut l'origine d'un grand courant ethnographique, dirigé de l'Espagne vers l'Italie. La peuplade des Sicanes passa la première les Pyrénées orientales, traversa la Gaule et, descendant la péninsule italique, alla s'établir en Sicile (1600 à 1500 avant Jésus-Christ). A sa suite, les Ligures, habitants du bassin de la Guadiana, furent refoulés vers la Catalogne, et franchirent aussi les Pyrénées. Trouvant les côtes méditerranéennes inoccupées et libres, ils s'y fixèrent à demeure, et bordèrent tout le golfe Ligustique, de l'embouchure du Var à celle de l'Arno.

Les invasions des Sicanes et des Ligures avaient révélé aux Galls l'existence de l'Italie, et c'est vers cette région qu'ils se portèrent à l'heure de leurs grandes migrations. Vers l'an 1364 avant Jésus-Christ, une horde compacte (Ombres) franchit les Alpes occidentales et se jeta sur la Circumpadane. Ce pays, qui jouissait déjà d'un juste renom d'opulence, était alors au pouvoir des Sicules, qui se disaient autochthones. Ce peuple résista longtemps aux envahisseurs, mais, affaibli enfin, et las d'une lutte prolongée, il opéra sa retraite vers la pointe méridionale de l'Italie. Les Galls étaient donc maîtres de toute la vallée du Pô. Non contents de cette conquête, ils poussèrent jusqu'au Tibre et jetèrent hardiment les bases d'un empire gaulois embrassant plus de la moitié de la péninsule. Quant aux plaines circumpadanes, elles formèrent l'Is-Ombrie et l'Ombrie maritime.

Cette domination ne fut pas de longue durée. Dans le cours du XI^e siècle, un peuple venu du nord de la Grèce traversa l'Is-Ombrie comme un torrent, passa l'Apennin et envahit l'Ombrie maritime : c'étaient les Rasènes, plus connus sous le nom d'Étrusques. Transformée par leur main de fer, l'Is-Ombrie devint la nouvelle Étrurie; le sang gallique dut fusionner avec celui des nouveaux envahisseurs, et ne se maintint pur de mélanges qu'en une seule contrée, qui a conservé le nom d'Ombrie. C'était alors le temps des grandes migrations asiatiques. Poussés par des hordes descendues du grand plateau central, les Kimris, habitants des rivages de la mer Noire, se réfugièrent en Occident, franchirent le Rhin et pénétrèrent dans la Gaule, qui devint le théâtre d'un nombre incal-

culable de croisements, de chocs et de mouvements en tous sens. Comprimées et refoulées, les nations galliques cherchèrent, à leur tour, un refuge, et de grosses bandes d'aventuriers passèrent les Alpes sous la conduite du fameux Bellovèse (587). Vainqueurs des Étrusques en une bataille livrée sur le Tessin, les compagnons de notre ancêtre Bellovèse reprirent le nom national d'*Is-Ombres* (Insubres), firent de Milan leur capitale (587), et appelèrent d'autres Gaulois en Italie. Guidés par Elitovius (587-521), les nouveaux émigrants s'établirent dans la Transpadane, bâtirent Brixia, Vérone, et s'étendirent jusqu'à la frontière des Vénètes.

Cependant, au sein de la Gaule, l'avant-garde des Kimris, poussée par d'autres flots de conquérants, franchit les Alpes pennines, et, comme une avalanche, fondit, elle aussi, sur les rives du Pô. C'était une armée composée de Lingons, d'Anamans, de Senons et de Boïes (*Bogs*, « hommes terribles »). Les Boïes, les plus puissants de tous, relevèrent Felsina, l'ancienne capitale de la Circumpadane sous la domination des Étrusques, l'appelèrent de leur nom *Bognonia* (Bologne), et en firent le siége de leur gouvernement. Telle fut la clôture des invasions gallo-kimriques en Italie.

Tout le territoire compris entre les Alpes et les Apennins était connu sous le nom de *Gaule cisalpine*[1]; les Boïes, les Insubres, les Senons, les Anamans, s'appelaient *Cisalpins*. Les instincts guerriers de ces peuples gaulois inspirèrent bientôt une terreur générale[2] : la bataille de l'Allia (16 juillet 390), le sac de Rome et le fameux *væ victis!* d'un brenn sans clémence apprirent aux Romains qu'ils avaient affaire à de rudes adversaires. « Pendant près de deux

[1] « A l'époque de Tarquin l'Ancien (616-578), deux expéditions partaient de la « Gaule celtique..... l'autre [expédition], franchissant les Alpes, s'établissait en « Italie, dans la contrée située entre ces montagnes et le Pô. Bientôt les envahis- « seurs se transportèrent sur la rive droite de ce fleuve, et presque tout le territoire « compris entre les Alpes et les Apennins prit le nom de *Gaule cisalpine*. » (*Hist. de Jules César*, l. III, c. 1, t. II, p. 2.)

[2] Les Gaulois cisalpins n'étaient que des aventuriers, pillant chaque année l'Étrurie, la Campanie, la Grande-Grèce. Ils côtoyaient la mer Supérieure et évitaient le voisinage des montagnards de l'Apennin, surtout les approches du Latium, petit canton peuplé de nations belliqueuses et pauvres, parmi lesquelles les Romains tenaient alors le premier rang.

« siècles, de 390 à 223, Rome lutta contre les Gaulois cisalpins, « et, plus d'une fois, la défaite de ses armées mit son existence « en péril [1]. — C'est pour ainsi dire pied à pied que les Romains « firent la conquête de l'Italie du nord, l'affermissant au fur et « à mesure par l'établissement de colonies. — En 223 (531 de « Rome), les Romains prirent l'offensive, passèrent le Pô et sub- « juguèrent une grande partie de la Cisalpine. Mais, à peine le nord « de l'Italie était-il placé sous la suprématie de la République, que « l'invasion d'Annibal souleva de nouveau les habitants de ces con- « trées, qui vinrent grossir son armée, et même, lorsque ce grand « capitaine fut forcé de quitter l'Italie, ils défendirent encore pen- « dant trente-quatre années leur indépendance [2]. »

En 283, Rome avait exterminé la nation senonaise et corrigé les Boïes; mais, violemment distraite de ces expéditions par les embarras de la première guerre punique, elle avait négligé l'établissement d'un nombre suffisant de colonies sur le territoire enlevé aux Senons. En 232, la République ne possédait encore dans ce pays que deux centres coloniaux : Sena et Ariminum. Ariminum était alors un foyer d'intrigues qui permettait à sa politique d'agir assez commodément en Transpadane; mais, dans la Cispadane, elle ne faisait aucun progrès. Là, tous ses efforts échouaient contre la résistance de la confédération boienne. Lorsque, en 232, arrivèrent les triumvirs chargés d'allotir le territoire des Senons, l'inquiétude des Boïes, alors à son comble, leur inspira l'idée de former de toutes les nations de la Circumpadane une ligue offensive et défensive. Seuls, les Insubres répondirent à cet appel, et la ligue *Insubro-Boïenne*, sentant son impuissance, appela résolûment à son aide les Gaulois transalpins [3], habitants du revers occidental des Alpes jusqu'aux rives du Rhône, Gaulois que leurs frères d'Italie connaissaient sous le nom générique de *Gésates* (Gaisdæ), c'est-à-dire guerriers armés du *gais* [4].

[1] « Cum Gallis pro salute, non pro gloria, certari. » (Salluste, *De Bello Jug.*)

[2] *Histoire de Jules César*, l. III, c. 1, t. II, p. 2 et 3.

[3] Polybe, II, XXII.

[4] Le *gais* était un bâton dont la pointe, durcie au feu, faisait l'office d'un fer de lance. C'est le prototype du *pilum* romain.

Une innombrable horde de Gésates se précipita vers les Alpes (228), et les *brenn* qui la commandaient déclarèrent qu'ils ne déboucleraient leurs baudriers qu'à l'heure où ils monteraient les marches du Capitole[1]. Les Romains furent d'abord battus aux environs d'Arezzo; mais, un secours leur étant venu de Pise, leurs ennemis eurent sur les bras deux armées combinées. La déroute des Gaulois fut complète, et les consuls poussèrent jusqu'au territoire boïen, qu'ils ravagèrent en tous sens (228). Les Anamans, les Lingons et enfin les Boïes se soumirent, donnèrent des otages, et leurs villes principales, parmi lesquelles *Mutine* (Modène) et *Clastidium* (Casteggio), reçurent des garnisons romaines (224). Les années suivantes (223 et 222) furent consacrées à la conquête de l'Insubrie par les consuls Flaminius et Marcellus. Ce dernier prit Milan (222), et la chute de cette place entraîna celle de tous les autres points fortifiés. Rome frappa sur les Insubres une énorme contribution de guerre, confisqua la majeure partie de leur territoire et y installa des colonies (222).

Les Cisalpins avaient à peine posé les armes, qu'ils virent venir à eux les agents d'Annibal. Ceux-ci, bien pénétrés de cette idée que l'entreprise de leur maître n'était possible qu'à la condition d'être le prélude et le signal d'une levée de boucliers des ennemis de Rome, mirent tout en œuvre pour gagner la confiance des Gaulois de la Circumpadane. Ils répandirent l'argent à pleines mains, et leur éloquence, jointe à ces profusions, sembla réveiller l'énergie d'un peuple que ses dernières défaites avaient plongé dans une léthargie profonde[2]. Les Carthaginois, disaient-ils aux Boïes et aux Insubres, s'engagent, si vous les secondez, à chasser les Romains de votre pays, à vous rendre le territoire conquis sur vos pères, à partager fraternellement avec vous les dépouilles de Rome et des nations sujettes ou alliées de Rome.

« Les Insubres, dit M. Amédée Thierry[3], accueillirent ces ouvertures avec faveur, mais, en même temps, avec une réserve

[1] Florus, II, IV.
[2] Polybe, III, XXXIV. — Tite-Live, XXI, XXV, XXIX, LII.
[3] M. Amédée Thierry, *Hist. des Gaulois*, t. II, p. 373.

« prudente; pour les Boïes, dont plusieurs villes étaient occupées « par des garnisons romaines, impatients de les recouvrer, ils s'en« gagèrent à tout ce que les Carthaginois demandaient. Comptant « sur ces promesses, Annibal envoya d'autres émissaires dans la « Transalpine pour s'y assurer un passage jusqu'aux Alpes. »

Le pays que les Romains connaissaient sous le nom de *Gaule transalpine* comprenait un grand nombre de nations issues de trois souches distinctes : la *famille Ibérienne*, partagée en deux branches, les Aquitains et les Ligures; la *famille Gauloise* proprement dite, embrassant les races Gallique et Kimrique, celle-ci sous-divisée en deux rameaux : les Kimris de la première invasion, mélangés en grande partie aux Galls, et qu'on pourrait appeler Gallo-Kimris, et les Kimris de la deuxième invasion, ou Belges; enfin, la *famille Grecque Ionienne*, composée des Massaliotes et de leurs colonies.

La partie de la Ligurie située à l'ouest du Rhône, entre ce fleuve et les Pyrénées, porte chez les anciens géographes le nom d'*Ibero-Ligurie*. Bien avant la deuxième guerre punique, l'Ibero-Ligurie avait appartenu à trois grands peuples : les *Sordes*, les *Élésykes* et les *Bébrykes*. Les Sordes (*Sordi, Sardi, Sardones*), établis au pied des Pyrénées, avaient poussé leurs conquêtes assez loin sur la côte d'Espagne. Leurs villes principales de la Gaule étaient *Ill-Iberien* (Illiberri, Elne) et *Rous-Kino* (Castel-Roussillon, à 4 kilomètres de Perpignan). Les Élésykes habitaient au-dessus des Sordes, jusqu'au Rhône; Nîmes et Narbonne étaient leurs premiers chefs-lieux. Les Bébrykes occupaient, on le suppose, les Pyrénées orientales, ainsi qu'une portion du revers occidental des Cévennes.

Au temps d'Annibal, il ne restait plus de traces de l'antique puissance des Ligures; l'Ibero-Ligurie était, depuis deux siècles, au pouvoir de deux peuplades belges, venues en conquérantes du nord de la Gaule. De l'an 400 à 281 avant notre ère, une horde de race kimrique, celle des Belges (*Belg, Bolg, Volg, Volk*), avait franchi le Rhin, envahi la Gaule septentrionale, et poussé jusqu'à la Seine. Mais les Galls et les Kimris de la première invasion lui avaient opposé une vigoureuse résistance. Deux tribus seulement, celles des *Arécomikes* et des *Tectosages*, étaient parvenues à se faire jour dans la mêlée, avaient traversé la Gaule dans toute sa longueur et pu

s'emparer du pays situé entre le Rhône et les Pyrénées orientales. Maîtres du territoire des Élésykes, c'est-à-dire de l'Ibero-Ligurie sise entre les Cévennes et la mer, les Volkes Arécomikes lui avaient imposé leur nom. Les Volkes Tectosages avaient chassé les Bébrykes et s'étaient installés à demeure depuis les Cévennes jusqu'à la Garonne et au cours inférieur du Tarn. « Les Volces, dit l'Empe-« reur[1], occupaient tout le bas Languedoc, de la Garonne au Rhône; « ils avaient émigré du nord de la Gaule; ils se subdivisaient en « *Volces Tectosages*, qui avaient *Tolosa* (Toulouse) pour capitale, et « en *Volces Arécomikes.* » Nîmes était le chef-lieu de ces derniers.

La région ligurique située à l'est du Rhône, et comprise entre ce fleuve et les Alpes, l'Isère et la Méditerranée, était désignée par les anciens géographes sous le nom de *Celto-Ligurie;* c'était le domaine d'une multitude de tribus groupées en plusieurs confédérations. Les *Salyes* (Salluves)[2] dominaient presque tout le pays au sud de la Durance et avaient *Ara-léat* (Arelate, Arles) pour capitale. A l'est des Salyes, se trouvaient les *Albykes* (Albici), habitant le sud du département des Basses-Alpes et le nord de celui du Var. Au-dessous des Albykes, vers la mer, venaient les *Verrucins*, les *Sueltères*, les *Oxibes*, les *Néruses* et les *Décéates* ou *Déciates;* ceux-ci occupaient la partie occidentale du département des Alpes-Maritimes. Au nord de la Durance et jusqu'à l'Isère, la seule nation considérable était celle des *Voconces*, dont le territoire avait pour limites : au sud, la Durance; au nord, le Drac; à l'est, le pied des Alpes. Elle possédait ainsi les départements de la Drôme et des Hautes-Alpes, partie méridionale de l'Isère et partie septentrionale de l'Ardèche. Entre la frontière occidentale des Voconces, le Rhône et la Durance, étaient les *Ségalaunes*, les *Tricastins* et les *Cavares*. Ces derniers formaient une nation puissante, qui, suivant Strabon[3], partageait avec les Voconces la domination de tout le pays compris entre l'Isère et la Durance; ses villes les plus importantes étaient Avignon et Cavaillon. M. Amédée Thierry range les

[1] *Histoire de Jules César*, l. III, c. II, t. II, p. 21.

[2] *Alias* Sallyens ou Salluviens (département des Bouches-du-Rhône, et partie occidentale du Var).

[3] Strabon, IV.

Cavares et les Volkes au nombre des Ligures, et cela malgré leur origine gauloise incontestable, parce que, dit-il [1], « ces nations, par « leur situation, par leurs intérêts politiques et commerciaux, et « par leurs liens fédératifs, appartenaient beaucoup plus à la race « ligurienne qu'elles n'appartenaient à leur propre race. »

Parmi les Gaulois que doit rencontrer l'armée carthaginoise, se trouvent les Allobroges (*All-Brog*), maîtres du revers occidental des Alpes, entre l'Arve, l'Isère et le Rhône. Ils habitaient alors le nord-ouest de la Savoie et la plus grande partie du département de l'Isère [2].

On cita enfin au général en chef le nom des *Caturiges*, des *Centrons* et des *Graïocèles*, peuples indépendants des cours supérieurs de la Durance, de l'Isère et des montagnes de la Tarantaise [3].

L'argent répandu par les agents d'Annibal leur gagna facilement l'amitié des principaux chefs transalpins de famille ibérienne ou de famille gauloise; mais il leur parut inutile d'essayer de négocier avec les gens de race grecque ionienne.

Marseille, fondée par les Phocéens quatre siècles avant la seconde guerre punique, possédait alors de riches comptoirs, échelonnés du pied des Alpes maritimes jusqu'au cap Saint-Martin. Elle chevauchait, d'une part, les colonies carthaginoises, et touchait, de l'autre, au territoire italiote. Le petit port d'Hercule Monæcus (Monaco) formait, à l'est, la tête de cette ligne d'établissements; et, à l'ouest de ce port, les perles de la côte étaient : Nicæa (Nice), Antipolis (Antibes), Athenopolis, Tauroentum (le bras de Saint-Georges et de l'Évescat), Marseille; à l'ouest de Marseille : Heraclæa Cacabaria (Saint-Gilles), Rhodanousia, Agatha (Agde); au delà des Pyrénées : Rhoda (Roses), Emporiæ (Ampurias), Halonis, Hemerecopium, etc.

Par ses relations de commerce, Marseille était toute-puissante en Gaule, et l'heureuse situation géographique dont elle usait si bien éveilla de bonne heure la jalousie de Carthage. La prise de

[1] *Histoire des Gaulois*, t. I, p. 441.

[2] Voyez M. Amédée Thierry, *Histoire des Gaulois*, et l'*Histoire de Jules César*, t. III, c. II, t. II, p. 20.

[3] *Histoire de Jules César*, t. III, c. II, t. II, p. 21.

quelques barques de pêcheurs alluma la guerre entre les deux Républiques maritimes, et Carthage, battue en plusieurs rencontres, dut se résoudre à demander la paix[1].

A l'heure où s'accomplissent les événements que nous allons raconter (218), Annibal ne peut songer à solliciter l'alliance des Massaliotes, car les concurrences et les rivalités commerciales jettent entre deux peuples de même avidité des abîmes qui, une fois ouverts, ne se referment plus. Dans la lutte qui se prépare, le rôle de Marseille est tout tracé : elle est l'alliée naturelle de Rome. Annibal l'a compris; il s'abstient de toute tentative de rapprochement et fait preuve en cela d'un grand tact politique. L'avenir devait lui donner raison, car Marseille va servir Rome avec chaleur et fidélité[2], lui faire connaître en temps utile les mouvements de l'ennemi, lui révéler son itinéraire, travailler les nations gauloises, recevoir les légions dans ses murs, inquiéter enfin les voiles carthaginoises qui s'aventureront dans le golfe.

C'est pour ces raisons qu'Annibal s'écarta du littoral de la Gaule et chercha son passage ailleurs que par les Alpes maritimes[3]. Il prit un chemin plus long et plus difficile, aimant mieux se confier aux Volkes et aux Allobroges que de courir à une perte certaine en pénétrant dans la zone soumise à l'influence des Massaliotes.

Malheureusement, le caractère essentiellement mobile des Gau-

[1] Justin, XLIII, v. — Strabon, IV.

[2] Strabon, IV. — Polybe, III, xcv. — Cicéron, *Philip.* VIII, vi et vii, *passim* )

[3] Si Annibal fit acte de prudence en s'éloignant des établissements massaliotes durant sa marche de l'Èbre au Tessin, Marseille, en agissant comme elle le fit, sut consulter sagement les intérêts de son avenir. « Les résultats de la seconde « guerre punique, dit M. Amédée Thierry, furent immenses pour la colonie pho« céenne. Les établissements carthaginois en Espagne étaient détruits, la Campanie « et la Grande-Grèce horriblement saccagées et esclaves, la Sicile épuisée; Massalie « hérita du commerce de tout l'Occident. Durant et après la troisième guerre « punique, elle suivit, en Afrique, en Grèce, en Asie, les Romains conquérants. « Partout où l'aigle romaine dirigeait son vol, le lion massaliote accourait partager « la proie. La ruine de Carthage, la ruine de Rhodes, l'assujettissement des mé« tropoles marchandes de l'Asie Mineure, livrèrent à cette ville le monopole de « l'Orient; elle avait déjà celui de l'Occident. » (M. Amédée Thierry, *Histoire des Gaulois*, t. I, p. 542.)

lois lui donnait de légitimes inquiétudes. « Ils étaient, dit l'Empe- « reur[1], d'un caractère franc et ouvert, hospitaliers envers les « étrangers, mais vains et querelleurs; mobiles dans leurs senti- « ments, amoureux des choses nouvelles, ils prenaient des résolu- « tions subites, regrettant le lendemain ce qu'ils avaient rejeté avec « dédain la veille; portés à la guerre, recherchant les aventures, on « les voyait fougueux à l'attaque, mais prompts à se décourager « dans les revers. » L'éminent auteur de l'*Histoire des Gaulois*[2], nous fait de nos ancêtres un portrait analogue : « Une bravoure « personnelle que rien n'égale chez les peuples anciens; un esprit « franc, impétueux, ouvert à toutes les impressions, éminemment « intelligent; mais, à côté de cela, une mobilité extrême, point « de constance, une répugnance marquée aux idées de discipline « et d'ordre, beaucoup d'ostentation, enfin une désunion perpé- « tuelle, fruit de l'excessive vanité. Partout où cette race s'est fixée « à demeure, on voit se développer des institutions sociales, re- « ligieuses et politiques conformes à son caractère; institutions « originales, civilisation pleine de mouvement et de vie, dont la « Gaule transalpine offre le modèle le plus pur et le plus complet. « On dirait, à suivre les scènes animées de ce tableau, que la théo- « cratie de l'Inde, la féodalité de notre moyen âge et la démocratie « athénienne se sont donné rendez-vous sur le même sol, pour « s'y combattre et y régner tour à tour. »

Ces institutions, loin de pouvoir donner à la nation gauloise quelque semblant d'homogénéité, détruisaient au contraire toute cohésion entre les éléments divers dont elle se composait, en deçà et au delà des Alpes. La discorde régnait à l'état permanent, non-seulement dans chaque confédération, dans chaque peuplade, mais encore au sein de chaque famille. Il y avait toujours partout deux partis en présence, se disputant une hégémonie essentiellement instable. La *nationalité* transalpine n'existait pas; la confédération des Cisalpins, très-faiblement constituée, était loin de former noyau et de savoir masser autour d'elle des populations bien étroitement unies.

[1] *Histoire de Jules César*, l. III, c. II, t. II, p. 31 et 32.

[2] M. Amédée Thierry, *Histoire des Gaulois*, introduction.

« Dans la Gaule, les druides étaient parvenus à établir un centre « religieux, mais il n'existait point de centre politique. Malgré « certains liens fédératifs, chaque État était bien plus préoccupé « de son individualité que de la patrie en général. Cette incurie « égoïste des intérêts collectifs, cette rivalité jalouse entre les diffé« rentes peuplades, paralysèrent les efforts de quelques hommes « éminents, désireux de fonder une nationalité[1]... » Et, en écrivant ces lignes, l'historien de Jules César cite Napoléon Ier : « La « principale cause de la faiblesse de la Gaule était dans l'esprit « d'isolement et de localité qui caractérisait la population; à cette « époque, les Gaulois n'avaient aucun esprit national, ni même « de province; ils étaient dominés par un esprit de ville..... « Rien n'est plus opposé à l'esprit national, aux idées générales de « liberté que l'esprit particulier de famille ou de bourgade[2]. »

Ce morcellement politique, cette désunion des peuplades gauloises dut être pour Annibal un sujet de graves préoccupations; mais il s'offrait à lui des compensations précieuses. L'esprit belliqueux de ces Gaulois lui promettait d'excellents soldats, et il se rappelait l'estime que leur accordait son père Amilcar. Le roi Pyrrhus les avait aussi traités avec faveur : il leur confiait, à la guerre, le rôle le plus difficile et, après la victoire, la garde de ses plus importantes conquêtes.

La race gauloise avait éminemment l'esprit d'aventure[3]. La croyance à l'immortalité de l'âme, l'idée d'une autre vie, entretenues par les druides, ne laissaient jamais se refroidir leur ardeur. « Aucune des races de notre Occident n'a rempli une carrière plus « agitée et plus brillante. Les courses de celle-ci embrassent l'Eu« rope, l'Asie et l'Afrique; son nom est inscrit avec terreur dans « les annales de presque tous les peuples. Elle brûle Rome, elle « enlève la Macédoine aux vieilles phalanges d'Alexandre, force « les Thermopyles et pille Delphes; puis elle va planter ses tentes « sur les ruines de l'ancienne Troie, dans les places publiques de

[1] *Histoire de Jules César*, l. III, c. II, t. II, p. 42 et 43.
[2] Napoléon Ier, *Précis des guerres de César*.
[3] *Histoire de Jules César*, l. III, c. I, t. II, p. 2.

« Milet, aux bords du Sangarius et à ceux du Nil; elle assiége Car-
« thage, menace Memphis, compte parmi ses tributaires les plus
« puissants monarques de l'Orient; à deux reprises elle fonde dans
« la haute Italie un grand empire et elle élève au sein de la Phry-
« gie cet autre empire des Galates qui domina longtemps toute
« l'Asie Mineure[1]. »

Telle était cette race des Galls[2], que l'armée d'Italie allait rencontrer sur son passage, et qu'elle conviait hardiment au partage des dépouilles de Rome.

[1] M. Amédée Thierry, *Histoire des Gaulois*, introduction.

[2] Suivant l'usage nous avons écrit *Gall*; mieux vaudrait *Ag-All*. Les *All*, les *Oll*, les *Ill*; tels sont les noms de quelques peuplades gauloises du midi de la France, qu'Annibal doit rencontrer sur son passage. (Voyez, à la fin du présent volume, l'*appendice* G, *Notice ethnographique*.)

# CHAPITRE V.

## L'ARMÉE D'ITALIE.

**Considérations générales sur le principe des armées mercenaires. — Des troupes mercenaires bien encadrées peuvent former une armée très-solide. — Annibal excellait dans l'art du commandement et de l'administration des troupes. — État-major de l'armée d'Italie. — Officiers généraux. — Officiers d'ordonnance. — Services administratifs. — Trésorerie. — Les *mechasbes*. — Service topographique. — Corps des ingénieurs. — Corps des signaux. — Les historiographes. — Les commissaires. — Défilé de l'armée d'Italie. — Légion carthaginoise. — Infanterie de ligne : Africains, Espagnols et Gaulois. — Sapeurs et mineurs. — Cavalerie de ligne : Espagnols, Gaulois et Imazir'en. — Infanterie légère : Baliares et tirailleurs d'Afrique. — Tactique des Imazir'en. — Jugements d'Annibal, de Jules César et de Napoléon. — Cavalerie légère, dite *numide*. — Restitution du nom de cavalerie *tamazir't*. — Tactique de cette arme. — Action combinée de l'infanterie et de la cavalerie légères. — Les éléphants. — Le ciseau d'Asdrubal. — Le train des équipages. — Effectif total de l'armée d'Italie.**

Les principes qui président à l'organisation des armées sont loin d'être immuables et fixes. Soumis aux conséquences de tous les événements qui modifient les conditions de la vie sociale et politique d'un peuple, ils doivent, à chaque heure de son histoire, s'infléchir aussi sous la main du temps. Il suit de là qu'un gouvernement s'expose à des désastres, ou, tout au moins, court de grands hasards, s'il a l'imprudence de reconnaître une autorité constante à des lois organiques qui, à certaines époques, lui ont valu des triomphes; et que, réciproquement, telle mesure, dont il a une fois subi les funestes effets, peut ultérieurement assurer son salut, ou le couvrir de gloire.

L'erreur n'est, le plus souvent, que la transformation hardie d'une vérité contingente et relative en principe essentiellement ab-

solu; et l'erreur, devenant proverbe, passe facilement pour sagesse des nations. C'est ainsi que, ayant entendu l'honnête Polybe tonner contre le danger des armées mercenaires[1], la philosophie de l'histoire s'est emparée de ce dire, et a condamné pour toujours la méthode des enrôlements à prix d'argent. Des gens qui se font payer leurs services de guerre semblent dès lors ne pouvoir faire que de mauvais soldats. On les regarde comme des agents naturellement perfides, des auxiliaires nécessairement dangereux, et pour la nation qui les enrôle et pour le général qui les emploie.

[1] « En se servant de stipendiés tirés de pays divers, les Carthaginois peuvent, « par cette politique, réussir à prévenir entre eux un dangereux accord, et les em- « pêcher de se faire craindre de leurs chefs; mais, lorsqu'une sédition éclate ou que « le mécontentement se traduit par des murmures, comment rappeler les coupables « au devoir, à la douceur, au repentir? Rien de plus désastreux alors qu'un pareil « système. Des soldats qui s'abandonnent à la colère ou à la haine ne le font pas « en hommes, mais en bêtes fauves, et leur fureur ne connaît plus de bornes... « Il n'est pas possible à un seul homme de les réunir tous pour leur tenir un lan- « gage uniforme... Comment s'y prendre? Le général peut-il connaître l'idiome « de chacun? Dans ces circonstances, le général avait des interprètes, ou parlait « par la bouche des officiers nationaux. Mais souvent les officiers eux-mêmes ne « comprenaient pas ce qu'on leur disait, ou bien tenaient aux soldats un langage « tout autre que celui dont ils étaient convenus avec le général, les uns par « perfidie, les autres par ignorance. Ce n'était alors partout que confusion, dé- « fiance, ressentiment. » (Polybe, I, LXVII.) — « Essayait-on sur ces êtres dépravés « l'effet d'un pardon généreux : ils taxaient la clémence de ruse et de perfidie, et « devenaient, plus que jamais, ombrageux et défiants. Usait-on de répressions, la « sévérité exaltait leur colère, et il n'était pas d'excès auxquels ils ne pussent se « porter. Ils font vanité de cette audace, dépouillent la nature humaine et se « changent en bêtes fauves. Des mœurs perverses, une mauvaise éducation dès l'en- « fance, sont l'origine de cette humeur sauvage, qu'entretiennent encore d'autres « causes, parmi lesquelles l'insolence et la cupidité des chefs. Tous les germes « de dépravation se trouvaient chez les mercenaires et plus encore chez leurs « officiers. » (Polybe, I, LXXXI.) — « Les Carthaginois se servent de mercenaires « étrangers; les Romains, de troupes indigènes et nationales; et, en cela encore, « nous devons préférer la constitution romaine. La liberté de Carthage dépend « sans cesse des bonnes dispositions des mercenaires; celle des Romains, de leur « propre courage et du concours de leurs alliés. Aussi, quelque malheureux qu'ils « soient au commencement d'une guerre, les Romains l'emportent-ils à la fin, « tandis que le contraire arrive à Carthage. Combattant pour leur patrie et leurs « enfants, ils ne laissent jamais tiédir leur ardeur, et persévèrent dans leur audace « jusqu'à l'heure de la victoire. » (Polybe, VI, LII.)

Ces conclusions ne sont pas précisément exactes. Sans méconnaître en rien le mérite des armées nationales qu'anime le souffle du patriotisme, on doit admettre que des mercenaires peuvent, en certaines circonstances, former une force imposante, capable de lutter avec énergie et dévouement pour la cause qu'ils sont appelés à défendre. En particulier, l'armée d'Italie dont nous allons suivre les mouvements était composée d'excellents soldats. Parmi les meilleures troupes du monde, Napoléon Ier comptait « les Carthaginois au temps d'Annibal[1]. » Et cependant, de combien d'opprobres l'histoire n'a-t-elle pas chargé cette armée à la solde de Carthage?

L'emploi des troupes mercenaires présente sans contredit des inconvénients, et les plus graves proviennent du peu de sens moral des enrôlés, de l'inhabileté du commandement, de la nécessité des licenciements à la paix, des imprudences et du manque de foi des gouvernements, ou du mauvais état de leurs finances.

Les hommes qui s'engagent à servir contre rémunération ne sont pas, en général, il faut l'avouer, l'élite de la population à laquelle ils appartiennent. Ce sont des aventuriers, des déshérités, des désespérés de toute espèce. Audacieux et, le plus souvent, dépravés, ils sont capables de tous les excès. Si l'on n'y prend garde, ils peuvent dépouiller entièrement la nature humaine, et bientôt on leur voit toutes les allures de la bête fauve. Voilà l'inévitable bilan d'une mauvaise éducation première et d'une corruption prématurée. Tels étaient les éléments des armées de Carthage, tels ceux des armées de France du XIIe au XVIIe siècle[2]. Les bandes de *condottieri*, au temps des luttes des Guelfes et des Gibelins, n'étaient pas composées d'hommes meilleurs que les stipendiés des successeurs d'Alexandre. Ils valaient autant qu'eux, ni plus ni moins; les mercenaires des temps futurs seront l'image fidèle de tous ceux du passé.

Cependant, bien que flétri par la misère et le vice, qu'accompagnent d'ordinaire la bassesse et la cruauté, le mercenaire se

[1] *Mémorial de Sainte-Hélène*, 28 août 1816.

[2] Sous Louis XIV, les mercenaires suisses, allemands et irlandais formaient encore le sixième de l'effectif total de l'armée française.

sauve du mépris par de grandes qualités militaires. Il est brave, entreprenant, résolu, comme tous les hommes qui ont moins à perdre qu'à gagner au cours des événements. Rien ne l'effraye; pour se faire un nom qui sonne, il risquera sa vie; enfant du hasard, il la jouera aux dés. Ce caractère étrange, accessible aux bons comme aux mauvais conseils, offre encore de grandes ressources à qui sait en tirer parti; tout le succès dépend du talent des hommes auxquels échoit le commandement. Du règne de Louis XI jusqu'à Richelieu, nous n'avons eu pour soldats que des étrangers ramassés par toute l'Europe; mais ils étaient conduits par la noblesse française. Les *Brabançons* et les *Routiers*, « gens de néant qui ne « servoient de rien fors à piller et à mangier le pauvre peuple, » firent merveille en leur temps, mais sous l'habile direction de Philippe-Auguste. Les aventuriers de tous pays que menaient Montréal, Jean de Malestroit, Haukwood, Carmagnola, François Sforce, savaient garder leurs rangs et gagner des victoires. Les Romains, eux aussi, qui firent usage de mercenaires durant la deuxième guerre punique[1], les virent se transformer, sous la main des consuls, en gens dignes de combattre à côté des légionnaires. En somme, des gens soldés peuvent constituer une puissante machine de guerre, s'ils sont disciplinés par de bons officiers[2].

Or les cadres carthaginois, empruntés à l'aristocratie du pays, étaient de haute valeur; Annibal était homme de génie[3]; comment son armée n'eût-elle pas été d'une solidité à toute épreuve?

Un gouvernement qui prend à sa solde des étrangers de toute langue doit prévoir les dangers qu'amènent d'ordinaire les licenciements. Celui de Carthage ne doit pas être pris pour modèle à cet égard, car il avait l'habitude de se défaire des gens qui l'incommo-

[1] Zonaras, *Annales*, VIII, XVI.

[2] « Il a généralement suffi, à toutes les époques de l'histoire, d'avoir de bons « cadres pour organiser de bonnes troupes. C'est avec des troupes mercenaires, « mais *bien encadrées*, que les Carthaginois gagnèrent les batailles de la Trebbia, « de Trasimène et de Cannes. » (M. Vigo Roussillon, *Puissance militaire des États-Unis d'Amérique*, p. 382, Paris, 1866.)

[3] « Il fallait la force et le génie d'un Annibal pour dompter des hordes sauvages « et pour en former une armée qui battît même des légions romaines. » (Heeren.)

daient, soit en les déposant sur une île déserte, soit en les livrant traîtreusement à l'ennemi; ou encore, en les embarquant sur des navires pourris, qui devaient couler à quelques encablures du port[1]. On doit également condamner les mesures violentes prises par les rois de France, qui avaient à se débarrasser des *Malandrins* et des *Écorcheurs*. Toute puissance ayant le sentiment de sa dignité doit payer largement les gens dont elle a réclamé les services, et les rapatrier par des moyens avouables, aussitôt qu'elle n'a plus besoin d'eux. L'injustice, le manque de foi, la rétractation des promesses faites, ne sont pas moins déplorables. Carthage, la ville des marchands, voulut un jour obtenir une réduction sur des prix convenus; elle formula des prétentions étranges et les soutint avec entêtement, malgré les conseils du grand Amilcar; elle en fut châtiée par les excès de la guerre de Libye. Annibal, lui, ne trompa jamais les soldats sous ses ordres; il tenait religieusement les promesses faites, et les récompenses promises étaient toujours magnifiques[2].

Annibal ne cessait de se préoccuper du bien-être de ses troupes.

[1] C'est ainsi que périt, dit-on, Xanthippe, le sauveur de la République.

[2] *Εἶναι δ' ἐκ μὲν τοῦ νικᾶν ἆθλον, οὐχ ἵππους καὶ σάγους, ἀλλὰ τὸ πάντων ἀνθρώπων γενέσθαι μακαριωτάτους, κρατήσαντας τῆς Ῥωμαίων εὐδαιμονίας.* (Polybe, III, LXIII.)

«Quidquid Romani tot triumphis partum congestumque possident, id omne «vestrum cum ipsis dominis futurum est.....» (Tite-Live, XXI, XLIII.) — «Agrum se daturum esse in Italia, Africa, Hispania, ubi quisque velit, immu-«nem ipsi, qui accepisset, liberisque; qui pecuniam, quam agrum, maluisset, «ei se argento satisfacturum : qui sociorum cives Carthaginienses fieri vellent, «potestatem facturum; qui domos redire mallent, daturum se operam, ne cujus «suorum popularium mutatam secum fortunam esse vellent.» (Tite-Live, XXI, XLV.)

Les auteurs qui reprochent à Annibal ses aspirations à la royauté citent à l'appui de leur dire le passage ci-dessus : «Qui sociorum *cives Carthaginienses* fieri «vellent, potestatem se daturum.» Mais ce texte ne conclut guère en faveur du sens qu'ils désirent faire prévaloir. A cette époque, en effet, les divers États qui prenaient des étrangers à leur solde leur conféraient, à l'expiration du temps de service, des privilèges politiques considérables. Ainsi faisait le gouvernement de Rome. —Voyez les congés militaires (*diplomata*) du musée de Saint-Germain. Ces plaques de bronze donnaient droit de *cité* et de *mariage* aux étrangers qui avaient servi dans les légions.

de leur santé, de leur subsistance[1]. Il avait tant de sollicitude pour ses compagnons d'armes; il songeait tant et si bien à l'*ordinaire* du soldat, que notre François Rabelais, le grand rieur, quand il nous présente le tableau des grands hommes aux Champs Élysées, dont « l'estat est changé en estrange manière, » a bien soin de mettre en scène Annibal transformé en *cocquassier* (cuisinier). Et ce mot plaisant ne fait que résumer l'un des titres de gloire du grand capitaine, qui s'assurait le dévouement de ses hommes en leur témoignant un intérêt affectueux, en maintenant tous leurs droits en parfait équilibre avec leurs rudes devoirs.

Annibal inspirait une confiance absolue à ses soldats, qui, en toute occasion, pouvaient compter sur lui, comme il comptait sur eux. Il y avait, entre les bras et la tête de l'armée, des liens mutuels d'affection et de reconnaissance. De plus, le général exerçait sur ces hommes l'ascendant de tous les grands capitaines; il les dominait simplement et naturellement, en partageant leur bonne et leur mauvaise fortune, en méprisant le danger, ou plutôt, en n'y pensant pas, en supportant avec eux, et sans se plaindre, les nécessités du métier des armes, lequel, disait Napoléon, « n'est pas « métier de roses[2]. »

En résumé, par son honnêteté et sa profonde connaissance des hommes, par son administration intelligente, son impartialité, son amour du soldat, Annibal eut ses mercenaires toujours en main[3].

[1] « Annibal s'abstenait de tout gain et des plus douces jouissances pour les « procurer sans réserve à ceux dont le concours lui était nécessaire, et parvenait « ainsi à leur faire volontiers partager ses fatigues. » (Dion-Cassius, *fragm.* CLXIX des livres I-XXXVI, édit. Gros.) — ...*σίτῳ καὶ τοῖς ἄλλοις ἐπιτηδείοις ἀφθόνως ἐχορήγησε τὸ στρατόπεδον.* (Polybe III, XLIX.)

[2] « Prenant la même nourriture, affrontant les mêmes périls, il était le pre- « mier à faire ce qu'il exigeait d'eux, dans l'espoir qu'ils s'associeraient à toutes « ses entreprises, sans réclamer et avec ardeur; parce qu'il ne les excitait pas seu- « lement par ses paroles. » (Dion-Cassius, *fragm.* CLXIX des livres I-XXXVI, édit. Gros.)

[3] « Campé sur une terre ennemie pendant treize ans, si loin de son pays, « malgré toutes les vicissitudes que présentait la guerre, à la tête d'une armée « composée, non de citoyens, mais d'un ramas confus d'hommes de toutes nations, « qui n'avaient ni les mêmes lois, ni les mêmes mœurs, ni le même langage; dont « l'extérieur, les vêtements, le culte, la religion et presque les dieux étaient dif-

Il en fit les premiers soldats du monde[1], et les résultats qu'il obtint à la tête de ces bandes étonneront toujours ceux qui connaissent les difficultés du commandement.

Il convient de faire observer d'ailleurs que, pour entraîner les masses qu'ils avaient à faire mouvoir, les généraux de l'antiquité pouvaient mettre en jeu des ressorts qui ne sont plus assez sous la main des modernes; que, par exemple, en exaltant le sentiment religieux du soldat, ils en obtenaient facilement le maximum d'effet possible. Les corps sacerdotaux attachés aux armées romaines et carthaginoises y exerçaient un empire auquel l'autorité morale de nos dignes aumôniers de régiment n'est, sous aucun rapport, comparable; et, si grand qu'en soit le prestige, notre *messe au camp* ne peut rappeler qu'en principe les imposantes cérémonies païennes, qui impressionnaient si vivement l'homme de guerre antique, remuaient son être et le transportaient dans le monde des prodiges. Et des prodiges d'héroïsme traduisaient les transports de son âme.

Le grand Annibal, nous l'avons dit ailleurs, savait de quelles marques de respect il importait d'entourer les croyances de ses hommes, et principalement celles de ses superstitieux Africains[2].

« férents, il sut les unir par des liens si indissolubles, que jamais on ne les vit ni « divisés entre eux, ni soulevés contre leur général. » (Tite-Live, XXVIII, XII.)

*Ἀννίβας, ἑπτακαίδεκα ἔτη μείνας ἐν τοῖς ὑπαίθροις, καὶ πλείστοις ἀλλοφύλοις καὶ ἑτερογλώττοις ἀνδράσι χρησάμενος πρὸς ἀπηλπισμένας καὶ παραδόξους ἐλπίδας, ὑπ' οὐδενὸς οὔτ' ἐπεβουλεύθη τὸ παράπαν, οὔτ' ἐγκατελείφθη ὑπὸ τῶν συστρατευομένων.* (Polybe, XXIV, IX. *Excerptum Valesianum.*)

« Moderationis certe ejus fuit ut, quum diversarum gentium exercitum rexerit, neque insidiis suorum militum sit petitus unquam, neque fraude proditus, « quum utrumque hostes sæpe tentassent. » (Justin, XXXII, XXXIV.)

« On regarde comme un prodige que, dans un pays étranger et durant seize ans « entiers, il n'ait jamais vu, je ne dis pas de séditions, mais de murmures, dans « une armée toute composée de peuples divers, qui, sans s'entendre entre eux, « s'accordaient si bien à entendre les ordres de leur général. » (Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle*, III, VI.)

[1] « Ducere exercitum æqualem stipendiis suis, duratum omnium rerum patien- « tia, quas vix fides fiat homines passos. » (Tite-Live, XXX, XXVIII.)

[2] « ... In Africa nemo destinat aliquid, nisi præfatus : Africam ! » (Pline, *Hist. nat.* XXVIII, V.)

Aussi les statues d'or des divinités, objets d'un culte universel, suivaient-elles en grande pompe les rangs de l'armée d'Italie[1], de même que l'arche d'alliance avait jadis accompagné les Hébreux de Moïse en marche vers la terre de Chanaan. Donnant toujours de pieux exemples, le jeune général enfermait sous sa tente les images des dieux carthaginois, et ces bronzes ne le quittaient jamais[2].

Les temps sont bien changés! S'agit-il aujourd'hui de faire appel à l'énergie du soldat, de lui demander de généreux efforts, on invoque le patriotisme et l'honneur du drapeau. Ces mobiles ont une valeur incontestable; mais l'antiquité le sentait aussi vivement que nous cet amour de la patrie et de la gloire; et ce sentiment était chez elle d'une tout autre puissance, car tous les symboles nationaux et militaires étaient alors, chaque jour, solennellement consacrés aux dieux.

L'histoire nous a conservé le nom de quelques officiers généraux de l'armée d'Italie. C'est d'abord Magon, frère d'Annibal, jeune homme plein de vigueur et d'entrain[3]; il commande la légion carthaginoise. C'est Hannon, fils de Bomilcar, qui rendra bientôt de signalés services au passage du Rhône; puis Maharbal, fils d'Imilcon, commandant en chef la cavalerie de l'armée; il vient, en l'absence d'Annibal, de conduire avec intelligence les travaux du siége de Sagonte[4]. C'est dans sa bouche que les Romains doivent mettre la fameuse promesse du souper au Capitole cinq jours après la bataille de Cannes. On voit ensuite Adherbal, commandant en chef des ingénieurs, sous les ordres duquel s'exécuteront tous les ouvrages de campagne; enfin Asdrubal qui, à la journée de Cannes, doit se distinguer par les plus brillantes charges de cavalerie. Mentionnons aussi Carthalon, général de cavalerie légère;

[1] «Pœni ex auro factitavere...imagines, secumque in castris inlere.» (Pline, *Hist. nat.* XXXV, IV.)

[2] «... Statuas æneas quas secum portabat omnes sua pecunia complet.» (C. Nepos, *Annibal*, IX.)

[3] ... *Μάγωνα τὸν ἀδελφὸν, ὄντα νέον μὲν, ὁρμῆς δὲ πλήρη καὶ παιδομαθῆ τὰ πολεμικά.* (Polybe, III, LXXI.)

[4] «...Maharbale, Himilconis filio (cum præfecerat Annibal), ita impigre rem «agente, ut ducem abesse nec cives, nec hostes sentirent.» (Tite-Live, XXI, XII.)

Bostar, Bomilcar, Giscon, aides de camp d'Annibal; Annibal, dit Monomaque, que ses cruautés doivent rendre tristement célèbre[1].

Tous ces généraux sous les ordres d'Annibal appartenaient à l'aristocratie carthaginoise, et l'on est en droit d'admettre qu'ils partageaient les opinions politiques de leur général en chef. Le récit des divers épisodes de la deuxième guerre punique ne laisse apparaître entre eux aucune divergence d'idées manifestée par un acte d'insubordination. D'ailleurs, Annibal ne risquera jamais aucune entreprise importante sans avoir préalablement assemblé en conseil des lieutenants qui paraissent avoir eu, en art militaire, toutes les connaissances que le sage Polybe exige d'un bon général d'armée[2].

On remarquait aussi au quartier général un assez grand nombre de jeunes Carthaginois, appelés à encadrer ultérieurement les troupes auxiliaires qu'on se proposait de lever en Gaule et en Italie, et qui, en attendant la formation de ces corps indigènes, servaient en qualité d'*officiers d'ordonnance*.

[1] Au temps où les Carthaginois songeaient à passer d'Espagne en Italie, la question des subsistances et des approvisionnements embarrassa vivement le conseil de guerre d'Annibal. La distance à franchir, non moins que les mœurs sauvages des peuples placés sur le parcours semblaient devoir rendre impossible l'expédition projetée. Le conseil agitait depuis longtemps cette question, quand Annibal Monomaque, invité à formuler son avis, dit que, à son sens, il n'y avait qu'un moyen de tourner la difficulté, c'était d'apprendre aux troupes à se nourrir de chair humaine (ἀνθρωποφαγεῖν). Annibal ne put méconnaître les avantages pratiques auxquels pouvait aboutir cette théorie étrange, mais ni lui ni ses lieutenants n'eurent le cœur d'en faire l'essai. (Polybe, IX, XXIV.)

« Toutes les provisions se trouvaient insuffisantes pour l'armée d'Annibal, tant « elle était nombreuse. On lui conseilla de la nourrir de la chair des ennemis « (ταῖς τῶν ἐναντίων σάρξι τοὺς στρατιώτας σιτίζειν). Annibal ne fut point choqué « de cette proposition (τὸ μὲν πρᾶγμα οὐκ ἐδυσχέραινε); il se contenta de répondre « qu'il craindrait que les soldats, à cet exemple, ne se dévorassent un jour les « uns les autres, quand les corps ennemis viendraient à manquer. » (Dion-Cassius, *fragm.* CLXXVIII, édit. Gros.) — Et Tite-Live de s'emparer de cette idée discutée par Annibal, de l'amplifier à sa façon et d'affirmer que le jeune général donnait à ses soldats des leçons d'anthropophagie. « . . . . . quod proloqui etiam piget, « *vesci humanis corporibus docendo*. Hos infandis pastos epulis. . . . » (Tite-Live, XXIII, v.)

[2] Voyez Polybe, IX, XII et suiv. — *Partes artis imperatoriæ*.

Annibal attachait la plus grande importance à la bonne direction de tous ses services administratifs; aussi des fonctionnaires spéciaux, qu'on pourrait assimiler aux intendants des armées modernes, eurent-ils à étudier à l'avance les ressources des régions où l'on allait opérer.

Durant tout le cours de la deuxième guerre punique, on verra marcher un *service des subsistances* parfaitement organisé. Les agents de l'administration (*προκεχειρισμένοι ἐπὶ τὴν οἰκονομίαν*)[1] seront chargés de ramasser les grains (*σιτολογεῖν*), de les réunir (*σῖτον συναγαγεῖν*), d'en former des magasins (*σιτοβόλια*)[2]; ils auront la garde des troupeaux formant l'approvisionnement de viande sur pied (*νομὴ τῶν θρεμμάτων*), et sauront admirablement conserver toutes les ressources provenant des razzias. L'économie de ces *λειτουργοί*[3] sera telle, que le général en chef pourra distraire un jour, du service des subsistances, une masse de deux mille bœufs, qu'il sacrifiera sans inconvénient au succès d'une opération de guerre[4].

On ne négligera ni l'*habillement* ni l'*armement*. Les lignes stratégiques seront régulièrement semées de dépôts, où toute l'armée trouvera ses rechanges (*καινοποιεῖν πᾶσαν τὴν δύναμιν*) en effets

[1] Tite-Live (XXII, XXIII et XXIV) les appelle *frumentatores*. Mais ce nom peut s'appliquer aussi aux fourrageurs (*σιτολόγοι*) opérant sous les ordres des agents de l'administration.

[2] Nous citerons les magasins de Grenoble et de Dragonara (*Gerunium*), établis par les soins de l'intendance carthaginoise. Leur importance est incontestable. (Voyez Polybe, III, XLIX, C et CI.)

[3] Polybe, III, XCIII.

[4] Nous donnerons, au second volume de notre Histoire, le récit détaillé de cette belle opération, de cette fameuse sortie du Falerne, qu'ont racontée Polybe (III, XCIII), Plutarque (*Fabius*, X et XI), Tite-Live (XXXII, XVI, XVIII) et Silius Italicus (*Puniques*, VII). Ce n'est pas d'ailleurs la seule fois qu'Annibal ait fait usage, à la guerre, des troupeaux qui suivaient ses colonnes. « Annibal, dit Frontin « (*Stratagèmes*, II, V, 13), voyant qu'il était, comme les Romains, dans un pays « dépourvu de bois, feignit de battre précipitamment en retraite et d'abandonner « son troupeau. Les Romains s'emparèrent des bœufs; mais, n'ayant point de « combustible pour faire cuire cette viande, ils la dévorèrent crue. Profitant de « leur prostration, conséquence inévitable d'une digestion pénible, Annibal revint « brusquement les charger. »

d'habillements (*ἐσθής*) et de chaussure (*ὑπόδησις*), en armes et tous objets de campement usés ou détériorés (*τῶν ὅπλων τὰ παλαιὰ καὶ τὰ πεπονηκότα πάντα*)[1].

Des ordres seront donnés pour que le *service de marche* soit constamment assuré, pour que les routes soient praticables, pour que la nourriture des attelages et chevaux de bât (*ὑποζύγια*) soit, comme celle des hommes, l'objet des soins les plus minutieux[2].

Fut-il aussi créé des hôpitaux militaires, tant sur le territoire de la Circumpadane que le long de la route de Carthagène à Turin? On ne saurait l'affirmer. L'antiquité s'inquiétait peu des principes d'humanité qui nous régissent aujourd'hui, et ce mépris des droits du soldat ne saurait nous surprendre, puisqu'en France les premières ambulances ne datent que de Henri IV; les premiers hôpitaux, de Richelieu. Cependant Annibal, qui prenait grand soin de ses hommes, et s'attachait si minutieusement à satisfaire à tous leurs besoins, ne doit pas avoir omis les établissements hospitaliers. Il est au moins certain que, à l'armée expéditionnaire, fonctionnait un service de santé, dirigé par le célèbre Synhalus, médecin d'Afrique[3]. C'est lui qui, à la bataille de Thrasimène, fait le premier pansement d'une blessure de Magon, le jeune frère d'Annibal. Enfin les soins spéciaux donnés aux chevaux de la cavalerie laissent présumer qu'Annibal était pourvu d'un service vétérinaire. Suivant cette hypothèse, quelques agents de ce service ont dû être attachés à la mission pour organiser, de concert avec les acheteurs, une remonte régulière des chevaux et des mulets.

Il est assurément fort regrettable que, faute de documents précis, on ne puisse juger de l'administration carthaginoise, par comparaison avec ses similaires des armées modernes. Mais cette orga-

[1] Voyez Polybe, III, XLIX, C et CI.

[2] ...*Δαψίλεια τοῖς ἀνδράσι, μὴ χεῖρον δὲ τοῖς ὑποζυγίοις καὶ τοῖς ἵπποις....* (Polybe, III, CI.) — La numismatique témoigne du soin qu'apportait Carthage à pourvoir à la nourriture des chevaux de l'armée. Quelques monnaies de bronze frappées en Sicile, et spécialement destinées à la solde des troupes, portent à l'avers : *Partie antérieure d'un cheval au galop, couronné par la Victoire; devant, ou dessus, un grain d'orge.* (Voyez l'*appendice* C, *Numismatique de Carthage.*)

[3] C'est au temps de la deuxième guerre punique (219) qu'on vit à Rome le premier médecin. (Pline, *Hist. nat.* XXIX, VI.)

nisation, perdue pour nous, se laisse deviner grâce aux résultats obtenus, et, pour ne parler que des subsistances, on sait que, malgré les difficultés des communications, malgré l'état des cultures, partout moins avancé qu'aujourd'hui; malgré les efforts de l'ennemi et la mobilité des alliés, il y eut toujours, à portée des colonnes expéditionnaires, des magasins pourvus de toute espèce de denrées. Partout et toujours, en Italie, les vivres vont être régulièrement distribués aux parties prenantes. Grâce à l'intelligence et à l'activité des intendants carthaginois, les mercenaires toucheront chaque jour leurs rations réglementaires de froment, de viande, de vin, de vinaigre pour mêler à l'eau, d'huile pour les onctions des membres, et de parfums pour la chevelure. Jamais ni les chevaux ni les éléphants ne manqueront de fourrage, et, sauf les cas de force majeure, tout ce qui est à prévoir sera prévu.

Un gouvernement qui prend des mercenaires à son service doit se préoccuper, avant tout, du soin de maintenir ses finances en bon état. Il est indispensable que, suivant les principes d'un négociant prudent et sage, il puisse, à tout instant, faire honneur à sa signature. Or Carthage avait usé son crédit sur le marché des enrôlements, et, déjà, se manifestaient les premiers symptômes de la décadence [1].

En cela, comme en toutes choses, Annibal porta résolûment remède aux maux qui rongeaient son pays. Il obtint de la *γερουσία* qu'elle fît frapper à Carthagène le numéraire indispensable au service de la solde des troupes. Usant d'ailleurs généreusement des produits de sa mine d'argent, lesquels étaient, comme on sait, considérables [2], il fit lui-même battre monnaie à son quartier général, et créa pour l'armée d'Italie un trésor dont l'administra-

[1] « L'histoire militaire de Rome et de Carthage, c'est-à-dire des armées qui « sont nationales et de celles qui ne le sont pas, est toujours vraie. Quand, dans « les premières, les grands principes de la gratuité et de l'obligation personnelle « du service militaire disparaissent, il y a décadence. Quand, dans les secondes, « les énormes efforts budgétaires que comporte leur entretien s'affaiblissent par « suite de revers politiques, industriels ou commerciaux, il y a décadence aussi. » (*L'armée française en 1867*, p. 42.)

[2] Pline, *Hist. nat.* XXXIII, XXXI.

tion fut confiée à de sages *mechasbes*[1]. Ces trésoriers-payeurs, similaires des questeurs de Rome, transformaient régulièrement en valeurs monétaires[2] les riches lingots de Bebulo, et cette émission ne fut jamais interrompue durant le cours de la deuxième guerre punique. Aussi ne vit-on jamais en souffrance aucun des services administratifs de l'armée d'Italie.

Il est certain que l'organisation de l'armée d'Annibal comportait un *service topographique*. Les officiers de ce corps (*κατάσκοποι*, *speculatores*, *exploratores*) vont faire la carte de la Catalogne et de la Cisalpine, comme ils feront plus tard le lever de la Toscane[3] et celui du champ de bataille de Thrasimène[4]. Comment opéraient donc les topographes de l'antiquité? Ils ne connaissaient certainement pas nos méthodes de planimétrie et de nivellement; mais, si l'on ne tient compte que de la précision des résultats obtenus, on

[1] *Mechasbim*. Le nom de ces officiers, directeurs de la monnaie, est grave sur les tétradrachmes de bronze frappés par Carthage, en Sicile, jusqu'au traité des îles Ægates. (Voyez l'*appendice* C, *Numismatique de Carthage*.)

[2] Dans le nombre des monnaies puniques parvenues jusqu'à nous, il en est certainement qui furent frappées par Annibal. La science saura-t-elle un jour en préciser les caractères distinctifs? Il serait difficile de l'affirmer. Toujours convient-il de chercher à les reconnaître parmi celles dont le titre est le plus élevé. Les mines d'Espagne étaient alors d'un rendement facile, et le service de la monnaie du général en chef devait proscrire le *potin*. Quant au style, il est de la deuxième période numismatique; il s'éloigne du style sicilien sans accuser encore la décadence. Toutes les pièces sont *à tête de Cérès et de Proserpine*, d'un modèle plein de noblesse et de distinction, et portent uniformément, au revers, le symbole national carthaginois, c'est-à-dire un cheval maigre et musclé, à l'encolure épaisse, mais non dépourvu d'élégance. (Voyez l'*appendice* C, *Numismatique de Carthage*.)

[3] « ..... Præmissis qui ..... Alpiumque transitus specularentur. » (Tite-Live, XXI, XXIII.)

Ac legeret visu cuncta et penetraret in omnes
Spectando partes. . . . .

(Silius Italicus, *Puniques*, XII, v. 569, 570.)

. . . *Βουλόμενος τήν τε δύναμιν ἀναλαβεῖν, καὶ πολυπραγμονῆσαι τὰ περὶ τοὺς ὑπεναντίους καὶ τοὺς προκειμένους τῶν τόπων.* (Polybe, III, LXXX.)

[4] Ast ego te, Trasimene, vago cum milite præceps
Lustrabo. . . .

(Silius Italicus, *Puniques*, IV, v. 826, 827.)

est en droit d'admettre qu'ils n'étaient pas étrangers à tout procédé graphique de représentation du terrain. Fils des Phéniciens inventeurs de l'écriture, les Carthaginois, en particulier, ont dû savoir figurer aux yeux, suivant certains modes primitifs, chacun des lointains pays qu'ils allaient explorer; reproduire en projection, ou autrement, les côtes exploitées par leur immense commerce; dresser, en un mot, des atlas de cartes marines et géographiques. Mais de cet art précieux ils ne communiquaient rien aux étrangers. Ces marchands à l'esprit inquiet, à la politique jalouse, ne songeaient qu'au monopole du commerce et à l'anéantissement de toute concurrence sur le marché du monde. Aussi durent-ils voter plus d'une récompense nationale à ce pilote résolu qui, s'inspirant de l'esprit de leurs théories économiques, aima mieux se jeter à la côte que de laisser deviner aux Romains la route des îles Britanniques. Suivant ces principes, ils ont dû cacher avec soin les connaissances spéciales de leurs topographes militaires, et le secret a été si bien gardé que rien n'en est venu jusqu'à nous.

Il est probable, nous le répétons, que les Carthaginois connurent la carte dessinée, car les Romains, beaucoup moins avancés qu'eux, ne tardèrent pas à faire usage des *itinéraires*[1]. Leurs dessins, fort imparfaits sans doute, avaient vraisemblablement besoin d'être doublés de longs mémoires descriptifs. Mais les dessinateurs devaient racheter la défectuosité de leurs méthodes par une grande sûreté de coup d'œil et une mémoire fidèle, qui, semblable à la plaque d'un appareil photographique, gardait l'empreinte des

[1] Les Romains ne paraissent pas avoir eu d'autres cartes que leurs *itinéraires*. Ces documents étaient de deux sortes : les uns, que Végèce appelle *annotata*, ou écrits, n'étaient que des espèces de livres de poste, donnant la nomenclature des localités, avec indication des routes et des distances (*Itinéraire d'Antonin*, par exemple). Les autres, désignés sous le nom de *picta*, ou dessinés, indiquaient grossièrement les contours du pays, la direction des routes et l'orientation relative des points principaux. La Table de Peutinger est un curieux spécimen de ce genre de cartes. Vers la fin des guerres puniques, les Romains avaient fait de grands progrès dans l'art du dessin. Ils savaient faire le lever d'une place forte et dresser un plan directeur des attaques. « . . . . . Lucius Hostilius Mancinus, qui pri« mus Carthaginem irruperat, situm ejus oppugnationesque *depictas* proponendo « in Foro. . . (Pline, *Hist. nat.* XXXV, VII.)

moindres accidents du terrain. Les peuples primitifs, ayant l'habitude de la vie en plein air et des longs parcours, sont, en ce qui concerne les détails topographiques, d'une perspicacité surprenante. Ils discernent rapidement toutes les propriétés militaires d'une position, se rendent compte de la profondeur d'un pli du sol, de l'altitude d'une roche, et fixent le tout dans leur esprit avec une précision qui tient du prodige. Les topographes carthaginois pouvaient donc satisfaire de vive voix à toutes les demandes de renseignements possibles, et, par eux, Annibal avait les moyens de dresser ses plans d'opérations d'après des données parfaitement sûres. D'ailleurs, comme tous les hommes de guerre, comme Napoléon, comme Vauban, comme César, le jeune général faisait en personne, au dernier moment, la reconnaissance du terrain sur lequel il devait engager ses troupes[1]. Les levers de ses officiers n'étaient jamais consultés par lui qu'à titre de renseignements préliminaires.

La République entretenait un corps spécial, chargé de la fabrication des armes de toute espèce, de la construction et de la manœuvre de tous les engins névrobalistiques. On put apprécier toute la puissance de Carthage, quand elle livra aux consuls Manilius et Censorinus 200,000 armures et 2000 catapultes. Son immense arsenal, travaillant avec une rapidité prodigieuse, put

[1] C'est dans la bouche d'Annibal lui-même que Silius Italicus a mis ces mots rapportés plus haut :

Ast ego te, Trasimene, vago cum milite præceps
Lustrabo. . . . .

(Silius Italicus, *Puniques*, IV, v. 826, 827.)

Le poëte mentionne à chaque instant les reconnaissances du général en chef.

Atque hic perlustrans aditus. . . . .

(Silius Italicus, *Puniques*, XII, v. 85.)

Nunc aditus lustrat, clausas nunc cuspide pulsat
Infesta portas, fruiturque timore paventum.
Nunc, lentus celsis adstans in collibus, intrat
Urbem oculis, discitque locos causasque locorum.
Ac legeret visu cuncta et penetraret in omnes
Spectando partes. . . . .

(Silius Italicus, *Puniques*, XII, v. 565-570.)

façonner par jour jusqu'à 140 boucliers, 300 épées, 500 lances et 1000 traits de catapulte, si bien que, à la fin du siége de 146, on vit Scipion victorieux y recueillir encore 200,000 armes de toute espèce et 3000 machines de guerre. On peut juger, par ces chiffres, de l'importance des arsenaux de Carthagène [1] et des parcs attachés à l'armée d'Italie.

Le corps faisant fonctions de l'artillerie et du génie de nos armées modernes était chargé de tous les travaux que comportent l'attaque et la défense des places [2]. Il avait dans ses attributions tous les ouvrages de campagne, fortification passagère, castramétation, baraquement, routes et ponts militaires; en un mot, tous les travaux d'art qui préparent le succès des grandes opérations. Les ingénieurs d'Annibal, qui, suivant l'exemple de Pyrrhus, ont su embarquer des éléphants, vont bientôt leur faire passer le Rhône sur des trailles. Puis, sur le revers des Alpes, la simple cuisson d'un calcaire à l'air libre fera traiter de fable l'emploi de leurs méthodes originales. Après le passage du Pô, les ingénieurs assureront la sortie du Falerne, au moyen des fameuses troupes de bœufs aux cornes flamboyantes. Enfin, la communication par terre, établie, pour toute une escadre, entre le golfe et le port de Tarente, doit faire le plus grand honneur aux ingénieurs carthaginois, qu'imiteront plus tard ceux de Mahomet II.

Parmi tous les travaux d'art de ces officiers d'élite, on remarquait surtout des constructions en maçonnerie d'une extrême solidité. Il est vraisemblable que, pour obtenir ainsi des résultats toujours et partout satisfaisants, ils suivaient l'exemple des lieutenants d'Alexandre, et emportaient dans leurs parcs, avec le reste du matériel, les sables destinés à la confection des mortiers [3].

[1] Lors de la prise de Carthagène, en 210, Scipion trouva dans la place 120 catapultes grand modèle, 281 petit modèle, 23 balistes grand modèle, une quantité considérable de scorpions grands et petits, d'armes et de traits de toute espèce. (Tite-Live, XXVI, XLVII.)

[2] C'est lui qui, lors du siége de Sagonte, a fait les approches et pratiqué les brèches.

[3] «Quin et Leonnato, et Cratero, ac Meleagro, Alexandri Magni ducibus, *sabulum* hoc portari cum reliquis militaribus commerciis reperio.» (Pline, *Hist. nat.* XXXV, XLVII.)

Pline admire aussi sans réticences leurs ouvrages en *pisé*[1]; les sémaphores, les tours, la fortification passagère qu'ils *moulèrent* de cette façon en Espagne surent résister plusieurs siècles à l'action des intempéries de l'air[2].

Il est certain que, dans l'antiquité, un *service télégraphique*[3] était toujours attaché aux armées en campagne, et que la transmission des dépêches s'opérait le plus souvent par des moyens

[1] Le *pisé* est-il d'invention phénicienne ou tamazir't? Nous ne saurions décider la question, mais tout nous porte à admettre cette dernière hypothèse. Quoi qu'il en soit, les armées carthaginoises faisaient constamment usage du pisé et savaient le plier à tous leurs besoins. Elles le composaient d'une partie de pierrailles, de deux parties de chaux en poudre et de quatre à six parties de terre franche; le tout bien malaxé, fortement damé, monté par couches entre des moules de bois, et enfin soigneusement crépi sur toutes les faces.

[2] «Quid? Non et in Africa Hispaniaque ex terra parietes, quos appellant *formaceos*, quoniam in forma circumdatis utrinque duabus tabulis inferciuntur verius «quam instruuntur, ævis durant, incorrupti imbribus, ventis, ignibus, omnique «cæmento firmiores? Spectat etiam nunc *speculas* Annibalis Hispania terre- «nasque *turres* jugis montium impositas. Hinc et cespitum natura, *castrorum vallis* «*adcommodata*..... » (Pline, *Hist. nat.* XXXV, XLVIII.)

[3] Le mot *télégraphique*, quelque surprise qu'il amène à l'esprit du lecteur, est ici parfaitement exact, car les Carthaginois savaient correspondre à distance au moyen de signaux. Quatre ou cinq siècles avant notre ère, ils avaient établi des sémaphores sur les côtes de Sicile et d'Afrique; ils expédiaient même des dépêches d'un littoral à l'autre (voyez Polyen, VI, XVI) et faisaient ainsi disparaître une solution de continuité de 134 kilomètres, coupée, il est vrai, par l'île de Pantellerie. Plus tard, lors de la deuxième guerre punique, on voit Annibal réorganiser en Afrique et en Espagne un service permanent de télégraphie. «In «Africa Hispaniaque, turrium Annibalis..... in queis prænuntiativos ignes, «sexta hora diei accensos, sæpe compertum est tertia noctis a tergo ultimis «visos.» (Pline, *Hist. nat.* II, LXXIII.) — «..... Speculas Annibalis..... terre- «nasque turres jugis montium impositas.» (Pline, *Hist. nat.* XXXV, XLVIII.)

Le personnel du service télégraphique était tenu de suivre des méthodes fixes, déterminées par les règlements, telles que celle des *Clepsydres*, attribuée à Énée (voyez Polyen, VI, XVI, et Polybe, X, XLIV), et celle des *Alphabets*, inventée par Cléoxène et Démoclite (voyez Polybe, X, XLV et XLVI). — Nous regrettons de ne pouvoir faire connaître ici tous les rouages de ce service, et nous nous bornons à constater qu'il avait à sa disposition des télescopes ou longues-vues. ... *δεήσει πρῶτον μὲν διόπτραν ἔχειν, δύο αὐλίσκους ἔχουσαν, ὥστε τοῦ μέλλοντος ἀντιπυρσεύειν τῷ μὲν τὸν δεξιὸν τόπον, τῷ δὲ τὸν εὐώνυμον δύνασθαι θεωρεῖν.* (Polybe, X, XLVI.)

pyrotechniques (*πυρσεία*) [1]. Pour se tenir en communication avec ses lieutenants ou ses alliés, Annibal avait un *corps des signaux* (*τοὺς χειρίζοντας τὴν πυρσείαν*) [2], similaire de celui que nous voyons organisé chez quelques puissances modernes, notamment aux États-Unis d'Amérique. Ce sont les officiers de ce corps qui apprennent au gros de l'armée punique le passage du Rhône par le détachement d'Hannon [3]; ce sont eux qui, plus tard, lors de la marche sur Tarente, entretiennent avec les conjurés des intelligences aboutissant à la chute de la place [4]. Le personnel carthaginois se distinguait par ses connaissances variées en astronomie, en météorologie, en gnomonique [5], par les procédés ingénieux dont il faisait usage pour remplir sagement et sûrement sa mission [6].

Annibal avait auprès de lui [7] deux secrétaires historiographes,

[1] Voyez, sur la *πυρσεία*, Polybe, X, XLIII, XLVII. — Les Assyriens, les Chaldéens, les Mèdes, les Phéniciens, les Grecs, connurent, de toute antiquité, les poudres *fusantes* et ces compositions inflammables qui reçurent plus tard le nom générique de *feux grégeois* (*μηδικὸν πῦρ*). C'étaient des bitumes et des naphtes animés par des excitateurs à combustion vive. Les artifices du corps des signaux avaient probablement pour éléments des feux dits *grégeois* et des poudres fusantes à flammes diversement colorées.

[2] Polybe, X, XLVII.

[3] ... *σημηνάντων ἐκείνων τὴν παρουσίαν τῷ καπνῷ κατὰ τὸ συντεταγμένον*... (Polybe, III, XLIII.) — «... Prodito fumo, significant se transisse... » (Tite-Live, XXI, XXVII.)

[4] ... *ἀνάψαι πῦρ ἐπὶ τοῦ τάφου... ὅταν ἴδωσι τοῦτο γιγνόμενον, ἔνδοθεν ἀντιπυρσεῦσαι... ἅμα τῷ τὸ πῦρ ἰδεῖν... τὸν παρ' αὐτῶν πυρσὸν ἀναδείξαντες, ἐπεὶ τὸ παρ' ἐκείνων πῦρ πάλιν ἑώρων ἀποσβεννύμενον, ὥρμησαν*... (Polybe, VIII, XXX.) — «Editus ex composito ignis ab Annibale refulsitque. Jam redditum ab Nicone signum; exstinctæ deinde utrimque flammæ sunt.» (Tite-Live, XXV, IX.)

[5] Voyez Polybe, IX, XV. — On attribue aux Phéniciens l'invention du *gnomon*, et l'organisation du fameux cadran solaire de Catane. Ils dessinèrent un cadran semblable dans le palais d'Achaz, roi de Juda.

[6] Ainsi, lorsqu'il s'agissait, par exemple, d'une nouvelle ou d'un ordre important, il y avait toujours contre-épreuve. La dépêche première était répétée par les correspondants en présence... *συνθημάτων καὶ παρασυνθημάτων*... (Polybe, IX, XIII.) ... *ἁπλοῦν τὸ σύνθημα ... καὶ ... τῶν διπλῶν συνθημάτων καὶ παρασυνθημάτων*... (Polybe, IX, XVII.)

[7] «... Qui cum eo in castris fuerunt simulque vixerunt... » (C. Nepos, *Annibal*, XIII.)

chargés de tenir le journal des expéditions. C'étaient deux Grecs : Sosyle, de Lacédémone[1], et Philène[2].

Enfin le quartier général était le rendez-vous ordinaire des *commissaires* de la *γερουσία*. Comme toutes les Républiques, Carthage avait une politique essentiellement inquiète et défiante. Aussi entretenait-elle aux armées des agents ayant spécialement pour mission de surveiller tous les faits et gestes des généraux en chef, de les arrêter au besoin, et de les faire mettre en jugement. Le sanhédrin ne changea rien à ces déplorables habitudes, durant le cours de la deuxième guerre punique. Après Cannes (216), Magon, le jeune frère d'Annibal, part pour l'Espagne avec l'ordre d'y faire une levée de 20,000 hommes d'infanterie et 4000 chevaux; il est accompagné de commissaires. Annibal conclut, en 215, un traité d'alliance avec Philippe de Macédoine; des commissaires interviennent lors de la signature. Plus tard, en 210, Scipion prend Carthagène et y fait prisonniers dix-sept commissaires carthaginois[3]; ces délégués du sanhédrin avaient surveillé les généraux chargés de diriger la défense de la place. Gens à l'esprit tracassier, ils adressaient rapport sur rapport à Carthage, et Carthage créait à ses généraux des difficultés de toute espèce. C'est ainsi qu'Asdrubal, frère d'Annibal, eut à se plaindre de leur persistance à faire changer sans cesse le personnel d'officiers qu'il avait sous ses ordres en Espagne[4].

De ce qui précède on peut conclure que l'armée d'Italie était soumise à la surveillance active d'un certain nombre d'inquisiteurs officiels, qui, plus d'une fois sans doute, durent entraver l'indépendance d'Annibal et comprimer les élans de son génie.

Cet espionnage exercé par un gouvernement a réellement des effets déplorables. Le commandement qui le subit perd toute

[1] Sur Sosyle, voyez Polybe, III, xx.

[2] Sur Philène, voyez : Polybe, I, xiv et xv, et III, xxvi; — Cicéron, *De Divinatione*, I, xlix; — enfin Tite-Live, XXXVI, xlix, qui l'appelle à tort *Silenus*. (Voyez l'*appendice* A, *Notice bibliographique*.)

[3] *Δύο μὲν γὰρ ἦσαν κατειλημμένοι τῶν ἐκ τῆς γερουσίας, πέντε δὲ καὶ δέκα τῶν ἐκ τοῦ συγκλήτου.* (Polybe, X, xviii.)

[4] *Πολλαῖς δὲ καὶ ποικίλαις περιστάσεσι παλαίσας διὰ τοὺς ἐπαποστελλομένους ἐκ Καρχηδόνος εἰς Ἰβηρίαν στρατηγούς*... (Polybe, XI, *fragm.* ii.)

liberté d'action, et, se sentant les mains liées, n'ose plus ni concevoir une entreprise, ni compter sur le secret qui, seul, peut assurer le succès des opérations. Rome, plus sage que sa rivale, se donnait un dictateur au moment du danger. Carthage eût peut-être triomphé de Rome si, renonçant à une méthode absurde, à cette « inquisition d'État, qui avait fini par absorber toute la « puissance publique[1], » elle eût débarrassé son grand Annibal de ce gênant contrôle. Mais l'exemple de Carthage ne guérira jamais l'esprit malade des Républiques, petites ou grandes. Venise eut aux armées ses provéditeurs; la Convention, ses représentants du peuple[2]; le Directoire, ses commissaires, objet du souverain dédain du général Bonaparte[3]. Lors de la récente guerre de la sécession des États d'Amérique, le président Lincoln se faisait rendre compte de tous les plans du général en chef, les critiquait, les modifiait, en perdait tous les fruits.

Mais il est temps de faire *défiler*[4] sous nos yeux cette armée

[1] M. Michelet, *Histoire romaine.*

[2] En 1796, Bonaparte enlève l'importante redoute de Dégo, qui lui ouvre les plaines de la Lombardie. « Le lendemain de ce succès décisif, les représentants « du peuple font courir le bruit que notre armée est tournée, que l'ennemi est « à Savone, et ils ordonnent la retraite. L'ombre de leur puissance était encore « formidable; il fallut obéir. » (J. B. Collot, *Mémoires.*)

[3] « Les commissaires du Directoire étaient des surveillants placés auprès des « généraux pour suivre leurs actions, en rendre compte, et les faire arrêter s'ils « causaient de l'ombrage..... Il [Salicetti] aborde Bonaparte, le félicite et « vient s'enquérir de la position et des mouvements des différents corps de troupes. « Bonaparte le regarde froidement; sans lui répondre, il se tourne vers son état-« major et s'éloigne... » (J. B. Collot, *Mémoires.*)

[4] *Défiler* est bien le mot propre, car l'armée carthaginoise marchait musique en tête.

Prima Saguntinas turbarunt classica portas.
(Silius Italicus, *Puniques*, I, v. 271.)

Jam bella et lituos. . . . .
(Silius Italicus, *Puniques*, II, v. 351.)

. . . . . et fistula nota juvencis.
(Silius Italicus, *Puniques*, II, v. 445.)

Le *lituus* était une longue trompette droite, de bronze; la *fistula* tamazir't n'est sans doute autre chose que la *r'aïta* (au pluriel *r'ouaït*), espèce de clarinette qui,

d'Italie, dont la physionomie originale formerait aujourd'hui le plus étrange contraste avec celle de nos armées européennes.

Le contingent carthaginois tenait la droite de l'*am-machanat*[1]. C'était une légion sacrée, servant de garde d'honneur au général en chef, et dans laquelle on n'admettait que les fils des grandes familles de Carthage; dans ces rangs privilégiés, les jeunes nobles s'exerçaient au métier des armes et se préparaient au commandement des mercenaires. La légion carthaginoise n'était donc, en réalité, qu'une école militaire mobile, et le cadre en était assez restreint. L'histoire nous en fait connaître la proportion : une armée de 70,000 hommes ne comptait que 2500 Carthaginois, soit $\frac{1}{28}$ de l'effectif total[2].

Ce corps national se composait d'infanterie et de cavalerie. De taille moyenne mais fort bien prise, les soldats de cette infanterie portaient le grand bouclier circulaire (*πάρμη*), d'un mètre de diamètre, et une très-courte épée. Nu-pieds, vêtus d'une tunique rouge sans ceinture[3], ils étaient réputés braves et agiles, et rompus à toutes les ruses de guerre. La haute aristocratie carthaginoise affectionnait particulièrement la cavalerie. L'habillement et l'équipement de ces cavaliers étaient d'une grande richesse, et l'on ne parlait que du luxe de leurs armes et de leur vaisselle. Ils portaient aux doigts autant d'anneaux qu'ils comptaient de campagnes[4]. L'effectif ne dépassait pas mille chevaux[5], mais le petit

avec les *t'boul* (tambours), forme aujourd'hui encore la musique nationale de nos *tirailleurs indigènes*. Chaque corps de troupes avait ses étendards :

Prioceps signa tulil Tyria Carthagiue pubes. . .
Quio et Massyli fulgentia signa tulere. . .
. . . . . lustransque sub armis,
Qua visu comprendere erat, fulgentia signa.
(Silius Italicus, *Puniques*, III, v. 231, 282, 407, 408)

[1] *Machanat* et *am-machanat* sont des dénominations officielles de l'armée carthaginoise qu'on retrouve sur les monnaies de bronze frappées en Sicile, jusqu'en l'an 241. (Voyez l'*appendice* C, *Numismatique de Carthage*.)

[2] Diodore de Sicile, II.

[3] « Puniceis tunicis. . . » (Val. Max.)

[4] Aristote, *Politique*, VII, II.

[5] Diodore de Sicile, II.

nombre n'enlevait rien à la valeur d'une arme dont la solidité était devenue proverbiale.

Après la légion carthaginoise marchaient les *Africains*. Ces hommes, d'aspect étrange, étaient aussi de taille moyenne, mais d'une constitution robuste. Des faisceaux de muscles, en saillie sur leurs membres grêles, témoignaient assez de leur vigueur. Ils avaient le teint bronzé, les dents blanches, des yeux noirs, vifs et intelligents, le front haut et bien fait. Un nez droit et effilé semblait témoigner de leurs instincts cruels. Ils se rasaient le crâne et le visage, et ne conservaient sous le menton qu'un étroit collier de barbe. Le front, les tempes, les bras, étaient semés de tatouages bleus. A côté de ces petits hommes de trempe solide[1], venaient les différents *types nègres* et tous les *sang-mêlés* du Sud. Coiffés d'une calotte de feutre rouge, de forme cylindrique, et qui se mariait à l'arrière de la tête, tous abandonnaient leur front luisant aux rudes baisers du soleil d'Afrique. Ils portaient une *derbal* ou chemise de laine blanche, descendant aux genoux et serrée à la taille par une mince lanière de cuir ou un *abagous* (ceinture). Un *abid'i*[2] (bernous) de laine, de peau de bouc ou de lion était jeté sur leurs épaules. Leurs jambes vigoureuses étaient nues, noires de poussière, couvertes de cicatrices; une *torbaga*, ou sandale de cuir cru, protégeait leurs orteils disposés en large éventail. Une longue lance ou pique, un arc et des flèches, un bouclier de peau d'éléphant ou de cuir de bœuf[3], telles étaient généralement les armes des Africains d'Annibal[4]; ce sont encore aujourd'hui celles des Touâreg qui vivent au sud de nos provinces algériennes. Quelques contingents avaient aussi des engins de guerre particuliers. Ceux de Bérénice et de Barce portaient des *dolones*, sorte de

[1] «Genus hominum salubri corpore, velox, patiens laborum, plerosque se-«nectus dissolvit.» (Salluste, *De Bello Jugurthino*, XVI.)

[2] Suivant l'usage, nous avons représenté par *d'* la consonne kabyle équivalente au ذ (*dzal*) arabe.

[3] «Scuta numidica ex coriis.» (Salluste, *De Bello Jugurthino*, XCIV.)

[4] Les Maures y joignaient un long sabre (*khedama*). Les *khedama* kabyles se fabriquent en majeure partie chez les Flissas (*Issaflenses*) du Djerdjera, dont ils ont pris le nom.

fléau d'où sortait une lame de poignard au moment du lancé. Les Baniures étaient armés d'un bâton dont la pointe était durcie au feu; les Makes, d'une *catéie*, espèce de croc attaché à une corde comme un harpon; l'homme qui lançait ce fer pouvait ensuite le ramener à lui.

Annibal eut le talent de soumettre à l'ordonnance ces éléments hétérogènes, ramassés un peu sur tous les points du continent africain, de la Méditerranée au Niger et du Nil à l'Océan [1]. Après les journées de la Trébie et de Thrasimène, il utilisa les dépouilles de l'ennemi et arma tous ses *Africains* à la romaine [2] : ils formèrent dès lors une troupe précieuse. Doués des instincts les plus belliqueux [3], ces soldats rendaient en toute occasion d'excellents services; personne ne savait comme eux profiter des accidents du terrain pour se dérober aux yeux de l'ennemi, et ramper jusqu'à l'objectif indiqué par un chef de colonne [4]. Leur sobriété était

[1] L'armée venue d'Afrique comprenait : 1° la *légion carthaginoise*, 2° les *symmaques* ou contingents des villes alliées : Utique, Hippo Regius, Vaga, Clypea, Ruspina, la petite Leptis, Thapsus, Zama, Sabrata, Œa, la grande Leptis, Bérénice, Barce, etc. 3° les auxiliaires ou *stratiotes*, tirés de l'intérieur : Autololes, Baniures, Maures, Tritonides, Lotophages, Garamantes, Makes, Nasamons, Marmarides, Adyrmachides, Nubiens, Éthiopiens, etc. — Suivant Silius Italicus (*Puniques*, III), les principaux chefs de corps étaient : Sichée, neveu d'Annibal, commandant les gens d'Utique et de Clypea; Antée (ou Stulée), ceux des villes de la Zeugitane et de la Bysacène; Ilertès, les contingents de la pentapole Cyrénaïque; Bocchus, les Massyliens; Isalcas et Acherras, les Gétules; Ithémon, les Autololes; Choaspe, les Garamantes et les Tritonides.

[2] Tite-Live, XXII, XLVI.

[3] Sed fines Libyci, genus intractabile bello.
(Virgile, *Énéide*, I, v. 339.)

Hinc Getulæ urbes, genus insuperabile bello.
(Virgile, *Énéide*, IV, v. 40.)

Il est un proverbe kabyle qui a cours aujourd'hui encore : *R'our el-K'ebail, irgazen tsemenr'an.* « Chez les Kabyles les hommes sont des guerriers. »

[4] *Ὁλοσχερὲς μὲν οὖν οὐδὲν ἐδύναντο πρᾶξαι, διὰ τὸ πλῆθος τῶν ἱππέων, καὶ τὴν πρὸς πάντα τόπον εὐχρηστίαν τῶν Νομάδων.* (Polybe, IX, VII.) — « Nullos aptiores « inter convalles tectaque hortorum et sepulcra aut cavas undique vias ad pugnan- « dum..... » (Tite-Live, XXVI, X.)

proverbiale : ils supportaient admirablement la faim et la soif, ne prenaient que la nourriture indispensable à l'entretien de leurs forces, ne connaissaient point les mets recherchés [1], et se contentaient le plus souvent de quelques brins d'herbe [2]. Ils savaient facilement pénétrer les mœurs et le caractère de leurs maîtres [3], imiter le genre de vie et copier les méthodes de leurs adversaires. A Cannes, où ils formaient réserve, on les eût pris pour des Romains [4], tant ils exécutèrent avec précision les fameux changements de front qui décidèrent de la journée. Comme ils étaient très-soumis [5] et très-dévoués à leurs chefs, le jeune général n'eut pas de peine à les instruire. Il en fit de parfaits serviteurs en moins de temps qu'il n'en fallut plus tard à Statorius pour exercer à la romaine les troupes d'infanterie de Syphax. Aujourd'hui, la France tire le meilleur parti des qualités militaires de ces fils de l'Afrique, et l'on peut dire que nos *tirailleurs indigènes* sont des soldats d'élite. En 1859, en Italie, ils causèrent aux Autrichiens la même frayeur que leurs ancêtres avaient causée aux Romains, en Italie aussi, l'an 216 avant l'ère chrétienne. Nous savons mettre à profit tous les talents d'imitation de ce peuple enfant, et nos compagnies de *Turcos* ont des clairons aussi habiles que cet Africain de l'armée d'Annibal qui, la nuit de la prise de Tarente, sonnait si bien de la trompette romaine.

D'un esprit vif et rusé [6], mais cruels et enclins aux *razzias* [7], comme toutes les populations primitives, les Imazir'en tuaient leurs prisonniers, leur coupaient la tête, jetaient leurs corps dans

[1] « ... Lacte et ferina carne vescebantur, neque salem neque alia irritamenta « gulæ quærebant : cibus illis adversum famem atque sitim, non libidini neque « luxuriæ erat. » (Salluste, *De Bello Jugurthino*, LXXXIX.)

[2] *Ἴσασι δὲ καὶ λιμὸν φέρειν οἱ Νομάδες οἵδε, καὶ πόᾳ χρῆσθαι πολλάκις ἀντὶ σίτου· καὶ τὸ πάμπαν ὑδροποτοῦσιν.* (Appien, *De Rebus Punicis*, XI.)

[3] « Ubi naturam Scipionis..... et morem hostium cognovit..... » (Salluste, *De Bello Jugurthino*, VII.)

[4] Tite-Live, XXII, XLVI.

[5] « ... modestissime parendo. » (Salluste, *De Bello Jugurthino*, VII.)

[6] « Impigro atque acri ingenio. » (Salluste, *De Bello Jugurthino*, VII.)

[7] « Multos mortales cum pecore atque alia præda capit. » (Salluste, *De Bello Jugurthino*, XX.)

de grands feux, autour desquels ils dansaient et chantaient toute la nuit[1]. Les Africains n'ont pas changé depuis le temps d'Annibal, car nos expéditions de Kabylie ont été plus d'une fois attristées par des massacres de prisonniers. Ce peuple n'a modifié ni ses allures, ni son caractère, ni ses mœurs : il est toujours fier[2], inconstant et sans foi[3]. Il a toujours des passions très-vives[4], mais qui surexcitent son ardeur guerrière au lieu de l'amollir[5]. Les *délices de Capoue* n'ont jamais entamé ces natures de fer, et les plaisirs de Paris n'éteindront pas l'esprit essentiellement militaire de nos *Turcos*. Aussi pouvons-nous sans crainte accroître indéfiniment le nombre de ces solides bataillons d'*Imergazen*[6].

Après les Imazir'en venaient les Espagnols. Certaines régions de la péninsule donnaient spécialement des fantassins d'élite, et l'armée d'Italie s'était recrutée de *Cantabres*, d'*Asturiens*, de *Celtibères*,

[1] «Cædere alios, alios obtruncare..... ignibus factis plerumque noctis barbari, more suo, lætari, exsultari, strepere vocibus.» (Salluste, *De Bello Jugurthino*, XCVII-XCVIII.) — Les Romains les appelèrent *barbares* (du sanscrit *war war*), et le nom de *Berbères* est resté aux Imazir'en. (Voyez l'*appendice G*.)

[2] Justitiaque dedit gentes frenare *superbas*.

(Virgile, *Énéide*, I, v. 523.)

«Numidiæ reges, qui, more gentis suæ, nulli mortali osculum dabant.» (Val. Max. II, VI, 17.)

[3] Il y eut quelques désertions d'Africains, dans l'armée d'Annibal, durant la longue guerre d'Italie.

[4] «Genus Numidarum in Venerem præceps.» (Tite-Live, XXX, XII.) — «Ante omnes Numidæ Barbaros effusi in Venerem.» (Tite-Live, XXIX, XXIII.)

[5] Il est toujours passionné pour le plaisir. Il aime son jeu des *thiddas* (espèce de jeu de dames, qui se joue avec de petits cailloux), la naïve musique des *r'aïta* (clarinettes) et des *t'bou* (tambours); il aime les chants monotones de sa poésie nationale, les longs entretiens, les lentes promenades sur les places de marché. Mais il aime avant tout le métier des armes.

[6] «Ce que l'Afrique peut produire de plus utile à la France, ce sont des soldats.» (*Lettre sur la politique de la France en Algérie*, adressée par l'Empereur au maréchal de Mac-Mahon, 20 juin 1865.) — «Troupe excellente, fidèle, commode, intelligente, extrêmement maniable pour qui la comprend, respectueuse et soumise envers les officiers français, ceux surtout qui savent parler sa langue, qui s'occupent d'elle et qui lui montrent de la sollicitude.» (Trumelet, *Les Français dans le désert*, p. 320.)

de gens de la *Galice* et de la *Lusitanie*, de *Cerrétans*, de *Carpétans*, de *Vascons*, d'*Ilergètes*, de *Concans* et de *Vettones*[1]. Tous ces soldats se faisaient remarquer par leur taille gigantesque et par leur physionomie farouche.

Annibal les avait mis à l'uniforme. La *saie* nationale[2] à longs poils avait été remplacée par une tunique de lin d'une blancheur éblouissante, que rehaussaient de belles bordures d'un rouge vif. Rien n'accroît la valeur naturelle d'un soldat comme le plaisir qu'il trouve à se voir revêtu d'une tenue élégante. Le général en chef n'avait pas manqué de flatter sur ce point la coquetterie espagnole. L'armement de ces montagnards se trouvait simplifié; on avait supprimé le javelot[3] et la fronde, mais ils conservaient le bouclier échancré (*πέλτη*) et l'épée courte (*μάχαιρα*), qui leur servait à frapper d'estoc plus souvent que de taille[4]. Cette épée, qui allait faire merveille en Italie, devait être adoptée par les Romains avant la fin de la guerre[5].

L'Espagnol, naturellement disciplinable, se pliait facilement à toutes les exigences des règlements, et son intelligence lui permettait de mettre immédiatement à profit l'instruction militaire qu'on

[1] Silius Italicus (*Puniques*, III) nous a laissé le nom du chef de chacun de ces contingents. Viriathe commandait les bandes de la Galice et de la Lusitanie.

[2] Les Espagnols avaient alors pour coiffure nationale une espèce de *mitre* ou bonnet; pour vêtement, un *sayon* ou blouse de peau de chèvre ou de mouton, qui laissait nus les bras, le cou et une partie de la poitrine. Les plus riches se couvraient les épaules d'un manteau de peau de bête, d'importation carthaginoise, et qu'on nommait *mastrugn*. Les pieds étaient chaussés de bottines de cuir, dites *abarcas*.

[3] Les Espagnols étaient ordinairement armés de deux petites piques, ou javelines, de trois à quatre pieds de long. Ces javelines, qu'en Espagne on appelle *chuzos*, étaient l'arme nationale par excellence. Les fantassins portaient aussi le *bident* (media luna), dont ils se servaient pour arrêter la cavalerie. C'était un croissant emmanché à une hampe, analogue à celui qui est encore en usage, dans quelques colonies espagnoles, pour couper le jarret des bœufs sauvages.

[4] Tite-Live, XXII, XLVI.

[5] Le *ξίφος* romain (*ensis*) fut remplacé, au temps de la guerre d'Annibal, par l'épée espagnole, qui était plus longue, plus pesante, et avait un tranchant. Elle était suspendue au flanc droit par un baudrier; les officiers la portaient à gauche avec le ceinturon.

lui donnait. Sobre, patient, obéissant, infatigable et, de plus, accessible aux émotions que fait naître la rude poésie du métier des armes, l'Espagnol était le vrai soldat des grandes batailles. Annibal eut le talent de le former, et, depuis Annibal jusqu'à nos jours, l'infanterie recrutée dans la péninsule n'a pas cessé de jouir d'une réputation méritée.

Les fantassins gaulois n'étaient pas d'un aspect moins imposant. Ils avaient, comme les Espagnols, une taille extraordinaire [1], et l'expression de leur visage était aussi farouche [2]. Ces robustes hommes de guerre, tirés des tribus galliques voisines du littoral de la Méditerranée, avaient généralement le teint blanc, les yeux bleus, les cheveux blonds ou châtains. Ils s'attachaient à donner une couleur rouge ardent à leur chevelure, qu'ils portaient tantôt flottante sur les épaules, tantôt relevée et liée en touffe au sommet de la tête [3]. Les soldats laissaient croître toute leur barbe; les chefs se rasaient et ne gardaient que d'épaisses moustaches.

L'habillement du Gaulois se composait : d'une *braie* ou pantalon large, analogue au *seroual* de nos zouaves; d'une chemise à manches d'étoffe rayée, descendant à mi-cuisses [4]; enfin d'une *saie* [5], surchargée d'ornements et retenue au cou par une agrafe de métal. Le casque était de cuivre et, le plus souvent, orné de cornes d'animaux; souvent aussi, ce casque avait un cimier représentant quelque figure d'oiseau ou de bête fauve, le tout surmonté de panaches hauts et touffus, qui donnaient à l'homme un aspect gigantesque [6]. Le grand bonnet à poils des grenadiers de notre garde impériale n'est qu'un vestige traditionnel des modes suivies par nos ancêtres [7].

[1] Tite-Live, VII, x.

[2] Tite-Live, XXII, xlvi.

[3] Diodore de Sicile, V, xxviii.

[4] Strabon, IV.

[5] Isidore de Séville (*Origines*) dit : « *Sagum*, gallicum nomen. » — La *saie* était donc un vêtement national, tout comme la *braie* (Gallia *braccata*).

[6] Diodore de Sicile, V, xxx. — Voyez M. Amédée Thierry, *Hist. des Gaulois*, t. I, *passim*, et l'*Histoire de Jules-César*, l. III, c. ii, t. II, p. 29 et suiv.

[7] La haute coiffure à plumes des *Highlanders* n'est également qu'une réminiscence des casques gaulois à panache.

Ces guerriers avaient un goût prononcé pour la parure, et se plaisaient à étaler sur leur personne une véritable profusion de colliers, de bracelets, d'anneaux, de baudriers et de ceinturons d'or[1].

Les armes nationales étaient : le *gais* (gaisda), la *catéie*, le *matras*, la fronde, le *saunion* et le sabre droit[2]. Annibal n'avait laissé à ses Gaulois que ces longs sabres sans pointe[3], uniquement faits pour la taille, et dont ils savaient faire un si terrible usage. Ces armes, sorties des arsenaux de Carthagène, étaient d'une trempe solide, et ne risquaient point de se fausser au premier choc, comme les *lattes de cuivre* des montagnards transalpins[4]. Longtemps le soldat gaulois avait repoussé l'emploi des armes défensives, comme indignes du vrai courage. Bien plus, un point d'honneur étrange lui faisait quitter ses vêtements au moment du combat[5], et, malgré la discipline la plus sévère et des défenses réitérées, on voit encore, à la journée de Cannes, les *réguliers* d'Annibal se mettre nus jusqu'à la ceinture[6]. Suivant l'ordonnance, ils devaient porter une cuirasse de métal battu, ou une cotte de mailles. Ils avaient, en outre, un grand bouclier, bariolé des plus éclatantes couleurs, et

[1] Strabon, IV. — Diod. V. — Sil. Ital. *Puniques*, IV. — Virg. *Énéide*, VIII. — Q. Claudius (ap. Aulu-Gelle, IX, III) parle d'un Gaulois : « torque atque armillis decoratus. » — A la bataille de Fésules (228), on ne voyait pas un Gaulois qui ne fût couvert de chaînes, de colliers, de bracelets d'or.

[2] Le *gais* gallique était un pieu durci au feu ; c'est le type primitif du *pilum*. La *catéie* était aussi un pieu qu'on lançait enflammé sur l'ennemi. Le *matras* ou *matar* était un trait ou javelot. Le *saunion* était une pique, ou lance, d'invention gauloise. Le fer, long de 0m,44 et large de 0m,15, se recourbait vers la base en forme de croissant, à peu près comme celui d'une hallebarde. Cette arme terrible faisait des blessures réputées mortelles. (Diodore, V, XXX. — Strabon, IV.)

[3] « Gladii prælongi sine mucronibus. » (Tite-Live, XXII, XLVI.)

[4] Les armes fabriquées dans les Gaules étaient de mauvaise trempe, et causaient souvent la défaite de ceux qui s'en servaient. (Polybe, II, XXX.) Elles se faussaient ou s'ébréchaient au premier coup. (Polybe, II, XXXIII, XXXIV.)

[5] « ... Nudus præter scutum et gladios duos... » (Q. Claudius, ap. Aulu-Gelle, IX, III.)

[6] « Galli super umbilicum erant nudi. » (Tite-Live, XXII, XLVI.) — Aujourd'hui encore, en France, les hommes de nos régiments quittent leur chemise pour se battre en duel et se mettent, comme ils disent, *à poil*.

sur lequel était ordinairement clouée quelque tête de sanglier ou de loup. « Un bouclier et un casque sur ce modèle, une cuirasse « en métal battu, à la manière grecque et romaine, ou une cotte à « mailles de fer d'invention gauloise, un énorme sabre pendant sur « la cuisse droite à des chaînes de fer ou de cuivre, quelquefois à « un baudrier tout brillant d'or, d'argent et de corail; avec cela, le « collier, les bracelets, les anneaux d'or autour des bras et au doigt « medius; le pantalon, la *saie* à carreaux éclatants ou magnifique- « ment brodée; enfin de longues moustaches rousses : tel on peut « se figurer l'accoutrement militaire du noble gaulois, au IIe siècle « avant notre ère [1]. » Telle aussi, par conséquent, était à peu près la tenue d'un chef gaulois de l'armée d'Annibal. Le jeune général savait traiter chacune de ses troupes selon son caractère et ses aptitudes; il aimait l'esprit de ses Gaulois et passait à ces grands enfants le goût des babioles, en récompense de leur bravoure. L'esprit national n'a pas changé en France, et c'est surtout de nos soldats qu'on peut dire : *belle armée, bonne armée.* Les ornements de l'uniforme sont loin de nuire à leur courage, et le législateur n'a pas à regretter pour eux la dépense de quelques plumets.

Les Gaulois alors au service de Carthage avaient l'habitude de se faire une voix forte et rude [2], afin d'intimider l'ennemi. Au moment du combat, ils entonnaient des chants de guerre, en frappant leurs grands sabres sur leurs boucliers, poussaient des cris de bêtes féroces, et agitaient leurs armes en sautant et en dansant [3]. Ne reconnaît-on pas encore là le soldat de la France, qui, seul de tous les soldats de l'Europe, mêle au bruit sec de la mousqueterie les refrains des chansons du régiment et ces rudes bons mots, dont le feu n'éteint pas la gaieté? N'est-ce pas là notre zouave, lancé à la poursuite de l'Arabe, et imitant ce fameux aboiement du *chacal*, qui lui a valu son étrange mais glorieux surnom?

[1] M. Amédée Thierry, *Hist. des Gaulois*, t. I.

[2] Diodore de Sicile, V, XXXI.

[3] « Truci cantu clamoribusque vanis, horrendo cuncta compleverant sono. » (Tite-Live, V, XXXVII.) — « Gallus, sua disciplina cantabundus. » (Q. Claudius, ap. Aulu-Gelle, IX, III.) — « Cantus, exsultatio, armorumque agitatio vana. » (Tite-Live, V, XXXVII.)

Comme leurs ancêtres, compagnons de ce *brenn* qui trouvait plaisant de jeter son baudrier dans les balances de Rome; comme leurs arrière-neveux, soldats de notre infanterie moderne, les Gaulois d'Annibal étaient gais et railleurs. A la façon des héros d'Homère, ils provoquaient leurs ennemis à des combats singuliers, et, une fois en leur présence, surexcitaient leur rage par un feu roulant de bons mots et d'injures, ou se mettaient à rire en leur tirant la langue[1]. Blessés à mort, éventrés ou la poitrine ouverte, ils plaisantaient encore; ils raillaient un ennemi qui ne pouvait leur faire lâcher prise[2]. Enfin, la tactique se réduisait pour eux à une brusque vivacité de l'attaque et à la violence du premier choc.

Bien qu'ils ne fussent pas très-disciplinables, les généraux carthaginois avaient une prédilection particulière pour les mercenaires gaulois, dont ils tiraient le meilleur parti. Amilcar prisait beaucoup leurs qualités, et attachait toujours à sa personne un certain nombre de ces intrépides soldats. Il en faisait sa garde, et leur confiait les missions qui, à la guerre, réclament le concours de l'intelligence, du dévouement et d'une audace à toute épreuve. Ces hommes réussissaient les surprises réputées impossibles, et c'est grâce à leur adresse qu'Amilcar, par exemple, sut mettre fin aux désertions qui, provoquées par les agents de Rome, désolaient l'armée carthaginoise de Sicile. Une nuit, le général commande quelques Gaulois résolus, qui vont se présenter aux avant-postes ennemis avec armes et bagages, ainsi que doit le faire tout bon déserteur. Les officiers romains s'avancent pour recevoir ces braves et loyaux compagnons; mais ceux-ci se mettent à rire aux éclats, saisissent au cou les officiers recruteurs et, d'un tour de main, les étranglent[3].

Les soldats gaulois avaient de nombreux défauts: ils aimaient à boire et à piller, et n'obéissaient point toujours du premier coup; ils ne savaient garder ni l'immobilité ni le silence indispensables à la réussite de certaines opérations. Mais pas un corps

[1] «..... Deinde Gallus irridere atque linguam exsertare.....» (Q. Claudius, *loco cit.*)

[2] Pausanias, X, XXI.

[3] Frontin, *Stratagèmes*, III, XVI.

de l'armée d'Italie n'était mieux organisé pour dresser une embuscade, frapper un bon coup de main, exécuter quelqu'une de ces feintes audacieuses qui faisaient tant crier à la trahison, à la foi punique. La France aussi fut accusée de violer le droit des gens quand, à Sébastopol, nos zouaves, petits-fils des Gaulois, allaient enlever, dans les contre-approches, les sentinelles russes, qu'ils apportaient au camp, sur leur dos, sans leur avoir fait aucun mal.

Annibal, à l'exemple de son père, tenait beaucoup à ses Gaulois réguliers; il comptait sur eux. C'étaient des hommes sûrs, dont il composait des détachements seuls capables de mener à bien certaines affaires[1], et qui, entre autres circonstances, lui furent d'un grand secours lors de la prise de Tarente. Fidèles à leur général, ils ne cessèrent de partager sa bonne et sa mauvaise fortune, et le suivirent jusqu'à Zama.

Les troupes sous les ordres des ingénieurs se composaient d'*ouvriers d'art*, similaires de nos *sapeurs* et de nos *mineurs*[2]. On y voyait quelques Espagnols, mais la plus grande partie de ces hommes se recrutaient en Afrique. Ce sont des Imazir'en qu'on attache aux murs de Sagonte, et qui, plus tard, aux Alpes, tailleront le roc pour élargir le sentier de l'*agadir* (escarpement). Ces robustes *Imergazen* étaient à l'uniforme de leurs camarades de l'infanterie de ligne, et portaient de plus le *thabanta* (tablier de cuir). Une *agelzim* (hache), une *thagelzimth* (hachette), une *amger* (faucille) et une *thanouga* (pied-de-biche) composaient leur outillage distinctif.

Ils étaient fort habiles à construire des *graba*[3] destinés aux ba-

[1] Ἐπιτηδειοτάτους ἐπὶ τῶν πραγμάτων. (Polybe, VIII, xxxiii.)

[2] Le mineur (*μεταλλουργός*, *ὀρυκτήρ*, *fossor*, *munitor*, *cuniculator*, *lapicida*, *λιθουργός*, *λιθοξόος*, *λιθοτόμος*, *cunicularius*) avait pour outils : le pic à roc (*ascia*, *τύκος* ou *τύχος*), la doloire (*dolabra fossaria*, *ἀξίνη*), la hache (*securis*, *πέλεκυς*), le ciseau ou pistolet (*scalpram*, *σμίλη*, *κολαπτήρ*), la pince (*vectis*, *μοχλός*), le coin (*cuneus*, *σφήν*), la masse (*malleus*), la pelle (*pala*).

[3] *Graba*, pluriel de *gourbi*. — *Τῶν δὲ Νομάδων τοὺς μὲν ἐξ ἀρχῆς ἐκ καλάμων, τοὺς δὲ συναγομένους ἐκ τῶν πόλεων κατὰ τὸ παρὸν ἐξ αὐτῆς τῆς φυλλάδος σκηνοποιεῖσθαι... Διὰ τὸ τοὺς Νομάδας... μὴ διὰ ξύλων, μηδὲ διὰ γῆς, ἁπλῶς δὲ κάνναις καὶ καλάμοις χρῆσθαι πρὸς σκηνοποιίας.* (Polybe, XIV, i.) — « Numidæ præcipue « arundine textis, storeaque pars maxima tectis. » (Tite-Live, XXX, iii.)

raquements des troupes, à organiser, suivant la mode de leur pays, des *silos* (*σιτοβόλια*) pour les magasins de l'armée[1]; enfin, comme tous les anciens, ils savaient confectionner très-rapidement des remparts en terre mélangée, par couches horizontales, à des fascines ou à des claies, le tout relié par une forte charpente[2]. Mais c'est aux jours d'assaut qu'ils rendaient les plus grands services. « Ces hommes, naturellement lestes, et qui entretenaient leur agi- « lité par des exercices continuels, s'armaient alors de crampons « de fer, et, s'aidant comme ils pouvaient des saillies du roc, en « tentaient résolûment l'escalade. Dans les parties à pic ou trop « glissantes, ils enfonçaient leurs crampons, qui formaient comme « des échelons, et les premiers qui grimpaient ainsi hissaient en- « suite leurs camarades[3]. »

Les Romains, qui appréciaient à sa valeur le mérite des sapeurs d'Annibal, employèrent tous les moyens possibles pour encourager leur désertion, et, plus d'une fois, durant le cours de la deuxième guerre punique, ils réussirent à les détourner de leur devoir.

Au temps d'Alexandre, les généraux romains n'avaient qu'une connaissance très-imparfaite de la guerre. « Alors, dit Saint-Évre- « mond[4], il n'y avait parmi les Romains aucun bon usage de la « cavalerie; ils savaient si peu s'en aider qu'on la faisait mettre « pied à terre au fort du combat, et on lui ramenait ses chevaux « pour suivre les ennemis quand ils étaient en déroute. Il est cer- « tain que les Romains faisaient consister leur force dans l'infan- « terie, et comptaient pour peu de chose le combat qu'on pouvait « rendre à cheval. Les légions surtout avaient un grand mépris « pour la cavalerie des ennemis, jusqu'à la guerre de Pyrrhus, où « les Thessaliens leur donnèrent lieu de changer de sentiment. Mais « celle d'Annibal leur donna depuis de grandes frayeurs; et ces in- « vincibles légions en furent quelque temps si épouvantées qu'elles « n'osaient descendre dans la moindre plaine. »

[1] Incertus auctor, *De Bello Africano.*

[2] L'amergas était remarquable par son talent d'*anek'k'ach* (piocheur) et d'*amr'ra:* (creuseur); il excellait à couper le bois et à le mettre en œuvre.

[3] Tite-Live, XXVIII, xx.

[4] *Réflexions sur les différents génies du peuple romain*, c. IV.

Il est constant que, au début de la deuxième guerre punique, Rome n'avait pour ainsi dire point de cavalerie, mais bien ce qu'on pourrait appeler *une infanterie à cheval*. A Cannes, on voit encore Paul-Émile faire mettre pied à terre à ses cavaliers, afin qu'ils puissent se battre comme il convient à des gens de cœur, et Annibal de s'écrier, plein de joie : « Que ne me les livre-t-on « plutôt pieds et poings liés! »

C'est que le jeune général savait par expérience que la cavalerie est réellement une *arme*, et le cheval autre chose qu'un véhicule de l'homme de guerre. Il connaissait la valeur de la *charge* fournie en temps opportun, et c'est par des *charges à fond* que se terminera la fameuse journée de Cannes. Il affectionnait particulièrement l'éparpillement des escadrons, suivi du ralliement en masse en un point donné, et ces manœuvres en cercle (*κύκλωσις*) lui vaudront la victoire du Tessin. Annibal comptait donc beaucoup sur l'effet de sa cavalerie de ligne[1]. Il en attendait tous les succès de la campagne qui allait s'ouvrir[2], d'autant plus qu'il savait cette arme précieuse négligée chez les Romains[3], et même dédaignée des consuls.

La cavalerie de ligne de l'armée d'Italie se composait d'Espagnols, de Gaulois et d'Imazir'en.

Les Espagnols étaient excellents cavaliers. Leurs chevaux, dressés à gravir les pentes les plus roides, savaient aussi fléchir le genou au commandement. Deux guerriers montaient le même cheval; pendant l'action, l'un des deux mettait pied à terre. Ils

[1] C'était dans la cavalerie qu'Annibal mettait toutes ses espérances. (Polybe, III, LI.)

La perte de 500 Numides déserteurs lui fut plus sensible que tout autre échec. (Tite Live, XXVI, XXXVIII.)

[2] La cavalerie seule d'Annibal donnait la victoire à Carthage et causait les défaites de Rome. (Polybe, IX, III.)

[3] « La cavalerie carthaginoise valait mieux que la romaine pour deux raisons : « l'une, que les chevaux numides et espagnols étaient meilleurs que ceux d'Italie; « et l'autre, que la cavalerie romaine était mal armée; car ce ne fut que dans les « guerres que les Romains firent en Grèce qu'ils changèrent de manière, comme « nous l'apprenons de Polybe (VI, XXV) » (Montesquieu, *Grandeur et Décadence des Romains*, c. IV.

avaient pour armes une massue ou une hache, un sabre et une lance.

La cavalerie des Gaulois était supérieure à leur infanterie[1]. Chaque cavalier noble était suivi de deux écuyers, qui se tenaient derrière le front des troupes, pendant que le maître combattait. Si le maitre était tué, l'un des deux prenait sa place; si celui-ci succombait à son tour, le second écuyer entrait dans le rang. Cette ordonnance originale se nommait *τριμαρκίσια*[2].

La cavalerie tamazir't était très-remarquable. La docilité du cheval africain[3], son aptitude à supporter toute espèce de fatigues, sa sobriété surtout[4], en faisaient le vrai cheval de guerre. Les Imazir'en prisaient fort les bêtes du Sud : chacune d'elles avait son nom, sa généalogie; à sa mort, on lui consacrait un mausolée, et une épitaphe rappelait ses mérites[5]. En campagne, on les entourait de soins, et l'on voit les cavaliers d'Annibal, arrivés en Apulie après la rude journée de Thrasimène, faire aux jambes de leurs chevaux des lotions de vin généreux. Les Africains, véritables centaures, ne connaissaient ni la selle ni la bride[6]. Quelques-uns d'entre eux menaient deux chevaux au combat; quand l'une

[1] Strabon, IV.

[2] Pausanias, *Phoc.* XIX, x, xi.

[3] « Tamque docile equorum genus est.... » (Tite-Live, XXIII, xxix.)

[4] *Ὅ τε ἵππος αὐτοῖς κριθῆς μὲν οὐδὲ ὅλως γεύεται, ποηφαγῶν ἀεί· πίνει δὲ διὰ πολλοῦ.* (Appien, *De Rebus Punicis*, xi.)

[5] Voici l'inscription d'un de ces curieux monuments :

Fille de la Gétule Harena,
Fille du Gétule Equinus,
Rapide à la course comme les vents,
Ayant toujours vécu vierge,
Spenduza, tu habites les bords du Léthé.

(*Recueil d'inscriptions* d'Orelli.)

[6] ................Nullo decorare tapete
Cornipedem Nomas adsuetus.....

(Silius Italicus, *Puniques*, XVII.)

« Numidarum sine frenis.... » (Incertus auctor, *De Bello Africano*, xix.)

Et Numidæ infreni.....

(Virgile, *Énéide* IV, v. 41.)

des deux montures était fatiguée, le cavalier sautait vivement sur l'autre[1], sans quitter ses armes, et, de nouveau, se jetait au fort de la mêlée.

Le cavalier amazir' était, comme le fantassin, vêtu du *derbal* et de l'*abid'i* de peau de lion. Il portait une lance à courte hampe, une épée, un arc et des flèches, un bouclier de peau de bœuf ou d'éléphant[2]. Libre de ses deux mains, il dirigeait sur l'ennemi des traits fort dangereux[3].

L'infanterie légère d'Annibal avait été recrutée en Ligurie, en Campanie, en Grèce, dans l'Asie Mineure, principalement en Cappadoce, en Gaule, en Espagne, en Italie, en Afrique et aux îles Baléares[4]. Les Baliares[5] formaient une arme spéciale. Chacun d'eux était muni de trois frondes (*σφενδόνη*), et aucun de ses coups ne portait à faux. « La fronde, dit Florus[6], est la seule arme de ces « peuples; ils en font un exercice constant dès l'âge le plus tendre, « et la mère ne donne à son enfant d'autre nourriture que celle « qu'elle lui propose en but et qu'il parvient à atteindre. » Le projectile était le *plumbum* ou *glans* (*μολυβδίς*), lingot de plomb fondu dans un moule, ou une balle d'argile, qui produisait l'effet de la

[1] « Binos trahentibus equos, inter acerrimam sæpe pugnam in recentem equum « ex fesso armatis transsultare mos erat... » (Tite-Live, XXIII, XXIX.)

[2] Strabon, XVIII, III.

[3] « ... Mos gentis illius est equitare, jaculari... » (Salluste, *De Bello Jugurthino*, IV.)

.....Densæque per auras
Condebant jaculis stridentibus æthera nubes.

(Silius Italicus, *Puniques*, XVII.)

[4] Les Ligures étaient entrés au service de Carthage au commencement des guerres puniques; les Campaniens, lors des guerres avec Syracuse (Diodore, I); les Grecs, à l'époque de la descente de Pyrrhus en Italie (Polybe, I). (Voyez Polybe, XI, XIX.)

[5] On tire souvent le mot *Baliare* du grec *βάλλω*, mais cette étymologie est discutable. M. Nisard a proposé celle de *bal jaroh* (punique) « jeter. » Le nom de ces tirailleurs n'est autre que celui des îles *Bahr'leat*, dont ils étaient originaires. Les plus habiles venaient d'Ivice (*Ebusus*, l'île des Pins); à l'expiration de leur congé, on leur donnait ordinairement une femme pour prix de leurs services.

[6] Florus, *Hist. rom.* III.

balle d'une petite arme à feu[1]. L'effectif des Baliares dans les armées carthaginoises était ordinairement de mille tirailleurs. Les généraux les éparpillaient en avant de leur front de bataille ou sur les flancs de leurs colonnes, d'où ils ne cessaient de harceler l'ennemi. La proportion de frondeurs admise par Annibal étant d'environ $\frac{1}{10}$ du chiffre total de l'infanterie, on doit présumer qu'il emmena en Italie environ deux mille Baliares. Les Romains avaient aussi, à cette époque, des *funditores*, mais bien inférieurs en adresse aux mercenaires carthaginois.

A la suite de ce corps spécial de frondeurs baliares, marchait l'infanterie légère proprement dite[2], armée de lances et de javelines[3],

[1] Le *glans* brisait les boucliers et les cuirasses. — « On a trouvé dans les ruines « de Carthage une foule de balles ovoïdes en terre cuite. » (*Histoire de Jules César*, l. III, c. VIII, t. II, p. 211.) — Voyez, au musée de Saint-Germain, un grand nombre de balles de plomb de forme ovoïde. Ces projectiles antiques ne sont pas sans analogie avec les balles en stéatite dont font usage, aujourd'hui encore, les indigènes de la Nouvelle-Calédonie. Les frondeurs de l'antiquité faisaient, le plus souvent, chauffer leurs balles d'argile à une température voisine de celle à laquelle s'opère la vitrification. C'est à une réminiscence de cette coutume qu'il faut attribuer sans doute l'invention moderne du boulet rouge, dont l'usage s'est à son tour perdu.

[2] Polybe donne le nom de *ψιλοί*, *εὔζωνοι*, *λογχοφόροι* aux hommes de cette infanterie légère, que les Romains appelaient *levis armatura*. La *levis armatura* romaine se composait de *ferentarii*, de *rorarii*, d'*accensi*, de *velites*. Ces derniers ne furent créés qu'au temps du siége de Capoue (211). Les *ferentarii* n'avaient point de bouclier et ne portaient que des armes de jet. Placés sur les ailes du front de bataille, ils engageaient ordinairement l'action, en lançant une grêle de traits sur la ligne ennemie. Les *rorarii*, nus jusqu'à la ceinture, vêtus d'une simple jaquette, chaussés de bottines (voyez au musée de Saint-Germain un modèle de ces bottines, dites *caligæ*), armés aussi d'armes de jet, mais se couvrant d'un bouclier, étaient placés en serre-files derrière les *triaires*. Les *accensi*, placés derrière les *rorarii*, ne portaient ni armure ni armes offensives. Ils lançaient des pierres à la main (*λιθοβόλοι*) et se battaient à coups de poing (*pugnis ac lapidibus*). En outre, les alliés fournissaient à Rome des *sagittarii*, des *jaculatores*, des *funditores*.

[3] Les *λογχοφόροι* d'Annibal étaient armés de la *λόγχη*, lance longue et légère, à tête plate et très-large, pouvant servir à volonté d'arme de main ou de jet. Le *λόγχος* (*spiculum*), distinct de la *λόγχη* (*lancea*), était un trait muni d'un fer barbelé. La javeline (*jaculum*) était une arme de jet. *Jaculum* est le nom générique de tous les traits lancés à distance. L'infanterie légère d'Annibal comptait aussi quelques archers (*τοξευταί*).

et portant le petit bouclier rond dit *cetra*[1]. L'élite de ces tirailleurs était encore tirée de l'Afrique septentrionale, et le recrutement s'en opérait sur toute la côte, de l'Égypte au Maroc. L'amergaz amazir' avait des *armes de jet*, qu'il maniait avec un art incomparable. Doué d'un coup d'œil extraordinaire, il manquait rarement le but visé[2]. Des marches forcées par les montagnes de son pays natal lui acquéraient dès l'enfance la réputation d'éminent *amazzal* (coureur). Quelques tribus africaines comptaient, comme celle des Autololes, des hommes qui savaient suivre un cheval enlevé au galop.

Ces fantassins aux jarrets d'acier franchissaient des espaces considérables, soit qu'il leur fallût en silence ramper sous les broussailles pour se dérober à l'ennemi, soit que, à l'heure du combat, ils eussent à fondre avec impétuosité sur ses lignes. On les voyait alors sauter de crête en crête[3], bondir de rocher en rocher, en poussant des cris épouvantables[4]. Qui ne reconnaît à ce seul trait nos *tirailleurs indigènes*, ces lauréats des tirs à la cible, adroits comme des singes et souples comme des panthères? Ils poussent encore ces horribles cris de bête fauve qui naguère ont frappé les échos de Magenta.

Jules César admirait sans ambages les qualités de cette infanterie légère, capable des plus vigoureux élans[5]. Durant sa campagne d'Afrique, les Imazir'en ne cessèrent de l'inquiéter et de le tenir en échec. La cavalerie romaine n'osait les poursuivre, car elle craignait ces armes de jet dont ils se servaient si bien. Harcelée et à bout de patience, l'infanterie légionnaire venait-elle à s'arrêter pour les combattre, ils s'enfuyaient à toutes jambes, derrière le premier rideau de hauteurs, pour reparaître à quelques pas de là et reprendre le jet de leurs fameux projectiles.

[1] Simple morceau de bois recouvert de peau.

[2] On dit encore aujourd'hui que le Kabyle est un habile *ah'akkar* (viseur).

[3] *Ir'ill! Ir'ill!* est un des cris de guerre du peuple amazir'.

[4] ... Σπεῖραι... Λιβύων... ἀλαλάξασαι μέγα. (Appien, *De Bello Annibalico*, XXII.)

[5] « ... Levique armatura, quæ erat mirifica... » (Incertus auctor, *De Bello Africano*, LXX.) — « ... Mirifice enim hostium levis armatura exercitum nostrum « anxium atque sollicitum habebat. » (Incertus auctor, *De Bello Africano*, LXXI.)

Deux mille ans après César, Napoléon Ier faisait encore l'éloge de ces Africains extraordinaires. Il les trouve « adroits, dispos, aussi « braves qu'intelligents, sachant se soustraire à la poursuite du « *pesamment armé*, mais retournant l'accabler de leurs traits aussitôt « qu'il avait pris son rang dans la légion. » Et Napoléon ajoute : « Quelque imparfaites que fussent alors les armes de jet, en com- « paraison de celles des modernes, lorsqu'elles étaient exercées « de cette manière, elles obtenaient constamment l'avantage. » Telle était aussi l'opinion d'Annibal. Le jeune général fondait grand espoir sur l'agilité de ses tirailleurs imazir'en [1].

La cavalerie légère se recrutait exclusivement en Afrique, et cette cavalerie numide, ou plutôt tamazir't, est demeurée célèbre; elle était aux troupes carthaginoises ce que les Cosaques sont aux armées russes.

Les cavaliers imazir'en savaient admirablement se défiler, eux et leurs chevaux, derrière un bouquet d'arbres ou de broussailles, dans un simple pli de terrain, d'où ils émergeaient tout à coup comme des êtres fantastiques, pour se jeter, rapides comme l'éclair, dans la plaine [2]. C'est ainsi que, en 217, Magon, frère d'Annibal, saura dissimuler, sous les berges d'un petit affluent de la Trébie,

[1] Ces Imazir'en, nous l'avons déjà dit, sont certainement de race gallique. Ce qui le prouve, c'est la ressemblance des noms de lieux en Irlande et en Kabylie. Ce sont, d'autre part, les résultats de la comparaison des monuments mégalithiques de l'Algérie et de la France, et les récentes découvertes égyptologiques.

L'archéologie céramique nous apporte aussi ses arguments. On a récemment trouvé au mont Beuvray (l'ancien *Bibracte*), à 13 kilomètres à l'ouest d'Autun, des débris d'amphores en quantité prodigieuse, et les plus intéressants de ces vases primitifs ont été réunis au musée de Saint-Germain. Eh bien, qu'on en examine les formes; qu'on observe attentivement les systèmes de *stries* qui les décorent; qu'on les mette ensuite en regard des poteries, souvent bizarres, que nos Kabyles d'aujourd'hui fabriquent à Fort-Napoléon, et l'on sera frappé de l'air de parenté des deux styles.

Nous ferons enfin appel aux craniologistes. Nous les prierons de voir de près les débris humains trouvés dans le *dolmen* de Roknia (Algérie), et que M. Bourguignat a donnés au musée. Nous leur demanderons si les crânes des Imazir'en de l'antiquité ne sont pas de la même famille que ceux de nos contemporains de sang gaulois. (Voyez l'*appendice G*, *Notice ethnographique*.)

[2] Incertus auctor, *De Bello Africano*, VII.

mille hommes qui apparaîtront subitement pour aider au dénoûment de la journée.

Dès qu'une colonne ennemie se mettait en mouvement, les Imazir'en se jetaient en foule à la tête de son avant-garde, et couronnaient, à droite et à gauche, les mamelons qui bordaient sa route. Un autre essaim de cavaliers s'attachait pareillement à l'arrière-garde; d'autres bandes enfin harcelaient les deux flancs [1]. A certains moments, toujours bien choisis, ces cavaliers épars fondaient sur leurs adversaires comme pour les envelopper; mais, avec un ensemble admirable, ils s'arrêtaient à la distance voulue. Là, poussant leur cri de guerre, ils faisaient une décharge générale de leurs traits [2]. Puis ils regagnaient vivement les hauteurs afin d'échapper à toute poursuite. La *retraite simulée* était un élément de leur tactique : lorsque, fatigués d'être inquiétés par eux, les légionnaires faisaient halte et se préparaient à les disperser, ils s'enfuyaient à toute bride, mais pour se rallier en un point, d'où, faisant demi-tour, ils revenaient immédiatement à la charge [3]. Quelquefois cependant ils devaient, en réalité, battre en retraite devant des forces supérieures. Alors ils s'éparpillaient le plus possible, pour rompre l'ordonnance de l'ennemi et l'attirer dans quelque guet-apens. Les Romains avaient ordinairement l'imprudence de se laisser disséminer, et venaient, par petits détachements, donner dans des coupe-gorge, où ils étaient infailliblement écrasés [4].

Ces hardis cavaliers étaient d'ailleurs insaisissables. Jamais ils ne dirigeaient leur course effrénée vers la plaine, mais bien vers des lieux accidentés, où, lancés à toute vitesse, ils descendaient les *thalwegs* et gravissaient les croupes raboteuses, comme peut le faire un troupeau de chèvres. On les voyait filer au galop à travers les térébinthes, les chênes verts et les touffes de lentisques, pen-

[1] Incertus auctor, *De Bello Africano*, LXX.

[2] Les cavaliers avaient sans doute le même armement que les fantassins et lançaient à distance le *λόγχος* ou la *λόγχη*. Polybe donne à ces tirailleurs à cheval le nom d'*ἀκροβολισταί*.

[3] Incertus auctor, *De Bello Africano*, LXX.

[4] Salluste, *De Bello Jugurthino*, L.

dant que les broussailles, frappant au visage le cavalier romain, refroidissaient singulièrement son ardeur [1]. Ils excellaient à dérouter l'ennemi, à lui faire faire quelque mouvement inopportun ou imprudent, à le conduire, comme par la main, à de mauvaises manœuvres et, de là, à la ruine. C'est ainsi que les cavaliers d'Annibal sauront inspirer aux Romains la malheureuse idée de passer la Trébie à gué, par une matinée d'hiver. Les cavaliers imazir'en savaient merveilleusement tromper leurs adversaires et jouer, avec un grand air naïf, de véritables scènes dramatiques, dont le dénoûment tournait toujours à la confusion de l'ennemi ébahi. Il n'est pas hors de propos de citer un exemple de ces hautes comédies militaires, qui valent bien certainement le stratagème d'Annibal échappant à Fabius dans les gorges du Falerne, et les feintes d'Asdrubal glissant, à la Sierra di Alcaraz, entre les mains du consul Néron.

Après la deuxième guerre punique, les Romains prirent à leur solde des Imazir'en. Un jour de l'an 192, le consul Flaminius, opérant en Ligurie, se trouva pris dans un défilé rappelant celui des Fourches Caudines. Ne sachant comment sortir de ce mauvais pas, il se voyait perdu sans ressources, quand il eut l'idée de faire part de ses angoisses au commandant de la cavalerie tamazir't. L'Africain promit de forcer le passage. Ses huit cents cavaliers montèrent aussitôt à cheval et, avec un naturel parfait, vinrent se montrer aux avant-postes de l'ennemi, mais sans le provoquer en aucune façon. Rien n'offrait, à première vue, une plus triste apparence que ce détachement. Hommes et chevaux étaient petits et grêles; les cavaliers, à moitié nus, n'avaient pour armes que des javelots; les chevaux étaient sans mors et d'allure disgracieuse; ils couraient le cou tendu et la tête hébétée. Pour ajouter au mépris qu'ils inspiraient et ne pas manquer de prêter à rire, les Imazir'en se laissaient tomber de cheval.

Les Ligures, qui s'étaient d'abord apprêtés à repousser une attaque, posèrent bientôt leurs armes et se mirent à regarder en curieux cette étrange cavalerie. Les Africains continuaient leurs

[1] Salluste, *De Bello Jugurthino*, L.

évolutions, avançant, reculant, mais se rapprochant toujours de l'entrée du défilé, comme s'ils n'étaient pas maîtres de leurs chevaux et qu'ils fussent emportés. Tout à coup, ils s'enlevèrent vivement, traversèrent les lignes ennemies et coururent mettre le feu aux villages de la plaine. Et les Ligures de courir aussi à la défense de leurs biens et, par suite, d'abandonner leur position. Le consul, dégagé, put continuer sa route[1].

Telle était la cavalerie légère qu'Annibal allait conduire en Italie.

. Les Romains devaient surtout souffrir de l'action combinée de l'infanterie et de la cavalerie thimazirin, car, en concertant leurs efforts, ces deux armes produisaient des effets merveilleux[2]. Les fantassins arrivaient sur l'ennemi au pas de course, et en même temps que les cavaliers; ils combattaient et fuyaient avec eux[3]. Généralement, l'infanterie prenait position derrière la cavalerie et se trouvait ainsi défilée. L'ennemi inquiétait-il les cavaliers, ceux-ci battaient vivement en retraite, et les fantassins, brusquement démasqués, tenaient vigoureusement. Puis les cavaliers, qui, suivant leur coutume, allaient vite se reformer hors de la portée de l'ennemi, fournissaient une charge et dégageaient les fantassins. Ces derniers se remettaient en ligne pendant la reprise des chevaux, et les engagements se succédaient de cette façon, sans laisser aux adversaires un instant de répit. C'est le succès constant de ces troupes mixtes qui donna sans doute au centurion Q. Nævius l'idée de la création des vélites romains.

Les vélites, organisés en 211, sous les murs de Capoue, étaient des hommes choisis parmi les fantassins les plus lestes. On les arma de sept javelots, à la façon des Imazir'en; on leur apprit à sauter en croupe des cavaliers et à mettre vivement pied à terre[4]. Nos zouaves certainement ne connaissent pas tous l'histoire des vélites, et nous devons rappeler à leur gloire qu'eux aussi, sans ordres ni conseils d'aucune espèce, ont eu plus d'une fois l'heureuse inspi-

[1] Tite-Live, XXXV, xi.
[2] Incertus auctor, *De Bello Africano*, lxx.
[3] Incertus auctor, *De Bello Africano*, lxix.
[4] Tite-Live, XXVI, iv. — Valère-Maxime, II, iii. — Polybe, VI, xxii.

ration de s'accrocher à la queue des chevaux de leurs amis, les chasseurs d'Afrique.

Annibal disposait d'une force particulière, celle des grands moteurs animés, dont les peuples d'Asie n'ont jamais cessé de faire usage à la guerre. Les éléphants, ces derniers représentants des générations paléontologiques ensevelies sous le *dilavium*, étaient alors presque inconnus en Europe. Les Romains n'en avaient encore vu que lors de la descente de Pyrrhus en Italie, et s'étaient fort épouvantés de ces *bœufs de Lucanie*, comme ils les appelèrent d'abord[1]. La légende avait transmis aux Romains contemporains d'Annibal le souvenir de la terreur de leurs pères, soldats d'Héraclée et d'Asculum[2], et le jeune général tenait essentiellement à frapper ses ennemis d'une terreur semblable[3]. Son armée d'Italie comptait trente-sept éléphants[4]. C'est seulement après Pyrrhus et Annibal[5] que les Romains comprirent toute l'importance militaire de ces animaux, « desquels, dit Montaigne[6], on tiroit des effects « sans comparaison plus grands que nous ne faisons à présent de « nostre artillerie. » Les éléphants servaient souvent de retranchements mobiles, de *masses couvrantes* derrière lesquelles se défilaient

[1] Les Romains appréciaient hautement la gloire du soldat qui tuait un éléphant dans une bataille : un beau surnom lui conférait aussitôt des titres de noblesse militaire. C'est ainsi que, plus tard, le vainqueur des Gaules fut appelé *César*, parce qu'un de ses ancêtres avait été vainqueur d'un des éléphants (*cæsar*, en langue punique) de Pyrrhus ou d'Annibal. (Voyez l'*Histoire de Jules César*, l. II, c. I, t. I, p. 252, note 1.)

[2] « Les légions chargèrent à sept reprises la phalange près de céder, lorsque « les éléphants, inconnus aux Romains, vinrent décider la victoire en faveur de « l'ennemi. » (*Histoire de Jules César*, l. I, c. III, t. I, p. 81.)

[3] Les Carthaginois ne connurent l'art de transporter les éléphants par mer qu'au temps de leur lutte avec les Romains. (Diodore, II.)

[4] Polybe, III, XLII. — Appien, *De Bello Annibalico*, IV.

[5] Dès qu'ils surent le parti qu'ils pouvaient en tirer, les Romains employèrent aussi les éléphants.

> ... Siquidem Tyrio servire solebant
> Annibali et nostris ducibus regique Molosso
> Horum majores...
>
> (Juvénal, XII, v. 107-109.)

[6] *Essais*, II, XII.

des pelotons d'infanterie, jusqu'au moment où ceux-ci avaient à démasquer ce rideau : c'est ce que firent si bien les troupes d'Annibal à la bataille de Tolède. Ou bien, vivant *barrage*, ils avaient à rompre le courant, lors du passage d'un fleuve à gué. Dans ce cas, on les rangeait dans l'eau en amont des troupes en marche, comme le fit Amilcar à la Medjerda, et aussi Magon lorsqu'il franchit le Pô, s'il faut s'en rapporter à l'autorité de Cœlius Antipater[1]. Mais on n'utilisait pas seulement la projection verticale et la masse de ces grands pachydermes; le choc était la première de leurs propriétés tactiques. Une charge de ces animaux lancés à toute vitesse enfonçait nécessairement les rangs ennemis, et rien ne résistait à ce torrent. C'est ainsi qu'à la Trébie ils rompront les deux ailes et mettront à nu les flancs de l'armée romaine. Ils enlevaient enfin des hommes isolés et les piétinaient, ou les sabraient du terrible tranchant dont leur trompe était armée. Couverts de cuirasses d'airain adaptées aux parties vulnérables de leur énorme corps, ces monstres des armées antiques exerçaient matériellement et moralement des effets prodigieux[2].

Les éléphants d'Annibal étaient conduits par des Nubiens. Ces nègres, vêtus d'une large *abaï'a* rayée bleu et rouge, et coiffés d'un épais turban[3], étaient armés de flèches empoisonnées. Ils portaient aussi un maillet et un ciseau au tranchant acéré. L'usage de ces outils était la conséquence nécessaire d'un fait bien connu : les éléphants s'emportaient souvent et compromettaient la sûreté des divisions auxquelles ils appartenaient. C'est ainsi que, à Zama, ces animaux, d'un dressage difficile[4], sont lancés par Annibal à l'effet de rompre les lignes romaines. Effrayés et ahuris, les uns se

[1] Tite-Live, XXI, XLVII.

[2] Voyez : Pline, VIII, VII; — Florus, I, XVIII; — Élien, *Hist. anim.* I, XXXVIII; — P. Orose, IV, I; — Armandi, *Histoire militaire des éléphants.* — C'est Pyrrhus qui révéla aux Carthaginois l'utilité des éléphants à la guerre. Carthage ne s'était jusqu'alors servie que de chars.

[3] Tempora multiplici mos est defendere lino.
(Silius Italicus, *Puniques*, III.)

[4] «Rudes enim elephanti, multorum annorum doctrina usuque vetusto vix «edocti...» (Incertus auctor, *De Bello Africano*, XXVII.)

jettent sur la cavalerie tamazir't; les autres, après quelques minutes d'engagement avec les vélites, s'emballent à fond de train par les créneaux qu'a ménagés Scipion dans sa ligne de bataille[1]. Pour couper court à des dangers de cette nature, à chaque instant imminents, les cornacs avaient un moyen sûr d'abattre la bête folle dont ils n'étaient plus maîtres : ils ajustaient le tranchant du ciseau entre deux vertèbres cervicales, et, d'un coup de leur maillet, rompaient la ligne de la moelle épinière. Cette méthode expéditive était de l'invention d'Asdrubal, frère cadet d'Annibal[2].

L'organisation du *train* de l'armée d'Italie était également parfaite, et ce service fonctionna régulièrement durant la deuxième guerre punique. Malgré l'état des routes, malgré les marais, les escarpements et les fondrières, les convois destinés à l'armée ne se firent jamais attendre. Il est probable que, en Gaule, le train d'Annibal eut à sa disposition des équipages, c'est-à-dire ces chariots de guerre dont les Gaulois se servaient et qui les suivaient partout, pour porter les bagages et le butin[3]. Mais, dans les Alpes et en Italie, les transports carthaginois ne s'effectuèrent vraisemblablement qu'au moyen des *ὑποζύγια* (*jumenta*), c'est-à-dire à dos de mulets et de chevaux de bât. Les mulets étaient tirés de l'Espagne, des Baléares et de l'Afrique. En Afrique surtout la *thagmarth* (jument) et l'*aserd'oun* (mulet) étaient réputés excellents ; on pouvait leur imposer une charge énorme et leur faire fournir de longues traites. Aujourd'hui encore nos Africains sont fiers de leurs bêtes de somme, et l'on connaît le proverbe : « Lek'baïl sââoun iserda'n d'elâali then.[4] »

[1] Polybe, XV, XII.

[2] « Elephanti plures ab ipsis rectoribus .... interfecti. Fabrile scalprum cum « malleo habebant; id, ubi sævire belluæ ac ruere in suos cœperant, magister « inter aures positum, ipso in articulo quo jungitur capiti cervix, quanto maxime « poterat ictu adigebat. Ea celerrima via mortis in tantæ molis belluam inventa « erat, ubi regendi spem amisissent : primusque id Asdrubal instituerat..... » (Tite-Live, XXVII, XLIX.)

[3] Hirtius, *De Bello Gallico*, VIII, XIV. — César, *Comm.* passim.

[4] « Les Kabyles ont de bons mulets. » — Que de fois ces bons petits *iserd'an* n'ont-ils pas porté, à des distances considérables, le biscuit de nos colonnes expéditionnaires !

On a dit que, parmi les animaux (θηρία, ὑποζύγια) qu'emmenait l'armée d'Italie, figuraient des *dromadaires* chargés de matériel. Aucun texte n'en fait mention, et il est très-probable qu'Annibal n'en avait pas. Le dromadaire, originaire de l'Asie, n'apparaît pour la première fois dans l'histoire de l'Afrique qu'au temps du roi Juba[1], le contemporain de Jules César.

Telle était cette armée d'Italie, qui, sous la conduite d'Annibal, allait franchir les Pyrénées et les Alpes. A l'heure où elle fut formée à Carthagène, elle comptait 90,000 hommes d'infanterie et 12,000 de cavalerie, en tout 102,000 hommes. Mais cet effectif devait bientôt se fondre. La conquête de la Catalogne coûtera 21,000 hommes; l'occupation militaire de cette province en réclamera 11,000; des motifs d'ordre divers feront accorder 11,000 libérations; de sorte que, au pied des Pyrénées, Annibal n'aura plus sous son commandement que 50,000 fantassins et 9000 cavaliers, soit ensemble 59,000 hommes.

Cette armée, diminuée de près de moitié, doit encore singulièrement se réduire. Les fatigues du chemin, le passage du Rhône, une suite non interrompue d'engagements et de reconnaissances, et surtout l'âpre montée des Alpes, feront perdre environ 33,000 hommes; si bien que, en arrivant aux plaines de la Circumpadane, Annibal n'aura plus à sa disposition que 12,000 Imazir'en, 8000 Espagnols, 6000 chevaux et ses éléphants. Sa marche de Carthagène à Turin lui aura dévoré 76,000 hommes, c'est-à-dire les trois quarts de son effectif total. Les pertes successives qu'il doit éprouver seront, comme on le voit, considérables.

Tel est le prix dont le jeune général n'hésite pas à payer « la « seule acquisition de son champ de bataille[2]. »

[1] « Camelis XXII regis adductis. » (Incertus auctor, *De Bello Africano*, LXVIII.) — Le chameau fut dès lors l'animal royal par excellence; nos Kabyles d'aujourd'hui l'appellent encore *al roum'*, « le royal. » Pour eux, nos soldats sont des *roumis*, c'est-à-dire des royaux, des impériaux. Ils donnaient déjà ce nom aux Grecs de l'armée d'Alexandre le Grand.

[2] *Mémorial de Sainte-Hélène*, 14 novembre 1816.

# CHAPITRE VI.

## CONQUÊTE DE LA CATALOGNE.

**Mesures prises par Annibal avant son départ pour l'Italie. — Asdrubal, gouverneur général de la péninsule cisibérique. — Mise en route de l'armée d'Italie. — Marche de Carthagène à l'Èbre. — Hydrographie de la Catalogne. — Cette région est le *réduit* de la péninsule. — Détails géographiques. — Difficultés du service des subsistances en Catalogne. — Mœurs catalanes. — Importance militaire de la Catalogne. — Passage de l'Èbre par Annibal. — Le premier corps de l'armée carthaginoise passe au gué d'Amposta; le deuxième corps, à Mora; le troisième, à Mequinenza. — Opérations en Catalogne. — Le corps du centre pousse sur Manresa, Berga et le col de Tosas. — Le corps de droite prend Tortose, Tarragone, Barcelone, Girone, Ampurias; le corps de gauche, Lerida, Sananja, Solsona, la Seu d'Urgel et Puycerda. — La Catalogne conquise en deux mois. — Pertes de l'armée carthaginoise. — Organisation de la Catalogne. — Hannon, gouverneur général. — Siége du gouvernement. — Propriétés militaires de la place de Berga. — Difficultés de la mission d'Hannon. — Dispositions peu sympathiques des villes phéniciennes de la Catalogne. — Dispositions hostiles des colonies grecques. — Médiocrité d'Hannon. — Son impéritie militaire. — Réduction d'effectif de l'armée d'Italie. — Le pont et les échelles d'Annibal.**

A l'heure où les hostilités allaient s'ouvrir en Italie, il importait d'assurer à la péninsule ibérique la tranquillité la plus complète pour la durée probable de la guerre, de la préserver de toute insurrection intérieure, de la mettre à l'abri de toute insulte de la part des Romains. Il était de bonne politique de garnir le pays d'une armée composée d'éléments étrangers, et, réciproquement, d'en éloigner les contingents espagnols, dont la turbulence était à craindre. Annibal désigna donc pour l'Afrique les Thersites, les Mastiens, les Ibères de la montagne et les Olcades, en tout 1200 hommes de cavalerie et 13,850 d'infanterie, non compris un certain nombre de Baliares. Les uns allèrent tenir garnison à Carthage, les autres

furent répartis dans les villes métagonitiques[1], c'est-à-dire sur le littoral africain sis à l'ouest de Kollo[2]. En opérant ainsi, le général carthaginois protégeait ses communications en arrière, de Kollo à Mers-el-Kebîr. C'était la métropole qui devait surveiller la côte, de Carthage à Kollo, et, à cet effet, elle reçut d'Annibal 4000 fantassins tirés des villes mêmes de la Métagonie[3]. Ces mesures étaient fort sages. Tous les hommes se trouvaient dépaysés et servaient d'otages là où ils avaient à tenir garnison. Les derrières de l'Espagne, c'est-à-dire de la base d'opérations, devenaient ainsi parfaitement sûrs.

L'armée destinée aux garnisons de la péninsule compta 12,650 hommes d'infanterie, dont 11,850 Libyens, 300 Ligures, 500 Baliares; et 2450 de cavalerie, dont 350 Libyens ou Liby-Phéniciens, 300 Ilergètes[4], 1800 Imazir'en, Massyliens ou Massésyliens, Macéens et Maures. A la cavalerie fut adjointe une troupe de 21 éléphants[5]. L'escadre chargée du service des côtes de l'Espagne fut formée de 50 quinquérèmes, 2 quadrirèmes et 5 trirèmes[6]. En résumé, l'armée permanente qui allait demeurer en deçà de l'Èbre était, en nombre rond, d'un effectif de 15,000 hommes, dont 2500 cavaliers, et elle était appuyée par une flotte de 57 navires[7].

Soldats, équipages et cornacs, tout était étranger à l'Espagne.

[1] Nous avons déjà dit qu'il vaudrait mieux écrire : *eptagonitiques*. L'Eptagonie est la région littorale sise à l'ouest du cap Bougaroni (*Seba Rous*, « les Sept-Têtes, » Ἑπταγώνιον).

[2] Ces détails sont donnés par Polybe (III, XXXIII), qui lui-même les a tirés de la Table de Lacinium.

[3] Carthage eut alors à sa disposition, pour la défense de l'Afrique, une armée de plus de 40,000 hommes.

[4] 200 Ilergètes seulement, selon Tite-Live. (Voir sur ce petit nombre une note de Schweighæuser. Polybe, III, XXXV.)

[5] 14 seulement, selon Tite-Live.

[6] Les équipages n'étaient au complet que sur 32 quinquérèmes et sur les 5 trirèmes.

[7]

| | |
|---|---|
| Infanterie........................ | 12,650 hommes. |
| Cavalerie........................ | 2,450 chevaux. |
| Éléphants........................ | 21. |
| Flotte........................ | 57 navires. |

Restait à pourvoir au commandement de ces forces de terre et de mer.

Annibal avait alors auprès de lui ses trois frères, Asdrubal, Hannon et Magon. Le jeune et bouillant Magon devait le suivre en Italie; il destinait à Hannon un poste important en deçà des Pyrénées; le brave et intelligent Asdrubal était naturellement désigné pour l'emploi de gouverneur général de la péninsule. Annibal l'installa dans ces fonctions [1], et il n'eut jamais qu'à se louer de ce frère, digne et glorieux fils du grand Amilcar.

Le jeune général assemble ensuite ses soldats. Il avive chez tous la haine du nom romain, et promet solennellement les plus belles récompenses à ceux qui l'aideront à sauver sa patrie. Il remue en eux la fibre religieuse et appelle sur leur valeur la protection des dieux. En terminant ce beau mouvement oratoire, il fait lire l'ordre du jour qui fixe la date du départ pour l'Italie, et cette communication est accueillie avec le plus vif enthousiasme. Au jour dit, et par une belle matinée de printemps [2], l'armée tout entière s'ébranle et dit adieu à Carthagène, la ville des roses [3]. Cédant aux destins qui l'entraînent par delà les Pyrénées et les Alpes, elle s'éloigne à grands pas et ne songe plus qu'au salut de la métropole.

Pendant que ces belles troupes font leurs premières étapes, Annibal, qu'ont jusque-là préoccupé les soins d'une organisation difficile, Annibal songe enfin à son foyer. Sa première pensée est de soustraire sa femme et son enfant aux dangers de la guerre. Il ne peut songer à les emmener en Italie. L'Espagne ne lui paraît pas non plus très-sûre; après son départ, il le pressent, une lutte terrible va s'engager entre son frère Asdrubal et les Romains. Tout bien considéré, Imilcée et son fils s'embarqueront pour Carthage; cette dure séparation est nécessaire.

[1] Asdrubal eut sous ses ordres Bostar, nommé commandant de la place de Sagonte.

[2] *Ὑπὸ τὴν ἐαρινὴν ὥραν*, dit Polybe (III, XXXIV), ce qu'Isaac Casaubon traduit par « principio veris. »

[3] « ..... Carthagine Hispaniæ, hieme tota præcox [rosa]..... » (Pline, *Hist. nat.* XXI, x.)

Annibal a vu disparaître à l'horizon la voile qui emporte ce qu'il a de plus cher au monde. Il fait taire les voix émues de son cœur, et rejoint les colonnes qui s'acheminent vers la vallée de l'Èbre. Partie de Carthagène, l'armée se dirigea vers Étovisse (*Oropesa*), le long du littoral [1], et arriva au fleuve qui, suivant les traités, servait de limite aux Carthaginois et aux Romains. Jusque-là, les premiers sont sur leur terrain, et leur marche est facile; mais la scène va changer. Sur la rive gauche se profilent les crêtes d'une âpre région, peuplée d'habitants à demi sauvages : c'est la Catalogne.

« La Catalogne, dit le colonel Fervel [2], comprend le quadrilatère « formé par les Pyrénées orientales, la Sègre, l'Èbre inférieur et la « mer. Ce trapèze, qui a 35 lieues de largeur moyenne sur 44 de « hauteur, est entièrement recouvert de hautes montagnes. Qu'on « se figure un entassement sans ordre et presque sans interruption « de montagnes de première grandeur, entre lesquelles serpentent « une infinité de gorges repliées en tous sens, étroites, profondes « et bordées de perpétuels escarpements; puis, çà et là, quelques « petites plaines, dont les plus considérables avoisinent la mer, et « l'on aura une idée de l'aspect général de la Catalogne. »

« Le quadrilatère compris entre le Sègre, l'Èbre, la mer et les « Pyrénées, dit aussi Malte-Brun [3], est un pays entièrement monta- « gneux, excepté dans le voisinage des côtes. Sa charpente est formée « par les ramifications des Pyrénées, qui s'y répandent d'une ma- « nière si confuse, qu'on ne trouve aucun enchaînement entre elles, « et que la contrée n'apparaît que comme un entassement désor- « donné de *sierras*, de pics, de rochers, ouvert çà et là de gorges « repliées en tous sens, d'étroits défilés, de vallons parcourus par des « rivières torrentueuses et sujettes à des débordements. »

Pour achever de faire connaître les limites de cette Suisse espagnole, due à un bizarre épanouissement des Pyrénées orientales,

[1] « Ab Gadibus Carthaginem ad hiberna exercitus rediit : atque inde profectus « præter Etovissam urbem, ad Iberum maritimamque oram ducit. » (Tite-Live, XXI, XXII.)

[2] *Campagnes de la Révolution française dans les Pyrénées orientales.*

[3] *Géographie*, édition Lavallée.

il n'y a plus qu'à en exposer l'hydrographie. Le Sègre[1], dont le développement total est de 240 kilomètres, coule d'abord perpendiculairement au crochet de Montlouis, c'est-à-dire du nord-est au sud-ouest. Un peu au-dessous de la Seu d'Urgel, il incline vers le sud, arrose Balaguer et Lerida, et conflue à l'Èbre, avec la Cinca, sous les murs de Mequinenza. Sa vallée, qui n'est qu'un défilé formidable, affecte nettement la forme dite *en chapelet*. Le thalweg n'est qu'une série continue de plaines en forme de cirque, alternant avec ces corridors étranglés, à parois verticales, que nos soldats de l'armée d'Afrique appellent des *portes de fer*[2]. Les gorges d'Organya sont les plus belles et les plus célèbres de toutes celles qui encaissent ainsi le lit du torrent. Les flancs de leurs murailles à pic sont moirés de cascatelles mousseuses, qui glissent silencieusement sur la roche, se dissimulent sous les touffes de lianes ou les bouquets de vigne sauvage, réapparaissent pour se cacher encore, et faire chute enfin sur des encorbellements qui les brisent. Çà et là de grandes cascades laissent aussi tomber sur le roc leurs belles nappes translucides. Sous les humides vitrines de ces mouvants paraboloïdes, s'agitent, comme sous le grillage des volières, des myriades d'oiseaux, défiant les grands vautours qui planent au zénith du gouffre.

De ses sources à son confluent le Sègre sert de fossé à l'important contre-fort qui divise en deux parties distinctes le revers sud des Pyrénées orientales. L'une, *région des vallées transversales*, comprend tous les cours d'eau qui ont le Sègre pour commun déversoir; l'autre, *région des vallées latérales*, est arrosée par le Llobregat, le Ter, la Fluvia et la Muga.

Ce second groupe, si nettement dessiné, constitue ce qu'on nomme le *grand bassin de la Catalogne*. C'est, au point de vue des opérations militaires, un échiquier fameux dont il convient d'étudier avec soin toutes les cases.

Le Llobregat (*Rubricatus*) prend ses sources sur le revers méri-

[1] *Alias* la Sègre (*Sicoris*). Les correspondances officielles ont adopté le genre masculin.

[2] Plus exactement : *portes d'enfer*.

dional de la portion de chaîne comprise entre le col de Port, à hauteur d'Urgel, et le massif de Tosas, au sud de Puycerda (*Puig-Cerda*). Il décrit d'abord plusieurs omégas s'alignant par la base, suivant la direction nord-sud; mais le massif du Mont-Serrat[1] l'infléchit vigoureusement, et, dès lors, ses eaux coulent du nord-ouest au sud-est.

Son embouchure se trouve à 7 kilomètres sud de Barcelone, et ses alluvions impriment, en ce point, une forte saillie à la côte. Son bassin se limite, d'une part, au grand contre-fort qui borde la rive gauche du Sègre, et, de l'autre, à une chaîne secondaire qui, se détachant des Pyrénées, un peu à l'ouest du col de Tosas, court aussi vers Barcelone, en laissant décrire à sa crête des méandres bizarres. Entassement presque informe de grands reliefs qui ne s'effacent que vers le littoral, chaos de croupes et de thalwegs qui s'enchevêtrent les uns dans les autres, le bassin du Llobregat est un inextricable fourré de montagnes abruptes et confuses; c'est le centre de résistance, le *réduit* de la haute Catalogne.

Des flancs du Puig-Mal, d'une part, et du pic de Castalone, de l'autre, descendent quatre torrents : le Ripart, le Freiser, le Ter proprement dit et le Riutort. Le Ripart et le Freiser se réunissent en fourche à Ribas; le Ter et le Riutort confluent de même à Campredon. Ribas et Campredon sont, à leur tour, comme les deux pointes d'une autre fourche, dont l'embase est à Ripoll. Tel est le *bassin de réception* du Ter. A Ripoll, commence le *canal d'écoulement*. Encaissé depuis ses sources jusqu'à son embouchure, le Ter suit d'abord une direction nord-sud jusqu'à l'aplomb de Vich. Là, il s'infléchit brusquement d'équerre et coule de l'ouest à l'est jusqu'à Girone, d'où, remontant légèrement vers le nord, il va se jeter à la mer, un peu au-dessous du golfe de Roses.

[1] Le Mont-Serrat est assez élevé pour que, de son sommet, on aperçoive les Baléares, distantes de plus de 60 lieues. Sa base a 8 lieues de circonférence. Les pics de cette montagne, découpés et détachés comme les doigts de la main, offrent de loin l'aspect d'un jeu de quilles gigantesques. Le Mont-Serrat est célèbre dans l'histoire militaire et religieuse de la Catalogne. Dix-huit siècles après Annibal, Ignace de Loyola sortait d'un des plis de la montagne et, comme Annibal, prenait pour objectif les murs de la ville éternelle.

La chaîne pyrénéenne, deux contre-forts adjacents et le pâté de la rive gauche du Ter dessinent le vaste entonnoir où s'engouffrent les eaux qui alimentent le torrent de la Fluvia. Ce bassin de réception, sillonné d'une multitude de déchirures, présente la forme d'une large conque, ouverte à l'est. Le canal d'écoulement, qui commence à Bezalu, se dirige aussi franchement vers l'est, entre des berges escarpées qui en rendent l'abord difficile. Le lit de déjection, qui s'ouvre à Bascara, et qu'embarrassent sans cesse des sables mobiles, va se perdre dans les marais de l'Ampurdan.

La portion de la grande chaîne correspondant au territoire de Pratz de Mollo est couronnée d'un large plateau de 10 kilomètres de longueur. C'est à ce plateau que la Muga prend naissance. Elle l'arrose dans toute son étendue, jusqu'au relèvement des Orts. Là, devenue torrent impétueux, et roulant au fond d'une gorge étroite, la Muga contourne d'abord les rochers d'Albanya et la croupe de la Magdelaine. Parvenue à la fonderie de Saint-Laurent, elle court définitivement vers le sud-est, débouche en plaine à Pont-des-Moulins, coule à pleins bords sur un lit vaseux, et se perd enfin dans les marais de Castillon.

Telle est, esquissée à grands traits, l'hydrographie de la Catalogne. Ce simple aperçu permettra d'en mieux saisir la physionomie orographique. On saura trouver des repères dans un dédale de communications difficiles, réseau à larges mailles, dont les nœuds sont des points forcés de passage, et quels passages! On appréciera plus facilement la valeur défensive de cette contrée étrange, isolée pour ainsi dire du reste de la péninsule, dont elle est la place d'armes, le réduit, en ayant elle-même pour réduit le bassin du Llobregat.

Le Sègre, ce long couloir qu'envahissent des crues aussi subites que violentes, semble, à première vue, jouir d'une propriété militaire importante. On dirait un chemin naturel qui permet de tourner les rivières de la Catalogne tributaires directs de la Méditerranée. Mais le peu de largeur de la vallée en rend l'accès très-dangereux et la défense excessivement facile. Les places de Mequinenza, Lerida, Balaguer, viennent en aide aux obstacles naturels, et, de la Seu d'Urgel à Montlouis, la gorge où roule le Sègre est à peu près impraticable. Annibal ne songea pas à pénétrer bien

avant dans cette voie, que tâtèrent après lui Scipion et César, et, après ceux-ci, l'armée française en 1646, 1691, 1794, et de 1807 à 1814.

Les affluents de gauche du haut Sègre correspondent à des passages importants qui ouvrent la Catalogne sur les vallées du Llobregat et du Ter. Il suit de là que l'occupation du Sègre, de Montlouis à la Seu d'Urgel, est nécessaire à qui veut dominer la haute Catalogne. C'est un chemin de ronde au pied d'une crête qu'il est indispensable de couronner pour plonger jusqu'au cœur de la province.

Le grand contre-fort pyrénéen jeté entre les bassins du Sègre et du Llobregat présente une force de résistance considérable, et le massif du Mont-Serrat est particulièrement célèbre dans l'histoire militaire de la France[1]. Une position non moins importante est celle qu'occupe, sur le Cardoner, la place de Cardona, ce « réduit « pour les temps de malheur, » comme disent les Catalans. C'est sous l'appui de cette place qu'ils se réorganisèrent en 1811, après le départ du maréchal Suchet pour Valence. Cardona, qui marque véritablement le centre militaire de la Catalogne, est un nœud remarquable de communications. De là, on peut pousser, au nord, sur Berga, centre naturel de défense dont les Espagnols ont, en 1811, fait sauter les fortifications; à l'ouest, par Salsona, Oliana et la vallée du Sègre, on tend la main à la Seu d'Urgel, le grenier de la Catalogne; au sud-est, on se relie à Manresa, autre position

[1] En 1808, les généraux français Schwartz et Chabrau fouillèrent en vain le Mont-Serrat. Leurs attaques infructueuses ne servirent qu'à exalter le courage des Catalans. Ce ne fut qu'en 1811, le 24 juillet, que le maréchal Suchet s'empara de « cette position formidable, l'appui des rebelles et l'espoir des fanatiques « de toute la Catalogne. » (*Lettre de Suchet*, du 25 juillet 1811.) Dans cette montagne escarpée, fortifiée par la nature et par l'art, se trouvait un grand couvent, bourré de 2000 défenseurs, où les insurgés avaient établi un dépôt de vivres et de munitions et le siége de leur gouvernement. A peine le maréchal Suchet s'était-il éloigné pour aller former le siége de Sagonte, que les Catalans reprirent les postes fortifiés du Mont-Serrat. Leurs bandes y furent bientôt soutenues par une légion anglo-catalane, et le général Decaen n'enleva ces positions qu'en 1812. L'ennemi, fortement retranché, avait pour réduit un fort presque inaccessible, sur la cime des rochers de l'ermitage de Saint-Dimas. Decaen fit raser les défenses et incendier les bâtiments.

précieuse. Manresa, ville de 25,000 âmes, incendiée en 1811 par les troupes italiennes de Macdonald[1], est, à son tour, étoile entre Barcelone, Girone (par Vich) et Lerida (par Cervera, Tarrega et Belpuig). De Cervera, une autre route conduit a Barcelone, suivant la vallée de la Noya, sur le revers méridional du Mont-Serrat, par Igualada, Pobla, Martorell et Molino del Rey[2]. Une communication distincte des précédentes relie Lerida aux places voisines de la mer situées au sud de Barcelone. Elle passe par les fameux défilés de Montblanch, que Macdonald traversa en 1810 pour aller opérer sa jonction avec Suchet.

De Montblanch elle conduit à Valls, où Gouvion-Saint-Cyr mit les Espagnols en pleine déroute (25 février 1809); à Reus, qui ouvrit bientôt après ses portes à l'armée française; enfin à Tarragone, qui fut assiégée et prise en 1811. Nous aurons terminé l'examen des voies de communication de cette portion de la Catalogne quand nous aurons mentionné l'embranchement qui, de Montblanch, descend normalement sur l'Èbre, à Mora[3]. Une dernière route dessert d'ailleurs le littoral par Amposta, où lord Bentinck passa l'Èbre (29 juillet 1813); Perello, le col et le fort de Balaguer, enlevé de vive force, en 1811, par le général Habert; Cambrils, Tarragone et Villanova.

Quant aux places de l'Èbre, elles sont assez mal reliées entre elles. Coupé par de nombreux barrages, le fleuve n'est guère navigable que pendant la saison des crues, et l'on ne saurait donner le nom de routes aux chemins difficiles qui mènent de Mequinenza à Tortose[4]. Une armée qui veut dominer la vallée du Llobregat doit nécessairement occuper les points de Castellard de Nuch,

[1] Le nom de Macdonald se trouve mêlé à ceux de la plupart des points de cette route de Lerida à Barcelone. En 1810, les troupes qu'il commandait étaient campées sous Lerida, Tarrega, Cervera. En 1811, après avoir échappé au feu de Manresa, sa colonne fut attaquée au col Davi par les bandes du Mont-Serrat, et ne parvint qu'à grand'peine à Barcelone.

[2] Le pont de Molino del Rey, sur le Llobregat, fut attaqué et pris par les Espagnols le 15 janvier 1814.

[3] Suchet avait établi un pont volant à Mora et fait de cette place un magasin.

[4] Une route militaire de Tortose à Caspé, ouverte en 1708 par le duc d'Orléans, fut rétablie par Suchet en 1810.

Pobla, Baga, Pedra-Sorca. Doria, Nuria, les Sept-Cases et Mollo sont pareillement les clefs du haut Ter. Quant à Tosas, elle commande à la fois les vallées du Ter et du Llobregat, et cette position est extrêmement importante; car il est facile de barrer la gorge du haut Ter, étranglée entre d'énormes montagnes[1]. En descendant la portion transversale de la vallée de ce fleuve, une armée partie des Pyrénées orientales pourrait tourner toutes les défenses qui précèdent Girone, cette porte de la Catalogne inférieure; mais il est difficile de profiter des propriétés stratégiques de ce chemin[2] et de prendre ainsi à revers les lignes de la Muga et de la Fluvia.

Nous avons dit qu'une route reliait Manresa à Girone en passant par Vich, poste fortifié des plus précieux, qui domine tout le massif entre le Ter et le Llobregat, et sert d'appui aux places de la rive droite de ce dernier cours d'eau[3]. Parallèlement à cette route de Manresa à Vich, et au pied du grand massif de montagnes, sont deux communications dont il faut tenir compte. L'une, dite l'*ancienne route*, et défendue par Hostalrich, conduit de Barcelone à Girone. L'autre, la *route de la Marine*, relie aussi ces deux places par Mataro, Arenys de Mar et Calella[4].

[1] Lors de son expédition sur la manufacture d'armes de Ripoll, en octobre 1793, le général Dagobert éprouva d'immenses difficultés. Il lui fallait défiler sur des rampes d'une roideur excessive, au penchant des précipices, entre deux murailles de rochers, suivant des pistes où deux hommes à peine pouvaient marcher de front. Il prit néanmoins Campredon, poste autrefois fortifié, mais rasé sous Louis XIV, à la suite d'un siége remarquable, et qui n'était plus alors couvert que d'une simple chemise.

[2] Voyez, à la note précédente, les dangers que courut, en 1793, la colonne du général Dagobert.

[3] En 1814, l'armée française s'échelonnait de Barcelone à Girone : une division espagnole bordait la rive droite du Llobregat, de son embouchure à Manresa, et, de là, ces troupes donnaient la main au corps qui, de Vich, observait Girone et les deux rives du Ter.

[4] C'est cette dernière route que prit, en 1808, le général Duhesme pour aller former le siége de la place de Girone, qui interceptait ses communications avec la France. A deux reprises il força le passage, malgré d'énormes coupures que défendaient des chaloupes canonnières et une frégate anglaises. Mais, à son retour, les *hahas* d'Arenys de Mar et de Calella étaient si considérables, le feu des embarcations était si vif, que la colonne française, abandonnant ses bagages, dut se frayer un chemin par la montagne afin de pouvoir rentrer à Barcelone.

Girone est le point de la Catalogne d'où rayonne le plus grand nombre de voies de communication. L'une d'elles, la principale, se dirige vers la France par la régiou comprise entre le Ter et la Fluvia. Là, les vallées sont profondes et les torrents rapides. D'immenses forêts d'arbres séculaires abritent sous leurs longues branches d'autres forêts de broussailles et de fougères; et la végétation est si dense aux flancs de ces défilés sombres, qu'on a donné le nom de *Selva* à la campagne sise au nord de Girone. Ainsi tous les obstacles, tous les accidents, s'accumulent dans cette zone si facile à défendre.

C'est seulement en aval de Bezalu que la Fluvia peut passer pour une ligne de défense, et cet obstacle tire sa valeur non du volume des eaux, mais de l'escarpement presque continu des berges. Bien que la Fluvia soit une des grosses rivières de la Catalogne, les gués y sont nombreux, mais s'effacent à la moindre pluie d'orage; cette ligne s'appuie d'ailleurs à deux bicoques, Olot et Castelfollit, et à la petite place de Bescara.

Ce qui fait surtout la force de cet âpre pays, c'est la rareté et le mauvais état des commuuicatious. Des sentiers difficiles relient Vich et Campredon à Olot. De deux stations de la Fluvia, situées, l'une en amont, l'autre en aval de Bescara, on peut gagner Girone par des sentiers de chèvres. Une de ces pistes, partant de Bezalu, passe par Banolas, où elle rencontre un affluent du Ter, qu'elle suit jusqu'à Girone; une autre, débouchant de Toruella, aborde le Ter à Verges, et présente des difficultés qui l'ont rendue célèbre sous le nom de *chemin de la Bisbal*. Enfin, la grande route partant de Girone passe au pied même de Bescara, qui se trouve ainsi le centre de défense de la Fluvia. Cette route, du point de départ au point d'arrivée, gravit des pentes extrêmement roides : dans l'intervalle se trouve le fameux *col Orriols*, position magnifique où une armée entière peut aisément se développer.

La Fluvia, que nous venons d'étudier au point de vue militaire, doit en partie ses propriétés défensives à l'état de la plaine que borde sa rive gauche, aux marais de l'Ampurdan, si larges en hiver, si meurtriers en été. Le bassin dit de l'*Ampurdan* n'est autre chose que la vallée de la Muga, et cette vallée se divise en

deux zones distinctes : le *bas* et le *haut Ampurdan*. Bien que la région du haut Ampurdan comprenne dans ses limites le système des hauteurs qui s'étagent à l'ouest de Figuières, elle n'est pas toujours à l'abri des émanations paludéennes. Nulle part le sol de l'âpre Catalogne n'est aussi bouleversé. Des solitudes arides, des crêtes de roc vif, des croupes aux flancs décharnés que moirent les lambeaux d'une végétation sombre, de fougueux torrents roulant dans des gorges ténébreuses, quelques misérables cabanes en encorbellement sur ces abîmes, et, pour communications, des sentiers en corniche au flanc des ravins : tel est l'étrange aspect de ces lieux désolés.

La route de France, de Bescara à Pont-des-Moulins, par Figuières, suit le pied des collines du haut Ampurdan. Le pays est, en outre, desservi par le chemin de Figuières à Bezalu, par Nevata, et un sentier qui mène de Campredon à Saint-Laurent de Muga, par le col de Bassagoda; ce dernier fut fréquemment pratiqué par les bandes catalanes qui, en 1795, fourmillaient dans le triangle ayant pour sommets Olot, Campredon et la Magdelaine[1]. Mentionnons enfin un chemin voisin du littoral, passant au travers des marais, et qui porte le nom de *San-Pedro Pescador*.

Le pays tourmenté que nous venons d'explorer à vol d'oiseau est, on le conçoit, déchiré par de nombreux torrents. Les plus importants sont : l'Alga et le Manol. L'Alga descend du massif de *Nostra-Senora del Monte* et aboutit aux marais de Ciurana, derrière lesquels l'armée française prit position en 1795. Le Manol vient des hauteurs de Llorona, se grossit à gauche des torrents secondaires de Sistella et de la Terradas, passe au sud de Figuières, et va porter enfin ses eaux bourbeuses aux marais de Castillon. Comme, après la moindre inondation, les marais envahissent toute la côte du bas Ampurdan, et peuvent dès lors être considérés comme un épanouissement de l'embouchure de la Muga, celle-ci paraît, en définitive, n'être que le commun déversoir de l'Alga et du Manol.

Dans le rentrant formé par le Manol et la Muga s'élève la ville

[1] Gros massif, de 7 à 800 mètres de relief, situé sur la rive droite de la Muga, en face de Saint-Laurent.

de Figuières, qui, dominée par le fort de San-Fernando, passait, en 1794, pour « la plus forte place de l'Espagne[1], » ce qui ne l'empêcha pas d'ouvrir ses portes à Pérignon (28 novembre 1794). Bien qu'elle n'intercepte aucun passage et n'appuie aucune ligne de défense, la place de Figuières n'en a pas moins une importance incontestable[2].

De Pont-des-Moulins, sur la Muga, la route de France se dirige du sud au nord, par la Jonquère, sur le col de Pertus, que couvre le canon de Bellegarde. Cette route partage le pays qu'elle coupe en deux régions assez disparates : à l'ouest, de hautes montagnes et des gorges ténébreuses; à l'est, des accidents d'une importance secondaire, des enchaînements de collines aux faibles reliefs, de vallons aux profils adoucis; d'un côté, une charpente d'énormes contre-forts, qui, d'abord normaux à la chaîne pyrénéenne, s'infléchissent vers l'est et finissent par dessiner de vastes plateaux, dont la route de France contourne les bases; de l'autre, quelques nervures peu saillantes, arc-boutant la bande inférieure du versant des Albères[3].

Il était indispensable d'esquisser, ainsi que nous venons de le faire, la physionomie de la Catalogne, pour bien mettre en évidence les propriétés militaires d'une contrée qui, durant les guerres de l'Empire, de 1808 à 1814, résista plus que toute autre aux

[1] *Lettre de Dugommier au Comité de salut public*, du 16 octobre 1794.

[2] Figuières a joué son rôle dans les guerres de l'Empire. Sa chute, préparée par Macdonald, acheva de détruire, en 1811, l'espoir des bandes de la Catalogne.

[3] C'est sur la rive gauche de la Muga que se développèrent, en 1794, la plupart des 104 ouvrages de fortification de campagne construits par les Espagnols pour tenir tête à l'invasion française. Ces fameuses *lignes de Figuières*, qui s'appuyaient à la *montagne Noire* et au plateau de Roure, où l'on se vantait de *ne craindre que Dieu*; ces formidables redoutes, armées de plus de 200 bouches à feu de gros calibre, furent, en moins de quatre heures, enlevées à la baïonnette par les soldats d'Augereau. Les Espagnols ne s'étaient pas donné la peine de prolonger les lignes de Figuières jusqu'à la côte, et l'on comprend qu'ils aient arrêté leurs ouvrages aux environs d'Espolla. L'énorme massif qui encombre tout le promontoire de Creu et les marécages du bas Ampurdan constituent, à l'est de la route de France, une barrière presque infranchissable, qu'appuie encore la place de Roses.

efforts de l'armée française[1]. Cette esquisse nous permettra de mieux suivre les opérations d'Annibal. Les mœurs des nations se transforment, l'art militaire suit les progrès du temps; mais l'état des lieux, qui commande, en définitive, les résolutions d'un général en chef, ne subit, avec le temps, que des modifications insignifiantes. Les dispositions stratégiques prises par les armées modernes opérant en Catalogne s'imposaient, pour ainsi dire, à l'armée carthaginoise, il y a deux mille ans.

« La Catalogne, écrivait Dugommier[2], est une superbe et riche « province par ses moissons de toute espèce et ses manufactures. « Elle est recommandable par ses mines et ses ports sur la Médi- « terranée. » Ces lignes pompeuses n'étaient malheureusement que l'expression d'une de ces illusions nationales dont on se payait alors en France. La configuration et la nature du sol interdisent les grandes cultures à la Catalogne, et ce pays ne peut subvenir à sa propre consommation. On y récolte peu de blé; l'olivier, la vigne, les pâturages, l'exploitation des mines de fer et de plomb, voilà toute sa richesse. Tout y est si bien disposé pour la guerre que la pauvreté des lieux est le plus puissant auxiliaire de la défense; les troupes n'y trouvent que très-difficilement à vivre. « Si une « armée, disait Vauban, ne veut mourir de faim en Catalogne, il « faut qu'elle soit maîtresse du bas Èbre, ou que la mer s'en mêle[3]. » Suchet, Gouvion-Saint-Cyr, Wellington, tous les généraux qui ont fait la guerre dans cette province ont, après Vauban, exprimé combien il est difficile d'y pourvoir à la subsistance et des hommes et des chevaux.

Des difficultés d'un autre ordre naissent du caractère à demi sauvage des habitants, qui, à l'approche des étrangers, s'enfuient dans la montagne, en emportant toutes leurs provisions[4]. La race

[1] Elle soutint six siéges remarquables : ceux de Roses (1808), de Girone (1809), de Lerida (1810), de Mequinenza (1810), de Tortose (1810-1811), et de Tarragone (1811).

[2] *Lettre au Comité de salut public*, du 12 mai 1794.

[3] C'est à peu près ce que le cardinal Du Bellay disait du Roussillon : « On en « est chassé par les armes, si l'on est en petit nombre; par la faim, si l'on est en « force. »

[4] « Les montagnes qui nous environnent nous empêchent de nous étendre, et

catalane, aussi vigoureuse qu'intelligente et fière, est singulièrement endurcie à toutes les fatigues du corps. Elle n'a qu'un besoin, mais violent, celui de l'indépendance; qu'une passion, mais féroce, celle de la guerre de montagnes. « Ce sont, disait Vauban, « gens un peu pendards, aimant naturellement l'escoupetterie et « se faisant un grand plaisir de chasser aux hommes[1]. »

A la première alarme, on voit debout tout homme en état de porter un fusil; la jeunesse se forme en compagnies franches qui prennent le nom de *Miquelets;* le reste de la population s'organise en *Soumatens*. Au premier son du tocsin, les habitants des villages abandonnent leurs demeures, enterrent leurs grains, replient leurs troupeaux et vont se réfugier sur des pitons inaccessibles. Mais les races primitives se laissent fatalement entraîner à des excès que la civilisation condamne; ces rudes Catalans sont d'un courage incomparable, et, il faut bien le dire, leur cruauté est à la hauteur de leur courage[2].

« le fanatisme des paysans, qui les fait fuir et emporter tout à notre approche, « rend nos courses infructueuses. » (*Lettre de Duhesme à Berthier,* 23 août 1808.)

[1] Les Catalans d'aujourd'hui ont tout à fait le génie et les mœurs de nos Kabyles algériens. Selon nous, la race kabyle, ou mieux tamazir't, n'est, comme l'indique l'onomatologie, qu'un rameau de la grande souche gaélique. La rude famille des Galls, dans ses fréquentes expansions du nord au sud, dut semer plus d'une fois, en descendant vers la Libye, des essaims qui se posèrent et surent se conserver en l'état dans les montagnes du pays basque, de la Cerdagne, de la Catalogne, aussi bien que sur les pitons du Djerdjera. La branche gallo-catalane a d'ailleurs ouvert ses veines à plus d'une infusion de sang phénicien ou carthaginois; mais ces mélanges ont peu modifié sa nature première. Les mœurs qu'Annibal allait rencontrer en Catalogne pouvaient, sous plus d'un rapport, lui rappeler celles des Imazir'en. (Voyez l'*appendice* G, *Notice ethnographique.*)

[2] « L'audace et la férocité des paysans n'eurent plus de bornes. Ils massa- « crèrent impitoyablement tous les détachements qu'ils surprirent sur les routes. « . . . A Manresa (1811), tous les blessés qui furent pris par les paysans furent « égorgés de la manière la plus barbare. L'exaspération des Catalans était à son « comble, et il n'est pas de moyen qu'ils n'employèrent pour assouvir leur ven- « geance. A Barcelone et à Hostalrich, ils empoisonnèrent les farines et les ci- « ternes où nous allions puiser de l'eau (1812). » (Belmas, *Histoire des siéges de la Péninsule,* passim.) — « On met à prix la tête de chaque soldat français. . . . . On « promet des récompenses à ceux qui en feront déserter. . . . . Milans, après avoir « fait jeter une grande quantité d'arsenic dans les eaux qui arrivent au fort des

En résumé, la Catalogne est une province difficile à soumettre, et, une fois soumise, difficile à maintenir dans le devoir[1]. Mais aussi, la possession en est des plus précieuses, car les obstacles de toute nature dont elle est couverte l'ont dotée d'un pouvoir de résistance incalculable. L'idée de la réunir à la France s'est nécessairement présentée à l'esprit de plus d'un de nos hommes d'État : de Charlemagne, qui a réalisé ce projet; de Richelieu, qui le nourrissait à son lit de mort; de Louis XIV, qui ne voulait plus de Pyrénées; de Dugommier, qui conseillait de mettre la main sur ce *nouveau boulevard*[2]; de Napoléon enfin, qui, par décret impérial

«Capucins, à Mataro, attaqua ce poste, croyant n'avoir affaire qu'à des moribonds.» (*Lettre du général Decaen au maréchal Suchet*, 14 septembre 1812.)

Voilà ce qui se passait en 1812, et cependant, trois ans auparavant, Augereau avait essayé de dominer le pays par la terreur. Voici le passage le plus menaçant de la proclamation de ce général :

«Catalans,

«Vous venez de prendre les armes contre l'armée française; vous en serez punis. Tous les malheurs désormais vont fondre sur vous.

«Tout homme pris les armes à la main, vingt-quatre heures après la publication de la présente proclamation, sera pendu sans autre forme de procès, comme voleur de grand chemin. La maison où il fera résistance sera brûlée; tout y subira le même sort.» (*Proclamation d'Augereau*, du 28 décembre 1809.)

[1] «De toutes les provinces révoltées en Espagne, je pense que ce sera la Catalogne la plus difficile à soumettre, à cause de l'opiniâtreté invincible des habitants, du nombre des places fortes, des montagnes et des *miquelets*.» (*Lettre du général Duhesme à Berthier*, du 3 août 1808.)

«... Des hommes qu'il ne suffit pas de vaincre pour les conquérir, puisqu'il faut encore les contenir sans cesse et garder le pays sur tous les points.» (*Instructions de Berthier au maréchal Macdonald, duc de Tarente, commandant le 7e corps en Catalogne*, 2 mai 1810.)

«... Importante province, la plus difficile à conquérir de toutes celles de la péninsule, soit à cause de son sol hérissé d'obstacles, soit à cause de ses habitants, très-hardis, très-remuants et craignant pour leur industrie un rapprochement trop étroit avec l'empire français.» (M. Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, XV.)

[2] «Ce qui doit surtout décider à ménager les Catalans, c'est la certitude d'établir entre la France et l'Espagne un *nouveau boulevard plus solide que les Pyrénées*. Tel est l'avantage que présentent les Catalans réunis à notre République.» (*Lettre de Dugommier au Comité de salut public*, du 12 mai 1794.)

du 26 janvier 1812, divisait la Catalogne en quatre départements[1]. Mais, avant ces noms illustres, il convient de citer ceux d'Amilcar et d'Annibal, qui, les premiers, découvrirent les propriétés militaires de cette Catalogne aux montagnes tourmentées comme les vagues de la mer qui bat ses rivages. Ils comprirent qu'elle était comme une inexpugnable forteresse, isolée du reste de la péninsule[2], et qu'il fallait, en cas de guerre sur le territoire italiote, y concentrer les arsenaux, les magasins, les dépôts de l'armée carthaginoise.

Mais il est temps de clore cette étude et de retrouver les troupes d'Annibal massées sur la rive droite de l'Èbre. 90,000 hommes d'infanterie, 12,000 hommes de cavalerie, en tout 102,000 hommes, se disposent à franchir le fleuve[3]. M. Durny attribue un effectif trop restreint aux troupes carthaginoises qui vont procéder à cette opération; l'éminent historien n'accorde que 94,000 hommes; mais les textes sont précis et en accusent 102,000. Ces

[1] Voici le tableau de cette division par départements et arrondissements :

| DÉPARTEMENTS. | CHEFS-LIEUX. | ARRONDISSEMENTS. |
|---|---|---|
| Le Ter | Girone | Girone.<br>Figuières.<br>Vich. |
| Le Mont-Serrat | Barcelone | Barcelone.<br>Villafranca.<br>Manresa. |
| Les Bouches-de-l'Èbre | Lerida | Lerida.<br>Tortose.<br>Tarragone.<br>Cervera. |
| Le Sègre | Puycerda | Puycerda.<br>Talarn.<br>Solsona. |

[2] «La position géographique de cette province l'isole du théâtre de la guerre «dans le midi de l'Espagne.» (*Instructions de Berthier à Macdonald*, du 2 mai 1810.)

[3] ... *πεζῶν μὲν ἔχων εἰς ἐννέα μυριάδας, ἱππεῖς δὲ περὶ μυρίους καὶ δισχιλίους.* (Polybe, III, xxxv.) — «Nonaginta millia peditum, duodecim millia equitum.» (Tite-Live, XXI, xxiii.)

textes, d'une concision regrettable [1], semblent d'ailleurs démontrer que le passage s'effectua sans difficultés sérieuses [2]. Nous apprenons de Tite-Live que l'armée fut, à cette occasion, répartie en trois colonnes [3].

Pour déterminer aussi exactement que possible la position de ces trois points de passage, il est d'abord indispensable de relire attentivement Polybe et Tite-Live, nos guides ordinaires. « Après « avoir franchi l'Èbre, dit Polybe [4], il soumit les Ilergètes, les Bar« gusiens, les Ærénosiens et les Andosiniens, jusqu'aux Pyrénées. « Opérant plus rapidement qu'il n'avait osé l'espérer, il enleva de « vive force plusieurs places importantes, et livra nombre de com« bats qui lui coûtèrent beaucoup de monde. » Tite-Live s'exprime comme il suit : « Il soumit les Ilergètes, les Bargusiens, les Ausé« tans, et la *Lacétanie*, région qui occupe le versant méridional des « Pyrénées [5]. » Cela étant, il convient de mettre en regard l'un de l'autre ces deux récits succincts. Les *Ἰλουργητοί* de Polybe, les *Ilergetes* de Tite-Live nous représentent la peuplade des *Ilerdân* ayant pour place forte *Alerda* (Lerida), et pour capitale *Athanagia* [6], probablement *Sananja*, sur un affluent de gauche du Sègre. Les *Βαργουσίοι*, ou *Bargusii*, avaient évidemment pour centre la place importante de *Berga*. Jusque-là, Polybe et Tite-Live sont

[1] . . . *διαβὰς τὸν Ἴβηρα ποταμόν*, dit simplement Polybe (III, xxxv).

[2] « Il la [son armée] partagea en trois corps, et lui fit passer l'Èbre sans que « personne se présentât pour s'y opposer. » (*Hist. gén. du Languedoc*, t. I, l. I.)

[3] Tite-Live (XXI, xxiii) dit expressément : « Tripartito Iberum copias traje« cit. »

[4] *Κατεστρέφετο τό τε τῶν Ἰλουργητῶν ἔθνος καὶ Βαργουσίων, ἔτι δὲ τοὺς Αἰρηνοσίους καὶ τοὺς Ἀνδοσίνους, μέχρι τῆς προσαγορευομένης Πυρήνης. Ποιησάμενος δὲ πάντας ὑφ' ἑαυτὸν, καί τινας πόλεις κατὰ κράτος ἑλὼν, ταχέως μὲν καὶ παρ' ἐλπίδα, μετὰ πολλῶν δὲ καὶ μεγάλων ἀγώνων, ἔτι δὲ πολλῆς καταφθορᾶς ἀνδρῶν.* (Polybe, III, xxxv.)

[5] « Ilergetes inde, Bargusiosque, et Ausetanos, et Lacetaniam, quæ subjecta « Pyrenæis montibus est, subegit. » (Tite-Live, XXI, xxiii.)

[6] « Ilergetum gentem. . . compulsis omnibus *Athanagiam*, urbem, quæ caput « ejus populi erat, circumsedit. » (Tite-Live, XXI, lxi.) — Silius Italicus mentionne un antique siége de Lerida :

. . . Quæ Dardanios post vidit, Ilerda, furores.

(Silius Italicus, *Puniques*, III.)

parfaitement d'accord; mais voici venir la divergence : l'un mentionne la soumission des Αἰρηνόσιοι, des Ἀνδόσινοι, de tout le pays jusqu'aux Pyrénées; l'autre, celle des *Ausetani* et de la *Lacetania;* et, dès lors, il convient de soumettre ces dires à une analyse comparée.

Les Αἰρηνόσιοι sont, à notre sens, la peuplade des *Inrousien*, ayant pour capitale *Anresa*, la moderne Manresa [1]; les Ἀνδόσινοι, celle des *Indonien*, avec *Andona* (Cardona ou Kerdona) pour place forte principale [2]. Les *Ausetani* étaient répandus sur toute la Catalogne; ils ont laissé des traces de leur passage à l'origine des hautes vallées (*Tosas*, col de *Tosas*) et sur l'Èbre (*Ter-Tosa* ou *Der-Tosa*, Tortose) [3]. La carte de Justus Perthes, de Gotha, indique aussi une ville du nom d'*Ausa*, vers le point qu'occupe la moderne Vich, au sud du sommet de l'angle droit décrit par le cours du Ter [4]. *Lacetania*, suivant Tite-Live (XXI, XXIII), est également une dénomination générique, celle de *toute la Catalogne*, et Justus Perthes a tenu compte de cette définition pour dresser sa carte de l'Espagne ancienne [5]. Tite-Live dit ailleurs que les Lacétans occu-

[1] *An-Ras*, « la noble tête » (crête de montagnes) et, par extension, « la contrée « où se trouve la noble tête. » La préfixe M indique l'individualité, et *M-An-Ras* sera, par conséquent, une tribu déterminée du pays *Anras*. Le pluriel *Inrousien* est le nom générique des habitants de la région Anras.

[2] *Andona*, « la noble, la sainte, la divine place forte. » C'est bien là le « réduit « pour les temps de malheur » des Catalans d'aujourd'hui. La préfixe M implique, avons-nous dit, le sens d'individualité. Le chef espagnol que Tite-Live nomme Maudonius, et qui prit parti pour les Romains avec Indibilis (*An-Do-Baal*), était un homme d'Andona. (Tite-Live, XXVII, XVII.) — *An-Do* exprime la chose divine. Sur la voie militaire conduisant de Berga à Baga, on a trouvé une pierre portant cette inscription hybride : *Endo castrorum*, « le dieu des camps. » Les Espagnols ont donné le nom d'*Andas*, *Andes*, aux grandes montagnes dont leurs dieux paraissaient affectionner le séjour. — Nous connaissons en Kabylie une montagne du nom de *Bou-Andas*.

[3] « Inde in Ausetanos prope Iberum.... » (Tite-Live, XXI, LXI.)

[4] Isaac Casaubon écrit *Andosinii sire Ausetani;* Ferreras (*Hist. d'Espagne*) estime aussi que la dénomination d'*Andosiniens* est synonyme de celle d'*Ausétans*. Tel est enfin l'avis de Daudé de la Valette : « Les Andosiniens ou Ausétans, dit-il, « avaient pour capitale Ausa, la moderne Vich. »

[5] Suivant nous, on doit lire *Macetania* (Μακίων ἔθνος).

paient le pays situé entre la Fluvia et l'Èbre[1], et qu'ils étaient voisins des Ausétans[2].

En résumé, les concordances de Polybe et de Tite-Live démontrent qu'Annibal s'est rendu maître de Lerida et de Berga; les divergences des deux historiens n'aboutissent point à des contradictions. Suivant le premier, les Carthaginois ont pris Manresa et Cardona; d'après l'autre, ils ont aussi occupé le col de Tosas, Vich et toute la basse Catalogne, de la Fluvia jusqu'à l'Èbre, y compris Tortose. Les deux récits, loin de s'exclure, se corroborent donc mutuellement, et nous tracent un tableau d'ensemble fort rationnel de la marche qu'Annibal a dû fournir. On peut, dès lors, sans s'égarer dans le champ des hypothèses, retrouver les traces du jeune général pendant ses opérations en Catalogne.

Avant de passer l'Èbre, il divise son armée de 102,000 hommes en trois corps, que nous supposerons d'égale force, soit de 34,000 hommes chacun, et qui doivent, en se donnant toujours la main, s'avancer parallèlement vers les Pyrénées.

Le premier, celui de droite, comprenant sans doute le gros du bagage, les éléphants, les *impedimenta*, franchit le fleuve au gué d'Amposta, point de passage de lord Bentinck en 1813, et doit, en suivant le littoral, s'emparer de la basse Catalogne. Il est appuyé par la flotte carthaginoise.

Le deuxième corps passe à Mora, où le maréchal Suchet établit, en 1810, un pont volant et un dépôt de munitions. Il a pour mission de pousser droit sur la vallée du Llobregat et de soumettre le cœur du pays.

Le troisième, enfin, franchit le fleuve aux environs de Mequinenza[3], et se porte sur la vallée du Sègre.

Pendant que le deuxième corps, ou corps du centre, se dirige du sud au nord, par Tivisa, Montblanch, Cervera, vers son objec-

[1] «Cn. Cornelius Scipio... quum... Emporiis appulisset classem, exposito «ibi exercitu, orsus a Lacetanis, omnem oram usque ad Iberum flumen... Ro«manæ ditionis fecit.» (Tite-Live, XXI, LX.)

[2] «Urbe eorum [Ausetanorum] obsessa, Lacetanos auxilium finitimis feren«tes... excepit insidiis.» (Tite-Live, XXI, LXI.)

[3] *Mak'an Anza.*

tif, Manresa, pour pousser ensuite sur Cardona, Berga, Baga et le col de Tosas; le corps de droite prend Tortose, Reus (Rous, *tria capita*), Tarragone (*Ta-Ras-Ko*), Barcelone (*Bahr-Kino*), Girone, Ampurias; le corps de gauche s'empare de Lerida, Sananja, Solsona, la Seu d'Urgel et Puycerda[1].

Les trois corps combinent leur marche, et peuvent, à chaque instant, se porter l'un vers l'autre pour se prêter un solide appui. Sur la ligne de l'Èbre, les communications sont difficiles, mais le passage est encore praticable, puisque Palafox sut replier directement 15,000 hommes de Mequinenza sur Tortose; et que le siége de cette dernière place fut entrepris par le maréchal Suchet, qui avait préalablement concentré ses moyens d'action au confluent du Sègre et de la Cinca.

Plus haut, Lerida se relie : à Tarragone, par les défilés de Montblanch; à Barcelone, par Cervera, Igualada, le revers sud du Mont-Serrat, ou vallée de la Noya. Au nord, enfin, Manresa est un nœud parfait de communications, d'où l'on tombe, à volonté, dans la vallée du Sègre, dans celle du Llobregat ou du Ter. Maîtres de l'origine des vallées supérieures, les corps de gauche et du centre ont pu facilement opérer leur jonction avec le corps de droite, par le Ter ou la Fluvia; et nous aurons à discuter ultérieurement si la jonction a effectivement eu lieu en deçà des Pyrénées.

L'expédition ne dura que deux mois; mais le succès n'en fut acheté qu'au prix d'un sang précieux. Les engagements de chaque jour et les siéges qu'il fallut entreprendre coûtèrent aux Carthaginois environ 21,000 hommes, soit le cinquième de leur effectif total[2], sacrifice énorme, mais non fait en pure perte, puisque la Catalogne était à eux. Cette forteresse de montagnes redoutables allait devenir, entre leurs mains, et le réduit de la péninsule ibérique et la base de leurs opérations en Circumpadane.

Cependant il fallait organiser le pays de manière à tirer de cette conquête tout le parti possible. Le jeune général chargea son frère

[1] En 1812, le général Quesnel occupa aussi Puycerda pour être maître des hautes vallées où les bandes catalanes avaient jusque-là trouvé un asile sûr.

[2] Polybe, III, xxxv. — Voyez le tableau de la page 416, note 2.

Hannon du soin de faire régner l'ordre à l'intérieur de la province. Ainsi nommé gouverneur général de la Catalogne[1], Hannon, que M. Duruy appelle Magon[2], eut, à cet effet, à sa disposition une petite armée de 10,000 hommes d'infanterie et de 1000 chevaux[3]. Ces forces étaient jugées suffisantes pour qu'il pût tenir le pays par le moyen de garnisons solidement installées dans les places[4], demeurer maître des passages des Pyrénées[5] et pourvoir à la garde des magasins de dépôt de l'armée d'Italie[6].

Il n'est pas absolument impossible de déterminer en quel point le frère d'Annibal avait établi le siége de son gouvernement. En s'attachant aux textes, comme il convient de le faire en toute étude historique, on peut admettre que le quartier général de l'armée punique d'occupation était à Berga[7]. Cette position est, en effet,

[1] *Ἡγεμόνα μὲν ἐπὶ πάσης κατέλιπε τῆς ἐπὶ τάδε τοῦ ποταμοῦ χώρας Ἄννωνα...* (Polybe, III, xxxv.) — «Oræque huic omni præfecit Hannonem...» (Tite-Live, XXI, xxiii.) — «...Hannonis cis Iberum provincia erat; eum reliquerat Annibal «ad regionis ejus præsidium.» (Tite-Live, XXI, lx.)

[2] «...Magon, laissé entre l'Èbre et les Pyrénées avec 10,000 hommes.» (*Histoire romaine.*) L'éminent historien omet ici de tenir compte de 1000 cavaliers mentionnés par Polybe (III, xxxv) et par Tite-Live (XXI, xxiii), ce qui porte l'effectif total à 11,000 hommes. Il faut d'ailleurs observer que le frère d'Annibal connu sous le nom de Magon a le commandement de la légion carthaginoise, et que, loin de demeurer en Catalogne, il part pour l'Italie. Du reste, il est difficile de ne point commettre d'erreurs quand on fait mouvoir ensemble bon nombre de personnages carthaginois, et cela, à raison de la fréquence des homonymies. Faisons observer aussi que Magon n'est pas un nom punique, mais un simple surnom, ou mieux, un nom de guerre dans la véritable acception du mot. Il rappelait celui du peuple make (*Mak'*on), vaincu par les ancêtres.

[3] *... τῷ μὲν Ἄννωνι πεζοὺς μυρίους, ἱππεῖς δὲ χιλίους.* (Polybe, III, xxxv.) — «Decem millia peditum Hannoni ad præsidium obtinendæ regionis data, et mille «equites.» (Tite-Live, XXI, xxiii.)

[4] «...Præsidiaque valida imposita...» (Tite-Live, XXI, xxiv.)

[5] «...Ut fauces quæ Hispanias Galliis jungunt in potestate essent.» (Tite-Live, XXI, xxiii.)

[6] *Καὶ τὰς ἀποσκευὰς ἀπέλιπε τούτῳ τῶν αὐτῷ συνεξορμώντων.* (Polybe, III, xxxv.) — «Ejus [exercitus] qui cum Annibale in Italia militabat, omnibus fere caris re«bus, ne gravia impedimenta ferentibus essent, citra Pyrenæum relictis.....» (Tite-Live, XXI, lx.)

[7] *... τῶν δὲ Βαργουσίων καὶ δεσπότην· μάλιστα γὰρ τούτοις ἠπίστει διὰ τὴν πρὸς Ῥωμαίους εὔνοιαν.* (Polybe, III, xxxv.)

exceptionnellement favorable à toutes les opérations ayant pour objet la défense du territoire catalan et la sûre possession des cols de la frontière pyrénéenne. En pivotant autour de cette place, qui commande les bassins de tous les cours d'eau de l'intérieur, un petit noyau de bonnes troupes peut exercer sur le pays une action considérable. A portée des plaines d'Urgel, les détachements peuvent facilement vivre, et la disposition des communications qui rayonnent autour de Manresa leur vaut, pour ainsi dire, le don d'ubiquité dans la haute et dans la basse Catalogne. De plus, sans descendre des hauteurs qu'ils occupent, il leur est facile de gagner tous les cols de la grande chaîne[1].

Cependant la mission d'Hannon n'était pas sans présenter certaines difficnltés. Les Romains avaient depuis longtemps pris pied en Catalogne, et y entretenaient un parti puissant. Il leur était donc facile d'agiter le pays, de s'y créer de nouvelles alliances, de ramener à eux les penplades qui, lors des opérations d'Annibal, avaient déserté leur cause. C'est ce qu'ils ne manquèrent pas de faire, tant sur la côte que dans l'intérieur[2], aussitôt que les Carthaginois eurent passé les Pyrénées.

Le littoral catalan était bien semé de villes phéniciennes[3], dont l'active coopération semblait assurée aux Carthaginois. Mais les liens d'une commune origine s'étaient sans doute fort relâchés sous l'action de la diplomatie romaine. Les ports de commerce qui avaient accueilli Annibal, lors de son passage par la Catalogne, ne

[1] Hannon était spécialement chargé de veiller à la sûreté de ces passages. (Tite-Live, XXI, XXIII.)

[2] Berga était l'alliée de Rome (Polybe, III, XXXV), mais les Romains entretenaient des intelligences dans d'autres places de la haute et de la basse Catalogne. — «Omnem oram usque ad Iberum flumen, partim renovandis societatibus, «partim novis instituendis, Romanæ ditiouis fecit..... Non ad maritimos modo «populos, sed in Mediterraneis quoque ac montanis, ad ferociores jam gentes «valuit.» (Tite-Live, XXI, LX.)

[3] Reus (Rous, *tria capita*), Tarragone (*Ta-Ras-Ko*), Barcelone (*Bahr-Kino*), la Bisbal (*B-Aït-Baal*), Perpignan (*Rous-Kino*). Les Phéniciens s'étaient aussi répandus sur les côtes du Languedoc. Ils occupaient le fort Brescou (*Bahr-Ras-Ko*) et avaient pénétré dans les vallées de l'Ariége et du Rhône, où le nom de Tarascon (*Ta-Ras-Ko*), par exemple, atteste l'antiquité de leurs établissements.

devaient pas tarder à s'ouvrir aux Romains; c'est à Ampurias[1] que Cnæus Scipion débarquera ses légions, dès le début des hostilités en Espagne. Cette place ainsi que celle de Tarragone doivent servir aux Romains de base d'opérations, durant tout le cours de la deuxième guerre punique.

Les haines nationales, qui s'invétèrent avec les siècles, ne s'implantent si profondément dans l'esprit public que parce qu'elles sont une conséquence des rivalités économiques, un résultat de la concurrence commerciale et du froissement des intérêts privés. Or les Grecs et les Carthaginois, qui s'étaient tant de fois rencontrés et heurtés en Asie Mineure, dans l'Archipel et en Sicile, ne pouvaient sceller en Espagne une amitié bien durable. Les colonies grecques de la Catalogne et du Languedoc allaient nécessairement rendre de grands services au sénat de Rome, au détriment du sanhédrin de Carthage. Échelonnées du golfe de Roses à celui de Gênes, Roses, Agde, Marseille, la Ciotat, Antibes et Nice étaient comme les bureaux d'un service de correspondances maritimes, qui devait régulièrement faire connaître aux Romains les moindres mouvements d'Hannon[2].

D'ailleurs, il convient aussi de tenir compte du caractère et de

[1] La ville d'Ampurias (qu'il faut bien se garder de confondre, comme on le fait souvent, avec Castello de Ampurias, sur la Muga) était bâtie à l'embouchure de la Fluvia. — « De vastes marais, qui empestent une côte inabordable, des ruines « noyées çà et là dans des mares d'eau croupissantes; un misérable hameau, dont « la fièvre éteint peu à peu la population étiolée; c'est, avec le nom d'Ampurias, « tout ce qu'il reste aujourd'hui d'une ville de 100,000 habitants, ce qu'il reste « des murs d'où Annibal partait pour l'Italie. » (Colonel Fervel, *ouvrage cité*.)

[2] Roses, qui commande le golfe de ce nom, observait l'ennemi et transmettait à Agde des avis qui arrivaient à Marseille et, de là, à Rome. Suivant une tradition du bas Languedoc, ce furent des embarcations agathoises qui portèrent à Marseille la nouvelle du passage des Pyrénées par Annibal. Or les maisons d'Agde sont toutes bâties en pierres de taille tirées d'une carrière de tuf noir; la ville est sale et d'un aspect sinistre. Arrivé en vue de cette cité sombre, le jeune général, étendant vers les murs une main menaçante, se serait écrié : « Urbs nigra, heu! spe- « lunca latronum! » Malgré les efforts de sa municipalité, la moderne ville d'Agde ressemble encore assez à un immense sarcophage (Νεκρόπολις, ville noire), et le voyageur qui, du wagon, aperçoit la lugubre tour de l'église, de répéter, non sans sourire : « Agde la ville noire, le repaire de brigands! »

la valeur personnelle du jeune frère d'Annibal. Hannon n'était pas plus capable de commander en Catalogne, que ne le fut plus tard le roi Joseph de gouverner l'Espagne sous l'autorité de Napoléon. Son impéritie militaire est frappante et rappelle les fautes du brave Augereau [1]. Mais, sans songer aux graves mécomptes qui peuvent

[1] Augereau, qui avait remplacé Gouvion-Saint-Cyr dans le commandement du 7e corps, opérant en Catalogne, ne sut pas saisir la pensée de Napoléon, et fut, à son tour, remplacé, en 1810, par Macdonald. (Voyez les *Instructions de Berthier à Macdonald*, en date du 2 mai 1810.) — Chef d'une armée dont l'effectif était peut-être un peu faible, mais protégé par les obstacles accumulés dans les montagnes de la Catalogne, maître de la place de Berga, que devait faire Hannon? Tout d'abord, maintenir en état ses communications avec les divers postes surveillant la province, ainsi que celles de ces postes entre eux; en second lieu, appuyer sa gauche à Berga, et, face à la mer, se lier étroitement, par la droite, à l'armée de son frère Asdrubal. Au lieu d'agir ainsi, que fait-il quand les Romains opèrent leur premier débarquement à Ampurias? Rien. Il paraît endormi dans son camp. Il n'a rien vu, rien appris, et, par suite, ne peut rien apprendre à son frère des événements qui viennent de se passer; il laisse Cn. Scipion prendre le Mont-Serrat et faire librement, par le Llobregat, l'ascension de la haute Catalogne.

A cette situation, résultat de l'imprudence ou de l'apathie, quel remède pouvait-on encore apporter? Que devait faire Hannon? Envoyer à son frère Asdrubal dépêche sur dépêche, l'appeler à son aide, et, en attendant son arrivée, s'enfermer dans Berga pour s'y défendre avec vigueur. Au lieu de cela, que fait-il encore? Sans attendre Asdrubal, il sort imprudemment de ses lignes et se fait battre à Scissis par Cn. Scipion, qui se garde bien de lui refuser la bataille. Rien de plus heureux, en effet, ne peut survenir aux Romains que d'avoir affaire séparément à chacun des deux frères. L'armée d'Hannon est détruite; lui-même est fait prisonnier avec ses principaux officiers; les magasins de l'armée d'Italie tombent aux mains du vainqueur, et la base d'opérations d'Annibal reçoit une atteinte qui l'entame assez profondément.

Tite-Live appelle *Scissis* la place sous laquelle se livra la bataille qui décida du sort de l'armée de Catalogne. Hannon avait par conséquent quitté Berga pour établir son quartier général dans cette ville de Scissis. On lit ailleurs (*Univers, Espagne*, t. I, p. 53) *Cissa*. Telle est l'orthographe adoptée par Justus Perthes, de Gotha. Il écrit en même temps *Cinna*, et ce nom, qu'il place aux environs de Guisona et d'Agramunt, est prudemment suivi du signe dubitatif. En admettant cette position, on voit qu'Hannon quitte Berga pour se porter vers Asdrubal, ce qu'il ne devait pas faire. Mais, étant donnée la nécessité de cette marche, on voit qu'elle n'est ni secrète ni rapide. Scipion se jette entre les deux frères pour les couper l'un de l'autre, et les battre séparément. Le brave et intelligent Asdrubal apprend l'immense désastre d'Hannon, au moment où il passe l'Èbre avec 8000 hommes d'infanterie et 1000 chevaux. (Tite-Live, XXI, LXI.) Ces

attrister les débuts de la campagne d'Italie, Annibal, ferme en ses résolutions, poursuit à grands pas sa route vers les Pyrénées, et prend, avant de s'y engager, une mesure commandée par la raison politique. Il licencie une partie de ses troupes[1], et ne garde qu'une élite de 50,000 hommes d'infanterie et 9000 hommes de cavalerie[2].

Le passage de l'armée d'Annibal en Catalogne a dû laisser des

forces, unies en temps utile à celles d'Hannon, eussent présenté un ensemble de 20,000 hommes, qui eût certainement donné à réfléchir aux légions romaines, car Cn. Scipion n'avait que 60 navires, 10,000 hommes d'infanterie et 700 chevaux. (Appien, *De Bello Annibalico*, XIV.) Mais les grands capitaines n'ont pas toujours des lieutenants de leur taille, et l'issue de la guerre dépend souvent de la manière dont ceux-ci comprennent ou exécutent les ordres du général en chef.

[1] Il renvoya 11,000 hommes dans leurs foyers, d'abord, pour se ménager l'amitié des peuplades de la péninsule; en second lieu, pour laisser entrevoir et aux soldats qu'il emmenait en Italie, et à ceux qu'il plaçait en Espagne sous le commandement de ses frères, qu'il ne refuserait point de les libérer ultérieurement. Ces sages dispositions semblaient aussi de nature à rendre plus sympathiques à la nation espagnole les enrôlements qu'on pouvait avoir besoin de faire plus tard chez elle.

Tel est à peu près le récit de Polybe (III, XXXV), que Tite-Live dénature comme il suit : « Quand on fut, dit-il, engagé dans les Pyrénées, et que le bruit « d'une guerre avec les Romains eut pris plus de consistance parmi les barbares, « 3000 fantassins carpétans désertèrent... Annibal, n'osant ni les rappeler ni les « retenir de force, de peur d'irriter tous ces esprits farouches, licencia plus de « 7000 hommes parmi ceux qui manifestaient de la répugnance à servir en Italie, « feignant ainsi d'avoir, de son plein gré, congédié les Carpétans. » (Tite-Live, XXI, XXIII.)

[2] « Cette armée de 59,000 hommes, dit Polybe (III, XXXV), était, il est vrai, peu « considérable, mais composée d'excellents soldats, merveilleusement aguerris. » Annibal, au départ de Carthagène, avait 90,000 hommes d'infanterie et 12,000 de cavalerie, ensemble 102,000 hommes, qui se décomposaient comme il suit :

| | Infanterie. | Cavalerie. |
|---|---|---|
| Troupes laissées en Catalogne...... | 10,000 | 1,000 |
| Libérations...................... | 10,000 | 1,000 |
| Pertes éprouvées en Catalogne...... | 20,000 | 1,000 |
| Armée d'Italie réduite........... | 50,000 | 9,000 |
| Totaux égaux.... | 90,000 | 12,000 |
| | 102,000 | |

Appien, qu'il ne faut jamais consulter qu'avec une réserve extrême, prétend,

traces, que le temps a, malheureusement, effacées. On peut toutefois mentionner un pont dit *d'Annibal*, jeté sur le Llobregat, au confluent de la Noya [1], et aussi les *Échelles d'Annibal*, pointes de rochers qui se dressent à pic, en forme de degrés, sur le revers occidental du Mongri, à l'embouchure de la Fluvia, non loin de l'emplacement de l'antique Ampurias [2].

On se rappelle que, lors du passage de l'Èbre, et pour la conduite de ses opérations en Catalogne, Annibal avait partagé son armée en trois corps. L'un de ces corps, celui de droite, suivait le littoral,

à tort, qu'Annibal franchit les Pyrénées à la tête de ces 102,000 hommes. (Appien, *De Bello Annibalico*, IV.)

Le colonel Fervel commet une erreur analogue en disant que le jeune général engagea dans les cols de la grande chaîne 73,000 hommes d'infanterie. (*Loco cit. introd.* p. 7.) Il n'en avait que 50,000.

[1] « Non loin de Martorell, au confluent de la Noya et du Llobregat, on voit sur « ce dernier un pont très-ancien que la tradition attribue à Annibal. » (*Géographie* de Malte-Brun, édit. Lavallée, t. I, p. 456.)

[2] Pomponius Mela (*Géographie*, l. VI, c. II) parle de la montagne de Jupiter, où l'on voit, sur la partie qui fait face à l'occident, des pointes de rochers s'élever brusquement en forme de degrés, et à peu de distance les unes des autres, ce qui leur a fait donner le nom d'*Échelles d'Annibal*. (Pomponius Mela écrivait deux cent cinquante ans après l'expédition d'Annibal.) Où étaient ces *Scalæ Annibalis?* Quatre systèmes furent successivement proposés :

1° Joachim Vadianus (*Commentaires sur P. Mela*, Bâle, 1552) confond les *Scalæ* avec les *Turres Annibalis* dont parle Pline (XI, XVII).

2° D'autres commentateurs de Pomponius Mela, entre autres Olivarius (*Melæ de Situ orbis libri tres, cum annotationibus Olivarii*, Paris, 1536), placent les Échelles sur la côte de Garaf, c'est-à-dire au sud de Barcelone, entre l'embouchure du Llobregat et Villanova.

3° Pujades réfuta l'opinion qui précède et tomba dans une autre erreur. Il indiqua le lieu nommé l'Échelle (*Scala*), et situé près d'Ampurias, comme satisfaisant au texte de Mela.

4° De Marca (*Hispania*, Paris, 1688) démontra le peu de valeur des avis qui précèdent. Ayant d'ailleurs retrouvé les traces d'un camp punique non loin d'Ampurias, sur le revers occidental du Mongri ou Montjou (*mons Jovis*), il plaça les Échelles d'Annibal aux abords de ce camp.

C'est à l'opinion de De Marca qu'il convient de se rallier. On peut supposer que les habitants d'*Emporium* (Ampurias) s'étaient réfugiés sur le Montjou, qu'ils croyaient inaccessible, et qu'Annibal en ordonna l'escalade, soit pour frapper de terreur les Emporitains, soit pour habituer ses soldats à des opérations difficiles.

et, constamment en communication avec la flotte, comprenait la majeure partie de la cavalerie, ainsi que les éléphants; il devait sans doute être chargé de l'escorte du trésor et du convoi. Bien que le jeune général allât régulièrement pousser des reconnaissances et diriger les opérations de guerre dans toutes les cases de l'échiquier catalan, il se tenait, le plus souvent, au corps de droite, qui était, en somme, le gros de l'armée, et dont tous les mouvements devaient être surveillés de près.

En résumé, la route suivie par ce corps de droite, et qu'on peut appeler la *route d'Annibal* en Catalogne, n'a pas dû s'écarter sensiblement du tracé qu'indique l'Itinéraire d'Antonin [1]. L'armée carthaginoise s'est dirigée d'Amposta sur Ampurias par Perello, Cambrils (*Oleastrum*), Tarragone (*Ta-ras-ko*), Vendrell (*Palfuriana*), Villafranca (*Antistiana*), Martorell (*Fines*), Barcelone (*Bahrkino*), la route de la Marine et Girone (*Gerunda*). Pendant que le corps de droite s'éloignait ainsi de la mer, à la hauteur des côtes de Garaf, et à partir de Calella jusqu'à Girone, de petits détachements suivaient, pour le flanquer, les sentiers qui bordent le rivage.

Annibal établit son quartier général sous Ampurias. Du haut de la montagne de Jupiter, où flotte le pavillon carthaginois, le regard des soldats embrasse le panorama des Pyrénées; le coursier punique semble hennir d'impatience et dévorer l'espace qui le sépare encore des champs de l'Italie.

[1] Appien, qui ne recule jamais devant des énormités géographiques, dit nettement (*De Rebus Hisp.* VI) que l'Èbre coule par le milieu de l'Espagne, et ne se trouve qu'à cinq journées de marche des Pyrénées.

# LIVRE QUATRIÈME.

## LES PYRÉNÉES ET LE RHÔNE.

---

## CHAPITRE PREMIER.

### PASSAGE DES PYRÉNÉES.

L'armée d'Italie franchit les Pyrénées. — Points de franchissement de la chaîne. — Le *gué*, le *saut*, le *mur*, la *brèche* et la *digne d'Annibal*. — Itinéraire adopté par la plupart des auteurs. — Opinion de M. Henry et du colonel Fervel. — Opinion de Lavalette. — Sentiment de l'empereur Napoléon I^er^. — Les Carthaginois ont pris par les cols de Belistre, de Banyuls et de Carbassera. — Autorité de Silius Italicus. — Marche des colonnes carthaginoises. — Opération du passage. — Dispositions hostiles des habitants des Albères. — Le passage des Pyrénées par l'armée d'Annibal frappe d'étonnement les Espagnols et les Romains.

La conquête de la Catalogne est terminée; Annibal doit passer les frontières de cette péninsule ibérique, qu'il ne reverra jamais. Inébranlable en ses résolutions, il s'apprête à ouvrir d'une main sûre la série des grandes opérations militaires qui vont laisser dans la mémoire des hommes un souvenir ineffaçable. Les Carthaginois lèvent donc leur camp d'Ampurias et s'ébranlent en bon ordre vers la chaîne des Pyrénées. La désertion et les licenciements ont réduit leur effectif à 50,000 hommes d'infanterie et 9000 de cavalerie; mais cette armée de 59,000 hommes[1] est d'une solidité à toute épreuve et réellement digne du chef qui la commande[2].

[1] C'est à tort que le colonel Fervel porte l'effectif total à 82,000 hommes, dont 73,000 fantassins. (Voyez *Campagnes de la Révolution française dans les Pyrénées orientales*, t. I, p. 8.)

[2] ..... *ἔχων οὐχ οὕτω πολλὴν δύναμιν, ὡς χρησίμην καὶ γεγυμνασμένην διαφερόντως ἐκ τῆς συνεχείας τῶν κατὰ τὴν Ἰβηρίαν ἀγώνων*... (Polybe, III, xxxv.)

Le tableau de cette marche mémorable d'Espagne en Italie, si hardiment conçue, si vigoureusement exécutée, impose une admiration sincère à tous les amis de l'histoire, mais doit nous intéresser plus que personne, nous Français, dont le pays fut le théâtre de ces événements extraordinaires. Nos provinces du Midi ont conservé le souvenir de ces réguliers d'Annibal, qui, il y a près de vingt et un siècles, ont foulé le sol de nos départements des Pyrénées-Orientales, de l'Aude, de l'Hérault, du Gard, de Vaucluse, de la Drôme, de l'Isère, et enfin des Hautes-Alpes. Une histoire du grand capitaine devait nécessairement comprendre le journal de cette merveilleuse suite d'étapes : aussi avons-nous consacré ce quatrième livre au récit du passage des Pyrénées et du Rhône.

Est-il donc impossible de retrouver le chemin suivi par les Carthaginois dans les Pyrénées orientales, et doit-on dire avec le colonel Fervel[1] que : « Le point de passage ne saurait être précisé ? » Nous estimons qu'on peut, sinon toucher du doigt la vérité, du moins obtenir une approximation très-suffisante. Assurément, la question a été résolue en des sens très-divers, et chaque érudit tient essentiellement à son opinion et à « son col. » Mais il est hors de doute aussi qu'une imagination fantaisiste a, le plus souvent, guidé les auteurs des systèmes qu'on a vus se produire. Il est des théories étranges qui promènent très-gratuitement les Carthaginois le long de la chaîne pyrénéenne, et, tout récemment encore, des journaux très-sérieux les conduisaient au val de Roncevaux[2]. La saine critique, en conséquence, conseille de n'accueillir qu'avec une réserve extrême les solutions basées sur des traditions vagues, de ne tenir compte ni du *gué d'Annibal* découvert au pied de la ville de Sauveterre (Basses-Pyrénées)[3], ni du *saut d'Annibal*[4], ni du *mur d'An-*

[1] *Campagnes*, etc. *introduction*, p. 8.

[2] « Il paraîtrait que le gros des légions du chef punique a réellement franchi « notre barrière du midi au col de Roncevaux, si célèbre depuis Roland. » (*Moniteur de l'armée* du 21 mai 1865. Article emprunté au *Constitutionnel*.)

[3] *Moniteur de l'armée* du 21 mai 1865.

[4] « Le nom de *saut d'Annibal* est encore donné, de nos jours, à un fort barrage « en maçonnerie établi sur la petite rivière de Montalba, dont il arrêtait et dé-

*nibal*[1], retrouvés près des bains d'Arles-sur-Tech (Pyrénées-Orientales), ni de la *brèche d'Annibal*[2] que l'on montre au-dessus du village des Bains, ni de la *digue d'Annibal*[3] qui sert aux approvisionnements d'eau de la station de bains d'Amélie. Il faut franchement et définitivement ruiner toutes ces hypothèses, que ni la logique ni les textes ne sauraient étayer.

Quant aux auteurs qui ont sérieusement étudié l'itinéraire d'Annibal, la plupart le conduisent par le col du Pertus, point de passage de la voie romaine qui fut ouverte plus tard pour mettre l'Espagne et la Gaule en communication directe. C'est là que s'élevèrent, d'une part, les *Trophées de Pompée* (fort de Bellegarde) et, de l'autre, les *Autels de César*[4]. Il n'est pas étonnant que d'excellents esprits aient cru devoir mener les Carthaginois par cette route, déjà bien connue au temps de Polybe, et que le grand historien mentionne expressément.

Cependant « ce qu'il y a de plus probable, dit le colonel Fer« vel[5], c'est que le général carthaginois est passé *à l'est du Pertus.* » Déjà, cet avis avait été exprimé par M. Henry. « Annibal, dit ce « consciencieux écrivain[6], se tenait, autant que possible, rapproché « de la mer, dont sa flotte côtoyait les bords. Quoique le col du « Pertus ne l'en éloignât pas beaucoup, ceux de la Massane et de

« tournait les eaux, qu'un aqueduc, creusé en partie dans la roche vive, portait « ensuite aux bains d'Arles. » (Daudé de Lavalette, *Recherches*, p. 34.)

[1] *Annuaire des Pyrénées-Orientales*, pour l'année 1834, p. 177. Il s'agit vraisemblablement ici du barrage précédemment désigné sous le nom de *saat*.

[2] « Une tradition populaire a conservé le nom d'Annibal à une brèche que l'on « montre dans les rochers un peu au-dessus du village des Bains. » (Colonel Fervel, *Campagnes*, etc. *introduction*, p. 8.)

[3] « L'eau nécessaire à l'établissement d'Amélie-les-Bains est fournie par un ca« nal de dérivation du Moudony. Ce canal prend naissance en amont d'un barrage « que l'on a établi dans une des parties les plus abruptes et les plus étroites de la « gorge du torrent, en un point que l'on désigne, dans le pays, sous le nom de « *digue d'Annibal.* » (*Recueil d'établissements et d'édifices dépendant du département de la guerre.*)

[4] Le point le plus élevé du col est coté *Summum Pyrenæum* sur l'Itinéraire d'Antonin et sur la Table de Peutinger.

[5] *Campagnes*, etc. *introduction*, p. 8.

[6] *Histoire du Roussillon*, Paris, Imprimerie royale, 1835.

« Banyuls l'en rapprochaient encore davantage. Ce dernier n'était, « il est vrai, qu'un sentier étroit, où ne pouvait passer une armée « que suivaient trente-sept éléphants. Mais le col de la Massane « présentait, au contraire, une route large et au moins aussi facile « que celle du Pertus, qui n'était pas alors ce qu'elle est devenue « depuis. Elle était accessible aux armées, car les Romains y éta- « blirent un *castellum*, connu sous le nom de *Vulturaria*, que l'on « sait avoir été gardé par les *decumani* de Narbonne. C'est donc par « le col de la Massane qu'Annibal a dû arriver à Illiberris. »

« Les trois cols dont il s'agit ici, dit à son tour de Lavalette[1], « sont si rapprochés qu'Annibal a pu faire déboucher une partie « de ses troupes par ceux du Pertus et de Banyuls, en même temps « que, avec le gros de son armée, il arrivait par celui de la Massane. « Il savait qu'on ne lui préparait aucune résistance à sa descente « de ce côté des Pyrénées; et la division de ses forces en trois corps « tombant à la fois dans les plaines d'Illiberris devait rendre sa « marche plus rapide et plus imposante, sans présenter aucun dan- « ger. »

Napoléon, enfin, était tellement convaincu qu'Annibal n'avait pas dû s'éloigner du littoral, que, par une de ces intuitions dont lui seul avait le secret, il n'hésite pas à le faire descendre à Collioure[2].

Nous estimons également que, partant d'Ampurias et prenant Elne pour premier objectif, l'armée carthaginoise a dû ranger la côte d'aussi près que possible; que, par conséquent, elle s'est éclairée au moyen d'une colonne légère filant par le col de Belistre, voisin du cap Cerbère (*Aker-bahr*); que cette colonne d'éclaireurs s'est effectivement approchée de Collioure (*Kouk-illi-Iberien*) avant d'arriver à Elne (*Illi-Iberien*).

Une deuxième colonne, celle du centre, a vraisemblablement pris par le col de Banyuls; une troisième, enfin, a dû passer par le col de Carbassera (*Aker-b-estera*) et descendre par la Tour de la

[1] *Recherches sur l'histoire du passage d'Annibal d'Espagne en Italie à travers les Gaules*, Montpellier, 1838.

[2] *Notes relatives aux Considérations sur l'art de la guerre*, du général Rogniat.

Massane (*Mak-ana*). Cette route était naturellement indiquée et s'imposait, pour ainsi dire, aux Carthaginois. Or, dans une étude dont l'objet ne saurait se rattacher à aucun repère historique, il convient d'arrêter les investigations dès que des probabilités sont acquises. Quand l'exacte détermination d'un point est manifestement impossible, il faut se contenter d'un lieu géométrique bien défini. Il est d'ailleurs un texte qui défend de faire passer les Carthaginois loin du littoral : Silius Italicus dit expressément que le jeune général a pris le col *des Bébrykes*[1], et l'on sait que ce peuple occupait le pays qui s'étend de Narbonne aux Pyrénées[2]. Peut-être même la *porte Bébrycienne* du poëte n'est-elle autre chose que le col de Belistre.

Quoi qu'il en soit, il est rationnel de tracer ainsi qu'il suit l'itinéraire de l'armée d'Annibal : les trois colonnes dont elle se compose[3] décampent ensemble d'Ampurias, franchissent, l'une après l'autre, la Fluvia et la Muga, et parviennent à Castillion de Ampurias. Là, elles se séparent. La colonne de droite fait brusquement un *à-droite* pour côtoyer l'étang de Castillion et contourner la croupe de la grande chaîne par Roses, le pas de Las Aguilas, Cadaques et le *vall* de la Serra. Bordant ensuite, à l'est, le bassin de la côte espagnole par Llança et Colera (*Kouk-el-ara*[4]), elle coupe les *Chambres de l'Enfer*, et arrive au col de Belistre (*Bahr-el-estera*[5]), qu'elle franchit rapidement. De là, elle saute les gorges de Cerbère

[1] Jamque per et colles et densos abjete lucos
*Bebryciæ* Pœnus fines transcenderat *aulæ*.
(Silius Italicus, *Puniques*, III, v. 442, 443.)

[2] «On ne saurait disconvenir que les anciens n'aient donné le nom de Bébryces aux peuples qui habitaient depuis les environs de Narbonne jusqu'aux Pyrénées.» (Dom Vaissete et Claude Vic, *Histoire générale du Languedoc*, t. I, note 10.)

[3] Cette répartition en trois colonnes remontait à l'époque du passage de l'Èbre. «Tripartito Iberum copias trajecit.» (Tite-Live, XXI, XXIII.) Il est probable que, après l'avoir une fois adoptée, Annibal la conserva durant sa marche d'Espagne en Italie.

[4] *Kouk-el-ara*, «la conque de la rivière,» le port à l'embouchure de la rivière.

[5] *Bahr-el-estera*, «l'esplanade de la mer,» le col voisin de la mer. — Le col de Belistre est à l'altitude 260 mètres.

(*Aker-bahr*[1]), laisse à sa gauche le pic Jouan, traverse Banyuls (*B-an-Ols*[2]), et parvient à Port-Vendres par le col de Las Portas. Filant ensuite par le pied des hauteurs de Saint-Elme, elle arrive par Collioure (*Kouk-illi-Iberien*[3]) à l'embouchure de la Massane (*Mak-ana*[4]).

Pendant que s'exécutait ce long mouvement tournant, les colonnes de gauche et du centre se dirigeaient de conserve vers le nord, par Perelada, Espolla et Saint-Genis. Parvenues en ce point, elles cessèrent de faire route commune. La colonne du centre se mit à gravir le col de Banyuls[5], qu'elle descendit par la Tuilerie et la villa d'Amont; faisant alors un *à-gauche*, elle contourna le grand mamelon de la *Tour de Madeloch*, et, suivant la vallée du Ravenel, vint rencontrer à son tour l'embouchure de la Massane. La colonne de gauche, partie isolément de Saint-Genis, passa le col de Carbassera (*Aker-b-estera*[6]) aux sources de la Massane, suivit par Sorède la lisière de la forêt des Albères et, laissant à sa droite la *Tour de la Massane*, arriva directement à l'embouchure de la rivière par le col de Pourné. Les trois colonnes opérèrent leur jonction à l'intérieur de l'angle droit que forme la Massane entre son embouchure et Argelès. Franchissant ensemble ce cours d'eau, puis le Tech, elles arrivèrent sous les murs d'Elne (*Illi-Iberien*[7]),

[1] *Aker-bahr*, « la tête sur la mer, » le cap sur la mer.

[2] *B-an-Ols* pour *B-ana-Ols*, « de la nourrice des Ols » (sous-entendu : la ville). Il s'agit ici de Banyuls-sur-mer.

[3] *Kouk-illi-Iberien*, « la conque de la fille des Ibères, » le port d'Illi-Iberien (Elne).

[4] *Mak-ana*, « nourrice des Makes. » Toutes ces dénominations topographiques ont pour souche commune un entrelac de racines phéniciennes et thimazirin, c'est-à-dire galliques. (Voyez l'*appendice* G, *Notice ethnographique*.)

[5] Le col de Banyuls est à l'altitude 362 mètres.

[6] *Aker-b-estera*, « l'esplanade de la tête, » le col du sommet. Le passage de Carbassera est à l'altitude 997 mètres, tandis que ceux de Banyuls et de Belistre sont respectivement à 362 mètres et 260 mètres.

[7] *Illi-Iberien*, « la fille des Ibères. » Suivant M. Amédée Thierry, le mot *Illiberris* devrait s'écrire *Illi-Berri* (ville neuve). Nous ne saurions admettre cette étymologie; Illi-Iberien avait pour *marine* Collioure (*Kouk-illi-Iberien*, d'où les Latins ont fait *Caucoliberri*). C'était un centre de population fort important. Ruinée vers l'an 50 de notre ère, cette ville fut réédifiée par Constantin, qui lui donna le nom de sa

où elles se déployèrent en bon ordre, et campèrent plusieurs jours pour se remettre de leurs fatigues[1].

L'opération du passage de la chaîne pyrénéenne ne s'était point exécutée sans encombre. Le colonel Fervel prétend[2] qu'on dut employer dix mille travailleurs et mille chevaux à ouvrir un chemin dans la montagne; mais nous n'avons découvert aucun texte qui mentionne ce détail. Les difficultés qu'Annibal avait à vaincre étaient vraisemblablement d'un autre ordre. Il avait à lutter contre la malveillance des peuplades gauloises, qui, retranchées sur leurs montagnes inaccessibles[3], devaient à chaque instant l'inquiéter. Bien qu'il fût maître des passages[4], il savait bien que des maraudeurs isolés et même des groupes hostiles ne pouvaient manquer de harceler ses colonnes. Le jeune général eut sans doute à emporter d'assaut plus d'un village, à livrer plus d'un combat d'arrière-garde, et « cette nécessité de montrer sa force, dit M. Amédée « Thierry[5], ne nuisait pas médiocrement à la confiance que ses dé- « clarations pacifiques avaient d'abord inspirée. » Les trois colonnes carthaginoises eurent néanmoins raison des mauvaises dispositions des montagnards, et parvinrent, sans essuyer trop de pertes, aux plaines du Roussillon.

Annibal est le premier capitaine de l'antiquité qui ait frayé à une armée *régulière*[6] la voie des Pyrénées orientales, et le succès de cette opération hardie était bien de nature à frapper les esprits d'un profond étonnement. Scipion lui-même, lorsqu'il en fut instruit, ne put dissimuler sa surprise[7]. En apprenant que tant de

mère Hélène, d'où, par contraction, le nom moderne d'*Elne*. (Voyez, sur la ville d'Illiberris, l'*Histoire générale du Languedoc*, t. I, p. 53 et note 9.)

[1] « Ad oppidum Illiberim castra locat. » (Tite-Live, XXI, XXIV.)

[2] *Ouvrage cité*, t. I, p. 8.

[3] *Ἀννίβας μὲν οὖν ἐνεχείρει ταῖς διεκβολαῖς τῶν Πυρηναίων ὀρῶν· κατάφοβος ὢν τοὺς Κελτοὺς, διὰ τὰς ὀχυρότητας τῶν τόπων.* (Polybe, III, XL.)

[4] « . . . ut fauces quæ Hispanias Galliis jungunt in potestate essent. » (Tite-Live, XXI, XXIII.)

[5] *Histoire des Gaulois*, t. I, p. 317.

[6] L'Hercule phénicien avait franchi les Pyrénées orientales.

[7] . . . *Ἀκούων μὲν ὑπερβάλλειν ἤδη τὰ Πυρηναῖα τὸν Ἀννίβαν ὄρη, πεπεισμένος δ' ἔτι μακρὰν ἀπέχειν αὐτὸν, διά τε τὰς δυσχωρίας τῶν τόπων, καὶ διὰ τὸ πλῆθος τῶν μεταξὺ κειμένων Κελτῶν.* (Polybe, III, XLI.)

difficultés avaient été vaincues, que tant de peuples avaient été domptés par la politique ou par les armes, les Espagnols laissèrent franchement éclater leur admiration. Les divers épisodes de cette marche hardie demeurèrent gravés en leur mémoire, et lorsque, cent quarante ans plus tard, Sertorius, à son tour, tenait les Romains en échec, ils lui « donnaient le nom de *second Annibal*[1]. »

[1] *Histoire de Jules César*, l. II, c. I, t. I, p. 271.

# CHAPITRE II.

## MARCHE D'ANNIBAL DES PYRÉNÉES AU RHÔNE.

Ethnographie du Roussillon et du Languedoc au temps d'Annibal. — Conférences d'Elne. — Cour de justice des femmes gauloises. — L'armée carthaginoise défile sous les murs de Ruskino. — Détermination du point d'arrivée sur la rive droite du Rhône. — Opinion des auteurs qui placent ce point en amont d'Orange; entre Avignon et Arles; entre Orange et Avignon. — Avis de M. Martin de Bagnols. — Le point de passage ne peut se trouver qu'entre les embouchures de l'Ardèche et de la Durance. — Les conditions qu'imposent les textes réduisent ces limites, d'abord à l'intervalle d'Avignon à Orange; en second lieu, à celui de Montfaucon à Roquemaure. — Conclusion : Annibal a passé le Rhône à l'Ardoise (*Ara-thoudezza*). — Énoncé du problème à résoudre en ce chapitre. — Le tracé de l'itinéraire d'Annibal, de Perpignan à Nîmes, ne s'écarte point sensiblement de la *via Domitia*. — Route de Perpignan à Narbonne; de Narbonne à Béziers; de Béziers à Montpellier. — Légendes. — Route de Montpellier à Nîmes; de Nîmes à Roquemaure — Étrange erreur de Withaker.

Nous avons exposé plus haut (l. III, c. IV) que le Roussillon et le Languedoc avaient été jadis au pouvoir de trois grands peuples : les Bébrykes, les Élésykes et les Sordes; mais que, de l'an 400 à l'an 281 avant notre ère, ces deux régions avaient subi l'invasion des Volkes Tectosages (*Tet-ou-seg* [1]) et des Arécomikes (*Ara-d'eg-ou-Mikes* [2]). Les Bébrykes et les Élésykes avaient été anéantis sous les pas du vainqueur; les Sordes, supportant mieux les violences de

[1] *Tet-ou-seg*, « nation en deçà du Tet. » Le Tet servait, en effet, de limite territoriale aux Volkes Tectosages.

[2] *Ara-d'eg-ou-Mikes*, « nation des Mikes (synonyme de *Makes*) dans la rivière. » Les Volkes Arécomikes, comme nous le verrons, étaient à cheval sur le Rhône. Nous proposons avec confiance ces étymologies phénico-thimazirin; celles de Ἄρης χώρη (*Martis regio*) et Ἀρ-χώρη (*maris regio*), que prône l'*Histoire générale du Languedoc* (t. I, p. 54), nous paraissent absolument inadmissibles.

la tourmeute ethnologique, étaient seuls parvenus à sauver leur indépendance. « Mais, dit M. Amédée Thierry[1], réduits à un petit « nombre au milieu de cette ruine presque totale de leur race, ils « déchurent rapidement. Leurs villes d'Illiberris et de Ruscino[2] « n'offrirent bientôt plus qu'une ombre de ce qu'elles avaient été « jadis[3]. » Au temps d'Annibal, leur territoire n'excédait vraisemblablement pas les limites de notre département des Pyrénées-Orientales. A leur suite, et jusqu'à l'Hérault, habitaient des Tectosages; au delà de l'Hérault, et jusqu'au Rhône, des Arécomikes.

Quelle allait être l'attitude de ces peuples en présence des Carthaginois? Devaient-ils, ainsi que les montagnards des Albères, s'attacher à leurs pas, les harceler, leur disputer le passage? « Annibal, « dit Tite-Live[4], s'était bien à l'avance assuré des bonnes dispositions des Gaulois; mais il ne pouvait pas trop compter sur eux, « tant cette race est indomptable et farouche. » Cependant il savait aussi qu'on pouvait les séduire[5], et fondait grand espoir sur l'habileté de ses *mechasbes*. Il se disait que, ayant refusé de prêter l'oreille aux ouvertures des Romains[6], les Sordes s'étaient sans doute réservé d'accueillir avec empressement les propositions d'un général

[1] *Histoire des Gaulois*, t. I, p. 438.

[2] *Rus-kino*, « le cap formant le port de la contrée, » d'où l'oo a tiré le nom de *Roussillon*. Cette ville avait été bâtie par les Phéniciens. Détruite par les Normaods au IX^e siècle de notre ère, elle fut remplacée par le *Castrum Roscinonense*, dont il ne reste plus aujourd'hui que quelques masures et une tour-vigie. C'est à ces ruines qu'on donne le nom de *Castel-Roussillon*. (Voyez l'*Histoire générale du Languedoc*, t. I, p. 53.)

[3] « ... Magnæ quondam urbis [Illiberris] tenue vestigium. » (Pline, *Hist. nat.* III, v.)

[4] Tite-Live, XXI, xx.

[5] « ... ni subinde auro, cujus avidissima gens est, principum animi concilientur. » (Tite-Live, XXI, xx.) — Annibal savait fort bien à quoi s'en tenir à cet égard, car il y avait longtemps que ses agents tâtaieot le pays. « ... Præmissis qui Gallorum animos, qua traducendus exercitus erat, donis conciliarent. » (Tite-Live, XXI, xxiii.) — Ce qo'il redoutait, c'était la mobilité d'esprit des Gaulois.

[6] Les députés de Rome avaieot demandé aux Gaulois de ne point livrer passage aux Carthaginois qui approchaient de leur territoire; mais les Gaulois, dit Tite-Live (XXI, xx), n'avaient répondu à cette demande que par un immense éclat

que précédait son renom d'opulence. Pendant que, livré à ces perplexités inévitables, Annibal pourvoyait à la sûreté de l'armée, en organisant solidement les défenses de son camp d'Elne, les Gaulois, également agités, couraient bruyamment aux armes et s'assemblaient en tumulte à Ruskino. Malgré les belles promesses des Carthaginois, ils ne pouvaient s'empêcher de trembler à leur approche, de penser tout haut que ces soldats irrésistibles allaient peut-être les réduire en esclavage, ainsi qu'ils avaient fait des habitants de la Catalogne.

Dès qu'il ent connaissance de ces rumeurs, « Annibal, dit Tite-« Live[1], redoutant plus la perte de temps que la guerre, fit connaître « aux chefs gaulois qu'il désirait avoir un entretien avec eux. Il les « invita à s'approcher d'Elne, afin que la proximité des camps ren-« dît l'entrevue plus facile; offrant, en même temps, de s'avancer « lui-même jusqu'à Ruskino, si telle était leur convenance. Il dit « qu'il serait heureux de les recevoir sous sa tente, tout comme « il se rendrait auprès d'eux sans la moindre hésitation; qu'il ve-« nait comme l'hôte et non comme l'ennemi de la Gaule; que, « si les populations gauloises ne l'y forçaient, il ne tirerait point « l'épée avant d'être arrivé en Italie. » Ces pourparlers eurent d'abord lieu par correspondance; mais bientôt, plus confiants, les chefs des Sordes arrivèrent au camp carthaginois. Là s'ouvrirent des conférences régulières. Les guerriers gaulois y assistèrent en armes suivant leur coutume[2]; mais cet appareil militaire n'avait rien de menaçant. Séduits par les paroles et les présents d'Annibal, ils lui permirent de traverser le pays, de défiler en paix sous les mnrs de Ruskino[3].

Suivant M. Amédée Thierry[4], les négociations d'Elne abou-

de rire. S'attirer à eux-mêmes les maux d'nne guerre qui menaçait l'Italie; exposer leurs champs à la dévastation pour en préserver ceux de l'étranger! Comment osait-on leur faire de telles propositions? Ils répondirent aux députés que, n'ayant reçu aucun service des Romains, aucune offense des Carthaginois, ils ne pouvaient embrasser ni la cause de Carthage ni celle de Rome.

[1] Tite-Live, XXI, xxiv.
[2] Tite-Live, XXI, xx.
[3] Tite-Live, XXI, xxiv.
[4] *Histoire des Gaulois*, t. I, p. 318 et 435.

tirent à « un traité d'alliance, célèbre par la singularité d'une de « ses clauses. On y stipulait que les plaintes des indigènes contre « les Carthaginois seraient portées, soit devant Annibal, soit devant « ses lieutenants en Espagne; mais que les réclamations des Car- « thaginois contre les indigènes seraient jugées sans appel par les « femmes de ces derniers. » Cette disposition n'avait rien qui pût surprendre Annibal[1]; car, ainsi que les femmes germaines, les Gauloises, moins emportées que leurs époux, étaient entourées de leur respect, et souvent invoquées comme des puissances sacrées animées de l'esprit de sagesse. Il ne refusa donc point de reconnaître cette autorité féminine, « si nouvelle pour les Carthaginois, « et quelques femmes à demi sauvages, siégeant au bord du Tet, « prononcèrent en dernier ressort sur les demandes et les plaintes « de celui qui allait ébranler Rome et changer peut-être la fortune « du monde. Il paraît, au reste, qu'il n'eut qu'à se féliciter des « arrêts de ce singulier tribunal. »

L'heureuse issue des conférences d'Elne permettait aux Carthaginois de poursuivre leur route vers l'Italie. Annibal s'empressa de quitter Ruskino et d'entrer chez les Tectosages. Pénétrant ensuite au cœur du pays des Arécomikes, gagnant les uns, intimidant les autres, marchant toujours avec une étonnante rapidité, il arriva sur la rive droite du Rhône.

Voilà tout ce que Polybe et Tite-Live[2] rapportent de cette belle marche des Pyrénées jusqu'au grand fleuve, avant-fossé du rempart des Alpes. Et, malheureusement, on ne rencontre ailleurs aucun fragment de nature à dissiper l'obscurité dont s'enveloppe, depuis plus de deux mille ans, l'histoire des étapes du Languedoc. Il semble que la plupart des travaux du fils d'Amilcar n'aient été entrepris et menés à glorieuse fin que pour frapper l'imagination des peuples, sous forme de légendes et de récits mystérieux. Nous ne croyons pas, cependant, qu'il soit absolument impossible de

[1] Voyez, sur les coutumes gynécocratiques des tmazir'en et des Égyptiens : M. Brasseur de Bourbourg, *Sources de l'histoire du Mexique*, p. 74-75; — le baron d'Eckstein, *Les Cares ou Cariens*, deuxième partie, p. 197; — et l'*appendice* G, *Notice ethnographique*.

[2] Polybe, III, XLI. — Tite-Live, XXI, XXVI.

restituer le tracé de cette section de l'itinéraire; d'obtenir, tout au moins, pour la plupart des points de passage, des lieux géométriques d'une étendue restreinte. Étant donné le point de départ de Ruskino, il convient tout d'abord de déterminer le point d'arrivée sur la rive droite du Rhône. Les deux extrémités de la ligne une fois fixées, il deviendra plus facile d'en jalonner toute l'étendue.

Comme tous les éléments de la route d'Annibal, le passage du Rhône a donné lieu à de longues discussions, et l'on constate un écart considérable entre les opinions extrêmes. En effet, il n'y a pas moins de 140 kilomètres de Loriol à Arles, intervalle qui mesure la divergence maximum des opinions. On peut d'ailleurs répartir en trois classes les écrivains qui ont soumis la question à un examen sérieux. Les uns proposent pour solution un point pris en amont d'Orange; les autres, entre Avignon et Arles; les derniers, enfin, entre Orange et Avignon.

L'Anglais Withaker[1] choisit Loriol; le général Rogniat[2], Montélimart; le marquis de Saint-Simon[3], Saint-Paul des Trois-Châteaux; dom Vaissete et Claude Vic[4] placent la scène entre Orange et Saint-Esprit; Napoléon Ier, « à la hauteur d'Orange[5] » (*Ara-ouachchioun*[6]); de Marca[7] et de Mandajors[8] se prononcent pour Tarascon (*Ta-ras-kouk*[9]); Pierre Quiqueran de Beaujeu[10], Donjat[11], le père

[1] *The course of Hannibal*, Londres, 1794.

[2] *Considérations sur l'art de la guerre.*

[3] *Histoire de la guerre des Alpes en 1744*, Amsterdam, 1770.

[4] *Histoire générale du Languedoc*, t. I, p. 600, note 5.

[5] *Notes* sur les *Considérations* du général Rogniat, publiées par Montholon.

[6] *Ara-ouachchioun*, d'où les Latins ont tiré *Arausio*, mot à mot « les cornes de la rivière. » — En effet, l'Eygues et la Cèze confluent au Rhône en ce point, l'un vis-à-vis de l'autre. — Orange devint, plus tard, le quartier général de la deuxième légion romaine. (Pline, *Hist. nat.* III, v.)

[7] *Hispania.*

[8] *Histoire de l'Académie des inscriptions*, t. III, p. 95 et suiv.

[9] *Ta-ras-kouk*, mot à mot « femelle de cap en forme de conque, » c'est-à-dire sinus décrit par un fleuve. La préfixe *ta* implique ici une idée d'infériorité, pour faire opposition au promontoire *mâle*, celui que battent les lames de la mer.

[10] *De laudibus Provinciæ*, 1550.

[11] *Notes sur Tite-Live.*

Fabre[1] et Raimond de Soliers[2] insistent hardiment pour les environs d'Arles (*Ara-léat*[3]).

Mais l'autorité semble acquise à la pléiade des chercheurs qui, après mûres réflexions, ont limité à Avignon, d'une part, à Orange, de l'autre, le lieu géométrique du point cherché. De Mandajors, qui, avec de Marca, avait d'abord opiné pour Tarascon, a fini par adopter ces dernières limites[4]. Honoré Bouche[5] et Rollin[6] disent expressément que le passage s'effectua « un peu au-dessus » d'Avignon; de Cambis-Velleron[7] fait camper les Carthaginois à Villeneuve-lez-Avignon, et M. Imbert-Desgranges[8] veut qu'ils aient franchi le grand fleuve « une demi-lieue environ au-dessus » de ladite ville d'Avignon. Folard[9] s'arrête entre Avignon et le confluent de la Sorgue; le père Du Puy[10] et Fortia d'Urban[11] prétendent que l'opération eut lieu immédiatement « au-dessous » de Roquemaure[12], en face du château de Lers. « On convient, disait Letronne[13], que « le passage du Rhône est un peu au-dessus de Roquemaure, à neuf « ou dix mille toises (de 17 kilom. 541 m. à 19 kilom. 490 m.) au nord d'Avignon. » M. Amédée Thierry[14] adopte franchement cette

[1] *Panégyrique de la ville d'Arles*, 1743.

[2] Cité par de Cambis-Velleron, *Annales manuscrites d'Avignon*, t. I.

[3] *Ara-léat*, « l'île de la rivière. » Arles est, en effet, située au sommet du delta du Rhône. — Cette ville devint ultérieurement le quartier général de la sixième légion romaine. (Pline, *Hist. nat.* III, v.)

[4] En 1711, de Mandajors avait exprimé son opinion prime-sautière, qu'il modifia en 1725. Sa dernière pensée est consignée dans l'*Histoire critique de la Gaule narbonnaise*, 3e dissertation, Paris, 1733.

[5] *Histoire de Provence*, 1644.

[6] *Histoire ancienne*, t. I, p. 394.

[7] *Annales manuscrites d'Avignon*, note 1 du premier volume. Suivant de Cambis, les Carthaginois auraient franchi le Rhône au-dessus de l'île de la Barthelasse.

[8] Mémoire inséré dans les *Notes sur Tite-Live* (t. I de l'édition Nisard), Paris, 1839.

[9] *Commentaire sur l'Histoire de Polybe*, t. IV.

[10] *Carte du Comtat Venaissin*, Avignon, 1697.

[11] *Antiquités et monuments du département de Vaucluse*, Paris, 1808.

[12] Roquemaure, sur la rive droite du Rhône, occupe l'extrémité du contre-fort du mont Mezenc.

[13] *Journal des Savants*, janvier 1819.

[14] *Histoire des Gaulois*, t. I, p. 319.

opinion, que le point doit être cherché en amont de Roquemaure, entre cette localité et Caderousse. De Lavalette dit aussi[1] : « dans « le voisinage de Montfaucon. » Enfin, pour clore cette longue discussion, il convient de mentionner les conclusions de Martin de Bagnols[2], qui, précisant les faits, estime qu'Annibal a opéré son passage « une lieue au-dessus de Roquemaure, « au point connu sous le nom de l'*Ardoise*[3] et situé presque en face de Caderousse.

C'est à cette opinion que nous avons cru devoir définitivement nous rallier. Qu'on cherche, en effet, à déterminer directement le point dont il s'agit, et l'on peut, tout d'abord, dire avec Napoléon I[er] qu'Annibal « passa au-dessus de l'embouchure de la Durance, parce « qu'il ne voulait pas se diriger sur le Var; il passa au-dessous de « l'embouchure de l'Ardèche[4], parce que là commence cette chaîne « de montagnes presque à pic qui domine la rive droite du Rhône[5]. » Voilà donc déjà d'excellentes limites déduites de la configuration des lieux et du but de l'expédition, bien arrêté dans l'esprit d'Annibal. Mais ces limites rationnelles peuvent se resserrer encore, si l'on observe que le point cherché doit satisfaire à certaines conditions qu'impose le texte de Polybe[6]. Suivant le grand historien, le camp d'Annibal sur le Rhône était à 1600 stades (296 kilom.[7]) d'Ampurias, et, de plus, à égale distance de la mer et de l'embouchure de l'Isère, distance de 600 stades (111 kilom.) ou de quatre journées de marche. Là où s'opéra le passage, le fleuve n'avait qu'un

[1] *Recherches sur l'histoire du passage d'Annibal d'Espagne en Italie*, p. 43.

[2] *Notice des travaux de l'Académie du Gard*, année 1811, t. II, p. 153 et suiv.

[3] Transcription française d'*Ara-thoudezza*, mot à mot « castration de la rivière, » domination, gué, passage de la rivière.

[4] Ardèche, *Ara-d'eg-ichch*, « la corne dans la rivière, » c'est-à-dire l'affluent du Rhône.

[5] *Notes* sur les *Considérations* du général Rogniat, publiées par Montholon.

[6] ...*ἐντεῦθεν* [Ampurias] *ἐπὶ τὴν τοῦ Ῥοδανοῦ διάβασιν, περὶ χιλίους ἑξακοσίους* [*σταδίους*]. (Polybe, III, XXXIX.) ...*σχεδὸν ἡμερῶν τεττάρων ὁδὸν ἀπέχων στρατοπέδῳ τῆς θαλάττης*... (III, XLII.) ...*ἐπὶ τέτταρας ἡμερὰς τὴν πορείαν ἀπὸ τῆς διαβάσεως, ἧκε πρὸς τὴν καλουμένην Νῆσον*... (III, XLIX.) ...*διάβασιν κατὰ τὴν ἁπλῆν ῥύσιν*... (III, XLII.) ...*ἐπὶ διακοσία στάδια*... *περί τι χωρίον νησίζον*... (III, XLII.)

[7] Nous avons adopté (voyez ci-dessus, p. 27, note 1), pour la valeur du stade olympique, le nombre rond 185 mètres.

seul lit, et enfin, à 200 stades (37 kilom.) en amont de ce point, se trouvait une petite île, celle que rencontra le détachement d'Hannon, fils de Bomilcar.

Suivant de Lavalette[1], la première de ces conditions exige que les Carthaginois se soient arrêtés entre Avignon et Orange. Les autres circonstances mentionnées veulent aussi impérieusement que le passage ne se soit effectué ni au-dessus du territoire de Montfaucon, ni au-dessous de celui de Roquemaure. Ces raisons sont péremptoires, et l'on peut en conclure en toute sûreté qu'Hannon est passé à Saint-Esprit; Annibal, à l'Ardoise (*Ara-thoudezza*). « C'est « par l'Ardoise, dit Martin de Bagnols[2], que les Volces, habitants « de la rive gauche, communiquaient avec ceux de la rive droite... « Si cet ancien passage est aujourd'hui peu fréquenté, c'est en « partie à la construction du pont Saint-Esprit et à celui d'Avignon « qu'il faut attribuer sa désertion. Mais, dans ces temps reculés, « l'Ardoise était le point de réunion des bateaux ou canots qui ser- « vaient aux communications des deux rives. Annibal dut préférer « ce passage, plus connu et, dès lors, moins dangereux. S'il fût des- « cendu plus bas, il se serait engagé dans la plaine marécageuse de « Roquemaure, qui, à la moindre inondation, est couverte d'eau. « Si, au contraire, il eût voulu tenter le passage en remontant vers « Chusclan, il rencontrait l'embouchure de la Cèze, qui rendait « cette opération doublement périlleuse, et il fallait ensuite longer « les rochers de Saint-Étienne et côtoyer les bords limoneux du « fleuve jusqu'au Saint-Esprit. Il trouvait donc à l'Ardoise tous les « avantages qu'il pouvait désirer : des bords aisés et exempts d'em- « buscades, une plaine immense en débarquant, et, par consé- « quent, l'avantage de pouvoir développer sa cavalerie en abordant « à la rive opposée. »

Le problème à résoudre en ce chapitre peut donc s'énoncer ainsi : étant donnés le point de départ, Ruskino, et le point d'arrivée, Roquemaure, tracer l'itinéraire des Pyrénées au Rhône.

[1] *Recherches sur l'histoire du passage d'Annibal d'Espagne en Italie*, p. 40-42, Montpellier, 1838.

[2] *Notice des travaux de l'Académie du Gard*, 1811.

Ici encore Polybe nous fournit les seuls documents dont nous puissions disposer. Parlant en termes généraux du long chemin que les Carthaginois ont dû suivre depuis Ampurias jusqu'au passage du grand fleuve, il expose que, à l'heure où il écrit, cette route est entièrement toisée; qu'elle est garnie de bornes milliaires; que les Romains ont déterminé ces repères avec un soin extrême[1]. Puis, mettant en marche les colonnes carthaginoises, il ajoute qu'elles se dirigèrent vers le Rhône[2], en laissant toujours à leur droite la Méditerranée[3].

Telle est la regrettable concision du texte de Polybe touchant cette partie de la route d'Annibal. Mais cette concision même peut s'interpréter en un sens qui permettra de dégager l'inconnue. Le jeune général marche sur Roquemaure, ayant toujours à sa droite la Méditerranée, suivant une direction générale qui ne s'écarte pas sensiblement de la route construite par les Romains, et livrée à la circulation dès le temps de Polybe[4]. Le grand historien sait que cette route est bien connue, que tous les voyageurs la prennent; il entend dire peut-être qu'il l'a suivie lui-même pour se rendre en Espagne, et ne suppose point qu'Annibal ait eu l'idée d'en choisir une autre.

Quel est donc le tracé de cette voie romaine ainsi mentionnée par Polybe? On peut affirmer qu'elle empruntait elle-même plus d'une section à la route phénicienne ouverte du XII^e au IX^e siècle avant notre ère, laquelle « passait, suivant M. Amédée Thierry[5], « par les Pyrénées orientales et longeait le littoral de la Méditer- « ranée..... Les Massaliotes y posèrent des bornes milliaires, à « l'usage des armées romaines qui se rendaient en Espagne..... « Les Romains remirent cette route à neuf et en firent les deux « voies Aurelia et Domitia. »

[1] *Ταῦτα γὰρ νῦν βεβημάτισται καὶ σεσημείωται κατὰ σταδίους ὀκτὼ διὰ Ῥωμαίων ἐπιμελῶς.* (Polybe, III, XXXIX.)

[2] *Ἦγε ... ἐπὶ τὴν τοῦ Ῥοδανοῦ καλουμένου ποταμοῦ διάβασιν.* (Polybe, III, XXXV.)

[3] *... Δεξιὸν ἔχων τὸ Σαρδόνιον πέλαγος ...* (Polybe, III, XLI.)

[4] Polybe est né l'an 206 avant l'ère chrétienne, soit douze ans après le passage d'Annibal par les Gaules.

[5] *Histoire des Gaulois*, l. I, c. I.

En résumé, la chaussée que devait restaurer Domitius Ahenobardus était déjà pratiquée au temps de Polybe, peut-être même au temps d'Annibal. En admettant cette dernière hypothèse, on ne méconnaîtra point que le jeune général ait dû suivre la route empierrée qui s'offrait à lui. Si les grands travaux massaliotes n'étaient encore alors qu'à l'état de projets, on pensera qu'il a très-certainement pris la vieille voie phénicienne, et retrouvé, sur tout son trajet, des traces de ses glorieux ancêtres. Pour obtenir, par suite, l'itinéraire des Carthaginois, de Perpignan à Nîmes, il suffit de se reporter au tracé de la via Domitia [1]. Si l'on ne parvient pas ainsi à la vérité, on en approchera du moins beaucoup.

Partie de *Ruskino* (Castel-Roussillon, à 4 kilomètres nord-est de Perpignan), l'armée, après avoir passé la Gly (*Vernodubrum*), se dirigea sur Saint-Hippolyte (*Combusta*) et, de là, sur Salces (*Salsulis*). Prenant alors à l'ouest de l'étang de Leucate, elle s'engagea dans la passe étroite qui borde le pied des montagnes, et que suivent la route moderne et le chemin de fer. A sa sortie de cette passe, la colonne rencontra le passage du Rieu (*Ad Vicesimum*) [2], et, laissant l'étang de la Palme assez à l'est, elle s'avança droit sur Sijean. On côtoya ensuite le bord occidental de l'étang de Bages et de Sijean, par Peyriac-de-mer et Bages [3], et l'on arriva sans obstacle à Narbonne.

Là s'ouvraient pour Annibal des perspectives nouvelles. Roquemaure, son objectif, se trouvait démasqué, et l'on pouvait marcher au but par le chemin le plus court, sans qu'il y eût à prévoir des difficultés sérieuses. Le hardi soldat qui avait franchi l'Èbre et qui s'avançait intrépidement vers le Rhône ne pouvait se laisser

[1] Voyez ce tracé de la *via Domitia* sur la *Carte de la Gaule depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête romaine*, Imprimerie impériale, Paris, 1869.

[2] C'est à tort que Daudé de Lavalette place la station de *Ad Vicesimum* aux Cabanes de la Palme.

[3] Ici la route moderne ne s'écarte pas sensiblement de la *via Domitia*; mais le chemin de fer et le canal de Narbonne à la Nouvelle (la Robine) suivent, au contraire, le bord oriental de l'étang de Bages et de Sijean. Ces deux voies de communication sont, en d'autres termes, établies sur l'isthme qui sépare l'étang précité de celui de Gruissan. — Les Latins donnaient le nom de *Rubrensis lacus* à l'ensemble des étangs de Gruissan, de Sijean et de Bages.

arrêter par le cours de l'Aude, de l'Orb, de l'Hérault, du Gardon. Que sur une carte du midi de la France on tire une ligne droite de Narbonne à Roquemaure, et cette ligne représentera assez exactement l'itinéraire des colonnes carthaginoises.

Narbonne (*Narbo*[1]) alors était déjà une ville importante. On n'y fit toutefois qu'une très-courte halte, et l'on pressa le pas vers Béziers (*Beterræ*[2]), en suivant à peu près la ligne que jalonnent les poteaux télégraphiques du chemin de fer du Midi. Il fallut seulement remonter un peu vers le nord et décrire une enveloppée de la voie ferrée, afin d'éviter les marais de l'Aude (*Atax*[3]), qui ne coulait pas alors dans son lit d'aujourd'hui et festonnait de ses méandres l'étang actuel de Capestang (*Caput stagni*). On passa par Pont-Serme (*Pons Septimus*), et, dès lors, jusqu'à l'Orb, le chemin ne présentait plus aucun pas difficile.

Bientôt l'Orb (*Orobis*) fut franchi sous les murs de Béziers, ville déjà célèbre par l'étendue de son commerce. Élèves des Phéniciens et des Grecs, qui avaient occupé avant eux le midi de la France, les Volkes[4] cultivaient la vigne sur le flanc des coteaux biterrois,

[1] Narbonne, que dom Vaissete et Claude Vie (*Histoire générale du Languedoc*, t. I, p. 54) représentent comme une ville déjà fort importante à cette époque, paraît avoir été fondée par les « gens d'Ax » (*Ath-Ax*), et fut longtemps connue sous le nom de *colonia Atacinorum*. Elle était la *marine*, le port de la ville d'Ax; la colonie romaine de *Narbo Martius* ne fut créée que l'an 118 avant l'ère chrétienne, cent ans précisément après le passage d'Annibal (218). M. Amédée Thierry tire le nom de Narbonne des deux mots celtiques juxtaposés : *nar* (eau), *bo* (habitation). Mais nous préférons l'étymologie topologique de *N-ara-b-ouadda*, mot à mot « en bas de la rivière » (sous-entendu : la ville). Narbonne se trouvait alors en effet, à l'embouchure d'un bras de l'Aude. (*Histoire du Languedoc*, loco cit.)

[2] *Beterræ*, alias *Bitterræ*, *Bæterræ*. Nous ne voyons là que des transcriptions latines de l'amazir' *B-ath-thara*, « des enfants de la vigne » (sous-entendu : la ville). Ici l'onomatologie s'est inspirée, non des circonstances topographiques proprement dites, mais du mode d'exploitation du pays. La viticulture, en effet, fut en honneur à Béziers dès l'antiquité la plus reculée. — Sous la domination romaine, Béziers devint le quartier général de la septième légion. (Pline, *Hist. nat.* III, v.)

[3] *Ar-ath-Ax*, « la rivière des enfants d'Ax. » L'Aude, en effet, prend sa source aux environs de la ville d'Ax. On écrit aussi *Ar-Ax*, « la rivière d'Ax, » et *At-Ax*, « des enfants d'Ax » (sous-entendu : la rivière). Les Latins disaient *Atax*.

[4] Voyez, sur le mot *Volkes* et ses variantes, M. Amédée Thierry (*Histoire des Gaulois*, t. I, *introduction*, p. 39 et 40). — Strabon écrit Οὐολκαί, et cette forme

et le vin blanc qu'ils y récoltaient jouissait d'une réputation méritée[1]. Le jeune général, selon toute vraisemblance, s'était facilement ménagé l'alliance de ces riches négociants; en prodiguant l'or, il put défiler sans encombre sous les hauts remparts de leur place.

On prétend que les mercenaires à la solde de la République ne pouvaient jamais boire de vin, et que toute infraction à ce règlement sévère était immédiatement punie de mort. Il est à croire cependant qu'Annibal savait rationner ses soldats et leur faisait prendre, en temps opportun, le vin indispensable à l'entretien de leurs forces. Il était convaincu qu'un général peut opérer des prodiges quand il dispose de troupes bien vêtues, bien nourries et régulièrement restaurées par des distributions de cordial[2]. Nous estimons, en conséquence, que les services administratifs de l'armée cartha-

parait la meilleure de celles qu'on a proposées. Passant du grec à l'amazir', c'est-à-dire refaisant inversement la traduction de Strabon, nous lirons *Ou-ol-ki*, soit: « nation des Oll. » La racine *ol* se retrouve dans une foule de noms de lieux en Allemagne, en France, en Espagne, en Afrique: Olmutz, Ollioules, Olargues, Olonzac, Toul, Toulon, Toulouse, Olol, Iol (Cherchell), etc.

[1] « Bæterrarum intra Gallias consistit auctoritas. » (Pline, *Hist. nat.* XIV, vi.) Les gens de Béziers avaient l'habitude d'asperger de poussière le tronc, les tiges et le fruit de la vigne, pour en accélérer la maturation; si, malgré cette précaution, la maturité restait incomplète, on corrigeait l'acidité de la liqueur par une infusion de poix-résine. C'était d'ordinaire par la fumée que les Biterrois concentraient le vin, et ce procédé le gâtait souvent. Ils le falsifiaient au moyen de divers ingrédients, tels que l'aloès, employé pour donner du ton, de la couleur et une légère amertume. On leur attribue l'invention des futailles, ou vases de bois cerclés, propres au transport et à la conservation du vin. (Voyez M. Amédée Thierry, *Histoire des Gaulois*, t. I, p. 458.)

[2] C'était aussi la conviction de Napoléon Ier. « Tâchez, écrivait-il à M. de Talleyrand, de me faire expédier par jour deux mille pintes d'eau-de-vie. Aujourd'hui le sort de l'Europe et les plus grands calculs dépendent des subsistances. Battre les Russes, si j'ai du pain, est un enfantillage. L'importance de ce dont je vous charge là est plus considérable que toutes les négociations du monde. Du biscuit et de l'eau-de-vie, c'est tout ce qu'il nous faut. Ces 300,000 rations de biscuit et ces 18 ou 20,000 pintes d'eau-de-vie qui peuvent nous arriver dans quelques jours, voilà ce qui déjouera toutes les combinaisons des puissances. » (*Dépêche de Napoléon Ier à M. de Talleyrand*, Osterode, 12 mars 1807.)

ginoise commandèrent à Béziers leurs approvisionnements de vinaigre [1] et de vin.

De Béziers, l'armée marcha droit sur Saint-Thibery (*Cessero, Araura* [2]), où elle passa l'Hérault (*Arauris* [3]). C'est là que, suivant la tradition, Annibal fut informé des menées secrètes des Agathois. Ceux-ci venaient de faire connaître à Marseille l'arrivée d'Annibal chez les Volkes, et Marseille en avait porté la nouvelle à Rome [4]. Se tournant vers la ville d'Agde (*Agatha*), dont il apercevait les noirs édifices, le jeune général l'aurait, d'une voix menaçante, flétrie du nom de Νεκρόπολις. La légende latine s'est emparée de ce mot énergique, qu'elle a traduit par : « Urbs nigra, « spelunca latronum [5] ! »

Sur la rive gauche de l'Hérault, quelques traces de la route d'Annibal sont encore visibles aujourd'hui, principalement dans le canton de Florensac. L'ensemble de ces fragments porte, dans le pays, le nom de *chemin de la Reine Juliette* [6]. De Saint-Thibery

[1] Dans l'antiquité, les soldats portaient du vinaigre dans leurs bidons. (Voyez l'édit de Piscennius cité par M. Rey, *Dissertation sur l'emploi du vinaigre à la guerre*, Paris, 1818.)

[2] *Cessero*, fondée par des Grecs de Rhodes, fut successivement la capitale d'un petit État tectosage et l'un des plus importants comptoirs massaliotes. — Le nom d'*Araura* (*Ara-ou-ara*) exprime nettement la position de la ville au confluent de deux cours d'eau. — Celui de *Tiberi* (*Ta-iberi*) signifie « havres de fleuve, » et sert à désigner un saint personnage martyrisé en ce lieu, l'an 305 de notre ère.

[3] *Arauris*, transcription latine de *Ara-ou-ir'ill*, « rivière de la crête. » L'Hérault prend effectivement sa source à la crête des Cévennes (*Ki-beun*).

[4] « Ceux d'Agde donnèrent aussitôt avis à ceux de Marseille de la ligue d'An- « nibal avec les Celtes. Les Marseillais, qui étaient excellents politiques, afin « d'obliger les Romains, dont ils appréhendaient la puissance, les avertirent de « ce passage. . . » (Andoque, *Histoire du Languedoc*.)

« Agde contribua à sauver Rome, dont la perte aurait changé la face du monde. » (Jordan, *Histoire de la ville d'Agde*.)

[5] Voyez Jordan, *Histoire de la ville d'Agde*, Montpellier, 1824. Agde (Ἀγάθη) fut fondée par des Phocéens de Marseille. L'îlot de Brescou (*Bahr-ras-koak*, « le « cap en mer, » par opposition à *Ta-ras-koak*, « le cap femelle, » le point de rebroussement d'un fleuve lui servait de poste-vigie; elle avait pour rade l'emplacement actuel des salins de Luno (*El-ou-no*, « le port du pays »).

[6] *Via Julia*. — Voyez le tracé du *chemin de la Reine Juliette*, Carte de France au 80,000e, feuille de Montpellier, n° 233.

à Mèze (*Mesua*[1]) l'armée carthaginoise n'avait à franchir aucun obstacle sérieux : aussi arriva-t-elle rapidement sur l'étang de Thau[2], dont elle côtoya le bord septentrional jusqu'à Balaruc[3]. De là, passant au nord de la Gardiole et de la route impériale n° 87, elle traversa les territoires de Loupian[4], Poussan, Montbazin (*Forum Domitii*[5]), Cournon-le-Sec et Cournon-Terral.

Ici encore la tradition place une anecdote que le ton du style historique ne permettrait point de rapporter, si, en l'absence de documents précis, il n'était important de tenir compte des légendes, même les plus douteuses, tous droits de critique réservés. Ces récits, d'une authenticité contestable, font voir au moins combien le souvenir d'Annibal s'est profondément implanté dans l'esprit des populations. L'armée carthaginoise, épuisée de fatigue, était arrivée à Cournon-Terral, et les soldats insistaient, dit-on, pour y prendre un long repos, pour y faire au moins une grande halte. — « Eh! pourquoi pas? » aurait ironiquement répondu le jeune général, impatient d'arriver au but (*cur non?* d'où la dénomination du village de *Cournon*), et les colonnes d'Annibal auraient aussitôt dû se remettre en marche.

Elles passèrent le ruisseau du Coulazzou sur le pont de la Cordelot, traversèrent le territoire des communes de Fabrègues, Saussan, Juvignac, et entrèrent sur celui de Montpellier.

Là se trouvait la *sixième station* de la voie romaine, et l'on croit

[1] *Mesua*, transcription latine de *Massaoua*, *Mak-aoua*, « la ville des Makes. »

[2] *Stagnum Tauri*, alias *stagna Volcarum*. Suivant d'antiques traditions, le nom de Thau ne serait autre que celui d'une cité considérable, *Taoua*, dont l'emplacement devrait se rapporter à la portion d'étang sise au nord de Cette, et qu'un tremblement de terre aurait jadis submergée. — L'emploi du scaphandre permettrait facilement de voir ce qu'il y a de fondé dans ces dires de pêcheurs; peut-être retrouverait-on là un Herculanum gallique.

[3] *Bahr-el-kouk*, mot à mot « la conque de la mer; » l'étang de Thau dessine en effet deux anses arrondies, l'une à Balaruc-le-Vieux, l'autre à Balaruc-les-Bains.

[4] Voyez *Vestiges de voie romaine* (Carte de France au 80,000e, feuille de Montpellier, n° 235).

[5] Montbazin (*Forum Domitii*). On prétend (*Histoire du Languedoc*, t. I, p. 41) que *Forum Domitii* occupait l'emplacement de Frontignan (*Forum stagni*). Montbazin était vraisemblablement le marché auquel Frontignan servait de port.

en reconnaître des vestiges sur un mamelon voisin du Lez, un peu au-dessus de Castelnau (*Sextantio*[1]). On y fit halte, et l'on poursuivit par le territoire des communes de Vendargues et de Castries. La Carte de France au 80,000[e] indique le tracé de cette voie romaine, qui touche aux limites des communes de Saint-Brès et de Valergues, et continue par Verargues, Saturargues et Villetelle, sous le nom de *chemin de la Monnaie* (*camine de la Mounède, cami Moulares, via Moneta*)[2].

Passant ensuite le Vidourle à Saint-Ambroix (*Ambrussum*), et s'arrêtant à Huchau (*Icabo*[3]), l'armée carthaginoise alla prendre gîte à Nîmes (*Nemausus*)[4].

A Nîmes s'arrêtait la vieille voie phénicienne qui servit plus tard d'assiette à la *via Domitia*, et le général carthaginois avait à se frayer une route. Il est probable qu'il ne s'écarta guère de celle de Nîmes à Remoulins, par Besouce et Saint-Bonnet. A Remoulins il passa le Gardon, et, inclinant un peu à l'est, il piqua droit sur Rochefort, par le pied des hauteurs d'Estezargues et de la Crompe.

Annibal contourna ensuite la base du plateau de la forêt de Malmont, laissa Tavel à sa gauche et défila lestement entre Aqueria et la forêt de Clary. Enfin, du point où s'élève aujourd'hui la chapelle de Saint-Agricol, il put montrer le camp de Roquemaure à ses soldats.

Il était sur le Rhône !

[1] *Sexta statio*, d'où *Sexstatio* (*Itinéraire d'Antonin*) et *Sostantio* (*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem*), et, par corruption, *Substantio*.

[2] Ainsi nommé à cause du grand nombre de médailles, de pièces de monnaie qu'on y a trouvées.

[3] *Icabo*, transcription latine de *Ichch-b-oaadda*, « la corne d'en bas. » Huchau est effectivement bâtie sur la rive droite de la Vistre, et, ce cours d'eau, tributaire direct de la Méditerranée, est, pour la région du midi de la France, ce que les anciens appelaient une *corne*. C'est à tort que Daudé de Lavalette (*Recherches sur le passage d'Annibal*, p. 37) voit à Huchau l'emplacement de l'ancien Ambrussum.

[4] Nîmes, *Nemausus Arecomicorum*, capitale des Volkes Arécomikes, fut fondée, dit-on, par l'Hercule phénicien, près d'une fontaine ou ruisseau du même nom. (*Histoire générale du Languedoc*, t. I, p. 58.) On peut voir dans *Nemausos* la transcription latine de *N-ma-oua*, c'est-à-dire « du peuple en possession de « l'eau » (sous-entendu : la ville).

S'il est quelque chose de certain dans l'histoire de l'expédition d'Annibal, c'est ce fait qu'il suivit, de Perpignan à Nîmes, l'itinéraire que nous venons de retracer. Si les Carthaginois étaient passés seulement derrière le premier rideau des hauteurs qui courent au fond des plaines du Languedoc, Polybe aurait-il dit qu'ils laissèrent toujours à droite la Méditerranée? On ne saurait imaginer une autre route que celle qui vient d'être décrite, et, cependant, Withaker a eu la hardiesse de proposer un tracé par les Cévennes. Emporté par un besoin de merveilleux dont le génie britannique ne seut que bien rarement l'aiguillon, cet esprit inventeur conduit Annibal de Perpignan à Carcassonne, de Carcassonne à Lodève, de Lodève au Vigan, et du Vigan, enfin, à Loriol. Pour s'expliquer une erreur aussi étrange, « on a besoin, « dit de Lavalette[1], de se souvenir que l'auteur écrivait son livre « à Ruan-Langhorne, dans le comté de Cornwall. » Non-seulement Withaker n'avait pas vu les lieux, mais il s'était forgé, dans le silence du cabinet, une très-fausse idée des moyens de l'expédition. Il crut qu'Annibal avait dû dérober sa marche et passer par les Cévennes, afin de n'éveiller ni les soupçons des Romains, ni ceux des colonies grecques du littoral. Rien n'est plus contraire au vrai sens des opérations du grand capitaine. « Il a, dit Napoléon[2], tra« versé le bas Languedoc non loin de la mer... Sa marche a été « celle d'un voyageur... il a pris la route la plus courte... »

[1] *Recherches sur l'histoire du passage d'Annibal*, p. 37 et 38.
[2] *Notes* sur les *Considérations* du général Rogniat, *passim*.

# CHAPITRE III.

## PASSAGE DU RHÔNE.

Attitude hostile des Arécomikes. — Improvisation d'un matériel pour le passage du Rhône. — Mouvement dérobé d'Hannon, fils de Bomilcar. — Hannon passe le Rhône à Pont-Saint-Esprit. — Il allume ses signaux sur les hauteurs d'Orange. — Annibal opère son passage. — Moyens imaginés pour le transport des éléphants. — Effectif réduit de l'armée d'Annibal. — Épisode. — Rencontre des reconnaissances romaine et carthaginoise. — Habileté d'Annibal et maladresse des Romains. — Erreur de Scipion. — La présence de Scipion aux bouches du Rhône n'a point modifié les projets d'Annibal. — Le brenn M-ag-Il. — Départ de l'armée pour Grenoble.

Durant cette marche des Pyrénées au Rhône, les Carthaginois étaient loin d'avoir reçu partout le même accueil. Les populations dont ils avaient traversé le territoire s'étaient tantôt montrées calmes et bienveillantes, tantôt, au contraire, elles avaient manifesté des sentiments hostiles, nés d'une terreur exagérée.

Les Tectosages, voisins de l'Espagne, avaient facilement pu s'entendre avec des Africains, dont la langue et les mœurs ne leur étaient point absolument étrangères, de sorte que, de Perpignan à Béziers, la route s'était faite sans incidents fâcheux. Mais, sur l'Hérault, les choses s'étaient passées tout autrement, et la présence des soldats avait jeté le trouble dans la campagne. Les Arécomikes n'avaient pas assisté sans un saisissement profond au défilé de cette *légion sacrée*, ruisselante de calcédoine et d'or; de ces escadrons imazir'en, aux allures si étranges; de ces éléphants monstrueux, vivantes forteresses couronnées d'hommes au visage noir. A l'approche de cette armée d'Afrique, les blonds enfants du Nord [1]

[1] Voyez à l'*appendice* G, *Notice ethnographique*, un extrait de l'excellent article du général Faidherbe, inséré dans l'*Akhbar* du 14 octobre 1869.

s'étaient sentis glacés d'épouvante, et la plupart d'entre eux avaient fui jusqu'au Rhône. Ils s'étaient aussitôt jetés en masse sur la rive gauche, pour donner la main à leurs frères[1] et tenter de défendre avec eux la ligne du fleuve[2].

Annibal avait donc vu le désert se faire devant lui; lorsqu'il arriva à Roquemaure, les bords opposés de la ligne de défense des Volkes lui apparurent couverts d'une multitude d'hommes en armes et de l'aspect le plus menaçant. Ces dispositions hostiles n'étaient pas de nature à faciliter aux Carthaginois un passage de fleuve, opération toujours délicate à la guerre. Ils s'y préparèrent néanmoins sans perdre un seul instant. Annibal s'appliqua d'abord à rassurer par tous les moyens possibles les populations qui étaient restées sur la rive droite, leur offrit son amitié[3], maintint dans son armée une discipline sévère, et fit publier qu'il achèterait en bloc tous les navires, toutes les embarcations qu'on voudrait bien lui céder[4]. Les riverains du Rhône, à cette époque, faisaient un grand commerce[5] avec les colonies massaliotes; ils cabotaient sur les côtes de Ligurie et d'Espagne, et leurs bâtiments étaient d'un assez fort tonnage. Le nombre en était considérable, et comme Annibal payait comptant; que, d'ailleurs, les habitants de la rive droite n'étaient point fâchés de voir s'éloigner d'eux les colonnes carthaginoises[6], on lui livra sans difficulté tous les transports maritimes[7]

[1] Les Arécomikes étaient, nous l'avons dit, *à cheval* sur le Rhône. «Colunt «autem circa utramque ripam Rhodani.» (Tite-Live, XXI, xxvi.) C'est de cette circonstance même qu'ils tiraient leur nom.

[2] «Diffisi citeriore agro arceri Pœnum posse, ut flumen pro munimento habe«rent, omnibus ferme suis trans Rhodanum trajectis, ulteriorem ripam amnis «armis obtinebant.» (Tite-Live, XXI, xxvi.)

[3] *Φιλοποιησάμενος παντὶ τρόπῳ τοὺς παροικοῦντας τὸν ποταμόν*... (Polybe, III, xlii.)

[4] «...pellicit donis ad naves undique contrahendas...» (Tite-Live, XXI, xxvi.)

[5] ... *Διὰ τὸ ταῖς ἐκ τῆς θαλάττης ἐμπορίαις πολλοὺς χρῆσθαι τῶν παροικούντων τὸν Ῥοδανόν.* (Polybe, III, xlii.)

[6] Tite-Live, XXI, xxvi.

[7] *Ἐξηγόρασε παρ' αὐτῶν τά τε μονόξυλα πλοῖα πάντα καὶ τοὺς λέμβους.* (Polybe, III, xlii.) Le *λέμβος* était une espèce de felouque; c'était le navire marchand de l'antiquité, en latin *lembus*. Le *πλοῖον μονόξυλον*, comme son nom l'indique était façonné dans un seul corps d'arbre; c'était une simple pirogue, en latin *linter*.

dont on disposait, ainsi que les simples canots employés par la navigation fluviale[1].

Mais Annibal ne se contenta point des ressources existantes; il ne croyait pas qu'elles pussent lui suffire, vu l'importance de l'entreprise et la rapidité d'exécution qu'il voulait obtenir. Il ordonna donc la construction immédiate d'une flottille d'embarcations *monoxyles*, c'est-à-dire façonnées dans un seul et même arbre[2]. Les ingénieurs carthaginois se mirent immédiatement à l'œuvre, requirent les gens du pays, firent travailler leurs hommes et réalisèrent un de ces prodiges que, deux mille ans plus tard,

[1] « Itaque ingens coacta vis navium est lintriumque temere ad vicinalem usum « paratarum. » (Tite-Live, XXI, XXVI.)

[2] Les pirogues *monoxyles*, c'est-à-dire taillées dans un seul et même arbre, sont, après le radeau, les premières embarcations que l'homme se soit fabriquées. Les plus considérables pouvaient porter jusqu'à trente hommes. « Germaniæ prædones « singulis arboribus cavatis navigant, quarum quædam et triginta homines ferunt. » (Pline, *Hist. nat.* XVI, LXXVI.) Voyez au musée impérial de Saint-Germain un moulage de pirogue antique remontant à l'âge de la pierre polie. L'original a été trouvé dans la tourbière de Saint-Jean-des-Bois, près d'Ivrée (haute Italie). Voyez au même musée l'original d'une autre pirogue antique, trouvée dans la Seine, à Paris. Elle mesure 5m,25 de longueur, et de 0m,40 à 0m,50 de largeur dans œuvre. L'épaisseur du bois varie de 0m,06 à 0m,08. Le profil transversal de cette embarcation affecte la forme d'un trapèze. Voyez aussi les pirogues conservées aux musées de Saint-Lô et de Lyon. — Folard ne croit que médiocrement à l'emploi des monoxyles par l'armée carthaginoise. « J'ai de la peine à me persuader, dit-il (*Histoire de Polybe*, l. III, c. VIII, t. IV, p. 42), que le nombre de ces bateaux fût aussi « grand qu'il le paroît dans Polybe; cet ouvrage exigeoit trop de temps, et ces « arbres qu'il fit creuser, comme les Indiens font leurs canots, me paroissent un « peu chimériques... Je ne vois pas comment Annibal, qui n'avoit pas de temps « à perdre, a pu faire construire, en deux jours, un aussi grand nombre de ba- « teaux et de nacelles, outre ceux qu'il avoit tirés des gens du païs. Cela me fait « un peu soupçonner le narré de Polybe. J'aime mieux croire qu'il se servit de ra- « deaux, comme en effet il en fit faire pour le passage de ses éléphants. »

On est certainement en droit de se demander comment le chevalier Folard peut révoquer en doute la réalité des faits que rapporte Polybe (III, XLII), l'historien consciencieux par excellence, qui avait visité les lieux et interrogé les témoins oculaires des événements. Le peu de temps dont disposait Annibal ne saurait être le point de départ d'une objection sérieuse. Deux journées, en effet, devaient suffire à un travailleur de l'antiquité pour refouiller un arbre et creuser sa pirogue. Annibal avait l'intuition du principe économique de la division du

Napoléon commandait au brave Éblé. Chaque soldat prit à tâche de confectionner sa pirogue, et, en deux jours, tout le matériel fut prêt [1]. L'armée était munie de tous les moyens propres au franchissement d'un cours d'eau tel que le grand Rhône (*Aroun*[2]).

Mais tous les obstacles n'étaient pas vaincus. Les Arécomikes de la rive droite battaient les berges du fleuve, et ces masses tumultueuses épouvantaient les Carthaginois. En présence de tant d'ennemis poussant des cris sauvages, Annibal comprit qu'il n'était pas possible d'exécuter un passage de vive force, et qu'une diversion était indispensable. Sentant aussi qu'il ne devait point rester longtemps dans la position qu'il occupait; que, s'il était condamné à l'immobilité, il risquait d'être pris à revers par les Volkes, il ordonna à l'un de ses lieutenants un mouvement dérobé, dont il attendait, à bon droit, le meilleur effet [3].

travail; il savait que la puissance d'une armée n'est immense que parce qu'elle est la résultante d'un nombre considérable de forces concourant au même but, et comme l'intégrale d'une masse d'efforts individuels combinant leur action en vue d'un objet unique.

[1] ...*ἐν δυσὶν ἡμέραις.* (Polybe, III, XLII. — Voyez aussi, pour les détails de cette organisation rapide, Tite-Live, XXI, XXVI.) — On ne saurait méconnaître ici l'habileté de main-d'œuvre des Carthaginois, les descendants d'un peuple auquel on attribue l'invention des embarcations fluviales. « ...Cymbam Phœnices [invenerunt]... » (Pline, *Hist. nat.* VII, LVII.)

[2] *Ara*, « la rivière, » au pluriel *Aroun*, contraction d'*Aaroun*. Les cours d'eau grossis de plusieurs affluents se nomment, même isolément, *Aroun*. Ainsi en est-il du Rhône. Ce fleuve s'appelle parfois *Aroun-id'-ana*, « les rivières nourrices, » d'où l'on a tiré *Ῥοδανός*, *Rhodanus*. Bon nombre de rivières de l'Algérie portent, aujourd'hui encore, des noms tels que *Aroun*, *Ar'ioun*, *Ta-ki aroun*, *Ta-k'roun*, etc.

[3] L'idée de surprendre le passage du Rhône s'est sans doute présentée à l'esprit d'Annibal avec le souvenir du grand Alexandre, qui, un siècle auparavant, (327 av. J. C.), avait si heureusement dérobé le passage de l'Hydaspe. (Voyez Arrien, l. V.) — Cent soixante-six ans après le passage du Rhône (52 av. J. C.), l'opération d'Annibal devait, à son tour, servir de modèle à Labienus; on sait en effet que ce lieutenant de César surprit deux fois de suite le passage de la Seine, d'abord en amont de Paris, à Melun, puis en aval, au *Point-du-Jour*. (*Hist. de Jules César*, l. III, c. x, t. II, p. 286-288.) — Cette méthode a été fort en faveur chez les modernes, et c'est ainsi, par exemple, que le prince Eugène de Savoie surprit le passage de l'Adige en 1701 et 1706. Quant au passage du Rhin par Villars, en 1702, c'est exactement la copie de celui du Rhône par Annibal.

Ce lieutenant se nommait Hannon et appartenait, comme Annibal, à l'aristocratie carthaginoise. Son père Bomilcar (*Bou-Melek-Kartha*) avait été soff'ète. Mais cette naissance illustre ne le désignait pas seule au choix du général en chef. Hannon était un excellent officier d'avant-garde, et l'on pouvait, en toute sûreté, lui confier les missions les plus délicates parmi celles qui réclament à la fois de l'audace, du sang-froid, de la dextérité. Annibal n'hésita pas à lui donner le commandement d'un important détachement[1], et, précédé de bons guides, muni d'instructions précises, Hannon, dès la tombée de la nuit[2], fila silencieusement le long de la rive droite, en amont du camp de Roquemaure. Il marcha l'espace d'environ trente-sept kilomètres[3], et s'arrêta là où le fleuve, entrecoupé d'îles, n'offrait plus qu'un lit peu profond, un courant peu rapide, et pouvait être franchi sans difficultés sérieuses. Le point de passage ainsi déterminé se trouvait, dit Rollin, entre Roquemaure et Pont-Saint-Esprit. Ces limites, un peu larges, peuvent facilement se restreindre, grâce à une excellente observation de Martin de Bagnols. « Saint-Esprit, dit cet archéologue[4], fut, dans « les temps les plus reculés, le point de communication entre les « Allobroges, les Volces Arécomikes, les Helviens et plusieurs autres « peuples. Ces communications, *préexistantes au passage d'Annibal*, avaient amené la construction d'un chemin qui prenait nais- « sance au Saint-Esprit même, se dirigeait sur le couchant, vers le « hameau de Carsan et continuait du côté d'Uzès et de Nîmes. La « nature elle-même semble s'être plu à désigner ce lieu comme le « site nécessaire des relations les plus multipliées, car, de ce point, « l'on découvre dans les Alpes une gorge qui se dirige assez dis- « tinctement sur cette ville [Saint-Esprit] et fit naître, dans le temps, « le fameux projet de tirer une ligne de poste entre l'Italie et l'Es-

[1] *Μέρος τι τῆς δυνάμεως.* (Polybe, III, XLII.) — « . . . cum parte copiarum, « maxime Hispanis. . . ire. . . jubet. » (Tite-Live, XXI, XXVII.) On peut évaluer l'effectif de ce détachement à une dizaine de mille hommes.

[2] « Vigilia prima noctis. . . » (Tite-Live, XXI, XXVII.) C'était la troisième nuit depuis l'arrivée à Roquemaure. *Ἐπιγενομένης τῆς τρίτης νύκτος.* (Polybe, III, XLII.)

[3] Polybe dit 200 stades, et Tite-Live dit 25 milles, ou un jour de chemin.

[4] *Notice des travaux de l'Académie du Gard*, 1811.

« pagne. Comment donc Hannon n'aurait-il pas profité d'un pas- « sage si fréquenté, et ne l'aurait-il pas préféré du moment où, « selon toute vraisemblance, il était indiqué par les Gaulois qui le « conduisaient? Là aussi, il y avait, des deux côtés, des bords unis « et faciles, qui n'offraient aucun obstacle au débarquement; de- « vant lui, une plaine rase qui rendait toute surprise impossible; « tandis que, au-dessus du Pont-Saint-Esprit, il aurait trouvé le « confluent de l'Ardèche et, plus bas, des terrains limoneux et « une infinité d'autres obstacles. »

Nous estimons qu'Hannon passa le Rhône à Pont-Saint-Esprit [1]. A cet effet, il s'empressa de couper des bois dans la forêt voisine, de les lancer à l'eau, où ils furent immédiatement assemblés et reliés ensemble [2]. La majeure partie du détachement passa sur ce pont de radeaux [3]; quant aux Espagnols, qui redoutaient le travail, ils jetèrent leurs habits sur des outres [4], et, se couchant sur leurs boucliers, traversèrent le fleuve à la nage. On n'aperçut, sur la rive opposée, aucun indice de la présence de l'ennemi, et le passage, effectué sans obstacle, aboutit à une paisible prise de possession de la rive gauche. Hannon fit occuper à ses troupes une

[1] Le christianisme a passé sur les nems primitifs de la plupart des localités de France une teinte en harmonie avec la sérénité de ses dogmes. Le vulgaire cependant s'est égaré dans cette voie, et a canonisé des dénominations antiques qui n'ont rien de commun avec les saints. Neus voyens, dans Saint-Esprit, *Estera*, « le passage, » comme neus avons vu, dans Saint-Thibery, *Ta-iberi*, « les havres. »

[2] *Συμπηγνύντες..... συνδεσμεύοντες.* (Polybe, III, XLII.) Le pont d'Hannon, composé de radeaux jointifs, n'avait probablement point de tablier. Le texte de Tite-Live ne laisse aucun doute à cet égard.

[3] « Ratibus junctis. » (Tite-Live, XXI, XXVII.) — Scylax rapporte que les Phéniciens et les Carthaginois se servaient habituellement de radeaux pour opérer le débarquement de leurs marchandises sur les côtes occidentales de l'Afrique.

[4] Les anciens se servaient fréquemment de peaux de bouc gonflées d'air pour franchir les cours d'eau. (Voyez César, *De Bello civ.* I; — Quinte-Curce, VII; — Xénophon, *Retraite des Dix-Mille*, etc. Les modernes ont aussi, plus d'une fois, songé à l'emploi des outres comme supports flottants de leurs ponts militaires. Folard, auteur d'un projet qui fut présenté à Louis XIV en 1701, estime que dix mille peaux de bouc peuvent suffire, et au delà, à assurer le passage d'un corps de quinze mille hommes. (*Histoire de Polybe*, de dom Thuillier, l. III, c. VIII.)

solide position[1], et leur accorda un repos de vingt-quatre heures[2]. Le lendemain, ou plutôt la cinquième nuit comptée à partir de l'arrivée de l'armée à Roquemaure, il se remit en marche et descendit la rive gauche jusqu'à la hauteur d'Orange. Là, désignant aux ingénieurs du corps des signaux un mamelon déterminé à l'avance par le général en chef, il leur ordonna d'y allumer un grand feu qui pût s'apercevoir du camp carthaginois. Le jour commençait à paraître.

Annibal n'attendait que l'apparition du signal convenu, pour ordonner la mise en mouvement de ses troupes, lesquelles se tenaient depuis quarante-huit heures sous les armes. Dès qu'il vit la fumée des feux d'Hannon, il commença l'embarquement. L'infanterie légère monta les *monoxyles*[3], et des milliers d'avirons fendirent ensemble les eaux de *l'Ardoise*[4]. La grosse cavalerie, à laquelle on avait réservé les plus grands bâtiments[5], coupa le fleuve en amont de l'infanterie, afin de rompre un peu le courant, qui pouvait emporter au loin de frêles embarcations. Outre les chevaux qui passaient à la nage[6], d'autres chevaux occupaient le pont des navires, et ceux-ci avaient été embarqués tout sellés et bridés, pour être immédiate-

[1] *Τόπον ὀχυρόν*. (Polybe, III, XLII.)

[2] «Quiete uoius diei reficitnr. . . » (Tite-Live, XXI, XXVII.)

[3] . . . *μονόξυλα τῶν εὐκινητοτάτων πεζῶν*. (Polybe, III, XLIII.)

[4] L'Ardoise, *Ara-thoudezza*, littéralement «la castration de la rivière,» le point où le passage est possible, où le courant semble mort. Les Arabes désignent le gué sous un nom analogue : pour eux, le *meqt'a'* (de *qt'a'* «couper») est l'endroit où l'on conpe, où l'on traverse une rivière. Nous en avons fait le mot *macta*.

[5] . . . *λέμβους πεπληρωκὼς τῶν πελτοφόρων ἱππέων* . . . (Polybe, III, XLIII.)

[6] Voyez Polybe et Tite-Live, *locis cit.* C'est ainsi que passa la majeure partie des chevanx. On leur maintenait la tête hors de l'eau au moyen de la bride; un homme en dirigeait quatre. Lorsque les anciens passaient les rivières, ils avaient coutume de mettre leurs chevaux à la nage. Ils leur faisaient faire parfois des traversées considérables, témoin le détachement de Corinthiens qui, au dire de Plutarque (*Vie de Timoléon*), fit ainsi passer les siens de Rhegium en Sicile (environ 8 kilomètres de mer). — Les modernes n'ont pas toujours négligé cette méthode, qui semble aujourd'hui par trop oubliée; c'est de cette manière, par exemple, que le duc de Longueville fit, en 1639, franchir le Rhin à sa cavalerie. (Levassor, *Histoire de Louis XIII.*) — «Les chevaux, dit Folard (*Histoire de* «*Polybe*, trad. de dom Thuillier, l. III, c. VIII, t. IV, p. 46), nagent très-long- «temps, lorsque ceux qui sont dans les bateaux les soutiennent par la bride,

ment montés et jetés en avant sur la rive gauche. Quant aux éléphants, Annibal les avait provisoirement laissés sur la rive droite.

On ne saurait certainement, sous aucun rapport, établir de comparaison entre le passage du Rhône par Annibal et le passage du Danube par Napoléon Ier; les travaux du camp de Roquemaure ne sont rien auprès des préparatifs de l'île de Lobau. Qu'on analyse toutefois les détails de l'opération du général carthaginois, et l'on admirera, avec la hardiesse de la conception, la sagesse qui préside à l'exécution d'un projet fermement conçu.

A la vue des premières embarcations tentant la traversée du fleuve, les Arécomikes entonnent leurs chants de guerre, et battent leurs boucliers à coups redoublés de javelot; leurs tirailleurs couvrent d'une grêle de traits la flottille carthaginoise, et y jettent ainsi le plus grand désordre.

Les soldats embarqués et luttant contre la violence du courant, s'animant et perdant tout sang-froid aux cris de leurs adversaires; deux armées en présence, pleines d'anxiété sur l'issue de l'événement; les détachements carthaginois encore sur la rive droite, inquiets du sort de leurs compagnons d'armes et les encourageant par de longues clameurs; les Arécomikes, sur la rive opposée, partagés entre la terreur et la rage, et poursuivant leur affreux tumulte: telle était la scène imposante qu'Annibal avait sous les yeux.

Tout à coup de nouveaux cris se font entendre, et des flammes s'élèvent en tourbillonnant. C'est Hannon qui incendie le camp des Volkes, et qui prend à revers les défenseurs de la rive gauche. Les malheureux Gaulois sentent que la position n'est plus tenable et opèrent précipitamment une retraite qui se change bientôt en déroute. Le jeune général achève son débarquement, forme en bataille les premiers hommes qui ont pris terre, et les pousse vivement sur les bandes ennemies. Enfoncés, poursuivis, talonnés

«d'une main, et leur relèvent la tête, de l'autre, en se baissant sur le bord du «bateau. C'est ce que j'ai vu pratiquer, en 1708, à un régiment de dragons des «troupes de Hollande, qui fit passer à tous ses chevaux le bras de mer qui sé«pare la ville de l'Écluse de l'île de Cadsant, dont nous nous étions rendus les «maîtres. Je me rendis dans cette ville pour aller prendre les otages, et mon «cheval passa de la même sorte que les autres.»

de toutes parts, les Arécomikes ne respirent que lorsqu'ils ont atteint des lieux de refuge inaccessibles. Annibal fit alors tranquillement franchir le fleuve au reste de son armée, et campa, cette nuit même, sur la rive gauche. Il avait sous la main tout son monde, sauf les détachements qui accompagnaient les éléphants. Ces précieuses bêtes ne purent passer que le surlendemain. « Quant aux « moyens employés pour en opérer le transport d'une rive à l'autre, « je pense, dit Tite-Live [1], qu'on ouvrit plus d'un avis à cet égard; « du moins, les récits varient beaucoup sur ce fait. Suivant quel- « ques auteurs, le plus irritable de tous les éléphants, ayant été « blessé par son cornac, poursuivit dans l'eau cet homme qui se « sauvait à la nage, et entraîna ainsi tout le troupeau [2]... Pour- « tant, il est plus probable qu'ils furent passés sur des radeaux, « car c'était là le moyen le plus sûr. »

L'historien romain reproduit alors la belle narration de Polybe [3], laquelle peut se résumer ainsi : les ingénieurs carthaginois jumelèrent deux forts radeaux présentant ensemble une largeur d'environ 15 mètres [4], et les amarrèrent solidement à la rive droite. Ce système une fois bien ancré, ils le prolongèrent d'un nouveau couple de radeaux, et, procédant ainsi de proche en proche, poussèrent vers le *thalweg* une espèce de pont dormant. Lorsque cet ouvrage flottant eut atteint une longueur d'environ 60 mètres [5], on en assura l'amont au moyen de grosses *cinquenelles*, qui furent passées à des arbres de la rive gauche. Cela fait, une *traille* de 15 mètres environ de largeur sur 30 de longueur [6] vint en accoster l'extrémité

[1] Tite-Live, XXI, XXVIII.

[2] C'est le récit de Frontin (*Strateg.* l. I, c. VII, § 2); mais Frontin n'affirme pas qu'il s'agisse du passage du Rhône; il dit seulement : « un fleuve aux eaux « profondes. »

[3] Polybe, III, XLVI. Voyez Tite-Live, XXI, XXVIII.

[4] Tite-Live dit *cinquante pieds*, soit 14$^{m}$,79. — Polybe (III, XLVI) avait écrit *πεντήκοντα πόδας*.

[5] Polybe (III, XLVI) dit : *Πρὸς δύο πλέθρα*. Le plèthre équivalant à la sixième partie du stade, soit 30$^{m}$,83, deux plèthres font, par conséquent, 61$^{m}$,66. Tite-Live écrit « ducentos pedes, » soit 59$^{m}$,17. La différence est peu considérable.

[6] Tite-Live (XXI, XXVIII) dit : « altera ratis æque lata, longa pedes centum... « huic copulata est. » Cent pieds équivalent à 29$^{m}$,58

libre. On eut soin de jeter de la terre sur les corps d'arbres dont elle était formée, afin que l'ensemble offrît bien l'apparence d'un chemin en terre ferme, et les cornacs nubiens amenèrent leurs animaux sur cette chaussée artificielle, deux femelles en tête de colonne. Dès qu'un nombre suffisant d'éléphants, deux probablement [1], fut installé sur la traille [2], on coupa les amarres qui reliaient celle-ci au pont dormant, et les bateaux remorqueurs, luttant contre le courant, conduisirent le premier train à la rive gauche. L'opération ayant pleinement réussi, elle fut répétée jusqu'à parfait achèvement du passage de tous les animaux. Quant aux accidents qui survinrent, ils n'eurent aucune suite fâcheuse; quelques éléphants, affolés, tombèrent à l'eau durant le trajet, mais la longueur de leur trompe les préserva de l'asphyxie; ils détournèrent très-adroitement les corps flottants qui arrivaient à eux, prirent terre sans difficulté et rejoignirent au plus vite le reste du troupeau. Le général en chef avait surveillé lui-même cette opération délicate, qui fait le plus grand honneur aux ingénieurs militaires de Carthage [3]. Il n'avait quitté les berges du Rhône qu'après avoir vu passer le dernier de ses éléphants. C'est ainsi que Napoléon I[er], la veille de la journée d'Iena, dirigeait lui-même, une torche à la main, les travaux destinés à livrer passage aux bouches à feu qui devaient prendre position au sommet du Landgrafenberg [4].

Toute l'armée carthaginoise était donc massée sur la rive gauche du Rhône, et pouvait hardiment poursuivre sa route vers l'Italie.

[1] C'est l'hypothèse du père Catrou (*Hist. rom.*); Folard n'admet pas qu'on ait passé plus d'un éléphant à la fois. (Voyez la planche II du tome IV de son *Commentaire* sur l'*Histoire* de Polybe.)

[2] Cette traille avait, suivant Tite-Live, 15 mètres de large sur 30 mètres environ de longueur, soit 450 mètres carrés de superficie.

[3] L'art d'embarquer les éléphants sur des radeaux était, d'ailleurs, depuis longtemps pratiqué. C'est ainsi que, durant la première guerre punique (252), on voit les Romains faire passer de Sicile en Italie 142 éléphants, pris aux Carthaginois. « Centum quadraginta duo fuere transvecti ratibus, quas doliorum consertis « ordinibus imposuerat [L. Metellus]. » (Pline, *Hist. nat.* VIII, VI.)

[4] « Il ne s'éloigna, dit M. Thiers (*Histoire du Consulat et de l'Empire*, l. VII), que « bien avant dans la nuit, lorsqu'il eut vu rouler les premières pièces de canon. »

Mais ce n'est pas sans éprouver des pertes considérables qu'un général, si habile et si prudent qu'on le suppose, conduit ainsi des masses d'hommes par des chemins longs et difficiles. Les étapes, surtout celles qui se font en pays ennemi, ont vite fondu les plus gros effectifs, et, étant donné le nombre des soldats qui doivent entrer en scène sur le théâtre qu'on a choisi, le premier rudiment de l'art est de déterminer un coefficient qui permette d'évaluer l'effectif au départ, à l'origine de la base d'opérations. Le chiffre dont Annibal avait prévu la nécessité était bien en proportion avec la grandeur de cette guerre exceptionnelle. Il avait passé l'Èbre avec 102,000 hommes; aux Pyrénées, l'armée n'en comptait plus que 59,000, et l'on devait s'attendre à des réductions nouvelles, par suite de la marche des Pyrénées au Rhône et du passage du Rhône. Une fois sur la rive gauche, en effet, bien des gens manquèrent à l'appel, et l'on constata la perte de 12,000 hommes d'infanterie et 1000 de cavalerie[1]; le général en chef n'avait plus que 46,000 hommes. Bientôt le passage des Alpes lui en dévorera 20,000 autres, et c'est avec 26,000 hommes seulement, c'est-à-dire à peu près *le quart de l'effectif au départ*, que le digne fils de l'intrépide Bou-Baraka osera entamer sa campagne d'Italie. « Il arrive en Italie, dit Folard, aussi *débiffé* qu'un général qui vient « de perdre une grande bataille. » Des 13,000 hommes perdus pendant la marche des Pyrénées au Rhône, les uns avaient succombé à la fatigue, aux maladies; les autres s'étaient noyés, la plupart avaient été tués par les Gaulois. « Ces pertes, dit dom Vaissete[2], « prouvent surabondamment que les Carthaginois avaient eu divers « combats à soutenir contre les Volces, qui occupaient toute cette « étendue de pays. »

Tous les hommes tués, cependant, ne l'avaient pas été de la main des Volkes, et les Romains avaient déjà fait couler le sang punique. Voici à quelle occasion : Annibal venait de faire franchir le Rhône au dernier homme de son armée, et s'était, de sa personne, porté sur la rive gauche. Ses éléphants, seuls, étaient encore sur l'autre

[1] Æmil. Prob. *in Annib.* — *Histoire générale du Languedoc*, t. I, p. 26.
[2] *Histoire générale du Languedoc*, t. I, p. 26.

rive, et il préparait le passage dont nous avons exposé l'opération, quand il fut avisé qu'une flotte romaine était mouillée aux bouches du Rhône[1]. A cette nouvelle, il fit partir, dans la direction indiquée, une reconnaissance de cinq cents cavaliers imazir'en, commandés par un bon officier. Non loin du point où les Carthaginois étaient campés[2], et, probablement, sur les bords de la Durance[3], ce détachement tomba sur une patrouille de cavalerie romaine, qui, elle aussi, venait tâter le terrain. Les deux partis s'abordèrent vigoureusement, et l'engagement fut des plus vifs. Il y resta de cent trente à cent quarante cavaliers romains; quant aux Imazir'en, ils furent encore plus maltraités : Tite-Live évalue leur perte à deux cents hommes[4], et Polybe, qui n'exagère jamais, dit expressément que *le plus grand nombre* fut mis hors de combat[5]. Le reste lâcha pied pour regagner au galop le camp d'Annibal et lui rendre compte du résultat de cette première reconnaissance (*κατασκοπή*).

De leur côté, les Romains, lancés à la poursuite d'un ennemi qui fuyait en désordre, s'approchèrent des lignes carthaginoises, examinèrent les dispositions du camp, et notèrent soigneusement la présence, sur la rive droite, d'une troupe d'éléphants considérable, soutenue par des détachements qui leur parurent importants[6]. Après cet examen rapide, ils firent demi-tour et redescen-

[1] Polybe, III, XLIV. — Tite-Live, XXI, XXIX.

[2] ...*οὐ μακρὰν ἀπὸ τῆς ἰδίας στρατοπεδείας*... (Polybe, III, XLV.)

[3] Nous développerons, au livre suivant, les raisons qui militent en faveur de cette hypothèse. Durance (*Dr-ou-Ins*) signifie le «torrent des Ins.» Les *Ins* étaient une peuplade gauloise ayant pour *brig* ou *brog* (*πύργος*, *bordj*) une forteresse située vers les sources de la Durance. C'était le *Brig-Ins* (la langue allemande a consacré l'inversion *Ins-brig*, Inspruck), *Brigantium*, Briançon. De *Dr-ou-Ins* les Latins ont fait, par transcription, *Druentia*. La préfixe *der*, *djer*, ou mieux *drr*, est, par harmonie imitative, la caractéristique d'un cours d'eau torrentueux. On trouve en Kabylie nombre de torrents portant le nom de *Djer*. Il y a même parfois redoublement du monosyllabe *djer* : c'est ainsi que les Kabyles ont nommé *Djerdjero* (Jurjura, *Mons Ferratus*) le pays des torrents rapides.

[4] «Victi amplius ducenti ceciderunt...» (Tite-Live, XXI, XXIX.)

[5] *Πλείστους αὐτῶν ἀπολωλεκότες.* (Polybe, III, XLV.)

[6] *Αὐτὸς δὲ τοὺς ἐλέφαντας ἐξεδέχετο, καὶ τοὺς ἅμα τούτοις ἀπολελειμμένους ἄνδρας.* (Polybe, III, XLV.)

dirent à fond de train vers Marseille, pour éclairer leur chef sur la position et sur les intentions probables de l'ennemi.

C'est ici que, pour la première fois, vont se manifester parallèlement et l'habileté militaire d'Annibal et la maladresse des Romains, qui n'entendaient rien aux reconnaissances. Celle de la rive gauche du Rhône, en particulier, fut menée d'une façon pitoyable. Nous dirons, au livre suivant, pourquoi l'officier romain chargé de cette mission ne sut pas voir ou vit mal ce qui se passait sous ses yeux; comment il fit à Scipion un rapport inexact; de quelle manière, enfin, le consul, abusé, espéra pouvoir arriver à temps pour défendre la ligne du Rhône.

Pour Annibal, il dut sourire en appreciant les conséquences de l'étrange erreur de son adversaire, pendant que, d'un pas sûr, il poursuivait sa route, sans modifier en rien la direction d'une entreprise préparée de longue date et mûrement étudiée. Il convient d'insister sur ce fait de l'invariabilité des desseins du grand Carthaginois, parce que Tite-Live[1] et, après lui, bon nombre d'excellents esprits[2] ont pensé que l'arrivée de Scipion aux bouches du Rhône avait coupé court à l'itinéraire projeté, détourné le sens des moyens d'exécution, et introduit brusquement un *jarret* dans la courbe du tracé qui devait mener au but. Cette appréciation n'est pas, nous le démontrerons, en harmonie avec les circonstances diverses dont l'histoire nous a, fort heureusement, conservé le détail. Non, les Carthaginois n'avaient pas à flotter dans l'indécision, et leur marche ne devait ni s'accélérer, ni se ralentir, ni dévier du tracé jalonné à l'avance. Guidés par Magilus (*M-ag-Il*)[3], ils n'avaient

[1] Tite-Live, XXI, XXIX, XXX et XXXI.

[2] Nous citerons Rollin, M. Amédée Thierry, M. Michelet, M. Chappuis. L'étude de M. Chappuis sur la marche d'Annibal est extrêmement remarquable.

[3] Polybe nomme ce chef gaulois Μάγιλος; Tite-Live, *Magalus;* M. Amédée Thierry, *Magal*. Nous estimons qu'il faut lire *M-ag-Il*, c'est-à-dire « un homme de « la nation des *Il.* » Les *Ag-Il* habitaient la vallée qui porte aujourd'hui le nom de Guil. *M-ag-Il* n'était pas un *Boïe*, et Tite-Live l'en distingue expressément quand il dit (XXI, XXIX) : « Avertit a præsenti certamine Boiorum legatorum regulique Magali adventus. » Polybe (III, XLIV) n'est pas moins explicite à cet égard, car il écrit : *Αὐτὸς δὲ συναγαγὼν τὰς δυνάμεις, εἰσήγαγε τοὺς βασιλίσκους τοὺς περὶ Μάγιλον· οὗτοι γὰρ ἧκον πρὸς αὐτὸν ἐκ τῶν περὶ τον Πάδον πεδίων. M-ag-Il* avait

qu'à remonter le Rhône jusqu'à l'Isère[1], et là, faire un *à-droite* qui les conduisait directement dans le pays d'un *brenn* dont leur général s'était depuis longtemps ménagé l'alliance. Ce chef gaulois avait pour capitale la ville qui s'appelle aujourd'hui Grenoble (*Cularo*[2]), et les services administratifs d'Annibal avaient accumulé dans cette place d'immenses approvisionnements de vivres, de vêtements, de chaussures[3]. Ces précieux magasins allaient permettre à l'armée de se refaire avant d'entreprendre la pénible ascension des Alpes.

attiré à lui les chefs de la Circumpadane, principalement ceux qui occupaient la vallée du *Pô supérieur*, car Ammien Marcellin (XV, x) dit : « Taurinis ducentibus accolis. » *M-ag-Il* était le *brenn* de la vallée de Queyras (*Aker-ras*, *Ker-ras*, « la tête « de la tête, » la capitale, ainsi dite par un pléonasme hybride inverse de celui qu'on trouve dans *Ras-akerou*, Rusucurru). Dominant, de cette position, la vallée du Pô, il avait gagné à la cause des Carthaginois les chefs des peuplades voisines des sources du fleuve et entourant Turin (*Ταυράσια*, *Ta-oa-ras*, « la capitale « inférieure du pays » ).

[1] L'Isère, *Isara*, transcription latine de *ichch-ara*, « la rivière corne. » Telle était, chez les Galls, la désignation générique des rivières affluents d'un cours d'eau maître, sous une incidence d'environ 90 degrés. Ainsi l'Isère était une corne du Rhône; l'Oise, *Isora*, une corne de la Seine. (Voyez l'*appendice* G.)

[2] *Cularo*, transcription latine de *Kouk-el-aroun*, « la conque des rivières. » A Grenoble, en effet, le Drac (*Drr-ki*, « le torrent du pays » ) conflue à l'Isère, c'est-à-dire forme avec ce cours d'eau un angle, un arrondissement, une conque. Non loin de cette incidence, la Romanche conflue au Drac. Le chef gaulois que Tite-Live nomme *Brancus* était le *brenn* du territoire de Grenoble, le *Brenn-kouk* (sous-entendu : *el-aroun*).

[3] *Οὐ γὰρ μόνον σίτῳ καὶ τοῖς ἄλλοις ἐπιτηδείοις ἀφθόνως ἐχορήγησε τὸ στρατόπεδον· ἀλλὰ καὶ τῶν ὅπλων τὰ παλαιὰ καὶ τὰ πεπονηκότα πάντα διαλλάξας, ἐκαινοποίησε πᾶσαν τὴν δύναμιν εὐκαίρως. Ἔτι δὲ τοὺς πλείστους ἐσθῆτι καὶ πρὸς τούτοις ὑποδέσει κοσμήσας, μεγάλην εὐχρηστίαν παρέσχετο πρὸς τὰς τῶν ὀρῶν ὑπερβολάς.* (Polybe, III, XLIX.) — On voit que les Carthaginois devaient trouver à Grenoble des approvisionnements de toute espèce : des vivres, des armes, des vêtements, des chaussures. Il y avait longtemps que ces magasins étaient formés, car rien ne s'improvise en fait d'administration.

# APPENDICES.

## APPENDICE A.

### NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE.

Une critique rationnelle des sources de l'*Histoire d'Annibal* n'exigerait pas moins d'un volume; et l'idée d'entreprendre un tel travail ne saurait nous venir à l'esprit. Toutefois, et sans procéder à de longues analyses, il convient de dire où nous avons puisé les documents mis en œuvre dans l'étude que nous présentons.

Tout d'abord, chez les Grecs, il convenait d'interroger Hérodote et Aristote, et nous n'avons pas omis de le faire. Nous constations d'ailleurs, dès nos premières recherches, une perte fort regrettable, celle des ouvrages de Sosyle et de Philène, tous deux contemporains d'Annibal, et qui, tous les deux, vécurent dans son intimité[1]. Bien que Polybe fasse de leur méthode une critique assez amère[2], on n'eût pas manqué de trouver dans leurs écrits des renseignements précieux. Contrairement, d'ailleurs, à l'opinion de Polybe, Cicéron faisait le plus grand cas de

[1] Cornelius Nepos, *Annibal*, XIII.

[2] *Πρὸς μὲν οὖν τὰ τοιαῦτα τῶν συγγραμμάτων, οἷα γράφει Χαιρέας καὶ Σώσιλος, οὐδὲν ἂν δέοι πλέον λέγειν· οὐ γὰρ ἱστορίας, ἀλλὰ κουρεακῆς καὶ πανδήμου λαλιᾶς, ἐμοί γε δοκοῦσι τάξιν ἔχειν καὶ δύναμιν.* (Polybe, III, xx.) — *Διὰ γὰρ τὴν αἵρεσιν καὶ τὴν ὅλην εὔνοιαν, Φιλίνῳ μὲν πάντα δοκοῦσιν οἱ Καρχηδόνιοι πεπρᾶχθαι φρονίμως, καλῶς, ἀνδρωδῶς, οἱ δὲ Ῥωμαῖοι, τἀναντία· Φαβίῳ δὲ, τοὔμπαλιν τούτων.* (Polybe, I, xiv.)

Polybe reproche à Philène sa partialité, ses erreurs et ses anachronismes. Il cite un exemple et ajoute : *Φιλῖνον μὲν οὖν παρ' ὅλην ἄν τις τὴν πραγματείαν εὕροι τοιοῦτον ὄντα· παραπλησίως δὲ καὶ Φάβιον..*, (Polybe, I, xv.)

Plus loin, Polybe parle encore de Philène et invite le public à se défier de ses assertions ... *Διὰ τὸ καὶ πλείους διεψεῦσθαι τῆς ἀληθείας ἐν τούτοις, πιστεύσαντες τῇ Φιλίνου γραφῇ.* (Polybe, III, xxvi.)

l'Histoire de Philène[1], histoire qui n'avait pas été écrite en grec, comme on le croit généralement, mais bien en langue punique. C'est ce que M. Firmin Didot père établit fort ingénieusement[2].

Rien ne pouvait remplacer pour nous les mémoires de deux historiographes témoins oculaires des événements; mais, fort heureusement, il nous restait Polybe, dont la naissance se rapporte aux derniers temps de la deuxième guerre punique[3]; et nous avons pris pour premier guide cet honnête soldat, dont le style vigoureux et simple respire toujours une philosophie pure et l'amour de la vérité. Avec lui, nous avons consulté Diodore de Sicile, Strabon, Dion-Cassius, et chacun de ces auteurs nous a dévoilé quelques traits de la physionomie de Carthage, d'Amilcar et de son fils Annibal. Nous avons aussi interrogé Plutarque, principalement les *Vies de Fabius*, *de Marcellus*, *de Pyrrhus* et *de Timoléon*. Quelques éditions du grand biographe contiennent aussi les *Vies de Scipion* et *d'Annibal*[4]; mais il est démontré que ces deux études doivent être attribuées au Florentin Donat Acciajuoli[5], qui écrivait au XV[e] siècle de notre ère.

[1] « Is autem diligentissime res Annibalis persecutus est. » (Cicéron, *De Divinatione*, I, XLIX.)

[2] « Il est probable que l'Histoire d'Annibal par Philænus avait été écrite en « langue punique, et qu'ensuite elle aura été traduite en grec. Je ne crois pas que « l'expression employée par Cicéron (*De Divinat.* I, XLIX) soit contraire à cette « opinion : *Hoc autem in Philæni græca Historia est.* Pourquoi Cicéron emploie-t-il « ce mot *græca?* C'est précisément parce qu'il ne veut pas dire *punica* et se vanter « d'entendre la langue punique. Aurait-il dit, s'il eût cité Polybe, *hoc autem in Polybii græca Historia est?* Aurait-il averti les Romains que l'Histoire de Polybe était « écrite en grec? Au reste, le nom de Philænus, écrit de diverses manières par « les auteurs, me semble bien orthographié par Cornelius Nepos. Ce nom, d'ori- « gine punique, était révéré à Carthage, et rappelait le fameux dévouement des « frères Philænus, qui, pour reculer les limites de leur patrie, se laissèrent enter- « rer vivants..... » (M. Firmin Didot, tragédie d'*Annibal*, *Notes*, Paris, 1820.) (Voyez aussi sur Philène : Tite-Live, XXVI, XLIX, et Vossius, *Hist. grecq.* l. III.)

[3] Polybe est né à Megalopolis l'an 206 avant Jésus-Christ. (Voyez les *Tablettes chronologiques* de Lenglet, Paris, 1778, p. 493.)

[4] Voyez par exemple le tome IX de la traduction d'Amyot, Paris, 1786. — Les *Vies d'Annibal* et *de Scipion* ont été traduites par Charles de l'Écluse, « pour « servir de supplément aux *Vies* de Plutarque. »

[5] Voyez, à ce sujet, les *Notes* de M. Firmin Didot, tragédie d'*Annibal*, p. 73. — Donat Acciajuoli ou Acciaïoli, orateur, philosophe et mathématicien, et l'un des premiers hellénistes de son temps, naquit à Florence en 1428, et mourut à Milan en 1478. C'était un auditeur assidu des conversations littéraires présidées par Laurent de Médicis dans le bois des Camaldules; il fut gonfalonier de la

L'Alexandrin Appien, qui vivait au second siècle de l'ère chrétienne[1], nous offrait une ample collection de données, et, bien que l'exactitude de cet historien soit souvent contestable, nous n'avons pas compulsé sans profit ses *Guerres puniques*, ses *Guerres d'Espagne* et *d'Annibal*. Nous avons aussi consulté Lucien, Procope et les *Petits Géographes grecs*. Signalons enfin un érudit du XIVe siècle, du nom de Theodorus Metochita, qui fit une étude spéciale de l'organisation politique de Carthage, et qui eut l'idée de publier en grec[2] le résultat de ses savantes recherches[3].

Nous avons ensuite abordé les Latins et lu, dès la première heure, l'*Annibal* de Cornelius Nepos. Cette biographie est malheureusement d'une concision désespérante; c'est moins une histoire qu'un sommaire, un canevas à gros grains, présentant de fréquentes solutions de continuité. Mais, avec Nepos, nous possédions Tite-Live, son brillant contemporain[4], et c'est à Tite-Live que nous nous sommes adressé. On connaît la manière de l'historien romain. Son style élégant tourne sou-

République en 1473. (Voyez Guioguené, *Biographie universelle*, t. I, article ACCIAJUOLI [*Donat.*])

Quelques savants ont longtemps cru à une *Vie d'Annibal* de Plutarque. (Vossius *De hist. Latinis*, lib. III, cap. VIII, à l'article DONAT ACCIAÏOLI. — Voyez aussi de Mandajors, Ve volume des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*.) Mais il est reconnu que cette histoire a été écrite bien des siècles après Plutarque; qu'elle est due à Donat Acciajuoli. — « Je me suis proposé, dit cet auteur en son « épître dédicatoire à Pierre de Médicis, de rédiger dans ce volume les vies de « deux capitaines célèbres, Scipion et Annibal, que j'avais recueillies de divers « auteurs grecs et latins. » — Amyot, parlant de cet ouvrage, s'exprime ainsi : « Celles de Scipion et d'Annibal traduites par Charles de Lescluse ne se trouvent « en grec, ni ne sentent pas aussi l'esprit de Plutarque, sinon ont été écrites en latin « par Donatus Acciaiolus, comme les doctes de notre temps l'estiment. » — Ce qui a fait attribuer cette vie d'Annibal à Plutarque, c'est que beaucoup de personnes ne l'ont lue que dans le recueil de Campanus, de 1470, lequel ne distingue pas les véritables *Vies* de Plutarque de celles d'Acciajuoli, ou dans la traduction italienne de Battista Alessandro Jaconello, qui a supprimé l'épître dédicatoire. — Suivant de Mandajors, on a grand tort de traiter Acciaïoli d'imposteur, car il n'a jamais voulu faire confondre ses ouvrages avec ceux de Plutarque.

[1] « Vixit sub Hadriano imperatore, Christi anno 120, ut dixit auctor in libro II « *De Bellis civilibus*. » (Note manuscrite d'une édition de Henri Étienne, de la bibliothèque de Béziers.)

[2] Περὶ Καρχηδόνος καὶ τῆς αὐτῆς πολιτείας. (Voyez les *Miscellanea philosophica et historica*, Leipzig, 1821.)

[3] N'omettons pas de mentionner encore, parmi les Grecs, Homère et Euripide, dont quelques passages nous ont fourni sur la Phénicie des documents précieux.

[4] Cornelius Nepos écrivait l'an 70 avant Jésus-Christ; Tite-Live, vers l'an 59.

vent à la déclamation; les jugements qu'il porte sont empreints d'une passion non équivoque; on peut surtout lui reprocher de ne point contrôler d'assez près les renseignements dont il dispose, de ne point soumettre à une critique rigoureuse les sources auxquelles il puise. Son tort principal, à nos yeux, est de n'avoir connu que très-imparfaitement la géographie et l'art militaire, et de n'avoir pas sérieusement étudié Carthage. Cependant, malgré ses défauts et ses erreurs, Tite-Live nous a été d'un puissant secours; nous l'avons toujours eu sur notre table en regard de Polybe.

En même temps, nous feuilletions Valère-Maxime et Pline le Naturaliste; l'un et l'autre nous ont révélé des faits curieux. Florus nous a présenté des résumés saisissants, et Justin, de féconds aperçus. Les livres XVIII-XXIII de ce dernier sont, en particulier, d'une importance considérable, car ils contiennent à peu près tout ce que nous savons de l'histoire des Carthaginois avant leurs démêlés avec les Romains. Nous avons terminé nos études par la lecture de Salluste, de l'*Incertus*[1], d'Eutrope, d'Aurelius Victor, d'Ammien Marcellin, de Frontin, de saint Augustin et de Paul Orose; et parfois nous avons extrait de ces textes des documents précieux. Nous citerons enfin pour mémoire l'*Histoire des guerres des Carthaginois*, d'Alfius, que mentionne Festus Pompeius (*De verborum significatione*, l. XI).

Après les historiens, nous avions à fouiller les poëtes. Le *Pœnulus* de Plaute[2], représenté à Rome vers la fin de la deuxième guerre punique, nous a permis de tracer une esquisse vraie des mœurs carthaginoises. Virgile (*Énéide*, I et IV) a vivement éclairé pour nous quelques points obscurs des origines de Carthage; mais c'est surtout Silius Italicus[3] qui nous a permis de faire une ample moisson de notes touchant les contemporains d'Annibal. Avec Polybe et Tite-Live, Silius a été l'objet de nos études suivies. Nous avons aussi relu Horace et Juvénal, Juvénal dont le ton souvent acerbe n'exclut pas une profonde admiration pour la grandeur d'un ennemi de son pays[4]. Il était enfin de notre devoir de consulter l'*Africa* de Pétrarque, mais ce poëme latin ne nous a rien appris de nou-

[1] Nous avons fréquemment cité, principalement au chapitre v du livre III, l'*Incertus auctor*, l'auteur du livre *De Bello Africano*, attribué souvent à Hirtius.

[2] Né vers l'an 224 avant Jésus-Christ.

[3] Né à Rome l'an 25 de l'ère chrétienne.

[4] .....Hic est quem non capit Africa Mauro
Percussa Oceano, Niloque admota tepenti.
(Juvénal, *Sat.* 2, lib. IV.)

veau; ce n'est qu'un plagiat, souvent maladroit, des *Puniques* de Silius Italicus[1].

Telles sont les sources premières de notre *Histoire d'Annibal.* Nous avons aussi, d'ailleurs, interrogé les modernes qui avaient fait avant nous l'étude de la grande Carthage et celle de la deuxième guerre punique. Afin d'établir une nomenclature rationnelle de ces ouvrages divers, nous éliminons ici : les auteurs qui n'ont traité que du passage des Alpes, dont nous reportons la liste au premier chapitre du livre V; ceux qui ont spécialement analysé l'organisation politique de Carthage, qui seront énumérés à l'*appendice* B; ceux, enfin, qu'ont uniquement séduits les recherches numismatiques et topographiques touchant la vieille rivale de Rome. Les noms de ces derniers trouveront naturellement place aux *appendices* C et D.

Parmi les historiens proprement dits nous avons consulté la *Vie d'Annibal* de ce Donat Acciajuoli, ou Acciaïoli, dont il a été parlé plus haut, et, parallèlement, sa *Vie de Scipion l'Africain.* Ce sont là deux études de bonne foi, tout imbues des récits de Polybe et de Tite-Live, mais très-sommaires, et dans lesquelles nous n'avons trouvé de remarquable que la grande naïveté du traducteur Charles de l'Écluse[2]. Nous avons ensuite lu : Campomanes, *Antiquetad maritima de la Republica de Cartago;*

[1] On a dit que Pétrarque, ayant trouvé un manuscrit de Silius Italicus, et le croyant unique au monde, l'avait détruit, après s'en être inspiré, dans le but de faire attribuer à son *Africa* une originalité qui lui manquait absolument. Le temps a fait justice de cette manœuvre frauduleuse; les œuvres latines de l'amant de Laure sont presque complétement oubliées.

[2] Voici, par exemple, le portrait d'Annibal : « Or combien qu'au commen« cement la memoire du père luy servit d'un grand poinct pour acquerir la fa« veur des soudards; luy-mesme toutefois, bien tost après, pratiqua si bien par sa « dilligence et industrie, que les vieilles bendes, en oubliant tous autres capi« taines, n'eurent envie de choisir autre gouverneur que luy. Car il se trouvoit « avoir toutes les perfections que l'on sçauroit desirer en un souverain capitaine. « Il estoit d'un conseil prompt à executer toutes haultes entreprinses, et accompa« gné d'industrie et de hardiesse. Il avoit un cueur invincible à tous dangers et « adversitez du corps, par lesquelles plusieurs autres se trouvent empeschez de « faire leur devoir. Il faisoit de guet non plus ne moins que les autres, et estoit « prompt et adroit à faire toutes choses requises, soit en un vaillant soudard, ou « un bon capitaine. » (Voyez le *Plutarque* d'Amyot, t. IX, p. 417. Paris, 1786.)

Ce style rappelle assez bien celui de la tradurtion de Malherbe. Le poëte, parlant d'Annibal, que les Romains poursuivent de leur haine, s'exprime ainsi : *Annibal, qui eut meilleur nez que les autres, sentit bien que c'étoit à lui que le paquet s'adressoit.* Telle était, dans sa simplicité, la manière littéraire du temps.

Machiavel, *Discours sur Tite-Live;* Saint-Évremond, *Réflexions sur les différents génies du peuple romain;* enfin Rollin, *Histoire ancienne, Carthaginois.* Là, comme partout, les aperçus du bon Rollin sont ingénieux, et ses conclusions, frappées au coin du bon sens.

L'*Histoire* de Dampmartin[1] ne devait pas nous entraîner à de longues méditations; c'est un ouvrage très-superficiel, que nous avons bientôt laissé de côté, pour nous attacher à l'excellent *Manuel de Heeren*[2]. Ce livre a jalonné sûrement la voie que nous nous proposions de suivre, et, pour la pratiquer, nous avons disposé d'un trésor de matériaux préparés par Becker : *Vorarbeiten zu einer Geschichte des zweiten punischen Krieges.*

Les savants étrangers professent, comme on sait, une grande prédilection pour l'étude de l'antiquité phénicienne, et ils ont, en particulier, consciencieusement analysé Carthage. Nous citerons : Christophe Hendreich, *Carthago;* Bernewitz (Fried. Wilh. von), *Leben Hannibals*, Pirna, 1801; Kellermann, *Versuch einer Erklärung der punischen Stellen*, Berlin, 1812; Matthiæ, *Bemerkungen zu der Livianisch-Polybianischen Beschreibung der Schlacht bei Cannæ;* Bötticher, *Geschichte der Carthager,* histoire extrêmement remarquable, 1827. Nommons aussi l'*Encyclopédie* d'Ersch et Grüber, 1830; celle de Pauly (*Pauly Real-Encyclopädie*), 1842; le deuxième volume du grand ouvrage de M. L. Müller, Copenhague, 1861[3]; et, enfin, le livre de Jacob Abott, *History of Hannibal the Carthaginian*, Londres, 1849.

Carthage et le grand Annibal ont aussi, en France, passionné des écrivains d'une grande autorité, et nous ne saurions, à cet égard, citer des noms plus imposants que ceux de Bossuet et de Montesquieu. Toutes les *histoires romaines* consacrent plusieurs chapitres aux faits et gestes de notre héros; nous avons souvent lu celles de MM. Poirson, Michelet, Duruy et E. Dumont. Citons aussi l'*Histoire des Gaulois*, de M. Amédée Thierry, et, enfin, l'*Histoire de Jules César*, de S. M. l'empereur Napoléon III, dont nous avons longuement médité le premier livre. Quant aux monographies, elles sont assez rares, et nous n'avons remarqué que celle de Beauchamp, de la *Biographie universelle*, article : *Annibal.* On ne lira cependant pas sans intérêt les annales de Carthage résumées

[1] *Histoire de la rivalité de Carthage et de Rome*, de Dampmartin, capitaine au Régiment Royal cavalerie; deux volumes, bibliothèque de Versailles.

[2] *Manuel de l'histoire ancienne*, traduction de Thurot, 1836.

[3] Cet ouvrage de M. L. Müller a pour titre : *Numismatique de l'ancienne Afrique* (*sic*), et nous aurons à le citer plus d'une fois aux *appendices* B et C.

dans l'*Univers pittoresque* (*Afrique ancienne*), de Firmin Didot, par MM. Dureau de la Malle et Yanoski. Mentionnons enfin le *Précis historique de la vie d'Annibal et de ses campagnes en Italie*, de Nicolas Lemoyne des Essarts, Paris, 1868.

Après les histoires proprement dites, nous avons ouvert des livres d'art et d'histoire militaires, tels que ceux de Folard, de Guischardt et du général de Vaudoncourt. Les idées du chevalier Folard [1], qui n'accusent, le plus souvent, que le violent effort d'une imagination inquiète, ont été vivement critiquées par Guischardt, écrivain militaire sérieux, dont les *Mémoires* [2] nous ont été souvent d'un grand secours. Nos conclusions ne sont pas toujours conformes aux siennes, mais nous avons admiré sans ambages ses batailles de la Medjerda, du Tessin, de la Trébie, de Cannes et de Zama. Il est un grand ouvrage qui nous a été fort utile dans le cours de nos études, c'est l'*Histoire des campagnes d'Annibal en Italie*, du général de Vaudoncourt [3]; nous en avons fait, un temps, notre *vade-mecum*. Ces campagnes d'Italie ont aussi été étudiées par un autre général, Rogniat, qu'un esprit faux égarait souvent, et dont les *Considérations sur l'art de la guerre* [4] ont été très-vertement critiquées par Napoléon Ier. L'empereur considérait comme une plaisanterie [5] la campagne d'Annibal racontée par Rogniat, et, de fait, cette étude militaire n'est guère plus sérieuse que celle de M. de Beaujour [6]. Signalons, en terminant cette nomenclature des auteurs militaires, les judicieuses observations communiquées par Jomini à M. de Beauchamp pour la rédaction de son article : *Annibal*.

[1] Voyez l'*Histoire de Polybe*, traduction de dom Vincent Thuillier, avec un commentaire, ou un corps de science militaire, enrichi de notes critiques et historiques, etc. par M. Folard, chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis, mestre de camp d'infanterie. Amsterdam, 1753.

[2] *Mémoires militaires sur les Grecs et les Romains*, etc. par Charles Guischardt, capitaine au bataillon de S. A. sérénissime le margrave de Bade-Dourlach, au service de LL. HH. PP. les seigneurs États Généraux des Provinces-Unies. La Haye, 1758.

[3] *Histoire des campagnes d'Annibal en Italie pendant la deuxième guerre punique*, par Frédéric-Guillaume, général de brigade. Milan, Imprimerie royale, 1812. Trois volumes et un *Atlas*, dédiés au prince Eugène, vice-roi d'Italie.

[4] Rogniat, *Considérations sur l'art de la guerre*, Paris, 1816.

[5] Voyez, dans les *Mémoires de Napoléon*, de Montholon, t. II, dix-sept *Notes* sur l'ouvrage du général Rogniat.

[6] *De l'expédition d'Annibal en Italie*, par Félix de Beaujour, député de Marseille, Paris, 1832.

Il a paru, sur le même sujet, divers autres ouvrages, parmi lesquels on remarque : le *Précis* de des Essarts dont il a été parlé plus haut; le *Commentarius de expeditione Hannibalis in Italiam*, de Jacob Faxe, Londres, 1817 : le *Résumé des campagnes d'Annibal*, de Gérard, Paris, 1844 ; enfin les *Campagnes d'Annibal*, du lieutenant-colonel Macdougall, étude historique et militaire, traduite de l'anglais par E. Testarode, Paris, 1866.

Comme l'histoire, la littérature s'est plus d'une fois attachée à notre Annibal. Ouvrez un livre, le premier venu, où soit mis en scène quelque grand personnage, et, presque certainement, vous y verrez le nom d'Annibal resplendissant au centre d'une auréole éclatante. Nous n'en voulons d'autre preuve que la loi constante suivant laquelle le fils d'Amilcar a, jusqu'à nos jours, servi de pâture au *parallèle*, un genre littéraire à peu près perdu. Acciajuoli [1] et le bon Rollin [2] ont chacun écrit leur *parallèle* d'Annibal et de Scipion; Heeren [3] et Chateaubriand [4], celui d'Annibal et de Marlborough; Daudé de Lavalette [5] et M. Thiers [6] devaient enfin comparer Annibal à Napoléon.

La poésie dramatique a aussi voulu son tour, et nous avons à parler de plusieurs tragédies. C'est d'abord Thomas Corneille, qui, en 1669, dédie au marquis de Seignelay une *Mort d'Annibal*. Suivant cet exemple, et le 16 octobre 1720, Marivaux, alors âgé de trente-deux ans, fit représenter par les comédiens ordinaires du roi un *Annibal* en cinq actes. *Quoique estimable à bien des égards*, comme dit la notice biographique, cette œuvre eut peu de succès. Reprise au théâtre le 27 décembre 1747, elle a eu l'insigne honneur d'être traduite en allemand par Lessing, le fabuliste [7]. Les plus vulgaires broussailles de notre Parnasse national ont vraiment pour l'étranger d'incroyables attraits; quant à nous, nous ne pouvons que sourire à ces marivaudages, et nous avons cru lire le livret de l'opérette bouffe d'un de nos théâtres de genre, en voyant le vieil Annibal sottement amoureux d'une fille de Prusias, et cette fille, Laodice, entrant en scène *avec un mouchoir dont elle essuie ses pleurs.*

[1] *Vies de Plutarque* d'Amyot, Paris, 1786, t. IX, p. 574.

[2] *De la manière d'étudier*, t. IV. Voyez aussi *Histoire ancienne*, t. I.

[3] *Idées sur la politique et le commerce des peuples de l'antiquité.*

[4] *Révolutions anciennes.*

[5] *Recherches sur l'histoire du passage d'Annibal d'Espagne en Italie à travers les Gaules*, p. 140, Montpellier, 1838.

[6] *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. XX, *in fine*.

[7] Voyez la *Revue contemporaine*, numéro du 30 novembre 1866.

Une autre tragédie d'*Annibal* fut donnée au Théâtre-Français en 1814 : cette pièce en trois actes, d'un très-jeune auteur, n'eut que quelques représentations.

Enfin, en 1820, M. Firmin Didot père publia aussi son *Annibal*, tragédie en trois actes. Cette œuvre n'a jamais eu, que nous sachions, les honneurs de la scène, mais elle n'y eût certainement pas été déplacée. L'auteur a sagement pris à cœur de répudier les moyens dramatiques dont le XVIII[e] siècle a tant abusé, de renoncer à ce vieux jeu d'amour, qui n'a d'autre effet que de transformer en personnages ridicules les plus hauts « colosses de l'antiquité. » M. Didot paraît avoir longuement et lentement médité les textes, et, ce faisant, il a pu nous présenter un Annibal vrai, bien taillé sur l'antique [1].

Tels sont les travaux des modernes que nous avons lus très-attentivement ; mais il en est probablement encore d'autres qui, jusqu'ici, ne sont pas venus à notre connaissance. Nous ne saurions ni le regretter ni nous en plaindre, attendu que, en écrivant cette *Histoire d'Annibal*, nous nous proposions, avant tout, d'asseoir nos critiques sur une base faite des matériaux, malheureusement trop rares, que nous ont laissés les anciens.

[1] Cette tragédie d'*Annibal* de M. Firmin Didot renferme de beaux passages, témoin cette tirade :

ANNIBAL (à Prusias).

Il ne m'importe point de vivre ou de mourir ;
Il m'importe de vivre et mourir avec gloire.
Moi ! chercher le repos ! moi ! pouvez-vous donc croire
Que sous le poids des ans je languisse énervé ?
Fils du grand Amilcar, dans sa tente élevé,
Le travail du soldat avait pour moi des charmes.
La terre était mon lit ; jour et nuit sous les armes,
Dompter la soif, dormir couvert d'un bouclier,
Dresser pour les combats le plus fougueux coursier,
Le front nu, défier et la foudre et l'orage,
Gravir les monts, franchir les fleuves à la nage :
Tels ont été mes jeux, mes plaisirs, mes travaux ;
Et la guerre pour moi, seigneur, est un repos.
Je devais, par votre ordre, attaquer l'Italie.
N'accomplirez-vous point le serment qui vous lie ?
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

(*Annibal*, acte III, scène IV.)

# APPENDICE B.

## NOTES SUR CARTHAGE AU TEMPS D'ANNIBAL.

Le cadre que nous nous sommes tracé ne nous permettait d'introduire dans cette Histoire qu'une simple esquisse de Carthage au temps d'Annibal. Si l'on veut connaître en ses détails l'organisation de la grande République, il convient de consulter, parmi les anciens : Aristote, Polybe et Diodore de Sicile ; Strabon et la collection des *Petits Géographes grecs ;* Pomponius Mela et Pline le Naturaliste.

Chez les modernes, il faut interroger : Theodorus Metochita, dont nous avons déjà cité le livre[1] ; Hendreich[2], et surtout Heeren[3], dont le grand ouvrage, publié pour la première fois en 1793, opéra dans la science une véritable révolution. Les *Considérations sur la décadence des républiques anciennes,* de lord Montaigu, sont une œuvre assez insignifiante, mais on ne lira pas sans intérêt l'excellente étude de Kruse : *Aristoteles de politica Carthaginiensium,* Breslau, 1824. Nous recommandons aussi les grands travaux de Munter[4] et de Movers[5], déjà mentionnés dans le

[1] Voyez l'*appendice A.*

[2] *De republica Carthaginiensium,* 1664.

[3] *Idées sur la politique et le commerce des peuples de l'antiquité.* Voyez la traduction de W. Suckau, 1830.

« Dans le cours de ses études, dit M. Suckau, Heeren avait été peu satisfait de « tout ce qu'il avait lu sur Carthage. De là il conçut le projet d'examiner plus « à fond l'histoire et le caractère de cette cité. Il commença par Polybe, et y joi- « gnit successivement les autres sources historiques. Ce travail, poursuivi sans « relâche, prit pour lui un intérêt toujours croissant. L'esprit et le caractère de la « première grande république à la fois commerçante et conquérante se dévoilèrent « à ses yeux ; son point de vue s'étendant de plus en plus, l'antiquité se montra « à lui sous le rapport nouveau du commerce et de la constitution des anciens « États. Ainsi se forma en lui l'idée de les envisager sous ce double point de vue ; « ce fut la tâche de sa vie et l'origine de son grand ouvrage : *De la politique et du* « *commerce des peuples de l'antiquité.* »

[4] Munter, *Religion der Carthager.* 1816.

[5] Movers, *Das Phœnizische Alterthum.*

cours de ce récit; le tableau de Carthage, de M. Dureau de la Malle, inséré dans l'*Univers pittoresque* de Firmin Didot, et l'Histoire de Bötticher[1].

Indiquons enfin l'*Encyclopédie* d'Ersch et Grüber, 1830; la *Géographie ancienne* de George (*Georgii alte Geographie*), 1830; la *Pauly Real-Encyclopädie*, 1842; la *Numismatique* de M. L. Müller, Copenhague, 1861; et, pour clore cette longue liste, le bel ouvrage de M. Vivien de Saint-Martin : *Le nord de l'Afrique dans l'antiquité grecque et romaine*, Paris, Imprimerie impériale, 1863.

Au fond, nous n'avons que peu de chose à ajouter au livre II[e] de notre Histoire, et il ne nous reste qu'à noter quelques faits parmi les plus saillants.

Le gouvernement de Carthage, dit M. L. Müller, était essentiellement aristocratique, et l'aristocratie se trouvait répartie en trois ordres distincts. Le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif étaient aux mains d'un sénat, divisé en deux sections : l'une de trente membres, pris dans la haute aristocratie; l'autre composée de trois cents notables, représentant l'aristocratie inférieure. Il est très-regrettable que l'auteur de la *Numismatique de l'ancienne Afrique* n'indique pas les sources auxquelles il a puisé des données aussi précises. Nous déclarons, quant à nous, n'avoir trouvé dans les textes aucun passage de nature à autoriser ces assertions.

En ce qui concerne l'armée, nous avons fait remarquer l'importance de la légion carthaginoise, spécialement destinée à former les cadres des troupes mercenaires. L'institution de cette légion sacrée valut à la République de longues années de gloire, et, dans d'autres circonstances, elle eût assuré son salut, de même que la bonne organisation de l'école militaire de West-Point a, tout récemment, sauvé les États de l'Amérique du Nord.

Les Carthaginois, avons-nous dit, étaient, avant tout, bons marins. Les Phéniciens, leurs ancêtres, avaient, les premiers, imaginé d'appliquer les observations astronomiques à l'art de la navigation[2]. Pour eux,

[1] Bötticher, *Geschichte der Carthager*, 1827. Nous avons déjà parlé de ce remarquable ouvrage.

[2] « ... Siderum observationem in navigando Phœnices [invenerunt]. » (Pline, *Hist. nat.* VII, LVII.)

Les Phéniciens eurent, les premiers, l'idée d'observer la petite Ourse. Τὸ *δὲ πρὸς τὴν ἑτέραν Ἄρκτον τὴν μικρὰν τὴν κυνέουσαν πλέειν Φοινικῶν ὕστερον εὕρημα.* (Eustath. *Iliad.* A.) — ... *Ὥσπερ τοῖς ναύταις πρὸς τῶν Ἄρκτων, τοῖς*

ils eurent, suivant Aristote, la gloire d'inventer la quadrirème[1] et les cordages[2].

Digne descendant de Cadmus[3], ce peuple, essentiellement industriel,

μὲν Φοινίξι τὴν ὀλίγην. (Arrien, VI.) — Ἀλλ' ἀφ' οὗ οἱ Φοίνικες ἐσημειώσαντο καὶ ἐχρῶντο πρὸς τὸν πλοῦν. (Strabon, I.)

Quæritis et cœlo Phœnicum inventa sereno
Quæ sit stella homini commoda, quæque mala.

(Properce, II, v. 990.)

« Hunc [polum] circum Ἄρκτοι duæ feruntur, nunquam occidentes.

Ex his altera apud Graios Cynosura vocatur,
Altera dicitur esse Helice;

« cujus quidem clarissimas stellas totis noctibus cernimus... Paribusque stellis « similiter distinctis eumdem cœli verticem lustrat parva Cynosura.

Hac fidunt duce nocturna Phœnices in alto.

(Cicéron, *De Natura deorum*, II, XLI.)

Namque Helice Graios, Tyrios Cynosura per altum
Parva tegit...

(Festus Avienus.)

..... nec pervigilem tu fallere vultum,
Obscuro quamvis cursu, Cynosura, valeres.

(Silius Italicus, *Puniques*, XIV, v. 456, 457.)

« Inventa est sive observata [Cynosura] ab initio ab ipsis Phœnicibus, unde « etiam *Phœnice* appellata est. » (Scheffer, *De militia navali veterum*, t. V du *Thesaurus antiquitatum* de Polenus.)

Les Carthaginois préféraient la constellation de la petite Ourse à celle de la grande, et l'on savait la raison de cette préférence.

Certior est Cynosura tamen sulcantibus æquor;
Quippe brevis totam fido se cardine vertit
Sidoniamque ratem nunquam spectare fefellit.

(Germanicus, ap. Scheffer, *loco cit.*)

[1] « Quadriremem Aristoteles [auctor est] Carthaginienses [fecisse]. » (Pline, *Hist. nat.* VII, LVII.) — Les ingénieurs carthaginois excellaient dans l'art des constructions navales de cet échantillon et savaient admirablement en plier les œuvres vives à tous les besoins de la guerre. (Voyez Polybe, I, XLVII.)

[2] Ces cordages en sparterie ne furent en usage qu'après la conquête de l'Espagne par les Carthaginois. « Sparti quidem usus multa post sæcula cœptus est : nec « ante Pœnorum arma, quæ primum Hispaniæ intulerunt. » (Pline, *Hist. nat.* XIX, VII; cf. VIII et IX.)

[3] On attribue au Phénicien Cadmus la découverte de l'or. « Auri metalla et « conflaturam Cadmus Phœnix [invenit] ad Pangæum montem. » (Pline, *Hist. nat.* VII, LVII.)

avait vraiment le génie des découvertes. Il excellait dans la préparation de la cire [1], qu'il savait, ainsi que la chaux et la poix [2], plier à mille usages. Ardent et infatigable en toutes ses entreprises, il allait, jusque chez les Nasamons, chercher des pierres fines, dont il trafiquait avantageusement [3]. Ne négligeant aucune source de profits, et faisant argent de toutes choses, il vendait jusqu'aux chardons qui croissaient dans la campagne de Carthage [4], et cette culture n'était pas moins rémunératrice que celle du silphium [5] ou du grenadier (*Punicus malus*) [6]. Nous avons exposé combien l'agriculture était en honneur à Carthage au temps de sa splendeur; Pline [7] raconte des merveilles de la fertilité du sol, et son témoignage à cet égard est, de tous points, conforme à celui de Polybe.

Nous avons aussi essayé de peindre les mœurs des Carthaginois; ajoutons quelques traits au tableau.

Les femmes, à Carthage, embrassaient souvent la vie religieuse du vivant même de leurs maris. Quelquefois, en leur lieu et place, elles faisaient entrer d'autres femmes dans le lit nuptial; et, sans perdre leur titre d'épouse, elles observaient dès lors une chasteté si sévère, qu'elles ne se permettaient même plus d'embrasser leurs enfants mâles. C'est ainsi que, au temps de Tertullien [8], elles se consacraient à Cérès.

Les enfants des premières familles de Carthage, dit Patrizi [9], étaient

[1] «Optima [cera] quæ punica vocatur..... punica medicinis utilissima... «ad edendas similitudines et innumeros mortalium usus, parietumque et armo«rum tutelam.» (Pline, *Hist. nat.* XXI, XLIX. — Cf. Vitruve, VII, IX.)

[2] «Sed cura tuentur picando parietes, quoniam et tectorii calce roditur. Sci«teque dictum est : *ad tecta eos pice, ad vina calce uti*, quoniam sic musta con«diunt.» (Pline, *Hist. nat.* XXXVI, XLVIII.)

[3] «Nascitur [carbunculus] apud Nasamonas..... Carthaginem quondam «deportabatur.» (Pline, *Hist. nat.* XXXVII, XXX.)

[4] «Certum est quippe carduos apud Carthaginem magnam..... sestertium «sena millia a parvis reddere areis.» (Pline, *Hist. nat.* XIX, XLIII.)

[5] Voyez, sur le *silphium*, Pline, XIX, XV.

[6] Pline, *Hist. nat.* XII, XXVIII.

[7] Pline (*Hist. nat.* XVIII, LI) vante surtout la magnificence des environs de Tacape. Il nous apprend aussi le cas que les Romains faisaient de l'ouvrage de Magon sur l'agriculture. — «Cui quidem tantum honorem senatus noster habuit, «Carthagine capta, ut, quum regulis Africæ bibliothecas donaret, unius ejus «duodetriginta volumina censeret in latinam linguam transferenda... peritisque «linguæ punicæ dandum negotium.» — Ce traité de Magon fut traduit en latin par Silanus. (Pline, XVIII, V.)

[8] Tertullien, *Ad uxorem*, I, VI.

[9] Francesco Patrizi, évêque de Gaëte, né à Sienne, mort en 1494, dans son

élevés dans les temples depuis l'âge de trois ans jusqu'à l'âge de douze [1]. De douze à vingt ans, ils s'occupaient d'études professionnelles; à vingt ans, ils entraient à l'école militaire, d'où ils ne sortaient qu'à vingt-cinq ans; à trente ans, ils se créaient un foyer et songeaient à se marier. C'était là une loi inviolable: l'homme ne se mariait qu'à trente ans accomplis; la femme, à vingt-cinq ans [2]. Cette règle souffrait cependant parfois des exceptions, et l'on sait qu'Annibal était encore dans sa vingt-septième année lorsqu'il épousa Imilcée, fille de l'Espagnol Castalius.

ouvrage dédié au pape Sixte IV et intitulé : *Francisci Patricii Senensis de Institutione reipublicæ libri novem.* — Le passage de Patrizi qui relate ce fait est cité par Antoine de Guevara, évêque de Mondonedo, dans son *Libro di Marco Aurelio, con l'Horologio de Principi*, Venise, 1563. — M. Firmin Didot se demande avec raison sur quelle autorité s'est appuyé Patrizi; nous serions, quant à nous, fort embarrassé de le dire.

[1] Les contemporains d'Annibal professaient donc le respect de leurs dieux et ne formaient pas encore une race aussi abâtardie que celle des Chinois de nos jours.

[2] Voici le passage de Guevara : « Patricio Senese, nel libro della Republica, « dice que la città di Cartagine, prima che essa guerreggiasse con Romani, era « molto generosa, et haveva la sua republica ben ordinata; ma perche la guerra « ha questo publico costume, che uccide gli huomini et consuma la robba, et « sopra tutto estingue gli antichi costumi, Cartaginesi haveano per costume, che « i fanciulli, et specialmente quelli de gli huomini honorati, da tre anni in su « aina a i dodici, si creavano ne i tempij; da dodici sin' a venti, si davano ad im- « parare gli ufficij; da venti sin' a venti cinque, imparavano l' arte della guerra « nella casa militare; forniti gli anni trenta, attendevano al suo matrimonio; « perche era tra loro legge inviolabile, che non si maritasseno fin che 'l giovane « non havesse anni trenta, et la giovane venti cinque. »

# APPENDICE C.

## NUMISMATIQUE DE CARTHAGE.

Les monuments numismatiques fournissant à l'histoire ses données les plus sûres, nous avons cru devoir consacrer le présent Appendice à une étude sommaire des monnaies carthaginoises.

Parmi les savants qui se sont attachés à cette étude intéressante, et dont les travaux font, à divers titres, autorité, nous citerons Pellerin, Bayer, Bellermann, Gesenius, Ugdulena, Creuzer, Munter, Movers, Raoul-Rochette, Aloys Müller, Eckhel, Böckh, Mommsen, Franks, le docteur Judas, le duc de Luynes, Falbe, Lindberg et enfin M. L. Müller [1]. Quant aux monnaies puniques, il en existe un grand nombre, disséminées dans les divers musées de l'Europe. Le Cabinet des antiques de la Bibliothèque impériale possède, à lui seul, 428 pièces, dont 208 provenant de la collection du duc de Luynes [2]. Les documents ne font donc point défaut; mais, malgré ces richesses, la numismatique de Carthage donne prise à une grande divergence d'opinions.

Suivant une opinion fort accréditée, la totalité des monnaies carthaginoises auraient été émises en Sicile; aucune monnaie, par conséquent, n'aurait été frappée à Carthage. Eckhel et Mommsen considéraient comme siculo-phéniciennes toutes les pièces qui nous sont parvenues; mais l'opinion contraire prévaut généralement aujourd'hui. C'est que, en effet, les monnaies carthaginoises de nos cabinets ne sont pas antérieures au IVe siècle avant Jésus-Christ, époque à laquelle un grand nombre de

[1] Falbe et Lindberg avaient entrepris un grand ouvrage, qui vient d'être refondu, terminé et publié par M. L. Müller : nous voulons parler de la *Numismatique de l'ancienne Afrique*, Copenhague, 1861, dont le deuxième volume est consacré à l'étude des monnaies de la Bysacène et de la Zeugitane. C'est dans ce beau livre que nous avons puisé la majeure partie de nos documents. La Bibliothèque impériale possède un exemplaire de la *Numismatique* de M. L. Müller, don de S. M. le roi de Danemark.

[2] Nous avons pu examiner à notre aise toutes ces monnaies carthaginoises, grâce à l'extrême obligeance de M. Chabouillet, qui a bien voulu nous ouvrir tous les médailliers de la Bibliothèque impériale.

villes commerçantes n'en étaient pas encore à battre monnaie. Au III[e] et au II[e] siècle, la fabrication était devenue générale en Occident; Carthage eût donc alors été la seule République qui n'eût pas eu son coin? Tant qu'elle posséda la Sicile, elle eut évidemment recours au talent des artistes siciliens; mais, la Sicile perdue, elle ne pouvait renoncer aux avantages du monnayage, et il est impossible que, au temps d'Amilcar et d'Annibal, elle n'ait pas elle-même frappé son numéraire. Quelques textes, d'ailleurs, démontrent bien qu'il en fut ainsi : aux débuts de la guerre de Libye, Carthage payait déjà ses mercenaires en pièces d'or [1]. A son entrée en Italie, Annibal achetait la reddition de Casteggio (*Clastidium*) moyennant quatre cents écus d'or [2]. On ne saurait donc révoquer en doute le fait de l'établissement d'une direction de la monnaie à Carthage.

Suivant M. L. Müller, il convient de répartir les pièces puniques en deux grandes divisions, dont la première comprend l'or, l'argent et le bronze émis depuis le IV[e] siècle jusqu'à la ruine de Carthage (146). La deuxième est afférente aux temps de la domination romaine, et nous n'avons pas à nous en occuper [3].

Les monnaies de la première division peuvent, à leur tour, se ranger sous deux chefs bien distincts : les *tétradrachmes* de bronze, frappés en Sicile, et les *pièces autonomes* d'or, d'argent et de bronze, sortant des ateliers de Carthage.

La série des tétradrachmes comprend six classes, dont nous exposerons les caractères distinctifs :

*1[re] classe.* — A la légende *Kart-Chadasat.* Deux exemples :

1. Tête de Cérès, couronnée d'épis; derrière, la légende. ℞, un cheval marchant; au fond, un palmier.

2. Partie antérieure d'un cheval au galop, couronné par la Victoire; devant, un grain d'orge. ℞, un palmier; sur les côtés, la légende.

*2[e] classe.* — Aux légendes *Kart-Chadasat* et *Machanat.* Deux exemples :

1. Partie antérieure d'un cheval au galop, couronné par la Victoire;

[1] *Λαβόντας τὰ εἰς κατεπείγοντα χρυσοῦν ἕκαστον.* (Polybe, I, LXVI.)

[2] «Nummis aureis quadringentis.» (Tite-Live, XXI, XLVIII.) — Voyez aussi Diodore de Sicile (XXIII, IX), évaluant à six mille pièces d'or l'amende infligée à Hannon, en punition de la perte d'Agrigente.

[3] Toutes les pièces de cette deuxième division sont de bronze. La plupart remontent aux règnes d'Auguste et de Tibère, et ne présentent que des légendes latines.

devant, un grain d'orge; au-dessous, la légende. ℞, un palmier; sur les côtés, la légende.

2. Partie du même cheval; au-dessus, le grain d'orge. Même ℞.

*3e classe.* — A la légende *Am Machanat*. Trois exemples :

1. Tête d'Hercule, coiffée de la peau de lion. ℞, buste de cheval; derrière, un palmier; au-dessous, la légende.

2. Tête de déesse, couronnée de roseaux (la Sicile); autour, quatre dauphins. ℞, buste de cheval.

3. Tête de Vénus, coiffée d'un bonnet asiatique. ℞, lion marchant; au fond, un palmier.

*4e classe.* — A la légende *Mechasbim*.

Tête d'Hercule, coiffée de la peau de lion. ℞, un buste de cheval; derrière, un palmier.

Les monnaies de cette classe ne diffèrent que par le revers, lequel porte tantôt une massue, tantôt une grenade ou un caducée.

*5e classe.* — A d'autres légendes ou à lettres isolées. Deux exemples :

1. Tête de Cérès, couronnée d'épis. ℞, cheval marchant; au fond, un palmier.

2. Tête de femme, couronnée de roseaux; devant, un θυμιατήριον. ℞, cheval marchant, couronné par la Victoire; au fond, un palmier; devant, un caducée.

*6e classe.* — Sans légende. Deux exemples :

1. Tête de Cérès, couronnée d'épis. ℞, cheval marchant; au fond, un palmier.

2. Même tête; devant, deux dauphins; derrière, le signe [symbole]. ℞, cheval debout; au fond, un palmier; au-dessus, le soleil; au-dessous, une fleur.

La légende *Kart-Chadasat* des tétradrachmes de bronze exprime le nom même de la république de Carthage. Par *Machanat* et *Am Machanat* il faut entendre le camp, l'armée. Dans l'espèce, il s'agit des monnaies frappées spécialement pour la solde des troupes[1]. Quant au mot *Mechasbim*, il se rapporte aux fonctions d'officier payeur; c'est ainsi qu'on trouve souvent le nom du questeur sur les monnaies romaines frappées dans les provinces. Enfin, les lettres isolées servent à distinguer les camps et les officiers payeurs attachés à chaque corps d'armée.

[1] Les guerres de l'antiquité étaient si longues qu'un service de la monnaie fonctionnait ordinairement au quartier général du commandant en chef.

La tête d'Hercule est prise pour image du dieu Melkarth; celle de la Cérès aux dauphins exprime l'attachement des Carthaginois au culte de la protectrice de la Sicile. La figure de femme au bonnet asiatique est celle de la Vénus Érycine. Le lion symbolise l'Afrique; le cheval, la Libye carthsginoise; le palmier, la Phénicie. Les ornements accessoires sont afférents aux divinités spécialement révérées à Carthage.

Le poids de ces monnaies varie de 16 grammes à 17 gr. 3 : c'est bien celui du tétradrachme attique, avec les écarts ordinaires.

Les tétradrachmes puniques ont été frappés à Panorme et à Lilybée, depuis la fin du v° siècle jusqu'à l'an 241 avant Jésus-Christ. Le style n'offre aucune trace d'archaïsme, et prouve bien que ces pièces ne sauraient remonter à une époque antérieure.

Telles sont les premières monnaies de Carthage, peut-être les seules qu'elle ait fait frapper en Sicile, en vue des besoins du trésor de l'armée. Pour le service des autres dépenses publiques, le gouvernement carthaginois ussit vraisemblablement de monnaies émises par les républiques urbaines de la grande île.

La série des *pièces autonomes* comprend des monnaies d'or, des monnaies d'argent et des monnaies de bronze.

Monnaies d'or. — Sept classes.

*1<sup>re</sup> classe.* — Tête de Cérès ou de Proserpine. ℞, cheval debout. — Exemple : Tête de Cérès. ℞, cheval debout ; au-dessus, un disque radie flanqué de deux *ureus* dont les têtes sont surmontées d'un disque.

*2<sup>e</sup> classe.* — Tête de Cérès ou de Proserpine. ℞, cheval debout, la tête tournée.

*3<sup>e</sup> classe.* — Tête de Cérès. ℞, cheval marchant ou trottant.

*4<sup>e</sup> classe.* — Tête de Cérès. ℞, cheval galopant. — Exemple : Tête de Cérès à gauche; grènetis. ℞, cheval au galop, à droite; au-dessus, le symbole [symbole] ; grènetis.

*5<sup>e</sup> classe.* — Tête de Cérès. ℞, buste de cheval.

*6<sup>e</sup> classe.* — Tête de Cérès. ℞, palmier.

*7<sup>e</sup> classe.* — Buste de cheval. ℞, palmier.

Monnaies d'argent. — Huit classes.

*1<sup>re</sup> classe.* — Tête de Cérès ou de Proserpine. ℞, cheval debout. — Exemple: Tête de Proserpine à gauche; grènetis. ℞, cheval debout; au-dessus, un disque radié flanqué de deux *ureus;* filet au pourtour. Cette classe comprend des monnaies de potin.

*2<sup>e</sup> classe.* — Tête de Cérès ou de Proserpine. ℞, cheval debout, la tête

tournée. — Exemple : Tête de Cérès. ℞, cheval debout à droite; au fond, un palmier; un astre devant le cheval. Il y a aussi dans cette classe des monnaies de potin.

*3e classe.* — Tête de Cérès ou de Proserpine. ℞, cheval tournant la tête en marchant. On rencontre dans cette classe des monnaies de potin.

*4e classe.* — Tête de Cérès. ℞, cheval trottant. — Exemple : Tête de Cérès à gauche; grènetis. ℞, cheval trottant à droite; au-dessus du cheval, un astre ou le symbole ♁, *alias* ♁.

*5e classe.* — Tête de Cérès ou de Proserpine. ℞, cheval galopant.

*6e classe.* — Tête de Cérès. ℞, cheval ailé.

*7e classe.* — Tête de Cérès. ℞, tête de cheval.

*8e classe.* — Tête de cheval. ℞, palmier.

Monnaies de bronze. — Neuf classes.

*1re classe.* — Tête de Proserpine ou de Cérès. ℞, cheval debout.

*2e classe.* — Tête de Proserpine. R, cheval debout, la tête retournée.

*3e classe.* — Tête de Proserpine ou de Cérès. ℞, cheval retournant la tête en marchant.

*4e classe.* — Tête de Proserpine ou de Cérès. ℞, cheval trottant ou marchant.

*5e classe.* — Tête de Proserpine. ℞, cheval galopant.

*6e classe.* — Tête de Cérès ou de Proserpine. ℞, buste de cheval.

*7e classe.* — Tête de Proserpine. ℞, palmier.

*8e classe.* — Cheval. ℞, palmier.

*9e classe.* — Buste de cheval. ℞, palmier. Exemples :

1. Tête de Proserpine à gauche. ℞, cheval debout, à droite, portant un licou; au-dessus, un disque radié flanqué de deux *ureus* ayant la tête surmontée d'un disque.

2. Même avers. ℞, même cheval; devant le cheval, un caducée et une couronne.

Le style qui s'est développé à Carthage, après l'évacuation de la Sicile par la *Machanat*, présente une variété infinie de types, différant tous du type sicilien, et d'une beauté très-souvent contestable : le travail est peu soigné; le relief est très-bas; les têtes de déesses et les torses de chevaux sont fort loin de leurs similaires de l'art grec. La classification de M. L. Müller paraît donc assez rationnelle.

Les colonies carthaginoises battaient vraisemblablement monnaie, mais, n'étant pas autonomes, elles n'usaient que des coins de la métropole. C'est, d'ailleurs, du grand nombre de lieux d'émission que vient

la grande diversité de caractères de l'art monétaire carthaginois. Le cachet grossier de beaucoup de pièces, de bronze principalement, ne permet pas d'en attribuer la fabrication à la ville de Carthage elle-même, ni aux villes de Sicile; il faut nécessairement les imputer aux colonies, qu'un outillage imparfait, sans doute, empêchait de reproduire nettement des modèles purs.

L'atelier de Carthage a frappé les pièces d'or, d'electrum et d'argent, et aussi quelques monnaies de potin durant la période de décadence. Carthagène frappait beaucoup d'argent. Quant aux bronzes, ils sortaient principalement des colonies. Les monnaies carthaginoises de nos cabinets proviennent en grande partie de la Sardaigne, de Malte, de l'Espagne, de la côte d'Afrique.

Les *têtes couronnées d'épis* ne doivent pas être prises pour des têtes d'Astarté, ainsi que le voulaient Munter et Movers; elles se rapportent à Cérès et à Proserpine. Les Carthaginois, qui avaient appris le monnayage en Sicile, frappaient leurs propres monnaies d'après les modèles en usage dans l'île. Les deux déesses, génies tutélaires d'un territoire en partie soumis aux Carthaginois, étaient, à Carthage, l'objet d'un culte tout particulier. Ces types avaient cours; ils étaient connus du public, et la perte de la Sicile ne les fit pas abandonner.

Les *têtes de Cérès* se classent sous six rubriques : A, B, C, D, E, F. La rubrique A comprend des têtes dont les traits sont réguliers et nobles, et la distinction du type les fait souvent confondre avec les effigies des monnaies siciliennes. De B à D, la beauté s'efface graduellement. Dans les têtes comprises sous la rubrique E, on remarque une saillie prononcée de l'arcade sourcilière et la fente étroite de l'œil. La lèvre supérieure est très-voisine du nez; la joue est épaisse, et le menton, proéminent; les cheveux sont bouclés. De larges colliers, des boucles d'oreilles à trois pendeloques, leur composent une parure d'un goût douteux. Ces figures, qu'on ne rencontre que sur des monnaies d'electrum, de potin ou de bronze, accusent, suivant M. L. Müller, le type carthaginois. La rubrique F est afférente à un travail grossier, aboutissant à la caricature du type coté E. L'œil est presque clos; la partie inférieure du visage est d'une largeur hors de proportion avec celle du front; le cou affecte une longueur démesurée.

Les *têtes de Proserpine*, classées sous les rubriques G, H, I, sont fort différentes de celles de Cérès. Les traits sont plus fins, plus jeunes; le nez est plus effilé. Les cheveux ne sont pas bouclés, mais noués. Le cou ne porte point de collier; la boucle d'oreille n'a qu'une pendeloque. Cérès est représentée sur la plupart des monnaies d'or et des mon-

naies d'argent, et, exclusivement, sur celles du plus grand module ; Proserpine figure sur les monnaies inférieures, sur les bronzes du plus grand diamètre.

Plusieurs savants ont vu dans la figure de *cheval* le symbole de Neptune ; M. Aloys Müller, celui de Baal ; Movers et M. L. Müller, l'emblème de la Libye. Cette dernière interprétation paraît devoir être adoptée. Le cheval carthaginois est maigre et musclé ; l'encolure est épaisse, les jambes sont assez courtes. Il porte souvent un licou. Les variétés qu'il présente ont été classées sous diverses rubriques ; quant à la pose, elle ne saurait permettre de déterminer ni le lieu d'émission, ni le système monétaire, ni la valeur de la pièce.

La *tête de cheval* est, comme le cheval entier, le symbole de la Libye.

Le *cheval ailé* représente Pégase, procréé en Libye par Neptune et Méduse, et dompté par Minerve. Ce mythe grec paraît d'origine punique. Du reste, Pégase figure souvent aussi sur les monnaies siciliennes.

Si le cheval est l'emblème de la Libye, pays d'adoption des Carthaginois, le *palmier*, symbole de la Phénicie, servait à leur rappeler leur nationalité d'origine. Aussi cet arbre était-il fréquemment employé comme *accessoire* dans les divers types de monnaies. Les autres accessoires étaient : le symbole égyptien, *disque radié, flanqué de deux serpents ;* l'*astre*, symbole de Baal-Soleil ; le *cercle radié*, image du soleil ; le *croissant avec un disque dans le concave*, représentation de la lune, si révérée des Carthaginois[1] ; le *caducée*, symbole du dieu *Taaut*, similaire de Mercure ; l'*épi double*, attribut de Cérès et de Proserpine ; l'*enseigne*, symbole militaire, ou bâton thyrsique en usage dans les cérémonies religieuses ; la *couronne*, emblème de la victoire ; le symbole phénicien ou , qui a donné lieu à une multitude d'interprétations. Eckhel et Raoul-Rochette y voyaient le *tau* égyptien, la *croix ansée*, symbole de la vie immortelle. Gesenius et Creuzer le prenaient pour l'image de Baal et d'Astarté ; Ugdulena, pour celle d'Artarté seule. Franks y reconnaissait Tanit ou Astarté ; Judas y voyait le symbole de l'âme des génies protecteurs. Ce cône, pourvu de tête et de bras, n'est, suivant M. L. Müller, que la figure du dieu solaire, de Baal-Chamman.

Les symboles accessoires ne peuvent servir à distinguer les fonctionnaires de la monnaie, ni les ateliers divers de Carthage, ni les lieux

[1] Polybe, VII, IX. — Plutarque, *De facie in orbe lunæ*. C'est l'image d'Astarté (Hérodien, V, VI), adorée spécialement sous le nom de Tanit. Le disque à l'intérieur du croissant représente la pleine lune.

d'émission ; ils ont une signification purement religieuse et nationale, et font partie essentielle du type monétaire carthaginois.

Une légende unique [caractères puniques] est gravée sur les monnaies d'or et sur les monnaies d'argent du plus grand module, et les interprétations de cette légende sont des plus divergentes. Pellerin et Lindberg y voyaient le nom même de Carthage ; Boyer et Bellermann, celui de Byrsa ; et cette dernière explication paraît la meilleure. C'est dans l'acropole en effet que l'on a dû construire le premier hôtel de la monnaie. Tout en se ralliant à cette opinion, M. L. Müller ne la considère point comme irréfutable ; il pense qu'on peut aussi bien se prononcer en faveur d'un nom de soff'ète.

Sont-ce des noms de soff'ètes ou de directeurs de la monnaie que représentent les abréviations trouvées sur quelques pièces ? La seconde hypothèse nous paraît admissible. Quant aux lettres isolées, ce sont ou des initiales de noms de villes, ou des chiffres afférents aux époques d'émission, ou des marques de fabrique, ou enfin des initiales de noms de chefs d'atelier, de directeurs. On a retrouvé ainsi la presque totalité des lettres de l'alphabet, et, le plus souvent, sur des monnaies de bronze.

Les *globules* et les *points* varient toujours de 1 à 4. Böekh et Mommsen y voient une indication de la valeur monétaire ; mais ces signes, sur lesquels rien n'attirait l'attention du public, étaient plutôt une marque de fabrique, un poinçonnage du contrôle, un visa de l'administration.

Les monnaies d'or ont été frappées à des titres divers. Quelques-unes sont d'or pur ; mais, souvent aussi, l'or s'allie à l'argent ; les analyses du duc de Luynes ont accusé des proportions de deux à trois cinquièmes d'or.

On donne, en numismatique, le nom d'*electrum* à l'alliage dans lequel on suppose plus d'un cinquième d'argent. A Carthage, les monnaies d'electrum étaient en bien plus grand nombre que celles d'or pur. L'or, qu'on allait chercher au Soudan et sur les côtes de Guinée, avait une grande valeur, et, dans ses jours de détresse, la *γερουσία* altérait sans scrupules le titre des monnaies. Les pièces d'electrum ont tout à fait l'aspect de leurs similaires de bon aloi ; elles circulaient avec la même valeur nominale.

Le titre des pièces d'argent est également très-variable. On en trouve d'argent pur, d'autres qui ne contiennent que 0,937, 0,875, 0,750, 0,500 d'argent, et, quelquefois, moins encore. L'analyse d'une pièce a donné : 0,11 d'argent, 0,86 de cuivre, 0,02 d'or, étain, plomb et fer. Ces pièces de titre inférieur ont été probablement émises comme *monnaies d'argent*.

En numismatique, on appelle *potin* l'alliage dans lequel il n'entre que 50 p. o/o d'argent au maximum. Tous les potins puniques ont l'aspect des monnaies d'argent correspondantes; ils circulaient comme argent. La *γερουσία* n'altérait donc pas seulement les monnaies d'or.

Tous portent une tête de Cérès d'Afrique, de style fort médiocre, et ces pièces accusent une période de misère. Alors le gouvernement de Carthage frappait des monnaies de bas titre, mais au coin des monnaies d'or et d'argent de titre normal.

Les auteurs qui ont écrit sur la matière ne fournissent aucune indication de nature à faire connaître le système monétaire admis à Carthage, et l'on n'a d'autres données à cet égard que celles qu'on peut tirer des monnaies elles-mêmes. Les pesées accusent le système divisionnaire des Grecs; les monnaies d'or suivent l'ordre binaire.

*Or pur.* — On possède des types du poids de 7, de 9 et de 12 grammes. Carthage a donc suivi divers systèmes, ainsi que l'ont fait la plupart des États de l'antiquité. On distingue d'abord le statère (*σ7ατήρ*)[1], le demi-statère, le quart de statère du système dit *phénicien;* puis le statère, le demi-statère, le quart et le huitième de statère d'un système dont la drachme normale paraît avoir été de 4$^{gr}$,8, système dit *assyro-phénicien* ou *olympique*. Cette seconde dénomination prévaut généralement, et M. L. Müller croit devoir l'adopter. Enfin on a des statères, des quarts et des huitièmes de statère du système *éginétique.*

*Electrum.* — Les monnaies d'electrum présentent les mêmes divisions que les monnaies d'or de même type. On y distingue donc :

Le statère olympique,

Le demi-statère olympique,

Le demi-statère phénicien,

Le quart de statère phénicien,

Le huitième de statère éginétique.

Le poids est généralement faible, et il y a, entre les pièces de même module, une grande divergence de poids, variable d'ailleurs avec la proportion d'argent introduite dans l'alliage.

Les pièces qui n'ont point leurs similaires en or sont généralement des statères éginétiques.

*Argent.* — Les monnaies d'argent ont été frappées suivant quatre systèmes : le *phénicien*, qui comprend huit divisions, et des pièces de 12,

[1] Faute de connaître les dénominations puniques, il faut nécessairement désigner les divisions monétaires sous le nom de leurs similaires grecques.

de 10, de 8 et de 6 drachmes; l'*olympique*, représenté par des didrachmes et des drachmes du poids normal (la drachme = 1/8 de l'once romaine = 3$^{gr}$,8); l'*asiatique*, qui nous offre des tétradrachmes dentelés de 12$^{gr}$,4 à 13$^{gr}$,6; le *babylonien* ou *perse*.

*Potin.* — Les monnaies de potin se répartissent en tétradrachmes, didrachmes et drachmes du système *phénicien*; en didrachmes, tétradrachmes des systèmes *perse* et *éginétique*; en tétradrachmes et octodrachmes du système *asiatique*.

*Bronze.* — La classification des monnaies de bronze est assez difficile à faire. On en possède une série continue pesant de 2 à 26 grammes; on a, de plus, de grandes pièces dont le poids varie de 96 à 121 grammes. Comment pourrait-on, dans l'état actuel de la science, les cataloguer d'une manière satisfaisante?

On distingue, quant à l'émission, trois périodes chronologiques :

1° De l'an 350, commencement du monnayage, jusqu'à l'an 241, date de l'évacuation de la Sicile, les monnaies de Carthage ressemblent aux pièces siciliennes, et se font remarquer par la beauté du style et le fini du travail. Les têtes de Cérès et de Proserpine sont celles qu'on a cotées A et B, parfois aussi C et D. On ne rencontre ni electrum ni potin durant cette première période.

2° De l'an 241 à l'an 201 (fin de la deuxième guerre punique), les monnaies sont déjà loin du style sicilien, mais il n'y a pas encore décadence. On trouve à cette époque des têtes de Cérès des modèles C et D; l'or est souvent mêlé d'argent. L'argent est généralement assez pur, souvent aussi allié à un quart de cuivre. Les monnaies d'or et d'argent, à tête de Cérès, cotées C, sont toujours dentelées.

3° De l'an 201 à l'an 146 (siége et ruine de Carthage), le style est négligé; le travail, médiocre. Les têtes de Cérès sont du modèle E; le gouvernement, aux abois, altère le titre des monnaies. C'est pendant cette période qu'on a dû frapper un grand nombre de pièces de bronze d'une exécution semi-barbare. Du reste, l'art monétaire tombait alors en décadence dans la plupart des autres États de l'Occident.

Tels sont, rapidement esquissés, les caractères principaux des monuments numismatiques de Carthage.

# APPENDICE D.

## ANTIQUITÉS PUNIQUES.

### I. — Monuments épigraphiques.

L'étude des monuments épigraphiques des peuples dont on écrit l'histoire n'est pas moins intéressante que celle de ses monnaies. Or bon nombre d'inscriptions puniques sont venues jusqu'à nous. Le Musée Britannique en possède une riche collection, et quelques villes de notre province de Constantine disposent de documents précieux. A Paris, on ne visitera pas sans intérêt le musée algérien du Louvre, le Cabinet des antiques de la Bibliothèque impériale et celui de l'Académie des inscriptions [1].

La plupart de ces documents ont été ou seront publiés, et trouveront nécessairement place dans le *Corpus Inscriptionum Semiticarum*, qu'élabore en ce moment une commission de l'Institut. En attendant la publication de ce grand ouvrage, on puisera des données certaines dans divers recueils d'une valeur incontestable. Citons les *Monumenta Phœnicia* de Gesenius [2], les *Inscriptions* de M. Nathan Davis [3], et le *Catalogue raisonné* du docteur Paul Schröder [4]. Le *Journal asiatique* a aussi donné, en 1869, deux études fort intéressantes de MM. Rodet et de Longpérier, touchant une trentaine d'inscriptions appartenant au fils du khasnadar de Tunis, lesquelles ont été fort remarquées à l'Exposition

[1] Parmi les collections particulières, la plus curieuse est, sans contredit, celle de M. Daux.

[2] Plus exactement, le livre de Gesenius a pour titre : *Scripturæ linguæque Phœniciæ monumenta*, 1837.

[3] *Inscriptions in the phœnician character*, 1863. — Cet *Atlas* renferme une centaine d'inscriptions rapportées de Carthage par le pasteur Davis, et publiées par M. Vaux, conservateur du Musée Britannique.

[4] *Die phönizische Sprache, Entwurf einer Grammatik nebst Sprach- und Schriftproben*, Halle, 1869.

universelle de 1867. Mentionnons enfin l'étude de M. A. Lévy, de Breslau, ayant pour titre *Phönizische Studien*[1].

En résumé, l'épigraphie punique peut facilement chiffrer ses trésors, car elle ne se compose guère que de deux cents inscriptions, toutes votives ou funéraires. Celle de Marseille (1846), qui fait exception, donne le tarif des rétributions dues aux prêtres du temple de la Majore pour les vacations diverses de leur ministère. Ajoutons qu'une des pierres du Musée Britannique, celle qui porte le numéro 90 de l'*Atlas* de M. Davis, nous offre un tarif identique.

Les inscriptions votives ne font guère connaître que des noms de divinités et des noms propres, mais l'ensemble n'en constitue pas moins une source de documents précieux. On peut, par une étude comparée, se faire une idée rationnelle des symboles religieux de Carthage, et reconstituer, pour ainsi dire, le panthéon punique. Les épigraphes funéraires, d'un style toujours simple et concis, nous apprennent exactement les noms que portaient les compatriotes du grand Annibal, et ces renseignements succincts ont permis à quelques esprits sagaces de dresser des filiations de famille. On a pu, dans cet ordre d'idées, cantonner l'onomastique et dresser des généalogies; on a suivi la trace de huit générations issues d'une même souche.

Ces renseignements, si intéressants qu'ils soient, ne sauraient, malheureusement, suffire à qui se propose de retracer, sous toutes ses faces, la physionomie vraie des hommes et des choses de Carthage. Les inscriptions trouvées à Malte et en Sicile paraissaient beaucoup plus instructives, et il est regrettable qu'elles aient été dispersées avant d'avoir été soumises à la critique du monde savant. On ne sait, par exemple, ce qu'est devenue l'inscription d'Eryx, dont Torremuzza n'a laissé qu'une représentation peu satisfaisante.

La science a le devoir de réparer ces pertes. Qu'elle fouille méthodiquement le sol de la Régence, cet immense musée punique encore inexploré, et, sous la poussière des ruines, elle peut rencontrer de riches filons.

## II. — Architecture.

Dès les premières pages de ce volume (voy. p. 9, 18, 36, 37 et 38), nous avons esquissé les traits les plus saillants des constructions cartha-

[1] Nous devons ces renseignements divers à l'extrême obligeance de M. Ernest Renan.

ginoises. Grâce aux recherches de M. Daux [1], nous pouvons maintenant compléter cet exposé sommaire et indiquer avec plus de précision le caractère original d'une architecture oubliée.

Le génie phénicien nous a laissé des témoignages non équivoques de sa grandeur. Les ruines de ses œuvres cyclopéennes sont singulièrement imposantes, et, quand des fouilles intelligentes amènent la découverte d'un nouvel édifice, il semble que l'on voie sortir de terre les étranges débris d'un ossuaire paléontologique. L'ampleur des proportions n'est cependant point le seul cachet de l'art carthaginois; cet art se distingue par un emploi constant et monotone de procédés qui lui sont absolument propres. Il manifeste, en effet, une prédilection marquée pour la ligne courbe et les formes arrondies; il évite les angles aigus, et n'admet, à l'intérieur de ses édifices, que des salles circulaires ou semi-circulaires [2]. Tel est le principe invariable qui préside à ses tracés. En élévation, il répète à satiété les voûtes hémisphériques et à plein cintre, les *culs-de-four*, les tours rondes. Là où ne peuvent prendre place le cylindre et la sphère, il arrondit les saillants et raccorde par des surfaces courbes, toujours gracieuses, les plans dont l'intersection choquerait son goût [3].

Ce qui caractérise encore mieux l'architecture punique, c'est le mode d'exécution de ses édifices : les gros murs, les refends, les voûtes et leurs pieds-droits, tout est uniformément en *blocage*. Les constructeurs noyaient leurs pierres dans un bain de mortier à sable très-fin, et obtenaient par le pilonage un massif nourri, homogène et d'une densité comparable à celle des conglomérats. Les blocages puniques que l'on exhume aujourd'hui sont, à la cassure, d'une excessive dureté; le mortier y a pris la ténacité de la pierre, et les deux éléments présentent une même teinte grise.

Pour obtenir ces résultats si remarquables, les ingénieurs de Carthage opéraient avec un soin extrême la cuisson de leur chaux; ils la tiraient du calcaire même dont ils faisaient la pierraille, et n'employaient que des sables de choix, tamisés très-fin.

L'emploi du blocage n'est pas exclusif de tout autre procédé dans les vieilles constructions phéniciennes; on y rencontre aussi des parements

[1] M. Daux va très-prochainement publier ses travaux sous ce titre : *Recherches sur les emporia phéniciens du Zeugis et du Byzacium.*

[2] Quelques salles affectent aussi la forme rectangulaire, mais la figure du cercle n'est point pour cela exclue du dessin. Les grands côtés rectilignes se raccordent, des deux parts, à des demi-circonférences.

[3] M. Daux (*Recherches*, etc.) cite le palais amiral d'Utique comme le spécimen le plus curieux de la manière architectonique de Carthage.

en pierres de taille, disposées par assises souvent irrégulières. Carthage semble introduire la pierre dans les murs de ses édifices, du jour où ses relations avec la Grèce lui révèlent clairement le parti qu'on en peut tirer. Elle persiste toutefois à demander à la symétrie et aux apparences de solidité les motifs principaux de son système de décoration. Très-sobres d'ornements, ses constructeurs connaissaient à peine la moulure : à l'extérieur, ils ne profilaient guère que des boudins épais et mous; à l'intérieur, ils se contentaient de crépis. Cette règle ne souffrait d'exception que dans les temples : là, les murs étaient toujours stuqués, peints en ocre[1], ou revêtus de marbre; et le symbole du nombre *trois* y régissait invariablement l'ordonnance des colonnes monolithes, extraites des plus riches carrières[2].

Nous ne saurions mieux clore cet aperçu qu'en empruntant à M. Daux la liste des localités auxquelles les Carthaginois demandaient leurs matériaux de construction[3]. 1° On trouve près de Carthage un calcaire à grain fin, rappelant par sa contexture la pierre lithographique, mais se délitant rapidement à l'air. 2° Les blocages se faisaient avec une pierraille provenant d'un tuf calcaire dont le banc, d'une puissance variant de 0m,40 à 1m,50, couvre les côtes nord et est du Zeugis et du Bysacium; le grain en est brun, fin et serré. Pour préserver des érosions atmosphériques les parements construits avec ce tuf, on avait soin de les enduire d'un bitume faisant office de peinture à l'huile; le tout était ensuite recouvert d'une couche de badigeon à la chaux. 3° Les Carthaginois ont importé en Afrique une énorme quantité de *pierres de Malte*. Cette roche, qui n'a point sa similaire dans la Régence, a partout servi de table aux monuments épigraphiques. 4° Sur la côte est du Bysacium, près de l'ancienne Zella, et non loin de la ville actuelle de Mehedia, se trouve un excellent calcaire coquillier, qui ne se délite pas à l'air et qui, au contraire, durcit avec le temps; les constructeurs de Carthage en ont fait usage en maintes circonstances. 5° Ils ont aussi ouvert, au cap Bon, ces carrières dont parle Diodore, et qui étaient situées non loin du point où Agathocle opéra son débarquement. 6° Non loin de Carthage

[1] Cette cauleur, spécialement employée dans les temples, avait une signification symbolique.

[2] « . . . . . Se autem scribenta [Theophrasta] esse in Tyro Herculis templo « stantem pilam e smaragdo. » (Pline, *Hist. nat.* XXXVII, XIX.)

[3] Les Phéniciens passent pour avoir eu, les premiers, l'idée d'ouvrir des carrières. « Lapicidinas Cadmus Thebis [invenit], aut, ut Theophrastus, in Phœnice. » (Pline, *Hist. nat.* VII, LVII.)

elle-même, on rencontre un calcaire métamorphique, sorte de marbre à gros grain, d'apparence graniteuse. La teinte en est rosée, et tout porte à croire qu'il a dû être employé pour la décoration de quelques édifices [1]. 7° Enfin, çà et là dans la Régence, apparaissent des gisements de marbres, qu'on exploitait par la méthode dite *des emboîtures*, procédé lent et incommode, mais qui ne pouvait attiédir la fiévreuse activité des habitants de la ville d'Elissa [2].

### III. — Fortifications.

Nous avons dit (l. I, c. III, p. 31-32) que la Byrsa fut certainement fortifiée dès le moment de sa fondation, et que ces défenses primitives furent vraisemblablement démolies dans le cours du VI<sup></sup>e siècle avant notre ère, pour faire place à la triple enceinte dont Appien nous a laissé une description magnifique [3]. Plus loin (l. II, c. IV, p. 185-189), nous avons esquissé cette fortification du VI[e] siècle, en nous attachant aux données des textes et nous autorisant des découvertes de M. Beulé. Mais la science

[1] Les artistes carthaginois faisaient aussi sans doute usage du verre, comme les Phéniciens, leurs ancêtres. (Voyez une note de la page 9 du présent volume.) Connaissaient-ils aussi la mosaïque? On ne saurait le dire. Les ouvrages de ce genre que les voyageurs rapportent de Carthage sont vraisemblablement d'origine romaine. Voyez, par exemple, la mosaïque donnée par Jomard à la bibliothèque de Versailles, et représentant une tête de dieu marin, un groupe de poissons et un poulpe.

[2] Les ruines de Carthage sont riches de débris de toute espèce, et, dès qu'on en remue la poussière, on voit apparaître au jour mille vestiges d'une antique et brillante industrie. Il serait certainement impossible de donner une nomenclature exacte des objets d'art ainsi trouvés; ce sont principalement des fragments céramiques, des morceaux de verre, des bois carbonisés, des clous de fer tordus, des tronçons d'armes et d'instruments divers. Mentionnons enfin une momie de petite taille que possède aujourd'hui le musée Doûmet de Cette (Hérault). Le fait de cette découverte étrange ne saurait modifier en rien ce que nous savons des nécropoles puniques. Le sujet que le hasard a fait rencontrer à Carthage était égyptien sans doute; pour les vrais Carthaginois, ils ne momifiaient ni n'incinéraient leurs morts, mais les confiaient au sarcophage. — Voyez, au Louvre, le magnifique sarcophage d'Esmunazar, roi de Sidon, trouvé à Saïda, par M. Pérétié, et donné par le duc de Luynes au musée Assyrien.

[3] Ces faits sont exacts, mais il convient d'observer que Byrsa n'est probablement pas le premier noyau de Carthage. Les agrandissements de la ville se rapportent, suivant M. Daux, à quatre périodes distinctes. Le premier âge, dont on ne saurait nettement poser les limites, voit naître l'emporium phénicien, compre-

agrandit chaque jour son domaine, et nous pouvons déjà donner quelques touches nouvelles à ce tableau nécessairement imparfait. Nous résumerons donc rapidement les résultats acquis par M. Daux lors de ses recherches dans le sous-sol de la Régence.

Suivant cet habile explorateur, la triple enceinte dont parle Appien ne constituait pas, à Carthage, un mode de défense exceptionnel. L'organisation des trois enveloppes ne résultait, au contraire, que de l'application régulière de principes généralement admis. Il y avait, en d'autres termes, un *système de fortification punique* dont on retrouve partout les vestiges uniformes, à Adrumète, à Thapsus, à Thysdrus, et dont on peut décrire comme il suit le *profil* et le *tracé*.

Les trois lignes d'obstacles, concentriques par rapport au centre de figure de la place, portaient des dénominations distinctes : c'étaient les ὑψηλὰ τείχη, l'ἐπιτείχισμα βραχύ et le τάφρος καὶ χάραξ, que nous assimilerons respectivement à l'*enceinte*, aux *ouvrages extérieurs* et aux *chemins couverts* de notre fortification moderne.

Les ὑψηλὰ τείχη, ou grands murs d'escarpe, avaient, nous l'avons vu (l. II, c. IV, p. 187), environ 15 mètres de hauteur et 10 mètres d'épaisseur à la base [1]. Nous avons aussi donné (p. 187-189), d'après M. Beulé, la description des voûtes en décharge opposées au mur de parement. Ces voûtes, que nous avons appelées *casemates*, n'étaient point, suivant M. Daux, destinées au casernement des défenseurs. Cet ingénieur estime que les salles en fer à cheval reconnues à Byrsa par M. Beulé ne sont point des chambres, mais des citernes. Un cours de citernes semblables est ainsi disposé, dit-il, sous les fondations des ὑψηλὰ τείχη de toutes les places carthaginoises. On en constate la présence à Adrumète, à Utique, à Thapsus, à Thysdrus, et cette organisation invariable

nant uniquement la zone de terrain qui fut, plus tard, dite le quartier *des Ports*. Au deuxième âge (IXe siècle av. J. C.), apparait la ville d'Elissa; le quartier des Ports s'annexe alors le mamelon de Byrsa. Le troisième âge, difficile à déterminer, correspond à la création d'une enceinte *enveloppante* de celle d'Elissa. Au quatrième âge enfin (VIe av. J. C.), s'élève cette triple ligne fortifiée qu'Appien a si pompeusement décrite.

[1] Selon M. Daux, les dimensions du profil des escarpes de Carthage étaient extraordinaires. Ainsi, au lieu d'une épaisseur d'environ 10 mètres à la base, les murs d'Adrumète, de Thapsus, de Leptis, de Thysdrus n'avaient que de 6m,20 à 6m,60; et les autres éléments de l'œuvre étaient réduits à proportion. A ce sujet, il se révèle une loi curieuse : les ingénieurs carthaginois paraissent avoir eu pour principe de construire des murs d'enceinte d'une hauteur toujours égale à une fois et demie l'épaisseur à la base.

de la base des murs est un des cachets de l'escarpe punique. Au-dessus des fondations ainsi évidées par une série continue de réservoirs d'eau[1], et jusqu'à la hauteur commandée par les dimensions des engins démolisseurs, s'élevait une maçonnerie, complétement massive, d'une épaisseur égale à celle des citernes et du corridor sous-jacents[2]. Ce massif servait, à son tour, de base à deux étages de voûtes appropriées au logement des troupes et formant la masse d'appui creuse d'un mur de parement de 2 mètres environ d'épaisseur, percé de créneaux. Ces casemates, enfin, étaient couronnées de terrasses, ainsi que nous l'avons exposé (l. II, c. IV, p. 189).

En résumé, le profil de M. Daux ne contredit point celui de M. Beulé, mais tend à le faire passer pour incomplet; et le complément indispensable, suivant M. Daux, est la substruction massive du pied de l'escarpe, avec un cours de citernes dans le cube des fondations. Nous ne savons si M. Beulé a répondu aux objections qui lui sont faites, et déclarons, quant à nous, ne pouvoir prendre parti avant d'avoir vu les lieux.

L'intervalle compris entre les *ὑψηλὰ τείχη* et l'*ἐπιτείχισμα βραχὺ* était rempli par un fossé de 10 à 12 mètres de largeur, puis par un glacis à pente douce. Le parement extérieur de l'*ἐπιτείχισμα* se trouvait à 30 ou 40 mètres en avant du même parement des *ὑψηλά*: mais cette ligne d'ouvrages que nous nommons, par analogie, *extérieurs* n'avait point, bien entendu, l'importance des ouvrages de la première enceinte. C'était un simple épaulement en terre, avec deux murs de soutenement, assez semblable à celui d'une de nos batteries de côtes de môle. La hauteur d'escarpe était de 4 à 5 mètres, et l'épaisseur totale de 10$^{m}$,40, à Carthage[3], non compris un corridor intérieur ou che-

[1] Les garnisons logées dans l'épaisseur des murs avaient ainsi l'eau sous leurs pieds; des entrepreneurs leur apportaient les vivres, l'habillement, l'équipement (Diodore, XX); l'arsenal leur délivrait les armes, et, par suite, ces troupes mercenaires, si méprisées et redoutées, n'avaient aucun contact nécessaire avec les habitants de la place.

[2] M. Daux expose que l'épaisseur de 2 mètres attribuée par M. Beulé au mur d'escarpe ne pouvait opposer aucune résistance sérieuse aux coups du bélier; que, lors du siége de 146, le bélier des consuls Manlius et Censorinus était mis en branle par 6000 hommes; qu'une épaisseur de 10 mètres, enfin, n'avait rien d'exagéré en présence d'une telle puissance de choc.

[3] Cette épaisseur n'était, à Utique, que de 6$^{m}$,20 à 6$^{m}$,60. Ne peut-on pas déduire de cette observation l'une des règles suivies par les ingénieurs carthaginois, règle qui s'énoncerait ainsi : la largeur de l'*ἐπιτείχισμα* est toujours égale à l'épaisseur à la base des *ὑψηλὰ τείχη*? Nous avons vu, d'ailleurs, que toutes les dimensions d'un profil paraissent être *fonction* de cette épaisseur à la base.

min de ronde à ciel ouvert [1]. Établi, comme la première enceinte, sur un cours de citernes [2], l'ἐπιτείχισμα était plein sur toute sa hauteur, et la plongée seule en était utilisée à destination de terre-plein pour les défenseurs. Ceux-ci étaient protégés par un petit mur à bahut, crénelé.

A 30 ou 40 mètres en avant du parement de l'escarpe de l'ἐπιτείχισμα, se dessinait le τάφρος καὶ χάραξ, simple parapet de terre, palissadé et précédé d'un fossé. Cet intervalle de 30 à 40 mètres était occupé par le fossé et le glacis de l'ἐπιτείχισμα.

Tel est, dans son ensemble, le profil du système punique [3], restitué par M. Daux, de sorte que, en ce qui concerne Carthage, nous aurions, avec quelques auteurs, eu le tort d'exposer (l. II, c. IV, p. 187) que les trois enceintes de la place étaient de profil uniforme.

La description du tracé (l. II, c. IV, p. 185 et 186) devrait subir aussi quelques modifications. Les fortifications de Carthage n'auraient eu que 27 kilomètres de développement; le périmètre de Byrsa n'aurait mesuré que 1550 mètres; la chemise organisée le long du rivage aurait été garnie de tours, dont les bases se voient encore sous l'eau. Du côté de l'isthme, vers la campagne, la ligne fortifiée aurait eu 6600 mètres d'étendue; l'acropole de Byrsa, indépendante de la grande enceinte, n'aurait présenté, dans cette région, qu'un développement de 370 mètres.

Nous enregistrons volontiers ces données nouvelles, dont nous ne saurions faire une critique satisfaisante. Le plan de Carthage que M. Daux a bien voulu nous communiquer est surtout précieux en ce qu'il permet de combattre avec précision une opinion déjà fort accréditée. Suivant quelques auteurs, en effet, la fortification antique ne se préoccupait que du soin d'assurer à l'escarpe la plus grande hauteur possible, et résolvait son problème sans tenir compte des avantages qu'on tire aujourd'hui du flanquement. Eh bien! qu'on jette les yeux sur le plan des fortifications de Carthage, restitué par l'auteur des *Recherches sur les emporia;* qu'on examine attentivement la partie orientale de l'enceinte; et l'on reconnaîtra sans peine un tracé à crémaillères; et l'on

[1] Ce chemin de ronde était compris entre le mur intérieur de l'ἐπιτείχισμα et un petit mur crénelé, prenant des revers sur le glacis des ὑψηλὰ τείχη.

[2] M. Daux a reconnu des citernes sous l'ἐπιτείχισμα d'Adrumète et de Thapsus.

[3] On voit à Thapsus les ὑψηλὰ τείχη, l'ἐπιτείχισμα βραχύ et le τάφρος καὶ χάραξ. Ces trois lignes d'ouvrages sont parfaitement distinctes. (Voyez l'ouvrage cité de M. Daux.)

sera frappé d'étonnement en voyant, à l'angle nord-ouest de la vieille chemise phénicienne, un front bastionné complet, semblable à ceux que nous construisons aujourd'hui; et l'on en devra conclure qu'il convient d'être sobre de discours quand on prône l'éclat des inventions modernes.

### IV. — Topographie.

Nous avons abordé à plusieurs reprises, dans le cours du présent volume (l. I, c. III et IV, et l. II, c. II), l'examen des lieux témoins des premières scènes de notre Histoire. Nous avons exposé sommairement la situation topographique de la Régence et celle des ruines de Carthage. Il convient, en conséquence, de placer ici une courte notice bibliographique touchant ces questions si pleines d'intérêt.

Le lecteur qui voudra s'attacher, à son tour, aux études qui nous ont séduit trouvera des documents précieux dans le grand ouvrage de Shaw; il devra lire ensuite la *Tunisie*, de Frank (*Univers pittoresque*, Firmin Didot, 1850). La meilleure description de la Régence de Tunis est, sans contredit, celle de M. Pélissier de Renaud, mais on ne consultera pas non plus sans profit les *Annales tunisiennes*, de M. Rousseau. On possède quelques cartes du pays, parmi lesquelles nous citerons le *Plan des environs de Tunis et du mouillage de la Goulette*, levé, en 1849, par M. Bouchet-Rivière (Dépôt de la marine, n° 1241), et la Carte de la Tunisie au $\frac{1}{400\,000}$, de MM. Pricot de Sainte-Marie et Falbe (Dépôt de la guerre, 1857). La valeur de celle-ci est vivement contestée par M. Daux, qui, reprenant *ab ovo* un problème qu'il trouvait assez mal résolu, s'est mis à battre en tous sens le sol du Zeugis et du Bysacium, l'a soigneusement reconnu et triangulé, et en a dressé, à l'échelle de $\frac{1}{100\,000}$, une représentation exacte, sur laquelle on pourra facilement suivre tous les épisodes de la campagne de Jules César en Afrique [1]. Pour nous, nous y avons trouvé un excellent tracé du cours de l'ancienne Medjerda, et nous ne manquerons point de consulter de nouveau ce document quand nous conduirons à Zama les derniers compagnons d'Annibal. Dès à présent, et cette carte à la main, nous remarquerons

[1] Pendant qu'il levait la Régence, M. Daux a eu l'occasion de signaler une erreur, au moins étrange, touchant l'emplacement de Carthage. M. Rabusson (*Moniteur universel*, du 13 octobre 1864) transfère tout simplement Carthage au point qu'occupe la ville de Bougie, et emporte toute la Tunisie dans ce mouvement de translation.

que, au nombre des villes libres constituées en confédération, il convient d'inscrire Adrumète (*alias* Hadrumète), qui, tout comme Utique et la grande Leptis, était d'origine phénicienne directe. C'était, après Carthage, la ville d'Afrique la plus considérable. Il faut de même ajouter à la liste des ports militaires de la République le nom d'Hippo-Diarrhyte et celui de la rade de Missua. Ces deux observations seront le complément des nomenclatures que nous avons données dans le cours de ce volume (l. II, c. II, p. 170, et c. V, p. 194).

En ce qui concerne la topographie de la ville de Carthage elle-même, nous avons donné (l. I, c. III, p. 30-31) les noms des auteurs qui ont tenté de la restituer; nous avons mentionné les études de Falbe (1833) et de l'architecte Dedreux (1839). On trouvera dans l'*Atlas* du premier volume des *Petits Géographes grecs*, de M. Charles Müller, et sous le numéro XXIII, un plan qui résume assez heureusement les travaux de Falbe; et dans les Ἀνέκδοτα de Procope (Paris, Firmin Didot, 1856) une petite carte de M. Isambert, qui paraît n'être qu'une réduction de celle des *Petits Géographes*[1].

Mais le document le plus précieux de tous est celui que prépare M. Daux, et dont il a bien voulu nous donner communication. Ce plan doit être annexé au deuxième volume, actuellement sous presse, des *Recherches sur les emporia.*

Nous allons extraire du premier volume de cet ouvrage quelques données destinées à compléter et à rectifier nos descriptions de Carthage au temps d'Annibal (l. II, c. V, p. 190-197).

Le quartier de la Byrsa et le quartier des Ports présentaient ensemble une superficie de 504 hectares; Megara, de 2171 : la ville entière couvrait donc 2675 hectares ou 26,752,000 mètres de terrain[2]. Quant à la population, M. Daux, révoquant en doute l'exactitude du chiffre de Strabon, ne l'évalue qu'à 300,000 âmes. Les rues de Carthage étaient étroites et sinueuses; aucun principe d'alignement n'en gouvernait le tracé, et ces voies de communication n'avaient guère que 2m,40 de largeur. Sous le dallage dont elles étaient revêtues, M. Gouvet

[1] Cette carte représente Carthage au temps de Justinien.

[2] Nous avons exposé (l. I, c. III, p. 27, et l. II, c. IV, p. 185) que la *Tænia* présentait une largeur de 92m,50. — M. Daux n'admet point cette donnée si précise du texte d'Appien; il dit que, à son enracinement à la terre ferme, du côté de Carthage, cet isthme était large de 320 mètres, et que cette dimension s'accrut encore par suite des travaux de Censorinus et de Scipion. Nous ne pouvons qu'enregistrer ce dire, purement et simplement; seule, l'inspection des lieux pourrait nous en permettre la saine critique.

a retrouvé des égouts d'une section de 60 centimètres sur 50, en tout semblables à ceux d'Utique.

On sait que les Carthaginois, appelés à vivre sous un climat de feu, se préoccupaient, en tous lieux, du régime des eaux potables. Ils ont couvert de réservoirs le sol de la Régence[1], et les citernes de leurs villes témoignent de la grandeur des conceptions d'un peuple au génie éminemment pratique. Ces vastes édifices semblent avoir été modelés sur un type unique, et se composent d'une ou deux séries de longs bassins juxtaposés, dont les pieds-droits et les voûtes à plein cintre sont formés d'un épais blocage. Cette disposition avait pour effet de diviser la masse des eaux, et surtout celle des vases et des détritus, de sorte qu'il était possible de procéder par parties au curage des bassins, sans jamais interrompre le service. L'assiette des citernes de Carthage était un grand parallélogramme, découpé, comme partout, en une série de bandes parallèles servant de radiers aux bassins voûtés. Au-dessus de ces voûtes à plein cintre régnaient d'autres voûtes, ou galeries couvertes, lesquelles maintenaient les eaux dans un bon état de fraîcheur et donnaient de l'ombre aux gens qui y venaient puiser. Six filtres circulaires, recouverts de coupoles, fonctionnaient sur la ligne médiane et aux quatre angles de cet immense réservoir. Des robinets distributeurs en pierre, de 12 à 20 centimètres de diamètre, permettaient de pourvoir aux besoins des différents quartiers de la ville, conformément aux arrêtés de la pentarchie compétente.

La plupart de ces détails se retrouvent aux petites citernes de Carthage, et l'on ne saurait en méconnaître les amorces aux grandes citernes de Malqâ.

Parmi tous les monuments de la ville d'Annibal, nous avons spécialement étudié les deux ports (voyez l. I, c. III, p. 33-36, et l. II, c. V, p. 194-197), et résumé, aussi nettement que possible, les belles descriptions de M. Beulé. Mais toutes les données que nous avons admises, sur la foi du savant et consciencieux archéologue, n'exprimeraient-elles point aujourd'hui le dernier mot de la science? Cette question, si discutée, des bassins de Carthage ne serait-elle pas encore définitivement jugée? Toujours est-il que M. Daux, le dernier explorateur de la grande ville, est loin de souscrire aux conclusions de l'auteur des

[1] L'aqueduc de Zaghouan est, suivant M. Daux, de construction romaine. Contrairement, d'ailleurs, à ce que nous avons dit (l. II, c. VIII, p. 217), le temple de Zaghouan se trouverait situé, non à 40, mais à 63 kilomètres de Tunis.

*Fouilles* de 1860. Il ne nous appartient point de taxer d'erreur le dire de M. Beulé, mais notre devoir est de mentionner celui de son contradicteur.

Or M. Daux expose : 1° que le Cothon n'était point circulaire[1]; 2° que les axes des deux ports ne se trouvaient pas en prolongement; 3° que les cales du Cothon étaient sèches; qu'il existait des quais en avant de la façade de ces cales.

Cette nouvelle théorie des ports invoque aussi l'autorité des textes et s'appuie constamment sur les résultats acquis par le moyen de fouilles faites à Carthage et dans les divers *emporia* de la République. Nous ne sachions pas que M. Beulé ait encore répondu aux objections qui lui sont faites, et, cela étant, nous ne saurions entrer dans le vif de la discussion. Ici encore, nous serions fort embarrassé d'avoir à prendre parti, et nous devons nous borner à dire avec le poëte :

Ambigui certant, et adhuc sub judice lis est.

En résumé, la science, ne saurait encore restituer l'état des lieux où s'armaient, sous pavillon carthaginois[2], ces navires cataphractes[3],

[1] Sur la foi de M. Beulé, nous avons dit (l. I, c. III, p. 37) que le port d'Utique était également circulaire; or telle n'est point, à cet égard, l'opinion de M. Daux.

Cet ingénieur estime que le port d'Utique affectait la forme d'un rectangle dont les côtés se raccordaient deux à deux par des arrondissements décrits d'un petit rayon.

[2] Le mot *pavillon* n'est point pris ici dans le sens métaphorique, car les navires de guerre de Carthage portaient des flammes à leurs mâts.

Inde atros alacer pastosque bitumine torquet,
Amentante Noto, Pœnorum *aplustribus* ignes.
(Silius Italicus, *Puniques*, XIV, v. 421 et 422.)

La marine romaine avait également ses couleurs. « Prætoriam navem, *vexillo* « insignem, illic ducem rati, abripiunt. » (Tacite, *Hist.* V, XXII.) — « *Velum pur-* « *puream* fuit imperatoriæ navis insigne. » (Pline, *Hist. nat.* XIX, 1.) — Voyez J. Scheffer, *De militia navali veterum*, l. III, c. I, *De Signis*.

[3] Les bâtiments sans pont étaient dits *aphractes*, et, par opposition, tous les navires pontés étaient connus sous le nom générique de *cataphractes*. Nous avons dit (l. II, c. V, p. 193) que ceux-ci étaient comme les aînés de nos navires cuirassés modernes. C'est qu'en effet ils étaient, le plus souvent, revêtus de lames de bronze; qu'ainsi leur coque défiait les machines oxybèles et les projectiles incendiaires.

et ces géants des mers, dont le service de propulsion n'exigeait pas moins de quatre cents rameurs[1].

[1] Sed *quater* hæc *centum* numeroso remige pontum
Pulsabat tonsis.....

(Silius Italicus, *Puniques*, XIV, v. 387 et 388.)

Durant la deuxième guerre punique, les Carthaginois firent, le plus souve , usage d'*hexères* ou navires à six rangs de rames. (Polybe, *Fragm. histor.* XXXV.

Au temps des guerres puniques, l'usage des navires de grand échantillon avait prévalu chez la plupart des puissances maritimes. Alexandre le Grand avait eu des cataphractes de sept à dix rangs de rameurs; Ptolémée Soter, de douze rangs; Demetrius, de quinze. (Pline, *Hist. nat.* VII, LVII.) Rome en eut un de seize rangs. *Συνεκλείσθησαν ὁμοῦ πάντες εἰς τὸ τῆς ἑκκαιδεκήρους νεώριον.* (Polybe, XXXVI, III.) — Ce bucentaure, comme on le voit, pratiquait le Tibre et accostait les quais mêmes de la ville. Là ne s'arrêtèrent point les hardiesses de l'art des constructions navales : Ptolémée Philadelphe lança bientôt un navire de trente rangs de rames, et Ptolémée Philopator, un de quarante rangs. (Pline, *Hist. nat.* VII, LVII.) — Voyez la description de ce dernier bâtiment dans Callixène (ap. Athénée, V), Plutarque (*Vie de Demetrius*), Le Roy (*Mémoire sur la marine des anciens*, 1770; t. XXXVIII de l'*Histoire de l'Académie des inscriptions*).

On ne saurait admettre qu'il y eut ici quarante étages de rameurs superposés; ce nombre de 40 est donc celui des rames de chaque étage, comptées soit à babord, soit à tribord. Quant aux étages, il n'y en avait jamais plus de quatre ou cinq. Remarquons enfin que, contrairement à l'opinion de Scheffer, la rame des étages supérieurs était mue par plusieurs hommes combinant leurs efforts sous les ordres du *κελευστής* (*hortator*), et suivant le rhythme indiqué par l'instrument du *τριηραύλης* (*symphoniacus*). Ces observations diverses permettent de souscrire à la vraisemblance des énormes dimensions qu'accusent les textes. — Voyez notre Mémoire sur l'*Organisation des flottes romaines.*

Nous avons exposé (l. II, c. v, p. 190 et suiv. et *appendice* B, p. 469-470) l'importance de la marine de Carthage. Ajoutons qu'il ne nous paraît pas impossible d'en restituer l'organisation. Ce travail, s'il est jamais entrepris, devra comprendre une nomenclature de navires de guerre, analogue à celle qu'ont dressée, pour les flottes de Rome, Gori, le cardinal Clément, Mommsen, Henzen, etc. et Silius Italicus (*Puniques*, XIV, v. 438-579) fournira à cette liste un contingent de huit noms, savoir : l'*Etna*, l'*Io*, la *Libye*, le *Python*, le *Triton*, la *Ville-de-Sidon*, navires dont le rang ne nous est pas connu; l'hexère *Elissa*, enfin l'*Hammon*, le géant aux quatre cents rameurs.

# APPENDICE E.

## NOTICE ICONOGRAPHIQUE.

Les antiquaires ont longtemps cru à un portrait authentique du grand Annibal [1]; mais les critiques de Pellerin et d'Eckhel ont à jamais détruit leurs illusions à cet égard. Un portrait d'Annibal! les médailles collectionnées à l'appui de ce dire portent (la chose est aujourd'hui démontrée) l'effigie d'un guerrier quelconque. En vain chercherait-on à reconnaître l'image de l'illustre capitaine sur quelques monnaies frappées en Asie Mineure; toutes celles que l'on possède sont d'une époque antérieure au temps de la deuxième guerre punique.

Quelques pierres fines antiques représentent aussi un guerrier coiffé du casque et couvert d'un bouclier que décorent des têtes de cheval et de dauphin [2]. La physionomie a quelque chose d'étrange et de terrible, et quelques esprits éminents se sont plu à y reconnaître les traits du fils d'Amilcar, par la raison que l'une de ces pierres porte quelques traces de son nom [3]. Mais cette raison est loin d'être péremptoire. Bien des Carthaginois ont porté le nom de 𐤇𐤍𐤁𐤏𐤋 (*Hanna Baal*) [4], et, d'ailleurs, toutes les pierres de ce modèle ne sont pas antiques; les graveurs du XVI[e] siècle nous ont laissé beaucoup d'imitations que l'archéologie ne saurait consulter.

En 1805, on a trouvé, en Calabre, une cornaline d'un type analogue. La tête qui s'y trouve gravée est d'un bon style et d'une physionomie imposante; quant au casque, il affecte la forme la plus étrange. Cette pierre appartenait au cabinet de l'impératrice Joséphine, et, bien qu'elle ne porte aucune inscription, bien qu'elle ne soit ornée d'aucun symbole

[1] Voyez Faber, *Imagines ex biblioth. Fulvii Ursini*, n° 63; — Haym, *Tesoro Britannico*, t. I, p. 143.

[2] Voyez quatre de ces pierres dans le *Museum Florentinum*, t. I, planche XXX, n[os] 4, 5, 6; et t. II, planche XII, n° 2. — On en remarquera une autre dans le *Cabinet d'Orléans*, t. II, planche III.

[3] Voyez Gori, *Inscrip. per Etrur.* t. I, planche IV, n° 4.

[4] Nous avons (l. III, c. 1, p. 236) exposé les significations diverses attribuées à ce nom propre; celle de *Grâce de Baal* doit décidément prévaloir.

punique, Visconti n'a pas hésité à la publier comme un vrai portrait d'Annibal[1].

Une tête de bronze, provenant des fouilles d'Herculanum, passait également, aux yeux de Visconti, pour une image fidèle du grand Carthaginois. Cette tête est d'un travail exquis[2]; mais, bien qu'elle offre quelque ressemblance avec celle de la cornaline précitée; bien qu'elle soit sommée d'une de ces chevelures africaines qui rappellent les coiffures postiches, il est difficile d'admettre que ce soient là les traits d'Annibal, pour ce seul motif que l'un des yeux paraît un peu plus petit que l'autre.

Il convient enfin de mentionner une tête de marbre, assez semblable à la tête de bronze d'Herculanum, et que, pour des raisons qu'il n'a pas fait connaître, Winckelmann regardait comme celle du fils d'Amilcar[3].

De ce qui précède on doit conclure que nous ne possédons d'Annibal aucun portrait réellement authentique[4]. Il est certain que le grand capitaine eut des statues : Pline fait expressément mention de ces œuvres d'art[5]; mais où sont-elles, et quand les retrouvera-t-on?

En conséquence, il convient de laisser dans le monde de la fantaisie le médaillon édité par M. Firmin Didot[6], et ce buste, d'ailleurs magnifique, qu'on admire à juste titre dans la salle des Marronniers du palais de Versailles[7], buste qui, sans doute, fit partie de la collection jadis commandée aux fabriques italiennes pour la décoration des résidences royales de France. L'envoi en fut fait vraisemblablement vers la fin du règne de Louis XIII ou dès les premières années du règne de Louis XIV.

Dès lors, les *antiques* devaient demeurer en faveur. Fidèle au goût de ses pères, Louis XV, qui habitait alors les Tuileries, voulut aussi avoir son *Annibal.* La statue fut bientôt exécutée, et placée dans le jardin du palais, où elle est encore aujourd'hui.

[1] Visconti, *Iconographie grecque*, t. III, planche LV, n° 8.

[2] Visconti, *Iconographie grecque*, t. III, planche LV, n°s 6 et 7.

[3] Cette tête de Winckelmann a été publiée dans le *Raccolta d'antiche sculture restaurate*, de Bartolommeo Cavaceppi, t. II, planche XXV.

[4] Tel est l'avis de M. Chabouillet, conservateur sous-directeur au Cabinet des antiques de la Bibliothèque impériale.

[5] «Adeo discrimen omne sublatum est, ut Annibalis etiam statuæ *tribus locis* «visentur in Urbe cujus intra muros solus hostium emisit hastam.» (Pline, *Hist. nat.* XXXIV, xv.)

[6] *Univers pittoresque*, *Afrique ancienne.*

[7] Cette salle, dite aussi *des Antiques*, ou *des Empereurs*, est une vaste charmille voisine du Jardin du Roi. (Voyez la planche XCIV du *Tableau descriptif de Versailles*, de Vaysse de Villiers, 1827.)

Si l'on entre dans le jardin par la grille de la place de la Concorde et que, après avoir dépassé le bassin, on jette les yeux vers l'angle de la grande allée à gauche, on voit, sur son socle, un marbre signé *Seb. Slodtz, 1722*; c'est Annibal.

Annibal est debout et tête nue; de la main droite, il tient la hampe d'une enseigne romaine renversée; il plonge les doigts de la main gauche dans le boisseau d'anneaux des chevaliers romains; il foule aux pieds les dépouilles des vaincus : des armes, des anneaux d'or, des boucliers, des aigles aux initiales *S. P. Q. R.*

La pose est d'une noblesse extrême, et l'on en peut dire autant du visage. Quant au costume, c'est à peu près celui que nous avons restitué d'après les textes (l. III, c. 1), et sans connaître alors l'original de Slodtz. La seule différence essentielle consiste en l'addition d'une ceinture négligemment nouée autour des reins.

Mais, si noble et si magistrale qu'elle soit, cette statue d'Annibal n'est qu'une œuvre d'imagination.

Un des accessoires du sujet est d'ailleurs de nature à soulever des critiques fort sensées : nous entendons parler du boisseau d'anneaux des chevaliers. Lorsque nous esquisserons le tableau du champ de bataille de Cannes au lendemain de cette fameuse journée, nous démontrerons péremptoirement que la tradition des trois boisseaux d'anneaux d'or doit être définitivement reléguée dans le domaine de la fable[1].

Il faut également considérer comme œuvres de pure fantaisie le grand tableau du Louvre représentant Annibal après sa victoire de Cannes[2], et le magnifique dessin de Girodet[3]. Non plus que les sculpteurs, les

[1] Pour qu'on puisse admettre les faits que rapportent Pline, Florus et Tite-Live, il faudrait, dit M. Émile Belot (*Histoire des chevaliers romains*, Paris, 1866), « que les Carthaginois eussent tué les 2400 chevaliers romains des huit légions « qui combattaient à Cannes, et que tous eussent porté l'anneau d'or. Mais Tite-« Live nous dit que cet insigne n'appartenait qu'aux plus illustres des chevaliers, « et qu'un grand nombre d'entre eux échappèrent aux Carthaginois. — L'anecdote « qui nous présente les Carthaginois mesurant au décalitre les anneaux des che-« valiers romains a donc toute l'apparence d'une mise en scène imaginée à plaisir. « Tite-Live a paru en tirer un argument dans le discours qu'il prête à Magon, « mais on n'en peut tirer aucune conséquence pour l'histoire réelle. »

[2] Cette toile, de l'École française, XVIII[e] siècle, représente Annibal emportant les anneaux des chevaliers romains.

[3] « . . . . . Dessin admirable de M. Girodet, où il représente les Romains « s'avançant, la pique en arrêt, sur Annibal, qui vient de succomber au poison. » (M. Firmin Didot, tragédie d'*Annibal, Notes*, p. 94.)

peintres ne disposent d'aucune espèce de données qui puissent leur permettre de faire une étude vraie de la tête d'Annibal[1], et, jusqu'à ce qu'une heureuse découverte leur apporte des documents sérieux, il leur sied d'imiter la prudente réserve de David[2].

Quant aux inscriptions authentiques mentionnant le nom d'Annibal, nous n'avons rencontré que la suivante, dans les *Inscriptiones Latinæ antiquissimæ* de Mommsen, *Elogia*, XXIX, Berlin, 1863[3] :

Q·F·MAXIMVS
DICTATOR · BIS · COS · V · CEN
SOR · INTERREX · II · AED · CVR
Q · II · TR · MIL · II · PONTIFEX · AVGVR
PRIMO · CONSVLATV · LIGVRES · SVBE
GIT · EX · IIS · TRIVMPHAVIT · TERTIO · ET
QVARTO · HANNIBALEM · COMPLVRI
BVS · VICTORIS · FEROCEM · SVBSEQVEN
DO · COERCVIT · DICTATOR · MAGISTRO
EQVITVM · MINVCIO · QVOIVS · POPV
LVS · IMPERIVM · CVM · DICTATORIS
IMPERIO · AEQVAVERAT · ET · EXERCITVI
PROFLIGATO · SVBVENIT · ET · EO · NOMI
NE · AB · EXERCITV · MINVCIANO · PA
TER · APPELLATVS · EST · CONSVL · QVIN
TVM · TARENTVM · CEPIT · TRIVMPHA
VIT · DVX · AETATIS · SVAE · CAVTISSI
MVS · ET · RE · MILITARIS · PERITISSIMVS
HABITVS · EST · PRINCEPS · IN · SENATVM
DVOBVS · LVSTRIS · LECTVS · EST ·

[1] Tel est l'avis de M. Daudet, conservateur adjoint au Cabinet des peintures, des dessins et de la chalcographie (musée du Louvre).

[2] J. L. David a représenté Napoléon Bonaparte, Premier Consul, franchissant, à cheval, le mont Saint-Bernard; sur les rochers qui bordent la route sont inscrits les noms d'Annibal et de Charlemagne. Le musée de Versailles possède l'original, ainsi qu'une copie par Verdier (1852).

[3] Nous avons fidèlement reproduit Mommsen, et M. Léon Renier, qui fait autorité en pareille matière, a bien voulu nous confirmer l'exactitude du texte de l'inscription.

# APPENDICE F.

## DE L'ART DE L'ATTAQUE ET DE LA DÉFENSE DES PLACES DANS L'ANTIQUITÉ.

Un exposé sommaire des méthodes poliorcétiques en usage dans l'antiquité devait nécessairement trouver place à la suite des premières pages d'une Histoire d'Annibal, attendu que cette histoire militaire s'ouvre, en Espagne, par plusieurs siéges importants : ceux de Cartéja, d'Arbocala, de Salamanque, de Sagonte; et que, plus tard, durant leur longue occupation de la péninsule italique, les Carthaginois seront sans cesse contrariés dans leur marche par la fermeté des places fortes et des postes.

Le lecteur qui se proposerait de faire de la question une étude approfondie aurait à consulter, parmi les Grecs : Polybe[1], Josèphe[2], Athénée, Biton, Héron, Philon et Apollodore. M. C. Wescher, attaché au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale, vient de publier[3] une *Poliorcétique des Grecs,* comprenant : la *Mécanique militaire* d'Athénée, la *Construction des machines de guerre et des catapultes* de Biton, la *Bélopée* et la *Chirobaliste* de Héron, la *Poliorcétique* d'Apollodore. Ces divers traités sont suivis des écrits de l'*anonyme inédit de Bologne,* qui nous a laissé un grand nombre d'extraits et d'analyses méthodiques des ouvrages d'Athénée, de Biton, de Philon, d'Apollodore. C'est ce dernier auteur que l'anonyme semble avoir étudié de préférence.

Polybe, nous le savons, est né vers la fin de la deuxième guerre punique; Athénée, Biton, Héron et Philon appartiennent à la grande

[1] Polybe, IX, *fragm.* XLI : siége d'Échine par Philippe; XVI, *fragm.* XXIX-XXXIV : siége d'Abydos, aussi par Philippe; VIII, *fragm.* V, VI, VII, VIII, IX : siége de Syracuse par Marcellus. — Le lecteur fera sagement de n'accepter que sous bénéfice d'inventaire les conclusions du chevalier Folard (*Histoire de Polybe* de dom Thuillier, avec un *Commentaire* de M. de Folard, Amsterdam, 1753).

[2] Josèphe, *Guerre des Juifs,* IV, V : siége de Gamala par Vespasien.

[3] Imprimerie impériale, Paris, 1867.

période alexandrine [1]; par conséquent, les ouvrages de ces cinq savants, illustres à des titres divers, renferment tous les principes de l'art de l'attaque et de la defense des places au temps d'Annibal. Quant à Josèphe, il est du siècle de Vespasien, et Apollodore, de celui d'Adrien.

Les auteurs latins nous ont aussi laissé des documents précieux touchant l'art poliorcétique. On ne lira pas sans intérêt Tite-Live [2], Quinte-Curce [3] et Jules César [4]; et l'on trouvera dans Végèce et dans Vitruve [5] d'excellents passages, confirmant de tous points les théories des Grecs.

Citons enfin, chez les modernes, Joly de Maizeroy, le père Daniel [6] et l'empereur Napoléon III [7].

L'art de l'attaque des places dans l'antiquité procédait d'après six méthodes distinctes: les surprises à l'aide d'intelligence ou de trahison; l'escalade environnante par surprise; l'attaque de vive force avec escalade, ou attaque en couronne, qui ne pouvait réussir que contre les mauvaises places; l'attaque de vive force par escalade, au moment de l'assaut par les brèches; le blocus; l'attaque régulière pied à pied, ou le siége proprement dit. Les anciens commençaient leurs opérations par un *investissement* complet de la place assiégée. Ensuite, pour se garantir des sorties des défenseurs et des insultes de l'armée de secours, ils construisaient des *lignes*, à cinq ou six cents mètres des saillants. Ces lignes *continues* étaient en terre ou en maçonnerie, le plus souvent en bois, et c'est la nature même des matériaux généralement employés qui leur a valu le nom de *circonvallation* et *contrevallation* (vallum).

Le *vallum* (χάραξ) était une palissade faite de troncs d'arbres, qu'on plantait jointifs avec leurs branches accourcies et apointissées. Chaque élément formait *hérisson*, et était assez semblable à un petit *cheval de frise* vertical. Cette palissade était d'ailleurs flanquée de *castella lignea* assez rapprochés: c'étaient des tours de bois, ou *blockhaus*, qui, lorsqu'elles comptaient trois étages, portaient le nom de *tristega*. Leurs faces étaient percées de créneaux (*fenestræ*), et l'étage supérieur, formant terrasse, était couronné d'un parapet (*ϖαρα-pectus*) découpé d'embrasures (*pinnæ*). C'est surtout sur le front d'attaque que ces *castella* étaient

[1] La période alexandrine se limite aux siècles d'Alexandre et d'Auguste.

[2] Tite-Live, XXXVIII: siége d'Ambracie (189 av. J. C.).

[3] Quinte-Curce, IV: siége de Tyr (334 av. J. C.).

[4] Jules César, *De Bello civili*: siége de Marseille.

[5] Vitruve, X.—Cet auteur a traduit ou analysé les Grecs. Son texte n'est souvent qu'un calque de celui d'Athénée.

[6] Le père Daniel, *Histoire de la milice françoise*.

[7] *Œuvres* et *Histoire de Jules César*, passim.

multipliés. Tous les points du pied des courtines étaient vus par des *traits croisés*, et cette série de tours de bois (que nous nommerons *ceinture tourellée*) donnait aux assiégeants la base d'appui qu'ils trouvent aujourd'hui dans la *première parallèle.*

Les *approches* de l'antiquité, que Végèce désigne sous le nom générique de *latibula*, peuvent se classer sous deux chefs : les *galeries* et les *abris mobiles*. Les *galeries d'approches* remplissaient l'office de nos boyaux de tranchées modernes, et fournissaient aux assaillants un abri voûté continu. Les Grecs leur donnaient le nom de στοά ; les Latins, celui de *porticus*. Elles étaient encore en usage au moyen âge, et connues alors sous la dénomination de *passavants* ou *galleries*.

L'élément de la galerie couverte était la vigne (*vinea*)[1]. C'était une sorte de baraque ou cabane ayant la forme d'une *treille*[2], avec un toit incliné, en planches ou en claies, supporté par des montants verticaux. Cette charpente de 4m,73 de longueur hors œuvre, 2m,07 de largeur et 2m,3 de hauteur, était recouverte de cuir cru, ou d'un *cilicium* (étoffe de crin), qui la protégeait contre l'incendie. « La vigne, dit le père Daniel[3], « qui emprunte sa description à Végèce, était longue de 16 pieds, haute « de 8 et large de 7. Les bois qui la soutenaient n'étaient pas extrê« mement gros, pour l'ordinaire, afin qu'on pût plus aisément les trans« porter. On les couvrait aussi de cuirs par les côtés, contre les flèches « des assiégés. On en préparait dans le camp plusieurs, que l'on appro« chait ensuite les unes des autres, pour en former toute la longueur. » Les vignes se disposaient, comme on le voit, bout à bout, et formaient une communication couverte, analogue à la *galerie blindée* moderne, par laquelle on pouvait conduire le bélier jusqu'au pied des murs de

[1] Les *vineæ* étaient de petites baraques construites en charpentes légères et revêtues de claies ou de peaux d'animaux. (Végèce, l. IV, c. xv.) — « Dans un « siége régulier, les *vineæ* étaient construites hors de la portée des traits, puis on « les poussait, les unes derrière les autres, vers le mur de la place attaquée; « c'est ce qu'on appelait *agere vineas*. Elles formaient ainsi de longues galeries « couvertes, qui, tantôt placées perpendiculairement au mur, et tantôt parallèle« ment, remplissaient le même office que les boyaux de communications et les « parallèles dans les siéges modernes. » (*Histoire de Jules César*, t. II, p. 105, notes.)

[2] « Nec non vineæ oppugnationum dedere rationem. » (Pline, *Hist. nat.* XIV, III.) — On peut voir au musée de Saint-Germain différents exemples de l'emploi des vignes, et particulièrement les travaux d'approches de Jules César devant *Uxellodunum* (Puy d'Ussolu).

[3] *Histoire de la milice françoise*, passim.

la place. Les galeries permettaient aussi d'attacher le mineur, et donnaient passage aux colonnes d'assaut[1].

Quel que fût le but à atteindre, l'assiégeant débouchait de la *ceinture tourellée*, et cheminait sous des galeries de vignes, dont le tracé décrivait sans doute moins de *lacets* que nos boyaux modernes. Dès qu'il était à bonne distance, il se développait normalement à la direction générale de sa galerie et formait un *ouvrage de vignes*, analogue à une parallèle et destiné à soutenir les machines et les travailleurs contre les sorties de la place. C'est dans ces ouvrages parallèles, ou *places d'armes* (*stationes*), qu'on élevoit les premières batteries de balistes et de catapultes, pour éloigner les défenseurs du rempart et ébranler quelques pans des murailles. Nous avons assimilé la *ceinture tourellée* à une première parallèle; la première des *stationes* était analogue à la *deuxième parallèle*, où, de nos jours, se construisent les batteries destinées à éteindre le feu de la place assiégée. Sous la protection de l'artillerie névrobalistique, qui lançait des traits, des poutres et des quartiers de roche, l'assiégeant continuait ses cheminements jusqu'au pied de l'enceinte. Mais les effets de cette artillerie étaient parfois impuissants à déloger les défenseurs qui gênaient les travaux d'approches. En ce cas, l'assaillant s'efforçait de les dominer du haut d'un *agger*, ouvrage analogue au *cavalier de tranchée* moderne. L'*agger* n'était ordinairement qu'un remblai de terre prise sur place; quand la terre manquait, et qu'il fallait cheminer sur le roc, on formait l'ouvrage de troncs d'arbres superposés par *boutisses* et *panneresses*, et les joints étaient garnis de broussailles ou de gazon[2]. Les bas-reliefs de la colonne Trajane représentent un *agger* de bois.

[1] Les vignes en usage au moyen âge se nommaient *tauditz* ou *taudis*. — « Ensuite de quoi la dite Jeanne la Pucelle prit un coursier et un bâton à la « main, puis mit en besogne chevaliers, écuyers et autres gens de tous états, « pour apporter fagots, buis, tables et autres choses nécessaires à faire *taudis* « et approches contre la dite ville..... Ces taudis étaient ce qu'on appelait « des galeries pour mener le canon à couvert jusqu'au bord du fossé. » (Le père Daniel, *Hist. de la milice françoise*, t. I, l. VIII.)

« Cet engin [la vigne] fait on de bons ays et de merrien fort, afin que pierre « d'engin ne le puisse brisier, et le cueuvre l'en de cuir cru, que feu n'i puisse « prendre; et cet engin est de huit pieds de lé, et seize de long, et de tel hauteu « que plusieurs hommes y puit entrer, et le doit l'en garder et mener jusques aux « murs, et ceuls qui sont dedans foyssent les murs du chastel, et est moult « prouffitable quand on le peut approchier des murs. » (Christine de Pisan, *Le Livre des fais et bonnes meurs du sage roy Charle*, c. xxxv.)

[2] « La terrasse (*agger*) était un remblai fait avec des matériaux quelconques,

Les anciens distinguaient trois espèces d'abris mobiles : les *mantelets*, les *tortues* et les *criophores*.

Le *mantelet* (*γέρρα*, *θωράκιον*, *gerræ*, *pluteus* ou *pluteum*, alias *vimineus pluteus*, *crates*, etc.) était une claie ou grand bouclier d'osier, ou encore un masque fait d'épais madriers, que l'assaillant maintenait devant lui pour faire obstacle aux traits de l'assiégé. C'était une espèce de demi-cylindre vertical, présentant sa convexité à l'ennemi, formé de claies recouvertes de peaux, et muni de trois roues, une à l'avant, deux à l'arrière. Ce chariot, qu'on poussait devant soi, fut en usage dès la plus haute antiquité[1].

La *tortue* (*χελώνη χωστρίδη*, *χωστρίδη*, *χωστρίς*, *χέλυς*, *testudo*) était un hangar en charpente, recouvert de peaux et porté par un châssis roulant ; les roues obéissaient à un système assez compliqué de leviers et de cordages. Cette machine, qu'on poussait partout où il était utile de protéger les travailleurs, servait soit au nivellement du terrain sur lequel devaient cheminer les tours mobiles, soit au comblement des fossés. Elle permettait d'approcher, à couvert, du pied des murailles et d'en saper les fondements. On remarquait dans les tortues une grande variété de disposition, et chacune de ces machines ingénieuses

« dans le but d'établir soit des plates-formes pour dominer les remparts d'une ville « assiégée, soit des viaducs pour amener les tours et les machines contre les « murs, lorsque les abords de la place offraient des pentes trop difficiles à fran- « chir. Ces terrasses servaient aussi parfois à combler le fossé. Le plus souvent les « *aggeres* étaient faits de troncs d'arbres entre-croisés et empilés comme le sont les « bois d'un bûcher. » (*Histoire de Jules César*, l. III, c. v, t. II, p. 105.)

[1] Le *pluteus* était encore employé par les Normands lors du siége de Paris en 886, ainsi que le témoigne ce passage du moine Abbon :

Mille struunt etiam celsis tentoria rebus,
Tergoribus collo demptis tergoque juvencum
Bis binos tressisve viros clypeare valebant,
Quæ *pluteos* calamus vocitat *cratesque* Latinus.

On se servit aussi, durant tout le cours du moyen âge, de grands boucliers *clayonnés* et *curyés* (recouverts de cuir), qu'on faisait porter et tenir debout, de la même manière qu'on dresse aujourd'hui des cibles dans les écoles de tir. Les travailleurs et les arbalétriers s'abritaient derrière ces espèces de parapets mobiles. On distinguait l'*oryx*, le *taillevas*, la *targe*, le *pavois*. Un certain nombre de pavois juxtaposés comme des gabions formaient une *pavoisade* (l'analogue de la *gabionnade* moderne), alias *pavesade*, *pavessade*, *pavesage*. Les valets d'armée chargés du transport et de la pose des pavois s'appelaient *pavoisiers* ou *pavesieux*. Aujourd'hui encore, on se sert parfois d'un mantelet (à l'épreuve des balles), qu'on roule en *tête de sape* comme le *gabion farci*.

portait un nom de quadrupède, dû sans doute à la manière dont elle opérait ses mouvements. C'étaient : le *vulpes*, l'*æricius*, la *talpa*, le *cattus* (*gattus*, *cutus*, *gate*, *cattuz*, *cataye*, *kas*, *cathouse*, *chat*[1]), le *musculus*, qu'ont décrit César[2] et Végèce[3]. « Cette tortue, dit le père « Daniel, était bâtie sur quatre poutres couchées en carré, et, sur les « quatre angles, on élevait quatre autres poutres, une à chacun, qui « soutenaient le toit, lequel était un *dos d'âne*, fait d'une forte char« pente, couvert de lattes et puis de briques. On mettait des cuirs « crus par-dessus, contre le feu et contre les pierres qu'on jetait de la « place. » — « La machine de siége appelée *testudo*, dit aussi l'Empereur[4], « était ordinairement une galerie montée sur des roues faites en bois « de fort équarrissage, et couverte d'un solide blindage. On la poussait « contre le mur de la place assiégée. Elle protégait les travailleurs « chargés soit de combler le fossé, soit de miner la muraille, soit de « faire mouvoir le bélier. »

Les *criophores* (κριοφόροι), ou machines bélières, étaient des édifices roulants, comprenant autant d'étages qu'il en fallait pour dominer, non-seulement les murs, mais aussi les tours de la place assiégée. Au rez-de-chaussée étaient placés les *engins démolisseurs*; aux étages supérieurs, les soldats et tous les engins névrobalistiques[5]. Les criophores de l'antiquité s'appelaient *tours mobiles*, *tortues bélières*, *hélépoles*, etc. Quelques-unes de ces machines d'approches avaient des dimensions considérables; on en cite de 45 mètres de hauteur, qu'on faisait mouvoir à l'aide de cordages, après avoir aplani le chemin qu'elles devaient parcourir. La plus célèbre des *hélépoles* est celle que Demetrius Poliorcète fit construire pour le siége de Rhodes (304 av. J. C.). Au moyen âge, on les nommait *cancer*[6], *truie*[7], *mouton*[8], *tauditz*, *baffraiz*,

[1] Li mineur pas ne sommeillent,
Un *chat* bon et fort appareillent.
(Guillaume Guiart, *Siege de Boves par Philippe-Auguste.*)

[2] *De Bello Gallico*, II, x.

[3] *De re militari*, IV, xvi.

[4] *Histoire de Jules César*, l. III, c. viii, t. II, p. 210.

[5] Les *criophores* sont des machines à la fois défensives et offensives, tandis que les autres abris n'ont que des propriétés défensives.

[6] « Fuit *cancer* instrumentum ; in eo erat trabs magna ; solus *cancer* quiogentos « homines occupabat. » (*Chronique de Colmar*, de l'an 1300.)

[7] La *truie* pouvait cootenir ceot hommes « C'estoyt, nous dit Rabelais, un « engin mirificque, dedans la quadrature duquel pouoyent aisemeot combattre et « deoiourer deux cens hommes et plus... »

[8] « A ce propoz de prendre chasteaulx, comment par aucuns engins fais de

*beffroi*[1], *bastille*, *bastillon*, *bastide*, *tour ambulatoire*, *tugurium*, *chat fortifié* (catus castellatus). Les *chats* en particulier (*chas-chateilz*, *chas-chastiaux*, *chats-faux*, *chaffaux*, *eschaffaux*) se construisaient généralement en bois vert, coupé sur place, ce qui les rendait moins vulnérables aux projectiles incendiaires. On les appelait alors *tours de fust*[2], *castels de fust*[3], etc. « Ces « tours, dit Végèce[4], ont quelquefois 30 pieds en carré, et quelquefois « elles ont en largeur 40 ou 50 pieds. Elles sont si hautes qu'elles sur-« passent les murailles et même les tours de pierre. Cette machine a « plusieurs escaliers. Dans l'étage du bas, il y a un bélier pour rompre « le mur; à l'étage du milieu, elle a un pont fait de deux poutres, et « entouré de claies, qu'on abat tout d'un coup, entre la tour et la mu-« raille, et sur lequel les assaillants passent dans la ville et se saisissent « des remparts; sur les plus hauts étages sont des soldats qui ont de longs « bâtons ferrés, et des archers pour tirer sans cesse sur les assiégés. »

« merrien, que l'on peut mener iusques aux murs, l'en peut prendre le lieu as-« sailli : l'en fait un engin de merrien, que l'on appelle *mouton;* il est comme « une maison faite de merrien, qui est couverte de cuirs crus, afin que feu n'i « puisse prendre, et, devant, celle maison a un grand *tref* (*trabs*), lequel a le « bout couvert de fer, et le lieve l'en à chayennes et à chordes, par quoy ceulx « qui sont dedans la maison puent embatre le tref iusques aux murs, et le retrait « on en airiere, quand on veult, en maniere de mouton qui se recule, quand il « veut ferir, et pour ce est il appelez *mouton.* » (Christine de Pisan, *Le Livre des fais et bonnes meurs du sage roy Charle.*)

[1] Froissart nous donne la description de deux *beffrois* construits par les Anglais au siége de la Réole : « Les Angloys qui seoient devant cette place, et qui y « furent neuf semaines, avoient fait charpenter deux beffrois de gros merriens, « à trois etages, et seant chacun beffroi sur quatre roëlles, et estoient ces beffrois « au lez devers la ville, tout couverts de cuir bouilli. . . et avoient en chacun « cent archers. Si menesrent les Angloys à force d'hommes ces deux beffrois « jusques aux murs de la ville; car en tandis qu'on les avoit ouvrez et faits, ils « avoient emplis les fossez si avant que pour conduire ces beffrois à leur ayse. « Si commencerent ceux qui estoient en ces etages à traire à ceux qui se tenoient « en defense, si rudement que nul ne s'osoit montrer aux defenses, s'ils n'estoient « trez-bien armez et paveschez. »

[2] Li Roys faict tours de fust lever,
Là met sergeants qui toujours traient.
(Guillaume Guiart, *Siége de Bovs par Philippe-Auguste.*)

[3] De l'ost a fait venir les carpentier,
Un grand castel de fust fist comenchier
Sur quatre roes lever et batiller....
(Ogier l'Ardenois, *Poëme du XII^e siècle.*)

[4] Traduction du père Daniel, *Hist. de la milice françoise*, t. I, l. VII.

Les *engins démolisseurs* dont on faisait usage étaient : le *bélier*, la *tarière*, le *corbeau*, la *falx muralis*. Le *bélier* était une forte poutre, armée de fer, à laquelle on imprimait un mouvement de va-et-vient horizontal, pour battre la muraille ennemie. A l'origine, elle était mue à bras, et poussée contre l'obstacle par une troupe d'hommes agissant avec ensemble. Le premier perfectionnement fut la suspension du bélier à une poutre horizontale; on couvrit ensuite ce bâti de charpente; la poutre fut suspendue, par des chaînes *bélières*, à la toiture des tortues. Quand le poids était trop fort, on la faisait rouler sur des chapelets de galets portés par un plancher solide, ou reposant immédiatement sur le sol[1]. Quelques béliers avaient des dimensions considérables : Vitruve attribue aux plus grands jusqu'à 60 mètres de longueur, et l'on sait qu'ils pesaient plus de 250 tonnes[2]. Ils pouvaient fournir jusqu'à 200 chocs à l'heure, c'est-à-dire plus de 3 par minute. Cet engin redoutable fut connu, de toute antiquité, des peuples de l'Asie, et la prophétie d'Ézéchiel[3] en fait mention. Les Grecs le nommaient *κριός*, *κριοδόχη*, *νίκων*, c'est-à-dire vainqueur des places assiégées, partout et toujours[4]; les Latins l'appelèrent *equus*[5], *aries* ou *trabs aretaria*; le moyen âge, *tref*, *carcamuse*[6], *fauteau*, *foatouer*, *mouton*, *bosson*[7], etc.

La *tarière* (*terebra*, *taretrus*, *τέρετρον*) ne différait du bélier que par les armatures de la poutre mise en mouvement. Cette pièce de bois

[1] Vitruve, X, XIII et *passim*.

[2] Lors du siége de Carthage par les consuls Manlius et Censorinus, en 146, il fallut 6000 hommes pour mettre en mouvement le bélier romain. (Voyez Appien, *De Rebus Punicis*, XCVIII.)

[3] Ézéchiel, IV, 23; XXVI, 9. — Septimius Florens et Vitruve attribuent néanmoins l'invention du bélier aux Carthaginois.

[4] L'usage du bélier ne se perdit point lors de l'invention de la poudre, et l'on peut encore aujourd'hui s'en servir en maintes circonstances. — « Une nuit de « l'hiver de 1524 à 1525, le marquis de Peschière employa de grosses poutres « bélières pour ouvrir en trois endroits le mur d'enceinte du parc du château de « Mirabel, dans lequel François Ier avait enfermé son parc et ses bagages. Chacune des poutres était manœuvrée par une compagnie entière, et les brèches, « de cent brasses chacune, ne purent être achevées qu'au jour. » (Napoléon III, *Œuvres*, t. IV, p. 185.)

[5] « Equum (qui nunc *aries* appellatur)... » (Pline, *Hist. nat.* VII, LVII.)

[6] Arietes *carcamusas* vulgo resonatos.
(Abbon, *Siége de Paris par les Normands*.)

[7] A la santa Pasca es los *bossos* tendutz,
Ques be loncs e ferratz, e adreitz, e agutz,
Tant fer, e trenca, e briza que lo murs es fondutz.
(Poëme provençal : *Siege de Beaucaire par Simon de Montfort*.)

présentait, non plus une tête pesante, mais une pointe métallique acérée, destinée à mordre les joints, à ébranler, à détacher les pierres de taille[1].

Lorsque le bélier et la tarière avaient suffisamment désagrégé la maçonnerie des murailles, on en achevait la démolition par le moyen du *corbeau à griffes*, ou corbeau démolisseur (*corvus demolitor*). On donnait généralement le nom de *corbeau* à une grande perche suspendue par son centre de gravité, armée de crocs, de pinces, etc. et qui pouvait saisir, enlever, arracher les matériaux. La *falx muralis* était une tête de bélier armée d'une pointe et d'un crochet pour détacher les pierres[2].

Pour ouvrir une brèche, les mineurs de l'antiquité[3] se logeaient sous les fondations de la muraille, les déchaussaient, c'est-à-dire enlevaient la terre sur laquelle elles étaient assises, puis les soutenaient au moyen d'étançons. Après avoir ainsi déblayé et étançonné une certaine longueur de l'enceinte, ils remplissaient le vide de menus bois, enduits de matières inflammables et rapidement combustibles; ils y mettaient le feu et se retiraient. Les étançons consumés, le mur cédait à son propre poids et s'écroulait. La place était ouverte[4] !

A ces moyens d'attaque la défense opposait des sorties et les pro-

[1] Vitruve, X, VII et XIII.

[2] Végèce, IV, XIV. — Voyez aussi *Hist. de J. César*, l. III, c. VI, t. II, p. 128.

[3] Les Grecs donnaient au soldat mineur le nom de *μεταλλικός* ou *μεταλλεύς*; les Latins, celui de *cuniculator* ou *cunicularius;* Tite-Live l'appelle aussi *munitor*. Guillaume le Breton, l'auteur de la *Philippide*, a fait de ce mot *minator*, et Philippe Mouske, *minour*. En France, les mineurs furent tour à tour appelés *francs-taupins*, *pionniers*, *vostordeurs*, *hurons*, etc.

[4] Les choses se passaient encore ainsi au moyen âge. (Voyez dans la *Philippide* de Guillaume le Breton, l. VII, le récit de la ruine d'une tour de Château-Gaillard.) Duguesclin usait aussi, à l'occasion, des procédés antiques, témoin ce récit de la prise du château de Meulan :

Bertran du Glaiequin fist fort la tour assaillir;
Mais assaut ne les fit de rien nulle esbahir.

. . . . . . . . . . . . . . .

Adonc fist une mine, et les mineurs fouir;
Et les faisoit garder c'on ne les puit honnir;
Et les mineurs penserent de la mine fornir:
La terre font porter et la mine tenir,
Si que cil de la tour ne les porent veir.
Tant minerent adonc, ce sachiez sans faillir,
Que par desoubz les murs pueent bien avenir.
Desoubz le fondement font la terre ravir,
A fors eschanteillon la firent soustenir;
Grans, baux, fors et pesans y ont fait establir.
Dont vinrent li mineur, sans point de l'alentir,

jectiles de son artillerie névrobalistique. Lorsque l'assiégeant battait enfin en brèche, les défenseurs abaissaient devant leurs murs des matelas de jonc ou de paille, pour amortir les coups du bélier; ils détournaient ou renversaient le terrible engin au moyen de divers corbeaux, mains de fer et crochets analogues à celui qui portait au moyen âge le nom de *loup* ou *louve*. Cet instrument était un «fer courbe à «tres fors dens aguz[1],» une double mâchoire de fer, qui saisissait la tête du bélier et l'empêchait de battre. Les assiégés laissaient aussi tomber sur le bélier des corps pesants, tels que disques d'airain, meules de grand diamètre, qui avaient pour effet de le désorganiser, souvent même de le briser. Ils disposaient en même temps sur les remparts des machines dites *catapultes*, *balistes*[2], *scorpions*, lançant des pierres, des traits, toute sorte de compositions incendiaires.

Considérées au point de vue de la nature du projectile, les machines névrobalistiques de l'antiquité se distinguent en *lithoboles* (λιθοϐόλοι) et *oxybèles* (ὀξυϐελεῖς). Elles se classent en *monancônes* (μοναγκῶναι) et en *ditones*[3], pour ce qui touche aux différences essentielles de leurs dispositions organiques.

Les machines à deux *tons* étaient le plus ordinairement en usage, et l'artillerie antique en connaissait deux variétés : les *euthytones* (εὐθύτονοι) et les *palintones* (παλίντονοι). Cette dernière classification n'est point, ainsi que le veulent certains commentateurs, commandée par la diversité des formes de la trajectoire, mais se rapporte à deux modes

Et dirent à Bertran : «Quand vous aurez desir.
«Sire, nous vous ferons cette tour-ci cheir.
«— Or tost, ce dit Bertran, il me vient a plaisir;
«Car puisque cil dedans ne veulent obeir,
«Il est bien de raison c'on les fasse morir.»
Les mineurs ont bouté à force et a bandon
Le feu dedans la mine; a lors division.
Li bois fut tres bien oint de graisse de bacon,
En l'euvre qu'il fut ars, si con dit la chançon,
Cheit la haulte tour....

(*Chronique manuscrite de Duguesclin.*)

[1] Christine de Pisan, *ouvrage cité*.

[2] La catapulte, la baliste et la fronde sont de l'invention des Syro-Phéniciens. «Catapultam Syrophœnicas, ballistam et fundam [invenisse dicunt].» (Pline, *Hist. nat.* VII, LVII.) — Strabon rapporte aussi que les Phéniciens importèrent la fronde aux îles Baléares.

[3] *Ditones*, c'est-à-dire «à deux tons.» Le ton (τόνος) est l'écheveau de nerfs filés ou de cordes de boyau dont la torsion imprime une force de détente aux *bras* et, par suite, à la *corde archère*.

d'action de la corde archère. Les *euthytones* sont à tension directe; la tension se fait à revers dans les *palintones*.

Le mode de fonctionnement des machines névrobalistiques est, à première vue, intelligible, et nous n'avons point à en donner ici la théorie. Qu'il nous suffise d'indiquer au lecteur la collection de modèles de ces appareils restitués par M. le commandant De Reffye[1].

Les salles du musée de Saint-Germain montrent au visiteur, au rez-de-chaussée :

1° Une catapulte oxybèle, ditone et euthytone (*καταπηλτὴς ὀξυβελὴς εὐθύτονος*), dont les *τόνοι* sont en nerfs filés et tordus. Exécuté d'après les proportions mentionnées par les ingénieurs antiques, Héron et Philon, cet engin donne au projectile une portée de 180 à 200 mètres. Le musée de Mayence possède une catapulte semblable, don de l'Empereur des Français.

2° Une catapulte de même genre, mais de grand module, et n'ayant pas, sur son pied, moins de 2m,80 de hauteur. Quelques-unes de ces machines avaient ainsi jusqu'à 6 mètres.

3° Une catapulte propre à lancer la flèche ou la pierre, à volonté, exécutée d'après un relief de la colonne Trajane. Montée sur un chariot, cette machine de campagne peut lancer à 300 mètres une flèche d'un kilogramme, et ce projectile pourrait, dans ces conditions, traverser de part en part une *vigne*, deux ou trois épaisseurs de clayonnage, un cheval, etc.

4° Un *onagre lithobole* et *monancône*, restitué d'après le texte d'Ammien Marcellin, et lançant à 250 mètres des pierres de 2 kilog. 500 gr.

On peut aussi voir aux étages du musée de petits modèles de catapulte, de *ballista romana* et d'onagre sur chariot. Enfin, les reliefs de la colonne Trajane, dont le moulage se trouve aussi à Saint-Germain, représentent plusieurs catapultes de campagne traînées par des chevaux, et en batterie sur des remparts ou des *aggeres*.

En terminant, nous émettons le vœu que, pour compléter cette belle collection, S. M. l'Empereur daigne faire étudier et restituer quelques modèles de machines d'approches et d'engins démolisseurs. Tous les documents poliorcétiques se trouveraient ainsi réunis, et cette vivification des textes grecs et latins serait de nature à aider aux progrès de la science.

[1] C'est à l'extrême obligeance de M. le commandant De Reffye, officier d'ordonnance de l'Empereur, que nous devons la majeure partie de ces documents.

# APPENDICE G.

## NOTICE ETHNOGRAPHIQUE.

Dès qu'on aborde un sujet d'histoire, on se sent fatalement entraîné à considérer sous leurs faces les plus saillantes les objets si divers dont est semée la route à suivre, et ce n'est point se rendre coupable de hors-d'œuvre que d'effleurer, en passant, l'étude des questions importantes qui se rattachent au sujet principal. C'est ainsi que, en écrivant les premières pages de la vie d'un grand homme de guerre, nous avons dû parfois nous arrêter en présence des grands phénomènes ethnographiques dont nos yeux étaient frappés. Rien ne tient en éveil l'intérêt de l'observateur comme les travaux qui se proposent l'analyse de la nature de l'homme, ou la détermination de sa fin, et surtout de son origine; mais rien non plus ne présage à ses efforts plus de déboires et d'insuccès.

Fixer sur la carte du monde le vrai point de départ de l'histoire; débarrasser de ses langes l'humanité primitive, en retracer la rude enfance, en suivre, à la surface du globe, les migrations et les modifications ethnogéniques; enfin, connaissant les ramifications extrêmes de la souche adamique, dresser la généalogie de toutes les races contemporaines : tel est l'énoncé du grave problème qui s'impose aux sciences historiques et qui, disons-le nettement, attend encore le préambule d'une solution.

De quelles lumières s'éclairer pour remonter ainsi le cours des âges, au milieu de tant de ténèbres épaisses? A quels guides se confier, si l'on tient à ne point s'égarer dans le mystérieux enchaînement des événements antéhistoriques? C'est encore la Genèse qui nous met aux mains le fil le plus sûr; mais ces pages d'un livre inimitable, et qu'on ne consulte jamais en vain, sont d'une concision que ne sauraient racheter ni la richesse ni la fermeté du style; l'interprétation en est excessivement ardue, et cette difficulté même a donné naissance aux systèmes les plus divers. Les premiers commentateurs des textes bibliques sont ces Pères de l'Église, si grands dans leur simplicité, dont les savants de nos jours

refusent souvent d'admettre les théories. Où se trouve donc la vérité, objet de tant de recherches ardentes ?

Le XVIIIe siècle croyait avoir retrouvé en Égypte et en Phénicie les sources de toutes les civilisations du globe; la Grèce apparut ensuite comme le prototype des sociétés humaines; on flotta quelque temps dans ces indécisions. L'expédition du général Bonaparte avait remis l'Égypte en faveur; le livre de Movers rendit aux Phéniciens la vogue qu'ils avaient perdue. Aujourd'hui, l'on prône l'Assyrie et la Babylonie; mais ces hypothèses ne sont pas les dernières. William Jones, Schlegel et Creuzer avaient préconisé les Indes, et, mettant à profit l'étude sérieuse que Burnouf et Bopp ont faite des Védas, M. le baron d'Eckstein place décidément aux Indes le berceau des peuples primitifs, sans toutefois pouvoir en préciser la position. Toute incertitude semblait devoir disparaître, quand des observations multipliées attirèrent l'attention des ethnologistes vers des régions longtemps inexplorées : nous avons nommé les deux Amériques. Est-ce en quelque point du nouveau monde qu'il convient enfin de cantonner et d'asseoir les hypothèses ? Il serait téméraire de l'affirmer, mais, en tout état de cause, nous ne saurions nous dispenser de tenir grand compte des découvertes de M. Brasseur de Bourbourg. Les écrits de ce savant chercheur sont d'autant plus séduisants qu'ils ne semblent tendre au développement d'aucune idée préconçue, à la défense d'aucun parti pris. L'auteur se borne à exposer ce qu'il a vu, de ses yeux, au Yucatan et au Mexique, et sa vaste érudition lui permet d'établir des rapprochements saisissants entre le nouveau monde et l'ancien. Il en induit la réalité d'un grand phénomène ethnologique, celui des antiques migrations humaines dirigées de l'Occident vers l'Orient.

Dans cet ordre d'idées, les rivages de la mer des Caraïbes auraient été le foyer de la plus vieille civilisation du globe. Chassées de leur pays natal par une longue suite de cataclysmes, les races américaines se seraient réfugiées en Afrique et en Europe, et cela de 6000 à 4000 ans avant notre ère.

Le fait de ces grandes commotions ethnologiques ne détruit nullement la tradition suivant laquelle le plateau de l'Asie doit être considéré comme le berceau de l'humanité. Ce que nous avons dit plus haut (l. III, c. II, p. 276) n'est point faux; nous avons énoncé des lois dont on ne saurait méconnaître la puissance. Très-certainement, en effet, il règne à la surface du sphéroïde terrestre un système de *courants humains*, intermittents et, le plus souvent, latents, mais dont les tendances sont toujours manifestes, et qui, à la manière des courants magnétiques,

dessinent sur la sphère des courbes qui *se ferment*. De plus, *en ce qui concerne notre Europe*, ces flux adamiques se portent invariablement de l'est à l'ouest et du nord au sud.

Ces observations, si exactes qu'elles soient, ne déterminent toutefois qu'un élément de la courbe générale, et l'on se demande toujours quelle est la loi providentielle qui régit d'une manière absolue l'ensemble des grands mouvements ethnologiques. Il ne suffit point, pour fonder la science, d'étudier le régime d'un cours secondaire; il faut aborder le torrent maître, en tracer le thalweg, en suivre les méandres et les contre-courants, en fixer les remous et les points morts; il est indispensable de ne plus hésiter entre l'amont et l'aval, de reconnaître les débordements, les ravages ou les fécondations qui s'opèrent sur de vastes espaces ou sur des points isolés.

Assurément, la science est encore loin d'atteindre le but qu'elle se propose; mais elle est dans sa voie et doit redoubler d'efforts. Bientôt peut-être elle établira la concordance de la Genèse et du *Teo-Amoxtli*[1], et les textes mexicains mettront en pleine lumière les grandes beautés du récit mosaïque. Pour nous, profitant des données certaines dont peut disposer aujourd'hui l'enfance de cette science ethnologique, nous rechercherons l'origine des peuples dont la guerre d'Annibal a suscité le rapprochement violent : des Phéniciens, des Libyens, des Imazir'en, des Espagnols et des Gaulois.

En ce qui concerne les Phéniciens, est-il actuellement possible de remonter, jusqu'à ses sources premières, le courant des événements ethnogéniques? Nous avons dit (l. I, c. I, p. 2 et 3) que les Chananéens, fils de Cham, avant de se fixer sur les côtes de Syrie, avaient habité les plaines qui s'étendent de la Méditerranée jusqu'au Tigre, et du mont Caucase à la pointe méridionale de l'Arabie. Nous avons ajouté (l. I, c. II, p. 14) qu'ils paraissent avoir erré dans ces régions de l'Asie occidentale jusque vers l'an 3000 avant l'ère chrétienne, époque de la fondation de Tyr par Baal ou Belus.

Mais quelle était l'origine de ce Belus? D'où venaient ces Chananéens nomades quand, pour la première fois, ils plantèrent leurs tentes sur les bords du Tigre et de la mer Rouge? En d'autres termes, quel

[1] Le *Teo-Amoxtli* est un recueil d'annales sacrées, géologiques et historiques des Etats de Colhuacan et de Mexico. C'est un registre de l'histoire de la nature et des hommes, tenu avec des dates précises par les prêtres mexicains, depuis l'an 9973 avant Jésus-Christ. — Ce livre précieux vient d'être traduit et annoté par M. Brasseur de Bourbourg. (*Sous presse.*)

est le berceau de la race phénicienne, race que rien ne rattache aux autres populations de l'Asie?

Pour essayer de repondre à ces questions ardues, il convient de se souvenir que, suivant Diodore de Sicile[1], Belus, l'archégète phénicien, était fils de Neptune et de Libya. C'est donc vers l'ouest qu'il faut chercher les traces de ses premiers pas; c'est l'Atlantide et l'Afrique septentrionale qui furent sans doute le pays de ses ancêtres. Dans cet ordre d'idées, M. Brasseur de Bourbourg n'hésite pas à pousser plus à l'ouest encore. Il observe que la Phénicie présente des analogies frappantes avec l'antique Amérique; que les idées, les cultes, les cosmogonies de ces deux régions du globe offrent, à chaque instant, sinon des identités, du moins des similitudes remarquables. Les monuments eux-mêmes semblent témoigner d'une civilisation commune.

Ces prémisses posées, la conclusion ne se fait pas attendre. Venus des bords de la mer des Caraïbes, foyer d'une civilisation depuis longtemps éteinte, les Phéniciens, fils de Cham, auraient habité, durant des siècles, cette célèbre Atlantide, dont la mer *des Sargasses* nous révèle aujourd'hui les contours. Ils y auraient hérité de la puissance des Cares, les premiers navigateurs connus, les maîtres du vieux monde. Dans ces âges reculés, un bras de mer étroit séparait seul l'Afrique du continent englouti sous les eaux, et dont nous voyons encore émerger les sommets supérieurs, aux îles du Cap-Vert, aux Canaries et aux Açores. Les fils de Neptune le franchirent, et firent de la terre libyque leur nouvelle patrie[2].

Maîtres de l'Afrique septentrionale, ils eurent la gloire d'y fonder une civilisation brillante, dont les reflets éclairèrent l'Orient et la Grèce. Mais cette prospérité devait s'éteindre : les fils de Libya et de Neptune se heurtèrent un jour aux Égyptiens, et Belus, battant en retraite devant des forces supérieures, dut chercher un refuge en Asie, où nous le retrouvons à l'aurore des temps historiques.

En présence des indécisions des philologues et des historiens, qui ne savent où placer le berceau des fils de Chanaan, nous adoptons volontiers les idées séduisantes de M. Brasseur de Bourbourg.

[1] Diodore de Sicile, *Biblioth. hist.* I, XXVIII.

[2] On retrouve sur le sol de l'Afrique septentrionale l'empreinte des premiers pas de la race chananéenne. Les idées, les mœurs, les instincts phéniciens y ont jeté des racines si vivaces et si profondément implantées, que ni les révolutions, ni les conquêtes n'ont pu les en arracher encore. On ne saurait attribuer cette étrange persistance qu'au fait d'une longue domination des fils de Belus, antérieure à celle qui commence vers l'an 1500 avant l'ère chrétienne.

Nous avons exposé (l. I, c. IV, p. 51-55) que les Libyens sont des Chamites, ainsi que les Phéniciens, leurs aînés. Chanaan, en effet, est bien un fils de Cham, tandis que Laabim, fils de Mesraïm, n'en est que le petit-fils [1]. Ce simple degré de filiation correspond sans aucun doute à des divergences considérables de temps, de lieux, de circonstances ethnogéniques de toute nature. Il faut observer toutefois que la race libyenne est d'une haute antiquité, et paraît inséparable, dans le souvenir des prophètes, des races issues directement de Cham. « Les nations « de Phuth et de Libye venaient, dit Nahum [2], au secours de Ninive. »

Ce passage de Nahum semble d'ailleurs indiquer que Laabim assit ses premiers établissements au cœur de l'Asie. Quelles évolutions eut-il à accomplir ensuite, avant de parvenir jusqu'à l'occident de l'Afrique, et, dans ce but, quelles voies dut-il suivre ? On ne saurait le dire exactement, mais il est constant qu'il fut, de très-bonne heure, maître de la contrée à laquelle il a laissé son nom [3], et que, navigateur intrépide dès sa première enfance, il poussa ses voyages de découvertes jusque dans le nord de l'Europe [4].

La puissance des Libyens était vraisemblablement à son apogée lorsque le mythique Antée, leur souverain, vit sa marine ruinée par les Phéniciens victorieux. Ce désastre n'anéantit heureusement point la race, qui demeura, sans se disperser ni dégénérer, sans rien perdre de son caractère original, durant la domination antéhistorique des fils de Chanaan.

Ainsi que nous l'avons raconté (l. I, c. IV, p. 51), les compagnons d'Elissa, qui abordaient, au IXe siècle, aux rivages d'Afrique, furent surpris d'y trouver, au lieu de hordes sauvages, un peuple depuis longtemps sorti des ténèbres de la barbarie, et déjà en possession d'une civilisation brillante [5].

[1] *Genèse*, X, 6 et 13.

[2] *Nahum*, III, 9.

[3] « Peuple pasteur, agriculteur, métallurge, marin, pirate, Lahabim est tout « cela, selon son séjour dans l'intérieur, ou sur les côtes de l'Océan. Répandu « dans les oasis du voisinage de l'Égypte, sur toutes les côtes de la Méditerranée « et de l'océan Atlantique, depuis la Cyrénaïque jusqu'aux extrémités du Maroc, « maître des vallées et des crêtes du mont Atlas..... » (M. Brasseur de Bourbourg, *Sources de l'histoire du Mexique*, p. 71.)

[4] « En ces vieux jours du monde, où..... Lahabim et Phouthim s'enlaçaient « plus ou moins à travers l'Europe occidentale, et poussaient jusqu'au sein de « l'Irlande et de la Grande-Bretagne..... » (M. d'Eckstein, *Les Cares ou Cariens*, p. 197.)

[5] Tout en constatant (l. II, c. II, p. 163) l'origine indo-européenne des

Bien des fois, dans le cours de cette étude historique, nous avons eu l'occasion de mentionner le nom du peuple amazir'; bien des fois nous nous sommes plu à esquisser incidemment quelques traits de son caractère original, à effleurer, en ce qui le concerne, des problèmes d'ethnographie depuis longtemps posés[1].

Maintenant, il convient de reprendre et de grouper nos dires, de rassembler tous les arguments que nous avons disséminés le long de ce récit, de fournir, s'il se peut, des preuves nouvelles et décisives à l'appui des faits dont nous poursuivons la démonstration.

Et d'abord, quel est le vrai nom patronymique d'une race que les auteurs anciens et les auteurs modernes affublent de tant de noms divers? Ces Imazir'en, que, d'après les Arabes, nous nommons aujourd'hui *Kabyles* et *Touâreg*, les Égyptiens les appelaient *Tamehou* ou *Tahennou*[2]; les Grecs, Νομάδες[3], Μασσυλέοι, Μακκαῖοι, Μασσύλοι, Μασυλεῖς[4], Μάσιχες[5]; les Latins, *Numidæ*, *Massyli*[6], *Maxitani*[7].

Les Égyptiens, les Grecs, les Latins, les Arabes, les connaissaient aussi sous le nom de *Berbères*[8].

La science qui s'attache à la recherche des sources ethnographiques doit, à notre sens, répudier les désignations de *Tamehou*, de *Nomades*

Maxyes, Maxitains ou Makaouas, nous les avons compris sous le nom générique de *Libyens*, comme le firent jadis les Romains, et, avant eux, les Carthaginois. Les événements avaient imposé au peuple maxye le nom du territoire qu'il occupait à demeure, et, peu à peu, il avait oublié sa dénomination ethnique. L'histoire onomatologique présente plus d'un phénomène de ce genre.

[1] A ce sujet, le lecteur peut se reporter au livre I, chapitre IV, p. 53-57; au livre II, chapitre II, p. 163-165 et 176-177; au livre III, chapitre V, p. 383, et chapitre VI, p. 405; enfin au livre IV, *passim*.

[2] M. Alfred Maury, *Revue des Deux-Mondes*, numéro du 1er septembre 1867.

[3] Suivant M. Vivien de Saint-Martin (*Le nord de l'Afrique*, p. 125), le nom de *Numides* ne peut remonter au delà du IVe siècle avant notre ère.

[4] Polybe, III, XXXIII, et VII, XIX. — Denys le Périégète, t. II, p. 112, des *Petits Géographes grecs*, édit. Müller.

[5] Ptolémée, IV, 1.

[6] Virgile, *Énéide*, IV, *passim*. — Silius Italicus, *Puniques*, III, v. 283. — Tite-Live, XXIX, XXX, et *passim*, etc.

[7] Justin, XVIII, VI.

[8] « Les Égyptiens, dit Hérodote (*Hist.* II), appellent Βάρβαροι tous les peuples « voisins qui ne parlent pas leur langue. » — Pour les Grecs et pour les Latins, le nom de *Berbère* n'était qu'une corruption de Βάρβαρος, *Barbarus*. Quant aux Arabes, ils crurent naïvement à l'ethnique; Ibn-Khaldoun prend les Berbères pour des descendants de Berr.

ou *Numides*, de *Kabyles* et de *Touâreg*, qui ne sont point des expressions de nationalité, mais des surnoms que le vainqueur tirait ordinairement des coutumes du peuple vaincu. Quant au nom de *Berbères*, il y a matière à discussion. Est-ce bien un ethnique? N'est-ce point simplement la corruption du mot *Barbare*, que les Grecs et les Romains avaient coutume d'appliquer aux nations avec lesquelles ils étaient en guerre[1]? Nous n'hésitons pas à nous prononcer en faveur de ce dernier sens, et, par suite, ne reconnaissons pour véritables ethniques que les noms de Μασσύλοι, *Massyli*, *Maschuasch*, et autres analogues, dans lesquels se retrouve d'une façon patente la racine du nom national *Amazir'*, le seul nom dont nos populations algériennes reconnaissent aujourd'hui la légitimité.

Cela posé, la race tamazir't a-t-elle une langue à elle, des monuments distinctifs, une histoire? Il est permis de répondre affirmativement.

Nos Imazir'en de l'Algérie parlent encore cet idiome, qu'entendaient jadis toutes les populations de l'Afrique septentrionale[2], et dont on a fait récemment une étude sérieuse. Le dictionnaire[3] et la grammaire[4] en ont été restitués d'une manière satisfaisante, et l'on en peut pénétrer le génie original. Nous exposerons plus loin les conclusions que la philologie est en droit de formuler à cet égard.

Quant aux monuments, les nations thimazirin en auraient laissé de considérables, s'il faut s'en rapporter à l'autorité de quelques savants. On leur attribue la construction des pyramides d'Égypte[5], ces colosses

[1] Nous repétons que les Grecs et les Romains appelaient *Barbares* (*war war*) les peuples ennemis, et même les étrangers.

Barbarus hic ego sum quia non intelligor illis.
(Ovide, *Les Tristes*, l. V, élégie x.)

Voyez ci-après (p. 522, note 1) une etymologie nouvelle du mot *Berbère*, déduite de nos observations topologiques.

Les Imazir'en sont des Berbères, ainsi que les Escuraz (Basques) sont des Ibères, par suite d'une fantaisie des étrangers. C'est ainsi que le sobriquet de *Yankee* passera peut-être plus tard pour le vrai nom de l'Anglais d'Amérique.

[2] « In Africa barbaras gentes in una lingua plurimas novimus. » (Saint Augustin, *Cité de Dieu*, XVI, vi.)

[3] Une commission, nommée par décision du ministre de la guerre en date du 22 avril 1842, a publié, en 1844, un *Dictionnaire français-berber*.

[4] *Essai de grammaire kabyle*, du colonel Hanotean, Alger, 1858.

[5] M. d'Eckstein, *Les Cares ou Cariens*, deuxième partie, VIII. — Voyez aussi M. Brasseur de Bourbourg, *Sources de l'histoire du Mexique*, p. 72.

de pierre avec lesquels le *Tombeau de la Chrétienne*[1] et le *Medracen*[2] ne sont pas sans analogie. M. Daux a aussi rencontré, sur le sol de la Régence de Tunis, entre Sousa et Kaïrowan, un petit monument sans porte ni fenêtres, voûté en encorbellement, qu'il incline à croire d'origine berbère, et de la plus haute antiquité. Pour les édifices de moindre importance, on se fera facilement une idée du style amazir' si l'on étudie l'architecture des villes de la côte algérienne, des villages de la grande Kabylie et des *q'sour* du S'ah'râ.

Nous possédons aussi quelques monuments épigraphiques provenant de ce peuple si longtemps oublié. Depuis la découverte de l'inscription bilingue de Thugga[3] et de celle de Djerma[4], on a trouvé, dans les ruines d'Aïn Nechma, près de Guelma, un grand nombre de pierres portant, d'une part, des caractères puniques, de l'autre, des *tifinar'*[5]. L'écriture tamazir't n'était donc pas perdue; quelques habitants de notre Algérie en avaient gardé la tradition, comme M. de Saulcy put s'en convaincre en rapprochant de l'inscription de Thugga la correspondance d'un certain Othman Khodja, d'Alger[6]. En 1845, le colonel Boissonnet se procurait, au Touat, un alphabet berbère[7], lequel a été ultérieurement rectifié, augmenté, et dont on connait aujourd'hui toutes les lettres, ainsi que la valeur de chacune d'elles. Grâce aux études du colonel Hanoteau[8], les

[1] Monument sépulcral des rois de Mauritanie. Le modèle en plâtre du *Tombeau de la Chrétienne*, exécuté sous la direction de MM. Berbrugger et Mac-Carthy, a figuré à l'Exposition universelle de 1867.

[2] Tombeau de Syphax. Le modèle de ce monument a aussi figuré à la même Exposition. — Voyez la Notice du colonel Foy dans l'*Annuaire de la Société archéologique de Constantine*, 1856-1857.

[3] L'inscription de Thugga a été découverte en 1631, par un Français, Thomas Darcos.

[4] L'inscription de Djerma est due à l'Anglais Walter Oudney (1822).

[5] Les caractères en usage chez les Touâreg pour la représentation des sons parlés se nomment *tifinar'*, pluriel de *tefaner't*.

[6] Dans les premiers temps de l'occupation de l'Algérie par l'armée française, un habitant d'Alger, du nom d'Othman Khodja, entretenait une correspondance active avec le bey de Constantine. M. de Saulcy parvint à déchiffrer deux pièces de cette correspondance, et déclara que les caractères employés n'étaient autres que ceux de l'inscription de Thugga.

[7] Voyez les *Mémoires* de M. de Saulcy dans la *Revue archéologique* du 15 novembre 1845, et le *Journal asiatique* du 27 mai 1847.

[8] *Essai de grammaire kabyle*, p. 358. — *Notice sur quelques inscriptions en caractères dits* tifinar'. — Voyez la *Grammaire de la langue tamacheck'*, du même auteur.

philologues peuvent interpréter les inscriptions thimazirin qu'on découvre chaque jour en Algérie[1]. Outre l'épigraphie tumulaire et votive, la science dispose aussi des devises que portent les boucliers des Touâreg, et des légendes de leurs bracelets. Il n'est pas non plus inutile d'étudier les tatouages des Touâreg et des Kabyles, lesquels ne sont pas uniquement des signes empruntés aux symboles du christianisme[2].

L'histoire de la nation tamazir't a pu, en grande partie, être restituée[3], et il y a lieu d'espérer que des études ultérieures permettront d'en combler les lacunes. Les annales de cette race sont étroitement unies à celles de tous les peuples qui, successivement, ont dominé l'Afrique septentrionale : elles se mêlaient naguère aux bulletins de l'armée française, comme elles s'imposaient aux chroniques arabes du moyen âge; comme elles pénétrèrent jadis au cœur du récit des guerres de Carthage et de Rome. Au temps de la deuxième guerre punique, les Imazir'en prennent une part active aux événements politiques et militaires, et nous verrons en scène de grands personnages historiques, alliés ou ennemis d'Annibal : Syphax, Tychée, Masinissa. A l'époque de la fondation de Carthage, on se le rappelle, les monarchies berbères étaient depuis longtemps constituées, et l'histoire enregistre déjà le nom d'un prince de cette race. Remontons encore plus haut le cours des âges, et nous assisterons à la lutte héroïque que le peuple amazir' soutint contre les forces de Sesostris, le chef de la dix-neuvième dynastie des rois d'Égypte (1491 ans avant Jésus-Christ)[4].

Ce n'est pas tout : nous avons des documents plus anciens, et d'excellents esprits voient des Imazir'en dans ces populations africaines qui, à

[1] Nous citerons, entre autres, l'inscription d'Abizar, trouvée par M. Aucapitaine, près des ruines de Rous-Bezer.

[2] L'Afrique septentrionale a été chrétienne au temps de saint Augustin; le fait est irrécusable (voyez l'*Africa christiana* de Morcelli); mais tous les tatouages (*thit'aoua*, mot à mot «œil de nation,» signe de reconnaissance) ne représentent point des symboles religieux; il en est certainement qui firent office de marques distinctives de la nationalité. Il convient d'analyser patiemment ces inscriptions vivantes que nous garde la tradition, car on en peut tirer des enseignements précieux.

[3] Voyez : l'*Histoire des Berbers*, du baron de Slane; — *La Grande Kabylie*, du général Daumas; — l'*Univers* (*Numidie*), de Firmin Didot; — *Le nord de l'Afrique*, de M. Vivien de Saint-Martin; — la collection de la *Revue africaine*, etc.

[4] M. Alfred Maury (*Revue des Deux-Mondes*, numéro du 1er septembre 1867) analyse les travaux égyptologiques de M. Mariette, desquels il résulte que, vers l'an 1400 avant Jésus-Christ, *des hordes de gens aux yeux bleus et aux cheveux blonds envahirent la basse Égypte, par les déserts qui sont à l'occident du delta, c'est-*

une époque inconnue[1], envahirent la basse Égypte et y assirent leur domination[2]. Ces événements remontent vraisemblablement à l'antiquité la plus reculée, puisque Pline nous montre les envahisseurs armés de simples bâtons[3], servant probablement de manches à des lames de silex[4]. Les guerriers qui soumettent l'Égypte sont donc encore à l'*âge de pierre*.

On est en droit d'admettre que la race tamazir't est l'une des plus vieilles branches de l'espèce humaine. Mais quelle en est l'origine? Quel est le sang qui coule dans ses veines? Nous n'hésitons pas à nous prononcer pour celui de Japhet. Et, en effet, abandonnant toute critique du passage de Strabon dont nous avons invoqué l'autorité[5], renonçant aux données de la version de Salluste, si vivement battue en brèche par Movers[6], et qui, suivant M. Vivien de Saint-Martin[7], accuse une absence complète de discernement historique, nous procéderons par voie d'élimination.

Les Imazir'en ne sont point des Sémites, ainsi que le veulent les généalogistes musulmans, et principalement Ibn-Khaldoun[8]; la saine philologie répudie absolument de semblables hypothèses. M. Ernest Renan, que nous avons consulté, a bien voulu nous répéter très-fermement ce qu'il écrivait il y a quelques années[9], savoir : que « la langue « berbère n'est certainement pas sémitique[10]. »

*à-dire par le désert de Libye.* Ces blonds envahisseurs, venus en Afrique par l'Espagne, étaient originaires du nord de l'Europe.

[1] Vraisemblablement vers 2500 ans avant l'ère chrétienne.

[2] Dix-huit princes africains régnèrent, dit-on, à Thèbes. C'est à cette période, dont on ne saurait fixer la durée, que se rapporterait la construction des pyramides.

[3] « Prœlium Afri contra Ægyptios primi fecere fustibus, quas vocant *phalan-« gas.* » (Pline, *Hist. nat.* VII, LVII.)

[4] Voyez au musée de Saint-Germain de curieux spécimens de ces armes primitives.

[5] Strabon, XVII, III. (Voyez notre livre I, c. IV, p. 54.)

[6] Movers, *Das Phœnizische Alterthum*, t. II, p. 112.

[7] *Le nord de l'Afrique*, p. 126. — Suivant M. de Saint-Martin, la légende recueillie par Salluste était bien plus carthaginoise que berbère. Des noms de tribus berbères rappelant ceux des grandes nations de l'Orient avaient frappé l'oreille des Carthaginois. « Il n'en fallait pas tant aux anciens, remarque l'auteur, pour « servir d'échafaudage à leurs légendes. »

[8] Ibn-Khaldoun dit que Berr est l'ancêtre commun des Berbères et des Arabes. Ces peuples se seraient ensuite divisés en deux branches, issues de Madr'is et de Bernès, fils de Berr.

[9] *Histoire des langues sémitiques*, l. I, c. II, p. 81.

[10] Le général Faidherbe (*Akhbar* du 14 octobre 1869) se demande si la langue

Nos Kabyles et nos Touâreg seraient-ils des descendants de Cham? Non, car les Chamites égyptiens ne parlent point leur langue et repoussent toute idée de parenté avec eux [1]. Ils les appellent Barbares.

Ce nom seul, dont la racine tient essentiellement au sanscrit (*war*, la guerre), suffirait à décider en faveur d'une origine indo-européenne; mais nous avons d'autres preuves, apportées par la science égyptologique. « Il y aurait lieu d'admettre, dit expressément M. Alfred Maury [2], « que les Tamehou appartenaient à notre race. » M. de Rougé émet à ce sujet une opinion semblable. M. Henri Martin admet que les envahisseurs de l'Afrique étaient purement Aryas; M. Broca et le général Faidherbe leur attribuent une origine européenne pré-aryenne. Ces deux opinions ne sont pas, comme on pourrait le supposer, exclusives l'une de l'autre. La Libye, en effet, a subi des invasions d'hommes blonds venus directement de l'extrême Nord, mais aussi des conquêtes de populations septentrionales modifiées en leur essence par une longue influence aryenne, c'est-à-dire de hordes galliques [3].

Bien avant la venue des Teutons et des Cimbres, qui épouvantèrent tant le monde romain; avant les grandes invasions kimriques parties des bords de la mer Noire; au milieu de la nuit de ces *âges de pierre*, dont la durée confond notre imagination, de larges et impétueux torrents humains portaient vers le sud-ouest de l'Europe des masses innombrables, issues de cette race qu'on appelle *gallique*. Obéissant aux instincts de leur sang, ces hommes, qui formaient l'avant-garde de nos ancêtres, se répandirent tumultueusement en Gaule, tendirent la main à leurs frères d'Angleterre et d'Irlande [4], et inondèrent la péninsule ibérique. A cette époque, il n'y avait pas encore de détroit de Gibraltar [5]; aucune solution de continuité n'arrêtant ces bandes intrépides, elles arrivèrent en Afrique et s'y installèrent à demeure.

Ascendants directs de ces Gallas, qui dominent aujourd'hui l'intérieur du continent africain, les Galls des temps primitifs ont laissé sur la côte

berbère est la langue des autochthones bruns de la Libye, ou celle des envahisseurs blonds venus du nord de l'Europe. Preuves topologiques en main, nous n'hésitons pas à nous prononcer pour le Nord.

[1] Hérodote, II.

[2] *Revue des Deux-Mondes*, numéro du 1er septembre 1867.

[3] Voyez ci-après l'ethnogénie des *All.*

[4] L'Irlande et l'Angleterre semblent avoir été peuplées, avant la France, par des courants humains venus de l'ouest suivant le fil du *gulf-stream*.

[5] L'ouverture du détroit, attribuée à Hercule, est un fait relativement récent; c'est l'un des premiers événements des temps historiques.

septentrionale des traces non équivoques de leur passage, et nous retrouvons aujourd'hui leurs monuments mégalithiques, ces dolmens, ces cromlechs, dont ils semèrent jadis le sol de notre Algérie [1]. Et si l'on fouille ces antiques sépulcres, qu'y découvre-t-on ? Des terres cuites, étranges dans leur simplicité, qui semblent avoir servi de modèles à celles qu'on exhume çà et là en France. Et celles-ci semblent avoir inspiré l'art céramique de nos Kabyles contemporains. Qu'on range sur une même étagère une poterie de Roknia, une du mont Beuvray, une autre enfin fabriquée hier à Fort-Napoléon, et l'on sera frappé de l'identité des formes, de l'air de famille des motifs d'ornementation, de l'analogie du style dans la disposition des *stries*.

Rapprochons de leurs nécropoles les villes de ces anciens habitants de l'Afrique; voyons les maisons après les tombes. Ces demeures primitives se nomment *magalia* [2], *mapalia* [3]. Or ces expressions ne sont pour nous que les transcriptions latines de *ma-g-All* et *ma-b-All*, « la maison « de l'All, » la hutte gallique [4].

[1] « Rien de plus naturel, dit le général Faidherbe (*Akhbar* du 14 octobre 1869), « que d'attribuer aux blonds venus de l'Europe la construction des tombeaux mé-« galithiques de la Libye, tombeaux que tout le monde reconnaît comme absolu-« ment semblables à ceux de la Bretagne, de l'Angleterre, du Danemark, » etc. Le général s'est, de plus, assuré que ces monuments funéraires, assez nombreux au Maroc, y sont connus sous le nom générique de *nécropoles des Djouhala*, c'est-à-dire des païens sauvages qui habitaient la contrée bien avant sa civilisation par l'islam; que les monuments eux-mêmes sont appelés, par les Kabyles, *siougrar*, pluriel d'*agrour*.

Pour nous, le mot *Djouhala* ne nous paraît être autre chose que la transcription arabe de *Ou-All*, « les enfants d'All, » alias *Ag-All*, Gall. Il s'agirait donc bien ici d'envahisseurs gaulois. Nous voyons également dans *Ag-Rour* (les enfants de Rour) la désignation d'une tribu gallique qui a laissé son nom à une foule de localités de la France et de l'Algérie. Des cols de *Rour*, par exemple, se rencontrent à chaque pas dans les Alpes et dans les Pyrénées.

[2] Miratur molem Æneas, *magalia* quondam.
(Virgile, *Énéide*, I, v. 421.)
Ut primum alatis tetigit *magalia* plantis.
(Virgile, *Énéide*, IV, v. 259.)

[3] « Ceterum, adhuc ædificia Numidarum agrestium, quæ *mapalia* illi vocant... » (Salluste, *De Bello Jugurthino*, XVIII.) — Il y avait dans la Carthage romaine une rue *des Moppales*.

[4] On trouve dans le midi de la France nombre de paronymes. Voyez, par exemple, Magalas (Hérault), station du chemin de fer de Graissessac à Béziers.

Mais ce ne sont pas là nos meilleurs arguments; c'est sur le résultat de nos observations topologiques[1] que nous voulons surtout fonder notre dire. Les noms que l'homme primitif donne aux lieux qu'il occupe sont tirés des circonstances physiques qui les caractérisent, ou portent simplement l'empreinte du nom de sa race. Dans cet ordre d'idées, nous mettons en regard une carte d'Europe et une carte d'Afrique; nous procédons à une étude comparée de l'Angleterre et de la Kabylie, de la France et du Soudan, et, de part et d'autre, nous observons que les mêmes accidents du sol s'expriment par des dénominations, non point semblables, mais identiques. Nous avons réuni plus de cinq cents exemples de ce fait remarquable dans un Mémoire que nous présenterons prochainement à l'Institut. Ce n'est point ici le lieu de produire cette longue nomenclature comparée; citons cependant quelques-uns de ces faits topologiques dont nous avons déduit une loi.

Prenons le fleuve qui arrose Londres, la Tamise, en latin *Tamesis*. Combien compte-t-on en Algérie de rivières *Tamassin* ou *Temacin?* On ne saurait le dire; on en rencontre partout. C'est que, suivant le génie des langues européennes, le cours d'eau[2] se désigne d'une manière uni-

[1] Nous appelons *topologie* ou *onomatologie topographique* la science qui, rapprochant les noms de localités de ceux des premiers peuples occupants, promet à la science ethnographique le concours le plus efficace. Si le principe de cette méthode philologique avait besoin de justifier de son caractère rationnel, nous invoquerions l'autorité du colonel Hanoteau, qui retrouve «dans les noms de localités l'empreinte caractéristique du peuple berber;» de M. Brasseur de Bourbourg, dont la manière peut servir de modèle dans des recherches de cette nature; de M. Vivien de Saint-Martin, qui tient grand compte des *synonymies significatives*, des *rapports de localités et de noms, pour fixer le véritable emplacement des tribus*, ainsi que du rapport intime des concordances ethnologiques avec la géographie, lequel permet de suppléer au silence de l'histoire, *en apportant quelques indices sur l'état ancien et le déplacement des populations*. Nous prendrions à témoin de la saine nature de nos recherches l'Académie des inscriptions mettant au concours la question suivante: «Déterminer, d'après les historiens, les monuments, les «voyageurs modernes, et les *noms actuels des localités*, quels furent les peuples qui, «depuis le onzième siècle de notre ère jusqu'à la conquête ottomane, occupaient «la Thrace, la Macédoine, l'Illyrie, l'Épire, la Thessalie et la Grèce proprement «dite.»

[2] Dans la langue des premiers occupants de la Gaule, le cours d'eau se dit *ara*, au pluriel *araoun* ou *aroun*. Exemples: *Sam-ara*, la Somme; *Is-ara*, l'Isère, l'Oise; *Ag-aroun*, la Garonne. — Le torrent se nomme, par harmonie imitative, *drdr* ou *dr*. Exemples: *Dr-ou-ana*, *Druna*, la Drôme; *Dr-ou-ens*, *Druentia*, la Durance; *Dr-ak*, *Dracus*, le Drac. — La rivière paisible se désigne, aussi par harmonie imitative, sous le nom de *chch*, ou seulement *ch*; d'où *ara-ch*. Le Cher (*Ch-ara*), la

forme sous le nom de la race riveraine, de cette race tamazir't qui, avant de s'établir en Afrique, occupait l'Angleterre.

Le cours d'un fleuve vient-il à s'infléchir, à s'arrondir, à découper la terre ferme en forme de promontoire, les Imazir'en donnent à la portion de territoire ainsi arrosée en cercle le nom significatif de *traskoun* (cap femelle arrondi). Il y a ainsi un *traskoun* au sud de Medea, là où le Baroura conflue à l'ouâd el-Arach. De même, en France, on rencontre un *Tarascon* au point où le Rhône décrit une conque tournant sa convexité vers l'ouest; on trouve un autre *Tarascon* là où le cours de l'Ariége, précédemment dirigé du sud-est au nord-ouest, se recourbe et coule droit vers le nord.

Une montagne affecte-t-elle la forme conique ou pyramidale, c'est pour le Kabyle un *babor*, ou mieux un *brbr*[1]. Telle est la racine première du nom des villes de France bâties sur des hauteurs prononcées, telles que *Brbr-Ax* (Bibrax, vieux Laon)[2], *Brbr-Ak't* (Bibracte, mont Beuvray), etc. Une chaine présente-t-elle deux pics voisins, et de cachet semblable, la désignation du plus petit des deux est frappée de la préfixe femelle *ta :* il s'appelle *Tababor* ou *Tabor*. N'avons-nous pas dans nos Alpes un mont *Tabor,* dont l'altitude semble modeste à côté de celles du mont Blanc et du Viso? Nous pourrions multiplier les exemples, mais il convient de nous arrêter ici, en renvoyant le lecteur à notre Mémoire spécial[3].

Nous ne saurions, d'ailleurs, terminer ce rapprochement entre Gau-

Charente, Charenton (*Ch-ara-toun*), etc. tirent de là leur onomastique. — Souvent aussi, la rivière arrosant une contrée était dite par les habitants la bonne mère de cette contrée, la nourrice, *ana*. Exemples: *Seg-ou-ana*, *Sequuna*, la Seine; *Ik-ou-ana*, *Icauna*, l'Yonne; *Ax-ou-ana*, *Axona*, l'Aisne. On rencontre en Algérie une foule d'expressions topographiques homonymiques et paronymiques de celles qui précèdent.

[1] Les Imazir'en de l'Algérie habitent rarement la plaine. Ils affectionnent les hauteurs prononcées, et leurs villages sont généralement assis sur la crête des monts les moins accessibles, sur le sommet des mamelons coniques (*tak'léat*), sur la pointe des pitons aigus (*brbr*). De là peut-être le surnom de *Berbères*. Cette hypothèse étymologique est loin d'être inadmissible *a priori*.

[2] Le mamelon sur lequel est assis le vieux Laon était le réduit des Ax, puissante peuplade riveraine de l'Aisne (*Axona*, *Ax-ou-ana*, « la nourrice des Ax »), qui essaima vers les Pyrénées (ville d'Ax, *Ath-Ax*, *Atax*, Aude) et jusqu'en Afrique, où elle s'établit. Syphax (*Soff-Ax*) en fut un instant le chef.

[3] Nous poursuivrons nos études topologiques d'autant plus volontiers que, suivant le colonel Hanoteau, « la philologie seule pourra peut-être jeter quelque « lumière sur cette question, en permettant de rattacher la race berbère à l'une « des grandes divisions de la famille humaine. »

lois et Imazir'en sans signaler l'analogie de leurs armes, de leurs bracelets, de leurs costumes nationaux. Jules César admirait chez les Imazir'en d'Afrique la manière de combattre de l'infanterie et de la cavalerie combinées [1]; mais il avait jadis rencontré sur le Rhin des guerriers dont la tactique était exactement la même [2]. Enfin ces peuples, que séparait la Méditerranée, éloignés l'un de l'autre, inconnus l'un à l'autre, construisaient sur le même modèle des baraques faites de branchages et recouvertes de roseaux ou de paille [3]. Que conclure de ces faits, sinon qu'une communauté d'origine peut seule les expliquer? Nous mentionnerons aussi les preuves qui peuvent surgir des études de craniologie comparée; nous demanderons aux anthropologistes si la similitude des coutumes gynécocratiques de la Kabylie et de la Gaule antique n'est pas un témoignage qu'il convient d'enregistrer [4]. Enfin, pour nous faire pardonner l'audace de notre théorie gallo-tamazir't, nous invoquerons l'autorité de M. Vivien de Saint-Martin, estimant que, dans les rapprochements ethnologiques, il doit être laissé la plus large part à l'intuition.

Nous avons exposé (l. I, c. x, p. 146-147) le tableau des invasions diverses qui, à des époques perdues dans la nuit des âges, ont concouru au peuplement de la péninsule ibérique. Nous avons montré les Galls (vers l'an 1600 avant Jésus-Christ), les Phéniciens (1500), les Grecs (1270), les Massaliotes (600), les Carthaginois (500), venant successivement rafraîchir la sève des aborigènes. Les Galls furent, comme on le voit, les premiers envahisseurs; ils dominèrent longtemps le pays, à ce point que le nom de Celtibère (*Kelt-iberen*) fut souvent pris, dans l'antiquité, pour synonyme d'Espagnol [5].

[1] Voyez notre livre III, c. v, p. 386.

[2] Voyez l'*Histoire de Jules César*, l. III, c. iv, t. II, p. 89.

[3] Voyez, d'une part, l'*Histoire de Jules César*, l. III, c. viii, t. II, p. 211; et, d'autre part, Polybe, XIV, 1; Tite-Live, XXX, iv, v, vi; Silius Italicus, *Puniques*, XVII. — Nos Africains d'aujourd'hui appellent *graba* (pluriel de *gourbi*) les baraques en pierres sèches ou en terre, recouvertes de *dîs* ou de paille. Celles dont les murs sont simplement faits de branches entrelacées, ou de roseaux, sont connues sous le nom d'*a'chaïch*.

[4] A l'heure où nous terminons cette page, nous observons (et M. Brasseur de Bourbourg croit devoir approuver) une affinité singulière entre les *tifinar'* et les caractères de l'alphabet maya. Cette observation serait de nature à nous révéler clairement les mystères de l'ethnogénie tamazir't.

[5] Les anciens ont plus d'une fois exprimé cette idée que l'Espagne était le pays des Celtes. On lit dans le *Périple d'Imilcon* (voyez l. I, c. v, p. 72-73) d'Avienus :

Or quelles populations nos ancêtres ont-ils ainsi refoulées par delà les Pyrénées? Quels sont, pour mieux dire, les premiers habitants de l'Espagne? On les désigne ordinairement sous le nom générique d'*Ibères;* mais cette dénomination celtique[1] n'apporte aucune donnée bien claire touchant leur origine et leur filiation. Quelques auteurs catholiques prétendent que l'Espagne doit rattacher sa population primitive à la descendance de Thubal, l'un des fils de Japhet[2]. C'est de là, disent-ils, que la péninsule a tiré le nom de *Sétabalie*, sous lequel on la connaissait dès l'antiquité la plus reculée[3]. Mais cette assertion n'est, malheureusement, étayée d'aucune preuve rationnelle, et paraît n'être qu'un fruit de l'imagination ou du zèle religieux[4]. Nous préférons nous en référer à l'autorité de Humboldt, lequel nous représente les Basques comme les plus anciens habitants de l'Espagne. Ce point de repère fixé, la question d'origine, sans être encore résolue, peut se poser plus nettement comme il suit : à quel rameau de la famille humaine est-il possible de rattacher les Basques?

Nous avons dit (l. III, c. IV, p. 334) que, à l'aurore des temps historiques, la race des Galls occupait le territoire de notre France actuelle, et donné à entendre (l. III, c. IV, p. 335) que le point de départ des invasions galliques peut être fixé sur les rivages de la mer Noire. C'est ce que nous confirme un passage de l'*Histoire de Jules César*. « Les anciens, « dit l'Empereur[5], confondaient souvent les Gaulois avec les Cimbres et « les Teutons; issus d'une même origine, ces peuples formaient comme « l'arrière-garde de la grande armée d'invasion qui, à une époque in- « connue, avait amené des bords de la mer Noire les Celtes dans les « Gaules. »

Le fait d'une station de la race gallique dans les contrées voisines du Pont-Euxin peut mettre sur la voie de son origine. Cette race ne

« Là où les flots de l'Océan se pressent et se heurtent pour s'introduire dans le « bassin de notre mer, commence le golfe Atlantique. . . . . . Les terres voisines, « à gauche, appartiennent à la Libye; l'autre région . . . *est occupée par les Celtes.* » — L'historien Éphore, qui écrivait trois cent quarante ans avant notre ère, comprenait presque toute l'Espagne dans le pays habité par les gens de race gallique. (Voyez l'*Univers* (*Espagne*), de Firmin Didot, 1844, p. 31 et 32.)

[1] Voyez le livre I, c. x, p. 145, du présent volume.

[2] *Genèse*, x, 2.

[3] Les Hébreux donnaient à l'Espagne le nom de *Sepharad*. Les Grecs l'appelèrent *Hespérie*.

[4] Voyez l'*Univers* (*Espagne*), de Firmin Didot, Paris, 1844, p. 31 et 40.

[5] *Histoire de Jules César*, l. III, c. I, t. II, p. 5.

serait-elle point la descendance directe de Mosoch, le fils de Japhet [1], lequel habitait les régions comprises entre la mer Noire et la mer Caspienne [2]? Ce qu'on peut dire en toute sûreté, c'est qu'elle se rattache franchement à la souche japhétique ou indo-européenne, et que sa langue mère est le sanscrit. Née sur les hauts plateaux de l'Asie centrale, et pendant qu'elle préludait au peuplement de l'occident de l'Europe, elle est venue un jour camper au pied du mont Caucase; voilà qui est également certain. Mais elle n'est peut-être arrivée en ce point qu'après de longs circuits, et, ce fait admis, est-il possible de tracer sur la sphère la courbe qu'elle a décrite en ses migrations successives? Nul ne saurait le faire exactement sans doute, mais M. Brasseur de Bourbourg hasarde une hypothèse qu'il faut se garder de condamner *a priori*. Si l'on est sûr, dit ce savant ethnologiste, que la plupart des langues qui se parlent en Europe sont dérivées du sanscrit, il convient d'observer que les éléments n'appartenant pas à cette langue mère ont très-probablement leur source dans les langues de l'Amérique [3]. Pour lui, les invasions galliques sont venues du nord-est de l'Europe; et le nord de l'Europe doit son peuplement aux flux humains qui, descendant les fleuves du Labrador, du Canada, des États-Unis, ou s'abandonnant au *gulf-stream*, à partir de la mer des Antilles, auraient d'abord inondé l'Irlande, le Danemark et la Scandinavie d'une immense nappe d'êtres vivants. Ce grand mouvement ethnologique se serait opéré de 6000 à 4000 ans avant Jésus-Christ.

Pour nous, nous estimons que la race gallique est née de la fusion des éléments de deux grands courants, dirigés normalement l'un à l'autre : l'un issu des plateaux de l'Asie, l'autre venant des régions polaires, de ces lieux si féconds d'où, selon M. Gustave Lambert, paraissent découler les sources premières de la vie sur le globe; celui-là, décrivant, de l'est à l'ouest, les parallèles de notre sphéroïde; celui-ci, en descendant les méridiens dans ses tendances constantes vers l'équateur.

Bien des fois, durant la nuit des âges antéhistoriques, les êtres qu'entraînaient ces instincts d'expansion se rencontrèrent, s'entre-heurtèrent, et les chocs furent d'autant plus violents, que les directions fatalement suivies se coupaient sous un angle droit; que les deux mouvements ethnographiques donnaient dans le flanc l'un de l'autre. Mais aux temps de tourmente succédèrent des périodes d'apaisement; peu à peu, les deux torrents se mêlèrent, et ces mélanges aboutirent à la *formation* ethnolo-

[1] *Genèse*, x, 2.

[2] Voyez le livre I, c. 1, p. 7, note 2, du présent volume.

[3] *Sources de l'histoire du Mexique*, avant-propos, p. 5.

gique des enfants d'All, de ces Galls qui, sous des noms divers, en vinrent à couvrir toute la surface de l'Europe.

En résumé, car il est temps de clore cette longue notice, le grand homme de guerre dont nous écrivons l'histoire, Annibal le Chananéen, qui ne tendait qu'à la ruine de Rome, Annibal entraînait à sa suite une armée composée, pour la plus grande part, de Celtibères, d'Imazir'en, de Gaulois, c'est-à-dire d'éléments indo-européens. Il obéissait, sans en avoir conscience, à cette loi qui résume la prière de Noé : « Dilatet « Deus Iapheth! mais le premier verset de la prière avait bien cruellement formulé son arrêt : « Maledictus Chanaan, servus servorum erit « fratribus suis [1]. »

[1] *Genèse*, IX, 25-27.

FIN DU TOME PREMIER.

# CARTES DU TOME PREMIER[1].



[1] Nous indiquons ici les cartes de notre *Atlas* qui permettent de suivre les événements racontés dans ce premier volume.

# TABLE DES MATIÈRES.

## LIVRE PREMIER.

### TEMPS DE CARTHAGE ANTÉRIEURS À ANNIBAL.

### CHAPITRE PREMIER.

#### LA PHÉNICIE.



### CHAPITRE II.

#### TYR.



### CHAPITRE III.

#### FONDATION DE CARTHAGE.

## CHAPITRE IV.

### LA LIBYE.



## CHAPITRE V.

### SPLENDEUR DE L'EMPIRE CARTHAGINOIS.

## CHAPITRE VI.

### LUTTES DE CARTHAGE ET DE SYRACUSE.



## CHAPITRE VII.

### PREMIÈRES SCÈNES DU DRAME PUNIQUE.



## CHAPITRE VIII.

### AMILCAR BOU-BARAKA.

## CHAPITRE IX.

### GUERRE DE LIBYE.



## CHAPITRE X.

### FONDATION DE CARTHAGÈNE.

# LIVRE DEUXIÈME.

## CARTHAGE AU TEMPS D'ANNIBAL.

### CHAPITRE PREMIER.

#### ORGANISATION POLITIQUE.



### CHAPITRE II.

#### SITUATION INTÉRIEURE.

## CHAPITRE III.

### FINANCES.

Pages.



## CHAPITRE IV.

### GUERRE.



## CHAPITRE V.

### MARINE.



## CHAPITRE VI.

### AGRICULTURE.



## CHAPITRE VII.

### INDUSTRIE ET COMMERCE.

## CHAPITRE VIII.

### TRAVAUX PUBLICS.



## CHAPITRE IX.

### JUSTICE.



## CHAPITRE X.

### RELIGION ET MŒURS DES CARTHAGINOIS.



## CHAPITRE XI.

### LETTRES, SCIENCES ET ARTS.



## CHAPITRE XII.

## LIVRE TROISIÈME.

### ANNIBAL EN ESPAGNE.

### CHAPITRE PREMIER.

#### ANNIBAL.



### CHAPITRE II.

#### PRÉLUDE DE LA DEUXIÈME GUERRE PUNIQUE.

## CHAPITRE III.

### SAGONTE.



## CHAPITRE IV.

### RECONNAISSANCES.

## CHAPITRE V.

### L'ARMÉE D'ITALIE.



## CHAPITRE VI.

### CONQUÊTE DE LA CATALOGNE.

## LIVRE QUATRIÈME.

### LES PYRÉNÉES ET LE RHÔNE.

### CHAPITRE PREMIER.

#### PASSAGE DES PYRÉNÉES.



### CHAPITRE II.

#### MARCHE D'ANNIBAL DES PYRÉNÉES AU RHÔNE.

## CHAPITRE III.

### PASSAGE DU RHÔNE.



### APPENDICES.



FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.


B.12.-.159

